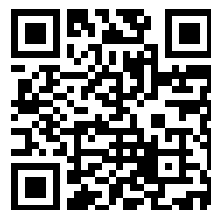

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

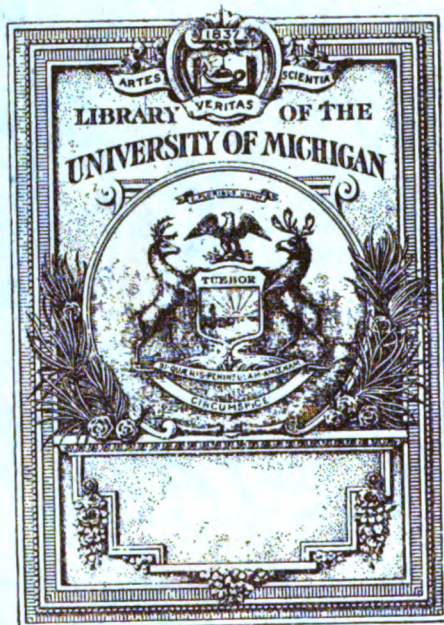
Nous vous demandons également de:

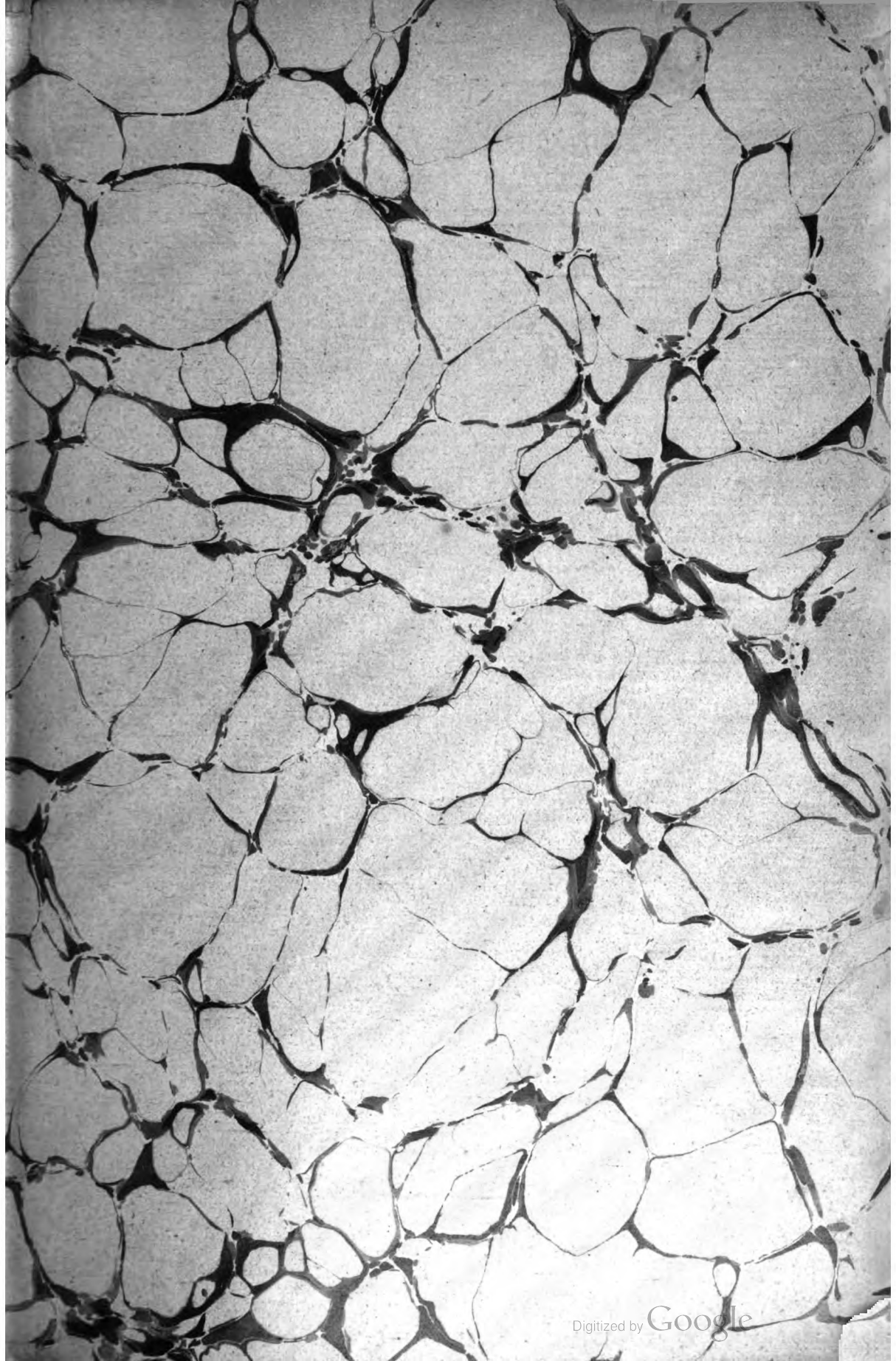
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

IN THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
B 3 9015 00239 942 9
University of Michigan - BUHR





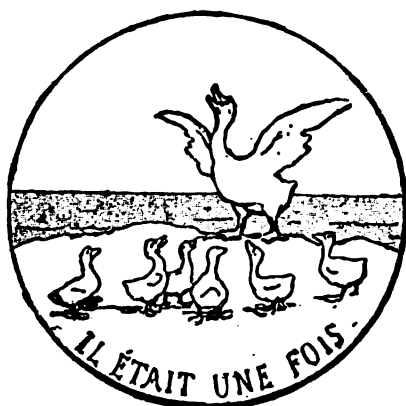
GR
-R45

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XXI. — 21^e ANNÉE

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
16, rue de Savoie

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

E. GUILMOTO

6 rue de Mézières et rue Madame 26

—
1906

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

24^e Année. — Tome XXI. — N^o 1. — Janvier 1906

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES

CXLVII

LES OBJETS PRÉHISTORIQUES



Les ustensiles de l'âge de pierre et, plus rarement, les divers objets qui font partie du mobilier funéraire déposé sous les mégalithes, ont suggéré aux paysans des explications intéressantes à noter ; ils les associent à des observances qui, jusqu'ici, n'ont pas été assez étudiées. M. E. Cartailhac en a parlé dans une excellente monographie, importante surtout au point de vue rétrospectif (1). Depuis on a fait plusieurs observations, dispersées dans les recueils. Je réunis ici celles qui sont venues à ma connaissance.

Les noms les plus habituels des haches en pierre polie sont ceux de : *Pierres de foudre*, *Pierres du tonnerre*, qui ont des variantes locales ou dialectales telles que : *Pierres à tonnerre* ou *Roches de tonnerre* en Haute-Bretagne, *Fouïdres* à Guernesey, *Peyres de prigle* dans les Landes, *Puro de tro* dans le Rouergue. En Hainaut, les haches en silex sont des pierres à tonnerre. Tous ces termes font allusion à l'origine orageuse que le peuple leur attribue, ainsi qu'aux petites

(1) Emile Cartailhac. *L'âge de pierre*. Paris, 1878, in-8°, cf., aussi Marcel Baudouin et Lionel Bonnemère. Les haches polies dans l'histoire, *Soc. d'Anthropologie*, 1904, p. 496-549, où sont cités in extenso nombre de textes anciens.

flèches nommées dans la Gironde : *Peyres de tounes* ou *Pierres d'orage* (1).

En Hainaut, les *Pointes des fées* se rattachent à la croyance, assez rare dans les pays de langue française, suivant laquelle ils auraient servi d'armes à ces êtres surnaturels (2).

A Houmont, dans le Luxembourg belge, ce sont les Nutons, nains des cavernes du voisinage, qui ont apporté les silex qu'on y trouve (3).

Suivant une croyance très répandue, les objets dont les noms rappellent la foudre tombent avec le tonnerre, et pénètrent dans la terre jusqu'à une profondeur qui est de neuf pieds dans la Gironde, de sept dans l'Aveyron, et elles remontent d'un pied chaque année jusqu'à ce qu'elles arrivent à la surface du sol (4).

Dans le sud de la Gironde, lorsque les paysans trouvent une hache, ils s'empressent de l'enfouir profondément. Les anciens paysans des îles de la Manche qui en trouvaient dans les champs, se hâtaient de les broyer entre deux pierres pour prévenir des malheurs (5).

Mais plus ordinairement on a soin de les ramasser, et même, en plusieurs pays, les gens fouillent l'endroit où ils ont cru voir tomber la foudre, dans l'espoir d'y rencontrer une de ces pierres miraculeuses.

Elles passent en général pour préserver du tonnerre, en vertu de l'idée populaire que la foudre ne frappe jamais deux fois le même endroit.

C'est pour cela que jadis en Haute-Bretagne, on mettait des pierres à tonnerre dans les fondations des maisons, et même des églises, pour garantir ces édifices de la foudre. En démolissant, il y a une trentaine d'années, l'église de Trévron, près Dinan, on trouva une hache en diorite dans les murs de l'ancienne école mutuelle de Dinan, qui datait du XVIII^e siècle, et en 1880 dans ceux d'une maison, une pointe en quarzite non polie du type de la Ganterie (6).

(1) E. Cartailhac, l. c. p. 10; Paul Sébillot, *Trad. de la Haute-Bretagne*, t. I, p. 53, E. Mac Colloch, *Guernsey Folk-Lore*, p. 403, J. de Laporterie, in *Rev. de Trad. pop.*, t. V, p. 246, F. Daleau, *Trad. de la Gironde*, p. 16. M. Baudouin et L. Bonnemère in *Soc. d'Anthropologie*, 1904, p. 498. *Soc. arch. de Charleroi*, t. II, p. 232.

(2) *Soc. arch. de Charleroi*.

(3) Mathieu et Alexis, *La province de Luxembourg*, p. 30, cité par A. Harou, *Rev. des Trad. pop.*, t. VIII, p. 76.

(4) F. Daleau, *Trad. de la Gironde*, p. 16, E. Cartailhac, l. c. p. 15, 17. Cf. E. T. Hamy, in *Rev. des Trad. pop.*, t. XX, p. 139: la même croyance existe chez les Indiens de Minas Geraes (Brésil): les pierres remontent d'une brassée chaque année, et arrivent à la surface après six années révolues.

(5) E. Cartailhac, l. c. p. 22, 33.

(6) Paul Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*, t. I, p. 56.

Dans le sud de la Bretagne, on rencontrait souvent des haches de pierre sous les fondations, et que l'on croyait qu'elles y avaient été mises pour détourner la foudre (1).

En Bresse les paysans enterraient naguère encore sous leurs maisons un *carré* ou pierre à tonnerre (2).

Parfois ces talismans occupent une place déterminée à l'entrée même de l'habitation, peut être pour préserver ses habitants à la fois du feu du ciel et des mauvais sorts. Un archéologue de Bordeaux, M. de Chasteignier trouva de nombreux silex polis en faisant quelques fouilles sous le seuil de plusieurs métairies en reconstruction dans la vallée inférieure de la Garonne (3).

M. Lionel Bonnemère rencontra aussi sous celui d'une ancienne gentilhommière de l'Anjou, paraissant dater du XVIII^e siècle, une cachette qui contenait des cendres, des os de poulets, une médaille en bronze du temps de Louis XVI et une petite hache polie, réunissant ainsi des objets empruntés à divers rites de la construction (4).

Dans l'Yonne, on trouve de ces haches sous le seuil des habitations ; les paysans landais en placent sous celui de leurs demeures, et surtout sous celui des bergeries couvertes en chaume ; ceux de Basse-Bretagne en enterrent encore parfois dans les maisons ou les cachent dans les murs ; en Ille-et-Vilaine où a existé cette pratique, on les déposait aussi sur les fenêtres. A Guernesey, la maison qui en possède une, est à la fois à l'abri de la foudre et de l'incendie, et les marins des îles normandes ne redoutent pas les orages quand un coin de foudre est caché dans la cabine du capitaine. Dans la partie de la Gironde voisine des Landes, on conserve précieusement dans les armoires les flèches en silex et même leurs fragments comme des talismans qui préservent le logis du feu du ciel (5).

Dans le Morbihan, on place sur le toit des haches polies auxquelles on attribue la même efficacité qu'aux paratonnerres (6).

(1) B. Souché. *Croyances*, p. 17.

(2) Henry Corot. *Sur l'emploi des haches celtiques comme amulettes*. Dijon, 1880, in-12, p. 13.

(3) E. Cartailhac, l. c., p. 73.

(4) *Soc. d'Anthropologie*, 1904, p. 499.

(5) Hipp. Marlot, in *Rev. des Trad. pop.* t. XVII, p. 100 ; J. d. Laporterie. *ibid.* t. V, p. 245 ; *Bull. de la Soc. d'Anthropologie*, 1886, p. 842 ; Paul Sébillot. *Trad.* t. II p. 56. E. Mac Culloch. *Guernesey, Folk-Lore*, p. 403 ; E. Cartailhac l. c. d'a Lukis *The Star, Guernesey*, 7 déc. 1869. J. de Laporterie, l. c. dans cette partie de la Gironde, les pointes de flèches en silex sont aussi placées sur le seuil.

(6) D'Ault du Mesnil ; *Rev. des Trad. pop.*, t. XVIII, p. 117.

..

Leur usage comme amulette individuelle a été aussi constaté plusieurs fois. Beaucoup de paysans landais portent sur eux des pointes de flèches ou des haches en silex, persuadés qu'elles les garantissent de la foudre. Naguère encore, on prétendait en Haute-Bretagne que celui qui avait dans sa poche ou dans son chapeau une pierre à tonnerre n'avait rien à craindre pendant les orages, parce que, disaient ils, les pierres à tonnerre ne peuvent s'entre-souffrir, et que celle qui se trouverait dans le nuage tomberait à côté de celle de l'homme. D'autres en mettaient dans leur poche quand le temps était à l'orage et, s'il éclatait, ils lui adressaient une prière pour la supplier de les préserver du tonnerre (1).

Les objets préhistoriques constituent aussi des talismans en relation avec la santé ou le bonheur.

Dans le pays de Luchon (Haute-Garonne) les jeunes gens, pour ne pas être pris à la conscription, portaient sur eux une pierre à tonnerre (2).

En Ile-et-Vilaine, on faisait, au milieu du siècle dernier, des colliers avec de toutes petites pierres à tonnerre, et on les plaçait au cou des enfants pour les préserver des maladies infantiles et en particulier de la rache et des maux d'yeux ; ils portaient le nom de colliers de saint François (3).

Le *gougad patereu* (mot à mot : gorgée de grains) en usage autrefois dans plusieurs communes du Morbihan, était un collier talisman composé de grains de diverses matières, au nombre desquels dominaient les grains d'ambre jaune et les haches polies (4).

Dans le voisinage de Pontivy, de Cléguerec, etc., on donne à ces talismans les noms de *patereu* ou *patereu catare* ; dans la partie française du Morbihan, on les appelle *patenôtres de catare*, dans le pays de Goarec (Côtes-du Nord), de *Pater de Catarrhe*.

Quand on interroge le Breton sur la nature et l'origine de son précieux bijou, le collier talisman, il répond, suivant les régions cantonales, qu'il a été fait jadis, du temps des fées et des saints, soit avec des herbes, soit avec des ossements de saints, ou que ce sont des chapelets de saints. Les paysans bretons ont une grande répugnance à les vendre ; ce sont des chapelets de saints et c'est un sacrilège de s'en défaire pour de l'argent.

(1) C. de Mensignac. *Sup. de la Gironde*, p. 99 ; Paul Sébillot. *Trad.*, t. I, p. 55.

(2) Julien Sacaze. *Le culte des pierres au pays de Luchon*, p. 2.

(3) Paul Sébillot. *Traditions*, t. I, p. 53-54.

(4) De Closmadeuc, in *Revue archéologique*, 1^{er} déc. 1865, p. 338.

- Jadis, au moment du partage du mobilier, ils n'étaient cédés que moyennant une compensation qui était importante. Le plus souvent cet objet restait la propriété de l'aîné, à charge de le prêter à ses frères et sœurs.

Au commencement du xix^e siècle, les mariées du pays de Vannes et de Pontivy portaient parfois au cou un collier composé de grains multicolores, qui était conservé dans la famille depuis un temps immémorial (1).

Quelquefois le vieux Breton qui avait reçu ce gage de bonheur des mains de ses aïeux et l'avait porté toute sa vie, recommandait à ses parents de le déposer près de lui dans la tombe (2).

Des possesseurs de ces colliers les prêtent ou les louent aux personnes malades. Ils guérissent la fièvre, les maux d'yeux, le catarrhe, les coups, rendent le lait aux nourrices, font sortir la dent des enfants et conjurent les sorts. On s'en servait autrefois pour la guérison des bestiaux malades ou ensorcelés.

Chaque perle dans le collier a une grande renommée, et quelques-uns de ces grains ne sont efficaces que si les malades invoquent quelques saints particuliers du pays, et font une neuvaine. Avant de porter le collier, toujours composé d'un nombre impair de grains, le malade a soin de le défaire et d'enfiler les grains, en plaçant à dessein la pierre qui a le plus de vertu au milieu, sur trois fils de chanvre n'ayant encore jamais servi. Après cette opération, il ne manque pas de passer neuf fois le collier, en tournant, dans la flamme du foyer, à l'encontre du soleil, puis il le met à son cou et le garde pendant neuf jours (3).

On rencontre des exemples de la christianisation de ces colliers : plusieurs chapelles en sont dépositaires, et le chapelain les prête aux malades moyennant un gage de cinq francs au moins, qu'il leur rend lorsqu'ils rapportent le collier. Lors du pardon de N.-D. de la Clarté à Baud, les possesseurs des colliers profitent des cérémonies pour les faire bénir (4).

En Basse-Bretagne, à Guernesey, dans les Cévennes, les haches de pierre préservent les troupeaux des maladies contagieuses (5) ; c'est aussi pour cette raison que les bergers corses en attachent au cou de leurs bestiaux (6).

(1) Aveneau de la Gracière. *Les parures préhistoriques*, p. 101, 102, 105.

(2) Id., l. c., p. 103.

(3) Id., l. c., p. 104.

(4) Id., l. c., p. 110-111.

(5) D'Ault du Mesnil, in *Rev. des Trad. pop.*, t. VIII, p. 117. E. Cartailhac l. c. p. 18-19.

(6) Paul Tomasi, in *Bull. de la Soc. d'Anthropologie*, 1899, p. 534

Dans les Corbières, on a soin de les perforer et de les transformer en battants de clochettes ; c'est la sauvegarde du troupeau (1).

Il est peu de bergers du Vivarais, qu'ils soient originaires de la région alpine, des Pyrénées ou de la partie inférieure du Rhône, qui n'aient dans leur havre-sac des pierres de la *pigote* (clavelée) ou pierres à tonnerre ; et voici comment ils emploient ce talisman : les uns le suspendent au cou d'une de leurs brebis, soit dans sa toison, soit dans sa sonnette fermée avec de la laine ; par là tout le troupeau est préservé de la maladie redoutée, lors même qu'il habiterait un bercail déjà infecté, lors même qu'il traverserait un troupeau atteint ou que le bercail en serait traversé (2).

Les paysans corses se servent des haches de pierre en guise d'amulettes pour soigner un mal quelconque, et ils leur attribuent la vertu magique de guérir les maladies, à la condition d'avoir foi en leur efficacité (3).

En Alsace, lorsqu'une vache est affectée de mammite, on n'a qu'à appliquer une hache de pierre pour faire passer le mal (4).

Les paysans de Guernesey croient que les animaux malades peuvent être guéris si on leur donne à boire de l'eau dans laquelle un celt a été plongé. Dans la Lozère on fait bouillir les pierres de tonnerre dans l'eau destinée aux moutons malades (5). A Saint-Philbert, village entre la Trinité et Locmariaquer (Morbihan), les femmes font bouillir les haches de pierre dans l'eau destinée aux vaches afin qu'elles donnent de bon lait (6).

A Locoal-Mendon une jeune fille portait au cou une pendeloque en calcédoine, qui avait la vertu de faire revenir les règles des jeunes filles ; si la guérison ne se produisait pas, il fallait l'attribuer à la mauvaise conduite de la porteuse (7).

En Bretagne, la *mœn sourous* est souvent jetée dans un puits afin d'en purifier l'eau (8).

*
* *

Je me suis borné dans cette notice aux superstitions et aux croyances françaises ou wallonnes.

Plusieurs usages des haches de pierre, des silex travaillés et de

(1) E. Cartailhac, l. c., p. 18-19.

(2) H. Vaschalde. *Les pierres mystérieuses du Vivarais*, p. 34.

(3) Paul Tomasi, in *Bull. de la Soc. d'Anthropologie*, 1899, p. 534.

(4) E. Cartailhac, l. c., p. 19.

(5) Edgar Mac Colloch. *Guernsey Folk-Lore*, p. 403, E. Cartailhac, p. 20.

(6) D'Ault du Mesnil, in *Rev. des Trad. pop.*, t. XVIII, p. 117.

(7) D'Ault du Mesnil, *ibid.*, t. XVII, p. 100.

(8) E. Cartailhac, l. c., p. 20.

divers objets préhistoriques, qui sont assez fréquents à l'étranger, n'ont pas été relevés en France, peut-être parce qu'on n'y a pas songé à pousser assez loin l'enquête. Les quelques faits qui suivent pourront servir à guider des recherches ultérieures.

En matière agricole, on a signalé l'emploi, en Auvergne, de socs en bois armés de pointes en silex (1).

Il est fort possible que l'usage de placer une hache dans les grains destinés à la semence subsiste encore, de même que celui d'objets protecteurs mis dans les champs pour garantir la récolte de la grêle. En Suède, un paysan conservait dans son magasin un couteau en silex au milieu des grains en disant qu'il lui était d'une grande utilité (2).

Des objets préhistoriques ont aussi été mis dans des sacs ou des corbeilles destinés au transport des récoltes.

Une vieille femme du Gotland tenait suspendue dans sa cuve à bière une hache afin d'empêcher les lutins de gâter les vendanges.

On peut penser que des objets ont été mis dans les bois des bateaux ou dans le lest (cf. le coin de foudre des capitaines de Guernesey), ou attachés aux mâts.

Ils ont pu aussi être employés à la pêche, et cet usage a été constaté en Suède, où un paysan attachait des haches de pierre en guise de poids à ses filets, prétendant que le poisson y entraît mieux que dans ceux qui n'avaient pas de haches pareilles (3). Des haches ont peut-être été associées aux conjurations destinées à faire souffler le vent ou à le calmer, comme la pierre triangulaire dont parle la *Saga de Thorstein Bæarmagn* (4).

Je ne crois pas qu'on ait relevé en France la croyance cornouaillaise d'après laquelle les haches annoncent les changements de température par la variation de leurs nuances, non plus que celle, constatée en Allemagne, d'après laquelle elles suent à l'approche de la tempête (5).

On sait que dans les contes et même dans des superstitions contemporaines, des plantes ou des objets donnent, par des signes visibles, des nouvelles des absents. Il ne serait pas surprenant de rencontrer encore sur nos côtes des augures de ce genre tirés de l'état des pierres préhistoriques.

(1) *Soc. d'Anthropologie*, 1876, p. 349.

(2) E. Cartailhac, l. c., p. 21; au Brésil elles procurent de bonnes récoltes de café, p. 23.

(3) R. Cartailhac, l. c., p. 21.

(4) E. Cartailhac, l. c., p. 18.

(5) E. Cartailhac, l. c., p. 17.

Aux exemples déjà cités de leur emploi médical, on en peut ajouter quelques-uns dont il ne serait pas impossible que les paralysés se retrouvent chez nous.

A Cracovie, on met sous les genoux de la femme en couches la vraie pointe de *flèche du tonnerre* (silex préhistorique) (1), dans certaines localités de Suède, on plaçait des haches de pierre dans son lit. En Hongrie, de vieilles commères en mettaient sous le coussin de l'enfant pendant le baptême.

En Suède, les paysans les employaient contre la teigne des enfants, et au moyen de ces pierres et d'un briquet, on faisait jaillir des étincelles sur la tête des malades. Au xvi^e siècle, en Allemagne, des *ceraunia* dans les berceaux préservaient les enfants de la hernie. En Bavière, on plaçait des pierres percées dans les mangeoires des vaches malades pour les guérir et en faire de bonnes laitières ; en Suisse et dans la Hesse, on trayait la vache qui donnait du lait rouge à travers le trou d'un marteau de pierre, et c'est pour cela qu'on appelait ces silex pierres de vache. Dans le Suffolk, on plaçait des haches percées dans les étables pour préserver le bétail du cauchemar (2).

L'emploi de ces pierres comme médicament, assez rare en France, a été relevé dans la Cornouaille anglaise, où l'eau dans laquelle a séjourné un *thunderbolt* est considéré comme un spécifique contre le rhumatisme ; en Sibérie, lorsqu'on a un point de côté, on met la pierre à infuser pendant quelque temps dans de l'eau-de-vie, et on boit cette eau (3).

En Suède, le tranchant d'une hache avait été réduit en poudre et donné comme remède à des bêtes malades ; en Birmanie, la poussière de ces pierres constitue un spécifique contre les ophtalmies ; au Brésil elle était donnée aux enfants contre les troubles intestinaux (4).

(1) M. de Zmigrodzki, in *Rev. des Trad. pop.*, t. VI, p. 36.

(2) E. Cartailhac, l. c., p. 19, 20, 21.

(3) E. Cartailhac, l. c., p. 21.

(4) E. Cartailhac, l. c., p. 23.

PAUL SÉBILLOT.



LE BATON QUI REVERDIT (1)

PREMIÈRE PARTIE

§ 7

La légende rapporte que saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néo-Césarée, arrêta un fleuve en plantant en terre son bâton qui, ensuite, reverdit et devint un grand arbre (2).

§ 8

D'après les légendes coptes, le gouverneur de la Haute-Egypte, Arien, voulant faire périr saint Sarapamon, évêque de Nikiou, le fit suspendre à un poteau de vingt coudées : aussitôt le poteau se couvrit de feuilles et de fruits (3).

RENÉ BASSET.

MYTHOLOGIE ET FOLK-LORE DE L'ENFANCE

XI

UN CROQUEMITAINE WALLON

Pour effrayer les enfants. — A Wandre (province de Liège), on dit aux enfants, pour les empêcher, le soir, de s'éloigner de la maison : *que l'dial' di Hermé les vinreu quéri* (que le diable de Hermée (localité voisine) viendra les prendre).

XII

CE QU'ON DIT AUX ENFANTS IMPRUDENTS

Les mères recommandent souvent à leurs enfants, qui habitent les rives de la Meuse, de se méfier de l'eau, de ne pas jouer trop près des rives. Les enfants d'habitude répondent : « *J'ine pou mô.*

(1) Suite, voir t. XX, p. 532.

(2) Basile Porphyrogénète. *Menologium*, § 194, ap. Migne. *Patrologia græca*, t. 117. Paris, 1893, in-8, col. 165.

(3) Amélineau, *Les actes des Martyrs de l'Eglise copte*. Paris, 1890, in-8, p. 204.

mame ! » (Je ne peux mal, mère ! c'est-à-dire je n'ai garde d'être imprudent.)

A ces mots la mère de dire : *Pounô* (*Peut mal*, qu'on personnifie ici) *a toumé è l'aiwe è Louqu'à ti l'a repèchi !* (*Poumo* est tombé à l'eau et *Regarde à toi* (également personnifié) l'a repêché ! (Liège.) Ce petit dialogue s'entend très fréquemment chez le peuple liégeois.

ALFRED HAROU.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA BASSE-BRETAGNE

Morbihan

XXI

LES KORRIGANS



es habits des Korrigans sont bruns et tissés au métier : gilet, blouse, pantalon court, casquette (celle du chef avec des galons), bas. Au repos, ils ne doivent avoir à nu que la figure et le cou. D'autres disent qu'ils sont verts et ont une corne rouge.

Une mère de Korrigans circulait un jour avec un sac d'ongles sur le dos ; un paysan le lui prit et la Korrigan s'ingéniait à reprendre son sac en taquinant le paysan ; ce dernier jeta les ongles dans la boue. La Korrigan lui jeta un sort.

Un paysan coupait en rond avec sa pelle des chardons pour ses bêtes, sur les bords du Blavet. Une Korrigan survint.

« N'aurai-je pas un petit pain ! » cria le paysan en détournant la tête. » Quand il regarda sa pelle il y vit un petit pain ; mais il se garda de le manger.

Un jour d'hiver, un Korrigan s'était introduit dans une maison de Riantec, et se chauffait dans l'âtre. Vint à passer une bande de Korrigans. Ils appelèrent : « Jilofré, Jilofré ». La Korrigan répondit : « Après, après » et s'en alla en laissant un de ses petits bas bruns.

Tous les soirs, à dix heures, dans un vieux moulin de Riantec, apparaît un Korrigan.

Les Korrigans dansent au mois de mai, le soir, sur terre, près des sources ou dans les airs, en ne décrivant qu'un demi-tour, et en chantant :

Derlun, Dermere'h, Dermec'her (lundi, mardi, mercredi).

On peut danser une fois et une seule fois la danse des Korrigans en se mêlant à eux. Ils passent à travers les trous de serrures. La nuit ils entrent dans les écuries, nouent les crins des chevaux, s'en servent une fois liés entre eux, comme balançoires ou comme guides pour les mener au galop dans les champs arides, ce qui explique ce fait que l'on ait trouvé au matin des chevaux en sueur dans leur écurie.

(Guillemot Julien).

Une petite vieille se mêla une fois de bon gré à une danse de Korrigans ; elle dansa bien et elle chanta bien la chanson des Korrigans.

Le chef korrigan lui dit « En récompense, quand vous peignerez vos cheveux, il tombera des louis d'or au lieu de poux ».

Aux Sables, des filles qui réparaient des filets entendirent un chant de Korrigans. Elles allèrent auprès d'eux : « Ri, raou, raou », chantaient les Korrigans. « Ri, raou, raou » répéta une jeune fille, puis elle passa la main sur le dos d'un Korrigan, et dit : « Qu'il est gentil ! je le prendrai pour mari »

Biéntôt le Korrigan vint demander la jeune fille en mariage. Elle demanda à réfléchir, pour gagner du temps. Puis elle alla conter son embarras au père Mobé (il existe réellement). Il lui donna un drapeau que, sur son conseil, elle mit au bout d'une grande perche et qu'elle introduisit dans sa cheminée.

Le Korrigan qui venait avec sa bande vit le drapeau flottant sur la maison « Nous n'avons plus de pouvoir » dit le Korrigan, et il s'en alla avec les siens.

Le diable un jour, dans un chemin creux, mit en cendres un Korrigan chef, en posant une de ses mains de feu sur son épaule.

Pour se prémunir du diable dont ils sont ennemis, les Korrigans ont leur demeure sous terre au *croisement* des chemins.

Il y a longtemps que l'on n'a plus vu de Korrigans, parce que les savants en creusant le sol ont détruit leurs demeures.

Les Korrigans dansent dans les champs de ceux qui se moquent d'eux, dès lors le champ devient infertile.

Les Korrigans dérobent tout ce qu'il leur faut : aux tailleurs leurs étoffes, aux pêcheurs leurs poissons.

Les Korrigans peuvent écarter les eaux qui sont sur leur passage.
Un Korrigan s'appelait Golanbré.

Dans une ferme de Plouhinec, les gens de la ferme appelèrent un Korrigan qu'ils savaient à côté. « Féludoré, Féludoré » : Féludoré s'esquiva.

L'herbe piétinée par la danse des Korrigans s'élève le lendemain très haute.

Une paysanne disait à sa voisine, à Riantec : « Ne laissez jamais seul votre petit garçon, de peur que les Korrigans ne viennent le prendre. Un jour la mère partit de chez elle après avoir bercé son fils dans son berceau et le laissant seul. Les Korrigans vinrent le prendre et laissèrent un de leurs jeunes à sa place. La mère nourrit le Korrigan pendant six ans ; elle s'étonnait qu'il ne grandît pas, mais sa voisine lui dit :

« Ce n'est sûrement pas votre fils ; il grandirait ; vous aurez beau le nourrir de bouillie pendant cinquante ans, il ne grandira pas ; peut-être est-ce un Korrigan. Prenez un cent de noix vertes, ôtez-en les coques et remplissez-les d'eau, puis mettez-les devant le feu ; si c'est un Korrigan, il parlera. Ainsi fit la mère et le Korrigan se mit à dire :

Kantour vlé em ès	{	J'ai cent un an
Quemel tral jamès		— Aucune chose pareille jamais
Me ché guelet		— Je n'avais vu

Le Korrigan fut envoyé garder les vaches, sur le conseil de la voisine. Il partait de grand matin, et le soir, à son retour, on le faisait dîner sur un trépied rougi. De jour en jour ses misères augmentaient. Les Korrigans qui avaient pris l'enfant vinrent un jour dans la maison, rendirent à la mère son fils devenu jeune homme et lui dirent : « Nous avons pris soin de votre fils : vous avez martyrisé le nôtre. Vous serez punie », et ils disparurent. Quelque temps après, la mère allait au marché avec son fils.

« Vois-tu, disait-il, les Korrigans prendre des couples de poules, des quartiers de choux, des moches de beurre. » Les Korrigans l'entendirent et lui demandèrent s'il connaissait leurs tours de physique. « Oui », dit-il. — Vois-tu de l'œil droit ? dirent les Korrigans. — Très bien. » Lui mettant un doigt près de l'œil droit, un Korrigan le lui creva. Puis il demanda au jeune homme s'il voyait de l'œil gauche. « Très bien », dit-il. Le Korrigan le lui creva de même.

Les Korrigans vivent très vieux ; beaucoup ont plus de trois siècles. On les appelle aussi des orrigans.

XXII

L'EXORCISME

Un paysan et une paysanne se plaignaient de ne trouver de parrain pour un fils qui venait de naître. Le diable les entendit, vint chez eux, élégamment vêtu, et s'offrit comme parrain, à condition qu'il emmènerait l'enfant à sept ans révolus. Il s'en alla en jetant de l'argent sur le lit de son filleul. Au bout des sept ans, le diable vint ; une vieille qui filait sa quenouille sur le bas de sa porte le reconnut et fut avertir les parents ; ceux-ci coururent chercher un vicaire en lui contant l'aventure. Quand le prêtre entra dans la maison, le diable y était et lui dit :

— Es-tu prêtre ?

— Oui, je suis prêtre.

— Tu ne l'es pas ; tu as des chaussures et tu n'as pas de terre dans tes bas.

Le prêtre courut au presbytère mettre de la terre dans ses bas.

— Es-tu prêtre ?

— Oui, je suis prêtre jusqu'à la terre.

— Tu n'es pas prêtre, car tu n'as pas la tête nue.

Le prêtre alla au presbytère et revint tête nue.

— Es-tu prêtre ?

— Oui, je suis prêtre.

— Tu n'es pas prêtre, car tu n'as pas jeûné ce matin, mais je puis m'en aller en feu, en vent, en eau. Puisque c'est à toi de choisir, comment dois-je m'en aller ?

— Va sur le haut de la montagne qui est près de la forêt, et change-toi en vent.

Ainsi fit le diable et il se déchaina si fort que les racines des arbres tremblèrent ; le vent s'apaisa et le calme renaquit.

XXIII

L'INTERSIGNE

Une femme d'Etel vit une nuit que l'on ouvrait sa porte de chambre et que l'on y jetait un cirage mouillé. La semaine d'après, elle apprenait le naufrage de son fils, marin-pêcheur.

XXIV

LES SIRÈNES

Les sirènes s'échouent sur des rochers élevés, dans les tempêtes, et chantent d'une voix très belle en peignant leurs longs cheveux blonds.

A Croizizan, près d'Etel, une sirène était à sec sur le rivage. Des pêcheurs vinrent lui jeter des pierres. Elle dit : « Vous ne savez pas à qui vous faites mal ; d'ici peu, les femmes de ce village seront veuves ; leurs maris périront en mer ». Les pêcheurs la remirent à la mer. « Il est trop tard », dit elle. Peu après le village était rempli de veuves.

XXV

LA BAGUETTE DE COUDRIER

Le kenenglas (coudrier) doit servir à trouver des sources, si l'on cueille la branche que l'on veut avec un couteau qui n'a jamais servi, le matin, quand le soleil brille sur le couteau. Il faut couper la branche en trois coups en prononçant des mots latins magiques.

XXVI

LES KAKOUS

Les kakous ou melok descendent des anciens lépreux. Ils jettent un mauvais vent. Si l'on tringue avec eux, on n'a que quarante-huit heures à vivre, car l'on est empoisonné, à moins que l'on ne trouve un melok plus savant. A l'église de Plouhinek, ils ont une place spéciale, au milieu. Quand un melok demande à boire dans un débit, on le sert dans un bol, et quand il a bu l'aubergiste prend son bol avec des pincettes et le jette dans un seau d'eau.

XXVII

LA DESCENTE EN ENFER

Une domestique disait aux ordres de son maître : « Je ne le ferai pas », et elle le faisait. Un jour le maître lui dit d'aller aux champs

et d'y mener les taureaux. « Je ne le ferai pas », dit-elle, et elle le fit. Une autre fois au champ elle disparut et il ne resta d'elle que ses sabots. Le maître choisit un taureau, l'offrit au diable pour avoir sa bonne. Le diable la rendit ; celle-ci donna une description de l'enfer, des petits génies verts à la queue recourbée étaient assis devant divers feux.

XXVIII

LE BUGUL NOZ

Il est mauvais de siffler le soir après le coucher du soleil, car alors un autre sifflement répond ; on le prend pour celui d'un camarade, et l'on continue à siffler. Peu à peu le sifflement se rapproche et un géant vêtu d'une peau de loup et coiffé d'un chapeau grand comme une roue de voiture est devant vous. A cette heure quand les portes ne sont pas fermées, le bugul nōz entre les bras croisés. On doit lui remettre deux grands morceaux de pain noir en les mettant en croix. Quelqu'un pris par le bugul nōz ne peut être délivré que s'il est piqué au sang des deux côtés de la route par des paysans placés auprès d'un plant d'aubépine.

Le bugul nōz est celui qui est resté sept ans sans approcher de l'église ni prendre d'eau bénite. Il revêt une peau de loup que lui donne le diable. Dès le chant du coq, le bugul nōz doit quitter sa peau de loup et reprendre sa vie habituelle ; le bugul nōz en effet est homme, selon les uns. Quand il est vêtu de sa peau, les chiens s'éloignent rapidement de lui. On dit qu'il va prendre la nuit les gens qui n'ont pas été depuis longtemps confessés.

Le feu prit une fois dans un moulin de Kervignac. On ne put savoir qui avait mis le feu, mais à confesse une jeune fille s'en accusa. La nuit suivante le bugul nōz vint la saisir, la mit en croupe sur son cheval. Deux laboureurs à l'aide d'une pique, des deux côtés du chemin et auprès d'un bod-spern (aubépine) firent jaillir le sang du cheval du bugul nōz. La jeune fille fut délivrée.

J. FRISON.



LES RITES DE LA CONSTRUCTION

XLVIII

LE CHAT DANS LES FONDATIONS

Un chat momifié a été récemment découvert dans les assises du château de Saint-Germain-en-Laye.

Il y a une vingtaine d'années, pareille trouvaille fut faite, à Saint-Quentin-Caisnes, dans une ancienne église dédiée jadis à saint Jacques, et plus tard désaffectée pour servir de Bourse du commerce.

Le chat, trouvé dans un pilier, était admirable de conservation. Il est aujourd'hui la propriété de M. L. Durot, chimiste de Saint-Quentin, qui l'acheta aux ouvriers lors de sa découverte.

JOSEPH ORSAT.

CHANSONS DE LA HAUTE BRETAGNE

I

LA FILLE DE LOUDÉAC.

Ronde

Loudéac, petite ville,
Lardi tra la lire,
Où j'ai tant demeuré,
Liré, lardi tra la lire
Lardi tra di tra la la
Lardi tra la lire.

Où j'ai tant demeuré,
J'ai fait une maîtresse

J'ai fait une maîtresse
A Saint-Martin des Prés,

A Saint-Martin des Prés,
M'en suis allé la voir,

M'en suis allé la voir
Bien tard après souper,

Bien tard après souper.
Je l'ai trouvée seulette,

Je l'ai trouvée seulette
Sur son lit qui pleurait

Sur son lit qui pleurait.
Lui ai demandé, belle.

Lui ai demandé, belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

Qu'avez-vous à pleurer ?
— Plus beau pleurer que rire,

Plus pleurer que de rire
On dit que vous partez.

— Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Ont dit la vérité.

Les chevaux sont aux portes
Tout sellés, tout bridés,

Faut plus que la houssine
Pour les faire marcher. »

Quand il fut sur les landes
Entend les cloches sonner

— Conte, conte, conte, camarade,
Qu'ont nos cloches à sonner ?

— C'sont les glas d'la belle
Qui vient de trépasser.

— Prête-moi ton épée,
Que j'aille me tuer.

— Faut-il pour une fille
Un garçon se tuer ?

Nous allons en Hollande,
Nous en trouverons assez,

Des rouges, aussi des blondes,
Des brunettes à charmer.

II

LA FILLE ET SES GALANTS

Trois garçons de ce village
Sont venus me demander,
Ma mère était en colère,
Les a tous trois renvoyés.
— Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère m'a dit que vous m'aimiez.

Ma mère était en colère,
Les a tous trois renvoyés,
Et moi qui étais jeunette,
Je me suis mise à pleurer.
— Ah ! revenez.

Et moi qui étais jeunette,
Je me suis mise à pleurer,
Ma mère m'a dit : Petite sotte,
Va t'en va les rappeler.
— Ah ! revenez.

Ma mère m'a dit : Petite sotte,
Va t'en va les rappeler.
J'ai monté sur une butte,
Je me suis mise à crier.
— Ah ! revenez.

J'ai monté sur une butte,
Je me suis mise à crier.
Le plus jeune et le plus leste
Est revenu le premier.
— Ah ! revenez.

Le plus jeune et le plus leste
Est revenu le premier :
Il a embrassé ma mère
Et moi par-dessus le marché.
— Ah ! revenez, etc.

(Pays de Loudéac.)

III

LA BUÉE

Marie-Louise fait la buée,
Que l'amour est aimée !
Où la laverons-nous ?
C'est un plaisi', ma mignonne,
C'est un plaisi' qu' l'Amou'.

Là-bas dans ces ruisseaux ;
Que l'amour est donc sotte !
Où l'eau court partout,
C'est un plaisi', etc.

Voilà la buée lavée,
Que l'amour est aimée !
Où la sécherons-nous ?
C'est un plaisi'.....

Là haut dedans ces landes,
Que l'amour est étrange
Où le soleil rait partout.
C'est un plaisi'...

Voilà la buée séchée,
Que l'amour est aimée !
Où la ramasserons-nous,
C'est un plaisi'...

Là haut dedans nos colf'es,
Que l'amour est donc sotte,
Dans nos armoires tout,
C'est un plaisi', ma mignonne,
C'est un plaisi' qu' l'Amou'.

(Chantée par *Françoise Dumont, d'Ercé, Ille-et-Vilaine, 1880*).

IV

LA FILLE A LA DANSE

Rond

M'y voilà z'entrée en danse ;
C'est pour un amant chercher (*bis*).
Je m'y tourne, je m'y vire,
Je n'en trouve point à mon gré.
 Le cœur m'y bat gai, gai,
 Le cœur m'y bat gaiement.

Je vois un jeune homm' là bas :
Je n'sais s'il voudrait m'aimer (*bis*),
J'ne vais pas faire la honteuse,
Je m'en vais lui demander.
 Le cœur m'y bat, etc.

— C'est à vous, mon beau jeune homme,
 A qui j'm'en vais m'adresser (*bis*).
 Ne regardez point la terre,
 Regardez si vous m'aimez.
 Le cœur m'y bat, etc.

Je vois bien à votre mine
 Point de moi vous ne voulez (*bis*).
 Je vois bien à votre mine
 Qu'est celle-là que vous aimez.
 Le cœur m'y bat, etc.

Prenez-la par sa main blanche,
 Donnez-lui un doux baiser (*bis*),
 Retirez-vous de la danse,
 Quant à moi je vais danser :
 Le cœur m'y bat gai, gai,
 Le cœur m'y bat galement.

Celle qui est toute seule dans le milieu de la
 ronde, va chercher le garçon ainsi désigné.

(*Pays de Loudéac*)

V

LA BERGÈRE

Sur la montagne du lande (*bis*)
 Gardez bien vos moutons,
 Fariradondaine,
 Gardez bien vos moutons,
 Fariradondon.

Grand Dieu, qui les amène (*bis*)
 Quel chemin prendront !

Le chemin d'amourette (*bis*)
 Ah ! grand Dieu qu'il est long.

N'est point la mode ès filles (*bis*)
 D'aller voir les garçons.

Ah ! c'est plutôt leur mode (*bis*)
 De balier leur maison.

Quand leur maison est propre (*bis*)
 Tous les galants y vont.

Ils y vont quatre à quatre (*bis*)
Faisant de leur garçon,
Fariradondaine,
Faisant de leur garçon
Fariradondon

(Chanté par Marie Plesse, de Penguilly, 1881.)

VI

LA BERGÈRE TRISTE

Bergèr', dis-moi va ta chanson (*bis*)
Que tu disais tant hier,
O gai, ma Nannon,
Que tu disais tant hier,
Ma Léouison.

— Monsieur, je ne saurais chanter (*bis*),
J'ai le cœur en tristesse.

Papa, il est malade au lit (*bis*)
Et maman qu'est en terre.

Et un petit frère que j'ai (*bis*)
Qui chante sur la mer.

Si mon petit frère mourait (*bis*)
J'porterais des mouchoirs ronds.

Et mes petits souliers mignons (*bis*)
Pour danser en chambrette,
O gai ma Nannon,
Pour danser en chambrette,
Ma Léouison.

(Chanté par Marie Plesse, de Penguilly, Côte-du-Nord.)

VII

LA BERGÈRE ET LES CAVALIERS

Quand j'étais de sez mon père
Gai, la violette,
Jeune fille en quatorze ans
La violette o galment.

Ils m'envoyaient mener nos vaches
Et nos moutons quant et quant.

La pâture o (ou) je le mène
Le grand chemin est dedans.

Par le chemin il passe
Trois cavaliers fort plaisants.

Ils m'ont demandé : Belle,
Combien gagnez-vous par an ?

— J'y gagne bien six cents livres
Et un biau cotillon blanc.

— Venez quanté mé, belle
Je vous en bayerai autant.

Je n'vous prierai de rien faire.
Que mon lit bien simplement,

Et le faire et le défaire
Coucher avec moi dedans,

Balier ma chambrette,
Gai la violette
Et venter la poussière au vent,
La violette o galment.

(Penguilly, Côtes du-Nord)

VIII

LA FILLE AUX CHEVEUX JAUNES

Dessus ces landes
Gai, ma Nannon,
Dessus ces landes
l'a t'une maison.

Dans cette maison l'y a trois filles (*bis*)
Ah ! toutes les trois
Gai, ma Nannon.
Ah ! toutes les trois ont des beaux noms.

La plus petite olle (*elle*) a nom Jeanne (*bis*)
Et l'autre, gai ma Nannon
Et l'autre belle Ouisson.

La plus petite a les ch'veux jaunes (*bis*).
 O qui lui pendent,
 Gai ma Nannon,
 O qui lui pendent sur ses talons.

Sa mère qui les lui paigne (*bis*)
 Qui les lui paigne
 Gai, ma Nannon,
 Qui les lui peigne sur son front.
 Son petit frère qui les lui trasse (*bis*)
 Qui les lui trasse (*trasse*).
 Gai, ma Nannon,
 Qui les lui trasse en trois cordons.

-- Ma petite sœur, vous êtes trop belle (*bis*).
 Ah ! les soldats
 Gai, ma Nannon,
 Ah ! les soldats v'enlèveront.

— Si les soldats m'enlèvent (*bis*)
 Ah ! quel chemin,
 Gai, ma Nannon,
 Ah ! quel chemin ils prendront ?

Ils prendront l'chemin de Rennes (*bis*)
 C'est celui-là,
 Gai, ma Nannon,
 C'est celui-là qu'ils prendront.

(*Chanté par Angélique Lucas, de St-Glen, 1881.*)

IX

CHANSON QU'ON CHANTE EN SCIANTE DU BLÉ

Ce sont deux jeunes gens
 Su' le bord d'un étang
 Qui devisain' ensemb'e.

Le garçon i' riait,
 Et la fille o pleurait,
 D'un air bien triste et bien doulente :

Ah ! si n'arait' té vous,
 Et la tendre de vous,
 Je serais mariée,

A iun jeune garçon
D'une riche maison
Qui m'a tant recherchée.

— Ma belle, s'i vous revient,
Ma belle, s'i vous revient
Faites-lui vos promèsses.

— Comment reviendrait-i ?
Comment reviendrait-i' ?
Il es à son ménage.

Il a femme et i' enfants,
Des petits et des grands
Et iun fort beau ménage.

(*Pengilly, Côtes-du-Nord.*)

X

LES FILLES ET LES GARÇONS.

Ce sont les dames de Paris (*bis*)
Qui ont fait blanchir leur logis,
Mon beau ruban gris (*bis*)
Mon beau ruban jaune, mon joli gris jaune,
Mon gris joli, mon beau ruban gris.

Qui ont fait blanchir leur logis,
Depuis la table jusqu'au lit.

Depuis la table jusqu'au lit
Depuis le lit jusqu'au jardin.

Depuis le lit jusqu'au jardin,
La caille y vient tous les matins.

La caille y vient tous les matins,
Que dit-elle par son latin ?

Que dit-elle par son latin ?
Que bouteille ne vaut rien sans vin.

Que bouteille ne vaut rien sans vin,
Ou la vigne sans son raisin.

Ou la vigne sans son raisin.
Que tous les hommes ne valent rien.

Que tous les hommes ne valent rien.
Mais pour les femmes je n'en dis rien.

Mais pour les femmes je n'en dis rien
Et pour les filles encore bien moins.

(Pays de Loudéac.)

XI

LA FILLE ET LES CAPITAINES

Dessous les lauriers verts }
La belle o (*elle*) s'y promène } *bis*
Aussi helle que la nage (neige)
P'us belle que le jour.
Trois jolis capitaines
S'en vont faire l'amour.

Le plus jeune des trois }
La print par sa main blanche } *bis*
Son chapeau dans sa main
Lui fait la révérence.

— Montez, montez, dit-elle, }
Derrière moi sur mon gris ; } *bis*
A Paris je l'y mène
Dans un fort beau logis.

Premier o (*où*) j'ai entré }
C'était dans une auberge } *bis*
L'hôtesse o' li demande :
— Dites-moi sans menti'
Et'ous (*Etes-vous*) ici par force
O' bien à vot' plaisi'.

— Je ne suis point par force }
Non plus à mes plaisi's } *bis*
Du jardin de mon père,
M'ont amenée ici.

— Soupez, soupez, la belle, }
Soupez à vos plaisi's, } *bis*
O tous ces capitaines
V'allez passer la nuit.

N'était pas mi-souper,
 La belle faisait la morte } *bis*
 Sonnez, sonnez, trompettes,
 Violons, doucement :
 Ma maltresse olle est morte
 J'en ai mon cœur doulent.

Où l'enterrerons-nous, } *bis*
 Cette aimable Silvide }
 Au jardin de son père
 Dessous la fleur du lys :
 Je prierons Dieu pour elle
 Qu'olle aille en Paradis.

(Chanté en 1881 par une femme âgée de 75 ans,
 à Pengilly (Côtes-du-Nord.)

XII

LA FILLE ET SES GALANTS

Chanson à marcher.

Dans la rue(u) du Palais (*bis*)
 Li y a t-une galande ;
 Roule, roule, lonlan digueda,
 Li y a t-une galande
 Roule, roule, lon la digue da.

Elle a tant d'amoureux (*bis*)
 Qu'é ne sait lequel prend'e.

Le fils d'un menuisier (*bis*)
 Celui-là la fréquente.

Le fils d'un avocat (*bis*)
 Celui-là la fréquente.

Le fils d'un cordonnier (*bis*)
 En a la préférence.

S'en va faire des souliers (*bis*)
 Des maroquins de France.

En lui les chaussant (*bis*)
 Lui en fait la demande.

— Mets ton cœur o le mien (*bis*)
 Dans la même balance.

Si le tien emporte le mien (*bis*)
Nous coucherons *t*-ensemble.

Dans un beau lit garni (*bis*)
Garni de roses blanches.

Es quatre coins du lit (*bis*)
Quatre pommes d'orange.

Au milieu du lit (*bis*)
Le roussignol y chante.

Chant', beau roussignolet (*bis*)
Chante la réjouissance.

Au-dessous du lit (*bis*)
La rivière est courante.

(Chanté par Angélique Lucas, de Saint-Glen.)

XIII

LA BERGÈRE FIDÈLE

— Là-bas dessous un chêne,
Bergère, que fais-tu zici ?
— Je suis assis' sur la fougère
Car mon berger va veni'.

— Dis donc, ma petite blonde,
Ton berger où est-i' ?
Qu'il vienne adoucir tes peines
Qu'il vienne te consoler.

— Mon berger est dans la plaine
Qui prend soin de mes troupeaux
Il les ramènera sans peine
A l'ombre sous mes ormeaux.

— Ton berger est-il riche ?
Peux-tu vivre heureusement
Chez nous tous deux à la ville,
Tu n'iras plus bergère, aux champs.

— Quoiqu'il n'a pas de fortune,
Je le veux pour mon amant ;
Mon berger m'aime dès l'enfance
Et moi je l'aime autant.

— N'as-tu pas vu dans la plaine
 Les moutons se caresser :
 Imitons la tourterelle
 Permets-moi de t'embrasser.

— Vos discours sont malhonnêtes,
 Je ne peux y consentir
 Allez-vous-en, monsieur, plus vite,
 Car mon berger va venir.

— Ton berger, petite blonde,
 Il aime une autre beauté ;
 Il est là-bas dans la plaine,
 Il ne peut pas la quitter.

Tout est cher et rien ne coûte
 Quand on aime une beauté,
 L'eau qui coule goutte à goutte
 Perce le cœur d'un rocher.

— Allez, monsieur, sans rien craindre
 Rien ne peut vous arrêter
 Mon berger est dans la plaine
 Car je l'entends m'appeler.

— Adieu donc, petite blonde,
 Puisque rien ne t'attendrit,
 Je m'en vais au pied d'un chêne
 Pleurer le jour et la nuit.

(Chanté par Joseph André, de Trébry.)

XIV

LA FILLE ET LE SEIGNEUR

Voulez-vous entendre une chanson,
 Si vous voulez nous la dirons :
 C'était une jeune fille de Reunes
 Se promenant sur la grève.

Par là passa t-un grand seigneur
 La salua de tout son cœur :
 — Honneur à vous, aimable bergère
 Que faites-vous là seule sur la grève ?

— Ah ! oui j'y garde mes blancs moutons
Le long de ces plaines et des vallons,
M'y promenant seule sur ces lles,
Filant ma quenouille jolie.

— Oseriez-vous me refuser,
Belle, ce que je vais vous demander ?
Un doux baiser sur votre bouche,
Permettez-moi, belle, que j'y touche.

— A vous, mésieu, n'appartient pas
D'abaisser vos qualités si bas.
Ce n'est que la fille d'un pauvre homme,
Vous avez l'air d'un gentilhomme.

On en voit tant de ces galants
Se promenant par dans ces champs,
S'y promenant d'une manière
En s'y raillant de nos bergères.

— Vous m'y plaisez doncue bien mieux,
A la clarté de vos doux yeux
Comme font toutes ces demoiselles
A leurs coiffures de dentelles.

XV

LES TROIS CAVALIERS D'ESPAGNE

Trois cavaliers d'Espagne
Qu'allaient batt'e la campagne.
Dans leur route ont rencontré
Une fille tant à leur gré

Le premier ne li a rien dit,
Le second la saluit,
Et le troisième lui dit :

— Belle, que faites-vous dans ces feuillages ?

— Je m'en viens de chez ma tante,
Je suis sa plus simple servante.

— Nous voulons vos bagu' et vos bijoux,
Tout ce que vous avez de plus beau,
Jusqu'à vot' joloi puceage.

La fille en voyant leur dessein,
Prit un couteau dans sa main,
Et le hale dans sa poitrine :
La voilà morte, la pauvre fille !

Quand les cavaliers virent cela :
 — Retirous-nous dessous un ombre,
 Tandis que la nuit frome (ferme)
 Et quand la nuit fut fermée,
 Marchèrent de Paris jusqu'à Granville

Où demeurait la pauvre fille.
 Ils ont demandé à loger et à souper,
 Bon pain, bon vin, bonne salade,
 Ne pensant plus dans le violage.

Quand ils eurent bien soupé,
 Ils s'en sont dit : Il faut payer.
 Le p'us jeune sacque à sa pochette,
 La bague de la fille est chète (tombée).

Le père de la ramasser,
 La mère de la visiter :
 — Voilà la bague de ma fille,
 Vous m'la trouverez morte, soit en vie,

- Vol' fille nous n'avons pas vue,
 J'avons passé par une église,
 La bague a tombé, nous l'avons prise.
 Et je ne sais ce qu'il y eut après, et je les ai laissés là.

(Récité ou plutôt conté par Zoé Ledy, d'Ercé près Liffré, 26 juin 1880. Elle m'a dit que cela ne se chantait pas, et semblait ne pas se douter que c'étaient des vers approximatifs.)

XVI

JEANNETTE

Jeannette avait le pied léger,
 Lan la lidéra.
 Elle sauta dans la barque là } bis.
 La lan la lidéra.

Quand dans la barque elle est sautée,
 Elle se croyait perdue.

- Fille perdue vous n'êtes pas,
 Vous serez mariée

Do le p'us biaux de nos soldats
 Qui soit dans nos armées.

— De vos soldats je ne veux pas,
Je veux un capitaine.

— Un capitaine vous n'aurez pas,
Vous n'êtes pas demoiselle.

— Si demoiselle je ne suis pas
J'ai bien moyen de l'être.

Mon père était bon sabotier,
Ma mère faisait d's écuelles.

Et un petit frère que j'ai
Les porte à La Rocholle

Sur un petit cheval grison
Qui va comme hirondelle.

Il traverserait bien le pré
Sans toucher à l'herbette.

Il traverserait bien la mer
Lan la lidéra.
Sans toucher l'onde
La lan lidéra.

XVII

NANNON ET SON AMOUREUX

Tout le long de la plaine
Je vas, je me promène,
Au rebord du ruisseau
J'aperçois ma Nannon.

Je m'suis approché d'elle
Comme un amant fidèle ;
Elle m'a dit d'un air doux :
— Amant, retirez-vous.

Retirez-vous derrière,
Car j'aperçois mon père,
Mon frère, ma mère aussi,
Ça ne fait pas plaisir.

— Il n'est ni père ni mère,
Ni cousin germain, ni frère,
Qui pourrait m'empêcher
La belle de vous aimer.

L'oiseau dessus la branche
 Qui tourne, qui vire, qui chante,
 N'a pas tant d'agrément
 Que moi en vous aimant.

Le pommier qui boutonne
 Qui fleurit, qu'amène des pommes,
 N'a pas tant de fraîcheur
 Que moi d'amour au cœur.

— Nannon, prenons courage,
 Nous approchons du village,
 Du village de la Cour
 Où nous ferons l'amour.

— Bonjour, madame l'hôtesse,
 Qu'avez-vous pour ma maîtresse,
 Servez-nous du vin bon
 Pour moi et ma Nannon.

Le père qui les écoute,
 Leur dit : Nannon, sans doute,
 Si vous parlez d'amant
 Vous irez au couvent.

— Si elle va au couvent,
 J'irai au régiment,
 Au régiment la la
 Tra la la la la la.

Asseyons-nous à l'ombre
 V'la la chaleur qui tombe,
 La chaleur de l'été
 Qui gâtera votre beauté.

Je ne suis point si belle
 Que toutes ces demoiselles,
 Mais j'ai de l'agrément
 Pour plaire à un amant.

(Recueilli à la Guimorais, près Cancale, 1873.)

XVIII

LA FILLE DU ROI D'ESPAGNE

Derrière chez nous
 Il y a un pommier doux :
 La fille du roi d'Espagne
 Fait mérienne dessous :
 Pendant que nous sommes jeunes
 Divertissons-nous *(bis)*.

La fille du roi d'Espagne
 Fait mérienne dessous :
 Son papa la réveille :
 — Pourquoi y dormez-vous (*bis*) ?
 Avez-vous la migraine
 Ou bien le mal d'amour ?
 Pendant, etc.

Avez-vous la migraine
 Ou bien le mal d'amour ?
 — Je n'ai ni la migraine
 Non plus le mal d'amour.
 Pendant, etc.

Je n'ai pas la migraine,
 Non plus le mal d'amour,
 J'y pleure mon ami Pierre
 Qu'est là-bas dans la tour.

J'y pleure mon ami Pierre
 Qu'est là-bas dans la tour.
 Papa, si vous y allez,
 Emmenez-moi z avec vous.

Papa, si vous y allez,
 Emmenez moi avec vous.
 Il est pendu z'en l'air,
 Enterrez-moi dessous.

Il est pendu z'en l'air,
 Enterrez-moi dessous :
 Planterez sur notre tombe
 Un joli pommier doux (*bis*).

Planterez sur notre tombe
 Un joli pommier doux.
 Ceux qui mangeront des pommes
 Prieront l' bon Dieu pour nous.

XIX

LE CHEMINEAU ET LA FILLE

A Saint-Malo i'a une brune
 Qui voudrait bien faire sa fortune ;
 O voudrait bien s'y marier
 A iun chemineau-terrassier :

— Bonjour, madame, vot'servante,
C'est à vous que je la demandé ;
Je snis venu vous demander
Si vous voulez vous marier.

— Vous été un peu trop magnifique
Pour un ch'mineau qui n'est pas riche,
Vous portez dentell' et frison ;
Cela surpasse nos vagous.

Vous portez encore autre chose,
Vous portez encore autre chose,
Vous portez robe et falbalas,
Cela surpasse nos états.

— Adieu, mes biens, aussi mes rentes,
Puisqu'un ch'mineau n'veut point m'y prend'e,
Adieu, mes rob's de qualité
Puisqu'un ch'mineau m'a refusé.

Adieu, mes biens de l'Amérique,
De Saint-Malo, d'la Martinique,
Ah ! je m'en vais m'en retourner
Puisqu'un ch'mineau m'a refusé ;

Recueilli à Saint-Glen (Côtes-du-Nord).

XX

LES GARÇONS ET LES FILLES

Quand les homm's i' deviendront bons,
Les poules deviendront dindons.

-- Les poules devenir dindons,
C'est contre nature ;
Jamais les hommes ne sont bous
Que par aventure.

Quand les femm' i' feront mal,
Les rats iront à cheval.

— Les poul' aller à cheval
C'est contre nature ;
Jamais les femmes ne font mal,
Que par aventure.

Quand les garçons feront du bien,
Les lièvres attraperont les chiens.
— Les lièv'es attraper les chiens,
C'est contre nature;
Jamais les garçons ne font bien
Que par aventure.

XXI

LE BIEN MARIÉ

Garçons à marier,
La doudaine,
Prenez bien garde à vous,
Tous les jous;

De prend'e une petite femme
La doudaine,
Qui soit plus bell' que vous;
Teus les jous.

Car moi j'en ai pris une;
Qui me joue de drol's de tous,

Elle part après souper,
Arrive au point du jou,

— Où diable, ma p'tite femme,
Où allez-vous comme ça?

— Je vas à la caserne,
Pour y planter des choux,

— Au diable, ma p'tite femme,
Combien y gagnez-vous?

— J'y prends cinq sous à l'heure
Ça me fait trois francs par jour.

— Ah! diable, ma p'tite femme,
Cet argent, qu'en f'rons nous?

— Nous achèterons des bœufs,
Les corn' en s'ront pour vous.

— Ah! diable, ma p'tite femme,
De ces corn' que f'rons nous?

— Nous les plac'rons à vot'lète,
 La dondaine ;
 Ca fra cornard partout.
 Tous les jous.

(Chanté par Aimé Pierre, de Liffré, 1878).

XXII

LA BONNE FEMME

Ah ! que les femmes sont sottes,
 Dame oui, dame vère !
 D'obéir à leurs maris,
 Dame vère, dame oui.

J'en ai iun comme les aut'es,
 Dame oui,
 Je l' fais bien m'obéi'
 Dame vère, dame oui.

Quand je vas t-à la grand'nesse
 l' fait bien ma soup' bouilli'.

Encore si la soupe gâte
 l'y aura du triori,

A coup d'poche dans la tête
 S'ra pour mieux s'en souveni'.

Et quand je vas t-à l'auberge
 l' sait bien venir me cri'.

Prend son chapeau dans sa main,
 — Madam', vous plait'i' d'v'en v'ui ?

Et l'hôtesse qui le regarde :
 — V'là un homm' qu'est bien poli :

Si j'avais le verre en main
 Je boirais un coup à lui.

Si serait malade ici
 l' serait bien soigné aussi.

l' ma demandé à boire
 Vitement j'alli' li en cri'.

l' m'a demandé du pain
 Vitement j'alli' li en cri

C'était d'une vieille gâche
Qu'avait bien sept ans moisi.

Il me demandit son prêt'e,
Je m'en fus vite le li cri'.

Je décampis le dimanche
J' m'en revins le samedi,

Quand je fus dessus ces landes
J'entendis sonner pour li.

Je me mis dessus une pierre,
J'lui dis un *De profundis*.

Quand je fus rendu chez nous
Il' était à t'enseveli'.

O sept aunes de ma toile
Où ses parents l'avaint mis,

Je prins vite mes ciseaux
Et puis je le décousis.

Je le pris par une oreille
Je l'he-sis (trainai) dans mon courti'.

J'appelis les pié et les cônilles,
— Allons, va tout's par ici.

Voici d'un si beau fricot
Dame oui,
Que vous n'avez jamais pris
Dame vère.

(Recueilli à Saint-Glen (Côtes-du-Nord.)

XXIII

CHANSONS DE MENSONGES

I

Je vais vous dire une chanson } *bis*
Qu'est toute de mensonges ; }

Bon !

S'il y en a un mot de vrai
Je veux que l'on m'y tonje (tonde). } *bis*

Bon !

Tout est vert et gris, Simon,
Tout est vert dans ta maison.

J'ai pris mes deux bœufs sous mon coude } *bis*
 Ma charrue sur ma tête,
 Et je m'en fus pour labourer } *bis*
 Où il n'y avait point d' terre.
 Bon !

Tout est vert, etc.

Je passais dans un courti' } *bis*
 Où il y avait des pêches.
 Y' en avait assez dessous } *bis*
 Mais j'en voulais des fraîches.

J'y ai pris mon curoué } *bis*
 Et j'abattis des mêles...
 La femme à qui qu'i l'étaient } *bis*
 N'en paraissait point aise.

Olle a hessi son chien, son chat } *bis*
 Sa chatte o vint me mordre,
 O me mordit dans les talons, } *bis*
 Je saignis par la gorge.

Les médecins qui me pensaient, } *bis*
 Me pensaient dans l'épaule :
 Au lieu de me guérir une plaie } *bis*
 Ils m'en faisaient une autre.

Je passis dans une église } *bis*
 Où on n'y voyait goutte
 Au lieu d'aller à l'autel, } *bis*
 J'y allis sous la tour.

Au lieu d' prendre de l'eau bénite } *bis*
 J'ai houpé de la soupe.
 Au lieu de dire mon chapelet, } *bis*
 J'y ai compté des mouches.

Au lieu d'adorer les saints, } *bis*
 J'adoris une tourte.

Bon !

Tout est vert et gris, Simon,
 Tout est vert dans ta maison.

(Recueilli à Moncontour, 1881.)

XXIV

AUTRE CHANSON DE MENSONGES

II

Faire un voyage je suis allé
Autour de l'Angleterre,
Longué
Autour de l'Angleterre.

Dans mon chemin j'ai rencontré
Un poirier portant des prunelles,
Longué.

Je me suis mis à le secouer,
Il tombait des prunelles.

Le paysan qu'il appartenait
Se mit à jeter des pierres.

A mon talon il m'a blessé
Je saignais par l'oreille.

A la maison je suis allé,
Le chat faisait la soupe,

Il a voulu la goûter
Il s'est brûlé la barbe.

Les rats qu'étaient dans le grenier
Pissaient dans leur chremise.

Les mouches qu'étaient sur le planchis
Crevaient leur ventre de rire.

(Chanté à Saint-Cast, par Joseph Macé.)

XXV

AUTRE CHANSON DE MENSONGES

Je sais bien une chanson
Qu'est toute pleine de mensonges,
S'i y a un mot de vérité
Le loup sera mon oncle,
La verduguen
Mes gas,
La verduguen
Notre hôte.

Je me levis de grand matin,
Le monde allait à vêpes (*bis*).
Je pris ma cherrue su mon coude,
Mes deux bœufs su ma tête.

Je m'en fus y charruer
La grand' mé d'Angleterre (*bis*).
Je passis par un chemin
Qui n'était pas encore.

I' avait un pommier dans l' mitan
Chargé d'guernéhouaselles (groseilles).
Je jetis mon bâton dedans,
I' n' cheut qu' des pimperlles.

La femme à qui qu'était l' pommier
Hécit son chien après mes chausses ;
Et pès a se mit à kèrier,
Son chat vint pour me mordre.

O me mordit dans le talon
Et j' saignis de la gorge :
Je m'en fus au mèdecin...

I' ne me mit pour onguent
Que des chevilles de saude.
Au lieu de me guérir
I' m'ont fait pousser deux cônes.

I' m'a pansé pendant deux ans
Pour une ourée de gauffes ;
Je m'en retourne à ma maison
Trouvai bien autre chose.

Je trouvi ma poule à filer
Et ma femme à couver.
Un grand chat blanc su le foyér
Qui fait bouillir la soupe ;

Il a voulu goûter les choux,
I' s'est brûlé les griffes,
Les souris qu'étaient dans l' grenier
Iz en crevaient de rire.

(*Saint-Glen, Côtes-du-Nord.*)

XXVI

COMPÈRE, QU'AS-TU VU ?

J'ai vu, j'ai vu :

— Compère qu'as-tu vu ?

— J'ai vu une grenouille

Qui filait sa quenouille

Au bout d'un fossé.

Saute, mon Janet.

J'ai vu, j'ai vu.

— Compère, etc.

— J'ai vu un crapaud

Qui faisait le gros dos.

.

Saute, mon Janet.

— J'ai vu un renard

Qui peignait son gars

Pour le marier,

Saute mon Janet.

— Compère, qu'as-tu vu ?

— J'ai vu une anguille

Qui peignait sa fille

Pour la lui donner.

Saute, mon Janet.

(Matignon, Côtes-du-Nord.)

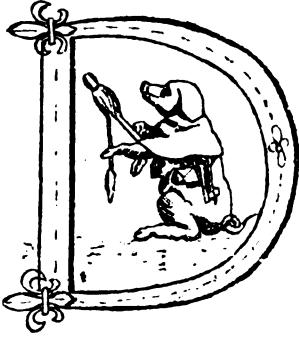
PAUL SÉBILLOT.



LÉGENDES ET FACÉTIES DE LA WALLONIE

I

LES DEUX COMMUNIANTS



EUX frères allaient s'approcher de la sainte Table, mais l'ainé, sachant son cadet un peu *innocent* (1) crut de son devoir d'avertir le prêtre et de le mettre en garde contre les écarts que pourrait commettre son inconscient parent au moment de l'administration du sacrement.

— C'est bien, dit le curé, je vous sais gré de votre avis, vous avez peut-être évité un grand scandale, un sacrilège !

Or donc, lorsque les deux communiants s'approchèrent du banc de communion, le prêtre administra à l'*innocent*, en guise d'hostie, un de ces grands jetons en os que les joueurs utilisent comme fiches.

De retour à sa chaise, l'*innocent* demanda à son frère ce qu'était le sacrement de communion.

— Mais c'est le corps de Notre Seigneur, lui fut-il répondu, en chair et en os, que vous recevez.

— Oh ! oh ! reprit le cadet, alors je suis mal tombé, car *j'ai reçu les os pour ma part*.

(Recueilli à Liège.)

II

LE CORBEAU APPRENANT LE FLAMAND

Un habitant de Tongres, ville flamande du Limbourg, déambulait certain dimanche matin entre les échoppes des marchands d'oiseaux au quai de la Batte (2), à Liège. Avisant un magnifique corbeau, notre homme ne peut résister au désir de demander au marchand s'il parlait

— Oh ! bien certainement, reprit celui-ci, mais lorsqu'il aperçoit

(1) Simple d'esprit.

(2) C'est au quai de la Batte, à Liège, que se tient le dimanche matin le marché aux oiseaux.

beaucoup de monde, — comme c'était le cas actuellement, — il est muet comme une carpe ; mais en petit comité, devant les gens qu'il connaît, on ne parvient à le faire taire.

— Vous me garantissez donc qu'il parle.

— Parfaitement.

— Alors, c'est affaire faite, je vous l'achète ; *topez-là* et le marché est conclu, dit-il, en lui tendant la « main ».

L'acheteur emporta le corbeau à Tongres et attendit qu'il lui plût de parler ; mais, au bout de quinze jours, il n'avait encore perçu aucun son articulé sortant de la gorge du volatile.

N'y tenant plus il courut au plus vite chez le vendeur et lui dit :

— Vous m'avez vendu un corbeau qui parlait et le mien ne dit mot.

-- Depuis combien de temps l'avez-vous acheté ?

— Mais, depuis quinze jours !

— Attendez donc quelque temps encore. Il en est des bêtes comme des gens, il leur faut du temps pour s'instruire. C'est un wallon, il apprend le flamand et il ne saurait parler cette langue en quinze jours.

(Recueilli à Liège.)

III

LE VOLEUR ET LA STATUE

Une bonne vieille femme de Liège me fait le récit suivant.

Un voleur était occupé à dévaliser les trunks d'une église de Louvain, lorsque tout à coup un Christ, appendu au mur, s'anima, descendit de sa croix et vint saisir le voleur par les cheveux. Le malandrin se débattit si fort et si désespérément qu'il laissa sa chevelure entre les mains du bon Dieu.

Cet acte de justice accompli, le Christ regagna sa croix et, depuis lors, on peut le voir tenant en main la touffe de cheveux arrachés au sacrilège.

(Recueilli à Liège.)

IV

LA TOMBE ILLUMINÉE

On raconte à Grâce-Berleur et à Bierset, villages de la Hesbaye, qu'un fermier, nommé Lesieur, se fit enterrer *debout*, dans une sorte de *tumulus*, entouré d'un bouquet d'arbres et situé en face de sa ferme. Notre homme avait choisi cette position anormale pour qu'il pût, disent nos paysans, surveiller après sa mort les travaux de la ferme.

Les campagnards rapportent qu'autrefois, à l'heure de minuit, on voyait souvent la tombe s'éclairer d'étranges lueurs ; aussi cet endroit était-il évité avec soin, la nuit, des passants.

V

LES FRANCS-MAÇONS PROFANANT LES CIMETIÈRES

A Hamme-Mille (Brabant-Wallon), on raconte qu'autrefois, à minuit sonnant, les francs-maçons se rendaient au cimetière, déterraient les morts et les promenaient dans les ruelles écartées du village et à travers les champs, en parodiant un enterrement religieux. Les uns revêtus d'habits sacerdotaux, représentaient les prêtres, les autres simulaient les porteurs, les enfants de chœurs et les assistants. Cette procession funèbre se développait le long des chemins à la lueur des flambeaux et jetait la terreur parmi la population.

La cérémonie sacrilège terminée, les morts étaient abandonnés sans sépulture dans les champs, où l'on a fréquemment trouvé des ossements humains dont on ne pouvait expliquer autrement la provenance. En souvenir de ces temps le paysan s'écrie encore aujourd'hui lorsqu'il voit un tertre du cimetière fraîchement remué : Les francs maçons ont encore passé par ici.

ALFRED HAROU.

 PETITES LÉGENDES LOCALES

DCXLV

LE DIABLE ET LA VIGNE DU PILLON

A l'époque où la vigne du Pillon produisait encore du vin fort passable, il arriva que le propriétaire se trouva à court d'ouvriers au moment où il était urgent de *proviner*. Il allait, de désespoir, s'arracher les derniers cheveux blancs qui parsemaient encore son crâne devenu presque chauve lorsque le hasard amena dans le voisinage un grand diable *d'errant*, sorte de chemineau de mauvaise mine, qui demanda de *l'embauche*.

— Saurais-tu bien fossoyer la vigne ? interrogea le propriétaire.

— Pardine ! la belle malice ! répliqua l'étranger. Je n'ai fait que cela durant toute ma jeunesse.

Les deux hommes convinrent alors d'un prix à forfait, moyennant lequel l'ouvrier s'engageait à mettre la vigne en état. Malgré les conseils du patron il refusa obstinément d'engager aucun aide, assurant qu'il suffirait seul à la tâche.

Tous les matins le nouveau venu gagnait la vigne et y demeurait jusqu'à la nuit ; puis il rentrait, soupait avec appétit, fumait une pipe et se couchait.

Cependant, quand le maître voulut s'assurer de l'état d'avancement des travaux, il trouva qu'il n'y avait encore rien de fait et adressa des reproches à son ouvrier.

— *Fara preux* ! (Peu importe !) répondit l'autre. Tout sera prêt en temps voulu....

Les jours passèrent ainsi et le fermier devenait de plus en plus inquiet. Le samedi arrivant, il suivit de loin son ouvrier, un bâton sous le bras, avec l'idée bien arrêtée de s'en servir avant le soir. Et ce qu'il vit l'épouvanta. Le chemineau, après avoir remis sa pipe dans sa poche, avait fait dans l'air des gestes bizarres ; puis il commanda :

— Que chaque cep produise son fossoyeur !

Alors on sentit une odeur de soufre se répandre dans l'atmosphère, des coups-rapides se firent entendre, et des ouvriers invisibles exécutèrent, avec une adresse, une force et une célérité inouïes, un travail que dix hommes robustes n'auraient pu mener à bien.

Le vigneron régla dès le soir même l'étranger et le congédia sans mot dire. L'homme reprit sa besace et ne reparut plus dans le pays.

Mais jamais plus désormais la vigne ne produisit de ce bon vin qu'elle donnait autrefois : son raisin sentait le soufre et les ceps séchaient sur pied...

O. JACQUES.

(*Thonon-Revue*, 7 septembre 1905.)



CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE-BRETAGNE

Pays nantais (1).

LVIII

L'ANGUILLE DE BALLE.



L y avait une fois un bon curé de campagne qu voulait régaler ses amis.

Comme ils ne mangeaient pas beaucoup de poissonnage, ils adressa à un nommé Joson (2) qui était pêcheur de son état et qui lui avait vendu quelquefois de belles pièces pour les jours maigres.

— Je voudrais bien, dit le curé, une belle anguille, tout ce que tu trouveras de plus beau ! c'est pour régaler plusieurs de mes confrères, et tu sais qu'ils s'y connaissent.

— Oui ben, M. l'curé, dit Joson, je vous apporterai ce que j'aurai de mieux.

Il passa donc la nuit à la pêche, et en plus de menus poissons, il prit une anguille de toute beauté, qui était quasiment grosse comme la cuisse d'un enfant.

Il se rendit aussitôt à la cure, et montra sa prise au curé, qui fut émerveillé de la grosseur de l'anguille.

— La servante la mettra à la tartare, dit-il, et tous ces messieurs s'en lécheront les doigts. Combien en veux-tu ?

— Ma foi, monsieur l'curé, dit Joson, m'est avis qu'elle vaut ben une pièce de deux écus.

— Non, non, dit le curé (qui était généreux de ses genoux, comme on dit dans le pays, vu qu'il ne les montrait à personne), je t'en donnerai un écu et ce sera bien payé.

Ils se disputèrent sur le prix, et Joson remporta finalement son anguille chez lui, sans vouloir rien rabattre.

Le curé qui avait envie de la bête envoya sa servante la demander au pêcheur, en disant que s'il ne la donnait pas au curé, il serait dénoncé au prône comme un mauvais chrétien, qui allait plus souvent à la pêche qu'à la grand'messe.

(1) Cf. t. XVIII, p. 13.

(2) Joseph (Loire-Inférieure).

Joson ne voulut pas montrer sa contrariété, mais il dit à Fanchon :

— Allez dire à M. le curé que j'accepte son prix et que je vais porter la bête tout à l'heure ; je ne peux vous la donner de suite, il faut que j'aille la qu'ri dans mon bottereau.

Dès que la fille fut partie, Joson prit l'anguille qu'il avait cachée, et la dépouilla soigneusement ; puis, après avoir enlevé toute la chair, il remplit la peau avec de la balle (1), et la recouvrit si proprement qu'on n'y voyait rien en tout.

Il porta alors la bête à la cure, où on lui paya le prix convenu. Il rentra chez lui, riant dans sa barbe du bon tour qu'il avait joué au curé, et se régala avec sa femme de la belle chair qu'il avait retirée.

On juge de l'ébahissement des convives et de la colère du curé, quand l'anguille, qu'on avait fait cuire et servie tout entière, pour mieux faire admirer sa grosseur, se trouva remplie de balle !

Le curé fit bonne mine à mauvais jeu. Il ne fit rien paraître, et dans la nuit parla à Joson comme d'habitude, mais il lui gardait un chien de sa chienne, à la mode qu'on dit chez nous.

Quelque temps après le repas, il arriva une des quatre bonnes fêtes (2), et le pêcheur se présenta à la sainte Table comme les autres paroissiens ; mais le curé avait préparé pour lui une rondelle de navet, qui paraissait aussi mince et aussi blanche qu'une hostie ; et quand il fut arrivé devant Joson, il la lui fourra dans la bouche.

Le pauvre homme faillit étrangler en l'avalant, pendant que le curé disait :

Anguille de balle,
Quartelle de naviau.
Ouvre la goule, lippau,
J' vas t' donner c' qu'il t' faut !

(Conté par Jeanne Lecomte, de Soudan, 1879.)

LIX

LA DAME ET LES CHATS

Il y avait une fois une vieille dame très riche, qui aimait beaucoup les chats ; elle en avait sept ou huit, qu'elle faisait manger à table avec elle, et chacun avait sa chaise et son assiette ; elle disait

(1) Paille d'avoine.

(2) Noël, Pâques, la Toussaint et la mi-août.

toujours que les bêtes valaient mieux que le monde, qu'elle ferait son testament pour eux, et qu'elle leur laisserait toute sa fortune.

Mais elle avait un neveu qui était prêtre ; il aurait bien voulu hériter de sa tante, et ça l'ennuyait de voir toutes ces bêtes-là dans la maison.

Quand il venait voir la dame, il lui disait toujours que les chats étaient les bêtes du diable, et que c'était un péché de tant les aimer. Sa tante ne faisait qu'en rire, et chérissait ses chats comme de plus belle.

Voilà qu'une fois elle fut forcée de s'absenter pendant huit jours, pour aller voir ses fermiers.

Elle dit à son neveu de venir demeurer chez elle pendant son absence, pour veiller à sa maison et surtout de bien soigner ses chats.

Le prêtre vint donc s'installer chez sa tante. Quand l'heure du déjeuner arriva, il dit à la domestique de mettre le couvert des chats comme à l'ordinaire.

Mais, quand les chats furent tous bien installés sur leurs chaises, il fit un grand signe de croix, et tirant un fouet qu'il avait caché sous sa robe, il se mit à fouetter les pauvres mimis, qui se sauvèrent de tous les côtés.

A diner, ce fut la même chose ; et tous les jours, à tous les repas, tant que la dame fut absente.

Quand elle revint, elle demanda de suite au prêtre si les chats avaient été bien soignés par lui.

— Sans doute, dit-il ; mais ce sont des bêtes maudites, qui ne peuvent souffrir mon costume, et je vous montrerai bien que ce sont des bêtes de l'enfer.

La dame passa dans la salle à manger, où le couvert était mis, les chats, bien contents de voir leur maîtresse de retour, ronronnaient et se frôlaient à sa robe ; puis ils sautèrent sur leurs chaises, et l'on se mit à table.

Le prêtre fit alors le signe de la croix, et les pauvres bêtes croyant qu'il allait les chasser à coups de fouet comme les autres jours, se jetèrent à bas de leurs chaises et s'enfuirent en miaulant.

— Voyez-vous, ma tante, dit le prêtre, comme ces maudits animaux craignent le signe de la croix ?

La dame le crut ; elle renvoya ses chats, et lui donna tout son héritage.

(Conté par Adelaïde Dubréel, Nantes, 1858.)

LX

LA BONNE FEMME ET LE CHAPELET

Il était une fois une bonne femme de village, à qui on avait dit, pour sa pénitence, de dire un chapelet.

Comme elle ne savait comment s'y prendre, ni ce qu'il fallait dire sur chaque grain, elle prit le chapelet dans sa main, et se mit à tourner et retourner les grains entre ses doigts, en disant pour toute prière :

Passe, petite, pour arriver à la grande ! (bis)

(Conté par *M^{lle} Félicie Macé, de Nantes, 3 février 1898.*)

LXI

LA PÉNITENCE

Une fille de campagne était un jour à confesse, et le prêtre lui donna une pénitence, puis il ajouta :

— Vous direz cela, à votre commodité.

— Ah ! dame, mon père, dit-elle, j' vous dirai que j' n'en avons point, j'allons derrière le four.

LXII

LE BAL DE NOCES

Il y avait autrefois, entre Châteaubriant et Pouancé, un endroit appelé Tire-Poil, où se trouvaient plusieurs auberges.

Une noce se faisait dans l'une d'elles, et l'on y dansait joyeusement.

Le petit enfant de l'aubergiste, qui était couché dans son berceau et que le bruit empêchait de dormir, pleurait et criait, chaque fois qu'un certain monsieur passait devant lui.

C'était un monsieur très bien mis, à la mode de la ville, et il avait déjà dansé deux fois avec la mariée, qu'il paraissait trouver fort de son goût.

Étonné des cris de l'enfant, on regarda ce qui les causait et l'on vit que le beau monsieur avait des pieds de cheval.

On reconnut alors que c'était le Diable, qui dit :

« Si j'avais fait un tour de danse de plus, la mariée était à moi ! je vous la laisse, mais je ne partirai pas d'ici sans emporter quelque chose. »

Il voulut bien se contenter d'un mouton, qu'on lui abandonna, puis il disparut.

(Conté par Jeanne Lecomte, de Soudan.)

LXIII

LA VEUVE INCONSOLABLE

Il y avait une fois à Soudan l'enterrement d'un bonhomme. Sa femme, qui ne l'avait jamais aimé, suivait l'enterrement, en faisant plus de singeries que si elle l'avait adoré.

Elle avait caché un oignon dans son mouchoir, si bien qu'elle pleurait comme une Madeleine, et criait à tue-tête, le long du chemin :

« Mettez-mâ ô li ! mettez-mâ ô li ! ... (Mettez-moi avec lui).

Le curé, qui savait à quoi s'en tenir, et à qui elle rompait la tête, se dit :

« Je vais bien l'attraper. »

Quand on fut arrivé au cimetière et qu'on eut descendu le mort dans la fosse, la veuve criait encore :

« Mettez mâ ô li ! »

Si bien que le curé dit au sacristain :

« Faites donc ce qu'elle vous demande, et mettez-la avec son mari. »

Le sacristain s'approche d'elle pour la prendre ; mais elle eut si grand'peur d'être enterrée, qu'elle s'enfuit à toutes jambes, tandis que tout le monde riait de la veuve inconsolable.

(Conté par Jeanne Lecomte, de Soudan.)

LXIV

LA BONNE FEMME QUI VOULAIT MONTER AU CIEL

Il était une fois une bonne femme très dévote, qui habitait un village.

Elle allait tous les matins à la messe, et ne manquait jamais de retourner faire sa prière à l'église avant de rentrer le soir chez elle.

Voilà que l'église du village était en réparation, et qu'il y avait, à *ragréer* la voûte, des ouvriers qu'on ne voyait pas, à cause des échafaudages.

La bonne femme priait toujours tout haut, et les ouvriers entendaient ce qu'elle disait. Elle finissait toujours en disant :

« Mon bon Dieu, enlevez-moi au ciel le plus vite possible. »

Si bien que les ouvriers voulurent s'amuser à ses dépens.

Quand la bonne femme vint faire sa prière, les bons gars firent descendre, du haut de la voûte, un grand panier, et l'un d'eux cria :

— Si tu veux aller au ciel, ma bonne femme, monte là-dedans, et tu y seras transportée de suite.

— Qui est-ce qui me parle ? dit la bonne femme.

— Je suis ton bon ange, reprit la voix. Monte, et tu seras portée au ciel.

La bonne femme entra bien vite dans le panier, que les ouvriers hissèrent précipitamment, mais quand elle fut rendue un peu haut et qu'elle se vit si en l'air, elle eut frayeur, et se mit à crier :

— Pas si vite, mon Dieu ! pas si vite !

Si bien que les camarades la redescendirent en riant comme des fous, pendant qu'elle se sauvait à toutes brides.

(Conté par Jeanne Lecomte, de Soudan.)

LXV

LA CHANDELLE

Un nommé Pierrot, de la Houspillère des Laures, en Vallet, rencontrait tous les soirs, en revenant de son cellier, une chandelle qui le poursuivait.

Un soir qu'il sautait un échelier, toujours suivi par la chandelle, il lui dit :

« Si tu veux m'éclairer jusque chez moi, je te donnerai quatre sous. »

La chandelle l'éclaira tout le long du chemin, jusqu'à sa maison, mais, arrivé chez lui, elle lui barra la porte, jusqu'à ce qu'il lui eût jeté les quatre sous promis... sur quoi elle disparut.

Pierrot s'empressa alors de rentrer et de s'enfermer chez lui.

Le lendemain matin, dès la pointe du jour, il courut voir à la porte ; mais les quatre sous n'y étaient plus.

(Conté par Lisa Jamain, Vallet 1879.)

LXVI

LE POIL DE CHAT

Il y avait une fois une dame très riche qui habitait la campagne ; un jour, elle tomba malade, et tous les remèdes ne lui donnaient aucun soulagement.

On fit venir de la ville trois médecins, qui lui firent plusieurs visites, mais rien n'y faisait. Elle était toujours aussi malade, quoi qu'elle eût déjà dépensé beaucoup d'argent.

Un jour, les trois médecins, étant venus en consultation, allaient s'en retourner. Le métayer de la dame se cacha derrière une haie, pour écouter ce qu'ils disaient.

Il y en avait deux qui avouaient franchement ne rien comprendre à cette maladie-là.

— Voulez-vous savoir ce que c'est ? disait le plus savant des médecins, c'est tout simplement un poil de chat, qu'elle a avalé sans s'en apercevoir, et qui lui est resté à boucher la gorge. Pour le retirer, il suffirait de lui faire avaler un morceau de pain grillé, elle serait guérie tout de suite ; mais je ne suis pas si bête de le dire. Mes visites sont bien payées, et j'en fais le plus possible.

Les autres médecins dirent que c'était bien leur idée, et ils partirent ensemble.

Le lendemain le métayer entra chez sa maîtresse dès le matin.

— Madame, lui dit-il, voulez-vous être guérie tout de suite ?

— Bien sûr, dit la dame.

— Eh bien, je le ferai ; mais, si je vous guéris, que me donnerez-vous ?

— Ce que tu voudras, dit la dame.

— Me ferez-vous bien cadeau d'une année ou deux de ma ferme ?

— Si tu me guéris, dit la dame, tu auras la ferme, à ta vie durant, sans jamais me payer un sou.

Le métayer fit griller du pain, et le fit manger à la dame, qui se trouva soulagée sur-le-champ. Elle tint sa promesse, et le métayer eut la ferme pour rien jusqu'à la fin de ses jours.

(Conté par Marie Eline, de Saffré (Loire-Inférieure), le 8 juillet 1905.)

LXVII

LA QUITTANCE

Une boulangère de Nantes avait perdu son mari ; n'ayant que son commerce pour vivre, elle résolut de le continuer avec un pétrin (maître ouvrier) qui était très bon garçon et très dévoué.

Se trouvant embarrassée, à cause de l'argent qu'il fallait pour sa

boulangerie, elle se tourmentait beaucoup, et disait à son pétrin :
« Comment faire ? »

Un maître de pension retiré, qui était bien à l'aise, lui prêta de l'argent, la connaissant très honnête. Chaque mois, elle lui rendait le plus possible, et le maître d'école lui donnait un reçu de la somme versée.

Au dernier paiement, il ne lui remit point de reçu, et la boulangère, confiante, n'osa pas le réclamer de suite.

Quelque temps après, le prêteur vint chez elle et lui réclama une forte somme.

La boulangère refusant de payer ce qu'elle ne devait pas, il l'assigna à Rennes.

Elle partit donc pour Rennes, bien désolée ; mais avant d'aller consulter un avocat, elle entra à la cathédrale et fit dire une messe pour l'âme du Purgatoire le plus près d'en sortir.

Elle entendit pieusement cette messe et y communia à la même intention.

Comme elle sortait de l'église, elle trouva près du bénitier un homme de figure respectable, qui lui demanda si elle ne comptait pas aller chez M. X., l'avocat.

— Sans doute, fit la boulangère étonnée.

— Veuillez alors, je vous prie, lui remettre cette lettre, dit le vieillard, et il disparut.

La boulangère arriva chez l'avocat et lui remit la lettre de l'inconnu. A peine l'eut-il ouverte, qu'il pâlit.

— De qui tenez-vous cette lettre ? dit-il.

Comme elle allait lui faire le récit de sa rencontre, le maître d'école arriva, d'un air tout embarrassé, et dit à l'avocat :

— Monsieur, je suis fâché de votre dérangement, mais le procès n'aura pas lieu. Madame que voici ne me doit plus rien ; ... en lui réclamant cette somme, je voulais seulement éprouver son honnêteté.

— Si vous ne me l'aviez pas dit vous-même, reprit l'avocat, voici ce qui me l'apprendrait, et il montra la lettre du vieillard. J'ai perdu mon père, il y a quatre ans, et je le croyais au Paradis, tandis qu'il souffrait dans le Purgatoire. C'est grâce à Madame qu'il en est sorti ce matin, et il m'en informe dans cette lettre.

L'avocat voulut à toute force payer le voyage de la boulangère, qu'il remercia mille fois de sa charité envers son père.

Elle revint à Nantes, bien joyeuse, épousa son pétrin et leur commerce prospéra toujours.

(Conté par M^{lle} Emilie Malary, couturière à Nantes, 1900.)

MARIE-EDMÉE VAUGEUIS.

FANATISME ET LÉGENDES ARABES (1)

XVIII

EL HADJ MBAREK BEN YOUSSEF.

A environ un kilomètre de Guelma, on peut voir une zaouïa (chapelle) qui était administrée par El hadj Mbarek ben Youssef. Ce saint homme, qui primitivement exerçait la profession de cordonnier, fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque et devint, grâce à sa dévotion, chef de la secte religieuse de Si amma bou Senna dont la tombe est située près de Bône.

El Hadj Mbarek, qui est mort il y a 6 ans environ, était âgé de plus de cent ans. Son grand âge, son excessive piété, lui avaient attiré l'estime et la vénération de tous les musulmans. Les différents actes de sa vie sont narrés avec complaisance et admiration en pays arabe et on lui attribue un grand nombre de miracles ; le plus connu est celui-ci :

Lorsque les musulmans de Guelma ne se conformaient pas strictement aux prescriptions du Ktab allah (le livre de Dieu), El hadj Mbarek ben Youssef, après une invocation au Dieu des croyants, se changeait en lion et circulait aux environs de Guelma, se rendant même souvent sous cette forme près des diverses portes de cette ville.

Sa présence suffisait à remettre dans le droit chemin tous les mahométans qui s'en écartaient.

El Hadj Mbarek ben Youssef a eu une nombreuse famille, mais il ne reste que ses deux fils Si Sehti et Si Lakhdar. Ce dernier ne respecterait pas toujours les prescriptions koraniques sur les liqueurs fermentées, aussi est-il loin d'avoir la réputation de sainteté de son grand-père.

ACHILLE ROBERT.

(1) Voir 1896. Tome XI, pages 316, 425, 593. — 1897. Tome XII, pages 272. — 1899. Tome XIV, page 570. — 1901. Tome XVI, pages 26 et 464. — 1902. Tome XVII, pages 116. — 1904. Tome XIX, pages 110, 242, 492.

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS

CXLIX

LE BATON BLANC DU MAÎTRE CHARBONNIER

Voici un petit acte, sans intérêt par lui-même, mais qui mérite d'être publié à cause d'une petite particularité traditionnelle qu'il révèle. Il s'agit d'un maître charbonnier-juré de Troyes qui, désirant résigner sa maîtrise professionnelle, se présente devant le maître particulier des Eaux et Forêts du bailliage *avec un bâton blanc à la main*.

Cet acte existe dans le minutier de M^e Fournier, notaire à Troyes (minutes François Cligny), 1743.

« Par devant les notaires du Roy à Troyes soussignés, fut présent sieur Edme Chevoit, maître charbonnier juré de la ville, faux bourgs et banlieue de Troyes, y demeurant, grande rue, paroisse de Saint-Jacques, lequel s'est volontairement démis et démet par les présentes de sa dite maîtrise de charbonnier en la dite ville et banlieue de Troyes, qu'il estime estre de valeur de la somme de cent livres, entre les mains de M. Maistre Pierre Thibaut Naine, conseiller du Roy, maître particulier des Eaux et Forests du bailliage de Troyes, y demeurant, rue de la Rouairie, autrement dite des Filles, paroisse de Sainte-Magdeleine, pour par lui pourvoir de la dite maîtrise telle personne capable qu'il jugera à propos, car ainoy promettant, obligeant, renonçant.

« Fait et passé à Troyes, en l'hostel du dit sieur Maine, où le dit comparant s'est transporté *avec un Bâton Blanc à la main*, l'an mil sept cent quarante trois, le premier avril, avant midy.

« Edme CHEVOIT. »

L'on me dit que le bâton blanc tenu à la main est un signe de libération, d'affranchissement. Nos collègues folkloristes trouveront sans doute à confirmer cette signification ou à en indiquer une autre.

LOUIS MORIN.



COUTUMES ET SUPERSTITIONS DE LA HAUTE-BRETAGNE

 LXXVII

LE HOUBLON ET LE BAIN DANS LA RIVIÈRE

On dit à Saint-Potan (Côtes-du-Nord) que celui qui se rend dans la vallée du Vaumeloisel par un beau clair de lune, armé d'une branche de *houblon fleuri*, se met les pieds dans la petite rivière, en face du rocher appelé « le fauteuil de la fée », et fait trois souhaits, voit se réaliser peut être tous les trois, mais *sûrement* un d'entre eux se réalisera.

LUCIE DE V. H.

LES TRAVAUX PUBLICS

I (suite) (1)

UNE ROUTE MAUDITE

Il existe encore aujourd'hui, dans les arrondissements de Cambrai et Valenciennes, un long, triste et désert chemin de traverse coupant les territoires des communes d'Iwuy, Avesnes-le-Sec, Noyelles, qu'on nomme le *Chemin des Culs tout nus*..... Les habitants l'évitent et le fuient avec une certaine horreur.

D'après la tradition, cette route fut créée à travers champs (2), par une compagnie de vauriens, partis de Cambrai pour aller piller la riche abbaye de Denain (xvi^e siècle).

(*Archives Hist. et litt. du N. de la France et du Midi de la Belgique*, V, 206-207.)

II (suite) (3)

LES CHEMINS DE FER

A Landen (province de Liège), lors de la création du chemin de fer, les habitants s'opposèrent, nous dit une tradition populaire très

(1) Cf. t. XII, p. 253.

(2) Ces gens évitaient de passer par les villages, dont ils craignaient les fourches et le tocsin.

(3) Cf. t. VII, p. 217.

vivace dans la contrée, à ce que la ligne projetée passât par leur localité, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas *voir le diable entrer chez eux*.

La ligne, en effet, passe à une assez grande distance de l'agglomération principale.

ALFRED HAROU.

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE

XCIII

LES CLOPORTES ET LA PARALYSIE

Parmi diverses recettes de médecine recueillies par François Janson, seigneur de Saint-Pavin, dont les papiers ont été confisqués sur leur propriétaire, émigré, se trouve le suivant :

REMÈDE POUR LA PARALYSIE DE LA LANGUE

« Il faut prendre 9 clauporte se sont des beste qu'on trouve dans les caves il les faut mettre dans un petit linge les mettre au col avec un ruban que cela soit sur le creux de l'estomac il faut que ses bestes soit envie quand on les met. »

(Arch. de l'Aube, E. 1194, liasse.)

L. MORIN.



LES TRADITIONS POPULAIRES DANS LES ECRIVAINS FRANÇAIS

L

LE PRINTEMPS D'YVER (1)



Le livre est l'œuvre de Jacques Yver, gentilhomme niortais qui paraît avoir porté les armes dans les bandes huguenotes au temps des premières guerres civiles. Il mourut en 1572 avant que ne fut achevée l'impression des *Cinq histoires discourues par cinq journées en une noble compagnie au château du Printemps*.

Cette division du récit fait penser au Décaméron et à l'Heptaméron. Pour ce qui est du château du *Printemps* « bâti jadis, comme on tient pour certain, par la tant renommée fée *Mélusine* », on a cru devoir l'identifier, à cause de sa prétendue fondatrice, avec celui de Lusignan, lorsque les splendides descriptions qui en sont données nous reportent bien plus sûrement à quelque opulente résidence des environs de Paris. A tout le moins, n'y eût-il jamais en Poitou de château du *Printemps*. Ce nom d'ailleurs fait trop bien contraste avec celui de l'auteur pour lui chercher d'autre origine.

Jacques Yver n'avait personnellement pour toutes seigneuries que Plaisance et la Bigoterie. La situation de la première reste à déterminer, le parc de la bigoterie, sous les murs de Niort, est devenu le jardin public de cette ville.

Le *Printemps* naquit d'un sentiment louable : l'Italie accusait nos écrivains de stérilité, l'auteur eut « envie et hardiesse d'essayer à montrer que nous ne sommes point plus pauvres en belles inventions que les étrangers, et qu'avons bien de quoi récréer et soulager l'ennui qu'apporte l'oysiveté par des discours nez en France et habillez à la française. »

Le livre est dédié aux belles et vertueuses damoiselles de France,

(1) Suite, cf., t. XX, p. 461.

Une erreur a fait insérer dans la *Revue* la seconde partie de l'étude sur le « *Printemps d'Yver* », avant que la première n'ait paru. Bien que cette rectification soit évidente, nous avons cru plus régulier d'en informer nos lecteurs.

« **étant** bien, dit l'auteur, le plus digne sujet que je puisse élire entre les **plus** exquises choses de ce monde ; encore qu'ayant la main trop débile pour tenir la docte plume de cygne, j'aie pris la plumette d'un passereau, oiseau de la mère d'amour, elles ne dédaigneront pas les petits fredons de ma chanterelle, touchée d'un pouce tant affectionné... faisant un bouquet de ce mien *Printemps*, en attendant après ces fleurs, le fruit qui ne démentira point sa saison. »

Le récit commence en 1570, après la paix de Saint Germain, « les habitants du pays de Poitou retournèrent avec une extrême joie dans leurs désolées maisons, pensant entrer en nouveaux ménages où ils réputoient pour gagné ce qui étoit échappé aux insolents soldats, si qu'après s'être accommodés selon que la nécessité pouvait permettre, n'eurent rien en plus singulière recommandation que de s'entrevoir les uns les autres et se consoler par la pratique d'un devoir d'amitié en leur commune misère ».

Or cette charité fut principalement pratiquée par la noblesse du pays, qui a bien cette bonne coutume de se rallier par étroites connaissances et *cousinages* (1). Entre lesquels trois jeunes gentilshommes, parents et voisins, firent un jour entreprise d'aller voir, a une feste de Pentecôte, une dame qui se tenoit en un château prochain, sachant le plaisir que son honorable maison recevoit de leur compagnie... Mais pour ce que je ne sais pas bien si en les nommant, je ne leur ferais point déplaisir, nous appellerons nos trois gentilshommes : *Bel accueil* (2), *Fleur d'amour* et *Ferme foi* (3). Ils sont reçus par la dame du château, veuve « enrichie d'une fille (Marie) et d'une nièce (Marguerite), si accomplies en toutes les parties de beauté et bonne grâce qu'on eût pu désirer ».

Yver a inséré dans le récit de ses joyeuses journées plusieurs pièces de vers. Les paysans du Poitou, réputés comme les *meilleurs danseurs de France* dès le XII^e siècle (4), figurent à ce titre dans tous les divertissements de la cour jusqu'au temps du *Ballet des nations* du *Bourgeois gentilhomme*, qui sans doute même ne fut pas la dernière de nos danses *barboires*. On en fit venir à Plessis-lès-Tours pour égayer Louis XI dans sa sombre mélancolie, ils divertirent

(1) Une vieille chanson a pour refrain :

Sommes-nous pas cousins, cousines,
Sommes-nous pas cousins tretous.

(2) Un personnage de ce nom figure au *Roman de la Rose* qu'Yver avait lu.

(3) Suit la description du splendide château du Printemps, qui ne saurait trouver place ici.

(4) Voir le *dît de l'apostoile* dans Leroux de Lincy.

encore Charles IX en 1565 lors de son voyage à travers le royaume. Ce goût pour la danse leur valait de bons musiciens (1), les haut-bois du Poitou sont encore connus. Ces instruments champêtres se fabriquaient à Croutelle, et Vivonne, qui vit naître Lambert, beau-père de Lulli, n'en est pas bien éloigné.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir les vassaux donner un matin une aubade à la dame du château et à ses hôtes et danser ensuite au son de leurs instruments (2) « jusques à ce qu'étant las de sonner, ils se mirent à chanter force *branles du Poitou* », et à ce propos Yver donne en vers 4 branles *simples*, un branle *double* et une *gaillarde*. Faute d'instruments, on dansait aux *chansons*, comme au moulin de Sans-Souci.

Yver dit qu'il traduit *en français* les branles du Poitou, « autant plaisants à ouïr qu'ils seraient fâcheux à lire, principalement à ceux qui ne connaissent encore *Talebot et Robinea* », principaux personnages du *Méneloge de Robin*, de Boiceau de la Borderie, publié depuis 1555 et dont la réputation déjà acquise n'a fait que grandir. Ne pas connaître le *Méneloge*, c'est évident pour l'auteur ne savoir mot du patois dont il est le chef-d'œuvre.

En offrant cette aubade, les villageois arrivent « chargés de rameaux, d'oiseaux en cage, de feuillade, de miel et de laitage de toutes façons, avec une pompe et magnificence rustique ». Yver, dans sa traduction française des branles Poitevins, garde le même nombre mesuré *aux cadences de neuf pas*. C'est un tableau tout fait pour qui voudrait décrire une de nos fêtes champêtres au xvi^e siècle.

Les gentilshommes prennent part au divertissement et après avoir dansé quelque temps à la lourdesque qu'ils appellent à Tholose la *pageoise*, prient les demoiselles de se mettre de la partie, lesquelles ayant agrandi la ronde carole, commencèrent à *dire* force branles *autour du bouquet*.

Le *Printemps* ne saurait passer pour un chef-d'œuvre, et cependant le style naïf d'Yver ne manque pas de grâce et même parfois de finesse. On a surtout loué le récit de la *première journée*; tel n'était pas sans doute l'avis de Mirabeau, qui choisit la nouvelle de la cinquième, la mit à la mode du jour et l'offrit à Sophie.

Il est difficile de savoir si la grotte, décrite à la quatrième journée, a réellement existé en quelque coin du Poitou. Le fait n'a par lui-même rien d'impossible. Bernard Palissy, cet illustre inventeur

(1) Flageolets et chevries, dont les villages du Poitou savent tous jouer de père en fils par une *cabale* rustique qu'ils font. *Printemps*, première journée.

(2) Flûtes, cornemuses et flageolets.

des *rustiques figulines*, natif de Saintes, laissa après lui une foule d'imitateurs.

Outre Saint-Porchaire, Oyron et Brizambourg, toute notre région de l'ouest vit éclore de nombreuses poteries et l'on rencontre encore au château du Veillon, commune de Saint-Hilaire-de-Talmont (Vendée), de curieux restes qu'il faut évidemment attribuer à des monuments rustiques. L'œuvre des démons et farfadets aux ordres de *Mélusine* y gagne d'être bien au-dessus « du tant renommé ouvrage des Tuileries, de Meudon et d'Anet ou du jardin artificiel de Liencour, en Normandie ».

C'est une preuve qu'Yver les avait vus ; de là à croire que sa description de la grotte du château du Printemps n'en est qu'une réminiscence, il n'y a pas si loin. L'auteur s'exprime ainsi : « Puis, sous la conduite de la dame du lieu, ils entrèrent dans une grotte rustique si bien et naïvement élaborée que nature se confessait vaincue par l'artifice humain (1) ; car les limaces, lézards, taupes, grenouilles, sauterelles, coquilles, cailloux, avec tous animaux terrestres et aquatiques, étaient représentés si au vif, parmi les rochers mousselés et toutes sortes de plantes, que non seulement on eût cuidé être en un petit désert d'Arabie et près de quelque ruisseau d'Afrique où toutes sortes d'animaux se trouvent pour boire, mais on se fût soi-même pensé ermite, et si se fut-on volontiers mis à brouter les racines sauvages et cueillir les fruits si bien représentés ».

Saurait-on s'empêcher de penser à la célèbre grotte des Tuileries, due à Palissy, dont il est permis de se faire quelque idée grâce aux fragments qui nous ont été conservés ?

Quoique Yver soit peut-être le moins licencieux de tous nos vieux conteurs, on trouve au commencement de la seconde journée un épisode qui ne déparerait point les *cent nouvelles* du roi Louis XI. Les damoiselles, c'est-à-dire Marie et Marguerite, fille et nièce de la dame du château du Printemps, levées de grand matin, et munies « de pleins coffins d'eau de senteur, où trempoit la poignée de fenouil, allèrent, pour aubade, donner la *rosée des innocents* aux trois gentilhommes ; et après s'être donné mille algarades, sans aucune rémission, et du pis qu'il fut possible, vinrent enfin à une paix et composition, *qui leur donna le moyen de s'habiller* ».

Il est bon de dire qu'on administrait les *saints Innocents* aux gens surpris dans leur lit, et cela après avoir relevé les couvertures comme on trousse la cotte des petits enfants en vue d'une correc-

(1) Nous voilà loin des farfadets.

tion méritée. C'est la première fois que nous trouvons trace en Poitou de cette singulière coutume alors pratiquée, paraît-il, dans toute l'Europe, *le matin du jour des saints Innocents* seulement, c'est-à-dire le 28 décembre, tandis qu'au château du Printemps nous sommes à la Pentecôte, et là encore, par une autre anomalie, les dames *innocentent* les hommes quand il ne s'agit partout ailleurs que de *dormeuses* corrigées avec des verges ou plus simplement à la main (1), sans poignées de fenouil ni eaux de senteur.

Nous ne savons à *quels sages* Yver avait emprunté une bien curieuse opinion : « Dieu a baillé les oreilles et la queue *mobiles* aux animaux et au lieu de cela les yeux *flexibles* aux humains, pour, par un langage muet, témoigner les intérieures affections » ; belle tirade qui vient à propos d'une tendre *affection* décelée par une œillade. Cette naïve comparaison aurait peu de succès à l'heure actuelle, mais on dit encore en Poitou que le *chien* n'a que sa queue *pour dire ce qu'il pense*.

On retrouve dans le *Printemps d'Yver*, l'écho de la longue dispute sur les femmes et le mariage, déjà vieille au xvi^e siècle, à laquelle un autre Poitevin, le juriconsulte André Tiraqueau, a consacré la meilleure part de son célèbre traité *De legibus combialibus*, dont son ami Rabelais devait bientôt s'inspirer.

LÉO DESAIVRE.

BIBLIOGRAPHIE

A. Dagnet et Joseph Mathurin. — *Le langage cancalais*, 2^e partie. Saint-Servan, J. Haize, in-8°, de pp. 68 (1 fr. 50).

Cette partie comprend le vocabulaire des mots et expressions proverbiales. Celles-ci sont en grande partie mises à la fin de chaque lettre, mais il y en a aussi quelques-unes à la suite des mots. Plusieurs sont intéressantes au point de vue des coutumes : telle est celle d'orner de balais de bouleau le bateau qui a été battu aux régates. Protégé ou maudit des crabes, ou des carnibots (Bernard l'ermite), qui signifie être heureux ou malheureux, fait probablement allusion à une croyance superstitieuse que j'ai trouvée plus explicitement formulée dans le petit port de Saint-Cast (Côtes-du-Nord). Un nuage isolé qui ne donnera que peu de pluie s'appelle un *Fait li pou* (peur). Les auteurs n'expliquent pas l'origine de ce terme qui se

(1) Cfr. *Contes de la reine de Navarre*, nouvelle XLV, et le *Jour des Innocents* dans les *Soirées de Walter Scott à Paris*, du bibl. Jacob.

rattache aux bonshommes de paille placés dans les champs pour en éloigner les oiseaux, et qui dans les environs de Saint-Cast se nomment des Faillipoux. A Cancale, on nomme canadien ou canadienne une femme de moyenne vertu ; peut-être est-ce un souvenir de l'époque où plusieurs des femmes expédiées administrativement aux colonies n'étaient pas précisément des vierges. Un des mérites de ce glossaire, dressé avec beaucoup de soin, consiste dans le nombre de mots empruntés au langage des pêcheurs. Il forme une contribution utile, à cette partie de la linguistique, assez négligée jusqu'ici, et dont en réalité, il n'existe qu'un travail spécial, le *Glossaire des Matelots boulonnais*, d'E. Deseille. Les auteurs pourront sans doute le compléter, et aussi chercher les noms populaires des poissons et des herbes de mer. Cancale ne doit pas être moins riche à ce point de vue que Saint-Cast, où j'ai recueilli un assez grand nombre de termes qu'ils n'enregistrent pas, et dont les variantes ou les parallèles doivent être en usage parmi la population si maritime de Cancale.

P. S.

J.-A. Dulaure. — *Des divinités génératrices chez les anciens et les modernes*, avec un chapitre complémentaire, par A. Van Gennep. Paris, Société du Mercure de France, in-18 de pp. VII, 338 (3 fr. 50).

Ce livre a été publié il y a tout juste cent ans ; il était devenu rare, et on a eu raison d'en donner une nouvelle édition qui ne change rien au texte. Celui-ci peut être encore consulté avec fruit, parce qu'il est l'œuvre d'un homme de haute valeur, qui a joint à une abondante réunion de faits anciens, plusieurs observations relevées personnellement, on pourrait dire d'après nature, sur quelques points de la France. Le chapitre complémentaire de M. V. G. vise surtout les rites amérindiens que Dulaure ne pouvait dans l'état des connaissances de son époque, signaler que d'une façon tout à fait succincte. M. V. G. s'est acquitté de cette tâche de façon à faire regretter qu'au lieu d'un seul chapitre complémentaire, il n'ait pu disposer d'assez de place pour étendre ses additions à l'ensemble du volume.

P. S.

Eug. Chaminade et E. Casse. — *Chansons patoises du Périgord*, avec adaptation en vers blancs au rythme musical. Paris, H. Champion, in-8° de pp. 68 (2 fr. 50).

Cet ouvrage, qui fait partie du recueil des chansons populaires de la France publié par la Schola cantorum, comprend quinze chansons en patois périgourdin, avec la musique notée ; la traduction en vers blancs permet de les chanter aussi en français. Il en est plusieurs qui sont des traductions ou des adaptations patoises de chansons françaises bien connues. D'autres sont plus originales, ou appartiennent à des thèmes dont il n'a été trouvé qu'un petit nombre de versions. L'ensemble constitue une agréable anthologie de la poésie chantée de cette partie de la France.

P. S.

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Comment on voit les anges.* — A Liège, on dit que lorsqu'on va se coucher sans souper, on voit les anges. (Comm. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Ce qu'on dit d'une personne habitant l'étage le plus élevé d'une maison.* En Wallonie, on dit de cette personne qu'elle entend chanter les anges.

*** *Flore maritime.* — Dans les parties de la mer (Étretat) où il n'y a pas d'ajoncs, l'herbe rase est glacée d'un reflet lilas produit par les *tétards* en fleurs. (Alphonse Karr. — *Le chemin le plus court*, nouvelle édition, 1884. Paris, Calmann, p. 154.)

Quelle est la plante qui, dans ces parages, est appelée *tétard*?

*** *Ce qu'on répond aux curieux* — A Liège, on répond à ceux qui ignorent l'existence d'endroits très connus et qui demandent à chaque instant, au cours d'une conversation : *où se trouve telle ou telle localité*?

« C'est, leur dit-on l'endroit où les enfants viennent au monde sans chemise; où l'on nettoie la vaisselle avec des jambons, où on lie les haies avec des saucisses, où les poules vont à pied. (Comm. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Un ancien outil de bûcheron.* — Jadis dans les Ardennes et peut-être dans d'autres régions boisées de la France, les bûcherons pour décortiquer le chêne se servaient d'écorçoirs en os de cheval ou de bœuf. Actuellement ces derniers sont remplacés, pour la plupart, par des outils en métal associés à un manche en bois. Quels sont les ouvrages qui signalaient ou qui figurent ces objets du temps passé, et de même, dans quels musées ou collections d'ethnographie française ceux-ci sont-ils représentés? Quelles sont les variantes qu'ils présentent suivant les régions, et quelles sont au juste les localités où on les a observées? (Comm. de M. le Dr BRACQUESNE.)

Il ne serait pas impossible qu'on ait aussi employé des silex à cette décoration.

*** *Le passage à travers l'arbre avant le baptême.* — A la lisière de la forêt de Hombourg, se trouve un chêne ayant une ouverture ronde au milieu du tronc, par laquelle les premiers réfugiés de Friedrichsdorf avaient la singulière coutume de faire passer trois fois les enfants qu'ils portaient à Hombourg pour les faire baptiser. (*Chronique de Friedrichsdorf*, par MM. Lavooyer et Rousselet.) Cette coutume existe-t-elle en Picardie ou dans quelque province française? (Comm. de M. DEUTSCH.)

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

Tours. — Imprimerie PAUL BOUSREZ.

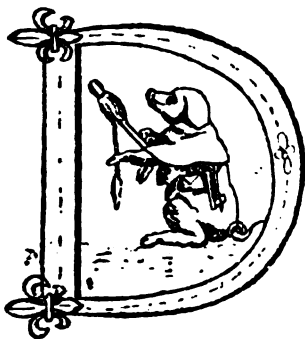
REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^o 2. — Février 1906

SUR QUELQUES PRATIQUES DE DIVINATION CHEZ LES ARABES



Un nombreux et consciencieux travail ont été consacrés à l'histoire des sciences chez les Arabes, à l'étude de la transmission parmi eux, des connaissances des Grecs, des Indiens ou autres peuples. Ces travaux sérieux ont, d'ordinaire, négligé la partie superstitieuse et populaire, notamment ce qui touche aux procédés divinatoires, de pratique et d'estime courantes chez les musulmans, toujours sensibles à l'attrait exercé par le présage d'avenir.

Or, bien rares sont les écrivains mahométans, même les plus graves, dont les œuvres soient dégagées de la croyance aux pronostics. Presque toutes en sont, au contraire, comme saturées ; il en est ainsi, au surplus, chez la plupart des auteurs chrétiens de notre moyen âge, pour lesquels l'astrologie judiciaire, par exemple, apparaissait d'ordinaire comme une science exacte.

Sans vouloir approfondir le sujet, si vaste, de la concordance entre les pratiques superstitieuses des anciens, des musulmans et des nations chrétiennes, traditionnellement transmises d'un peuple à l'autre, nous allons donner, à titre d'échantillon des données fournies par les écrivains musulmans, la traduction d'après une version turque, d'un passage de la sixième préface des *Prolegomènes* d'*Ibn-Kaldoun*, écrivain arabe encyclopédique mort en 1406.

Dans cet extrait, relatif aux devins, il est traité de la vaticination au moyen des miroirs polis (hypnotisme), avec des allusions au sommeil somnambulique, aux prédictions des fous, aux augures tirés du vol des oiseaux, etc.

DES KIAHIN OU PRÊTRES-DEVINS

Sachez que les miroirs polis et les disques brillants font apparaître des images agréables à voir, comme des formes animées. Au moyen de ce qui se voit ainsi, les Kiahin tirent des augures sur toutes choses, par la récitation de vers rangés en ordre.

Si les Kiahin, par l'examen soutenu du miroir ou autre objet brillant, par le pouvoir divinatoire, répondent aux questions posées sur le caché comme sur le lieu, c'est, prétend-on, que la récitation des paroles poétiques éveille, chez eux, la perception divinatoire comme la faculté imaginative; alors, pour eux, les voiles des sens s'écartent, leur parole se dirige vers le caché; les vers seuls suffisent à expliquer le fait. Certes, ajoute-t-on, il n'est pas besoin d'arguer d'une autre influence que celle des poésies récitées par les Kiahin pour expliquer comment leur faculté expansive, dégagée du voilé des sens, prend la direction du caché par l'intermédiaire de la parole.

Mais, réplique-t-on, c'est cependant en fixant des corps lumineux qu'ils donnent des explications sur le caché. C'est en attachant le regard sur le miroir que les sens extérieurs arrivent à la plus haute puissance de perspicacité, c'est par l'emploi de corps appropriés, c'est au moyen du regard fixé qu'on sort de soi-même pour entrer dans le monde spirituel et immatériel, qu'on s'explique sur les choses d'essence cachée.

C'est vouloir abaisser, par une voie injurieuse, ajoute-t-on, la capacité et le besoin de déceler le caché, dont est douée la corporation des Kiahin, que de faire dépendre cette capacité de la récitation de vers. Nombre de fois ils ont pronostiqué, on doit s'en souvenir, par l'examen soutenu de ce que montrait le miroir. Ils vaticinent donc d'après ce qu'il fait apparaître à leurs yeux. En vérité ils ne parlent pas alors d'après leurs propres souvenirs.

Bien au contraire, répond-on; combien de fois ces gens-là appliquent-ils leurs prunelles à découvrir ce que peut leur montrer le miroir placé devant eux, alors que ce même miroir est caché, que sa surface est couverte des voiles impénétrables d'une buée. Est-il admissible que, malgré ces voiles, diverses figures étranges

y soient visibles pour eux, qu'il leur présente un spectacle, y voient des objets de tout genre, y discernent des indications sur les choses, y découvrent la situation des objets de leurs recherches ? Le néant leur fournirait des renseignements et ferait naître, chez eux, des visions d'après lesquelles ils donneraient réponse sur ce qui leur aurait été demandé ? Dans ce cas, quel miroir leur aurait-il donc montré une figure quelconque, puisqu'il ne leur était pas visible ?

Au début de leurs opérations, répond-on, ils se sont placés devant le miroir et l'ont fixé. Ainsi ils sont sortis du cercle des sensations matérielles ; ainsi sont apparues, à leur esprit, au plus profond de leur âme, des choses susceptibles de leur fournir des données, de les instruire sur les interrogations posées. Comme dans le sommeil (sommambulique), comme dans cet état de rêve où la parole humaine donne la perception de ce qui appartient au spirituel, de même leur cerveau arrive à la perception du caché. Ils y arrivent par la réunion combinée des sensations, encore bien qu'ensuite le miroir se trouve voilé. Ces voiles s'écartent pour eux ; ils perçoivent, au travers de ces voiles, avec l'œil des facultés, non seulement les figures dont il s'agit, mais encore leur signification et, ainsi, donnent réponse aux hommes. De même que les Kiahin prédisent par l'examen des os, du foie ou d'une autre partie d'un animal, de même ils pronostiquent au moyen du regard fixé sur le miroir.

De plus nous savons tous que certains Kiahin, en vue de s'affranchir de l'action des sens, composent des drogues particulières qui agissent sur leur cerveau. Après avoir agi sur leurs sens, en vue d'arriver à pouvoir les diriger vers le caché, ils usent de divers genres d'incantations, de paroles et de noms et arrivent, par ces moyens, à prédire sur toutes choses. Par suite les Kiahin émettent la prétention d'arriver à distinguer, au milieu des airs, des formes étranges, puis, par une application soutenue apportée à les détailler, à pouvoir faire la description de ces formes. Que sont, pour des gens arrivés à ce degré de puissance dans la divination, et l'examen des formes des animaux, et celui du miroir en vue de donner réponse ? En ce monde ils l'emportent par leur savoir sur l'étrange et le merveilleux ; il n'est point contraire à la vérité de le dire. Le corps des Kiahin est capable, à l'occasion, par l'examen de l'aspect d'un oiseau ou de toute autre bête sauvage, par un examen attentif de ses diverses particularités, de prédire l'avenir. Après avoir un moment réfléchi sur les mouvements d'un animal, pour en définir la signification précise, ils dévoilent le caché.

Tel est ce qui arrive par la permission de Dieu, car la faculté

divinatoire existe dans l'âme de certains hommes. Ils examinent les oiseaux, les autres animaux et leurs attitudes ; ils prêtent l'oreille à leurs chants ou cris, ils attachent leur œil à les suivre dans leur fuite ; ils réfléchissent et pensent sur la signification de tout cela ; puis, grâce à leur faculté divinatoire, innée et naturelle chez eux, ils traduisent tout cela en langage humain. Certes, parmi les Kiahin, certains sont doués d'une puissance spéciale d'analyser, d'une faculté imaginative de discernement. Par l'examen des attitudes, des cris, des actions des animaux, par les réflexions qu'ils font sur cela, ils voient la solution et la conçoivent avec certitude.

Ainsi les Kiahin, par le regard fixé sur les oiseaux ou les bêtes sauvages, se font une opinion ; puis, en langage humain, ils traitent du visible comme du caché et donnent d'amples indications sur le futur.

Il est dit, à propos des fous, que, comme leur situation de santé se trouve avoir dépassé le degré moyen, comme la parole humaine leur arrive, de l'intérieur du corps au cerveau, par des vapeurs douces et légèrement obscures, que, comme la parole humaine n'est point contrôlée chez eux par le raisonnement, le sens et la signification de celle-ci se trouvent corrompus. Puisque les sensations transmises par leur corps à leur esprit n'ont pas été travaillées et épurées par l'intelligence, leurs actes, cela est certain, sont dénués de relation avec la raison.

Parfois un fou se trouve être soumis au pouvoir d'un esprit impur d'entre les démons ; ainsi la parole de l'individu s'y trouve subordonnée, car la personne du fou est alors identifiée avec cet esprit impur qui la domine, l'incommode, la mène, régit ses facultés. Ainsi, chez le fou, le corps et l'âme comme la raison, sa personne comme son raisonnement, ses passions, ses sens, son intellect, sont en état de dépendance. Il arrive, de cette façon, à sortir complètement du cercle des perceptions raisonnées ; tel est l'état où son âme se trouve réduite. Parfois son esprit est poussé vers l'examen continu du miroir, où il voit reflétées des images relatives au caché ; alors sa faculté de perception se réveille parfois, comme la faculté de coordination. Grâce au concours de ces deux facultés il est, alors, en situation d'opérer un examen et, entre autres choses, il se met à parler de l'avenir.

D'après cela, objecte-t-on, la parole des Kiahin et celle des fous est mêlée de vrai et de faux ; par suite, quand ils prédisent, il ne faut pas considérer comme exact tout ce qu'ils disent. En effet, s'ils se trouvent être sortis du cercle des sens corporels, ils ne sont pas, cependant, dans le cas des prophètes et des envoyés de Dieu, quand

leur esprit les porté à parler du caché et de l'extrême avenir ; la cause (l'inspiration divine) manque dans leur personne. Ce qu'ils imaginent dans leur esprit et dans leur âme, à propos de ce qui les préoccupe, vient d'un état semblable à celui de l'intellect d'un oiseau, quand il babille des paroles où se rencontrent le mensonge et l'erreur. Malgré cela ils se mêlent de prédictions ; chacun de ces gens-là s'intitule devin et prétend à une connaissance exacte de l'avenir. A les entendre, aucune comparaison ne doit être faite — en ce qui concerne l'esprit et l'âme — entre un Kiahin et un fou. C'est ridicule !

Mais, réplique-t-on, quand les devins procèdent à leurs opérations, leur état et leur situation est celui d'hommes qui prennent pour guide de direction la réflexion et une attention soutenue. C'est après un délai de méditation et de raisonnement qu'ils établissent leurs conclusions, qu'ils donnent à autrui leur opinion, leurs conjectures. L'utilisation des divers genres d'indices, recueillis au cours de leurs opérations, la mise en ligne de compte de tous les éléments dans leurs méditations, la voie ainsi suivie pour arriver à l'exactitude, justifie l'opinion d'après laquelle ils prétendent à la connaissance du caché et du futur.

Inutile de prolonger, de façon oiseuse, ce débat, car nous avons maintenant expliqué, dans tous leurs détails, les motifs et les raisons sur lesquels s'appuie la prétention des Kiahin à la connaissance exacte du caché et du futur.

D'après la chronique intitulée *Imeti Fem*, les Finesses des imans, l'imam Masoudi, dans ses *Prairies d'or*, a consacré de nombreuses pages à décrire tout ce qui est relatif à la corporation des Kiahin. Toutefois, il nous paraît être sorti du cercle de l'exactitude quand il a exprimé l'idée que leur science l'emporte sur toutes les autres. Si Masoudi est connu pour son exactitude, si son nom est célèbre, nous pensons toutefois être plus exact dans ce que nous avons dit à propos des Kiahin et des devins, sur leur prétention à la connaissance du caché, comme à faire comprendre, avec raison, leur art dans le siècle des sciences.

Toujours est-il que Kabyles, Arabes et Berbères avaient recours aux Kiahin pour être instruits, à propos de leurs guerres, sur le vainqueur probable comme sur leurs résultats. Ils étaient interrogés et ils donnaient réponse sur ces diverses circonstances ; ces réponses étaient recueillies dans les livres des savants. Citons un seul fait.

Un peu avant l'Islam, au temps du paganisme, deux Kiahin étaient surtout renommés pour leur habileté, chez les Arabes. L'un,

de la tribu d'Agaz, se nommait Chaq ; l'autre, de la tribu de Mazen ben Gassan, se nommait Satenj. Jamais ils ne maniaient un organe du corps ou un os ; ils s'attachaient seulement à celui qui, dans la tête, entoure le cerveau et se nomme le crâne. Ils le tenaient empaqueté comme des hardes et, comme si tous les membres y fussent encore joints, ils l'examinaient attentivement, comme s'il se fût agi (d'apprécier le travail de vannerie) d'un panier. Quand, parmi le peuple, on eut détaillé à Chaq et à Satenj ce qu'un certain Arabe, nommé Rebia-ben-Nacer, avait vu en songe, savoir qu'un homme à teint d'Abyssin devait établir sa domination dans le Yémen, ils prédirent que le prophète Mahomet venant de Perse (de l'étranger) deviendrait le chef et le dominateur de la tribu de Mouçir, comme de la tribu de Koreich.

Il en a été de même de la naissance du prophète, sur lui soit le salut. Elle apparut au milieu de la Perse, longtemps à l'avance, à un individu appartenant à la religion des Mages, comme un secours apporté aux malheureux. Cela fut connu du roi de Perse, puis en Syrie, par l'intermédiaire d'un certain Abd-ul-Messih, duquel Satendj le Kiahin l'apprit.

De son côté, Satendj prédit le lever du prophète à l'horizon de l'avenir, non seulement son apparition et son ascension, mais encore l'assujettissement du pays de Fars aux musulmans. Cela est connu.

Ainsi, pour les tribus Arabes, les Kiahin et les devins précisaient par le seul emploi de la réflexion. Ils étaient fort nombreux ; les poètes Arabes le font connaître par leurs vers.

L'un d'entre eux cherche à consoler la douleur d'un devin de Yémama, par les vers suivant :

« Tu occupes le sommet parmi les devins de Yémama ;

« Tu consoles notre douleur ; quel sera le médecin de la tienne ? »

Un autre poète adresse les vers suivants à un devin de Yémama, nommé Rihah-ben-Adjelè, qui avait souvent guéri d'autres devins :

« On le considère comme le médecin des devins de Yémama,

« Car, sans délai, il porte remède aux maux des devins,

• Et il dit : ta guérison ne vient point de Dieu, de Dieu notre richesse,

« Mais du sac que mes mains détiennent. »

Le sens de ces vers, dans l'esprit du poète, était que l'honneur de la guérison des devins ne devait pas être attribué à l'homme de Yémama (en tant que Kiahin), mais aux drogues médicinales qu'il administrait.

D'autres poètes ont parlé de l'insuffisance des devins à donner réponse sur des choses obscures ou certaines questions. D'après ce que disent les poètes, l'illustre maître des hommes (le prophète Mahomet) possédait la faculté de déterminer et traduire les indices du futur.

Mais il est un autre moyen de découvrir le caché. Nous voulons parler du fait que certaines personnes, en état de sommeil, proferent des paroles d'après lesquelles on base des indications sur ce que réserve le sort. L'état de leur âme agit sur leur cœur (entendement) et ils parlent sans réflexion. Quand l'homme (le sujet) n'est pas ainsi en état de sommeil, il n'a pas, par nature, la faculté de parler de cette façon. C'est seulement dans le sommeil que le pouvoir et l'obligation de parler et de s'exprimer ainsi lui viennent. C'est quand il est dans cet état qu'il a le pouvoir de parler (du caché). Ce qu'il dit alors est de signification et de sens décisifs.

Il en est de même (du délire) des gens blessés, de ceux qui ont quelque membre atteint d'une coupure. Certaines personnes, dans ce cas, prédisent avec rectitude sur la mort ou le caché, décèlent ce qui doit arriver et en donnent le récit. C'est pour cela que certains chefs ou tyrans, à cause de récits trop véridiques, ont fait enfermer et mettre à mort nombre de gens, en vue de mettre un terme aux discours où ils décelaient quelle serait leur fin et comment se termineraient leurs affaires.

Dans son livre intitulé : *Gaiet el Hakim*, la Perfection du sage, Mouslimé-ben-Ahmed Medjerithi rapporte qu'un homme, après avoir rempli une jarre de graisse de lion, se plongea jusqu'au cou dans cette graisse. Pendant quarante jours il y séjourna, ne prenant, comme nourriture, que des noix et des figues. Par suite, il maigrit si fort qu'on voyait saillir ses muscles, ses nerfs, ses os et son squelette, au sortir de la jarre. Comme s'il eût été mû de quelque passion, il possédait la faculté de répondre, en matière de caché, aux questions de chacun, sur les circonstances des faits et sur toute affaire. De ces paroles, de ce récit, il ressort un enseignement, car cela met au jour les actes condamnables des magiciens et donne un exemple de leurs machinations.

De fait, quand l'heure de la mort s'approche pour l'homme, quand il est sur le point de trépasser, ses sens et son intelligence se comportent de façon particulière ; quand il est sur sa fin, sa personne et son esprit ont des clartés sur l'état de ce qui est vrai, de ce qui est faux.

Or la mise en œuvre de l'ascétisme tient lieu de l'angoisse de la mort. En ce monde, par l'ascétisme et un effort soutenu, on arrive

à dominer les influences corporelles. Comme à l'heure prédestinée pour la mort, on pénètre et l'on discerne ce qui arrivera, selon les décrets de la prédestination, après qu'on sera soi-même au tombeau ; l'on cherche à connaître les choses, les faits, les circonstances du futur.

Il est à noter que ceux qui prétendent arriver à la connaissance du caché par la voie de l'ascétisme, se divisent en deux classes.

Dans l'une, doivent être placés ces magiciens impurs qui, par l'abstinence et le jeûne, par les procédés de religions impures et sataniques, franchissent le cercle de la science de la connaissance et de l'intelligence du caché. Chez eux la magie est une œuvre de mensonge. Le plus grand nombre d'entre eux se rencontre dans les pays des premier et deuxième climats et dans le Nord des contrées des sixième et septième climats, particulièrement dans l'Inde. On les désigne sous le nom d'Ouvéquiè. Ils ont écrit de nombreux ouvrages sur les procédés ascétiques, destinés à l'acquisition de la qualité de magicien, comme sur les résultats extraordinaires obtenus par magie.

Mais, d'après les princes des Soufis, le but et la tendance doivent être l'acquisition de la certitude et de la perfection, sur le fait de la religion ; ce qui est, disent-ils, le contraire de l'attraction mondaine. Le goût de la compréhension, les douceurs du plaisir de l'union à Dieu, d'un culte sincère, sont les vérités vers lesquelles doivent être tournées les rênes de la réflexion. Il faut les détourner des passions humaines, comme de toutes les attractions charnelles. Ainsi ces conseillers vénérables en fait d'ascétisme et d'efforts, cherchent constamment, de jour comme de nuit, la piété et l'union à Dieu ; ainsi ils se dirigent dans la droite voie, soutenus par les aliments de l'âme, par la méditation sur les noms des attributs divins.

Cet ascétisme et ces efforts constituent la véritable piété, celle qui donne le poli au miroir du discernement, qui fait naître chez l'homme les lumières de la science et lui rendent manifestes et évidents les moyens d'arriver à la perfection.

Mais l'ascétisme inspiré par les passions humaines, né des appétits, des défauts de l'âme, issu des corruptions sataniques, est en dehors de la vraie piété.

..

Nous arrêterons là cet extrait ; ensuite, après une longue digression sur les règles et les avantages au soufisme musulman, Ibn-Khaldoun s'étend sur les pratiques de la géomancie, basée sur

seize figures, composées chacune de quatre points ou traits ; il poursuit par l'exposé des règles de la divination au moyen des lettres de l'alphabet arabe, d'après les valeurs numériques données aux diverses lettres.

J.-A. DECOURDEMANCHE.

A PROPOS DE L'ORIGINE DES RUNES (1)



E parlerai ailleurs de la première partie de ce livre, où se trouve traitée en détail la question du lieu d'origine des *Baiovar-Bavarois*.

Mais de la seconde, je crois utile de donner un compte rendu détaillé, parce que M. Wilser est un des rares savants allemands qui se place, au moins en partie, sur un terrain ferme pour juger de la question si controversée de l'origine des runes, et parce que cette question même touche à l'une des enquêtes poursuivies par la *Revue des Traditions populaires*.

La deuxième partie est constituée par la réunion de deux essais plutôt critiques.

Dans le premier essai M. Wilser fait une série d'objections graves à la théorie d'un savant danois, M. von Friesen (1904), qui reprend à son compte la vieille théorie de l'origine méridionale des runes germaniques en la modifiant quelque peu : il les croit dérivées du grec cursif du II^e et III^e siècle sur lequel des découvertes récentes de papyrus nous ont renseignés assez exactement. Cette idée de chercher l'origine des runes dans une écriture cursive, était déjà venue à Grienberger (en 1900), mais c'est le latin cursif qu'il regardait comme prototype. Or, ces signes cursifs, écrits à l'aide d'un roseau ou d'un stylet (sur de la cire), sont des déformations de l'alphabet latin et de l'alphabet grec épigraphiques auxquels les runes ressemblent bien davantage. En outre, la comparaison lettre par lettre des runes avec les soi-disant prototypes cursifs, montre que dans le cas où il y a ressemblance de signe, il n'y a pas identité de son représenté ; et inversement. Enfin dans ses recherches, M. von Friesen n'a pas tenu compte de toutes les

(1) Ludwig, Wilser, I *Die Herkunft der Baiern*; II *Zur Runenschrift*, Zwei Abhandlungen. Akademischer Verlag, Leipzig et Vienne, 1 vol. in-8° de 80 pages.

variantes d'une même rune, et cela précisément le moins à propos des runes les plus anciennes.

De cette comparaison détaillée (cf. Wilser, p. 65-66), il suit qu'il n'est pas une seule rune qu'on puisse *avec certitude* dériver des écritures cursives et que la publication de M. von Friesen est plutôt un signe de recul que de progrès dans la « science des runes ».

Sont de même mal fondées les théories de M. Salin, qui présuppose un courant de civilisation sud-nord (de la mer Noire à la mer du Nord), pendant le III^e siècle, alors qu'à cette époque c'est une migration Nord-Sud des groupes germaniques qui eut lieu.

Je crois donc, avec M. Wilser, que les runes ne sont pas une modification de signes grecs ou latins. Mais l'on doit aller plus loin : on doit dire que les runes n'ont pas une origine méditerranéenne, c'est-à-dire qu'elles ne dérivent pas de l'un quelconque des alphabets qui eurent cours fort anciennement en Asie mineure, en Crète, ni même dans l'Égypte protohistorique, etc. Aux sources citées p. 63, note 1, il faut ajouter le tableau synoptique publié par Flinders Petrie, en 1902, dans le *Journal de l'Institut anthropologique de Londres* (reproduit aussi par Capard, *les Débuts de l'Art en Égypte*, Bruxelles, 1904), et où les signes alphabétiques, à divers stades, de l'Égypte préhistorique sont comparés à ceux de divers centres de civilisation méditerranéens.

Or, de toutes manières, les runes ressemblent davantage à ces signes qu'à ceux qui constituent les alphabets grecs et latins bien connus. Là n'est d'ailleurs pas le nœud même de la question à mon sens, car il est impossible de rattacher l'alphabet runique (*Futhark*) à l'un quelconque des alphabets — ou pseudo alphabets méditerranéens préhistoriques et protohistoriques. Le plus qu'on soit en droit d'affirmer, c'est qu'il y a ressemblance de facture générale, de « facies ».

Voici vingt ans, dans son livre sur l'Origine des Allemands (*Die Herkunft der Deutschen*, Karlsruhe, 1885), M. Wilser a, à propos de la publication connue de Wimmer, combattu la théorie de l'origine gréco latine des runes et rétabli un alphabet original de 18 signes primitifs (*Urzeichen*) pour chacun desquels il a déterminé la forme première idéographique. Le grand tort, je crois, de M. Wilser, après cette découverte dont au moins l'idée fondamentale est exacte, a été de vouloir trouver dans ce *Futhark* originel le point de départ de tous les autres alphabets européens et asiatiques, théorie dont il se déclare (p. 76) « prêt à toute heure et à toute occasion, à donner la preuve ».

Outre que des découvertes récentes dans le domaine préhisto-

rique reculent maintenant trop le problème pour qu'on puisse déjà parler de « Germains », au moment où les premiers alphabets ou du moins les premiers signes alphabétiques sont d'un usage démontré, les objections contre une dérivation de ce genre sont exactement les mêmes que celles qu'on peut avec raison opposer aux partisans de la dérivation méridionale.

A mon avis, toute recherche d'un lien génétique entre les alphabets méditerranéens d'une part — lesquels ne sont pas non plus tous apparentés — et les alphabets ou signes runiques ou runiformes de l'Europe septentrionale est parfaitement inutile. Je considère que les Germains de M. Wilser (localisés en Scandinavie) ont fort bien pu inventer eux-mêmes un ou plusieurs alphabets en choisissant dans une catégorie de signes dont je parlerai tout à l'heure, ceux qui leur semblaient le mieux pouvoir servir de lettres. Peut-être est-ce le contact avec d'autres populations déjà pourvues d'un système d'écriture qui leur a donné l'idée de s'en créer un aussi; peut-être ont-ils élaboré tout seuls ces systèmes en dehors de toute influence étrangère et par suite de nécessités propres. En tout cas, s'ils n'ont pas été les seuls en ce monde à se créer un ou plusieurs de ces systèmes, rien ne force d'autre part à les regarder comme incapables de l'avoir fait et à les prétendre tributaires à ce point de vue des Grecs, des Latins, ou d'autres Méditerranéens, quels qu'ils soient.

La théorie principale de Wimmer (*Die Runenschrift*, 2^e édition, augmentée, traduit du suédois par Holthausen, Berlin, 1887) était que les runes furent inventées aux II^e-III^e siècles par l'un des groupements germaniques établis en Italie (Goths) et par un individu isolé, par un « Maître des Runes » hypothétique. M. Wilser, dans son deuxième essai critique, objecte que l'histoire ne nous parle pas de cet inventeur, alors qu'elle nous renseigne sur celui de l'alphabet gothique, Ulfilas, lequel conserva le nom des anciennes runes et même quatre runes (*f, o, u, th*) en arrangeant le nouvel alphabet. Des deux idées exprimées dans la théorie de Wimmer, la première est insoutenable, car tout montre que la possession des runes était un bien germanique avant la migration de quelques tribus vers le Sud. Quant au « Maître des Runes », je crois avec Wimmer qu'il a pu exister, non pas en qualité d'inventeur proprement dit, mais comme « arrangeur ». Je veux dire que le choix fait parmi un grand nombre de signes runiformes afin de composer un alphabet, a pu être en effet l'œuvre d'un individu ou d'un petit groupe d'individus. Pour se rendre compte de quelle manière les choses ont pu se passer, je renvoie à l'intéressant travail de mon

ami Delafosse sur l'alphabet Vəï, Afrique occidentale (*l'Anthropologie*, 1899). Ici aussi l'origine du système alphabétique n'est pas connue dans le détail ni avec précision, mais le procédé d'arrangement et de systématisation des signes l'est fort bien. N'était l'arrivée successive de plusieurs Européens au moment même de cette systématisation, on n'aurait pas, là non plus, de renseignements « historiques » proprement dits sur le « Maître de l'Alphabet ».

Dans son deuxième essai, M. Wilser, non seulement fait une analyse pénétrante des théories de Wimmer, mais de plus expose successivement les opinions de quelques savants allemands qui se refusèrent plus ou moins à adopter les opinions du savant danois. Combinées entre elles et ajoutées à celles de M. Wilser lui-même, les objections formulées sont en effet telles qu'il semble étonnant que de nos jours encore il se trouve des runologues pour expliquer par une influence méridionale ou même par des emprunts, l'alphabet runique.

Parmi les théories, contre Wimmer, analysées par M. Wilser, il en est une qu'il estime trop au-dessous de sa portée vraie. C'est celle de Losch (cf. p. 76-77), qui dès 1889 (*Zur Runenlehre*, Germania, Nouv. série, t. XXII, 4) eut l'idée de rapprocher les runes de toute une catégorie de signes qu'on peut appeler runiformes : marques de propriété, marques domestiques, marques de maçons, marques sur bâtons à compter, etc. L'idée même de ce rapprochement est excellente. M. Wilser semble l'admettre ; mais il ajoute : « Pourtant Losch n'a pas atteint le noyau même de la question ».

A mon sens, c'est là précisément le « noyau » cherché. Et si tel est mon avis, c'est non pas seulement après une étude comparée des runes et des signes runiformes allemands, mais surtout après une étude comparée des signes analogues qu'ont inventés et qu'utilisent un grand nombre de populations demi-civilisées. C'est ainsi que selon moi les alphabets sémitiques anciens doivent leur formation au choix fait de propos délibéré à divers moments et en divers lieux parmi les vieilles marques de propriétés tribales appelées *masm* (cf. l'article sur les *Wasm*, ou *Marques de Propriété des Arabes*, Int. Archiv für Ethnographie, 1902). Depuis j'ai continué mes recherches dans ce sens : et j'ai constaté au moins ce fait qui vaut pour les pays slaves, les pays germaniques, l'Arabie, l'Afrique occidentale, plusieurs groupes nègres et peut-être l'Asie sinno-turco-mongole : que dans chaque groupement donné, les marques de propriété alphabétiformes sont plus riches en formes, mais de même facture que les alphabets indigènes et que l'institution de la marque se rencontrant même chez des populations dénuées d'al-

phabet, on est conduit à regarder l'alphabet comme dérivé des marques, mais non inversement.

Ainsi, je prétends qu'il y a eu polygénèse des alphabets, et que ceux-ci sont le produit d'un choix délibéré. Des individus isolés ou des groupes d'individus n'ont eu qu'à puiser dans le fonds commun des signes de toute sorte employés depuis un temps immémorial pour spécifier d'une manière visible l'appropriation temporaire (par exemple les ruchers sauvages), ou définitive (le bétail, le bois abattu, etc.) des biens collectifs ou individuels.

Ce même point de vue vaut également pour les alphabets et les signes alphabétiques préhistoriques. Ainsi les fameux signes tectiformes reproduits sur des animaux peints et gravés dans les grottes de la France méridionale (cf. entre autres Breuil et Capitan, *Revue d'Anthropologie*, 1900, planche II) sont pour moi, plutôt que des signes alphabétiques proprement dits, des marques de propriété. Il suffit de comparer les planches de l'article cité de Breuil et Capitan aux dessins (chameaux marqués) qui illustrent mon article sur les *wasm* pour se rendre compte du procédé demi-civilisé.

On trouvera des renseignements bibliographiques généraux sur les marques dans mes *Notes sur l'Héraldisation de la marque de propriété et les origines du blason*. (Bull. Mém. Soc. Anthr. Paris, 1905, p. 103-112).

J'ai tenu à exposer ici mon hypothèse sur l'origine des alphabets avant même que mon travail de comparaison méthodique ne fût terminé, parce que, au fur et à mesure de mes recherches, je vois reculer la date de publication d'une œuvre qui devra être illustrée de centaines de planches. Les documents sur les marques de propriété des demi-civilisés surtout sont disséminés dans les revues ethnographiques et les relations d'explorations, en sorte que pour chaque groupement il faut encore dépouiller toute la littérature descriptive. Ce travail n'est relativement rapide que pour l'Europe, où seules cependant l'Allemagne et la Russie ont été étudiées monographiquement, au point de vue des marques de propriété, l'enquête poursuivie par la *Revue des Traditions populaires* pour la France, la Suisse, l'Espagne et l'Italie n'ayant guère encore donné de résultats appréciables.

Pour en revenir aux runes, je crois que M. Wilser reconnaîtra volontiers l'abondance, en pays germaniques, scandinaves, slaves, des signes runiformes servant de marques de propriété ; que leurs formes sont extrêmement variées ; que l'usage de marquer la propriété mobilière ou immobilière remonte à la plus haute antiquité pour les populations d'Europe et se rencontre chez des groupements

demi-civilisés actuels non pourvus d'alphabets; que la matière sur laquelle on appose la marque (bois, peau, os, pierre, etc.), influe sur la forme du signe et que la forme des runes rappelle l'entaille à la hache (le *rubîesh*) qui sert aux Slaves à indiquer l'appropriation du bois, des ruches sauvages, des outils agricoles. etc., et qu'enfin, la parenté entre les signes alphabétiques proprement dits et les signes alphabétiformes étant évidente, on est en droit de juger plutôt les premiers comme choisis parmi les seconds que de regarder les marques comme le résultat d'un développement de l'alphabet et de son application aux usages courants.

A. VAN GENNEP.

CONTES ET LÉGENDES DE LA GRÈCE ANCIENNE (1)

XLVI

L'ANNEAU DE THÉSÉE



MINOS, ayant emmené en Grèce Thésée et toute la flotte des jeunes gens s'éprit de Périclès. Comme Thésée s'opposait à sa passion, il s'emporta contre lui et lui dit qu'il n'était pas fils de Poseidon, car il ne pourrait pas lui rapporter un anneau qui était par hasard à son doigt s'il le jetait à la mer. Minos, en même temps, y lança cet anneau. Thésée s'y précipita et le rapporta ainsi qu'une couronne d'or

qu'Amphitrite lui aurait donnée.

Cette aventure était représentée sur un tableau de Mikon dans le temple de Thésée à Athènes, mais, au temps de Pausanias, le sujet était déjà presque inintelligible (2).

XLVII

L'IMPUISSANCE CONJURÉE

Nélée, fils de Tyro et de Kréthée, ayant une fille, déclara qu'il ne la donnerait en mariage qu'à celui qui lui amènerait de Phylakè les

(1) Suite, voir t. XX, p. 141.

(2) Pausanias, *Description de la Grèce; Attique*, éd. ch. XVII, Clavier, t. 1, Paris, in-8°, p. 110.

génisses d'Iphiklos. Bias, frère de Mélampous, voulut l'épouser. Mélampous, desirant donner la jeune fille à son propre frère, en courut le risque. Arrêté par les bouviers d'Iphiklos, il fut jeté dans les fers et mis sous bonne garde. Comme il était devin, il annonça dans quelle chambre il devait périr; Iphiklos, frappé d'étonnement le délia et lui demanda, puisqu'il était devin, comment il aurait des enfants, car il en était privé pour la raison suivante; un jour son père Phylakos, d'où le pays prit le nom de Phylaké, castrant des béliers (1), Iphiklos qui était enfant se trouvait là. Son père, voulant l'effrayer, se hâta d'enfoncer le couteau qu'il avait dans un arbre voisin, et il arriva qu'il le plaça près des parties naturelles de l'enfant, ce qui fit que Iphiklos ne put avoir de postérité. A force de recherches, Mélampous trouva le couteau et ordonna à Iphiklos d'en racler la rouille et de la boire. L'ayant rendu de la sorte père d'enfants, il reçut de lui ses génisses, les donna à Nélée et par là réussit à marier Piro à son frère Bias (2).

XLVII

AMOURS TRAGIQUES

Parmi les Kalydoniens, prêtres de Dionysos, se trouvait Korésos un des hommes le plus maltraités par l'amour. Il était épris de la vierge Kallirhoé qui avait autant d'aversion pour lui que lui d'amour pour elle. L'esprit de la jeune fille n'étant fléchi ni par toutes les prières ni par toutes les promesses de Korésos, celui-ci alla s'asseoir en suppliant près de la statue de Dionysos. Ce Dieu écouta les prières de son prêtre et les Kalydoniens furent saisis sur-le-champ d'un délire pareil à l'ivresse et dont l'issue était mortelle. Ils eurent recours à l'oracle de Dôdône. La réponse fut que c'était un effet de la colère de Dionysos et que le mal ne cesserait que lorsque Korésos aurait sacrifié au dieu ou Kallirhoé elle-même ou celui qui oserait

(1) Le texte grec porte « coupant un arbre », mais comme il est ensuite question d'un couteau, instrument peu propre à cet usage, il est évident qu'il faut adopter la correction proposée par les Frazer: *le Rameau d'or* (trad. française, t. I. Paris, 1903, p. 44, note 1). D'après Eustathe, *Ad Odysseam*, XI, 292, M. Frazer y voit un temple de magie symbolique.

(2) Scholie de Théocrite, Idylle III, 43, *Scholía in Theocritum*, éd. Duhnér, Paris, 1849, in-8°, p. 31, col. 1. Apollodore (*Bibliotheca* L. I, ch. IX, § 12, Leipzig, 1832, in-16, p. 25-26) ajoute quelques détails qui rappellent certains traits de contes populaires: Pour trouver la réponse demandée par Iphiklos, Mélampous égorge deux taureaux et, les ayant dépecés, appelle les oiseaux de proie. Le vautour lui révèle l'impuissance d'Iphiklos. Sur son conseil on recherche le couteau qui est resté enfoncé dans l'arbre: quand on l'aura retrouvé, il faudra racler la rouille et, au bout de dix jours, la faire boire au roi. Celui-ci eut pour fils Polydarkès.

mourir à sa place. La jeune fille n'ayant trouvé aucun moyen de salut, s'adressa ensuite à ses parents : repoussée par eux, elle n'eut plus qu'à périr. Tous les préparatifs prescrits par l'oracle de Dôdône pour le sacrifice étant terminés, on l'amena à l'autel comme victime. Korésos qui assistait au sacrifice, cédant à l'amour et non plus à la colère, se frappa lui-même à la place de Kallirhoé. Il donna, à notre connaissance, un exemple de l'amour le plus sincère parmi les hommes. Mais les sentiments de Kallirhoé pour Korésos changèrent quand elle le vit mort : soit par pitié pour lui, soit par honte de sa propre conduite, elle se tua près de la fontaine voisine du port de Kalydôn, à laquelle on donna depuis lors le nom de Kallirhoé (1).

RENÉ BASSET.

LÉGENDES DE FARANG

INTRODUCTION



HARGÉ par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'une mission archéologique et ethnographique dans la Boucle du Niger, je quittais Tombouctou en novembre 1904, pour me rendre dans la région lacustre Sud du Niger encore peu connue à cette époque. M. Dupuis-Yacouba, interprète de 1^{re} classe du gouvernement du Haut-Sénégal-Niger, voulut bien m'accompagner.

Pendant tout ce voyage, j'ai trouvé auprès de cet aimable compagnon de route le concours le plus précieux que l'on puisse imaginer, car Yacouba (c'est le nom sous lequel tous les indigènes soudanais connaissent M. Dupuis) est l'homme le plus charmant, le plus instruit, le mieux au courant des usages, coutumes et dialectes indigènes du Nord soudanais.

Auteur en grande partie de la grammaire Songhoy publiée par Mgr Hacquard des Pères Blancs, n'ayant pas quitté depuis plus de dix ans la région de Tombouctou, où il a su si bien faire apprécier

(1) Pausanias, *Description de la Grèce*, Achaïe, ch. XXI, éd. Clavier, t. IV, Paris 1820, in-8°, p. 168-170.

par tous son inépuisable amabilité et sa haute compétence des choses du pays ; M. Dupuis s'est vu en même temps nommé : par le Gouvernement, interprète principal du Territoire militaire, et par les indigènes, qui le considèrent comme l'un des leurs, citoyen de Tombouctou, sous le nom de Yacouba. C'est le plus grand éloge que l'on puisse faire de lui et de sa science. Vivant de la vie d'un indigène à Tombouctou, et surtout aux environs de Kabara où il aime à aller se reposer en pleine campagne, sur les bords du grand Fleuve, au milieu des pêcheurs derniers descendants des primitifs Soudanais, Yacouba a pu recueillir en langue indigène avec leur forme particulière, un grand nombre de légendes, contes ou fabliaux. Ce sont ces poèmes que l'on narre le soir autour des feux de campements dans la brousse, ou que dans les réunions indigènes de Tombouctou l'hôte généreux offre à ses invités, avec le thé parfumé de menthe, déclamés par le « troubadour » en renom de la ville, accompagnant sa mélodie du son grêle de la guitare touareg.

Pendant mon séjour dans la Montagne chez les tribus Habbès, je fus frappé de la ressemblance des coutumes existant encore chez ces primitifs avec celles décrites dans les légendes des Pêcheurs que Yacouba nous narrait après l'étape pendant les longues heures de la soirée.

Je le priai donc de vouloir bien me traduire quelques-uns des récits qui composent son recueil de Légendes, et principalement ceux ayant trait aux luttes des Sorkos conduits par leur chef Faram, contre les différents peuples envahisseurs du Soudan.

J'ose espérer qu'en dévoilant ces premiers récits légendaires, la modestie de M. Dupuis ne m'en voudra pas trop d'avoir révélé au public ses travaux et qu'il continuera au contraire la publication de ces documents si intéressants pour la connaissance des mœurs, de la littérature et de l'histoire des pays soudanais. Toutes ces légendes se déroulent sur les bords du Niger, le grand fleuve des Noirs, dans la partie de son cours qui s'étend de Djenné et du lac Debo à l'Ouest jusqu'aux grands rapides de l'Est vers Say et Boussa.

Nous y voyons décrits les mœurs, les relations et les luttes d'une tribu de pêcheurs conduite par son chef, *Faram* ou Farang, avec les différents envahisseurs de la région : les Belle — ou Bellahs, tribus noires vassales des confédérations touaregs, puis avec les gens de la confédération du Gondo, du Korarou, de la Hyène... etc... etc.

Ces Sorkos formaient une tribu de pêcheurs, fraction à un moment donné du peuple : Songhoï (ceux de la Brousse), fondateurs de Djenné, Tombouctou et Goro.

Ils se prétendent les descendants directs des aborigènes du pays. Ce sont des noirs presque orthognathes, ressemblant assez aux Ethiopiens des tribus Nilotiques.

Etablis dès la plus haute antiquité sur les rives du Niger, ces indigènes eurent à lutter constamment contre des invasions de peuples nouveaux attirées par les terres verdoyantes et irriguées de la vallée du Fleuve, Pasteurs Foulbés ou Berbères descendus des steppes désertiques du Nord, Trappeurs noirs prognathes sortis des lisières de la grande Forêt du Sud.

Actuellement les descendants de ces primitifs nigériens se sont réfugiés soit dans les îles du Fleuve, Sorkos; soit dans les sites inaccessibles des montagnes du Plateau Central Soudanais Tombo, Oumbo, Habbès. Et seules ces légendes et traditions orales permettent de retracer leurs grandes luttes du passé.

En transcrivant ces légendes, M. Dupuis-Yacouba a conservé fidèlement dans sa traduction les tournures indigènes. Les noms propres des individus et des groupements ont été orthographiés littéralement selon la prononciation des Pêcheurs Sorkos. De ce fait les mots et les noms Maures, Berbères ou Tamachek nous apparaissent ainsi avec une allure toute différente de celle que nous leur trouvons habituellement; c'est pour ce travail d'après les idiomes des Noirs, l'inverse de ce qui s'est produit dans le Tarick-es-Soudan où nous recherchons avec peine les noms des noirs très difficilement transcrits et rendus en caractères arabes.

L. DESPLAGNES.

LES LÉGENDES DE FARANG ROI DE GAO

FARANG ET FATIMATA-BELLE

§ 1. — FATIMATA-BELLE

Fatimata-Belle (1), esclave des Kalinokounder, des Kelennasara, des Keltegosma, des Kelhehaggaren, des Mittisen, des Tendjeredjef, des Agawaddaren, des Houbibi, des Lenchar, des Tclamakhtou,

(1) L'orthographe des mots « propres » est celle qui se rapproche le plus de la prononciation littérale indigène noire. Belle = Bellah et signifie un noir tributaire ou serf des Touaregs. Fatimata-Bellé est prise ici pour l'ensemble des tribus bellabs.

De même les noms des tribus nobles touareg ou berbères. — Kelino-Kounder, Tendjeredef, Agawadaren, Kelantasar, etc., s'écrit le plus souvent : Kel-NIKounder, Tengueriguiffi, Igouadaren, Kel-Antasar, etc., etc.

des Kelantasar, habitait le Gourma. On n'avait jamais vu une femme aussi grande. Une année de sommeil comptait pour une nuit. Elle avait trois fils, chasseurs d'éléphants et d'antilopes. A chacune de leurs chasses ils tuaient 300 éléphants d'une seule main.

§ 2. - FARANG-BER

Faram-ber habitait Gao ; il parcourut toute la terre sans y trouver son égal. Albarka Babata, son esclave, n'avait pas non plus son pareil au monde.

§ 3. — KOBE-TAKA

1° *Sa jeunesse.* — Cette Belle habitait donc le Gourma au moment de la naissance de Kobe-taka, fils de Farañg-ber. Il régna dès la mort de son père, arrivée au moment de sa naissance. Il n'était encore qu'un enfant au milieu des Sorko, ses sujets. Sa mère manda le chef des Sorko et lui dit : « Procure-toi pour Kobe-taka un peu de fer et fais-lui fabriquer un petit javelot, afin qu'il puisse s'exercer à la pêche, car un Sorko qui n'apprend pas à manier le harpon dès sa jeunesse ne saura pas s'en servir quand il sera grand ».

Les Sorko se réunirent et prenant 4000 pamparam (morceaux de fer ayant la forme d'un poisson et livrés ainsi dans le commerce) en fabriquèrent une lance ; ils coupèrent trois grands roniers, les assemblèrent et en firent la hampe.

Un jeune Sorko était assis au milieu d'eux ; ceux-ci lui dirent : « Voici le harpon, va le montrer à ta mère, Innamoy. » L'enfant le prit et s'en alla. Innamoy donna le harpon à son fils et lui dit : « Kobe-Taka, voici ton harpon ! » Kobe-taka le souleva et le jetant à terre se mit à pleurer : il dit à sa mère : « Si mon père (que Dieu ait son âme) était vivant, il m'aurait dit : Prends cette aiguille et fixe-la à une paille ! » — Sa mère lui répondit : « Cela est vrai ! mais enfin, ce que les Sorko t'ont donné, prends-le pour l'amour de Dieu ! »

Kobe-taka se mit à pêcher avec ce harpon. Il alla de village en village en pêchant, il se nourrissait de sa pêche et vendait le surplus. Son déjeuner se composait de cinq hippopotames. Quand il était rassasié, il disait : « Que Dieu maudisse le jeune Sorko qui pêche avec un tel harpon ! » (Il en fut ainsi jusqu'à sa mort, et il ne rencontra jamais son pareil.)

Un jour il revint à Gao trouver sa mère, et lui dit : « Je m'en vais au loin ; je vais aller chercher quelqu'un à combattre ; celui qui me vaincra sera mon maître ! » Il voyagea donc et à tous ceux

qu'il rencontrait, il demandait s'il y avait quelque part quelqu'un de sa force. Partout on lui dit que non. Il voyagea dans le Haoussa et il trouva là un jeune homme qui connaissait Fatimata-Belle. Quand il demanda aux gens du pays s'ils connaissaient quelqu'un de sa force ceux-ci lui dirent que non : mais un jeune homme lui dit : « Si tu cherches quelqu'un à combattre, je t'en supplie ne va pas au Gourma, il y a là Akhali, Ahambal et Bokholiten, les fils de Fatimata-Belle. » Kobe-taka lui dit : « Est-ce qu'ils sont aussi forts que moi ? » Le jeune homme lui dit : « Farañg-ber était un Sorko qui habitait Gao, il n'avait pas son pareil au monde ; jusqu'à sa mort, il entendit parler de Fatimata-belle, de Akhali, de Ahambal et de Bokholiten ; eh bien ! il n'osa pas se mesurer avec eux. Que pourrais-tu faire, toi, jeune Sorko dont on ne connaît ni le père ni la mère ? » Il lui répondit : « Eh bien, moi, j'irai au Gourma ! »

2° *La rencontre avec Fatimata-belle.* — Il passa donc au Gourma. Il descendit chez Fatimata-belle ; il s'assit auprès d'elle et causa avec elle. Alors l'esclave de Fatimata-belle jeta à terre sa couverture. Un pan de cette couverture tomba sur Kobe-taka et faillit l'étouffer : il se mit à crier, mais personne ne soupçonnait même qu'il appelât. Alors qu'à Gao lorsqu'il criait on l'entendait jusqu'à Tigilem, jusqu'à Bawœni, jusqu'à Berregoungou. Il criait donc sous la couverture et personne n'entendait des cris. Enfin Fatimata-belle se retournant s'écria : « Où donc est mon hôte ? » L'esclave répondit : « Par Dieu ! je n'en sais rien. » — Elle dit : « Donne-moi ma couverture que j'aille le chercher. » Elle leva la couverture et le trouva dessous. L'esclave s'écria : « Maîtresse ! ton hôte est là. » Fatimata-belle lui dit : « Mon jeune hôte, d'où viens-tu donc ? » Celui-ci honteux, n'osa lui avouer qu'il était là sous la couverture et qu'il suffoquait, il lui dit donc : « J'étais couché, ici, sur la couverture. » Elle lui dit : « Que cherches-tu dans le monde ? » Il lui dit : « Je cherche quelqu'un à combattre. » Elle lui dit : « Mes fils sont allés au bois, va au devant d'eux. » Il se leva et alla au devant d'eux. Il rencontra d'abord Akhali et lui dit : « Grand frère ! laisse-moi t'aider, tu es fatigué ! » Celui-ci lui répondit : « Continue ta route, mon jeune frère est derrière, va l'aider ! » Il passa, et alla à la rencontre de Ahambal et lui dit : « Grand frère ! laisse-moi t'aider, tu es fatigué ! » Celui-ci lui dit : « Passe ton chemin et va aider mon jeune frère qui vient derrière : » Il s'en alla et rencontra Bokholiten ; il lui dit : « Grand frère, laisse-moi t'aider, tu es fatigué ! » Celui-ci lui dit : « Laisse, prends seulement mes sandales. » Kobe-taka fit tous ses efforts pour les soulever de terre et ne put y réussir. De honte il s'enfuit alors à Gao.

3° *Son mariage.* — Quand il arriva il dit à sa mère : « Ma mère ! » Innamoy lui dit : « Kobe-taka ? » — « Je vais me marier, mais si j'épouse une jeune « Belle », elle ne pourra pas se moquer de moi, je t'assure ! » — Sa mère lui répondit : « Soit ! » — Kobe-taka se maria. Quand sa femme fut enceinte, il dit à sa mère : « Maintenant je vais aller combattre la Belle ; il faut que je la tue ! »

4° *2° voyage au Gourma. Sa mort.* — Il se prépare, réunit ses bagages, les mit sur sa tête et partit. Il arriva au Gourma et entra dans le campement de Fatimata-Belle ; il la trouva dormant à terre. Il se mit à la frapper de sa lance depuis le matin jusqu'au soir. Sur ces entrefaites ses fils arrivèrent et le trouvèrent en train de frapper leur mère. (Quand celle-ci dormait elle dormait pendant une année entière) Akhali le saisit par la nuque et lui brisa la colonne vertébrale. Kobe-taka mourut donc au Gourma et c'est là qu'il repose jusqu'à ce jour.

§ 4. — EXPÉDITION DES SORKO CONTRE FATIMATA-BELLE.
LEUR DÉFAITE.

La nouvelle de la mort de Kobe-taka arriva à Gao. Les Sorko s'assemblèrent en disant : « Voici une grande nouvelle ! Que tous viennent ! Allons chez Fatimata-Belle ! allons la tuer ; allons tuer Akhali, Ahambal et Bokholiten, ses fils ! Celui qui restera ici sera maudit ! » — « Jamais un Sorko n'a pu tuer Kobe taka, pas plus qu'un Korencho, un Pagou, un Djemoy, un Sabia, un Touroufo, un Kontabo, un Nabo, un Sabo, un Djingaba, un Tanaso, un Sembe, un Koyta, un Sanko, un Bilakoro, un Sego, un Tjebe (1) ; seule cette Belle l'a tué ! »

Les Sorko, assis en conseil, lancèrent des imprécations contre la Belle : ils jurèrent que s'ils rencontrent Akhali, s'envolerait-il au haut des airs, ils prendront leur vol à sa suite et lui apprendront qu'il n'est que le fils d'une Belle, d'une belle des Mittisen, des Kalino-Kounder, des Kelelnasara, des Keltegosma, des Kelhehaggaren, des Tendjeredjef, des Agawaddaren, des Houbibi, des Lenchar, de Telemakhtou, des Kelantasar, des Ewannada, des Kelhikiken (2). Tous jurèrent ainsi à l'envi.

Ngasa, la femme de Kobe-taka vint à eux en poussant des cris de douleur et leur dit : « Mon époux a été tué par la Belle, l'esclave du irow, du bois, de l'aworwor, du bisow, de l'adarin, du gorboy (3),

(1) Noms de familles de pêcheurs.

(2) Noms de tribus touaregs ou berbères.

(3) Noms indigènes des arbres de la brousse, car les Bellahs serfs récoltent du bois pour leurs maîtres.

du sanga-sanga, du hasana ! c'est elle qui l'a tué, l'esclave du darey ! Les Bambara n'avaient pas osé l'attaquer, ni les Telemakhtou, ni les Foulbe, ni les Sorko, ni les Mittisen !... » Elle énuméra ainsi tous les peuples.

Les Sorko se levèrent alors et jurèrent de se rendre tous en Gourma. Puis ils s'en furent coucher. Le lendemain matin ils partirent et se dirigèrent vers la Gourma. Ils rencontrèrent un campement de Hayal et le ruinèrent ; puis celui de Boudladji, de Gangani-Korto, ils les minèrent entièrement. Ils détruisirent ces trois campements, puis ceux des Daga (1), des Sourgou, des Kelantasar.

Quand Akhali apprit cette nouvelle à sa mère, celle-ci lui dit : « Pourquoi restes-tu donc ainsi inactif alors que tu entends dire que ces Sorko maudits, ces Sorko de Bamba, de Bambakoura, de Wagay, de Wagayboungou, de Berregoungou, de Bellesao, ces Sorko qui mangent de la main gauche, qui ne voient que de l'œil gauche, qui ne marchent que du pied gauche, qui ne parlent qu'un mauvais langage, embrouillé et incompréhensible aux autres peuples du monde, ont détruit les campements de Gangani-Korte, de Boudjadji, de Hayal ces trois campements sans pareils ?

Alors Akhali se leva, — Ahambal se leva aussi pour le suivre, — Akhali lui dit : « Ahambal, mon jeune frère, reste là, ce n'est pas même la peine que pour ce combat je prenne mon pantalon, ni mon javelot, ni mon sabre, ni ma lance. J'anéantirai aujourd'hui ces Sorko. Les Akili, les Akilidjou, les Segnanidjou, les Masagnani, les Abbamarabani (2), les Koda-Keyna-Koy-Kate-mkourabosi, les Meyna-goungou boïgo, les A-tafala-djanganal les A-wa-na-tji-a-waïe, les Wa-na-tji nga-alala, les Nda-ne-Kar-ga-ganda-wane-a-ma-bisa-ni-Kati, les Nda-ni-bisa-ga dji-bara-a-ma-bisa-ni-bondles Nda-ni-bisa-ga-djiour-bara-a-ma-bisa-ni-Kousoæ ; sûrement ils apprendront que j'ai tué les Sorko aujourd'hui.

Akhali alla à la rencontre des Sorko ; il les trouva tous réunis ; il se jeta au milieu d'eux avec un bâton. Surpris tous se levèrent et s'enfuirent ; il ne put en atteindre un seul ; mais il les chassa du Gourma (3) sur le Haoussa (4) et jusqu'à Bamba.

Alors il s'arrêta. La troupe s'enfuyait toujours, il lança son bâton et en tua mille d'un coup. Il revint alors et dit à sa mère : « Si

(1) Daga, touaregs vassaux ; Sourgou, touaregs guerriers ; Kel-Antassars, tribu maraboutique.

(2) C'est pour les gens du campement de Akili, de Akilidjou, etc.

(3) Gourma, nom donné à la rive droite du Niger sur laquelle se trouvent les États de Gourma, où est encore aujourd'hui Fada-N-Gourma, dans le Haut-Dahomey vers Say.

(4) Haoussa, nom donné à la rive gauche du Niger, sur laquelle se trouvent les États haoussas.

j'avais eu le temps de déjeuner ce matin, je serais allé jusqu'à Gao et l'aurais détruite. »

Les Sorko revinrent à Gao en disant : « Cette Belle ne peut être tuée que par celui qui l'a créée ».

§ 5. — FARANG-NABO.

1° Sa naissance. — Les Sorko restèrent à Gao jusqu'aux couches de Ngasa. Elle mit au monde un garçon. On annonça cette nouvelle aux Sorko assemblés. Ils tuèrent alors des animaux et préparèrent tout ce qu'il faut pour la cérémonie de l'imposition du nom. Ils convinrent de lui donner le nom de son grand-père. On l'appela donc Farañg.

2° Son enfance. — Il resta couché sur des linges jusqu'à ce qu'il pût s'asseoir; puis il se mit à ramper sur ses mains; puis à se tenir debout; enfin il commença à marcher.

Il alla alors jouer avec les autres enfants. En jouant avec les enfants de Gao, s'il venait à se battre avec eux il cassait soit une jambe, soit un bras, en sorte que les enfants mécontents se mirent à lui rappeler la mort de Kobe-taka, son père tué par la Belle : « Elle n'était qu'une méchante esclave de Mittisen, celle-là ! »

Farañg, furieux, alla trouver sa mère et lui dit : « Ngasa, ma mère, je t'en prie, dis-moi la vérité, est-il vrai que la Belle a tué mon père ? » Sa mère lui répondit : « Mensonge que tout cela ! ce sont des propos d'enfants ! Les Sorko n'auraient pu tuer ton père, pourquoi la Belle l'aurait-elle pu ? »

Farañg se leva et sortit : Pourtant pendant un an encore les enfants se moquèrent de lui en lui disant que la Belle avait tué son père.

3° Son bateau. — Quand l'année fut écoulée, il dit à sa mère : « Bon gré mal gré, demain j'irai à la forêt couper un petit arbre pour en faire une barque. Un fils de Sorko qui n'a pas de barque ne peut être digne et bien vêtu, il n'est rien ! » Sa mère lui répondit : « C'est bien ! »

Farañg était encore enfant : sa mère se leva de bonne heure, lui prépara neuf mesures de mil pilé (chaque mesure est de quatre litres environ), et les mit dans une petite peau de bouc.

Farañg partit de bonne heure à la forêt ; il prit sa hache et son erminette et entra au milieu des doueygna et passa la journée à abattre du bois. Le soir, il se coucha au pied d'un arbre et s'endormit. Le lendemain il recommença à couper des arbres jusqu'au soir, et ainsi pendant quatorze jours. Puis il prépara le bois, il écorça les

arbres, il en fit les bordages inférieurs du bateau, puis les bordages supérieurs, puis le fond, puis la poupe, puis la proue. Il mit ensuite toutes ces pièces en tas et les laissa là. Il revint chez lui.

Il alla trouver sa mère : « Ngasa, ma mère, j'ai fait mon bateau, aide-moi en me prêtant une scie. » Elle lui donna une scie.

Farañg partit de grand matin à la forêt, il passa la journée à couper des feuilles de palmiers-nains, et ainsi pendant quatorze jours. Il prépara ces feuilles et en fit des cordes. Quand il eut fini, il revint à la ville. Il dit à sa mère : « Ngasa, ma mère, j'ai coupé des feuilles de palmiers nains, et en ai fait des cordes que j'ai déposées en tas ». Ngasa lui dit : « Va trouver les gens de Gao, qu'ils t'aident ! tu as préparé le bois de ton petit bateau, qu'ils t'aident ! »

Farañg alla trouver les vieillards de Gao et leur dit : « Je suis venu vous demander l'aide des jeunes gens ; j'ai coupé du bois dans la forêt, en ai fait les différentes parties de mon bateau, aidez-moi à les faire transporter ici. » Ils lui répondirent : « C'est bien ! Nabonké, Sondjinabo (1), Soynakoledji nabo, fils de Kobe taka ! Que Dieu te donne autant de biens qu'il en avait donnés à ton père. »

Farañg s'en alla. Quand il fut parti, un vieux Sorko se leva et dit : « Que tout le monde vienne ! Ce jeune Sorko, s'il plaît à Dieu, nous vengera : les Sorko posséderont en paix Gao, Bamba, Bambakoura, Bamba-debesou... »

Ils s'en allèrent. Quand tous furent là, il leur dit : « Je vous en prie, aidez Farañg-Nabonke : il a coupé du bois, allez le chercher ». Les sorko partirent. Tous réunis voulurent soulever la poupe du bateau, ils ne purent.

Nabonke était là ; il les regardait, alors voyant leur faiblesse : « Gens de Gao, dit-il, allons donc ! ce simple petit morceau de bois que j'ai façonné avant qu'il fût sec, vous ne pouvez pas le soulever ! »

— Ils envoyèrent, à Gao, dire aux vieillards : « Envoyez-nous tous les enfants pour nous aider, car ce jeune Sorko veut nous faire transporter, non pas des pièces de bateau, mais des rochers. Les vieillards vinrent eux-mêmes s'en rendre compte en amenant les enfants. Tous les Sorko, réunis, parvinrent à soulever la poupe du bateau. Ils lui dirent : « Farañg, tu ne finiras pas de coudre ton bateau cette année, nous ne savons quand tu l'achèveras. » Farang leur dit : « Attendez-moi ! » Ils s'arrêtèrent. Farañg prit toutes les pièces de son bateau, les plaça sur son épaule. Il ramassa tous les débris de bois en disant : « Je vais les porter à Ngasa pour allumer le feu. » Il prit encore les cordes et les porta jusqu'à Gao. De plus,

(1) Nom de famille signifiant fils de Nabo, descendant des Nabo.

les porteurs de la poupe étant fatigués en route, il avait pris la poupe.

En arrivant il plaça tous ses bois en tas dans la plaine et arrangea un emplacement pour la construction du bateau. Pendant quatorze jours il assembla les pièces avec ses cordes jusqu'à ce qu'elles fussent finies. Il vint alors trouver sa mère et lui dit : « Ngasa, ma mère, ma corde est finie ». Elle lui dit : « Va trouver ton oncle et tu lui demanderas où est Albarka-Babata ».

Il alla trouver son oncle « le harponneur » Tinamori-Farañg, et lui dit : « J'ai déjà assemblé les pièces de mon bateau, mais je manque de cordes pour la dernière couture ». Tinamori se leva : « Gloire à Dieu et son prophète, dit-il, lui seul est grand ! Farañgaka ! Dès ta naissance on t'a donné le nom de mon père. Quand il vivait, il y avait une esclave, Fatimata-Belle, dont le fils Akhali est ton ennemi. Celui qui t'a donné la force de construire ton bateau, te fournira aussi les moyens d'aller au Gourma combattre Akhali. Farañgaka ! Je vais te donner tous les sortilèges et les piroguiers que ton père a laissés en mourant. »

Alors il le laissa là. Il appela : « Albarka-Babata ! » Celui-ci dit : « Voilà ! maître ! » Fomboragali ! — « Voilà ! maître ! » — Kousoutelje ! Kousou-Djoumandi ! Hi-korembanoura ! Hi-bongo-mbanoura ! Fama-Kautje ! Hikaton-djereDjongo ! Bouboulougadji ! (1) Ahmadou-Karankaran ! Asseyta-Bakari ! Koynsata-Bakari ! Hasey-ukandje-s'a-su ! Tjere-nda-tjere-Kati ! Tjere-nda-tjere-notangou ! Hi-koregafa-noni ! Hi-boñgo-gafa-noni ! Venez tous ici ! »

Ils arrivèrent au nombre de 333. Il leur dit : « Allons ! je vois que notre race n'est pas encore éteinte et qu'elle ne s'éteindra jamais ici-bas ! » Il dit à Farañg : « Voici les piroguiers, ceux de proue et ceux de poupe ! Nabonké ! Fais attention ! Les gens de Gao seront témoins de tes actes ! Respecte les Sorko ! Respectez-vous mutuellement ! Dans votre union à Gao tu trouveras ta puissance, Nabonké ! »

Il lui enseigna ensuite tous les sortilèges qu'il connaissait. Il lui dit : « Nabonké ! prends le bouc noir, la poule noire, le vase de terre pour le lait frais, fais attention à Karamankoy, à Marmankoy (2), à Kayankoy, à Mangasi ! Voilà que je t'ai tout donné, Farañg ! »

Farañg revint trouver sa mère et lui dit : Ngasa, ma mère ! Rendons grâce à Dieu ! mon oncle Tinamori m'a donné 333 piroguiers ; il m'a donné aussi beaucoup de sortilèges ! Ngasa dit aux

(1) Surnoms des matelots armant la pirogue.

(2) Noms des divinités protectrices de la race Sorko. Son oncle l'initie au culte à rendre à la divinité.

Piroguiers : « Que le salut soit sur vous ! Approchez ! » Les piroguiers entrèrent et s'assirent dans la maison. Ils se couchèrent.

Le lendemain, au jour, ils allèrent avec Farañg à la forêt ; ils coupèrent des palmiers nains, les préparèrent et revinrent coudre le bateau. Quand il fut terminé ils le mirent à l'eau.

4° *Ses pêches.* — Le lendemain Farañg dit aux piroguiers : « Allons sur le Haousa ! allons à la pêche ! » Ils partirent. Farañgaka tua 300 hippopotames, 300 caïmans, 300 lamantins, 300 tortues d'eau, 300 boas, 300 lézards d'eau, 300 gay (gros silures). Les piroguiers lui dirent : « Par Dieu ! et pour ton père ! couche-toi ! Demain tu le vengeras ! » Ils revinrent. Albarka-Babata dit aux piroguiers : « Que le salut soit sur vous ! Obéissez à Dieu et à Farañg, comme moi, j'obéis à Dieu et à Farañg.

Farañg continua ses pêches dans tout le pays.

(*Pêche à Wagay.*) Il dit à ses piroguiers : « S'il plaît à Dieu, j'irai à Wagay, je pêcherai et donnerai le produit aux gens de Wagay ! » Le lendemain ils partirent pour Wagay. Il tua des hippopotames, des lamantins, des caïmans, des tortues d'eau, des boas, des lézards d'eau, des gay. Il arriva ainsi à Wagay et aborda au port. Il appela Albarka-Babata et lui dit : « Monte au village et dis au chef de venir ici ». Albarka-Babata alla trouver le chef et lui dit : « Chef ! Nabonke te fait dire d'amener au port tous les gens, hommes et femmes ». Ils vinrent et saluèrent Farañgaka. Celui-ci leur dit : « Reculez-vous un peu, que je vous jette un peu de viande pour faire la sauce de votre nourriture ! » Ils se retirèrent et Farañg leur jeta des hippopotames, des caïmans, des lamantins, des tortues, des boas, des lézards, des gay.

Les gens de Wagay ramassèrent, mais ne purent en venir à bout ; la viande se corrompit avant qu'ils eussent fini. Ils remercièrent Farañg en lui souhaitant une aussi longue vie que celle de ses pères.

Farañg partit. Il dit à Albarka-Babata : « Je vais encore pêcher ici, mais si rien ne s'y oppose, je n'oublierai pas la Belle, ni Akhali, ni Ahambal, ni Bokholiten, je ne les oublierai pas, ces esclaves des Kelennasara ! Je veux que tout Gao sache qu'il est temps que je venge mon père, que tout le Dendi (1) soit témoin de ma vengeance ! Albarka-Babata ! je le jure sur la Sonna !

(*Pêche à Wagay-bougou.*) Farañg lui dit : « Demain, de bonne heure, j'irai pêcher sur le fleuve de Wagay-bougou ! » Ils se couchèrent.

(1) Province du S.-E. de l'empire Songhoï. Pris en général veut dire l'Est.

Le lendemain les Sorko embarquèrent et le ramenèrent jusqu'à Wagay-bougou. Ils tuèrent des hippopotames, des lamantins, des caïmans, des tortues d'eau, des lézards d'eau, des boas, des gay. Les barques étaient pleines. Ils gagnèrent le village. Les gens de Wagay bougou avaient appris la nouvelle et considéraient de loin le Sorko qui venait. Arrivé au port, Farañg dit à Albarka-Babata : « Va dire au chef de venir avec ses gens, hommes et femmes ». Albarka Babata alla dire au chef d'amener tous ses gens. Ils vinrent saluer le Sorko. Celui-ci leur dit : Reculez vous un peu, que je vous jette un peu de viande pour la sauce de votre nourriture ! »

Ils se retirèrent. Le Sorko leur jeta des hippopotames, des lamantins, des tortues d'eau, des caïmans, des boas, des lézards d'eau, des gay.

Pendant sept jours ils ramassèrent la viande, le reste se corrompit avant qu'ils aient pu l'emporter. Ils remercièrent le Sorko en disant : « Sorko ! Que Dieu te donne une vie aussi longue que celle de tes pères ! »

Farañg dit à Albarka-Babata : « Demain, si tout va bien, j'irai pêcher à Berre-goungou. Ils se couchèrent.

(*Pêche à Berre-goungou*). A l'aurore le Sorko se leva et dit : Albarka Babata ! je te le jure sur la Sonna, le Dendi apprendra que le temps de venger mon père est venu, que je ne l'oublie pas. » Il prépara des harpons, en fixa le fer à la hampe : il tua des hippopotames, des lamantins, des caïmans, des tortues d'eau, des boas, des lézards d'eau, des gay ; puis il dit à Albarka-Babata : « Gagnons Berre-goungou ! » Ils y allèrent. Farañg dit à Albarka-Babata d'aller chercher le chef et ses gens, hommes et femmes. Il y alla. Les gens de Berre-goungou vinrent saluer le Sorko. Il leur demanda des nouvelles du pays. Puis il leur dit : « Reculez-vous que je vous jette de la viande ! » Quand ils se furent retirés, il leur jeta de la viande. Pendant sept jours ils ramassèrent et le reste se corrompit sur place. Ils le remercièrent.

Retour à Gao. — Farañg dit à Albarka Babata : « Retournons à Gao pour dire à Ngasa que les gens de Wagay, de Wagay-boujou de Berre-goungou ont vu ».

Ils partirent.

En arrivant à Gao il alla trouver sa mère, s'assit auprès d'elle et lui dit : « Ngasa, ma mère, il vaut mieux agir soi-même une fois que de faire agir d'autres, fussent-ils cent ! Toutefois je vais envoyer un homme au Gourma pour annoncer à Fatimata-Belle que je suis né, que je viendrai venger mon père, que tout le Gourma sera témoin de ma vengeance. »

Il envoie au Gourma Fomborogasi et Fombebagoûbe. — Il appela Fomborogasi, il appela Fombebagoûbe : « Fomborogasi, dit-il, je t'envoie avec Fombebagoûbe. Allez par le Haousa, vous passerez ensuite sur le Gourma, vous irez trouver Fatimata-Belle, vous lui direz : Farangaka-Nabo-Kontabo te fait dire : que Dieu détruise ta race ! Que le Grand Prophète détruise ta race ! Moi, Farañgaka-Nabo, je vengerai mon père, si Dieu me donne vie j'irai trouver au Gourma l'esclave des Mittisen et des Agawaddaren ! Vous direz à Akhali : Voici les paroles du Sorko : Va, viens, vole, je te suivrai. — Attacher un homme n'est pas aussi difficile que de le délier. — Si la hyène se fait tisserand, le mouton lui prépare sa navette. — Si le chat se fait marchand, la souris lui comptera ses capris. »

Ils partirent. Ils voyagèrent chaque jour en parlant de bonne heure. Enfin ils atteignirent le Gourma. Fatimata-Belle était là. Ils s'enquirent de la tente de la Belle. « Voyez, leur dit-on, cette tente là-bas, on dirait une forêt, c'est là. » Ils arrivèrent, saluèrent. On leur étendit des nattes, ils s'assirent. Fatimata-Belle appela son esclave Djidi-ber : « Prends des Kram-Krams (1), lui dit-elle, et prépare à déjeuner à mes hôtes ». Pendant que Djidi-ber s'acquittait de son office Fomborogasi dit à Fombebagoûbe : « Cette esclave est jolie, je l'aime ! » Djidi-ber leur apporta du dôn (boisson rafraîchissante) : ils mangèrent, ils burent jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. Fomborogasi dit à Fombebagoûbe : « Moi je ne ferai pas la commission de Farañg. Si Fatimata Belle me demande ce que nous sommes venus faire, je lui dirai que je suis venu demander Djidi-ber en mariage. » — Ils restèrent là jusqu'à la nuit. Fatimata-Belle leur dit : « Mes hôtes, que voulez-vous de moi ? » Fomborogasi répondit : « Je suis venu demander Djidi-ber en mariage ». — « Qui es-tu ? » — « Je suis un homme Wagay-bougou, les Soñgoytje(2) sont mes maîtres. » — Fatimata-Belle lui donna Djidi-ber. « Je te donne Djidi-ber, mon esclave, épouse-la » — Il l'épousa.

Ils restèrent longtemps au Gourma.

(*Boumboulougasi.*) Farañg appela Boumboulougasi et lui dit : « Va donc voir ce que deviennent Fomborogasi et Fombebagoûbe ». Il partit, en arrivant au Gourma il demanda la tente de Fatimata-Belle. On lui dit : « Vois la tente qui est là-bas, semblable à une forêt, c'est là. » Il y alla, il trouva Fomborogasi étendu appuyé sur son coude (Fombebagoûbe était allé se promener dans le

(1) Graines de « panisetum dysticum » grosse comme du millet, que l'on mange en coulis, avec du lait.

(2) Songoytje, enfants du Songol.

campement). Ils se saluèrent. Boumbouloungasi dit alors : « Fomborogasi, notre maître me charge de te demander si tu es malade, si rien de mauvais ne vous est survenu au Gourma ». — « Nous ne sommes pas malades, mais nous n'avons pas été libres. » — « Où est Fatimata-Belle ? » — « Elle est dans sa tente. » — Il alla chez Fatimata-Belle, la salua et lui dit : « Nabonke te fait dire : Que Dieu te brise ! que Dieu détruise ta race ! Si Dieu me donne vie, je viendrai te trouver au Gourma, pour venger mon père. Celui qui a épousé ton esclave est l'envoyé de Farañg. » Fatimata-Belle se mit à rire : « Et toi, dit-elle, qui es-tu ? » — « Moi, je suis Boumbouloungasi. » — « Donc, quand tu retourneras chez Farañg, dis-lui que s'il revient au Gourma, il m'y trouvera, dis lui : « Kobe-taka, ton père, est ici, enterré, à plus forte raison, toi qui es à peine né y resteras-tu ; sache aussi que ton esclave que tu m'avais envoyé s'est marié ici à Djidi-ber mon esclave. »

Elle appela Djidi-ber, et lui dit : « Il paraît que ton mari est un esclave du Sorko, tu ne seras plus sa femme dès aujourd'hui. »

On envoya chercher Fombebagoube et toutes trois revinrent à Gao.

Boumbouloungasi dit à Farañg : « Fomborogasi et Fombebagoube n'ont pas fait ta commission, au contraire ils épousèrent là-bas l'esclave de la Belle. Moi je l'ai faite, ta commission : Farangaka Nabo ! Cette Belle est très forte, si tu voyais sa tente, tu dirais une forêt ; cette Belle est très grande, elle est grande comme le monde ! lorsqu'elle s'asseyait sous sa tente, la moitié de son corps est dedans, l'autre moitié est dehors. »

Farangaka lui dit : « Cette Belle est grande, dis-tu ? Eh bien, si je vis, je détruirai sa race dans le monde comme si elle n'avait jamais existé ». Boumbouloungasi lui dit : « Elle m'a dit de te dire que ton père Kobe-taka était enterré au Gourma, à plus forte raison toi, qui es à peine né. » Farang dit : « Soit ! »

Il appela Albarka-Babata et lui dit : « Si rien ne s'y oppose, je veux aller voir Tigilem. Je te jure par la Sonna que je ne perds pas de vue la Belle, et que n'oublie pas ses paroles ».

Ils allèrent coucher.

Voyage à Tigilem. — Le lendemain, à l'aurore, ils se levèrent. Farang embarqua ses armes, puis entra dans sa barque. On partit. Le Sorko passa la journée à harponner. Il dit à Albarka-Babata : « Abordons sous ce gros arbre, et déjeunons ! » — Ils débarquèrent sous l'arbre, descendirent à terre les marmites et le foyer. Ils firent la cuisine et mangèrent bien.

(*Le Djinni de Tigilem*) (1). Le Sorko dit à Albarka Babata : « Je vais dormir et ronfler un peu ! » Il se coucha à terre et dormit. Les piroguiers s'assirent auprès de lui.

Le Djinni de l'arbre descendit et leur dit : « D'où venez-vous et où allez-vous ? » — « Nous venons de Gao, et nous allons à Tigilem. » — « Mais vous ne savez donc pas que personne ne peut aborder ici impunément, à plus forte raison s'asseoir au pied de mon arbre et y faire sa cuisine et y coucher ? »

Alors les piroguiers se levèrent et se mirent à pleurer sur leur sort. Le Sorko s'éveilla et dit : « Albarka-Babata ! Qu'y a-t-il ? vous pleurez ? Est-ce que je suis mort ? » Alors le djinni de l'arbre s'agita, le Sorko se leva, il dit au Sorko : « Ton voyage te portera malheur ! » — « Et toi, ta venue ici sera ton malheur ! » — Le Sorko s'écria : « Que son arbre soit coupé aujourd'hui ! » — « Et toi, dit le djinni, tu mourras aujourd'hui même ! et tous tes piroguiers périront et disparaîtront de la face du monde ! » Ils continuèrent à s'invectiver ainsi : « Je jure que ton arbre sera coupé aujourd'hui ! » — « Et toi et tes piroguiers vous périrez aujourd'hui. » — Enfin ils se lassèrent. Le Sorko appela ses idoles à son aide ; il enleva le djinni, le lança en l'air, le jeta à terre ; puis il lui saisit le cœur ; il appela Albarka-Babata : « Donne-moi mon couteau ». Il le prit et le plaça sur la gorge du Djinni. Celui-ci supplia : « Ne m'égorge pas, au nom de Dieu et de son prophète ! Je vais te donner des sortilèges ». Le Sorko retint son bras. — Le djinni lui donna des sortilèges. « Ce sortilège te servira dans telle et telle circonstances. » Il lui donna ainsi 333 sortilèges. — Le Sorko lui dit : « Tu m'as tout donné ? » L'autre répondit : « Oui ! c'est tout ! » — Le Sorko replaça son couteau sur la gorge du Djinni. Celui-ci s'écria : « Ne m'égorge pas, j'ai encore des sortilèges ! » Il lui donna encore 333 sortilèges. — Le Sorko recommença à le menacer de son couteau. « Ne m'égorge pas, je vais te donner le vase au sortilèges ! » Il le lui donna. Alors le Sorko égorgea le Djinni. Il creusa une fosse et l'enterra. Or c'était le fils du chef des Djinni. Tous les Djinni pleurèrent sa mort : « Malheur ! Farangaka-Nabo nous a détruits aujourd'hui en égorgeant le fils de notre chef. Si celui-ci ne lui avait pas donné les sortilèges, jamais il n'aurait revu le soleil, maintenant nous n'avons plus de pouvoir. »

(*Retour à Gao.*) Farañg revint à Gao. Il dit à sa mère : « Ngasa,

(1) Les Soudanais en général et surtout les fétichistes primitifs des montagnes croient à l'existence d'êtres supérieurs aux humains, sortes de génies du lieu, qui se partagent les différents sites terrestres. Les humains entrent en relations avec ces génies, se placent sous leur protection exclusive, leur font des libations et cherchent à pactiser avec eux.

ma mère, qu'il advienne ce que pourra, demain sans faute je vais aller trouver Fatimata-Belle, la maîtresse de Djidi-ber, l'esclave des Wittisen, des Agawaddaren, des Kalinokounder, des Kelennasara, des Keltegosma, des Kelhehaggaren, des Tendjeredjef, des Houbibi, des Lenchar, des Telemakhtou, des Kelantasar, j'irai la trouver. »

Sa mère lui répondit : « Nabonke, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela ; va consulter les idoles ». — Il alla à ses idoles ; il appela Karmankoy, Marmankoy, Kayankoy et leur dit : « Demain, je veux aller trouver Fatimata-Belle » ! Ils lui répondirent : « C'est bien » ! — Ils le retinrent sept jours et encore sept jours, — ils lui firent boire un breuvage et lui enseignèrent toutes choses. Alors il revint chez sa mère et lui raconta ce que les idoles (1) avaient fait. Celle-ci lui dit : « Maintenant, va trouver Fatimata-Belle ».

8° *Départ de Farang.* — (*Mort de Fatimata Belle.*) Il partit et se dirigea vers le Gourma. Albarka-Babata poussait la barque. Ils trouvèrent Fatimata-Belle changeant de campement. Elle prit une outre et vint l'emplir au bord du fleuve. Elle mit un pied sur une rive et l'autre en face sur l'autre rive, elle se pencha pour emplir son outre, or sa couverture était tombée.

Quand le bateau de Farañg arriva, il la trouva dans cette position. Farañg était couché dans le bateau, les piroguiers poussaient, faisaient face aux parties nobles de Fatima Belle. Ils entrèrent ainsi dans le ventre de la Belle, sans le savoir. Elle-même ne se douta pas de la chose. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à son cœur, mais là le bateau ne put passer. Ils réveillèrent Farañg : « Lève-toi, nous sommes au bout du fleuve ! » Farañg se leva, et leur dit : « Retournez en arrière, vous n'êtes pas à l'extrémité du fleuve, mais dans le ventre de la Belle ! »

Quand ils furent sortis, Farañg dit à Fatimata-Belle : « Hé ! Belle, idolâtre, qui ne pries pas, qui ne connais ni Dieu ni son Prophète, ôte-toi de là que je passe avec mon bateau ! » — Elle lui répondit : « Je ne me retirerai pas d'ici que mon outre ne soit pleine ». — « Si tu ne te retires pas, je détruis ta race à jamais ». — « Je n'ai rien à te dire, Akhali, Ahambal, Bokholiten sont là pour te répondre. »

Farañg descendit à terre ; il saisit une patte de l'outre et voulut pousser Fatimata-Belle pour la faire tomber. Celle-ci tira sur l'autre patte de l'outre et l'outre s'arracha. Fatimata-Belle s'écria : « Tu seras puni aujourd'hui et l'œil qui t'a vu ne te verra plus jamais ».

(1) Idoles, divinités protectrices.

Farañg saisit son harpon et frappa la Belle et la transperça. Fatimata arracha le harpon et le lança contre Farañg, mais celui-ci para le coup. Farañg reprit le harpon et en frappa de nouveau la Belle. Elle tomba. Farañg et ses piroguiers la frappèrent jusqu'à ce qu'elle mourût.

(*Mort de Akhali*). Farañg débarqua alors et établit son camp dans cet endroit. Ils se mirent à pêcher pendant quatorze jours. La nouvelle arriva aux oreilles de Akhali-Belle. Il prit son poignard, son sabre, ses deux lances et vint au camp de Farañg sur l'autre rive du fleuve. Il salua : « Le salut soit sur vous, maudits Sorko ! » Ils lui répondirent : « Et sur toi le salut, maudit esclave de Belle ! » — Akhali dit : « Farañg, que Dieu te perde, qu'il perde ta mère, ton père, ton grand-père, ton oncle, ta tante, ton commencement et ta fin, tous tes ancêtres ! Qu'il détruise le camp d'où tu viens, la ville d'où tu sors ! je jure de te faire aujourd'hui plus que tu n'as fait à ma mère. »

Farañg dit : « Albarka-Babata ! Que dit donc cet homme de l'autre côté du fleuve ? Je n'entends pas une de ses paroles ! » — « Moi, non plus, je n'ai pas compris une seule de ses paroles, je n'ai entendu que le son de sa voix. » — « Allez le chercher ! »

Ils le traversèrent. Quand il fut arrivé, Farañg lui dit : « Que disais-tu ? » — « Je te disais que Kobe-taka a eu le cou cassé ici. »

« Dormons jusqu'à demain, répondit Farañg ; demain nous nous verrons et nous nous expliquerons ensemble ! »

Ils dormirent jusqu'au lendemain. On lui donna à souper. Akhali dit : « Depuis ma naissance, je n'ai jamais mangé la nourriture des Sorko, je ne commencerai pas aujourd'hui. » Ils lui dirent : « Par Dieu ! s'il plaît à Dieu et à son Prophète demain, nous te percerons de ta lance ! »

Farañg lui dit : « Dormons ! »

Ils allèrent se coucher. Le lendemain, ils se levèrent.

Ils se mesurèrent. Akhali le frappa de sa lance : elle ne pénétra pas. Il le frappa de son autre lance : elle ne pénétra pas. Il le frappa de son poignard : le poignard se brisa. Il le frappa de son sabre : le sabre se brisa.

Alors Farañg le frappa de son harpon, le harpon pénétra tout entier. Akhali mourut.

Farañg chanta ses propres louanges : « Moi ! Nabo ! Kontabo ! Sondji-nabo ! Sognakolegni-nabo ! Ngasa-doumi-denkele ! Sata-doumi-gouroudjoumboy ! Je rends gloire à Dieu et à son Prophète. »

(*Mort de Ahambal*.) La nouvelle arriva aux oreilles de Ahambal-

Belle. Il s'écria : « Malheur de moi ! Belle ! esclave des Mittsen ! » Il se prépara : il prit sa lance, son sabre, son poignard et marcha contre Farañgaka. Quand il arriva il dit : « Farañgaka Nabo ! Je jure que tu changeras de camp aujourd'hui et que tu di-paraitras comme si jamais tu n'avais vu le jour. »

Farañg lui répondit : « Viens ici, attendons à demain et alors les gens du Gourma, du Haousa, du Dendi, du Malle (1), du Dengua entendront dire que lui, Farañgaka-Nabo et Fatimata-Belle, l'esclave maudite, vêtue de cuir, mangeuse de daney, de nganchi, de ngorfou, se sont rencontrés. Que ce qui a perdu Fatimata-Belle et Akhali-Belle te perdra aussi, toi, Ahambal-Belle ».

Ils se couchèrent. Le lendemain, Ahambal réveilla Farañg et celui-ci lui dit : « Je ne me lèverai que je n'aie déjeuné ».

Ahambal alla s'asseoir. Quand Farañg eut déjeuné, vers midi, il se leva et dit « Allons, Ahambal-Belle ! maudit esclave, arrive ici, que nous nous battions ! »

Ahambal se ceignit ; il brandit sa lance, et marcha contre Farañgaka. Il le frappa, mais Farañg para le coup. Il le frappa de son poignard : le poignard se brisa. Il le frappa de son sabre : le sabre se brisa. Alors Farañg prit son harpon, le brandit et le lança. Le harpon pénétra dans la tête de Ahambal et le traversa de part en part de haut en bas. Ahambal tomba et mourut. Alors Farañgaka-Nabo chanta ses propres louanges.

(*Mort de Bokholiten.*) Bokholiten apprit cette nouvelle. Il partit, alla à sa tente, y entra, prit la lance, la planta en terre ; il prit son poignard, le posa à terre ; il prit son sabre, le posa à terre ; il prit son bouclier, le posa à terre. Il prit sa ceinture et s'en ceignit ; il prit son amulette, se la passa au cou ; il sortit. Il prit ses armes et courut à la rencontre de Farañg. Il arriva et dit : « Farañgaka ! le Dendi, le Dengu entendra parler de nous ! »

Farañg lui dit : « A demain ! je vais dormir ! Ecoute, Bokholiten-Belle ! Le Gourma et le Haousa sauront que je suis ici. Ta lance ne me percera pas ; mais mon harpon ne te percera pas non plus. Je t'emmènerai à Gao, pour te faire voir à tous mes gens. »

Ils se couchèrent et dormirent.

Le lendemain ils se levèrent. Ils marchèrent à la rencontre l'un de l'autre. Bokholiten le frappa de sa lance, Farañg la para ; il frappa de son poignard, de son sabre : le poignard et le sabre se cassèrent. Alors Farañg saisit Bokholiten par son vêtement et le conduisit ainsi jusqu'à Gao, après lui avoir attaché les bras derrière le dos.

(1) Noms de province, Malle, Mali.

9° *Retour à Gao.* — Il revint donc à Gao. Il dit aux gens de Gao : « Vous êtes témoins que ce que Farañg-Ber, ni Kobetaka n'ont pu faire, moi Farañg-Aka-Nabo, je l'ai fait. J'ai tué Fatimata-Belle, Akhali-Belle, Ahambal-Belle ; je suis venu ici avec Bokholiten-Belle ! »

Les gens de Gao lui dirent : « C'est vrai ! Nabo ! Kontabo ! Sond-jionabo ! »

Il amena Bokholiten-Belle, le coucha sur son bouclier et l'égorgea.

Telle est l'histoire de Farañgaka avec Fatimata-Belle (1).

DUPUIS-YACOUBA.

PETITES LÉGENDES LOCALES

DCXLVI

L'AUMONIER QUI REVIENT

Au château ruiné de la Chaise (Charollais), tous les matins, à 7 heures précises, l'aumônier venait dire sa messe ; arrivé à l'évangile, on entend très nettement qu'il déchire le feuillet du livre et disparaît ensuite avec un grand silence.

DCXLVII

LES TRÉSORS DE FOULIN

A Grury (Autunois), les caves des ruines féodales du château de Foulain renferment des trésors qui sont gardés par une vipère dont elle seule connaît la cachette. On la vit plusieurs fois descendre la colline pour se baigner dans l'étang qui est au pied, ses yeux lancent des éclairs et sa longue queue agitée forme des anneaux qui font grand bruit. La dernière fois qu'on l'a vue, il y a environ cent ans, elle semblait descendre du ciel dans un nuage projetant des éclairs.

(1) Cette légende paraît reproduire les différentes phases de la lutte des tribus de pêcheurs Sorko-songol contre des tribus de bellâhs vassales des Touaregs établies sur les bords du Niger.

DCXLVIII

LE TRÉSOR DE MONTJEU

Au beau parc de Montjeu, au-dessus de la ville d'Autun, propriété de la descendance du célèbre Talleyrand-Périgord, l'évêque constitutionnel de cette ville, la tradition assure que cinq gros tonneaux d'argent sont cachés sous les gros arbres, qu'il sera presque impossible de les retrouver, et déjà de nombreuses fouilles ont été faites dans cette intention sans y parvenir.

H. MARLOT.

LA MER ET LES EAUX

CCCXVI

LES FONTAINES MIRACULEUSES DU PAS-DE-CALAIS (1)

V



SAINT Josse, fils de Judicaël, roi de Bretagne, naquit en 593. Il quitta, jeune encore, le palais de son père, afin de se vouer à la solitude et à la prière. Il arriva sur les bords de l'Authie, où le duc Haymon, qui gouvernait alors la contrée, lui offrit une bienveillante hospitalité, à laquelle il renonça pour se retirer au milieu des bois. La réputation des vertus du pieux anachorète attirant de nombreux visiteurs, il ne pouvait satisfaire son amour du recueillement et il crut devoir s'éloigner encore.

Haymon le conduisit dans une vaste forêt située non loin de la mer. Tandis que Josse cherchait un endroit convenable pour établir son ermitage, le duc se livrait au plaisir de la chasse et il ne tarda pas à être dévoré d'une soif ardente ; alors le saint, nouveau Moïse, planta son bâton en terre et l'on vit jaillir une source d'eau vive. Afin que les chiens ne troublassent pas la limpidité de cette eau, Josse fit jaillir une seconde fontaine, la *fontaine*

(1) Cf. t. XX, p. 407.



aux Chiens, à peu de distance de la première qui s'appela la *fontaine aux Chrétiens*. Une fort jolie chapelle a été récemment construite près de cette fontaine.

L'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer fut fondée non loin de là après la mort du saint.

VI

L'ancien château d'Airon-Notre-Dame, construit en pierres blanches et flanqué de tourelles, était entouré de fossés. Les sources de la rivière appelée la Petite Arche ou la rivière du Bras d'Or baignaient le pied de ses murailles. Saint Josse y séjourna quelque temps et l'on montre encore dans la ferme de M. Hacot la chambre qui lui servait d'oratoire.

L'une des sources s'appelle la *Coque des Moines*. La légende suivante s'y rattache : Quatre moines de Saint-André-au-Bois se rendaient la veille de Noël à l'abbaye de Saint-Josse pour célébrer la messe de minuit. La terre étant couverte de neige, ils s'égarèrent et furent engloutis dans cette fontaine avec le chariot et les chevaux qui les conduisaient. Le peuple crédule ajoute qu'il suffit de prêter une oreille attentive, durant la nuit de Noël, pour entendre le chant des moines qui célèbrent l'office au fond du gouffre.

VII

La tradition nous apprend que saint Liépard, patron de la paroisse de Raye, étant venu dans la contrée pour évangéliser les habitants, se fixa au milieu de la forêt de Labroye. Une hutte couverte de feuillage lui servait à la fois d'oratoire et d'abri contre l'intempérie des saisons. Il allait se désaltérer à une fontaine et suivait, pour s'y rendre, le sentier qui porte son nom. Cette fontaine, jadis environnée de murailles et ornée de l'image du saint évêque, était l'objet d'un pèlerinage fameux. Les populations des villages voisins s'y rendaient le 3 juin et le dimanche suivant. On invoquait saint Liépard pour obtenir d'être guéri de la fièvre qui sévit presque toujours dans cette contrée marécageuse, et on se lavait le front avec l'eau de la source pour être préservé des maux de tête. Toujours d'après la tradition, saint Liépard aurait subi le dernier supplice dans les bois environnants ; les habitants de Labroye voulurent le transporter dans leur église sur un char attelé de huit chevaux sans pouvoir y réussir, tandis qu'un seul cheval le conduisit facilement à Raye.

La solennité du 3 juin était l'occasion de grandes démonstrations.



On raconte que deux voyageurs qui traversaient un jour la vallée, ayant entendu les cloches de Raye et les cris de joie des pèlerins, se permirent des plaisanteries grossières au sujet de saint Liépard. Aussitôt la terre s'entr'ouvrant sous leurs pas, ils disparurent pour jamais, et une source abondante jaillit sur-le champ à cet endroit. Telle est l'origine légendaire de la fontaine miraculeuse dont les eaux se perdent maintenant dans le canal de dessèchement. Il n'y a pas bien longtemps, on conduisait encore les enfants près de cette fontaine la veille de la fête, afin qu'ils puissent entendre les gémissements plaintifs des blasphémateurs.

(*Dict. hist. du Pas-de-Calais.*)

ED. EDMONT.

LES MÉTÉORES

I

LE TAUREAU (1)

§ 2

Chez les Bandas, population nègre de la région du Tchad, Aldebaran est appelé Oréro (2).

§ 3

D'après les Esquimaux, deux personnages qui conduisaient des chœurs de chants forment maintenant deux étoiles de la constellation du Taureau (3).

VII

L'ARC-EN-CIEL (4)

§ 74

D'après les croyances populaires du Mecklembourg, quand on voit le soir un arc-en-ciel à l'est, c'est signe de beau temps pour le lendemain.

(1) Suite, voir t. XVIII, p. 504.

(2) G. Toqué, *Essai sur le peuple et la langue banda*, Paris, 1905, in-8, p. 116.

(3) *Mythologie et légendes des Esquimaux du Groenland*, Alençon, 1874, in-8, p. 38.

(4) Suite, voir t. XX, p. 474.

Arc-en-ciel du matin, souci du berger.

Arc-en-ciel du soir, tranquillité pour le berger.

On trouve un trésor à l'endroit où l'arc-en-ciel repose sur la terre (1).

§ 75

La plupart des Indiens appellent l'arc-en-ciel *Dhanus*, ou arc de Râma-Chandra : les Musulmans le nomment l'arc de Bâbâ Adam, ou du père Adam. Dans le Pendjâb, il est connu généralement sous le nom de la Balançoire de Bibi Bâi, femme du saint Sakhi Sauvar. Les Persans l'appellent arc de Rostem, ou de Chaïtan (ou Satan) ; ou Chemchir-i-Ali, l'épée d'Ali. En sanscrit, c'est Rohitam, l'arc invisible d'Indra. Dans les montagnes, on le nomme Panihârin ou la porteuse d'eau (2).

IX

ORION (3)

§ 20

Chez les Bandas, population nègre de la région du Tchad, le Baudrier d'Orion est appelé *Téré*.

Orion porte le nom de *N'griédou* (4).

§ 21

Dans l'Inde, Orion est Mrigasiras, la tête de Brahma, sous la forme d'un cerf.

Elle fut tranchée par Siva lorsque la divinité essaya de faire violence à sa propre fille Sandhyâ, le crépuscule (5).

XI

L'ÉTOILE POLAIRE

§ 1

Chez les Turkomans l'étoile polaire se nomme *Temir Kazik*, la cheville de fer, à cause de son immobilité (6).

(1) Bartsch, *Sagen, Märchen und Gebräuche aus Meklenburg*, Vienne, 2 v. in-8°, 1879-1880, t. II, p. 212.

(2) W. Crooke, *The popular Religion and Folk-lore of Northern India*, Westminster, 1896, 2 v. in-8, t. I, p. 25.

(3) Suite, t. XIX, p. 464.

(4) G. Toqué, *Essai sur le peuple et la langue banda*, Paris, 1905, in-8, p. 116.

(5) W. Crooke, *The popular Religion and Folk-lore of Northern India*, Westminster, 1896, 2 v. in-8, t. p. 25.

(6) A. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, tr. fr. Paris, 1865, in-8, p. 87.

§ 2

D'après les Indiens, Dhruva, l'étoile polaire, était le petit-fils de Manu Swayambhuva et fut chassé de sa maison par sa belle-mère. Bien que Kchatrya, il se joignit aux Richis (qui forment la grande Ourse) et finalement fut élevé aux cieux comme le pivot des plantes (1).

XII

LES ÉTOILES FILANTES (2)

§ 39

D'après une croyance populaire du Mecklembourg, l'étoile filante est le dragon qui apporte à ses adhérents du bien volé ailleurs, particulièrement de l'argent. Si quelqu'un est lié avec lui, il disparaît au-dessus de sa maison et se laisse descendre par la cheminée. Une balle de feu est chargée d'un riche butin. On dit de lui : *De Drok treckt*. Si quelqu'un se moque de lui, il lui envoie une masse terriblement infecte.

On prétend aussi que là où descend le dragon, là où l'étoile disparaît, il laisse du bonheur.

§ 40

On croit aussi dans le Mecklembourg que la chute d'une étoile filante désigne un mort.

§ 41

Une autre croyance, c'est que l'étoile filante est un messager envoyé par Dieu. (3)

§ 42

Une étoile filante fut considérée par l'empereur Julien comme l'étoile de Mars se manifestant à lui en signe de menace. A ce propos, Ammien Marcellin en donne les explications suivantes : C'est le météore que nous appelons *diæssôn* (engrec, qui passe vite) et qui jamais ne tombe ni ne touche la terre, car celui qui croit que des corps peuvent tomber du ciel est accusé à bon droit d'impiété et de folie. Quelques-uns pensent que ce sont des étincelles échappées au feu de l'éther et qui s'éteignent quand la force leur manque pour aller

(1) W. Crooker, *The popular Religion and Folk-lore of Northern India*, Westminster, 1896, 2 v. in-8, t. 1, p. 24-25.

(2) Suite, voir t. XX, p. 476.

(3) Barstch, *Sagen, Märchen und Gåbräuche aus Meklenburg*, 2 v. in-8°, Vienne, 1879-1880, t. II, p. 201.

plus loin ; ou bien c'est l'effet du rayonnement de la lumière sur la densité de la nue ou de son adhérence fortuite à ses flancs. Cette lumière prend la figure d'une étoile, dont la course dure aussi longtemps que la matière ignée l'alimente et qui, bientôt perdue dans l'espace, se dissout et s'absorbe dans la substance même dont le frottement lui a fait prendre feu (1).

§ 43

Suivant une croyance indienne, la résidence d'une âme dans le ciel est proportionnée aux charités qu'elle a faites sur la terre et lorsque cette durée est accomplie, elle tombe sous forme d'aérolithe. La chute d'une étoile filante indique que l'âme de quelque grand personnage passe à travers les airs, et quand les gens en voient une, ils placent leurs cinq doigts dans leur bouche pour empêcher leurs propres âmes de la rejoindre (2).

XIII

LES PLÉIADES (3)

§ 23

Chez les Bandas, population nègre de la région du Tchad, les Pléiades sont appelées *Oné* (4).

§ 24

Dans l'Inde, Krittikâ, ou les Pléiades représentent les six nourrices de Kârttikaya, le dieu de la guerre (5).

XVIII

VÉNUS (6)

§ 12

Chez les Bandas, population nègre de la région du Tchad, Vénus est appelée *Dioungoumé* (7).

(1) Ammien Marcellin, *Histoire* LXXV. ch. II, collect. Nisard, Paris, 1869, in-8°, p. 231, col. 1.

(2) W. Crooke. *The popular Religion and Folk lore of Northern India*, Westminster, 1896, 2 v. in-8°, t. I, p. 82.

(3) Suite, voir t. XX, p. 476.

(4) G. Toqué. *Essai sur le peuple et la langue banda*. Paris, 1903, in-8°, p. 116.

(5) W. Crooke, *The popular Religion and Folk-lore of Northern India*, Westminster, 1896, 2 v. in-8°, t. I, p. 251.

(6) Suite, voir t. XIX, p. 463.

(7) G. Toqué, *Essai sur le peuple et la langue banda*, Paris, 1903, in-8°, p. 116.

§ 13

Vénus était appelée chez les Mexicains *Tlahuizcalpan-teuctli*, c'est-à-dire : « Le seigneur qui éclaire le haut des maisons (1). »

RENÉ BASSET

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La vingt-et-unième assemblée générale de la Société a eu lieu le 31 janvier à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Charles Beauquier, président de la Société.

Le Secrétaire général expose la situation qui continue à être satisfaisante. Les recettes se sont élevées à 3,125 fr.55, somme inférieure aux prévisions, mais supérieure à celle réalisée en 1904. Les dépenses ont été, d'autre part, moindres que les prévisions : elles se montent à 2.693 fr. 45. L'excédent des recettes est de 432 fr. 10.

Pour 1906, il y a lieu de prévoir en recettes 3,817 fr. 10, et en dépenses 3,340 fr. qui laisseraient un excédent de 477 fr. 10.

M. Paul Sébillot dépose sur le bureau le Programme de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1906.

La Société, qui en 1904 avait été particulièrement éprouvée par le décès de sept de ses membres, n'en a perdu qu'un cette année, M. Lionel Bonnemère, qui faisait partie de notre Compagnie depuis sa fondation, et était membre du Comité Central. Il y a eu trois admissions, et aucune démission.

L'Assemblée renouvelle à M. Paul Sébillot, secrétaire général, le pouvoir de toucher au Trésor la subvention annuelle et les autres sommes qui pourraient être attribuées à la Société.

Plusieurs membres proposent des mesures destinées à instituer des réunions où seraient discutées, comme cela a eu lieu précédemment, des questions de Folk Lore. En principe, il a été décidé qu'il y en aurait quatre par an, qui pourraient être accompagnées d'attractions de diverses natures.

(1) Brasseur de Bourbourg. *S'il existe des sources primitives de l'histoire du Mexique*, Paris, 1864, in-8°, p. 43 et note 5.

Le Bureau pour 1906 est ainsi composé :

Présidents honoraires

MM.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
FRÉDÉRIC MISTRAL

Ancien Président

M. E.-T. HAMY

Président

M. CHARLES BEAUQUIER

Vice-Présidents

MM.

EMILE BLÉMONT
HENRI CORDIER
PAUL GUIEYSSE

Secrétaire général

M. PAUL SÉBILLOT

Secrétaires

MM.

GAUDEFROY DEMONBYNES
ALEXANDRE TAUSSEERAT

Commissiion de Rédaction

MM.

EMILE BLÉMONT
GAUDEFROY DEMONBYNES
A. VAN GENNEP
FÉLIX RÉGAMEY
ALEXANDRE TAUSSEERAT
JULIEN TIERSOT

Comité central

Membres résidant à Paris

MM.

CHARLES BEAUQUIER
RAPHAEL BLANCHARD
EMILE BLÉMONT
PRINCE ROLAND BONAPARTE
LOYS BRUEYRE
COMTE DE CHARENCEY
H. CORDIER
GUSTAVE FOUJU
GAUDEFROY DEMONBYNES
A. VAN GENNEP
PAUL GUIEYSSE
HUGUES KRAFFT
CHARLES LE GOFFIC
F. MACLER
FÉLIX RÉGAMEY
ARTHUR RHONE
PAUL SÉBILLOT
ALEXANDRE TAUSSEERAT
JULIEN TIERSOT

Membres ne résidant pas à Paris

MM.

RENÉ BASSET
EMMANUEL COSQUIN
A. LE BRAZ
ACHILLE MILLIEN
LÉON PINEAU



BIBLIOGRAPHIE

Paul Sébillot. *Le Folk-Lore de France*, tome II, *La mer et les eaux douces*. Paris, 1905, librairie Guilmoto, 478 p. in-8°, 16 francs.

Le second volume du *Folk-Lore de France*, mérite, pour l'abondance des renseignements, les éloges qui ont été justement décernés au premier volume, et je ne pourrais que répéter ce que je disais de ce dernier dans la *Revue des Traditions populaires*. Le zélé secrétaire général de notre société a groupé dans ce volume tout ce qui a trait à la mer et aux eaux douces et la masse des documents consultés est innombrable. A ce propos, j'exprimerai un souhait : c'est que dans le dernier volume, qui ne se fera pas longtemps attendre, à en juger par la régularité avec laquelle se suivent les premiers, l'auteur nous donne, sous forme de liste alphabétique, les titres des ouvrages qu'il a consultés et qui constituent une bibliothèque de folk-lore.

Le premier livre est consacré à la mer et comprend les chapitres suivant : 1, la surface et le fonds de la mer ; 2, les envahissements de la mer ; 3, les îles et les rochers en mer ; 4, la ceinture du rivage ; 5, les grottes marines ; 6, le bord de l'eau ; 7, les navires légendaires ; 8, observances et vestiges du culte. Le livre second traite des eaux douces et se divise ainsi : ch. 1, les fontaines ; ch. 2, la puissance des fontaines ; ch. 3, les puits (ce chapitre aurait pu être fondu dans le premier) ; ch. 4, les rivières ; ch. 5, les eaux dormantes.

En général, l'auteur s'est abstenu de comparaisons avec les mythes et les légendes d'autres pays, tout en introduisant dans son livre ce qui a été recueilli dans les pays de langue française, comme la Suisse romande et la Belgique wallonne. On peut objecter à cette méthode qu'elle isole, pour ainsi dire, les premiers de ce qui s'y rapporte et parfois même de leur origine. Tel mythe qui ne nous est parvenu qu'incomplet ou mutilé, s'éclaire parfois par un rapprochement avec une version conservée plus complète dans une autre région de langue différente, qu'il y ait emprunt ou origine commune. Mais ce procédé se justifie par l'immensité du travail que nécessiterait un rapprochement des mythes de France avec ceux des autres pays. En outre, le plan de M. Sébillot était de s'en tenir au folk-lore français et d'en présenter un recueil complet, et il y a réussi.

Pour montrer cependant de quelle importance sont les faits et les documents rassemblés dans ce riche recueil, je citerai quelques exemples au hasard de la lecture en y joignant de rares rectifications.

P. 9. La plus ancienne version du champ de lin fleuri pris pour la mer est donné par Paul Diaque (1). Ce sont les Hérules qui se trompent de la sorte, après avoir été vaincus par les Lombards.

(1) *Historia Longobardorum*, Hanovre, 1878, in-8°, t. I, ch. 20, p. 67 : Soldau, *Sagen und Geschichten der Longobarden*, Halle, 1888, in-12, p. 16 et note 1.

P. 11. L'expression " mer d'huile " est aussi employée à Alger.

P. 12. La mer comparée à un cheval, est le coursier que, dans la mythologie grecque, Poséidon fait jaillir d'un coup de son trident et le cheval ou la tête du cheval sur les monnaies de Carthage, la ville maritime par excellence.

P. 24. Dans les légendes des Arabes, Khidhr (Elie, prototype du Juif-Errant) et Dzou'nNoun ont aussi le privilège de marcher sur les eaux.

P. 34. Les *Mille et une Nuits* renferment de nombreux passages relatifs à des génies et à des peuples sous-marins : le conte de 'Abd Allah de terre et 'Abd Allah de mer est particulièrement consacré à ce sujet (1).

P. 100. La bosse enlevée par les fées; le même trait se trouve dans un conte rapporté par En Naouâdji (2), et reproduit par H'asan El Alati (3). Une traduction assez inexacte se trouve dans Cardonne (4).

P. 101. Le moine trompeur est aussi appelé le moine bourru.

P. 123. A propos du plat d'étain qui se remplit plusieurs fois par jour des plats demandés, cf. les rapprochements dans mes *Nouveaux contes populaires berbères* (5).

P. 167. Il est curieux de rapprocher la seconde partie de la formule bretonne des marins du Cap et de l'île de Sein, d'une pièce de Théophile Gautier où elle se trouve presque mot pour mot :

La barque est petite et la mer immense,
La vague nous jette au ciel en courroux;
Le ciel nous renvoie au flot en démenée,
Près du mât rompus, prions à genoux (6).

P. 185. La légende du cheval qui fait jaillir une source sous ses pieds existe aussi chez les Arabes à propos de la monture de Sidi Oqbah, le conquérant de l'Ifrîqyah et du Maghrib : Cf. Ibn 'Abd el H'akem, extraits de *l'Histoire de la conquête de l'Egypte* (7); En Nouéiri (8); El Bekri, *Description de l'Afrique et de l'Espagne* (9).

P. 195. Le roman de *Brun de la Montaigne* cité d'après Leroux de Lincy (note 5) a été publié (10) : l'épisode résumé dans le *Livre des Légendes* occupe les laisses XXX, LI, LII, LIII, LIV, LV, LVI, LVII, LVIII, LIX, LX, LXI, LXII, LXIII (p. 19-20, 31-39).

(1) Ed. du Qaire, 4 vol. in-8°, 1302 hég., t. IV, p. 193-202.

(2) *Halbat el Komait*, Le Qaire, 1299 hég., in-8°, p. 49.

(3) *Teroukh' en Nofous*, Le Qaire, 1289 hég., 2 v. in-8°, t. I, p. 157.

(4) *Nouveaux mélanges de littérature orientale*, Paris, 1802, 2 v. in-12, T. I, p. 64.

(5) Paris, 1897, in-18, note 166, p. 290-299.

(6) *Poésies complètes*, Paris, 1876, 2 v. in-12, t. I, p. 159, *Pendant la tempête*.

(7) Appendice I à la traduction de *l'Histoire des Berbères*, d'Ibn Khaldoun, par de Slane, t. I, Alger, 1852, in-8°, p. 310.

(8) *Ibid.*, p. 334.

(9) Trad. de Slane, Paris, 1859, in-8°, p. 36-37.

(10) Paris, 1875, in-8°.

P. 224. Sur les formules pour faire tomber la pluie. Cf. Frazer, *Le Rameau d'or* (1) et Bel, *Quelques rites pour obtenir la pluie*. (2)

P. 226. Note 4. Au lieu de la très médiocre traduction de Pausanias par Gedoy, il valait mieux citer celle de Clavier et surtout celle de Frazer.

P. 249. La consultation par l'épingle est décrite par André Theuriel, à propos du rapport d'Amouy le jour de la fête de saint Michel (3), et à la fontaine de Benoitte-Vaux dans la Meuse (4).

P. 290. Lire :

Alors parés de fleurs, de feuillage et d'épis

P. 310. Pour écarter les enfants des puits, on leur raconte en Lorraine que la bête qui est au fond les attirera : je l'ai souvent entendu répéter à Parroy (Meurthe-et-Moselle).

Ibid. On se débarrasse de certains monstres en leur faisant voir leur image ; c'est ainsi qu'Alexandre écarte les animaux marins qui empêchaient la construction d'Alexandrie (5), procédé attribué aussi au prêtre Filémon (6).

P. 339. Le nom de Ruisseau des *fées*, près de Gérardmer, m'inspire des doutes, malgré l'autorité de M. Sauvé cité en note. En patois, l'épicéa (variété de sapin très fréquente dans les Vosges) se nomme *fie* et ce nom a été parfois francisé en *fée*. Ainsi le nom du Pont des *Fées*, sur la Vologne, au-dessous du Saut des Cuves, près de Gérardmer, est une altération du Pont des *fies* (des épicéas).

P. 344. Le conte d'une femme à qui une pommade magique permet de surprendre les vols de fées, cité sous sa forme la plus ancienne, d'après Gervais de Tilbury, n'est pas particulier à la France. On le retrouve dans les pays germaniques et jusqu'en Islande (7).

P. 352. Note 2. Il doit y avoir une faute d'impression dans l'ouvrage consulté par M. Sébillot. Abreschwiler n'est pas dans la Meuse, mais faisait parti de la Meurthe à l'époque où fut écrit le Dictionnaire archéologique de l'Aube, de Salmon. Aujourd'hui cette localité est dans la Lorraine annexée. Du reste la Sarre ne coule pas dans le département de la Meuse.

P. 383. Le détail de l'épreuve par l'eau, subie en 1594, à Dinteville se trouve dans un récit d'André Theuriel, la *Recherche d'un coléoptère* (8).

P. 393. La légende du village détruit dans le Bigorre, est la réunion de

(1) Trad. Stiébel et Toutain, t. I, p. 85-123, Paris, 1903, in-8°.

(2) *Recueil de Mémoires et de Textes publié en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes* par les professeurs de l'Ecole supérieure des Lettres et des Medersus, Alger, 1905, in-8°, p. 49-93.

(3) *Raymonde*, Paris, 1881, in-12, p. 141.

(4) *Flavie*, Paris, 1895, in-12, p. 61-62.

(5) Mas'uoui, *Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. II, Paris, 1869, in-8°, p. 425-428 ; Maqrizi, *Khit'at*, Le Caire, 2 v. in-f°, 1270 hég, t. I, p. 140.

(6) *Abrégé des merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8°, p. 233.

(7) Cf. Arnason, *Isländisches Volkssagen übers.*, v. Lohmann-Filbés, Berlin, 1889, in-8°, p. 12-14.

(8) *Sous Bois*, Paris, 1880, in-12, p. 103-104.

deux miracles : 1° celui de l'animal reconstitué se trouve jusque dans la mythologie scandinave (Cf. aussi l'aventure de Pélops) et il est aussi attribué à saint Germain ; 2° celui de la punition de la dureté de cœur de gens inhospitaliers : c'est une des divisions du cycle des villes englouties.

P. 458. Lire *Orbey* et non *Urbés*. Le lac Blanc est situé dans la première de ces vallées ; la seconde est beaucoup plus au sud.

Il est inutile d'ajouter que l'apparition du troisième volume est impatiemment attendue.

RÉNÉ BASSET.

Léo Jordan. — *Die Sage von den vier Haimonskindern*, Erlangen, Fr. Junge, éditeur, 1 vol. in-8° de 198 pages, 7 marks.

L'étude approfondie des nombreuses versions de la légende des quatre fils Aymon, ainsi que des chansons de geste qui en sont le développement ou la continuation, a conduit M. Jordan à des résultats fort intéressants.

Le noyau original de tout ce cycle serait une tirade unique assonancée en *o* (*on*), laquelle est au point de vue philologique antérieure aux tirades en *iè*, en *i*, en *a*, etc. Cette tirade primitive comprend environ 900 vers et se trouve coupée en tronçons par des interpolations qui en sont en majorité le développement ou la répétition de thèmes de la tirade primitive. Cette tirade remonte au début du XII^e siècle.

Et comme lieu d'origine de cette tirade il faut admettre, non pas la France Nord-Est (Lorraine, etc.), comme on le fait d'ordinaire mais, le Sud-Ouest, et plus précisément la région de Bordeaux, plutôt même que celle de Toulouse, ce qui se prouve d'abord par l'étude du noyau en *on* au point de vue philologique et géographique. Ainsi : Yon = Eudes d'Aquitaine et Charles = Charles Martel, comme l'avait déjà démontré M. Longuen ; puis Aimon, Montauban (= Montalban), etc. Cette localisation se prouve surtout par l'étude comparée des thèmes.

De plus, et c'est là un rapprochement qui, M. Jordan s'en étonne, n'avait pas encore été fait, les quelques thèmes de la tirade fondamentale se retrouvent dans la Légende des sept Enfants de Lara ; seul le début diffère et aussi le dénouement tragique dans la Légende espagnole ; il est suspendu dans la française par l'intervention d'un personnage nouveau, Maugis, qui est d'introduction postérieure ; car le thème de la délivrance du prisonnier, déjà traité une fois dans la tirade, n'est, dans le dénouement, qu'une répétition (cf. p. 64-74, l'étude comparée de plusieurs de ces répétitions). Ce personnage de Maugis a son équivalent, le précepteur, dans les sept Enfants de Lara.

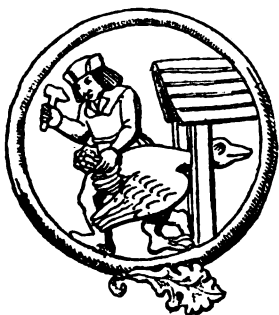
La tirade primitive se rattache à un cycle légendaire dont M. Léo Jordan a fait une étude spéciale ; celui des *Outlaw* (*Hors-Loi*), dont les variantes se cristallisent géographiquement (dans la région des Ardennes, refuge réel des exilés et bandits de France et de Germanie), et se maintiennent jusque fort tard sous diverses formes (cf. Shakespeare). Du fait même que la tirade bordelaise contenait des thèmes se rattachant au cycle des *Outlaw*,

l'assimilation de l'épopée méridionale à d'autres se jouant dans les Ardennes s'est faite sans difficulté. Ainsi la Légende des quatre fils Aymon telle que nous la donne la rédaction la plus ancienne, est le résultat d'une convergence de deux courants épiques, l'un localisant l'action en Gascogne l'autre dans les Ardennes; et la fusion faite, des développements littéraires, dont M. Jordan donne une analyse approfondie, se greffèrent sur le texte remanié. Mais chacun de ces courants est formé lui-même par la juxtaposition de rédactions diverses d'époque et d'origine. En sorte qu'on distinguerait en définitive dans la Légende sept versions et remaniements qui furent juxtaposés les uns aux autres pendant le cours du XII^e siècle.

On trouva dans ce travail consciencieux et hardi à la fois, nombre d'études intéressantes sur des points de détail. Et, de plus, l'on y trouva appliquée, méthodiquement, une règle fort importante : « On doit séparer le *nom* et le *thème*, dès lors qu'il n'y a pas concordance dès le principe. » (Cf. p. 20-21, 22, etc.)

A. VAN GENNEP.

NOTES ET ENQUÊTES



*** *Dîner de ma Mère l'Oye*. — Le 125^e dîner de Ma Mère l'Oye a eu lieu le 31 janvier à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Charles Beauquier, président de la Société. Plusieurs de nos collègues s'excusent de ne pouvoir y prendre part, et expriment le désir que les dîners redeviennent au moins trimestriels. La conversation s'est engagée sur divers questions, dont plusieurs se rattachent à nos études. C'est ainsi que M. Bogisic a parlé d'une enquête sur les jurons; M. Paul Sébillot dit qu'il a plusieurs

fois tenté d'y intéresser les lecteurs de la *Revue*, mais que jusqu'ici il n'a pas obtenu de résultats bien considérables. M. Paul Guieysse pense qu'il y aurait une ample moisson à faire en Basse-Bretagne et qu'on pourrait ajouter beaucoup à la liste que L.-F. Sauvé a publiée dans la *Revue Celtique*. M. Charles Beauquier parle ensuite des mets culinaires provinciaux; plusieurs convives indiquent quelques-uns de ceux de leur pays. M. Sébillot rappelle qu'il y a une vingtaine d'années notre collègue le prince Roland Bonaparte avait fait préparer, pour un dîner qui avait lieu au Cercle Saint-Simon, une série de mets corses, que notre collègue M. Gustave Fouju a apporté des pâtisseries beauceronnes, et que lui-même a publié dans

l'Annuaire de Bretagne de 1897 une liste de localités bretonnes renommées pour leurs spécialités culinaires. Il serait intéressant de reprendre cette enquête et de l'étendre aux divers pays de France. M. Gustave Fouju parle des essais faits par lui et par ses amis pour recueillir le Folk-Lore de la Beauce. L'enquête ne semble pas très facile, à en juger par les résultats obtenus jusqu'ici. M. Sébillot pense que l'on peut encore trouver beaucoup dans ce pays, qui a été l'objet d'études très intéressantes au commencement du siècle dernier.

*** *Les Hirondelles d'outremer.* — Dans Eschyle, Clytemnestre dit en parlant de Cassandre : « Je pense qu'elle doit être persuadée par mes paroles, si toutefois elle ne fait usage de quelque étrange langage barbare comme les hirondelles d'outremer ». Quel est le langage attribué à ces oiseaux, et connaît-on d'autres exemples anciens d'allusions à ce langage ?

Comm. de M^{me} la comtesse MARTINENGO-CESARESCO.

*** *Les Dragonnades.* — A-t-on relevé dans les Cévennes ou ailleurs des souvenirs populaires se rapportant aux dragonnades, à la prise d'armes des Camisards, et aux divers événements qui ont suivi la révocation de l'édit de Nantes ?

P. S.

*** *Louis XI dans la tradition populaire.* — A-t-on recueilli en Touraine, par exemple, et spécialement dans le voisinage de Plessis-lès-Tours, quelque tradition sur ce monarque, qui y fit de fréquents séjours ?

P. S.

RÉPONSE

*** *Un ancien outil de bûcheron* (cf. t. XX, p. 64). — M. Hébert, conservateur au Musée Ethnographique du Trocadéro, a fait à la Société d'Anthropologie, séance du 1^{er} février, une communication sur ce sujet, accompagnée d'exhibitions de ces outils, dont le musée possède un assez grand nombre de spécimens.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

Tours. — Imprimerie PAUL BOUSREZ.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^o 3. — Mars 1906

LES MARQUES DE PROPRIÉTÉ CHEZ LES INDIGÈNES DE L'AUSTRALIE (1)

XXIV



ES renseignements détaillés sur l'usage et la forme des marques de propriété en Australie sont jusqu'ici trop sommaires pour que nous puissions nous faire à leur sujet une idée précise. Si donc je vous parle ce soir de ces marques, ce n'est point avec l'espoir de pouvoir vous donner un tableau définitif du mécanisme de cette institution en Australie, mais parce que d'une part je dois à l'obligeance de M. Walter E. Roth, protec-

teur des Aborigènes du Queensland, quelques renseignements inédits, et fort intéressants ; et, de plus, parce que, avant même que la question n'eût été étudiée sur place comme il convient, quelques théoriciens, dont M. Ernest Grosse, l'auteur bien connu des *Débuts de l'Art*, et avant lui les préhistoriens Lartet et Christy, ont donné de certains dessins australiens des interprétations que des publications récentes obligent à ne plus accepter qu'avec hésitation.

A. MARQUES FIXES

1^o *Marques sur ruchers sauvages.* — Une légende recueillie par

(1) Communication faite à la séance générale de la Société le 31 Janvier 1906. Cf. sur les marques de propriété le t. XX, p. 200 et les années précédentes de la Revue.

M^r K. Langloh Parker (1) chez les Nounghabourrah de la nouvelle Galles du Sud, met en scène *Bayamie*. C'est à la fois une sorte de sage, un magicien très puissant, un héros civilisateur et, dans certaines tribus australiennes, un Dieu (2). Or, *Bayamie* s'en étant allé vivre dans le pays merveilleux appelé *Bullimah*, avait emmené avec lui toutes les fleurs de la terre, en sorte que le pays était nu et désolé. « Avec les fleurs s'en étaient allées les abeilles... et il ne resta que trois arbres où vivaient encore et travaillaient des abeilles. Les arbres, nul n'osait les toucher, car *Bayamie* avait mis sur eux son *māh*, se les appropriant ainsi à jamais. Les enfants avaient beau réclamer du miel, et les mères murmurer contre les magiciens parce qu'ils défendaient de toucher aux arbres de *Bayamie*. Quand l'*Esprit-qui-voit tout* vit que, malgré sa faim de miel, la tribu ne touchait pas aux arbres de *Bayamie*, il avertit ce dernier de leur obéissance. » *Bayamie*, de plaisir, envoya aux hommes la manne.

Ce passage est intéressant parce qu'il montre que la marque de propriété est, dans certains cas au moins, le signe d'un tabou, c'est-à-dire d'une interdiction d'origine et à sanction surnaturelle (3).

Quant au mot *māh*, M^r Langloh Parker le traduit dans la légende par *brand*, c'est-à-dire *brûlure* ou *marque* et dans l'index par *totem*. Je reviendrai plus loin sur le rapport, ainsi suggéré, entre la marque de propriété et le totem; cependant pour savoir à quoi nous en tenir sur le totémisme du groupe de tribus qui parlent le dialecte Euahlayi, groupe auquel appartiennent les Nounghabourrah, il nous faut attendre la publication d'un ouvrage descriptif annoncé par Andrew Lang (4).

Reste la traduction de *māh* par *brand* qui signifie originairement *brûlure* et par dérivation, *marque*. Il s'agit probablement d'une entaille dans l'écorce.

Car Gédéon S. Lang dit des Australiens méridionaux que pour s'assurer la propriété d'un arbre où se trouve une ruche, un indigène fait dans le tronc une entaille avec sa hache de pierre; un Noir qui accompagnait G. S. Lang, ne voulut pour rien au monde prendre du miel dans une ruche ainsi appropriée, bien qu'il fût à moitié mort de faim (5).

(1) Langloh Parker, *More Australian Legendary Tales*, Londres et Melbourne, 1898, p. 84-85.

(2) Voir sur cette légende, mes *Mythes et Légendes d'Australie* avec Introduction, E. Guilmoto (sous presse).

(3) Cf. sur les rapports de la marque de propriété et du tabou mon *Tabou et Totémisme à Madagascar*, chap. IX, Paris, 1904.

(4) A. Lang, *The secret of the Totem*, Londres, 1905, p. IX.

(5) Gédéon S. Lang, *The Aborigines of Australia*, 1865, p. 13-14, cité par Brough Smyth, *The Aborigines of Victoria*, Melbourne, 1878, t. I, p. 145.

2^o *Propriété territoriale.* — Le régime de la propriété territoriale varie peu en Australie : tout au plus peut-on dire que dans l'Australie du Sud semblait, au moment de l'arrivée des Blancs, se dessiner une évolution vers la propriété individuelle en passant par la propriété familiale. Ainsi la carrière de pierres à haches et à couteaux que forme le mont Williams (près de Lancefield) appartenait à une famille qui avait seule le droit de l'exploiter (1).

Le Rév. J. Bulmer dit que chez les tribus de la rivière Murray « le fait qu'un individu est né en un certain endroit lui donne un droit de propriété sur son lieu de naissance, en sorte que nul autre n'a le droit de chasser sur ce territoire. Si un autre Noir est né au même endroit, il partage avec le premier son droit de propriété. Hormis ce cas, aucun indigène ne semble avoir prétendu à des droits sur une partie déterminée du territoire de sa tribu. M. Bulmer, ajoute Brough Smyth en reproduisant ces renseignements, affirme avoir trouvé ce « droit de naissance » en vigueur chez les tribus de Murray et le croit répandu dans bien d'autres tribus australiennes(2).

Bien que Brough Smyth regarde cette coutume comme aisément intelligible et en concordance avec d'autres coutumes indigènes, je n'en ai point trouvé de traces dans les volumes de Spencer et Gillen et de M. Howitt, ni dans les publications de W. E. Roth, c'est-à-dire dans les travaux récents les plus consciencieux et les plus détaillés (3).

Par contre la propriété collective est d'usage général, qu'il s'agisse de propriété de groupe totémique ou de tribu, ce dernier mot pris dans un sens géographique. Si en effet on peut classer les indigènes de l'Australie suivant des catégories bien définies, il faut cependant tenir compte de ce fait que ces catégories s'engrènent : ainsi l'on distingue le groupe de parenté, le groupe totémique, la classe matrimoniale, la tribu géographique, le groupe linguistique et le groupe culturel (*ou nation*) et tous ces groupements ne sont pas entre eux dans un rapport tel qu'on puisse les regarder comme des subdivisions les uns des autres. Plusieurs groupes totémiques réunis forment ce qu'on nomme une *tribu* dès lors qu'ils se reconnaissent.

(1) Cf. A. W. Howitt, *The Native Tribes of South East Australia*.. Londres, 1905, p. 311-312; pour la propriété familiale, voir encore Dawson, *Australian Aborigines*, Adélaïde, p. 7. et pour la propriété individuelle, Howitt, *loc. cit.*, p. 75 et 768.

(2) Cf. Brough Smyth, *loc. cit.*, t. I, p. 146.

(3) Bien que chez les tribus de l'Australie centrale, le totem d'un individu soit déterminé par son lieu de naissance, cet individu n'a pas un droit personnel sur ce lieu, lequel appartient, même s'il est enclavé dans le territoire d'une tribu voisine, au groupe totémique tout entier.

un droit égal de chasse, de pêche, de cueillette, bref de vie, dans les limites d'un territoire donné (1).

Ces limites sont naturelles : rivières, rochers, arbres, etc. ; les observateurs s'accordent sur ce point (2). Bien mieux, E. Curr dit nettement : « Jamais je n'ai constaté que des portions de terrain appartenant soit à une tribu, soit à un individu fussent, comme l'ont prétendu en termes généraux quelques auteurs, marquées artificiellement. S'il en avait été ainsi, la chose aurait attiré l'attention » (3). Et M. Curr remarque que ces marques eussent d'ailleurs été inutiles parce que, tout en étant reparties théoriquement entre les différentes familles, les diverses parties du territoire sont en réalité propriété commune. Ceci vaut en effet pour le territoire entier d'une tribu. Quant aux limites entre les territoires de plusieurs tribus, elles sont, est-il dit dans de nombreux documents, toujours « exactement connues » ; elles concordent avec les accidents mêmes du terrain, chose qui ne se fait plus chez nous depuis longtemps.

3° *Propriété de chasse.* — L'agriculture étant inconnue des Australiens, le droit de propriété sur un territoire déterminé se réduit au droit de chasser et de pêcher sur ce territoire, ainsi que d'y chercher du miel sauvage, d'y déterrer des racines ou d'y récolter des graines et des fruits comestibles. D'ordinaire la pièce de gibier appartient à celui qui l'a tuée, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'il a sur elle un droit alimentaire, attendu que les règles de partage, variables suivant les tribus, sont fort compliquées (4). Ce droit de propriété appartient parfois à l'arme : ainsi chez les Yerklaming, si un kangourou est tué par un Noir au service d'un Blanc et à l'aide d'un fusil appartenant à ce dernier, aucun des assistants ne touchera au kangourou avant que le Blanc ne l'ait dépecé et ordonné aux Noirs d'en manger (5). Dans les tribus de l'Australie Centrale, le droit même de chasser et de tuer chaque espèce animale est réservé aux membres du groupe totémique dont cette espèce est le totem ; des règles semblables valent pour les végétaux comestibles. Mais ce sont les groupes portant d'autres totems qui ont le droit d'en manger. D'où le nom qu'on a donné à ces groupements totémiques de « sociétés coopératives magiques ».

(1) Sur la propriété territoriale des groupes totémiques, voir Spencer et Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*. Londres, 1899, p. 8-9, 152-153. *The Northern Tribes of Central Australia*, Londres, 1904, p. 27-29.

(2) Voir, outre les ouvrages déjà cités, Ridley, *Kamilaroi*, 2^e éd. Sydney, 1875, p. 158-159.

(3) E. B. Curr, *The Australian Race*, Melbourne, 1885, t. I, p. 64.

(4) Howitt, *loc. cit.*, p. 756-766 ; Spencer et Gillen, *Native Tribes et Northern Tribes passim* (surtout les chapitres qui traitent des cérémonies de l'intichiuma).

(5) Howitt, *loc. cit.*, p. 762.

Cependant aucun des observateurs qui ont avec soin étudié les tribus de l'Australie méridionale et centrale ne disent de quelle manière un groupe de chasseurs reconnaît auquel d'entre eux revient le gibier tué. Que parfois il puisse y avoir à ce propos matière à contestations qu'il s'agit d'éviter, c'est ce que montre le passage suivant où Sir G. Grey (1) parle de certaines tribus de l'Australie de l'ouest : « Les grandes chasses au kangourou sont conduites suivant certaines règles. Le propriétaire du territoire doit avoir invité d'autres indigènes et être présent à la chasse ; sinon, il y aurait des combats sanglants. Le premier javelot qui atteint le kangourou détermine à qui appartiendra l'animal une fois mis à mort, et cela quelque légère qu'ait été la première blessure. Même si c'est un jeune garçon qui a jeté ce javelot, la règle est observée ; mais comme il est interdit aux garçons de manger du kangourou, son droit de propriété passe à son père, ou à son parent mâle le plus âgé ».

4° *Armes, outils*, etc. — Mais à quoi reconnaît-on que ce javelot appartient à tel ou tel individu ? Sir George Grey ne le dit pas ; et sur ce point les renseignements ne sont pas abondants non plus en ce qui concerne les indigènes des autres régions de l'Australie. Spencer et Gillen disent même des tribus de l'Australie centrale : « Sur aucun des boucliers, sur aucun des outils que nous avons examinés, nous n'avons vu de marque ayant pour but d'en indiquer le propriétaire, bien qu'il se trouve, évidemment, des marques comme par exemple des cassures ou des parties détériorées grâce auxquelles chacun puisse, en cas de nécessité, reconnaître les objets qui lui appartiennent » (2).

Ainsi se trouve définitivement démontrée l'inexactitude d'une hypothèse d'Ernest Grosse qui écrivait dans ses *Débuts de l'Art* : « Nous savons depuis longtemps que chez presque tous les peuples chasseurs, chaque individu marque ses armes d'un signe particulier ; il est facile de comprendre pourquoi cet usage s'est développé plus spécialement chez les chasseurs. L'animal qui a été frappé par une flèche ou une lance ne tombe pas toujours à l'endroit même où il a été frappé. Souvent on le trouve mort en un point fort éloigné du premier. Le chasseur perdrait donc son butin s'il ne pouvait prouver ses droits par la marque de l'arme restée dans la blessure. L'Australien qui a

(1) Sir G. Grey, *North-Western and Western Australia*, t. II, p. 272.

(2) Spencer et Gillen, *Native Tribes of Central Australia*, p. 538. Ils ne parlent pas de marques de propriété dans leur second volume, d'où l'on est en droit de conclure que les tribus du golfe de Carpentarie ignorent également cette institution.

trouvé un nid d'abeilles sculpté sa marque dans l'écorce de l'arbre qui le porte ; ce nid est désormais sa propriété individuelle comme les armes et les outils qui portent la même marque » (1). J'ignore sur quel document M. Grosse se fonde pour affirmer l'existence de marques de propriété sur armes et sur outils chez les tribus méridionales, les seules alors connues. En tous cas je n'ai rien trouvé de précis dans Brough Smyth, sauf en ce qui concerne des dessins et des stries sur peaux d'opossum dont la signification, ainsi que vous le verrez tout à l'heure, n'est pas claire.

Quoiqu'il en soit, M. Grosse constate, d'après Honery (2) que dans une certaine tribu méridionale, chaque pièce porte la marque de l'ouvrier qui l'a fabriquée, marque qui consiste en lignes courbes, dentelées ou en losanges ; et que sur une massue australienne reproduite par Lartet et Christy, on voit deux entailles en croix et deux entailles parallèles que ces savants regardaient comme une marque de propriété. Et il ajoute : « Les entailles que nous avons trouvées sur le dos de nombreux boucliers ont le même caractère non décoratif ; nous croyons donc que ce sont des marques de de propriétaires ou de fabricants » (3).

Je laisse de côté la seconde alternative, dont je n'ai pas à m'occuper ici : mais la première me semble certainement hasardée puisqu'elle est fondée sur les marques d'une massue dont la provenance exacte n'est pas connue. Admettons cependant que cette massue ait appartenu à quelque tribu méridionale : il n'en reste pas moins que c'est pour cette tribu seule et peut-être pour quelques autres tribus des mêmes régions que l'interprétation de Lartet et Christy et l'hypothèse de M. Grosse sera valable ; ni l'une ni l'autre ne s'appliquent aux entailles, intentionnelles ou non, sur armes et sur outils du reste de l'Australie.

Assez embarrassé par l'hypothèse de M. Grosse, j'écrivis à M. Walter E. Roth, en lui exposant les termes du problème et l'intérêt que présente, à bien des points de vue, l'étude des marques de propriété. Voici sa réponse, qui se rapporte aux indigènes du Queensland central et septentrional : « Le nombre limité et le peu de volume des biens personnels d'un Noir ne nécessitent que peu, ou même pas du tout, l'usage de marques de propriété. Bien que les armes soient toutes de la même facture, elles présentent cepen-

(1) E. Grosse, *Les Débuts de l'Art*, trad. A. Dirr, Paris, 1902, p. 103.

(2) Honery, dans le *Journal de l'Institut Anthropologique de Londres*, t. VII, p. 253.

(3) E. Grosse, *loc. cit.*, p. 104, note. On remarquera que Lartet et Christy supposent, mais ne savent pas en toute certitude, que les entailles sur la massue reproduite par eux d'après le col. Lane Fox sont une marque de propriété.

dant de petites différences que connaissent leurs propriétaires. Même si elles sont ornementées de la même manière, il ne s'en trouve pas deux qui soient à ce point identiques qu'on ne puisse les différencier. D'une manière générale, chacun possédant assez pour ses besoins et aucun ne possédant plus que les autres, il n'y a rien à voler. »

Ainsi pour une très grande partie de l'Australie, l'existence de marques de propriété sur armes et sur outils est catégoriquement niée.

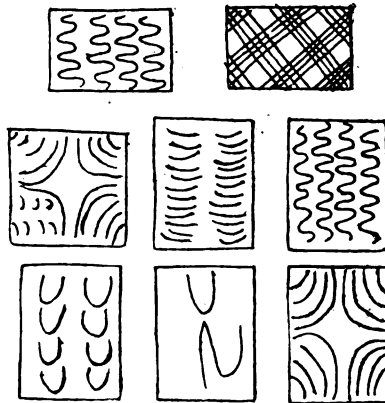
Peaux d'opossum. — Des marques ayant cette signification semblent n'être apposées que sur les peaux d'opossum qui servent, cousues ensemble, de couvertures aux indigènes. Déjà Brough Smyth avait noté la coutume des indigènes du haut Darling d'inciser sur la face interne de ces peaux un dessin représentant souvent un animal, peut-être le totem du possesseur, dessin au trait de couleur qu'encadraient des lignes sinueuses ; ces dessins étaient, dit-il, identiques à ceux qu'on incisait et qu'on peignait sur les boucliers, les propulseurs, etc. (1) Mais le rapport de ces ornements avec le totem du possesseur n'est pas précisé : or il ne faut pas oublier que, en règle générale, ce n'est pas chaque individu qui possède un totem spécial, mais qu'un même totem est porté par un groupe, souvent assez nombreux, d'individus. En sorte que si ces représentations du totem sont vraiment des marques de propriété, ce qui n'est pas prouvé (et cela semble peu probable étant donné que les représentations totémiques sur armes et sur outils ont un sens uniquement magico-religieux chez les populations de l'Australie centrale où justement le totémisme est bien caractérisé), elles ne peuvent indiquer qu'une propriété collective ; or les armes et les outils sont, chez les Australiens, une propriété individuelle. On se heurte donc ici, de quelque manière qu'on interprète ces signes, à une difficulté grave. La faute en est, au fond, à Brough Smyth qui fut, comme le savent tous ceux qui eurent à étudier de près ses deux volumes sur les indigènes de l'Etat de Victoria, un enquêteur vraiment insuffisant et un compilateur maladroit.

Toute autre est la portée du passage suivant de M. Howitt (2) : « Les Kurnai vivaient primitivement sans aucunement se couvrir. Mais ils se fabriquaient ce qu'on nomme aujourd'hui des « tapis d'opossum » en cousant ensemble des peaux d'opossum séchées. Ils ne tannaient pas ces peaux, mais se contentaient de les sécher et pour les rendre plus souples y incisaient, à l'aide de coquilles, des

(1) Brough Smyth, *loc. cit.*, p. 288 ; sur les marques totémiques, voir *ibidem*, p. 284. M. Grosse a eu tort d'utiliser sans critique préalable les renseignements de Brough Smyth. Cf. encore Dawson, *Austral. Abor.*, p. 9.

(2) Howitt, *loc. cit.*, p. 741-742.

- marques appelées *waribruk*. Chaque homme avait sa marque. »
- Voici les figures données par M. Howitt et qui étaient celles d'hommes de sa connaissance. D'où ressort : 1° que les femmes



n'avaient pas de *waribruk* ; 2° que le *waribruk* pouvait servir de marque de reconnaissance, c'est-à-dire de propriété, puisque chaque homme avait la sienne ; 3° que le but vrai de ces marques était, non d'approprier le « tapis d'opossum » mais de rendre les peaux plus commodes à l'usage. Quant aux tribus de l'Australie centrale, bien que les kangourous et les wallabys soient fort nombreux dans certaines régions, l'idée ne leur est pas encore venue d'utiliser leurs peaux pour s'en couvrir (1).

Toutes les marques, ou du moins toutes les ornementsations à caractère possible de marque de propriété dont il vient d'être question sont fixes, c'est-à-dire apposées à demeure sur l'objet ; pour les détruire ou en annuler la signification, une action réfléchie et une certaine somme de travail sont nécessaires. Mais il est une autre catégorie de marques, qu'on peut appeler *temporaires* parce que les agents naturels suffisent à les détruire ou parce que leur emploi comme signe d'appropriation n'est que momentané.

B. — MARQUES TEMPORAIRES

Telles sont les marques qui servent, à ce que m'écrit M. Roth, aux riverains de la Pennefather, à signaler l'appropriation d'un rucher sauvage ou à s'assurer exclusivement la récolte future d'une gousse

(1) Spencer et Gillen, *Northern Tribes*, p. 683.

verte *d'entada scandens* : dans ce but, ils nouent autour de l'arbre ou de la gousse quelques brins d'herbe. Ce procédé de marquage, à l'aide de brins d'herbe, est extrêmement répandu, tant en Indonésie ou en Afrique qu'en Europe même. D'ordinaire, cependant, c'est tout un paquet d'herbes nouées qui sert de signe de propriété : sur quelles croyances spéciales se fonde cet usage, c'est ce qu'il est souvent difficile de déterminer ; à défaut d'explication directe, c'est la forme de la sanction qui met sur la voie de l'interprétation vraie. Peut-être n'est-ce pas une herbe quelconque que nouent autour de l'arbre ou de la cosse les riverains de la Pennefather, mais bien une herbe sacrée pour une raison qui reste à déterminer. M. Roth nous renseignera, j'espère, sur ce point, ainsi que sur la sanction qui atteint les violateurs du tabou de propriété.

Rentre encore dans la catégorie des marques temporaires, celle qu'apposent les indigènes du district de Boulia (Queensland) : « Quand un Noir doit quitter son camp pour quelques jours et ne veut pas emporter tout ce qui lui appartient, quand même ses biens seraient en petit nombre, il les dépose en un endroit voisin pas trop fréquenté, nettoie le sol alentour et imprime son pied là où la terre est le plus molle ; cette empreinte étant bien connue de tous ses amis, sa propriété est en sûreté pendant toute la durée de son absence » (1). Cette connaissance des empreintes individuelles semble assez répandue en Australie, car Spencer et Gillen l'ont constatée aussi dans l'Australie centrale (2) ; on la rencontre d'ailleurs en bien d'autres régions du globe.

Enfin M. Roth m'indique encore un autre moyen employé par les indigènes, non pas tant pour approprier des objets que pour les identifier : lorsqu'un individu désire se procurer par échange un objet qui se fabrique ou une graine comestible qui se récolte au loin et qu'il est empêché par la maladie ou pour toute autre raison de se rendre lui-même à l'endroit voulu, il y envoie un de ses amis muni d'un « bâton de messenger » où sont inscrits des signes conventionnels. L'ami va trouver le vendeur, lui expose le but du voyage et lui remet le bâton de messenger. Le vendeur examine le bâton de manière à bien s'en graver dans la mémoire les particularités, puis le remet à l'ami avec la marchandise. L'ami revient à son lieu de départ et donne le tout à l'acheteur. Celui-ci doit en échange au vendeur d'autres objets, par exemple des boumerangs et des javelots : il expédie ces objets au vendeur, soit par le même ami, soit par quel-

(1) W. E. Roth, *North-West central Queensland Aborigines*, Brisbane, 1896, p. 133.

(2) Spencer et Gillen, *Northern Tribes*, p. 37.

qu'un d'autre muni du même bâton de messenger. L'intermédiaire remet le tout au vendeur et celui-ci, reconnaissant le bâton, est certain alors que les affaires sont en règle. Les deux localités sont parfois distantes de plus d'un mois de voyage. On voit que dans ce cas le bâton de messenger ne sert pas à proprement parler de marque de propriété et n'est pas le signe d'un tabou, mais un moyen d'identification.

Vous voyez que, sauf quelques faits intéressants en eux-mêmes, je n'ai pas récolté grand'chose sur l'institution des marques de propriété en Australie. Il est vrai que je n'ai pas dépouillé toute la littérature sur les indigènes Australiens. Cependant j'ai consulté les documents détaillés les plus récents ; et malgré l'enquête qu'a bien voulu faire à mon intention M. Walter E. Roth, les résultats obtenus sont plutôt négatifs. Cela tient, peut-on croire d'abord, à ce que la propriété du sol et de ses produits est collective. Mais dans ce cas on se verrait seulement conduit à supposer l'institution de marques, elles aussi collectives, dans le genre du *tamga* de certains Ouralo-Altaïques, du *wasm* des Arabes, de la *miètkà* et du *kleimo* des Slaves vivant sous le régime de l'*obchtchina* ou de la *zadruga*. Or les ornements collectives qui, sont à base totémique, ne sont pas, semble-t-il, employées comme signe d'appropriation.

Bien mieux, elles ne présentent même pas toujours (1) le caractère héraldique qu'on accorde, d'ordinaire, aux ornements totémiques des habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique du nord.

ARNOLD VAN GENNEP.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES

Les objets préhistoriques (2)

CXLVIII

DANS LA GIRONDE

En Gironde, les haches polies, et plus particulièrement les pointes de flèche en silex, sont appelées *Peyres de toun* (pierres d'orage) ; la flèche tombe avec la foudre, s'enfonce de neuf pieds dans la terre,

(1) Voir le curieux passage de Spencer et Gillen, *Native Tribes*, p. 376-377.

(2) Suite, v. t. XXI, p. 1 et suiv.

remonte chaque année d'un pied et arrive ainsi à la surface du sol.

Les Landais voyant *tomber l'orage en boule* fouillent le sol pour y trouver de ces pierres.

Aux environs de Lesparre (Bas-Médoc), je connais une fort belle hache en jade que son propriétaire prête pour frotter le ventre des femmes en couches et faciliter l'accouchement. Cette hache a aussi le don de faire passer les coliques néphrétiques. Le possesseur de cette amulette, qui la tient de ses grands-parents, accepte les cadeaux des malades, mais il ne doit pas recevoir d'argent, car alors la pierre ne produirait pas d'effet.

FRANÇOIS DALEAU.

CXLIX

ENVIRONS DE DINAN

Celui qui trouve dans son champ une manière de hache ou de couteau en pierre est assuré de sa part de Paradis.

Les haches sont les outils des fées, et les divers autres objets que l'on trouve en terre leurs bijoux. Les fées, qui se sont retirées sous la terre et y ont construit des palais, laissent quelquefois leurs outils de pierre dans les champs afin d'en éloigner tout mal et de les faire fructifier.

Une couturière de Corseul m'a dit que son père avait reçu de son grand-père une hache en pierre qu'il a toujours refusé de vendre. Il a voulu qu'elle soit mise entre ses mains dans son cercueil en même temps que son chapelet. J'ai demandé pourquoi ? « Je n'en sais rien, m'a-t-elle répondu, peut-être pour se défendre. » On venait de tout le voisinage emprunter cette hache pour que les agonisants puissent l'embrasser au moment de mourir.

LUCIE DE V. H.

LE BATON QUI REVERDIT (1)

§ 9.

D'après Nicolas Camuzat (*Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, Troyes, 1610), c'était de son temps une tradition parmi les habitants de Saint-Parre-au-Tertre (commune limi-

(1) Suite, voir t. XIX (et non XX), p. 532, et t. XXI, p. 9.

trophe de Troyes) et des environs, comme aussi parmi les religieuses du prieuré de Foissy, que saint Savinien, apôtre du christianisme dans les Gaules, établit sa demeure à l'endroit où s'éleva au XII^e siècle ledit prieuré. Des Guerrois (*Saincteté chrestienne*, Troyes, 1637) et Courtalon (*Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, Troyes, 1783-84) disent que c'était saint Patrocle, mais cette divergence d'opinions importe peu, parce que ces deux personnages ont habité ensemble. C'était vers l'an 271 de notre ère.

Une autre tradition avait également cours du temps de Camuzat : Arrivé au lieu qu'il avait choisi pour en faire le centre d'action de son apostolat, saint Savinien aurait planté en terre son bâton qui serait devenu aussitôt un arbuste verdoyant ; de là serait venu le nom de Foissy, qu'on écrivait au XVII^e siècle *Foicy* et qui aurait signifié *Foi cy* ou *Foi icy*, c'est-à-dire qu'en cet endroit la foi chrétienne aurait été implantée avec le bâton de saint Savinien.

Des Guerrois rapporte aussi ce fait et essaie de lui donner une explication qui n'exclut pas le miracle. De nos jours, quelques auteurs locaux ont tenté de ressusciter la légende en proposant d'y croire parce que légende...

Mais, à défaut de la raison, les origines du nom de Foicy démontrent le caractère purement arbitraire de ses diverses interprétations : *Foicy* est une mauvaise orthographe du mot *Foissy* ou *Foissi*, qui au XII^e siècle s'écrivait en latin *Fuzeiacum*, *Fuzeium*, *Fossiacum*. Et nous voilà loin de la légende...

(D'après M. Alph. Roserot, *Notice sur le prieuré de Foissy*, Troyes, 1886.)

L. M.



LÉGENDES DES PAUMOTOU (1)

IX

FABLE DU COQ ET DE LA TORTUE



A tortue de mer (*tifai*), joue dans l'existence des Polynésiens, un rôle prépondérant ; beaucoup de chansons et de danses lui ont été consacrées par eux.

Nous avons pu recueillir à Hao, auprès d'un vieil Indigène de Reao (îles Tuamotu), la fable suivante, dans laquelle cet animal intervient avec le coq (*moa*). La tortue adresse la première la parole à un coq qui est sur le rivage :

Te *tifai* : *Haere mai kicaho nei. (bis)*

Le coq lui répond :

Te *moa* : *Haere mai kiuta nei. (bis)*

Le dialogue continue ainsi :

Te *tifai* : *Aore au e haere kiuta,
A kai au ite tūtae.*

Te *moa* : *Aore au e haere atu kivaho,
A kai au ite rimu.*

Te *tifai* : *E tiua koe, aore ou roo ;
O vau ra, e higa ia vau,
Kimanaha o Tagaroa,
E roo toku.*

La tortue : Viens vers moi, en mer (*bis*)

Le coq : Viens vers moi, à terre (*bis*)

La tortue : Je ne veux pas aller à terre,
Pour ne manger que des immondices.

Le coq : Je ne veux pas aller en mer,
Pour ne manger que des algues.

(1) Voir t. XX, p. 433 et p. 481.

La tortue : O toi, oiseau errant, tu es sans renommée ;
Quant à moi, quand je serai immolée,
Sur la terre de Tangarōa,
J'aurai de grands honneurs (1).

X. — CHANSONS RELATIVES A LA PÊCHE

La pêche est l'occupation favorite des Polynésiens auxquels elle procure la plus grande partie de leurs aliments. Les Indigènes se servaient autrefois d'hameçons en nacre, en écaille de tortue, en os de cétacés (cachalot), ou en bois, de formes et de dimensions variées, suivant les poissons auxquels ils étaient destinés.

Les Maoris avaient l'habitude d'accompagner la plupart des actes de leur existence de chansons appropriées, destinées à stimuler leur zèle et il en existe un certain nombre relatives aux diverses occupations de la pêche.

L'hameçon étant préparé, amarré à une ligne en *roa* (*Urtica argentea*) ou en fibres de racines adventives du *Pandanus*, l'indigène le garnissait d'un appât approprié, abdomen d'un cénobite (Bernard l'ermite terrestre), bras de poulpe, morceau de poisson, etc., en s'accompagnant de la chanson suivante :

Maunu toro, maunu taku matau.
Refrain : *E pouga teretere, et pouga taira.*
Maunu, maunu toro, maunu kie aveave.
E pouga teretere, e pougataira.
Aveave, aveavi mai ragi.
E pouga teretere, e pouga taira.

J'attache l'appât à mon hameçon.
L'hameçon descend en oscillant, il est presque arrivé au fond.
L'appât pend par lambeaux.
L'hameçon descend en oscillant, il est presque arrivé au fond.
L'appât est en suspens au-dessus des coraux.
L'hameçon descend en oscillant, il est presque arrivé au fond.

La ligne et l'hameçon s'engagent souvent dans les bouquets de coraux qui tapissent le fond des lagons et le bord des récifs et il

(1) La tortue de mer (*Chelone mydas* L.) assez répandue dans les mers de l'archipel des Tuamotu, était un animal sacré chez les Maoris. Les tortues capturées sur les récifs étaient sacrifiées par le prêtre sur le *marae* (autel et lieu sacré) et mangées ensuite par les assistants après de nombreuses prières et offrandes. Il était interdit aux femmes et aux enfants, sous peine de mort, de toucher à la chair de cet animal.

Voir au sujet de ces cérémonies religieuses la note que nous avons publiée dans le tome XVI de l'*Anthropologie* (p. 475-484), sur « les *marae* des îles orientales de l'archipel des Tuamotu ».

est alors difficile de les dégager. Les Paumotu faisaient appel, dans ce cas au *Rokea* (*Parthenope horrida*), crabe de grande taille dont la forme très particulière et la ressemblance avec un caillou ont très vivement excité leur imagination ; ils s'adressaient à ce crustacé en ces termes :

Rokea vtea, rokea tai
Rokea kite sure, tokia mai tatoua tukirikiri hakarevahia.
Kakore koe e fakapiko
Kia kiruga i to taua vauvau
Kia tokia marerei ahomai ataua tokerekere.

Kia pupuni taua kitefare
Hia hakapiko kia koe i ruga io taua roki.
Gaere, gaere, gaere rau.

Crabe du rivage, crabe de la mer,
 Crabe de la maison, venez dégager notre ligne.
 Vous (1) ne resterez pas couchée sur notre natte,
 Tant que le rokea n'aura pas cassé le corail pour dégager notre hameçon.
 Allons nous enfermer dans notre case,
 Et dormir sur notre lit.
 Sur notre natte, notre natte, notre natte.

Les habitants de Reao (îles orientales de l'archipel des Tuamotu) font appel, lorsque leur ligne est engagée, à un monstre de la mer, sorte d'esprit malin, qu'ils nomment Roke :

Roke, Roke, kai kana, tukitukia (bis)
Hakahoro ake io Puarikiriki
Fagaura, fagatoto, matiroke,
Kia tataura pahi, kiu tavavaka.
Kia taramai, te hihi taku matau nei e, Roke.
Tukua taku matau nei e, Roke.

Roke, Roke, mange les coraux, brise ceux où est pris mon hameçon (bis)
 Laisse mollir la ligne, prise dans les madrépores,
 Pour que je puisse la dégager.
 La ligne est emmêlée, comme les cordages d'un navire.
 Roke, dégage convenablement mon hameçon,
 Et laisse venir à moi la ligne et l'hameçon, Roke.

Le poisson, pris à l'hameçon, était amené dans la pirogue, par des

(1) L'indigène s'adresse à sa compagne.
 Cf. sur des conjurations adressées aux poissons, Paul Sébillot. *Le Folk-Lore des pêcheurs* p. 236 et suiv. et sur la puissance attribuée aux crabes par les pêcheurs des environs de Saint-Malo, les pages 238-239.

mouvements bien mesurés, par le pêcheur, qui s'accompagnait de la chanson suivante :

Hia hia mai te Ika, } (bis)
Elati hāpikoe koe }
Mate ai koekoe, (bis)
Kohiti, koraurau, (bis)
Pouri ragitaketake, pouri rāgi e hua,
Ae, farau, farau te matau,
E kuma, e kumae rauae.

Le pêcheur et le poisson tirent sur la ligne, chacun de leur côté, }
 Le pêcheur enroule la ligne autour de sa main, le poisson se rap- } bis
 [proche en faisant des zig-zag.

Le poisson, fatigué, vient sans résistance, (bis)

Sa tête sort de l'eau de temps en temps, (bis)

Le poisson, à bout de forces, flotte à la surface,

Eh! l'hameçon est bien piqué, bien piqué.

Le pêcheur amène à lui le poisson et le jette dans sa pirogue.

La pêche de certains poissons était accompagnée de chansons spéciales, en particulier celle des murènes, qui sont très redoutées des plongeurs à cause de leurs morsures cruelles, et celles des bonites, poissons de haute mer dont la chair est très estimée. Les bonites sont capturées à l'aide d'un hameçon d'un modèle tout particulier, encore en usage aujourd'hui, et formé d'une lame de nacre portant attachés à son extrémité un fort crochet en os de baleine et une touffe de soies de porc ou de plumes de frégate, le jeu d'oscillation de la lame de nacre mise à la remorque de la pirogue à balanciers ayant pour effet d'attirer le poisson, qui la saisit et se trouve pris par le crochet terminal ; voici la chanson qui célèbre sa pêche :

Tohoronui a Turukoropaga.
Vaiturugugu, vaitururearea :
Kaumere tei tua, kaumere tei aro ;
Kaumere oti, koti uhi tapa ite rāgi
Karupe iuma, korupe ika tea,
Tuavihi, tuatakahia, a puta,
Te vaigaruerue, puehuehu
Te tai otohora (1), kīa mau, kīa mau,
Te iroiro.

La bonite joue comme une baleine devant Turukoropaga.

Elle se sauve à l'approche des pêcheurs, les gens restés sur le rivage croient [qu'elle est prise.

(1) Haute mer, mot à mot, la mer où vit la baleine.

Les pêcheurs poussent des cris de joie, les hommes restés sur la plage
 [leur répondent ;
 Les pêcheurs ont fini de crier, leur pagne blanc comme le ciel est tout
 [mouillé.
 Le sillage laissé par la bonite est tantôt du côté des balanciers, tantôt de
 [l'autre côté.
 Le poisson s'éloigne, disparaît sous l'eau, puis reparait.
 L'eau tourbillonne et jaillit.
 Au milieu de la haute mer, maintiens ferme
 La bonite.

Les indigènes capturent les gros crabes (*Carpilius convexus*) du récif extérieur en s'accompagnant également de chansons.

XI

CHANSON DU NAVIRE

Les Maoris faisaient de très longues traversées sur de grandes pirogues doubles (*pahi*), formées de deux pirogues réunies par un pont, et munies d'une voile (*mahipa*), qui n'était autre qu'une natte tressée avec les feuilles du *Pandanus*. La mâture comprenait un grand mât (*tira*) et une vergue (*fana*). Ces peuples allaient d'île en île pour faire la guerre, et la chanson suivante montre quelles étaient leurs occupations dans ces voyages :

Ragona e vaka iuta ite henua.

Refrain (1) *Koneao hiri ikakotinu kote piu e. (bis).*

Vahia te puta ite horau.

Toia e vaka iuta ite henua.

Toia tapotu kite moana.

Kia tu te tira mate fana.

Hutia te vaha i ruga

Hutia te vaha i raro.

Horahora mahina ite ata.

Reva tu kite tui tohaga.

Rigirigi, te horo o tana vaka.

Kianoho ko Patu i tana hoe.

Hikiatu kote maroto tuaregarega.

Hokapua e vaka ite henua.

Kakamau taura ki avatea.

Uiui tupua ite henua.

Piki kiruga te magareva.

(1) Le refrain est répété après chaque phrase.

Les rondins de bois sont placés sous le navire, encore à terre.

Refrain :

Le bateau est lancé, prêt à être gréé (*bis*).
 La porte du hangar (1) est ouverte.
 Le bateau, encore à terre, est sur le point d'être lancé.
 Il est maintenant à l'eau, en mer.
 On fixe le mât, on attache la vergue.
 On raidit les haubans supérieurs.
 On raidit les haubans inférieurs.
 La voile est hissée.
 La pirogue est en haute mer,
 Elle file très vite, en faisant jaillir l'eau de chaque côté,
 Patu est assis à son gouvernail.
 Les poissons-volants fuient en s'envolant devant le bateau.
 La pirogue arrive en vue de terre et est signalée.
 On mouille l'ancre et sa corde.
 Les insulaires demandent au chef de la pirogue d'où il vient.
 Celui-ci retourne à bord pour prendre ses armes et se préparer à la lutte.

Le chef ou guerrier montant la pirogue, après avoir revêtu sa cuirasse en peau de requin et mis son collier de nacre, insigne du commandement, descendait à terre avec sa lance en bois, et allait se mesurer avec le chef des guerriers de l'île où il venait d'aborder.

XII

CHANSON DU FEU

Les Polynésiens se procuraient du feu en frottant un morceau de bois bien sec avec une baguette d'un bois plus dur. L'inventeur de ce procédé est Hiro, et sa découverte est glorifiée dans la chanson suivante, qui accompagne la production du feu par frottement :

*Haere atu vau kitua i taku henua, Motutapu
 Tukakai, tukakai te ure no Hiro,
 Tupere, tupere te ure no Hiro.
 Hika tu vau taku auahi kitua i Motutapu.
 Tukakai, tukakai te ure no Hiro
 Tupere, tupere te ure no Hiro.*

(1) *Horau*, hangar couvert en feuilles de *Pandanus*, où sont remisées les pirogues.

Je suis allé du côté de la haute mer de mon pays, Motutapu.
Frotte, frotte le bâton de Hiro.
Le bâton de Hiro est presque allumé.
J'ai fait du feu sur la plage de Motutapu.
Frotte, frotte le bâton de Hiro.
Le bâton de Hiro est presque allumé.

Cette façon de se procurer du feu est à peu près abandonnée aujourd'hui en Polynésie ; quelques indigènes des îles pauvres de l'archipel des Tuamotu l'utilisent cependant encore.

L. G. SEURAT.

LÉGENDES DE GAO (1)

FARAÑG ET SA FEMME (FATIMATA DE TIGILEM)

§ 1. VOYAGE A TIGILEM

Farañg habitait au Dendi.
Il appela ses gens et leur dit : « J'aime Fatimata. »
(Fatimata habitait Tigilem).
Ses gens lui dirent : « N'aime pas Fatimata ! car sa mère connaît de mauvais sorts ; et à tout homme qui vient lui demander sa fille en mariage, elle lui jette un sort pour le faire mourir. » — « Moi, je l'aime ! »
« Non, ne l'aime pas ! ».
Farañg alla trouver sa mère et lui dit la chose. Sa mère pleura et dit : « Farañg va ruiner sa maison ! » Farañg dit : « Que ce soit bien ou mal, je veux épouser Fatimata ! »
Le lendemain, de bon matin il s'embarqua avec ses armes et ses gens. Il leur dit : « Allons ! poussez la pirogue ! » Il harponna sur la route des lamantins et des hippopotames et des caïmans jusqu'à ce que la pirogue fût pleine. Il arriva ainsi à Tigilem. Il descendit à terre et envoya dire à la mère de Fatimata de venir prendre la viande. Tout le village arriva et prit la viande.
Farañg se coucha et dormit.
La mère de Fatimata prit du mil et le pila pour en faire du don

(1) Suite v. t. XXI, p. 82.

(1) Province du S.-E. de l'Empire Songhoy.

(boisson rafraîchissante), elle y déposa un mauvais sort et le porta à Farañg pour le faire mourir. Elle trouva Farañg dormant ; elle donna le dôn aux piroguiers. Ceux-ci dirent : « En ce moment Farañg dort, buvons le dôn avant qu'il se réveille ; à son réveil nous ne lui dirons pas que nous avons bu le dôn de sa belle-mère. » Ils burent. Les uns furent malades, d'autres eurent mal au ventre, d'autres à la tête, d'autres aux oreilles, d'autres devinrent aveugles, d'autres boiteux. Ils faillirent en mourir. Ils réveillèrent alors Farañg et lui racontèrent ce qu'ils avaient fait.

« Nous te l'avions bien dit, la mère de Fatimata connaît de mauvais sorts. » Farañg prit son sac, y prit de la poussière d'un certain bois, la mit dans de l'eau et les en aspergea. Tous furent guéris.

Il prit alors son pantalon de 333 coudées d'étoffe. Il le passa, mais une seule jambe y trouva place, l'autre ne sut où se mettre. Farañg s'écria : « Ah ! que je suis grand ! Aujourd'hui ma nudité me fera honte, elle me tuera ! ». Il alla chez la mère de Fatimata. Celle-ci lui souhaita la bienvenue : « Viens ici : Nabonke ! » Farañg lui dit : « Mère de Fatimata, je suis venu te demander la main de Fatimata. » La mère de Fatimata répondit : « Que Dieu t'anéantisse ! Fatimata n'est pas en âge de se marier, à plus forte raison avec un homme aussi grand que toi, Farañg ! Tu es un infidèle ! Je te donnerai Fatimata pour la tuer : si tu poses seulement ces gros bras sur elle, tu lui briseras les côtes : si tu places seulement ces grosses jambes sur les siennes, tu les lui briseras ! » Elle continua à insulter ainsi Farañg. Celui-ci se fâcha, il revint. Il rencontre alors le père de Fatimata, il voulut s'adosser à un mur, le mur s'écroula ; il s'adossa alors à une grande maison, elle s'écroula aussi ; il alla s'appuyer à un baobab, le baobab tomba ; il alla à un rônier, le rônier tomba : il revint à un autre baobab, celui-ci put le soutenir. Il dit : « Comment vas-tu, père de Fatimata ? » — « Très bien, Farañg ! que veux-tu ? » — « Je suis venu demander Fatimata en mariage. » — « Je te la donne ; je te donne ses bras, ses jambes, sa tête, sa bouche, en un mot je te donne son corps tout entier. » — « Que Dieu te bénisse, père de Fatimata ! ».

Farañg retourna chez la mère de Fatimata et lui dit : « Mère de Fatimata, tu es une hypocrite ! Quand le père de Fatimata t'a épousée, pourquoi ne t'a-t-il pas brisé les pieds, ni les bras, ni le reste ? » Farañg revint au bord du fleuve.

Fatimata pleura, sa mère pleura, elles n'aimaient pas Farañg. Le père de Fatimata les trouva en pleurs. La mère de Fatimata dit à son mari : « Tu déshonores notre maison ! » — « Si notre maison

est déshonorée, répondit-il, tant pis, je l'ai donnée, je ne la reprendrai jamais. »

La mère de Fatimata prit de la poussière d'un certain bois, la donna à Fatimata en disant : « Quand tu iras à Gao, s'ils te construisent une case, sème cette poussière dedans ; quand Farañg entrera, il mourra. »

§ 2. RETOUR A GAO. FATIMATA ESSAIE DE FAIRE MOURIR FARANG.

Fatimata emporta avec elle à Gao la poussière de bois. On lui construisit une case ; elle prit alors la poussière et la sema dans la case. Farañg vint se coucher auprès de Fatimata. Le lendemain il partit de bonne heure à la pêche.

Fatimata envoya dire à sa mère : « Farañg a couché dans la case et la tête ne lui fait même pas mal. » Sa mère lui envoya de la poussière rouge d'un autre arbre et lui fit dire : « Quand tu prépareras sa nourriture mets cette poussière dedans, si Farañg en mange il mourra. » Farañg revint de la pêche ; il rentra chez lui. On lui apporta sa nourriture : « Fatimata, dit-il, tu as mis le sort dans ce mets. « Eh bien j'en mangerai ! » Il en mangea.

Le lendemain il partit à la pêche. Fatimata envoya encore dire à sa mère que son sort n'avait pas réussi. Celle-ci lui envoya de la poussière noire en lui disant : « Enterre-la à l'endroit où Farañg va uriner ; s'il urine dessus, il mourra. » Farang revint à la maison, il va pour uriner et dit à Fatimata : « Ton mauvais sort est là, je le sais, eh bien, j'urinerai dessus quand même. » Il le fit.

Fatimata comprit alors que les sorts de sa mère étaient impuissants contre Farañg.

Farañg partit à la pêche, sa femme vint se placer sur le seuil de la case. Une vieille femme vint à passer et l'aperçut : « Fatimata lui cria-t-elle, qu'as-tu ? on dirait que tu n'a ni mangé, ni bu ? »

— « Par Dieu ! Je n'ai rien, si ce n'est que je n'aime pas Farañg ; je voudrais connaître un moyen de m'en débarrasser. » La vieille répondit : « Tais-toi, si tu me donnes quelque chose je te donnerai de suite ce qui le fera mourir. » — « Je te donnerai, reprit Fatimata, 100 sacs de grains, 100 mitkals d'or, 100 esclaves, 100 chevaux, 100 bœufs ; dis-moi ce qui le fera mourir. » La vieille répondit : « Je ne veux rien de tout ce que tu dis : je veux seulement un peu de son et une vieille pipe. » Fatimata donna ce qu'elle demandait. La vieille lui dit : « Fatimata, défais les tresses de tes cheveux : sème dessus de la cendre pour blanchir ta tête. Quand Farañg reviendra il te dira : « Fais-toi coiffer et enduis tes cheveux de

graisse. » Dis-lui : Je ne me ferai coiffer et ne me oindrai les cheveux que lorsque tu m'apporteras de la graisse de l'hippopotame de Dendera-gousou. » — (Or cet hippopotame tue tous ceux qui viennent l'attaquer).

§ 3. FARANG ET L'HIPPOPOTAME DE DENDERA-GOUSOU. — COMBAT.

Farañg revint de la pêche, il trouva sa femme assise dans sa case : elle était décoiffée et la tête blanche de cendre. « Fatimata, lui dit-il, fais-toi donc coiffer : » — « Farañg, je ne me ferai pas coiffer et je n'oindrai pas ma chevelure, si ce n'est avec la graisse du ventre de l'hippopotame de Dendera-gousou. » — « Mais tu veux détruire ma maison ! Personne ne peut aller combattre cet hippopotame ! Fais-toi coiffer, je te donnerai 100 esclaves, 100 chevaux, 100 bœufs, 100 moutons, 100 mickals d'or, 100 écus d'argent ! » — « Si tu me donnais, fût-ce même Ngasa ta mère et ma belle-mère, je ne me ferai coiffer que si tu m'apporte cette graisse. » — « Alors, Fatimata, si je tue l'hippopotame je te tuerai en rentrant ; si l'hippopotame me tue, mes gens te tueront ! » — « Soit ! qu'ils me tuent, mais vas-y ! »

Farañg alla dire cela à sa mère. Sa mère poussa de tels cris de douleur que les gens de Karabara les entendirent ; elle lui dit : « N'y vas pas ! Elle cherche ta perte, renvoie-la, qu'elle retourne chez elle ! » — « Non ! je ne la renverrai pas ; je l'aime pour toujours... Je vais aller à l'hippopotame, s'il me tue que mes gens égorgent Fatimata : si je le tue, moi je l'égorgerai ! »

Sa mère ne cessa de pleurer, alors Farañg manda ses gens au nombre de 333 et leur fit part de son dessein. Ils s'écrièrent : « Farañg ! renvoie Fatimata ! Qu'elle retourne chez elle ! Qu'elle ne vienne pas ainsi détruire nos maisons ! Si tu meurs, la ville est perdue. Elle ne désire que ta mort. » — « Non ! car je l'aime d'un amour éternel. »

Ils allèrent dormir. Le lendemain à l'aurore ils prirent 333 harpons et les embarquèrent : ils choisirent 333 piroguiers pour pousser la pirogue. Ils partirent. Ils étaient déjà loin qu'ils prirent peur et revinrent au port.

Farañg appela Fatimata et lui dit : « J'y vais moi-même ; si l'hippopotame me tue, mes gens te tueront à leur retour ; si, moi, je le tue, je t'égorgerai ! » — « Soit ! dit-elle. »

Farañg partit et arriva auprès de l'hippopotame. Depuis le matin il le harponna : mais le feu mangeait ses harpons. Enfin les harpons furent tous détruits : ils partirent. Or Farañg ne voulut pas

retourner ainsi chez lui : « Abordez la pirogue, dit-il ! » Ils abordèrent, puis tous se sauvèrent en abandonnant Farañg. « Moi, dit-il, je ne me sauverai pas ! » L'hippopotame accourut : Farañg était à la proue de la pirogue, il courut au centre, l'hippopotame l'y poursuivit : Farañg s'enfuit à la poupe de la pirogue, l'hippopotame y vint aussi ; Farang se sauva à terre, l'hippopotame l'y suivit ; Farañg courut, l'animal courut derrière lui. Ils s'éloignèrent ainsi du bord du fleuve. Alors Farañg s'arrêtant, ouvrit les bras en présentant sa poitrine et dit : « Il ne sera pas dit que j'ai fui devant un hippopotame ; les femmes des Sorko ne l'entendront pas dire, les hommes ne le raconteront pas. » Ils se saisirent réciproquement. Farañg souleva l'hippopotame et voulut le jeter à terre ; mais l'endroit où celui-ci frappa sa patte se transforma en mare. L'hippopotame souleva Farañg et s'efforça de le jeter à terre ; mais l'endroit que Farañg toucha de son pied devint une grande dune. La poussière qu'ils soulevèrent en luttant s'étendit au loin sur la terre, elle obscurcit le ciel. Les gens de Gao l'aperçurent. Quand le muezzin alla appeler à la prière : « Allahou... Venez donc voir ! » Alors le marabout de Farañg sortit (1).

Alfa Mahalmoudou. — Cemarabout s'appelait Alfa Mahalmoudou. Il partit de suite retrouver Farañg. Il le trouva aux prises avec l'hippopotame. Il les frappa tous deux de son bâton : ils tombèrent. Il dit alors à Farañg : « Lève toi et viens ! » — « Non, répondit Farañg, il faut que je tue l'hippopotame ou bien qu'il me tue ! »

Le marabout revint à Gao. Ils se battirent de nouveau ; le marabout repartit et les sépara de nouveau : « Lève-toi, dit-il à Farañg, et rentre chez toi ! » — « Non ! répondit Farañg, je ne retournerai pas ! »

Le marabout les laissa. Ils recommencèrent la lutte ; mais Farañg était fatigué, il se sentait succomber. Le marabout revint et les sépara ; pour la troisième fois il supplia Farañg de revenir chez lui. Celui-ci refusa. Alors le marabout lui dit : « Je ne t'aiderai plus après ces trois fois, maintenant je m'en vais et ne reviendrai plus ; si tu as des idoles (2), consulte-les, afin que l'hippopotame n'aille pas te tuer ! » — « Tu as raison » dit Farañg. Il appela à son aide ses idoles. Elles vinrent aussitôt : « Saisissez l'hippopotame ! » dit Farañg. Elles le saisirent et le jetèrent à terre. Farañg prit son couteau et égorgea l'hippopotame. Les idoles burent le sang.

(1) Cette légende paraît retracer les luttes des Sorkos avec les gens de l'Hippopotame (Malinké), avec l'intervention entre les combattants des premiers marabouts musulmans.

(2) Divinités protectrices de la famille ou de la tribu.

Alors Farañg appela ses gens, ils vinrent. « Arrangez l'hippopotame, » leur dit-il. Il le coupèrent en morceaux. Il leur dit : « Mettez-les dans la pirogue et mettez de côté pour ma femme la graisse du ventre. » Il le firent. Ils leur dit : « Je vais me souiller de sang et me coucher dans la pirogue; quand vous approcherez de Gao vous pleurerez en disant : Farañg est mort, l'hippopotame est mort ! Je verrai ainsi si ma femme désire ma mort. »

Il s'étendit dans la pirogue et se dirigèrent vers Gao.

Rentrée à Gao. — Quand ils arrivèrent en vue de la ville ils poussèrent des cris de douleur. Sa mère les entendit et se mit à pleurer, elle se leva et appela ; les gens de la ville accoururent. La fille de Farañg dit à la mère de celui-ci : « Ne pleure pas ainsi ! Farañg n'est pas mort, au contraire c'est lui qui a tué l'hippopotame. »

Ils arrivèrent au port. La femme de Farañg se leva et vint au bord du fleuve. Elle dit aux gens : « Taisez-vous donc, ne pleurez pas ! Moi, je rends grâce à Dieu et à son prophète, parce que Farañg est mort ! Elle enleva le vêtement qui le recouvrait. Elle appela les habitants de Gao ; elle souleva un des pieds de Farañg et dit : « Voyez ! croyez-vous qu'une femme sur laquelle repose une telle jambe le jour et la nuit, croyez-vous, dis-je, qu'elle n'en meure pas ? »

Elle prit un bras, le leur montra en disant : « Croyez-vous qu'une femme sur laquelle se pose jour et nuit un tel bras, croyez-vous qu'elle n'en meure pas ? »

(1)

« Tout cela est vrai, » dirent-ils. — C'est moi qui l'ai emporté sur Farañg ; maintenant je vais retourner chez ma mère. »

Elle voulut sortir de la pirogue ; alors Farañg lui saisit la main. La femme s'écria : « Bonjour Farañg ! Comment vas-tu ? Nabo ! Kontabo ! mon mari ! » Farañg lui dit : « Prends la graisse de l'hippopotame, va te faire coiffer et oindre les cheveux ! » — « Oui ! dit-elle. » Elle prit la graisse, se fit coiffer et oindre ; elle tressa ses cheveux avec des fils d'or et d'argent ; elle mit des anneaux à ses chevilles, un labadjour et un bakawel à ses reins, des bracelets à ses bras ; elle se para de tous ses bijoux. Elle vint ainsi chez elle ; Farañg la vit et la trouva plus belle qu'aucune femme. Il s'assit auprès d'elle sur la couverture et restèrent ainsi à causer. Sept jours et encore sept jours ils ne mangèrent, ni ne burent, ils causèrent ainsi amicalement.

(1) Ici se place un détail trop naturaliste pour être reproduit.

§ 4. MORT DE FATIMATA

Enfin Himadou (neveu de Farañg) et Bande (fils de Farañg) vinrent trouver leur père. Fatimata était sortie ; elle était allée saluer une amie. Ils vinrent pleurer à la porte de la case.

Farañg se leva et les vit ainsi tout en larmes. « Qui les a frappés ? dit-il, que je détruise sa maison ! Qui les a insultés ou qui les a vus seulement ? Que je le punisse ? » — « Personne, dirent-ils, ne nous a frappés, ni insultés, ni vus ; c'est toi, Farañg, qui nous as frappés, toi, qui nous a insultés, toi, qui nous as vus ; c'est toi, qui nous fais honte et nous fais mépriser. Quand tu es parti de Gao, tu as dit : « Si l'hippopotame me tue, mes enfants tueront leur belle-mère ; si je tue l'hippopotame, c'est moi qui l'égorgerai. » — « C'est vrai ! dit Farañg, allez la chercher, vous l'égorgeriez. »

Bande alla la chercher : « Mon père te demande » dit-il. — « Oui, je sais ; il veut m'égorger ! » — « Mais non ! tu sais bien que s'il voulait t'égorger, je ne viendrais pas t'appeler. » — « Allons ! » Ils partirent ensemble. Ils arrivèrent chez Farañg. Celui-ci lui dit : « Fatimata, couche-toi que je t'égorge ! Le jour où je suis parti, je t'ai dit : Si je tue l'hippopotame je te tuerai ; s'il me tue mes enfants te tueront ! » — « C'est vrai ! Farañg. Nabo ! mais tu vois bien que je me suis fait coiffer ! ne m'égorge pas ! tu as vu mon labadjour ? » — « Couche-toi, te dis-je ? reprit Farañg, que je t'égorge. »

Fatimata se coucha ; Farañg prit son couteau et voulut l'égorger ; mais il ne put ; il recommença, mais ne réussit pas davantage. Le fils de Farañg saisit alors le couteau et coupa la gorge de Fatimata. Farang, s'écria : « Je rends grâce à Dieu ! car si je ne l'avais pas tuée, c'est elle qui m'aurait tué ! » Il prit les bijoux qui l'ornaient et les envoya à la mère de Fatimata. Quand elle les vit, elle se mit à pleurer.

§ 5. FARANG ET LE CHEF DE DJONI

La mère de Fatimata alla implorer le chef de Djoni (Djoni est un village de Soñgoytje). Celui-ci appela ses forgerons ; ils lui fabriquèrent des balles de fusil, des flèches, des lances, des sabres.

Puis il envoya un homme à Farañg pour lui dire de venir.

Il dit à la mère de Fatimata : « Maintenant va-t'en chez toi ! Je jure que Farañg ne verra plus le soleil. Je lui couperai la tête et l'enverrai à sa mère ! »

Farañg se leva avec ses gens et vint à Djoni, où il arriva au milieu

du jour. Les gens de Djoni se ceignirent, ils prirent leurs lances et leurs fusils, les cavaliers montèrent à cheval et vinrent à la rencontre de Farañg.

Celui-ci dit à ses gens : « Restez ici, aux pirogues, et attendez mon retour. » Il s'en alla sans armes. Il étendit les bras et leur présenta sa poitrine. Ils le frappèrent de leurs lances; déchargèrent sur lui leurs fusils, mais en vain. Le chef dit à ses gens de ne cesser de tirer dessus jusqu'à ce qu'il meure. Ils tirèrent tellement que la fumée masqua le village et obscurcit le ciel. Ils s'arrêtèrent de tirer : ils croyaient Farañg mort. Quand la fumée se dissipa, ils le virent toujours debout, les bras étendus.

Pendant trois jours encore ils s'acharnèrent sur Farañg, le fusillant, le frappant de leurs lances, de leurs sabres, de leurs flèches. Toujours il était invulnérable.

Enfin les armes et les munitions des gens de Djoni furent épuisées. Alors il marcha sur eux, saisit le chef par les pieds, fit face à Tigilem, fit tourner le chef autour de sa tête et le lança au loin. Le tronc du corps alla tomber au-delà du village de Tigilem ; quant à la tête personne ne sut jamais où elle tomba.

Alors les gens de Farañg se saisirent de lui pour qu'il n'aille pas détruire le village ; ils préféraient le rendre tributaire de Gao. Farañg alors souffle si fort qu'il renversa les palissades, les arbres, les murs, dessécha les mares. Les gens le conjurèrent d'épargner le reste. Il accepta ; mais il décida que cette ville paierait l'impôt à Gao.

Telle est l'histoire de Farañg et de Fatimata, son épouse.

DUPUIS-YACOUBA.

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES (1)

CCXCVII

LE SABOT DE PIERRE AU LAC DE GARDE

(*Poméranie*)

Presque au milieu du lac de Garde, se trouve une petite île de pur granit et sur le bord du lac entre Petit et Grand Garde, au milieu d'autres grosses pierres, il existe un bloc de rochers avec une exca-

(1) Suite voir t. XX, p. 400.

vation profonde de deux à trois pouces, semblable à un pied de cheval. La légende suivante se rattache à l'île et à cette pierre.

Un pêcheur conclut un pacte avec le diable : celui-ci aurait son âme s'il construisait en une nuit avant le chant du coq à l'endroit le plus profond du lac une église toute en pierre. Comme le pêcheur tenait cette œuvre pour impossible, il s'endormit tranquillement. Mais dans la nuit, il s'éveilla et entendit un vacarme effroyable dans l'air ; en s'éveillant, il vit avec effroi que le diable avait mis en mouvement tous les esprits attachés à son service. L'église était déjà achevée jusqu'à la pointe du clocher. Le diable était au bord du lac, avec son pied de cheval sur la pierre en question, et commandait, tandis qu'en l'air volaient les poutres et les pierres transportées par des forces invisibles. Le poids de Satan aurait fait le trou dans la pierre. Lorsque le pêcheur vit le danger, il commença lui-même, dans son effroi, à chanter comme un coq : les coqs lui répondirent et le diable perdit son pari. De colère, il détruisit l'église en un instant et jeta les pierres dans le lac où elles formèrent le lac (1).

CCXCVIII

LE PAS DU DIABLE

(Normandie)

D'après une tradition, le diable, après avoir été dupé par saint Michel dans le partage des plantes et l'échange des châteaux, s'élança vers les rochers de Mortain pour en faire un rival de l'église du mont Saint-Michel, mais il tomba à l'endroit appelé Cascade, près d'une rivière. La chute fut si violente que la pierre garda l'empreinte de sa figure, de ses cornes et de ses pieds fourchus (2).

RENÉ BASSET.

(1) Knoop. *Volkssagen, Erzählungen, Aberglauben, Gebräuche und Märchen aus dem östlichen Hinterpommern*, Posen, 1885, in-8°, p. 71.

(2) Sauvage, *Légendes Normandes*, Angers, 1869, in-12, p. 28.



COUTUMES ET USAGES DE LA SEMAINE SAINTE (1)

XIII

COMPLAINTÉ DE LA PASSION

LOIRE-INFÉRIEURE

La Passion du donx Jésus,
Grand Dieu ! ce qu'elle est grande !

Il a jeûné quarante jours,
Quarante nuits suivantes.

C'est au bout de quarante jours,
Qu'il a bien voulu prendre.

C'est une verrée de vin blanc,
Une pomme d'orange.

Il n'a pas pu tout manger,
L'a fait part à deux anges

Il en a fait part à saint Pierre,
A saint Michel archange.

Saint Pierre, il a dit à saint Jean :
« Quelle rude pénitence !

« Mais, auparavant de dîner,
Nous en voirons bien d'autres.

Et alors Jésus-Christ a dit,
Parlant à ses apôtres :

« Vous m'y voirez crucifié,
Sur une croix bien haute.

« Vous voirez ma mère à mes pieds,
Ell' s'ra triste et dolente.

« Vous voirez mon côté percé,
C'est un grand coup de lance.

« Vous voirez mon sang dégoutter,
Tout le long de mes membres.

« Vous voirez mes deux pieds cloutés,
Sous des clous d'assurance.

(1) Cf. t. XVI, p. 250, 428.

« Vous voirez mes deux mains cloutées,
L'ar des clous de souffrance.

« Vous voirez ma tête penchée,
Couronnée d'épine blanche.

« Vous voirez la terre trembler,
Et les rochers se fendre.

« Vous y voirez la mer bouillir,
Comme un tison qui flambe.

« Vous voirez les oiseaux voler,
Ils s'embrass'ront par bandes.

« Vous voirez le soleil monter,
Et la lune descendre.

Les chanteurs ajoutent, pour finir :

Remercions ces braves gens,
Qui ont donné tout leur argent (1).

(Jeanne Brumeau, de Besné)

EDMÉE VAUGEOIS.

XIV

VIEILLE PRIÈRE PICARDE

Le jour du grand Vendredi Saint, quand Dieu fut mis en croix,
sa douce mère cria à haute voix :

— « Qu'avez-vous, ma mère, qu'avez-vous à pleurer » lui-dit
Jésus.

« Mon Fils, je vous ai porté neuf mois de mon côté et de mon
ventre, je suis mère dolente de vous voir entre deux larrons pend.
(pendu).

« Ma mère, si je n'avais pas été pendu, tout le monde aurait été
perdu. »

Ceux qui diront cette oraison le matin quand ils se lèveront, le
soir quand ils se coucheront, jamais le paradis ne perdront :

Sainte Marie, mère de mon Sauveur, Jésus-Christ a été conçu
sans la tache du péché originel, priez Dieu pour ma conversion,
partagez-moi toutes mes actions, ayez soin de mon salut, faites que
je ne meure point de mort subite sans recevoir les divins sacre-
ments.

(1) Cf. une autre version des Côtes-du-Nord. Paul Sébillot, *Coutume de la Haute-Bretagne*, p. 230-231.

Jésus-Christ, fiez-ça de mon esprit,
 Jésus-Christ, fiez-ça de ma bouche,
 Jésus-Christ, fiez-ça de mon cœur.

Vive Jésus, vive Jésus, vive Jésus, roi des cœurs, règne dans tous les cœurs.

— « Saint Jean, n'avez-vous pas vu Jésus ? »

« Si fait dame, je l'ai vu, ses deux pieds cloués, ses deux bras étendus, une couronne d'épines sur sa tête. »

Sainte Catherine a dit : « le cœur d'une Vierge est si petit qu'il ne peut y entrer que Jésus Christ. »

Jésus-Christ est bon. C'est mon amant, c'est mon époux, je l'ai servi et le servirai jusqu'à la fin de mes jours.

Ainsi soit-il.

A. BOUT.

LE TABAC EN AMÉRIQUE (1)

§ 36

CHEZ LES MIAMIS (*près de l'Ohio*)

C'est (disait un chef en 1749) l'ancienne coutume parmi nous, lorsqu'on parle de bonnes affaires, de présenter d'abord des calumets, nous vous prions de vouloir bien nous écouter. Nous allons répondre à ce que vous nous avez dit. Ce calumet est un témoignage du plaisir que j'ay de fumer ensemble, et nous espérons de fumer dans ce même calumet avec notre père (le gouverneur du Canada) l'année prochaine » (2).

RENÉ BASSET.

(1) Suite, voir t. XX, p. 428.

(2) *Nouvelle prise de possession de l'Ohio, journal de la campagne faite par Céloron ap. P. Marquy, Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'Outre mer*, t. VI, Paris, 1888, in-8°, p. 720.



COUTUMES DE MARIAGE (1)

XXVI

EN BOURBONNAIS

Il est encore d'usage en Bourbonnais que la jeune fille qui vient se marier embrasse le maire aussitôt que ce dernier a lu les articles du Code et déclaré que le mariage était fait.

Mais cette coutume n'existe que dans la campagne et pour les filles des campagnards ; elle n'a pas lieu dans les villes et les gros villages, quand c'est une jeune fille du commerce ou d'un certain rang qui se marie.

Dans les campagnes, aussitôt après la messe de mariage, le couple qui vient d'être uni, précédé d'un joueur de vielle et suivi des parents, se transporte chez ses amis et chez les personnes qu'il veut honorer, et dans chaque maison le marié est embrassé par les femmes et la mariée par les hommes.

La mariée attache en même temps un ruban à la poitrine de ceux qu'elle invite au repas de noces et aux danses qui le suivent.

ERNEST OLIVIER.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

CLVI

LA FONTAINE DE SAINT-EUTROPE

Le Château à demi ruiné de Montpeyroux couronnant une petite colline de la commune de Grury (Saône-et-Loire) est célèbre dans les annales historiques comme berceau de la grande famille de Bourbon. Au pied existe la petite fontaine de Saint-Eutrope, où de très loin les femmes viennent pour se guérir de certaines maladies et de celles des enfants. On y faisait de petites offrandes recueillies

(1) Cf. t. XX, p. 495.

par les mendiants. C'était à l'aube du jour avant le lever du soleil qu'on devait faire cette visite.

Une fontaine semblable sous le vocable de saint Eutrope existe en Auxois dans les fossés à demi comblés du château de Thil elle est également très renommée dans la contrée pour les maladies des femmes.

H. MARLOT

LES ONGLES (1)

§ 55

Suivant une croyance populaire du Mecklembourg, quand on se coupe les ongles en silence le vendredi, on se préserve du mal de dents (2).

Dans certains endroits de la même région, les taches blanches des ongles indiquent du bonheur. Ailleurs celles des ongles de la main droite seules présagent du bonheur ; celles des ongles de la main gauche, du malheur.

On croit aussi que les taches blanches à l'ongle du pouce indiquent des cadeaux ; à celui de l'indicateur, une maladie ; à celui du doigt du milieu, de la haine ; à celui de l'annulaire, de l'amour ; à celui du petit doigt, des honneurs.

On compte aussi, dans l'ordresuivant, les choses annoncées par les taches blanches de l'indicateur : donné, pensé, aimé, honoré, haï. (3)

Pour combattre la stérilité, une personne d'un autre sexe doit couper à celle qui est stérile, homme ou femme, de petites parcelles de cheveux et des ongles des pieds et des mains, les mettre dans un chiffon de toile fine, creuser un trou dans un sureau, y mettre le chiffon et boucher le trou avec un bouchon d'aubépine verte. Tout cela doit être fait en silence, trois jours avant la nouvelle lune. (4)

RENÉ BASSET

(1) Suite voir t. XX, p. 318.

(2) Bartsch, *Sagen, Märchen und Gebräuche aus Meklenburg*, Vienne, 1879-1880, 2 v. in-8, t. II, p. 217.

(3) Bartsch, *op. laud.* t. II, p. 316.

(4) Bartsch, *op. laud.* t. II, p. 354-355.

RIMES ET JEUX DU PAYS NANTAIS (1)

XI

FORMULETTE DU RAPPORTEUR

Rapporteur à quat' chandelles,
Qui rapporte à sa marraine ;
Sa marraine lui donne un sou,
Pour ach'ter des p'tits joujoux.
Quand la cloche sonnera,
Le diable l'emportera.

JEU DE LA VISTE

Celui qui est dessous chante, pendant que les autres enfants se cachent :

« A la viste aux bois,
P'tit bonhomm' des bois,
Le temps de dire trois...
Une..... deux..... trois! »

Au mot trois, il part en courant, et va dépister ses camarades, qui se sont cachés pendant le chant.

FORMULETTE DE LA SÉPARATION

Quand deux enfants se disputent et ne peuvent s'entendre, un troisième leur dit, passant à eux :

« La séparation
De l'âne et du cochon. »

en détachant chaque syllabe, et leur touchant la poitrine comme pour compter dans un jeu.

POUR FAIRE SAUTER LES ENFANTS SUR LES GENOUX

A Paris (*bis*)
Sur mon petit cheval gris,
A Rouen (*bis*)
Sur mon petit cheval blanc ;

(1) Cf. t. XII, p. 618.

A Lavau (1) (*bis*)
 Pour ach'ter des petits pots.
 On n'en achè't'ra guère,
 Car les gros,
 Ils coûtent trop
 Au trot (*bis*), etc. comme d'ordinaire.

XII

CHANSONS D'ENFANTS

I

Scions, scions du bois
 Pour la mère (*bis*)
 Scions, scions du bois
 Pour la mère à Nicolas.
 Saint Pierre nous a donné
 Les clés du Paradis;
 Ouvrez-nous les portes,
 Les portes (*bis*)
 Du paradis.

mains)

Un! deux! trois! (les enfants frappent dans leurs

II

Air : *Pour le roi d'Rome*

Grogni, Grognette	} <i>bis</i>
A passé par ici	
A passé par ici,	
Grogni, Grognette ;	
A passé par ici,	
Grogni, Grognon.	

se chante à Nantes aux poupons grognons.

III

Autrefois, quand un ramoneur montait dans une cheminée, on exigeait qu'il parût au haut du tuyau et se mit à chanter, pour bien montrer qu'il avait fini sa besogne. Il chantait presque toujours ce couplet :

(1) Loire-Inférieure, arrondissement de Saint-Nazaire.

C'est madame la cuisinière
 Qui a pété dans sa cuillère
 Elle a cassé tous ses plats,
 La la la.
 Ramenez-ci, ramenez-la,
 La cheminée, du haut en bas.

IV

JEU DE LA BALLOTTE

(La ballotte est une petite balle de peau faite de différentes couleurs ; le plus souvent noire et rouge.)

« Pan pan,
 Qui est là ?
 — C'est moi.
 — Entrez
 — Par où ?
 — Par là. »

Se dit en jouant à la ballotte le long du mur (jeu de filles.)
 On dit aussi :

Pomme rouge
 Pomme jaune
 Pomme douce
 Pomme aigre
 Certificat (?)
 × Frappons des mains
 Mains à la tête ;
 Mains aux genoux,
 « Au nom du Père »
 Genoux en terre ;
 Relevez-vous

Les petites filles disent ces paroles en jetant la ballotte le long d'un mur ; à commencer du signe × elles font les mouvements indiqués, pendant que la balle frappe le mur ; si elles ne les font pas assez vite elles ont perdu.

COMMENT ON JOUAIT AUTREFOIS A COLIN-MAILLARD

Autrefois, quand on jouait à Colin-Maillard ce qu'on appelait : jouer à l'œil bandé on s'y prenait de la façon suivante.

On bandait les yeux de celle que le sort avait désigné, et celle qui lui avait attaché le bandeau, lui demandait en levant la main devant elle.

« Combien y a t'il de doigts là ? »

Si *l'œil bandé* répondait mal, celle qui lui avait mis le mouchoir la prenait par la main et la faisait se pencher vers la terre en disant :

« Cherche des épingles ».

Elle demandait ensuite de nouveau.

« Combien y a t'il de doigts-là ? »

L'autre répondait ; puis la première la conduisait par la main à quelques pas plus loin et lui disait :

« Cherche des aiguilles. »

Après avoir répété, une troisième fois la même question, elle la reprenait par la main, la conduisait plus loin encore, et la lâchait tout à coup en disant :

« Marche en arrière,
Marche en avant,
Cherche ta vie, mon enfant. »

A ce moment seulement, l'œil bandé commençait à courir de côté et d'autre pour tâcher d'attraper quelqu'une de ses compagnes pour la remplacer dans son rôle d'aveugle.

(*Pension Nau*, Nantes, 1845 à 1849.)

On remarquera que ce jeu, comme beaucoup d'autres, oubliés maintenant avait sa formulette particulière.

Toutes ces formulettes ont complètement disparu, maintenant les enfants ne les connaissent plus et on ne les retrouve que dans les souvenirs des personnes âgées qui les ont répétées dans leurs jeux d'enfants.

EDMÉE VAUGEOIS

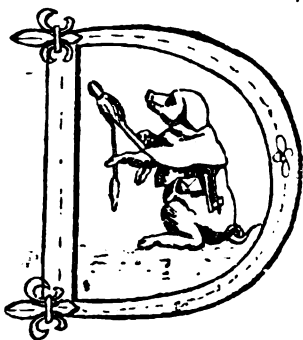


LES TRADITIONS POPULAIRES (1)

CHEZ LES AUTEURS POITEVINS

IV

JEAN BABU



EUX frères avec le même prénom de Jean, naquirent à Saint-Maixent en 1630 et en 1631, ce qui porte à croire que l'ainé mourut peu après son baptême, il paraîtra dès lors fort probable que le patoisier vint au monde en 1631.

On trouve Jean Babu curé à Champdeniers en 1659 ; en 1673, il passe à la cure de Soudan, c'est là qu'il mourut le 18 novembre 1700. Ses éditeurs paraissent lui avoir attribué à tort le grade de docteur en théologie, il ne prend, en effet, ce titre dans aucun des actes par lui signés.

Babu consacra 40 années de son ministère à la conversion des protestants, alors fort nombreux en Poitou. Il avait emprunté pour mieux se mettre à leur portée, les termes mêmes de leur patois. Ainsi s'expliquent les *Eglogues Poitevines sur différentes matières de controverse* qui parurent à Niort après sa mort chez Jean Elies en 1701. L'impression paraît en avoir été retardée par la longue maladie dont le curé de Soudan fut atteint dès la fin de 1699 et qui le conduisit au tombeau.

L'auteur de l'avertissement placé en tête des *Eglogues*, que l'on croit être l'abbé Maboul, le futur évêque d'Alet, alors fort appliqué aux missions du Poitou, dit qu'elles furent composées pour faciliter la conversion des Huguenots de cette province ; il est à présumer qu'il ne fut pas étranger à leur impression.

Tout l'honneur en est revenu cependant à Christophe Augier de la Terraudière, ancien maire de Niort, qui a signé les deux épîtres, l'une en vers français, l'autre en vers poitevins, et la dédicace au comte d'Estrées, gouverneur de la province, placées en tête de ce petit traité de controverse populaire.

(1) Cf. t. XX, p. 225, 302.

Babu nous apprend dans sa première *Eglogue* qu'il avait traduit en langage poitevin les Bucoliques de Virgile, œuvre malheureusement perdue, ce qui le conduisit à donner ce titre assez singulier d'*Eglogues* à son œuvre nouvelle.

Dans son épître poitevine, Augier de la Terraudière mentionne de petits poèmes patois composés antérieurement aux *Eglogues* par le curé Babu à l'occasion des démolitions des temples de Champdeniers (1663) et de Saint-Maixent (1685).

Le premier seul nous a été conservé, c'est le *Déloirement d'in onchien Huguenot de Chondoné après la rouine do prêche* (1). Il ne reste rien, pas même le titre, du poème sur le temple de Saint-Maixent.

M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, a consacré une excellente étude à Jean Babu (2). Une comparaison attentive des textes lui fait restituer à son compatriote deux autres petits poèmes patois dont l'objet est le même. Ce sont *La doléonce d'in Huguenot su le pidou estat de lou temple* (1667) à propos de la démolition du temple d'Exoudun et le *Dialogue su la destruction do temple de La Mothe Saint-Héraie*, 5 mai 1682. On lui devra d'avoir tiré de l'oubli une bien curieuse série de livrets populaires.

Pour conserver la dignité des textes, nous dit Dreux du Radier, l'auteur eut l'attention de rendre, dans ses *Eglogues*, tous les passages de l'écriture en bon français. Par cette méthode, il les distingue du reste du discours.... » D'aucuns, avec tout autant de raison, trouveront peut-être que cet amalgame produit à la lecture un effet assez disparate, mais la fin justifie les moyens.

En somme le curé de Soudan traduit en poitevin avec assez de peine, un français trop correct et trop académique, tandis que Jean Drouhet, son précurseur et son maître, cherche avant tout à sauver de l'oubli les termes et les tournures de la langue vulgaire, sans souci de la forme. Ni l'un, ni l'autre, il faut bien le dire, n'ont le génie du patois, il faut pour le retrouver remonter jusqu'au Talebot et Robinea de Boiceau de la Borderie.

1° Proverbes extraits du *Déloirement d'in onchien huguenot de Chondoné après la rouine do prêche*, 1663.

— Etre à convert des vents de gallerne et de bise. La gallerne est le vent d'Ouest très fréquent en Poitou, on le divise en haute et basse gallerne, bise vent de Nord, le vent de Sud c'est le vent de bas, le vent d'Est le vent d'autain, peu favorable au chasseur d'où le proverbe :

— Vent d'autain chasseur reste dans ton coin.

(1) Poitiers, Pierre Amassard, 1663.

(2) Poitiers, P. Blanchier, 1896.

- Mangé par la framme, puer comme framme, framme = pourriture.
- Craindre pour sa peau.
- Etre mis à cul bas = terrassé.
- Mettre en mauvais charroi.
- Avoir vent et marée.
- Avoir trois atouts de la carte tournée.
- « Dans la brisque *voyante*, on tourne comme à l'écarté. »
- Ne pas se gagner pour des coups de chapeau.
- Aller à pied comme un chien.
- Hanter trop les curés pour faire rien de bon.
- Visiter la marmite.
- Bouche qui jappe, bramer de faim.
- N'avoir mangé mie de pain = être à jeûn.
- Dîner son saoul.
- N'avoir pas fait son prou d'une vilaine affaire, c'est y penser encore.
- A'ler au rolle, trembler.
- Regarder d'assis, regarder après s'être assis.
- Faire grenotter, faire tomber à terre.
- Briaer comme ail.
- Mettre à morceaux comme on casse un verre.
- Etre à delézy = à l'aise.
- Faire le bon apôtre.
- Trouver moyen un jour si ce n'est aujourd'hui.
- Il n'y a point mois dans l'an qui ne vienne à son tour.
- Se garder d'apporter ses chausses = de venir.
- Faire le trébuchet, = tomber à la renverse.
- Apporter son museau = venir.
- Faire grand peur à voir à sa mine.
- Etre on ne sait où.
- Boire comme un caniveau.

2° de *La doléonce d'in huguenot sur le pidou estat de lou temple.*
(Démolition du temple d'Exoudun, 1667).

- La mèche est découverte.
- Condamner sans rémission.
- Chemins *courus* de soldats et gendarmes.
- Etre mis a la celé = à l'ombre, en prison.
- Parler à la volée = en l'air.
- Guetter quelqu'un comme un chat la souris.
- Dans un vire-main = dans un tour de main.
- Faire donner sur les dents.
- Devenir à rien comme la femme de Lot.
- Manquer de bonnes têtes.
- Voir courir un rabois = torrent, le rabois est l'eau grossie par la pluie.
- Langage de Tiron.
- (Propos sans importance comme celui des oisons).
- Montrer son nez.
- Manger les croûtes de quelqu'un.
- N'avoir pas plus de raison qu'un animal.

- Envoyer aux antipodes.
- Avoir voix au chapitre.
- Pousser à la rame.
- Faire des corvées.
- Avoir une faim endiablée.
- Le ragage d'un pays, les mauvaises gens.
- N'être ni grue ni bête.
- Chienne de tête.
- Mettre dans la cage = en prison.
- Porter l'endos.
- Payer la dette, la folle enchère et les frais.
- Retentir comme écho dans les rochers.
- Faire un bruit plus fort que les sorcières au sabbat).
- Faire un *roi boit*.

(Il n'y a pas bien longtemps que les gens du pays de Melle appelaient un rebet tout repas joyeux même fait hors du temps de l'Épiphanie.

- Plier bagage.
- Temps qui dure, personnifié poliment en un M. *Durant* qui viendrait aux noces quand les invités refusent de s'en aller au grand déplaisir de l'hôte.
- Faire Jean fuit = se sauver.
- Sauver le moule du pourpoint.
- Bissêtre = malheur, les années de Bissêtre, idem est bissextilles, passaient pour des années de misère.
- Avoir la bedaine pleine.
- Tirer à l'écorche cul.
- Envoyer patte.
- Chanter de la bonne façon.
- Ne pas dire un mot de vérité.
- Mettre dans sa caboche = tête.
- Désoriner = casser les oreilles.
- Mique maque (ce mot était donc employé dès 1667).
- Tourner casaque.
- Faire le saut = changer de religion.
- S'ajuster les piaux = cheveux.
- Treluier = luire, comme or.
- Courir le guinot = mendier.
- Prendre le train.
- Ce vers « à grand peine sommes-nous un mourent de genou », montre qu'en 1667, les huguenots faisaient encore des gémissements.

3° Du *Dialogue* sur la destruction du temple de La Mothe-Saint-Heraie (1682).

- Amatinier les gens, mot emprunté à la vénerie, chienne amatinée.
- Se virer, changer de religion. De nos jours, les gens de la petite église qui se faisaient catholiques, se *déviraient*.
- Aller en avant.
- Appeler au bon côté.
- Planter là sa religion.
- Prêche montrie = la religion réformée.

- Onaille de triec = de choix.
- Jeter le froc dans les orties.
- Tirer sa tige = origine.

Amusou, c'est le lecteur ou directeur du chant dans les temples.

Asoucher dans l'écriture, sans doute pour *anucher*, l'anuchage était la mauvaise lecture en usage dans nos écoles rurales jusqu'en 1833. L'élève devait répéter les syllabes en respirant à pleine gorge la bouche ouverte, véritable travail qui faisait souvent perler la sueur sur ses tempes, le meilleur élève anuchait plus fortement que les autres.

- Defourniller le nid = quitter son nid.
- Recevoir une botte, terme emprunté à l'escrime.
- Donner les mareaux.

Le mareau est un flanc de métal en forme de monnaie portant le nom du temple où se donnait la communion avec défense aux ministres de recevoir des huguenots hors de leur troupeau. Les mères deviennent de plus en plus rares.

- Jour malheureux.
- Bailler l'aunée = battre.
- Venir s'y frotter.
- Porter son péché à Rome.
- Faire un faux pas.
- Briser comme pot.
- Faire le jour comme les souris chauves la nuit = ne pas sortir de chez soi.
- S'agiter comme une fourmillière.
- Aller se frotter contre quelqu'un.

Alfred Richard dans son édition de Babu (1896) rapporte en note un *dit* relatif à la contrée d'Exoudun et de La Mothe. C'était un jeu d'enfant. On plaçait le bambin sur le genou et en lui balançant les deux mains on chantait :

I vois bé (je vois bien)
 Les Aubés (Aubiers)
 Batra, Pallu (Baptreau, Pallu)
 Moulin nu (moulin neuf)
 La Monte (bis) La Mothe
 Essoudin et Bagnau (d'Exoudun et Bagnault)
 Saut lessus sus ses gronds j hauts (sont là-bas sur ces grandes hauteurs).

Il en est un autre dit mieux en rapport avec la situation de La Mothe au fond d'une vallée :

Qui voit Saint-Maixent
 N'est pas dedans,
 Qui voit La Mothe
 En est proche.

En voici un troisième enfin en forme de devinette :

- Où se trouve La Mothe ?
- Entre Salles (village) et Fouilloux (petite forêt).

4° Eglogues Poitevines (1).

Dans la première églogue, Babu reconnaît que la façon de vivre des huguenots ne peut donner lieu à aucun reproche.

Deuxième églogue.

- Tant que me battra la pire. Il y a la pire blanche ou pire molle (le poumon), la pire noire (le foie). La pire qui bat est le cœur.
- Souffler le froid et le chaud.

Troisième églogue.

- Etre moins devant Dieu que des crottes de chèvre.

Quatrième églogue.

- Prêcher en quinquennelle (pour rien).

Cinquième églogue.

- Mettre au jeu son épingle.
- S'entendre comme chien et chat.
- Faire le saut — changer de religion.
- Quand une brebis se jette à l'eau les autres font de même.
- Donner à travers les choux, se jeter dans l'inconnu.

Sixième églogue.

- Suivre le torrent.
- Songer à tête fendre.

Septième églogue.

- Manger plus que son pain, en tirer profit.
- Trotter par monts et par vaux.
- Faire jouer des marmouettes -- marionnettes.

Huitième églogue.

- Dieu défend la lune et la garde des loups.

Neuvième églogue.

- Ne pas avoir de porte de derrière.
- Faire la nique.
- Etre de basse étoffe.

(1) Réimpression, Niort, L. Clouzot, 1875.

Dixième églogue.

- Faire gile.
- Un meunier peut souvent faire changer d'avis un avocat.
- Faire bien par hasard.

Onzième églogue.

- Aller à Charenton.
- Donner des colles = tromper.
- Ne pas en passer la porte.
- Se suivre comme des canes.

(A suivre).

LÉO DESAIVRE

NÉCROLOGIE

LUCIEN DECOMBE.

Lucien Decombe qui est mort récemment à Rennes à l'âge de 72 ans, faisait partie de notre Société depuis la fondation. Il a été plusieurs fois président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, et il était conservateur du Musée archéologique de Rennes, où il a donné une place assez importante à l'ethnographie populaire. Il lui a légué ses collections, parmi lesquelles une importante série d'images provenant des imprimeries de Bretagne, dont il mit plusieurs à ma disposition pour mon article sur l'Imagerie populaire en Bretagne (*Revue des Trad. pop.*, t. III, p. 407, t. IV, p. 275). Il m'a aussi fourni plusieurs contributions intéressantes pour *Gargantua dans les Traditions populaires et les Légendes de la mer*. Il laisse un volume ; *Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, 1884, in-12, imprimé avec le goût qui caractérise les publications de l'éditeur H. Caillière, que les Bretons ne doivent pas oublier. Ce recueil, bien choisi, où le patois est bien transcrit, est de beaucoup le meilleur qui ait paru sur les chansons de ce pays. Il est accompagné de la musique notée, et suivi d'un excellent petit glossaire.

Bien que ce soit le seul livre consacré aux traditions populaires qui porte le nom de Lucien Decombe, il est assez important pour lui assurer une bonne place parmi les traditionnistes bretons.

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Richard-Andree. — *Votive und Weihegaben des katholischen Volks in Suddeutschland* (Offrandes votives et pieuses de la population catholique de l'Allemagne méridionale) VIII + 191 + 32 pages avec 32 planches, 38 figures en texte, et 2 planches coloriées. Brunswick, 1904, in-4°.

C'est avec beaucoup de plaisir que nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce nouveau travail de M. R. Andree qui, comme tous ses travaux précédents, se distingue par la nouveauté du sujet, par la richesse des documents et par la précision toute scientifique des conclusions.

Le sujet traité par ce savant auteur n'était pas jusqu'à présent étudié plus ou moins largement. On l'a touché seulement dans quelques monographies spéciales, comme par exemple dans le travail de Hoeffler (*Votivgaben beim St Leonhard's Kult in Oberbayern* dans les *Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayern's*, 1891-1894). Avec l'aide de M^{me} R. Andree, l'auteur a exploré pour son travail toute la série des églises, des chapelles et des lieux de pèlerinages de l'Allemagne méridionale, sans épargner son temps ni ses dépenses. En outre, il a utilisé les matériaux recueillis par feu W. Hein et les nombreuses indications qu'il a pu trouver éparses dans la littérature, souvent très peu accessible. Sans se borner au simple groupement de ces documents, M. R. Andree les a étudiés comparativement en cherchant toujours à les expliquer, et à découvrir les origines des faits et leur distribution géographique.

Dans l'introduction, M. R. Andree donne le développement historique des motifs psychologiques qui exerçaient leur influence sur l'usage des *ex voto* à partir de l'ancienne Egypte jusqu'à nos jours. Après cela il aborde le sujet lui-même en caractérisant les idées religieuses populaires, surtout relativement aux saints, où le peuple se montre encore suffisamment polythéiste. Il s'arrête ensuite sur les lieux de pèlerinages, sur les chapelles et les sources miraculeuses et donne la description des divers produits religieux qu'on vend dans les localités : Les billets pour le Paradis, les petites images à avaler, les cartes pieuses à jouer, etc. etc. Plus loin l'auteur passe aux pardons et aux pèlerinages eux-mêmes, ainsi qu'aux moyens employés pour rehausser la piété des pèlerins. Ici nous trouvons l'usage de porter sur les épaules les croix plus ou moins lourdes, le port des chaînes, l'usage de marcher à genoux ou sans aucun vêtement, de marcher aussi en esquissant avec les pieds la figure de la croix, l'usage de faire la route en mendiant ou en jeûnant. Presque la moitié de l'ouvrage est consacrée au culte de saint Leonhard, qui est répandu très largement et presque exclusivement en Allemagne méridionale. On lui attribue là-bas un pouvoir extraordinaire et l'on s'adresse à lui pour la guérison des animaux domestiques,

pour retrouver les objets perdus, pour protéger les captifs et pour faciliter les couches.

En passant après cela aux objets votifs, M. R. Andree explique la signification des chaînes dont quelquefois les églises entières sont entourées, les offrandes des fers à cheval et de la cire et des cierges dont l'emploi a été emprunté par le culte chrétien au paganisme. Enfin il donne des détails sur la technique, l'âge et la distribution géographique des objets votifs en fer qui forment un groupe spécial ethnographique, surtout en Bavière. Les statuettes en fer des hommes et des animaux se rencontrent sur son territoire, qui s'étend de la Hongrie occidentale jusqu'à la Souabe et l'Alsace et atteint au midi la Styrie, la Carintie et le Tyrol méridional. Très intéressante est la description de ces statuettes, surtout humaines, parmi lesquelles les formes phalliques ne manquent pas. Parmi celles d'animaux sont très curieux la taupe votive et la boule hérissée (*Stachelzugel*) qui proviennent de la croyance que la matrice n'est qu'un animal qui peut même mordre.

Enfin M. R. Andree s'occupe des urnes en forme de têtes et des objets votifs en bois qui ont beaucoup de ressemblance avec les objets antiques, quoiqu'il ne trouve pas qu'il existe entre ces objets des relations d'emprunt. Après cela il fait la description des figurines représentant les animaux domestiques tels que les chevaux, les bœufs, les cochons, les moutons, les oies, etc., et il s'arrête après sur les instruments aratoires et quelques outils, parmi lesquels il souligne surtout le marteau qui représente, d'après son avis, la survivance de Thor. Le dernier chapitre contient la description d'autres *ex-voto* : maisons, vêtements, tresses, cheveux, trophées de la guerre, bateaux, couronnes, etc., et il donne des détails intéressants sur le sort définitif de toutes ces offrandes.

L'ouvrage est accompagné de 2 planches en couleurs, 32 planches noires et 38 figures en texte complètement irréprochables au point de vue même artistique — ce qui rehausse encore la valeur de cette publication très soignée et excessivement intéressante.

TH. VOLKOV.

Northcote W. Thomas. — *Crystal Gazing, its History and Practice*, with a Discussion of the Evidence for Telepathic Scrying. Londres, A. Moring, 1905, in-16 de XLIII et 162 pages.

La croyance au cristal (au miroir, à l'eau, etc.) magique, est-elle une superstition ? demande Andrew Lang dans son *Introduction*, rapide et animée, au petit livre de M. Thomas. Oui, si c'est la croyance à la possibilité de prédire l'avenir par ce moyen ; non, si l'on nomme ainsi des hallucinations visuelles extériorisées. Que ces hallucinations soient fréquentes, cela n'est guère plus contesté : mais dans le cas du cristal magique, elles ont ceci de particulier qu'elles ne prennent naissance qu'en des individus sains, mieux que cela, d'une excellente santé. Les hystériques et les névrosés ont beau fixer des cristaux, des miroirs, de l'encre, de l'eau, etc., jamais ils n'y voient prendre corps leurs images mentales.

On doit à M. Lang (voir son *Making of Religion*) une réhabilitation, pour ainsi dire, d'anciennes descriptions d'hallucinations visuelles éprouvées par des civilisés et des demi-civilisés de diverses époques et de différents pays. Aux documents qu'il avait réunis, M. N. W. Thomas en a ajoutés quelques autres, en en faisant la critique. Le sous-titre indique d'ailleurs bien la méthode d'exposition suivie, laquelle est d'abord explicative (automatisme psychologique, images mentales, illusions hypnagogiques, etc.) puis historique (les procédés utilisés pour extérioriser les hallucinations visuelles à diverses époques) et descriptive (cas de visions par le cristal, le miroir, etc. chez les demi-civilisés, au moyen âge et de nos jours). Enfin dans le dernier chapitre sont donnés des conseils pratiques à ceux qui désirent faire, avec des cristaux, des expériences utilisables par les psychologues.

Ainsi, le but de ce petit livre fort bien fait est à la fois d'attirer l'attention des ethnographes sur des phénomènes psychiques constatés chez les demi-civilisés, mais mal compris et par suite dédaignés ; et aussi de recruter à la vision par le cristal des adhérents capables d'expérimenter sur eux-mêmes et leurs amis (la chose est absolument sans danger) d'une manière intelligente et conforme aux desiderata de la *Society of Psychical Research*, laquelle a tant fait déjà pour l'étude des phénomènes psychiques, entre autre pour celle de la *télépathie* (vision, lecture de la pensée, etc. à distance).

J'ajouterai qu'il serait fort utile que les lecteurs de la *Revue des Traditions populaires* fissent autour d'eux des recherches sur l'usage, encore répandu dans certaines campagnes de France, des liquides magiques et sur des cas populaires de télépathie.

A. VAN GENNEP.

Alcius Ledieu. — *Blason populaire de la Picardie*, t. I, Paris, H. Welter, in-18 de 280 pages.

M. A. L. qui prépare depuis longtemps cet ouvrage vient d'en donner le premier volume qui va de la lettre A à la lettre E. Il contient nombre de faits curieux : c'est ainsi que toute une série de blasons est intercalée dans une assez plaisante parodie de *Lectio epistolæ sancti Pauli*. L'auteur ne s'est pas borné à relever les malices locales, il les a parfois expliquées et illustrées par des récits comiques : telle l'histoire des gens de Berck qui prennent, comme les Jaguens, des champs de lin pour la mer agitée, le conte de l'œuf d'âne etc. La Picardie ajoute une version aux nombreux parallèles du sermon du curé de Cucugnan, et enrichit aussi la série des facéties sur les prêtres et les moines. Des coutumes, des superstitions, notées ça et là, font que ce livre est plus étendu que son titre, et que l'on peut y trouver de nombreux traits de folk-lore.

P. S.

Manuel de recherches préhistoriques, publié par la Société préhistorique de France. — Paris, Reinwald, Schleicher in-18 de ix-332 pages avec 205 figures (8 fr.).

Ce livre, très clairement rédigé, et accompagné d'instructions pratiques, souvent rendues plus commodes par des gravures, est un guide fort utile pour tous ceux qui s'occupent de fouilles et d'explorations préhistoriques. Il suffira de les suivre pour ne rien négliger, et pour rapporter sous une forme rigoureusement exacte, les faits observés. Deux pages très substantielles signalent les légendes et coutumes à l'attention des chercheurs les conseils sont très rationnels; ils auraient gagné à être un peu plus développés. Ils auraient pu signaler, entre autres choses dignes des investigations, l'intérêt qu'il y a à noter les idées que les paysans attachent aux divers ustensiles mis au jour, et aux objets qui font partie du mobilier funéraire. On sait que parfois ceux qui ont été trouvés à des époques déjà anciennes, sont employés comme talismans, et entrent même dans les pratiques médicales. Si les faits relevés jusqu'ici sont en petit nombre, cela tient sans doute à ce qu'on ne s'est pas suffisamment préoccupé d'interroger les paysans. Cette petite lacune sera sans doute comblée dans une édition nouvelle de ce livre à la fois commode, utile, et ce qui ne gâte rien, agréable à feuilleter.

P. S.

Paul Eudel. — *Vocabulaire blaisois*, Blois, Migault in-18 de xiii-264 pages (4 fr.).

Ainsi que le déclare l'auteur, cet élégant volume, d'une impression soignée, encadré de filets rouges, et dont chaque lettre est accompagnée d'une jolie vignette, n'est pas un livre d'érudition, mais un simple recueil d'expressions populaires. P. E. en a enregistré de très pittoresques, et dont quelques-unes mériteraient d'entrer dans la langue littéraire. Il a aussi fait une place aux traditions populaires, et surtout aux jeux, dont il décrit plusieurs en rapportant les rimettes qui les accompagnent. Il n'a eu garde d'oublier les ustensiles et les bibelots rustiques, non plus que les blasons et les vieilles coutumes. Paul Eudel, qui est un esprit curieux et avisé, a pensé qu'il était rationnel, puisqu'il se trouvait dans un pays vignoble, de relever les termes et les expressions qui accompagnent les diverses phases de cette culture. On en trouvera plusieurs dans son volume.

P. S.

NOTES ET ENQUÊTES

*. *Deux châteaux à revenants à retrouver.* — On lit dans la *Fausse Clélie*, roman du XVII^e siècle :

Tu ne croirois donc pas ce qu'on dit de la maison de Brandebourg où toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la famille, un Esprit apparaît en forme d'une grande statue de marbre blanc représentant une femme et

court par tous les appartements du Palais du Prince. Tu ne croirois pas encore qu'il y a deux illustres famille en France, l'une en Bretagne et l'autre en Gascogne, où il arrive je ne scay quoy de quasi tout semblable. Quels sont ces châteaux ?

P-S.

**. *Dicton recueilli à Gorze, bourg des environs de Metz :*

Les filles vont à Saint-Gontran —
 Pour avoir un amant.
 A Saint-Thiébaud —
 Pour qu'il soit doux et beau.
 A Saint-Clément
 Pour qu'il soit constant.

A Saint-Gontran, Saint-Thiébaud et Saint-Clément sont trois pèlerinages renommés des environs.

(Com. de M. MOREL-RETZ, STOR).

**. *Ce que disent les paresseux, en s'étendant les bras après un moment de somnolence.*

En Hainaut, quelques vieux, en s'éveillant après un moment de somnolence, disent :

« Bon Dieu d'bos
 « Que mon âme est dure et mon cœur mou ! »

A Liège, dans les mêmes circonstances, la formule varie, on dit :

« Haïe, haïe, qui n'esti maïe !
 « Maïe passé, n'séran l'osté. »
 — Haïe, haïe, que ne sommes-nous au mois de mai !
 Le mois de mai passé, nous serons en été.

(Com. de M. ALFRED HAROU).

RÉPONSE

**. *Ricochets sur l'eau* (cf. *Rev. Trad. popul.*, t. XVI, p. 600).

A Knocke, les ricochets que les enfants font sur l'eau se traduisent par *Boterklets* (traduction libre : *battre le beurre* (1)).

(Com. de M. ALFRED HAROU).

(1) En Wallonie (Hainaut), *battre du beurre* s'applique aux cavaliers novices qui sursautent sur leur selle.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

Tours. — Imprimerie PAUL BOUSREZ.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

24^e Année. — Tome XXI. — N^{os} 4-5. — Avril-Mai 1906

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

CLVII

LES EX-VOTO



JUSQU'À présent, les ex-voto n'ont pas été en France l'objet d'une exploration systématique, et ils figurent rarement dans les collections de ceux qui se sont préoccupés de réunir les objets de toute nature qui sont en relation avec les idées populaires. Au cours des nombreuses lectures que j'ai faites pour réunir les matériaux des quatre volumes du *Folk-Lore de France*, je n'ai rencontré qu'un nombre relativement petit d'exemples de leur emploi, et surtout j'ai pu constater que la plupart du temps ils étaient simplement indiqués par une phrase ; rarement ils sont décrits avec quelque détail. Il semble que leur importance n'a pas été aperçue par des auteurs comme Beauchet-Filleau, L. Lex, L. de Nussac, dont les monographies sur les pèlerinages et les fontaines sont pourtant très étudiées, et l'on serait tenté de penser que leur usage est beaucoup moins fréquent dans notre pays que dans plusieurs des contrées étrangères où les catholiques sont en majorité. Il serait à désirer que quelque savant se donnât la peine de faire une enquête aussi approfondie que celle dont M. Richard Andree vient de publier les résultats (1).

(1) *Revue des Trad. pop.*, t. XXI, p. 153 à 157 (analyse de son ouvrage sur les offrandes votives et pieuses de la population catholique de l'Allemagne méridionale).

C'est pour attirer l'attention des lecteurs de la *Revue des Traditions populaires*, que je réunis ici des notes qui pourront les engager à entreprendre des recherches sur ce sujet qui a été un peu négligé chez nous.

Les ex-voto qui ont une forme iconographique paraissent moins nombreux en France, surtout dans les villes, que ceux qui consistent en des inscriptions attachées sur les murs des églises, et dont on peut voir, à Paris même, des centaines, à Notre-Dame des Victoires par exemple. C'est surtout dans les chapelles rurales, et dans des sanctuaires de pèlerinages populaires, que l'on rencontre des représentations des organes guéris par l'intercession de la divinité locale, des enfants obtenus grâce aux vœux qui lui ont été adressés, ou des réductions de navires offerts par les marins sauvés des naufrages.

D'anciennes images montrent des saints populaires entourés de ces ex-voto ; souvent un trait indique qu'ils ont dû être suspendus près de l'effigie du bienheureux par ceux qui avaient éprouvé la puissance de son intercession. C'est ainsi que dans trois planches d'imagerie bretonne, les unes imprimées à Quimper, l'autre sans indication aussi précise, mais qui semble aussi bretonne, on voit des cœurs, des têtes, des yeux, des oreilles, des bras, des jambes, etc., qui vraisemblablement étaient alors fabriqués en cire (cf. *Revue des Trad. pop.* t. III, p. 311, 312, 315 ; ces images sont du XVIII^e siècle) ; une tête, des jambes sont suspendues des deux côtés d'une image populaire rennaise représentant sainte Anne d'Auray, et qui remonte, à en juger par le costume, au règne de Louis XV (cf. *ibid.*, p. 409).

Actuellement, à la procession de saint Amateur (11 juillet) dont le culte est très populaire à Lamballe, beaucoup de pèlerins portent des imitations de membres humains en cire, qui correspondent à celui dont souffre le pèlerin ou la personne pour laquelle il se présente ; après la procession, ils sont offerts à l'église (Paul Sébilot. *Petite Légende dorée de la Haute Bretagne*, p. 81, 82). Près de la statue de N.-D. de Quelven (Morbihan) pendent des jambes, des bras, des cœurs, des têtes, des corps tout entiers de cire (Aveneau de la Grancière. *N.-D. de Quelven*, Vannes, 1902, p. 78).

Autrefois on déposait, auprès de la fontaine de saint Antoine de Padoue près Brive, des réductions en cire de membres guéris. (L. de Nussac. *Fontaines du Limousin*. Congrès des Soc. sav., 1897, p. 20).

Des enfants au maillot se voient à côté de N.-D. du Relec (*Revue des Trad. pop.*, p. 313), de sainte Anne d'Auray (p. 409).

Des bateaux sont figurés au bas de l'image quimpéroise de Sainte-Anne d'Auray (p. 311) et de celle de N.-D. du Relec (p. 312); ce dernier a été plus sûrement que le second présenté par les naufragés sous la forme d'un navire minuscule. Ce genre d'ex-voto est, du reste, l'un de ceux que l'on remarque le plus fréquemment dans les églises de la côte bretonne. J'en ai vu, il y a une cinquantaine d'années, à peu près dans toutes celles du littoral des Côtes-du-Nord et de l'Ille-et-Vilaine, entre Saint-Brieuc et Saint-Malo; ils étaient d'ordinaire suspendus à la voûte par une corde; il y en avait d'anciens, ainsi qu'en témoignaient les formes archaïques de leur coque et de leurs agrès; ils n'étaient pas, d'habitude, accompagnés d'inscriptions.

J'ai vu aussi des ex-voto en nature : tels sont les clous qui n'ont été ni comptés ni pesés, offerts à saint Maudez de Trébry (Côtes-du-Nord) par ceux qui ont été guéris par son intercession des furoncles, appelés *clous*, dans le langage du pays (Paul Sébillot. *Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne*, p. 72, 73). La même offrande se faisait sur l'autel de Saint-Cloud-au-Pin, dans la Vienne (Beauchet-Filleau. *Pèlerinages du diocèse de Poitiers*, Mém. lu à la Sorbonne en 1869, p. 528), à la fontaine de Saint-Cloud-de-Nouan (L. de Nussac. *Fontaines du Limousin*, 1897, p. 5).

Dans l'ancienne église de Bédée (Ille-et-Vilaine) une statue de saint Antoine était entourée de fers à cheval, qui lui avaient été offerts par les propriétaires des animaux guéris (Paul Sébillot, l. c., p. 78). A l'église près de la fontaine de saint Eloi, on voyait des fers votifs cloués à la porte (L. de Nussac, l. c., p. 15). Au cimetière de Rennes, les paysans des environs emplissent un petit sac de terre prise au pied de la croix plantée près de la tombe d'une personne morte en odeur de sainteté, et après l'avoir porté pendant neuf jours, ils le suspendent à un des bras de la croix; c'est cet usage qui a fait donner à cette bienheureuse non canonisée le nom de « la sainte aux pochons » (Paul Sébillot, l. c., p. 136).

A Jossé, les cultivateurs déposent sur l'autel pour la santé de leurs bergeries un bouchon de laine (Beauchet-Filleau. *Pèl. du diocèse de Poitiers*, p. 534); à la fontaine de saint Eloi dans la forêt de Benays, on apercevait des joncs, des colliers de bestiaux, des harnais de chevaux; à celle du Rieu Tari, des licols (L. de Nussac, p. 10, 27) (1).

Parmi ces ex-voto, les plus intéressants à relever sont ceux qui se présentent sous une forme iconographique, comme des parties

(1) Cf. sur les offrandes de diverses sortes aux fontaines. Paul Sébillot. *Folk-Lore de France*, t. II, p. 291-302.

du corps humain fabriquées en cire au moyen de moules qui sont parfois assez anciens, coulées en fer ou plomb, ou étain, et parfois même faites en argent. Il y aurait lieu d'en donner une description exacte, et de ne pas négliger ceux qu'il n'est pas toujours commode d'identifier à un objet connu, ceux qui ont une apparence phallique, ou qui ressemblent à des animaux. Il serait aussi désirable qu'on pût les dessiner, ou mieux encore les photographier.

CLVIII

EMBLÈMES PORTÉS PAR LES PÈLERINS

La Revue a donné, t. III, p. 105, un intéressant article sur les emblèmes presque toujours végétaux, portés par les pèlerins à leur retour du sanctuaire qu'ils sont allés visiter. Depuis, personne ne s'est occupé de cette question ; pourtant la coutume existe vraisemblablement en d'autres pays qu'en Bretagne.

On a prêté plus d'attention aux plombs que rapportent également les pèlerins (t. III, p. 105, 285) et dont plusieurs soit sous leur forme archaïque, ancienne ou conservée par des moules, soit sous une forme plus moderne, ont été recueillis par des Musées locaux.

Il est encore un autre accessoire de pèlerinage que l'on a un peu trop négligé, et qu'il est plus difficile de retrouver que le précédent, à l'heure actuelle ; ce sont les gâteaux ou les pains qui ont une forme pour ainsi dire consacrée, et que l'on vendait autrefois près de certains sanctuaires. Il n'est peut être pas trop tard pour essayer d'en retrouver quelques-uns, et à propos des accessoires de pèlerinage, nous nous permettons de signaler celui-ci à nos lecteurs :

CLIX

LE TOUR DE L'ÉGLISE

Le rite qui consiste à faire un nombre de tours déterminés autour de l'objet réputé puissant, assez fréquent près des arbres ou des pierres, est aussi en relation avec les édifices sacrés. Un fabliau du XIII^e siècle semble faire allusion à cette croyance. La dame, pour s'excuser auprès de son mari d'une absence prolongée, lui dit :

Voirs est que je sui de vous grosse
Si m'enseigna l'en à aler
Entor le moustier sans parler

lij. tors, dire trois patrenostres
En l'onor Dieu et ses apostres ;
Une fosse au talon féisse
Et par trois jorz i revenisse.
S'au tiers jorz ouvert le trovoie,
C'estoit. i. filz qu'avoir devoie,
Et s'il estoit clos, c'estoit fille (1).

Je ne crois pas qu'il ait été recueilli, de nos jours, des similaires de cette espèce de consultation. Mais un petit nombre de faits constatent que des pèlerins font un certain nombre de fois, et individuellement, le tour d'une église, et parfois, à l'intérieur, celui du sanctuaire. Il serait intéressant de rechercher si cet usage, qui n'a guère été relevé qu'en Bretagne, y est fréquent, et aussi s'il existe dans d'autres régions. C'est pour faciliter les enquêtes que je donne ci-dessous quelques exemples contemporains.

Les femmes pour devenir fécondes font trois fois le tour de la chapelle de sainte Marguerite à Collorec, avant ou après le coucher du soleil ; à chaque tour elles rentrent dans le sanctuaire pour réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* ; cela fait, elles touchent, à la statue de la Sainte, le nombril mis à nu, se confessent et déposent une offrande. A N.-D.-de-Tréguron en Ederne, il faut faire, pour avoir du lait, trois fois le tour de la chapelle, le corsage déboutonné, et après chacune boit à la fontaine du lait (2).

CLX

LE TOUR DE L'AUTEL

Pour guérir les enfants, il faut faire trois fois le tour du chœur du Relecq-Plounéour, en se frottant le dos des mains aux angles de l'autel. A Penvenan, on fait faire trois fois le tour du sanctuaire aux enfants qui sont lents à marcher (3).

En Saône-et-Loire, la mère qui a un enfant malade lui fait faire, après la messe, neuf fois le tour de l'autel (4).

PAUL SÉBILLOT.

(1) Rutebeuf. *De la Damme qui fist trois tours entour le Moustier*. Œuvres éd. Jubinal, t. II, p. 111.

(2) Dr Liégard. *Les Saints guérisseurs de la Basse Bretagne*, p. 19, 24.

(3) Dr Liégard. *Les Saints guérisseurs*, p. 29, 30, 36.

(4) F. Fertault, in *Rev. des Trad. pop.* ; t. I, p. 173.

LES STATUES QU'ON NE PEUT DÉPLACER (1)

SAINT ANTOINE DU BOIS-GERVILY

XII

Au Bois-Gervily, il y a une chapelle de saint Antoine. Le recteur voulut un jour en enlever la statue pour la mettre dans son église. On attela donc des bœufs à un chariot. A un kilomètre de la chapelle, les bœufs s'arrêtèrent. On les aiguillonne. Rien n'y fait. On fait venir d'autres bœufs. Rien n'y fait. Il était clair que le saint manifestait son mécontentement. On retourne vers la chapelle. Les bœufs marchent à merveille, car le saint ne faisait plus de résistance. Dans cette chapelle, Antoine est toujours invoqué en faveur des bestiaux.

H. DE KERBEUZEC.

LA LÉGENDE DE DIDON (2)

XVI

DÉLIMITATION PAR LA COURSE

Au Bois-Gervily (Ille-et-Vilaine) on explique les dimensions des paroisses par la force du jarret des saints patrons. Il fut dit à saint Eloi d'Ifendic, à saint Maugan, à saint Uniac, à saint Ouen, à saint Méen, à saint Maurice de Montauban : « Votre paroisse sera formée du terrain dont vous ferez le tour dans le même temps. » Saint Eloi qui courait merveilleusement eut la plus grande paroisse.

H. DE KERBEUZEC.

LA MER ET LES EAUX (3)

CCCXVII

UNE SIRÈNE MAROCAINE

A Tanger les hommes ont une peur terrible de la belle Aïcha Kradoucha, qui est d'une beauté incomparable, et chante merveil-

(1) Cf. t. XIX, p. 172.

(2) Cf. t. XX, p. 390.

(3) Suite, cf. t. XXI, p. 99.

leusement bien ; ses chants attirent les hommes au rivage ; elle les enchante et les étrangle. Malheur à celui qui tombe dans le piège, la mort est inévitable.

Aïcha Kradoucha était une fille honnête et jolie ; un jeune homme la séduisit, puis il l'abandonna ; elle fit tout pour le ramener à elle, mais ses efforts furent impuissants, il resta sourd à ses larmes, à ses prières ; alors elle eut recours au diable, implorant son aide. Elle lui vendit son âme aux conditions suivantes : Il la ferait irrésistiblement belle et chantant à rendre fous les hommes infidèles, elle aurait des pieds d'âne (elle les a) et tuerait tous ceux qui s'aventureraient au bord de la mer jusqu'à ce qu'elle ait tué son amant. Tous les hommes qu'on trouve assassinés du côté de la mer, c'est cette Aïcha Kradoucha qui leur a donné la mort ; il n'y a que les douaniers qui ne la craignent pas, et cependant on en trouve souvent de morts sur la grève ou rejetés par la mer : c'est toujours Aïcha qui a fait le coup.

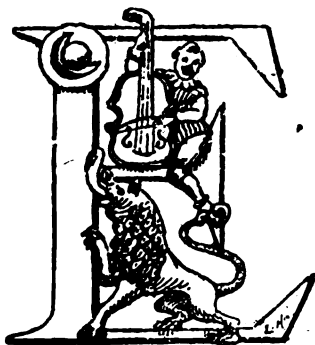
JULIE FILIPPI.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES (1)

Objets préhistoriques

CL

DANS LE FINISTÈRE



N réunissant mes notes sur les observations qui s'attachent aux divers objets préhistoriques, j'avais constaté avec une certaine surprise qu'aucun des documents écrits que j'avais consultés ne parlait de faits observés dans le Finistère ; ce silence me paraissait d'autant plus remarquable que, dans l'état actuel de l'enquête, ce département tient le premier rang au point de vue du culte des eaux, qu'il occupe également le premier en ce qui concerne les cultes mégalithiques, et qu'il est voisin du Morbihan, où les objets préhistoriques sont, plus que partout ailleurs, regardés comme possédant une certaine puissance, et

(1) Cf. t. XXI, p. 1, 122.

des Côtes-du-Nord, qui, numériquement, viennent immédiatement après lui.

J'écrivis à M. Paul du Châtellier, l'un de ceux qui ont le mieux fouillé les monuments, et que je savais aussi préoccupé des superstitions qui s'y attachent. Voici un extrait de la lettre qu'il a bien voulu m'adresser : « Il est étrange que dans le Morbihan les paysans connaissent les haches polies sous le nom de pierres de tonnerre, aussi que dans certaines parties des Côtes-du-Nord, tandis que, dans le Finistère, ce soit lettre morte. En Finistère, on n'y attache aucune superstition. J'ai dix-huit cents de ces haches, et avant que j'aie appris à nos campagnards à les recueillir, pas un n'avait songé à les ramasser, et bien des fois, sur divers points du département, lorsque je leur montrais ces haches et que je leur disais qu'ils en trouveraient en faisant leurs cultures, ils m'ont demandé à quoi bon les ramasser, puisqu'elles ne peuvent servir à rien. » De son côté M. H. Le Carguet me répondait : « J'ai fait dans le Cap Sizun toutes les recherches possibles pour me rendre compte des idées que l'on s'y faisait sur les haches de pierre, et je n'ai presque rien trouvé. J'ai résumé dans une communication au Congrès de la Société archéologique de Brest en 1896 le résultat de mes recherches, qui se réduit à ceci, c'est que ces instruments auraient été ceux des Corricks, constructeurs de dolmens, et considérés depuis comme des espèces de lutins. Avant les fouilles pratiquées en 1868, ces objets n'avaient pas attiré l'attention des Capistes, et on ne se donnait pas la peine de les ramasser ; le nom de *boc'hilli corriked*, haches de Corricks, leur vient de cette époque seulement. »

Comme je parlais de ces deux dépositions concordantes à quelques-uns de nos collègues de la Société d'Anthropologie, l'un d'eux me dit que les haches polies jouaient un certain rôle, tout au moins dans le sud du département, et qu'il pouvait me donner des faits à l'appui. Voici la note qu'il m'a envoyée :

P. S.

CLI

PAYS DE QUIMPERLÉ

Au Pouldu, près Quimperlé, les gens ont des haches polies, mais les cachent. Elles passent pour posséder des vertus secrètes et guérir la rage, l'épilepsie, la fièvre typhoïde et les maladies des bestiaux.

D^r G. HERVÉ.

CLII

EN PICARDIE

J'ai entendu dire dans le Santerre qu'aux environs de Roye on avait trouvé des haches en silex poli au pied de pommiers qu'on avait abattus, et qu'elles y avaient été déposées pour les préserver de la foudre.

On en a aussi, m'a-t-on dit, trouvé sous les fondations des maisons.

ALCIUS LEDIEU.

CLIII

LOIRE-INFÉRIEURE

Les paysans de la Loire-Inférieure ramassent précieusement les haches en pierre qu'ils croient tombées du ciel. Le « tonnerre tombe en pierre » est une locution courante.

Elles sont souvent placées dans les murs en construction pour les préserver de la foudre et aussi de l'incendie.

Certaines haches guérissent les maladies des bestiaux. Je me rappelle avoir vu dans une ferme une très jolie hache en roche d'un vert bleu, que son possesseur refusa de me vendre, même un bon prix, tant elle rendait de services pour la guérison des bestiaux. Pour s'en servir on la frottait avec de la graisse et on la mettait dans un sac attaché au cou de la bête malade.

PITRÉ DE L'ISLE DU DRÉNEUC.

CLIV

SEINE-INFÉRIEURE

M. Raoul Forbin, président de la Société des sciences naturelles de Rouen, possède une hachette en silex poli, trouvée sur la poutre faîtière d'une maison, et près du tuyau de la cheminée.

LÉON DE VESLY.

CLV

ENVIRONS DE DINAN

Une vieille femme, tombée dans la plus profonde misère, disait dernièrement que tous ses malheurs venaient de ce que sa pierre

avait été volée ; et cette pierre qui, d'après elle, était une manière de hache, avait été trouvée par son grand-père près de la fontaine de saint Maudez en Saint-Pôtan. Elle éloignait toute maladie et tout inconvénient de celui qui la possédait. Ce devait être un des outils de la fée qui habitait la fontaine, et celle-ci, ayant appris que la famille quittait le pays où elle avait vécu jusqu'alors, de père en fils, était venue la reprendre pendant que tout le monde dormait au logis.

Il y a une cinquantaine d'années, quelques personnes mettaient des haches dans le nid des poules, pour assurer la réussite de la couvée.

LUCIE DE V.-H.

CLVI

, BOCAGE VENDÉEN

La tradition du Bocage vendéen si riche pour tout ce qui concerne les animaux, les végétaux, les jours, les mois, les météores, etc., est presque muette sur les minéraux. Dans l'enquête à laquelle nous nous livrons depuis de longues années déjà, nous avons peu ou presque rien recueilli au sujet des pierres. Trois faits, cependant, sont venus à notre connaissance : On mettait une pierre *polie* dans la bouche des morts, on en mettait dans le cercueil, et ces pierres servant à aiguiser les faux avaient un certain pouvoir et rendaient l'outil dangereux.

Qu'étaient ces pierres polies ? Des *haches* ? Nous ne saurions le dire. Les vieilles gens qui nous documentent l'ignorent elles-mêmes.

1° *Pierre polie dans la bouche.* — Cette tradition est de beaucoup antérieure à celle de la pièce de monnaie : *le liard* donné au mort pour le passage de la barque, coutume qui a disparu dans un temps relativement proche de nous.

La pierre polie dans la bouche du trépassé avait pour but de l'empêcher de discuter avec trop de vivacité devant ses juges souverains.

2° *Pierres dans le cercueil.* — Le mort s'en servait pour reconnaître son chemin quand il « revenait » parmi ses proches.

3° *Outils aiguisés avec les pierres du cercueil.* — Il n'est question que de la *faux* aiguisée avec ces pierres. Pour cela, on faisait tremper les pierres dans l'eau d'un *coet* (corne de bœuf) pendant une nuit, et le matin de la *Saint-Jean*, avant le lever du soleil, on se servait de l'outil pour couper les *chardons*, qui plus jamais ne repoussaient. Une blessure faite avec la faux était mortelle.

On remarquera que, pour cette dernière tradition, les choses du christianisme se mêlent déjà au préhistorique.

Notons en terminant que dans le Bocage vendéen on croit que la foudre tombe sous forme de boule de feu, de soufre ou de *pierre*, cette dernière dite *pierre de tonnerre*.

Il existe à la Chaize-le-Vicomte, à l'entrée d'une prairie éloignée de toute habitation, une pierre que l'on prétend être tombée du ciel. Ayant la forme d'une boule, de mémoire d'homme, elle n'a jamais été déplacée, celui qui se chargerait de cette besogne devant mourir.

JEHAN DE LA CHESNAYE.

CLVII

PAYS DE SAINT-POL

(*Pas-de-Calais*)

Je ne connais aucune appellation, aucune superstition ou croyance relative aux haches de pierre. J'ai vainement interrogé à ce sujet diverses personnes, des vieillards surtout. Seul, un de mes voisins croit avoir entendu dire qu'en Picardie on a bien soin en construisant les maisons de placer une hache dans les fondations. Cela, dit-on, porte bonheur.

ED. EDMONT.

CLVIII

EN SAÔNE-ET-LOIRE ET DANS L'AIN

Dans la Bresse chalonnaise, on appelle les hachettes polies « pierres de tonnerre ». En effet, elles passent pour préserver de la foudre.

Pendant l'orage on les place dans le foyer et si parfois elles éclatent, on prétend que c'est la foudre qui est tombée sur elles et par conséquent a épargné la maison.

Dans la Bresse mâconnaise (à Boz entre autres), quand le tonnerre tombe sur un arbre, on croit qu'en cherchant autour on trouvera hachettes, pointes de flèches, etc., formées par la foudre.

M. LIMARD.

A Sermoyer (Ain), une personne, cherchant avec moi des silex taillés, s'est écriée à la vue d'une pointe de flèche que je venais de trouver sous ses yeux : « Heureux mortel, vous venez de trouver un

carré! » (c'est ainsi que les paysans désignent toute pierre taillée dans la région). Ils y attachent une grande importance, tous ces objets devant préserver leur habitation et leur famille de la foudre.

A Saint-Jean-sur-Reyssouze, un propriétaire possède une hache polie dont il ne veut se défaire à aucun prix pour la même raison.

M. Roux.

Un cultivateur de Saucé, près Mâcon, a recueilli dans ses terres une hachette polie qu'il conserve précieusement. Il est persuadé que sa vie dépend de la conservation de cette pierre. Il croit constater chaque jour une diminution dans son volume. Quand elle n'existera plus, dit-il, ma dernière heure aura sonné.

M. LAFAY (1).

CONTES ET LÉGENDES DE LA GRECE ANCIENNE (2)

XLIX

ARION SAUVÉ PAR UN DAUPHIN



N raconte qu'Arion, ayant vécu longtemps à Corinthe auprès de Périandre, désira se rendre en Italie et en Sicile. Là il amassa de grandes richesses et voulut revenir à Corinthe. Il s'embarqua à Tarente, mais n'ayant confiance que dans les Corinthiens, il loua un navire monté par des gens de cette nation. En pleine mer, ceux-ci résolurent de se débarrasser d'Arion et de garder ses richesses. L'ayant appris, il

les supplia, leur abandonnant ses trésors, mais demandant la vie. Il ne réussit pas à les persuader ; les marins lui ordonnèrent, ou de se tuer lui-même s'il voulait être enseveli, ou de se précipiter sur-le-champ dans la mer. En danger de périr, Arion

(1) M. Lafay, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Mâcon, a bien voulu, sur la recommandation de M. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, s'occuper de cette question et interroger les deux principaux collectionneurs d'objets préhistoriques de la région.

(2) Suite. Voir t. XXI, p. 78.

les supplia, puisque tel était leur dessein, de le laisser se tenir en grand costume sur l'arrière du pont et y chanter : après quoi il se tuerait. Comme ils éprouvaient du plaisir à entendre le meilleur des aèdes, ils se retirèrent de la proue vers le milieu du navire. Après avoir revêtu son costume d'apparat et pris sa cithare, il chanta, debout sur l'arrière-pont, le nome orthien et, après l'avoir terminé, il se jeta dans la mer sans désespérer, avec son costume. Les autres se dirigèrent sur Corinthe, mais on raconte qu'un dauphin s'étant placé sous Arion le transporta au Ténare. Après avoir abordé, il se rendit à Corinthe avec son costume et raconta dès son arrivée tout ce qui s'était passé. Par défiance, Périandre mit Arion sous bonne garde, sans qu'il pût communiquer avec personne et fit rechercher les matelots : dès qu'ils furent présents, il les invita à raconter ce qu'ils avaient à dire d'Arion. Ils répondirent qu'il était en bonne santé en Italie et qu'ils l'avaient laissé faisant fortune à Tarente. Alors il le leur montra tel qu'il avait sauté dans la mer. Stupéfaits, ils ne purent dire le contraire. Les Corinthiens et les Lesbiens racontent cela et ajoutent qu'il existe sur le Ténare une magnifique offrande d'Arion représentant un homme sur un dauphin (1).

RENÉ BASSET.

(1) Hérodote. *Histoires*, l. I, ch. XXIV. On remarquera que l'historien donne ce récit comme une tradition. La version d'Hérodote a été reproduite en latin par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVI, 19 (*Œuvres*, Paris, 1843, 2 v. in-18 jés., t. II, p. 304-308), et par Fronton, cf. Cassan. *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, Paris, 1830, 2 v. in-8, t. II, p. 360-364. Pausanias (*Description de la Grèce*, éd. et trad. Clavier, t. II, Paris, 1817, in-8, p. 210. *Laconie*, ch. XXV) mentionne sur le Ténare une statue en bronze représentant Arion sur un dauphin. Plutarque (*Banquet des sept sages*, § 18-19. *Moralia*, éd. Bernardakis, t. I. Leipzig, 1888, in-12, p. 393-397) a développé ce récit, auquel il fait encore allusion ailleurs (*Quels animaux sont les plus intelligents*, § 16. *Moralia*, éd. Bernardakis, t. VI, Leipzig, p. 79). Strabon (*Geographica*, l. XIII, ch. II, § 54) la regarde avec raison comme une fable ; mais Pline (*Histoire naturelle*, l. IX, ch. 8) l'admet comme vraisemblable et cite à l'appui l'aventure du dauphin du lac Lucrin et de l'enfant de Bales (d'après Mécène. Fabianus, Flavius Officius xc.), le dauphin d'Hippo Diarrhytus, celui d'Ianus et l'enfant, avec une variante d'après Hégésidème, enfin d'autres récits dans Théophraste, chez les Amphilochiens et les Tarentins. L'aventure d'Arion a été décrite dans diverses épigrammes de l'Anthologie grecque : *Epideiktika*, n° 88, épigramme de Philippe de Thessalonique (éd. Taubnitz, t. II, p. 79), p. 308 ; épigramme de Bianor (t. II, p. 134) ; épigramme anonyme, p. 105 (t. III, p. 357). Lucien en a fait le sujet d'un de ses dialogues : *Dialogues marins*. VIII. *Poseïdon et les Dauphins*, § 2 (*Œuvres*, éd. Jacobitz, Leipzig, 1896, 3 v. in-12, p. 126-127) ; dans *le Navire ou les souhaits*, § 19, il met en doute la vraisemblance de ce récit auquel font encore allusion Cicéron (*Tusculanes*, II, 27). Virgile (*Eglogues*, VIII, v. 56), Properce (*Élégies*, l. I, ch. XXVI, v. 17-18), Ovide (*l'Art d'aimer*, l. III, v. 25-26, et le récit entier, *Fastes*, l. II, v. 80, 111), Martial (*Épigrammes*, l. VI I, ép. 51, v. 15-16), Silius Italicus (*Puniques*, l. XI, v. 446-448), Apulée (*Métamorphoses*, t. I, p. 199, éd. Bétolaud, Paris, 1862, 2 v. in-18 jés., et *Florides*, l. III, § 17, t. II, p. 53), Elien (*Histoire des animaux*. *Opera*, éd. Hercher, Paris, 1858, in-8, l. II, § 6 ; l. VI, § 15. *Histoires variées*, l. II, § 45) et S. Augustin (*De civitate Dei*, l. XIV). Elle est racontée dans Hygin (fab. 194) et a passé dans les *Gesta Romanorum* (éd. Oesterley, Berlin, 1872, in-8, ch. 148, *Quod peccatum hic vel alibi puniatur*, p. 506, et notes, p. 737), et le *Violier des histoires*

LES JURONS

QUELQUES JURONS DANS RABELAIS

— Sang de les cabres ! si bon vous semble, faictes apporter un cousteau. I. 6.

— Au diable de biterne (juron de Toulouse). II. 26.

— Et ventre saint Quenet, ne mangerons-nous jamais de venaison ? II. 26.

— Et quand furent au plus hault de l'Université, commençarent à renier et jurer les plagues Dieu, les uns en colère, les autres par ris « Carimary, Carimara ! Je renie Dieu ! po cap de bious ! ventre saint Quenet ! ventre goi ! par saint Fiacre de Brie, saint Treignan ! je fais vœu à saint Thibault ; pasques Dieu, le bon jour Dieu ! le Diable m'emporte ! Carymary, Carymara ! par saint Andouille, par saint Guodegrin, qui fut martyrisé de pommes cuictes ! par saint Foutin l'apostre ! *na dia madia*, par sainte m'amie, nous sommes baignés par ris ». I. 17.

— Je me donne à Dieu si j'en mens d'un seul mot. IV. 28.

— Verd et bleu, dist frere Jean, il me desplait grandement qu'encores est mon estomac à jeun. IV. 49.

romaines (éd. Brunet, Paris, 1858, pet. in-8, p. 317-318, ch. CXXI, *Comment péché ne demeure point impugny*) d'après Aulu-Gelle. On la retrouve encore dans une pièce attribuée à Richard Edwards, poète anglais du *xvii*^e siècle :

... As the Romyne poet sayes
In seas whom pyrats would destroy
A dolphin saved from death most sharpe
Arion playing on his harpe.

(Percy. *Reliques of ancient english poetry*. Londres, 1891, 3 v. in-8, t. I, p. 189.)

Marlowe y fait aussi allusion dans sa *Didon*, acte V, sc. I (*Théâtre*, trad. Robbe, Paris, 1889, 2 v. in-18 jés., t. II, p. 280). Cette légende a été ensuite appliquée par Philostorge (l. II, 43) au prêtre d'Antioche, Lucien, sauvé du naufrage par un dauphin qui le fit aborder à l'entrée du golfe de Nicomédie où l'impératrice Héléne fit bâtir plus tard la ville d'Hélénopolis.

Il est probable, comme le dit la conjecture d'O. Miller (*Histoire de la littérature grecque avant Alexandre*, tr. Hillebrandt. Paris, 1833, 3 v. in-12, t. II, p. 438, note 4), que la fable d'Arion porté par un dauphin doit son origine à l'interprétation populaire d'une offrande du sanctuaire du Ténare, qui représentait Taras, assis sur un dauphin, tel qu'il paraît sur les monnaies de Tarente (d'où Arion, disait la légende, était parti) : cette opinion paraît préférable à celle de Lehrs (*Rheinisches Museum*, 1847, fasc. I, cité en note par O. Miller ; cf. aussi A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 305-307, qui regardent comme apocryphe la pièce de vers où il est question de cette aventure attribuée à Arion et citée par Elien (*Histoire des animaux*, l. XII, 45, et non *Histoires variées*, XIII, 45, comme le dit Brunet. *Violier des histoires romaines*, p. 317, note, et Oesterley. *Gesta Romanorum*, p. 737, qui l'a copiée sans vérifier).

- Je me donne à travers tous les diables IV. 52.
- Le diable y ait part, dist Panurge. IV. 66.
- Au diable soit le diable. IV. 67.
- Par la vertu Dieu ! V. 8.
- Pasques de soles ! V. 15.
- Leur male angine, qui leur suffoquast le gorgeron avec l'épiglotte ! V. 19.
- Ventresus ventre, dist Panurge, serois-je bien Vulcan ? III. 12
- Le diable me mange, si je ne la mangerois toute vive. III. 12.
- Serpe Dieu, je meurs de paor. III. 17.
- Par le sambregoi de bois. III. 17.
- Il est, par la vertu bœuf, hérétique. III. 23.
- Le diable m'emporte si je y vais. III. 23.
- Vertu Dieu, à quand veux tu te réserver ? III. 26.
- Par saint Rigomé. III. 27.
- Par ma soif. III. 27.
- Je renie Mahom, si jamais on me l'oste du doigt. III. 28.
- Par saint Picaut, nous ne ferons rien qui vaille. III. 29.
- Non, non, te dis-je, par saint Adauras ; car tu seras une fois pendu. II. 17.
- Paix de par le diable, paix : par Dieu, coquins, si vous me tabus-
tez ici, je vous couperai la teste à tretous. II. 18.
- Sainte dame ! comment ils tiraient au chevrotin. II. 20.
- Maistre, par les vertus Dieu, je n'y sçauois que faire ni dire.
II. 24.
- Au diable de biterne ! II. 26.
- Le diable emporte qui en fera rien. II. 26.
- A quoi dist ledit Villon : Tes fièvres quartaines, vilain. II. 30.
- Par la Vierge qui se rebrasse, je ne sçai encore. III. *Prol.*
- Je me donne à saint Babolin, le bon saint. III. 3.
- Hé ! frère Jean mon ami, frère Jean mon grand cousin, frère
Jean de par le diable. I. 39.
- J'advoue Dieu, si j'eusse esté au temps de Jésus-Christ, j'eusse
bien engardé que les Juifz ne l'eussent pris au jardin d'Olivet.
Ensemble le diable me faille, si j'eusse failly de couper les jarrets à
messieurs les apostres ! Par Dieu, je vous mettrai en chien cour-
tault le fuyar de Pavie ! Leur fièvre quartaine ! .. Je renie ma vie,
je meurs de soif. Je me donne au diable si je n'y tiens maison ou-
verte à tous venant... Je donne au diable si lui escape lièvre... Je
le détroussai, fis-je mal ? — Nenni, frère Jean, nenni de par tous
les diables. — Ainsi, dist le moine, à ces diables... Vertus Dieu, qu'en
eust faict ce boiteux ! Le corps Dieu, il prend plus de plaisir quand

on lui fait présent d'un bon couple de bœufs. — Comment, dit Poncecrates, vous jurez, frère Jean ! — Ce n'est, dist le moine, que pour orner mon langage. I. 39.

— La male mort en ce pas vous deface. I. 54.

— Par saint Goderan, dist le moine, telle n'est mon exposition. I. 58.

— Je me donne à cent mille panerées de beaulx diables, corps et âme, tripes et boyaux, en que je ne mente en toute l'histoire d'un seul mot ; pareillement le feu saint Antoine vous arde, mau de terre bous bire, le lanci, le maulubec vous trousse, la caquesangue vous vienne .. en cas que vous ne croyez fermement tout ce que je vous raconterai en ceste presente chronique. II. *Prol.*

— Lors le print à la gorge, lui disant : « Tu escorches le latin ; par saint Jean, je te ferai escorcher le regnard, car je t'escorcherai tout vif. » Lors commença le pauvre Limosin à dire : Vée dicou, gentilastre, ho saint Marsault, adjouda mi. Hau hau ! laissas à quau au nom de Dious, et ne me touquas grou. — A quoi dist Pantagruel : « A ceste heure parles-tu naturellement ? » — Et ainsi le laissa ; car le pauvre Limosin conchioit toutes ses chausses, qui estoient faictes à queue de merlus, et non à plein fonds ; dont dist Pantagruel : « Saint Alipantin, corne mi de bas, quelle civette ! Au diable soit le mascherabe, tant il put. » II. 6.

— Par saint Fiacre de Brie. I. 11.

— Dieu gard de mal Thibault mitaine. II. 11.

— Et ventre saint Antoine, l'appartient-il de parler sans commendement ? II. 11.

— Le feu saint Antoine le baise ! II. 16.

P. S.



PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES

CCXXV

LA CROIX DES SEPT SAINTS

Dans le village de Semégond, au Bois-Gervily, on voit une croix au bord d'un *doué* (lavoir). Cette croix marque l'endroit où les sept saints, qui étaient frères, venaient prier le soir. Parmi les vénérables frères, on nomme saint Uniac, saint Ouen, saint Méen, Saint Maugan.

H. DE KERBEUZEC.

LA LÉGENDE NAPOLÉONNIENNE

XVIII

LES JARDINS BONAPARTE

Le jardin Bonaparte est un terrain inculte d'environ un are situé à cinq minutes de Presseux (Luxembourg belge). Là, au milieu de la campagne, *s'élèvent six gros hêtres magnifiques*. Voici son origine : De 1800 à 1815, sous la domination française, les Ardennes, en fait de routes, n'avaient que de très mauvais chemins. Pour *indiquer le passage à ses corps d'armée, Napoléon faisait planter, de distance en distance, six arbres disposés d'une façon particulière*; de là le nom de Jardin Bonaparte (Note donnée par E. TONDEL, dans son *Histoire des Communes Lux.* VI, 209).

En note, l'auteur ajoute : Je crois que les petits massifs d'arbres ont été plantés à l'occasion du mariage de Marie-Louise.

De même, surtout dans la région de la Haute-Ardenne, on voit encore sur certaines hauteurs des arbres séculaires qui conservent le nom d'arbres de Marie-Thérèse. L'Impératrice les avait fait planter

pour servir de points de repère et de direction aux voyageurs, à une époque où les routes étaient rares et la population peu dense (E. TONDEL. *Les Com. Lux.* VI, note 1, p. 209).

ALFRED HAROU.

TRADITIONS ET COUTUMES DE LA HAUTE-BRETAGNE

LXXVIII

PAYS DE PAIMPONT (ILLE-ET-VILAINE)

Les matériaux déplacés. — On raconte que la sainte Vierge, apparue à saint Judicaël, aux Landiers des chênes à Paimpont, lui dit : « Tu feras bâtir une église en mon honneur. » Aussitôt on en commença l'exécution, mais tout ce qui était fait le jour, la nuit se trouvait transporté sur la place du village, à l'endroit où se dresse l'église d'aujourd'hui ; voyant cela, les architectes construisirent l'édifice à ce dernier endroit, on lui donna le nom de Notre-Dame de Paimpont.

La Vierge de la grotte. — Le 15 septembre, on va à la grotte située en forêt, en procession, portant sur un brancard la sainte Vierge ; on s'adresse à cette Vierge dans tous les ennuis de la vie. Ainsi par exemple : Il y a vingt ans, une petite fille, allant avec sa grand'mère couper de la litière en forêt, s'égara en cueillant des lucets. Elle y resta trois semaines, et l'on croyait l'enfant dévorée par les bêtes ; les parents promirent un voyage à Notre-Dame de Paimpont ; un nommé Pattier, quelque temps après, en coupant de la litière, retrouva la petite devenue sauvage, s'enfonçant dans une broussaille. On la ramena de force à ses parents, qui attribuèrent ce miracle à la Vierge de Paimpont.

La Quenouillée. — A Paimpont, à la grand'messe, après la communion, on présente, de préférence aux personnes étrangères, une quenouille (on dit, quenouillée) de chanvre garnie de rubans, de fleurs, avec un panier enjolivé de dentelles et quelques petits pains ou brioches. Chaque personne en prend un et remet en échange quelques pièces de monnaie. Autrefois ces personnes emportaient chez elles la quenouillée, faisaient filer la filasse que l'on appelait le fil à la Vierge ; on la regarnissait avec du lin de première qualité, puis on la remettait à l'église.

Saints guérisseurs. — Aux environs de Paimpont, des jeunes filles gardant leurs bestiaux se moquèrent de la statue de saint Barthélemy qui avait été mutilée pendant la Révolution. Au même instant leurs tabliers furent remplis de flammes violettes ; elles se mirent à pleurer et demandèrent pardon, elles en furent quittes pour la peur. Depuis ce moment on y va en pèlerinage le jour de la fête du saint, qui guérit de la migraine ; on l'invoque aussi pour trouver un bon mari.

Près du château de Comper, saint Marc guérit des fièvres. On raconte qu'étant sabotier, il laissa l'empreinte de ses pieds sur la pierre où il travaillait, située au bord de l'étang de Comper.

A Plélan (Ille-et-Vilaine) saint Fiacre guérit de la diarrhée ; on y va en procession le jour de sa fête.

Saint Raoul guérit des clous ; on se lave avec de l'eau de la fontaine, située près de la chapelle.

A Lanouée, près de Ploermel, il y a saint Eloi, patron des maréchaux ; on le prie pour qu'un cheval ne soit pas malade, on lui met en hommage un de ses fers tout neuf ; quand il y en a une certaine quantité, on les vend pour le profit des pauvres.

A Josselin, près de Ploermel (Morbihan), saint Etienne est considéré comme patron des laboureurs ; pour avoir une bonne récolte, on lui promet une gerbe de blé que l'on apporte dans le bas de l'église ; elles sont vendues au bénéfice des pauvres.

A Châteauneuf-du-Faou (Finistère), on prie Notre-Dame-des-Portes, pour avoir un enfant, on met en *ex voto* un enfant de cire. Je l'ai vu faire devant moi, on avait mis dans les bras de l'enfant une vieille croix d'argent, probablement comme précieux souvenir.

Légendes de la forêt. — On trouve dans la forêt la *fontaine de Jouvence*, à laquelle un moine se rendait chaque jour, pour prier ; la terre garda l'empreinte de ses genoux, il n'y pousse plus d'herbe. Autrefois les paysannes du pays et des environs venaient s'y laver la figure et les mains : on raconte qu'elles rajeunissaient de vingt ans.

A la *fontaine de Baranton*, on prend une branche de l'arbre qui s'y trouve ; on frappe sur la pierre, aussitôt la pluie tombe. Autrefois on y allait en procession contre la sécheresse ; le garde-champêtre m'a dit que si l'on trempait le pied de la croix dans la fontaine, aussitôt la pluie tombait.

On rencontre, dans la forêt de Paimpont, le *tombeau de Merlin*, l'enchanteur, ce sont quelques grosses pierres abandonnées ; si on frappe sur le sol il y a de l'écho. On dit encore à Paimpont que

Merlin faisait des miracles et jouait des tours, la fée Viviane était sa maîtresse.

Petit-Jean. — A Paimpont on craint *Petit-Jean* (le diable). On dit qu'il tressait les chevaux, avec des tresses si petites, qu'on ne pouvait les dénouer. On dit aussi qu'il se mettait en monsieur élégant, s'en allait au bal, dansait avec les plus jolies filles, les faisait fuir le foyer paternel malgré la surveillance des parents. A peine avaient-elles fait trois tours, qu'elles disparaissaient par la cheminée en laissant tomber leurs coiffes appelées *Poupettes*, tachées de trois gouttes de sang, et poussant des cris déchirants. Petit-Jean donnait aussi des rendez-vous dans les champs à trois cornières (coins), aux personnes se trouvant dans la gêne, il leur avançait de l'argent, à condition qu'on lui accorde son âme, au bout d'un certain nombre d'années ; le temps écoulé il venait les chercher. Il se déguisait comme il voulait, sauf ses pieds de bœuf, qu'il ne pouvait transfigurer.

On raconte qu'une femme à Plélan (Ille-et-Vilaine) avait des bestiaux qui changeaient la nuit de couleur, ils devenaient noirs. Son mari s'était vendu au diable. Le curé de l'endroit parvint avec beaucoup de peine à chasser Petit-Jean, qui s'en alla en emportant le haut de la cheminée, et en mettant le feu.

Le diable apparaissait aussi à la croix Hamon en Paimpont ; il empêchait le monde et les chevaux de passer.

On raconte que les fées de la forêt de Paimpont jouaient aux palets avec les grosses pierres de la forêt.

Croyances diverses. — A Paimpont, quand une table remue pendant les repas, on dit qu'elle sent les noces.

Quand on voit des étoiles filantes, on dit que c'est une personne qui vient de mourir ; son âme monte au ciel.

On dit qu'une pie porte malheur et le corbeau porte bonheur. Je connais une dame qui, si elle s'en va pour un marché quelconque, revient sur ses pas si elle trouve une pie. Elle croit que son marché sera avantageux, si c'est un corbeau.

MARIE CHEVALLIER.



COUTUMES DE MARIAGE

XXVII

LE CHARIVARI EN VENDÉE



Le charivari *battu* et *dansé* à la porte d'un veuf ou d'une veuve qui se remariant tend à disparaître. La ténacité qu'il met à ne pas vouloir mourir s'explique par ce fait : il est généralement *rémunérateur*, pour les frappeurs de casseroles, de chaudrons fêlés, etc. Pour éviter, en effet, le charivari sous leurs fenêtres ou le jour de leurs noces, côte à côte avec le cortège, les intéressés, les victimes, devrions-nous dire, se débarrassent

des fâcheux en leur octroyant une petite pièce d'argent.

Il y eut des charivaris fameux dans la petite localité d'où j'écris ces lignes. Certaine mariée ayant trop lestement jeté son bonnet par-dessus les moulins avait la taille rondelette. Elle se vit le jour de son mariage en butte à une vraie noce organisée par les jeunes gens du pays battant pour elle *Charivari*. Des hommes, dont certains étaient déguisés en femmes, musique en tête, accompagnèrent les époux partout où leur présence était utile à la consécration du mariage. Peu s'en fallut qu'ils ne fissent irruption à la mairie ou à l'église. Dans ce groupe burlesque, un des acteurs s'était bourré le ventre et la poitrine de filasse, allusion par trop indiscreète à l'état de la mariée. Partout donc, les fâcheux suivaient le vrai cortège au grand désespoir des époux, chantant la chanson du *Charivari* que nous donnons ci-dessous. Pour se débarrasser d'eux la mariée leur octroya une pièce blanche et les fit tellement boire que l'ivresse, à son grand contentement, les rendit aussi muets et civils qu'ils avaient été loquaces et inconvenants.

Voici les couplets chantés quand on bat le *Charivari*, couplets que je copie sur une feuille déjà bien endommagée pour avoir été souvent dépliée et repliée. On remarquera que le poète se moque de la rime, et que le nombre de vers de chaque couplet varie selon le caprice du chanteur.

I

Ah dame ! bonsoir, monsieur notre maître,
Tout en entrant, tout en entrant.
Nous sommes venus vous sonner un branle (*bis*)
En attendant que ça soit minuit : *Charivari ! charivari !*

II

Il y a une fille dans nos environs
Qui s'est rendu amoureux (*bis*)
D'un beau garçon :
Elle le prend pour se soutenir : *Charivari ! charivari !*

III

Il a un fort beau ménage bien assorti,
Un cabinet, une table et un vaisselier (*bis*),
Et la couche et le grand lit : *Charivari ! charivari !*

IV

Il est un homme bien fort habile de son métier,
Il sait labourer la terre, bien travailler (*bis*),
Et de bêcher la vigne aussi : *Charivari ! charivari !*

V

Ah dame ! bonsoir, monsieur notre maître. Un bon coup de vin !
Nous sommes comme vous êtes, point de chagrin (*bis*),
Et nous venons vous faire ici : *Charivari ! charivari !*

VI

Homme veuve (*sic*), ne sois donc point redoutable ! Payez-nous donc,
Car la somme n'est point bien grande que nous demandons,
Nous demandons moins de cent louis : *Charivari ! charivari !*

VII

Nous monterons sur la cheminée assurément (*bis*),
Nous y verrons le pot bouillir : *Charivari ! charivari !*

VIII

Nous lèverons la couverture assurément (*bis*),
Nous y verrons si le lard est cuit : *Charivari ! charivari !*

IX

Et nous irons à la croisée assurément,
Et si nous cassons les vitres, nous les payerons ;
Avec nous autres point de crédit : *Charivari ! charivari !*

X

Nous retournerons le jour des noces assurément (*bis*)
Avec tous nos petits outils : *Charivari ! charivari !*

XI

Pour la (mariée) mènerons à la messe, ah ! dame oui,
Avec tous nos petits outils : *Charivari ! charivari !*

XII

Nous la prendrons, la mariée, honnêtement
Et nous la mènerons à l'auberge à ses dépens (*bis*) ;
Tu payeras en venant la cri (chercher). *Charivari ! charivari !*

XIII

Nous ferons venir sur la table chapon lardé,
Tout le meilleur vin du pays : *Charivari ! charivari !*

XIV

Florine (elle) a se marie, nous le savons (*bis*),
Elle prend monsieur Pierre pour mari : *Charivari ! charivari !*

XV

Elle lui donne en mariage assurément (*bis*)
Elle lui donne plus de cent louis : *Charivari ! charivari !*

XVI

Si Florine est une bonne femme assurément (*bis*),
Mais elle aura grand soin de lui : *Charivari ! charivari !*

Cette chanson n'est guère plus intelligente que la coutume qu'elle chante. Son auteur n'était certes pas de la taille de ceux qui, modestes paysans illettrés, firent des *paroles* et trouvèrent une *musique* devenues populaires à bon droit.

JEHAN DE LA CHESNAYE.



GLANURES CANADIENNES

I

PRONOSTIC DE RÉCOLTE

Dans certaines régions de la province de Québec, on ajoutait foi autrefois au pronostic, à l'*ajet* suivant : « S'il fait clair dans la grange la nuit de Noël, la grange sera vide (c'est-à-dire, la récolte sera pauvre) ; s'il y fait noir, la grange sera pleine (c'est-à-dire la récolte sera abondante). » L'auteur de cette note rapproche cette croyance de celle de Touraine d'après laquelle « s'il fait noir pendant la messe de minuit, il y aura beaucoup de noix ; elles seront les unes sur les autres, puisqu'elles ne voient pas clair pour se placer. » (*Revue des Traditions populaires*, novembre 1904, p. 481.)

(*Bulletin du Parler français au Canada*, janvier 1905.)

II

NOËL ET LES FEUX FOLLETS

Jadis, au Canada, les enfants demandaient quel était le quantième de Noël ; c'était le moyen de se débarrasser des feux follets. Lorsque quelqu'un les rencontre, il doit leur faire cette demande ; il la répète à son tour ; le voyageur est perdu s'il ne sait pas faire exactement la réponse.

(Ph. A. de Gaspé. *Les anciens Canadiens*, t. II, p. 251.)

P. S.

LA ZERDA DE MERABET ZINE



DANS le douar de Sidi-Embarek, sur le mamelon rocailleux de Moued-Kheir qui domine à gauche le chemin menant au village de La Barbinais, se trouve une Koubba élevée au-dessus du tombeau de Merabet Zine ben Djellal.

Cette Koubba est entretenue par les soins des fidèles et gardée spécialement par une femme, l'oukila Messaouda bent Kherité, qui, tous les mardis et vendredis, vient y faire ses dévotions et brûle autour du tombeau du benjoin et de la cascarille.

Messaouda bent Kherité, quoique habitant à une petite distance, ne réussit pas toujours à surveiller la Koubba, puisque dernièrement un chenapan bien connu réussit à dérober, dans le lieu sacré, deux foulards qu'il n'hésita pas à vendre ou plutôt essayer de vendre à d'autres indigènes, à la grande indignation des musulmans présents !

C'est sur le point de Merabet Zine que les Arabes du douar Sidi-Embarek viennent effectuer un pèlerinage annuel afin d'attirer sur les récoltes les ondées bienfaisantes du printemps. Cette cérémonie religieuse amène toujours un grand nombre de croyants, tous originaires des fractions Sidi Zitouni, Guemmour, Bir-Aïssa, Bel-imour, voisines de la Koubba.

Il n'existe aucun ordre dans les différentes phases d'une zerda (pèlerinage) : la plus grande liberté règne et chacun en fait un peu à sa guise. Le programme ordinaire se compose d'un repas pris en commun, précédé et suivi d'invocations, de prières et pratiques religieuses, coupées ou même accompagnées par des morceaux de musique, exécutés par des tambourinaires et des flûtistes ou des joueurs de hautbois, suivant le cas.

Il en fut de même pour la Zerda de Merabet Zine : les fidèles venaient de tous les coins du douar se rendant joyeusement, par petits groupes, sur le point où devait avoir lieu la fête ; tout le long des sentiers qui convergent vers la Koubba, ce n'étaient que longues théories d'Arabes venant de diverses fractions précédées du notable qui portait El alam (drapeau) de leur djemaa. De temps en temps, un retardataire pressait le pas, se portait vivement au-devant de l'emblème aux couleurs du Prophète et dévotement, pieusement, baisait l'étoffe sacrée.

D'abord, au premier rang, les hommes dont les burnous étaient encore à peu près blancs, puis les femmes et les enfants aux vêtements plus sales, suivis de quelques ânes portant les guessaas, kaskas, tadiines, bourmas, instruments de cuisine nécessaires à l'organisation du banquet ; enfin, venaient les guenilleux, aveugles, estropiés, mendiants de tous âges, aux vêtements rapiécés, aux baillons sordides, aux ventres creux et aux dents longues.

Ces malheureux à la poitrine plate, amaigris par le long hiver, fermaient la marche, suivant un peu par conviction religieuse, mais aussi beaucoup par la perspective qu'une âme charitable aurait pitié de leur détresse et leur remettrait un morceau de viande ou une platée de couscous !

Tous les pèlerins gravissaient la colline au haut de laquelle est édifiée la Koubba vénérée, s'efforçant de rallier le groupe principal

dans lequel se trouvent déjà quelques drapeaux et les musiciens frappant à coups redoublés leurs tambourins (benadirs) et soufflant dans leurs flûtes en roseau (guessabs).

Cette primitive et enragée musique faisait un bruit assourdissant, car au fur et à mesure qu'ils approchaient de la Koubba, ils redoublaient d'ardeur, précipitaient le mouvement, et les tambourinaires enthousiasmés jetaient de temps en temps un cri d'allégresse pour manifester leur joie.

A ces cris, l'exaltation des assistants augmente aussi, et les vieilles femmes, tout en débarrassant les petits ânes des ustensiles de ménage qu'ils portent, jettent leurs you-you aigus, quelque peu sauvages, que répercutent les gorges des montagnes voisines.

Le couscous fut granulé sur place, par les femmes, dans les guessabs, plats en bois d'olivier tournés, récipients qui, on le sait, servent aussi aux matrones arabes pour faire les savonnages du linge sale de la famille. Cette opération du granulage se fit dans la Koubba même, près du tombeau de Si Zine, afin que l'intercession du merabet fût complète.

Les moutons, achetés au nombre de cinq ou six avec le produit d'une souscription faite dans le douar, furent alors égorgés de la façon la plus rituelle par les sacrificateurs qui prononcèrent les paroles sacramentelles : Au nom de Dieu ! Dieu est grand ! Bism Allah ! Allah Akbar ! lorsque le couteau sectionna la carotide des moutons.

En attendant que la cuisson du couscous et de la viande s'effectuât, des groupes se formèrent par familles et tout le monde s'accroupit à terre, en de nombreux petits cercles, sans aucun ordre. De temps en temps, un fidèle lançait d'une voix forte cette invocation : « Sa Rebbi ! atina nou ! » (O Dieu ! donne-nous de la pluie !) Puis vinrent les prières du Dohor et enfin une hadra.

Pour cette hadra, les fidèles se placèrent en cercle debout, sous la direction d'un Mokaddem de leur secte, aidé d'un chaouch pris également parmi les Khouans. Tous les deux, le Mokaddem au centre du cercle, le chaouch en dehors, excitaient de la voix et du geste les exécutants.

Les mots Allah (Dieu), Houa (lui), Haï (principe de vie) furent alors successivement criés par tous les exécutants et suivis d'inclinaison et de balancement de la tête et du corps entier. Après un certain temps de cet exercice religieux, un des assistants, surexcité au plus haut point par le bruit de la musique et aussi par cette pratique religieuse, fut subitement pris d'un tremblement nerveux qui le secoua violemment de la tête aux pieds ; ce furent alors des

contorsions épouvantables, des frémissements extraordinaires de tous les muscles, accompagnés de cris gutturaux sortant difficilement de la gorge, jusqu'au moment où, ruisselant de sueur, épuisé, il tomba anéanti, inerte. L'exemple fut suivi par deux autres Khouans et le spectacle fut alors sensiblement le même que les scènes des convulsionnaires.

Les plats préparés, le repas s'effectue sans aucune contrainte ou formalisme ; les guessaas emplis de couscous surmonté de viande sont immédiatement entourés ; les divers groupes se constituent selon les sympathies et les guelalils (pauvres) eux-mêmes se présentent autour de chaque cercle, regardant d'un œil avide les montagnes de couscous qui tout à l'heure vont être englouties.

L'indigène le plus autorisé de chaque groupe divise la viande, sans façon avec les doigts, en autant de morceaux qu'il y a de commensaux et la distribue entre les assistants. Il donne le signal de commencer le repas par la formule Bism Allah ! qui est répétée par tous, et chacun, armé d'une cuiller en bois, absorbe du couscous et de la viande jusqu'au moment où il est rassasié, ce qu'il atteste par une bruyante éructation suivie d'une louange à Dieu, Haoudon lillah !

Le repas terminé, des invocations, des prières sont encore prononcées par les fidèles, et la rentrée s'effectue au son de la musique arabe, auquel se mêlent les nombreux cris de joie des enfants, les you-you des femmes, les exclamations des hommes. Tout ce monde, encore sous l'impression de la dernière cuillerée de couscous, très excitée par l'abondante collation et les pratiques religieuses, dégringole bruyamment le Moued-Kheir, satisfait du devoir accompli, orgueilleux d'appartenir à la religion islamique qui procure à ses adhérents de telles satisfactions !

ACHILLE ROBERT.



CONTES ET LÉGENDES ARABES (1)

DCCX

ÉTABLISSEMENT DU CULTE DU VAUTOUR



A mère de Marqounos était fille du roi des Noubah (*Nubiens*) et son père adorait l'étoile qu'on appelle Es Sohà (2) et qu'il appelait Dieu. Elle demanda à son fils de lui construire un temple particulier. Il le fit, le revêtit des plaques d'or et d'argent et y dressa une idole qu'il voila par un rideau de soie. La reine y entra avec ses femmes et sa suite, se prosternait chaque jour trois fois devant l'idole, et tous les mois elle célébrait une fête où elle offrait

des sacrifices et brûlait des parfums nuit et jour. Elle y consacra un prêtre noubah qui y demeurait, chargé d'immoler les victimes et de brûler des parfums. Elle insista tellement près de son fils qu'il adora l'idole et prêcha son culte. Quand le prêtre vit que l'adoration des étoiles avait réussi et s'était fortifiée grâce au roi, il voulut que Es Sohà eût des représentants sur la terre sous la forme d'un animal pour y être adoré. Il se mit à ourdir une ruse jusqu'à ce que, par hasard, les vautours se multiplièrent en Egypte et causèrent du dommage aux gens. Le roi fit venir le prêtre et lui demanda la raison de cette multiplication : « Ton Dieu, répondit-il, les a envoyés pour que tu fasses à leur ressemblance une image qu'on adorera. » Marqounos lui dit : « Si cela doit lui plaire, je le ferai. — Le Dieu sera satisfait », répondit le prêtre. Le roi fit faire un vautour dont la longueur était de deux coudées sur une coudée de largeur en or fondu ; ses yeux furent faits de deux rubis ; il eut deux colliers de perles enfilées dans deux cordons de pierres vertes et au bec une perle suspendue ; ses cuisses étaient en perles rouges : on le plaça sur un siège d'argent ciselé qui reposait sur un pied de verre blanc ; on le mit sous une voûte à la droite du temple : on tendit devant lui un rideau de soie, on lui brûla toute espèce de parfums et de gommages ; on lui offrit un veau noir, les premiers nés des poussins et les pre-

(1) Suite. Voir t. XX, p. 267.

(2) Es Sohà est le nom d'une très petite étoile de la constellation de la Petite Ourse. On dit en proverbe : « Je lui fais voir Es Sohà et elle me montre la lune », c'est-à-dire « nous ne nous entendons pas ».

miers des fruits et des fleurs odorantes. Quand sept jours se furent écoulés, le peuple fut invité à se prosterner devant l'idole. Il y consentit et le prêtre ne cessa de donner tous ses soins à ce culte et organisa une fête en son honneur. Au bout de quarante jours, Satan parla de l'intérieur de l'idole. La première chose qu'il demanda fut qu'on lui brûlât du santal à chaque milieu du mois, qu'on arrosât le temple de vin vieux pris à la surface des jarres, et il annonça aux gens qu'il allait les délivrer des vautours et de leurs ravages, et de même de ce qu'ils auraient à craindre dans l'avenir. Le prêtre s'en réjouit, alla trouver la mère du roi pour l'en informer. Elle alla au temple, écouta les paroles du vautour : elle s'en réjouit et le vénéra. Le roi l'apprit, se rendit à cheval au temple, s'entretint avec l'idole qui lui donna des ordres et des défenses. Il se prosterna devant elle, institua pour elle des gardiens et ordonna de l'orner de toute espèce de parures. Marqounos se tenait dans le temple, adorant cette idole, l'interrogeait sur ce qu'il voulait et elle lui répondait (1).

DCCXI

L'HABILE CUISINIÈRE

Un homme acheta un jour une esclave à condition qu'elle saurait faire la cuisine. Il trouva qu'elle l'ignorait. Il voulut la rendre au vendeur, alla trouver le qadhi et réclama de son adversaire le serment qu'elle était bonne cuisinière. L'autre le prêta et déclara que, lui ayant apporté une sauterelle, elle lui en avait fait cuire sur un plat et qu'il restait encore deux bandes de viande pour du rôti. Le qadhi et les assistants se mirent à rire et partirent (2).

DCCXII

LA BÉNÉDICTION DE NOÉ

Nouh' (Noé) avait quatre fils ; Sâm (Sam), H'âm (Cham), Yâfith (Japhet) et Yakht'oun. Il implora Dieu et lui demanda d'accorder des dons à ses fils et à leur postérité lorsqu'ils se multiplieraient par sa faveur et sa bénédiction. Dieu le lui promit. Noé appela ses fils qui dormaient au point du jour. Il appela Sâm qui s'empressa de répondre et d'appeler ses enfants, mais aucun ne répondit, excepté Arfakhchâd (Arphaxad) ; celui-ci partit avec lui pour aller trouver

(1) Maqrizi, *Khitat*. Boulaq, 2 v. in-f°, 1270, hég., t. 1^{er}, p. 34. Le même récit est reproduit dans l'*Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8, p. 285-286.

(2) Es Samlaoui, *Raoudih' el Aoudtir* en marge de *Hasan El Basri*. Le Caire, 1302, hég., in-8, p. 65-66.

Noé qui plaça sa main droite sur Sâm, sa main gauche sur Arfakhchad et invoqua Dieu pour qu'il leur accordât à Sam sa meilleure bénédiction et qu'il établît la royauté et la prophétie dans la maison d'Arfakhchad. Il appela ensuite H'am et se tourna à droite et à gauche, mais celui-ci ne se détourna pas pour aller le trouver, non plus qu'aucun de ses fils. Noé demanda à Dieu que ses enfants fussent abaissés et devinssent les esclaves de ceux de Sâm. Mis'r, fils de Bensar, fils de H'am, était endormi près de son aïeul. Quand il entendit la malédiction de Noé contre son père et son grand-père, il se leva, courut vers le patriarche et lui dit : « O mon aïeul, si mon grand-père et aucun de ses fils ne t'ont répondu, je l'ai fait ; adresse à Dieu pour moi une de tes prières. » Noé se réjouit, plaça sa main sur sa tête et dit : « Mon Dieu, il a répondu à mon appel ; bénis-le ainsi que sa postérité et fais le habiter dans la terre bénie la mère des villes, le refuge de tes serviteurs, dont le fleuve est le plus bienfaisant des fleuves du monde ; places-y la meilleure des bénédictions ; soumetts-la à Mis'r et à sa postérité, rends la humble devant eux et qu'ils en soient les maîtres. » Puis il appela son fils Yâfith qui ne répondit pas, non plus qu'aucun de ses fils. Alors il pria contre eux, demandant à Dieu d'en faire les pires créatures (1).

DCCXIII

L'ORIGINE DE LA VIGNE

On raconte dans le *Raoudhat el'O'lama* (parterre des savants) que, lorsque Noé planta la vigne, Iblis vint souffler sur elle et elle se dessécha. Noé en fut soucieux et s'assit pour réfléchir à cela.

Iblis alla le trouver et lui demanda la cause de sa préoccupation. Il la lui conta. « Prophète de Dieu, dit Iblis, veux-tu que ta vigne verdisse ? Laisse-moi égorger sept êtres sur elle. » Noé accepta et le démon immola un lion, un ours, une panthère, un chacal, un chien, un renard et un coq et répandit leur sang au pied de la vigne. Elle verdit sur-le-champ et porta sept espèces de raisins ; auparavant elle n'en portait qu'une. Voilà pourquoi celui qui boit du vin est d'abord brave comme le lion, fort comme l'ours, colère comme la panthère, impudique comme le chacal, batailleur comme le chien, flatteur comme le renard, criard comme le coq, et le vin fut défendu au peuple de Noé (2).

(1) Maqrizi, *Khit'at*, t. I, p. 20, d'après Ibn Abd el Hakem, dans le *Livre des Conquêtes de l'Égypte* citant le traditionniste Abdallah ben El Ahbas.

(2) Ed. Demiri, *Haïat el H'aïouan*, Boulaq, 1292, hég., 2 v. in-4°, t. I, p. 7-8. Ed Demiri donne ailleurs une autre version de cette légende : On raconte que

DCCXIV

LA BALANCE DE JUSTICE

Du temps d'Aksaïs, le cinquième Pharaon, fut faite la balance qui conseillait les hommes : ses deux plateaux étaient d'or, le fléau d'argent et les chaînes d'or ; elle était suspendue dans le temple du So-

lorsqu'Adam planta la vigne, Iblis vint égorger sur elle un paon dont elle but le sang. Lorsque les feuilles eurent poussé, il égorgea un singe dont le sang les arrosa. Quand les fruits se montrèrent, il tua un lion dont elle absorba le sang. Enfin, à l'époque de la maturité, il immola un porc dont le sang pénétra dans les fruits. C'est pourquoi le buveur, au commencement, lorsque le vin se glisse dans ses veines, se vante et se pavana comme le paon ; quand commence l'ivresse, il joue et bat des mains comme le singe ; quand elle s'accroît, il se lève et cherche querelle comme le lion ; enfin, quand elle est au comble, il se vautre comme le porc et cherche à dormir (*Haïat el haïouan*, t. II, p. 197). Ce texte a été reproduit par El Ibchiht, *Kitâb el Mostat'raf*, Boulay, 1292, hég., 2 v. in-4 ; t. II, ch. LXII, p. 142 ; Arnold, *Chrestomathia arabica*, Halle, 1853, 2 vol. in-4, t. I, p. 53 ; Ben Sedira, *Cours de littérature arabe*, Alger, 1873, in 12, p. 33. Une traduction assez peu fidèle se trouve dans un ouvrage posthume de Cardonne. *Nouveaux mélanges de littérature orientale*. Paris, in IX, 2 v. in-12, t. I, p. 19-21. Marinier, *Contes populaires de différents pays* (Paris, s. d., 2 v. in-18 jés., t. II, p. 377. *La plantation de la vigne*), le donne comme une légende hébraïque ; elle a passé en Occident, soi-disant d'après un traité de Josèphe sur les causes naturelles ; en réalité, d'après une légende rabbinique rapportée par Fabricius (*Codez pseudepigraphus veteris Testamenti*, Hambourg, 2 v. pet. in-8, 1713-1723, t. I, p. 275), citant Josué Aben Chouïf, dans le *Sefer Derachat al Hattora*, et Rabbi Moïse Alchekh : les animaux égorgés sont un agneau, un lion, un singe et un porc. C'est de là également que l'a tirée Clouston (*Rabbinical legends* ap. *Flowers from a persian Garden*, Londres, 1890, in-8 ; p. 196, avec une bibliographie à peu près nulle, note 1). Une maxime empruntée soi-disant aux sages de l'Inde existe en syriaque dans le recueil de Bar Hebræus, *The laughable stories* (éd. et trad. Budge, Londres, 1897, in-8, ch. III, § 113, p. 25 du texte, 29 de la trad.) ; cf. aussi L. Morales, *Ergötzernde Erzählungen der Bar-Hebræu*, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XI, 1883, p. 412-425. Il n'est plus question des victimes offertes par le diable, mais il est dit que l'homme, en passant par les diverses phases de l'ivresse, ressemble successivement à un paon, à un singe, à un lion et à un porc. Il est singulier que ce soit le même ordre quise trouve dans une version populaire qui a encore cours dans le Doubs, d'après un sermon du curé de Cour les Baume (cf. Thuriot, *Traditions populaires du Doubs*. Pau 1891, pet. in-8, p. 249-250). C'est sans doute Cardonne qui est la source de cris, dernière version, car elle diffère des versions occidentales. Celle des *Gesta Romanorum* (éd. Oesterley, Berlin, 1872, in-8°, avec une bibliographie incomplète, p. 738) dérive du pseudo Josèphe et énumère le lion, l'agneau, le porc et le singe ; de même la *Violer des histoires romaines* (éd. Brunet, Paris, 1858, in-16, ch. CXXX, p. 371-372, de *l'invention des vignes*). C'est Noé qui arrose lui-même la plante avec le sang des animaux : lion, pourceau et agneau. Le récit des *Gesta Romanorum* est aussi la source de celui du *Libro de los Enxemplos* (n° CCCLXX V. *Vinum ex sanguine quatuor animalium descendit*, ap. P. de Gayangos. *Escritores en prosa anteriores al siglo XVI*, Madrid, 1859, in-8, p. 581). Il y est fait allusion dans Chaucer (*The Canterbury Tales* éd. Th. Wright, s. l. n. d., in-8 ; 16976 et suiv., *The Prolog of the Maunciples Tale*, p. 181) dans les mêmes mêmes que dans le *Calendrier des bergers* (cf. une note de Tyrwhite, *op. laud.* p. 181, et Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, Paris, 1854, 2 v. in-8, t. I, p. 139-140). On le trouve aussi dans Pauli, *Schimpf und Ernst*, éd. Simrock, Heilbronn, 1876, in-12, n° 203, v. 16976. Une idée semblable est exprimée par Eudoxe dans le second livre de son *Voyage autour de la terre* et attribuée par lui aux prêtres égyptiens : ils racontaient, dit-il, que le sang de ceux qui furent tués en combattant les habitants de l'Olympe produisit les vignes ; c'est pourquoi l'ivresse rend les buveurs fous et furieux (Plutarque, *Sur Isis et Osiris*, ch. 6, éd. Parthey, Berlin, 1850, in-12, p. 9).

leil. Sur l'un des plateaux était écrit le mot : Vérité ; sur l'autre, le mot : Mensonge ; au-dessous étaient des chatons sur lesquels étaient gravés les noms des étoiles. L'offenseur et l'offensé entraient, prenaient chacun un des chatons, prononçaient dessus ce qu'ils voulaient et les mettaient l'un sur un plateau, l'autre dans l'autre : le plateau de l'offenseur était le plus lourd et celui de l'offensé s'élevait. Quand quelqu'un voulait faire un voyage, il prenait deux chatons, mentionnait sur l'un le mot « départ » et sur l'autre celui de « séjour » ; puis il les plaçait chacun dans un plateau. S'ils s'abaissaient tous deux sans qu'aucun dépassât l'autre, il ne partait pas ; s'ils s'élevaient, il se mettait en route ; si l'un des deux seulement s'élevait, il retardait son voyage, puis il partait. Il en était de même pour un débiteur, un absent, pour savoir si une affaire était bonne ou mauvaise. On dit que Bokht Nasr (*Nabuchodonosor*), quand il pénétra en Egypte, emporta cette balance avec lui à Bâbel (*Babylone*) et la plaça dans un des temples du feu (1).

DCCXV

EL HADHAD ET LA FÉE

Un jour El Hadhâd, roi du Yémenn, partit à la chasse. Il rencontra un loup qui poursuivait une gazelle et l'avait poussée vers un défilé d'où il lui était impossible de s'échapper. El Hadhâd attaqua le loup, le chassa et sauva la gazelle dont il suivit les traces. Il s'éloigna ainsi de plus en plus de sa suite jusqu'à ce que, tout à coup, il vit devant lui une ville magnifique avec des constructions grandioses, de nombreux troupeaux de chameaux et de chevaux, d'épaisses forêts de palmiers et des champs rians. Un homme se présenta à lui et lui dit que cette ville s'appelait Ma'rib, qu'elle était sa résidence, que le peuple qui l'habitait se nommait Arim et était de la race des Djinns, que lui-même était leur roi et se nommait Talab ben Sa'b. Tandis qu'ils parlaient ainsi, une jeune fille d'une beauté admirable se présenta à eux et El Hadhâd ne pouvait détacher ses yeux d'elle. Le roi des Djinns lui dit : « C'est ma fille et, si tu veux, je te la donne en mariage : tu lui as sauvé la vie, car c'était la gazelle que tu as délivrée du loup ; pendant toute son existence, elle ne peut être assez reconnaissante envers toi. Trouve-toi dans trente jours à l'endroit des noces avec tes parents et les princes de ton peuple ». El Hadhâd s'en retourna et bientôt la ville des esprits disparut à ses yeux. Mais au bout de trente jours, il revint avec sa suite pour le

(1) Maqrizi, *Khit'at*, t. 37.

le mariage. Pendant ce temps, les Djinns avaient construit un palais garni de jets d'eau et de jardins. Le roi Talab les reçut et pendant trois jours et trois nuits leur donna une magnifique hospitalité jusqu'à ce que H'arouâ, la jeune fille, fût conduite dans l'appartement d'El Hadhâd. Le palais devint sa résidence et H'arouâ fut mère de Bilqis, la reine de Saba, qui alla trouver Salomon (1).

DCCXVI

LE TALISMAN DES POISSONS

Daoud ben Rizq Allah ben 'Abdallah, qui avait fréquemment parcouru l'Égypte et en connaissait les êtres, raconte ce qui suit: Un jour, il passa dans une grande caverne qu'on appelle la grotte de Chaqal-qiq, du côté du sud. Il y trouva un bloc énorme de sandaraque qu'il dépassa pour avancer. Alors il vit une grande quantité de poissons tous enveloppés dans des vêtements comme s'ils avaient été ensevelis après leur mort. Il en prit un, l'examina et trouva dans sa bouche un dinâr avec une inscription qu'il ne put pas bien lire. Il prit les poissons les uns après les autres, retira un dinâr de la bouche de chacun jusqu'à ce qu'il en eût réuni un grand nombre. Puis il ramassa ces dinârs et s'en retourna pour partir. Quand il arriva au bloc de sandaraque, il trouva qu'il avait grossi de façon à lui fermer le passage. Il revint vers les poissons, remit les dinârs en place et sortit: le bloc était comme auparavant et ne fermait plus l'entrée. Il retourna prendre les dinârs et voulut les emporter. Mais la sandaraque avait grossi et bouchait l'entrée. Il remit les dinârs à leur place et s'en retourna: le bloc était comme auparavant. Il recommença plusieurs fois à prendre et à remettre les dinârs et tout se passa de même, si bien qu'il craignit de périr; il abandonna l'argent et sortit.

Quelque temps après, il habita dans cet endroit: il vit dans le mur une pierre creusée sur laquelle une autre était placée. Il fit tourner celle-ci jusqu'à ce qu'il l'enlevât et il y avait au-dessous six dinârs, des mêmes que ceux qu'il avait trouvés dans la bouche des poissons. Il en prit un et laissa les autres à leur place, puis il remit la pierre sur l'autre. Plus tard, par la volonté de Dieu, il s'embarqua

(1) Commentaire de la *Qasidah himyarite* de Nechouân ben Saïd, ap. Von Kremer, *Ueber die Süd arabische Sage*. Leipzig, 1866, in-8, p. 65-66. Une version un peu différente (il s'agit de deux serpents luttant ensemble et non d'une gazelle poursuivie par un loup: un des serpents est le roi-génie) ap. Perron, *Femmes arabes avant et après l'islamisme*. Paris et Alger, 1858, in-8, p. 17-18.

sur le Nil pour le traverser de la rive orientale à la rive occidentale. « Nous étions arrivés au milieu du fleuve, dit-il, lorsque les poissons s'élancèrent de l'eau et se jetèrent dans la barque en si grand nombre que nous faillîmes couler. Les passagers poussaient des cris par crainte de la mort. Je me rappelai le dinâr que j'avais avec moi et je me dis que c'était peut-être la cause de tout cela. Je le tirai de ma poche et le jetai dans l'eau. Les poissons s'élancèrent du bateau et se précipitèrent dans le fleuve au point qu'il n'en resta pas un seul (1). »

RENÉ BASSET.

CONTRIBUTION AU FOLK-LORE DU POITOU (2)

Département des Deux-Sèvres

CROYANCES SUPERSTITIEUSES



L AVER le linge ayant servi à un défunt avant qu'il soit enterré, c'est s'exposer à faire mourir dans l'année une autre personne de la maison.

Il ne faut pas faire la lessive pendant la semaine sainte, ni pendant la semaine des Rogations, autrement on blanchit son suaire.

Quand vous voyez un serpent dans la journée, gardez vous de le comparer imprudemment à votre bras ou à votre jambe. Ne dites pas par exemple: « J'ai vu aujourd'hui un serpent gros comme mon bras, ou comme ma jambe: » Le serpent viendrait la nuit s'enrouler autour de votre bras.

Voulez-vous gagner au jeu ? Mettez à l'avance une queue d'anguoise (lézard gris des vieux murs, dans votre poche, mais tâchez

(1) Maqrizi, *Khit'at'*, t. 1^{er}, p. 37-38.

(2) Voir la *Revue des Traditions populaires*, t. XX, n^{os} 7 et 8. Juillet-Août 1905. Plusieurs des faits ci-dessus se trouvent, avec des variantes dans trois intéressantes monographies poitevines: Léo Desailly, *Croyances, usages, traditions diverses et proverbes*, Niort, 1851, in-8°; B. Souché, *Croyances, usages et traditions diverses*, Niort, 1880; *Proverbes et conjurations*, etc., Niort, 1881, in-3°.

de l'avoir oublié au moment où vous vous mettez au jeu ; surtout, prenez bien garde que quelqu'un de la société en ait été avisé.

Voulez-vous obtenir tout ce que vous désirez ? Procurez-vous une main de gloire. On obtient cette main de gloire, en enduisant de cire vierge la main d'un pendu et en mettant le feu à cette main préparée.

Entre Saint-Maxire et Echiré, canton de Niort, se trouve un mogalithe connu sous le nom de Pierre tournante : si un voleur vient à passer auprès de cette pierre, elle se met aussitôt à tourner, et par son mouvement dénonce le voleur.

Si une personne est mordue par un chien, l'animal n'ayant aucun mal, elle peut mourir enragée, si plus tard, et même longtemps après, le chien vient à être mordu par un de ses congénères hydrophobe et contracte la terrible maladie.

On croit dans la Gâtine du Poitou, et cette croyance n'est pas spéciale à cette partie du département des Deux-Sèvres, on croit, dis-je, qu'il ne faut pas pénétrer dans les étables la veille de Noël, au moment de la messe de minuit, parce qu'en ce moment les animaux sont à genoux et font leur prière.

Pour avoir des poules, il faut mettre la poule couver le jeudi ; tandis que si l'on veut obtenir des coqs, il faut lui donner des œufs le vendredi.

On ne doit pas manger le cresson qui croît hors de l'eau parce qu'on prétend qu'il devient vénéneux lorsqu'il cesse de pousser sous l'eau.

Pour se faire suivre d'une femme qu'on aime, il faut prendre une grenouille verte, la mettre dans une boîte percée de petits trous et l'abandonner ensuite sur une fourmilière, puis reprendre au bout de quelques jours ce qui reste de la bête, broyer ce reste avec soin et en jeter ensuite la poussière sur la personne dont on veut se faire aimer.

Quand on tourne des crêpes, le jour de la Chandeleur, il faut en faire sauter une sur l'armoire pour avoir bonne chance toute l'année.

On attribue à la poule qui contrefait le chant du coq, l'œuf que l'on appelle cocatrix, duquel naît un serpent qui va se loger au-dessus de la porte d'entrée de la maison et fait mourir par sa maligne influence tous ceux qui en franchissent le seuil.

On doit rompre la galette et non la couper avec un couteau, tant que le pain est encore au four ; cela ferait lever la croûte du pain.

Il faut bien se garder d'enlever le fumier des étables entre les deux Noël, cela ferait boiter les animaux.

On doit mettre un ruban noir autour des ruches, lors du décès

d'un membre de la famille, sous peine de voir périr les abeilles.

Lorsque dans un rucher un essaim vient à mourir, il meurt une personne de la maison.

Si l'on rêve à une lessive, autant on voit de ponnes (cuviers) dans la buanderie autant de décès on apprendra le lendemain.

Au moment où vous voyez une étoile filante, faites aussitôt un vœu ; et, si ce vœu est formulé avant la disparition complète du bolide, vous êtes assuré qu'il se réalisera dans le courant de l'année.

On croit que les serpents têtent les vaches. La vache têtée par un serpent dépérit aussitôt et finit par mourir, à moins qu'on ne la change de pacage ou qu'on ne tue le serpent.

Pour provoquer dans une foire ces terribles paniques des animaux de foudres, mouches ou fouiltres, il suffit de passer sur le champ de foire en fumant une pipe dans laquelle on a mêlé au tabac du foie de loup séché et réduit en poudre.

Quand un enfant à la mamelle est gravement malade, si le lait de la nourrice ne monte pas, c'est que l'enfant est infailliblement voué à la mort.

En portant constamment sur soi un petit sachet renfermant une parcelle de pain bénit de chacune des trois messes du jour de Noël, on est préservé de la morsure des chiens enragés.

Le pic ou pivert se frotte, dit-on, le bec à une certaine plante afin de pouvoir plus facilement percer les arbres. Rien ne résisterait, paraît-il à, une personne qui connaîtrait cette plante et de temps en temps s'en frotterait les mains.

Quand vous voyez une étoile filante, c'est l'âme d'un de vos parents ou de vos bons amis qui entre en paradis, et vous annonce par ce signe qu'elle n'a plus besoin de prières.

On croit qu'un petit rameau de noyer, cueilli et placé avant le lever du soleil aux portes des étables le matin de la Saint-Jean, fait prospérer le bétail.

Ne laissez pas votre chanvre au roussoir le jour de l'Assomption, car le lendemain de cette fête vous le trouveriez pourri.

Si au moment de la messe de minuit il fait bien noir, on est assuré d'avoir une belle récolte de prunes.

Si une femme voit un serpent, elle n'a qu'à prendre le coin de son tablier et à le tordre en prononçant ces mots : « Je t'endors, ma belle demoiselle, je t'endors. » Le serpent alors s'engourdira et il sera facile de l'assommer.

L'oreille vient-elle à vous sonner, c'est qu'alors on parle de vous : ne faites rien si c'est l'oreille gauche qui, dit-on, porte bonne nouvelle à l'autre, mais si c'est l'oreille droite, mordez-vous aussitôt

le petit doigt et au même instant ceux qui médisent de vous se mordront la langue.

Celui qui peut au printemps s'emparer du premier papillon blanc qu'il rencontre est assuré de trouver un essaim d'abeilles dans l'année.

On croit que certains prêtres possèdent un beau livre de magie. Au bas de la première page de ce livre se trouvent ces mots : « Tourne la page si tu es hardi. »

Ne pas mettre les pelles et les pinces en croix, cela porterait malheur.

Le soir des noces, les époux étant au lit, celui qui éteint la lampe ou la chandelle sera celui qui mourra le premier.

Si le premier serpent que l'on voit dans l'année est mort, on est certain que pendant le reste de l'année on n'en rencontrera pas de vivants.

Quand une fille mène couvrir une truie, si elle pense aux garçons la truie aura plus de mâles que de femelles.

Sortir les lits de plumes pour les mettre au soleil pendant le mois de mai fait mourir le maître de la maison.

Lorsque le sel vient à se répandre sur la table, gardez-vous bien de le ramasser pour le remettre dans la salière, car vous vous éviterez ainsi un grand malheur.

Quand on n'a pas les dents plantées près à près, signe de bonheur.

PRÉSAGES

Voir, le matin, en entrant dans une chambre, une femme tête nue et se peignant, signe d'un prochain malheur.

Lorsque vous allez en voyage et qu'une belette vient à traverser la route devant vous, signe de malheur.

Quand on rêve d'enterrements, on ne tardera pas à être invité aux noces et réciproquement.

Si le savon d'une laveuse tombe dans l'eau à sa gauche, cela annonce qu'elle sera invitée à la noce sous peu.

Quand une bergère est aux champs, et que son chien aboie, elle n'a qu'à observer en ce moment de quel côté il a la tête tournée, car c'est de ce côté que son amoureux viendra la voir le dimanche.

Lorsqu'on entend chanter la grolle (corbeau) pendant qu'on fait un marché, c'est signe que ce marché sera mauvais.

Quand une poute imite le chant du coq, si on ne la tue pas immédiatement, le maître de la maison aura une fin prochaine.

Les années où il y a beaucoup de cigales sont réputées années d'abondance.

Si une mariée se rendant à la mairie ou à l'église vient à rencontrer une charrette attelée, si l'attelage n'est pas en repos, signe de malheur.

Si le soleil luit sur les cierges pendant la messe de la Chandeleur (2 février) il y aura encore quarante jours de froids ; si au contraire, le temps reste couvert, c'est l'indice que l'hiver est terminé.

Tel est le vent au moment où, le dimanche des Rameaux, le prêtre place la couronne de buis à la croix du cimetière, tel il sera les trois quarts de l'année.

Quand les deux extrémités du croissant de la lune (vulgo les deux cornes) sont en ligne horizontale, c'est signe de pluie.

Quand le merle et la grive commencent à chanter, c'est signe que les grands froids ont passés.

Quand le martinet vole du côté du levant, c'est un signe de beau temps.

Vient-on à casser une glace, signe de malheur.

Quand on trouve le matin un curé sur sa route, il faut aussitôt toucher du fer pour détourner le mauvais présage.

Quand un papillon nocturne tourne autour de votre lampe ou de votre bougie, c'est l'annonce d'une visite le lendemain.

Quand les coqs chantent longtemps pendant la nuit, c'est signe de brouillard pour le lendemain.

Quand le dimanche, à la grand'messe, l'heure vient à sonner pendant le *Sanctus*, il mourra quelqu'un de la paroisse dans la semaine.

Quand pendant une averse les poules ne vont pas se mettre à l'abri, c'est signe que la pluie va durer longtemps.

Quand on entend le soir chanter les raines (sortes de petites grenouilles vertes) c'est l'annonce d'un beau temps pour le lendemain.

Les points blancs sur les ongles portent bonheur : c'est signe aussi que l'on recevra prochainement un cadeau.

Quand la flamme du foyer est agitée, c'est l'annonce certaine d'un prochain grand vent.

Quand les chats se chauffent le derrière, c'est signe de pluie.

Quand il y a beaucoup de senelles (petits fruits rouges de l'aubépine), c'est l'annonce d'un grand hiver.

Rêver aux œufs, aux noix, au beurre est d'un très mauvais présage.

Quand les moineaux se roulent dans la poussière, c'est signe qu'il va pleuvoir promptement.

Quand on voit les tréues (cloportes) se promener dans la chambre c'est signe de pluie.

Quand le chat en se débarbouillant se passe la patte derrière l'oreille, c'est signe qu'il va pleuvoir promptement.

Quand les hirondelles rasant le sol, c'est signe de pluie

Médecine superstitieuse relative à l'homme

REMÈDE CONTRE LA FIÈVRE

Prenez une araignée noire que vous rencontrerez sans la chercher ; placez-la entre les deux coquilles d'une noix dont vous avez enlevé l'amande ; puis enveloppez le tout dans un linge blanc de lessive. Quelques heures avant l'accès suspendez le paquet au cou de la personne malade, qui doit ignorer ce qu'il renferme, et quand l'araignée sera morte, la fièvre sera coupée.

REMÈDE CONTRE LE MAL DE GORGE

Pour guérir les tout petits enfants du mal de gorge, on leur suspend au cou un collier de toile de chanvre rempli d'achets (lombrics ou vers de terre).

REMÈDE POUR FAIRE PASSER LES VERRUES

Voulez-vous vous débarrasser des verrues qui sont sur vos mains ? comptez les verrues qui s'y trouvent, puis mettez dans une bourse autant de petits cailloux que vous avez de verrues ; placez cette bourse au milieu d'un chemin, et cachez-vous non loin de l'endroit où vous l'aurez déposée, afin de pouvoir remarquer la personne qui la ramassera. Vous êtes assuré que vos verrues passeront et que la personne qui aura ramassé la bourse en héritera.

Un autre moyen plus charitable est encore indiqué. Pour faire passer les verrues, il suffit de pousser au-dessus de son épaule tous les os que l'on rencontre en se promenant dans les champs.

REMÈDE CONTRE LES ÉRÉSYPELES

Le paysan poitevin désigne cette maladie sous le nom « d'Erivipère » et indique comme remède infailible le suivant :

Prenez cinq têtes de vipères, faites-les sécher dans un four bien chaud ; quand elles sont bien sèches, réduisez-les en poussière et

appliquez sur le mal un cataplasme de cette poudre, et vous êtes assurés d'une prompte guérison.

REMÈDE CONTRE LE CARREAU (MALADIE INTESTINALE)

Pour guérir cette maladie, il faut aller sur le territoire d'un ancien fief de grande noblesse, y couper avec la bêche une plaque de gazon de forme carrée, la retourner sens dessus dessous, et à mesure que l'herbe pourrit, le ballonnement du ventre diminue et la maladie finit par disparaître complètement.

REMÈDE CONTRE LA NÉURALGIE FACIALE

Tuez une pie, et sans la plumer fendez-la immédiatement en deux ; puis appliquez-la encore chaude sur la partie malade, et vous ne tarderez pas à éprouver un mieux sensible. Renouvelez l'expérience, et la troisième fois vous êtes assuré d'être radicalement guéri.

REMÈDE POUR GUÉRIR LA SCIATIQUE

Le remède préconisé est l'huile d'achets. En patois poitevin on désigne sous ce nom d'achat le lombric ou ver de terre. On obtient ce remède en plongeant dans le fumier une bouteille pleine de lombrics. La chaleur les décompose rapidement et les résout en un liquide gras avec lequel on frotte la partie douloureuse.

REMÈDE CONTRE LE MAL DE REINS

Pour guérir le mal de reins ou douleurs lombaires, un remède souverain consiste à se faire une ceinture d'une corde ayant servi à attacher un pain de sucre, mais par exemple n'ayant servi qu'à cet usage. Mon épicier m'assurait, encore dernièrement, que nombreuses demandes de cordes de pains de sucre lui étaient adressées par des gens de la campagne.

REMÈDE POUR PRÉSERVER DU MAL AUX SEINS LES NOUVELLES ACCOUCHÉES

Pour préserver les femmes du mal aux seins pendant l'allaitement, on leur frotte la partie avec la mère (cordon ombilical) aussitôt après l'accouchement.

REMEDE CONTRE LES CONVULSIONS INFANTILES

On croit que l'haleine du bœuf rouge (race de Salers) fait passer les convulsions infantiles. Il faut alors placer pendant quelques instants la tête de l'enfant sous le museau de l'animal.

Un autre remède pour prévenir les dites convulsions consiste à placer deux pattes de taupe en croix sur le bonnet de l'enfant.

REMEDE POUR EMPÊCHER LA TRANSPIRATION DES MAINS

Voulez-vous vous préserver de la transpiration des mains ? Le moyen est bien simple et on peut même dire à la portée de tout le monde : Lavez-vous les mains dans le bénitier d'une église où vous entrez pour la première fois.

REMEDE CONTRE LE MAL DE DENTS

Pour arrêter le plus violent mal de dents, il suffit d'enfoncer avec un marteau un clou dans un mur ou dans une porte.

On peut encore arrêter le mal de dents, en allant le matin de très bonne heure puiser de l'eau à un puits très profond.

REMEDE CONTRE LA RAGE HUMAINE

Pour un homme ou une femme adultes, prenez quatre coquilles d'huîtres vertes, à condition que ce soit des huîtres mâles. Faites calciner au four les dites coquilles de façon à les réduire ensuite en poudre. Délayez cette poudre dans quatre œufs bien frais et faites une omelette que vous aurez soignée de faire cuire bouillante dans l'huile. Lorsqu'elle sera cuite, vous en ferez trois parts égales qui devront être prises à demi les jours. Le malade devra s'abstenir de manger ail ou oignons et ne pas faire excès de vin ou de toute autre boisson fermentée.

Médecine vétérinaire

Quand un bœuf s'enfonce un clou dans le pied, il faut l'arracher de suite, et le piquer aussitôt dans le joug du côté du bœuf blessé pour empêcher la blessure de pourrir.

Pour guérir un animal de l'espèce bovine atteint d'un pissement de sang, il faut lui faire avaler plusieurs litres d'eau provenant de chênes gélifs. On fait un trou à ceux-ci avec une vrille pour faire écouler le liquide.

Pour guérir un animal aveugle, il faut lui attacher au cou un sachet en toile renfermant une poignée de grande chélidoine (vulg. herbe d'éclair).

Pour guérir un cheval ou une jument de la colique, il faut, en les promenant, les faire changer de commune.

Si ce moyen ne produit pas d'effet, il faut alors avoir recours au toucheur.

Pour guérir un mouton atteint de piétin, on le conduit, au coucher du soleil, à une croisée de chemin ; on lui pose alors le pied sur du plantain. Avec un couteau on enlève la motte de gazon où se trouve le plantain, puis on pose le pied du mouton dans le trou, on presse légèrement avec la dite motte que l'on a soigné pousser ensuite sur un buisson d'aubépine. Ceci fait, il ne reste plus qu'à ramener le mouton au toit et il est bientôt guéri.

Lorsqu'il y a dans votre village une épizootie de cocotte (fièvre aphteuse), voulez-vous en préserver vos animaux ? Suspendez au cou de chaque animal un petit sachet renfermant du sel, du poivre, de l'ail et du camphre.

R.-M. LAGUVE.

EXPOSITIONS ET CONGRÈS

LE CONGRÈS DES ORIENTALISTES A ALGER (1)

Les professeurs de l'École supérieure des Lettres et des médersas d'Alger, fiers d'avoir au sein de leur ville les représentants du XIV^e congrès des Orientalistes en avril 1905, ont publié un recueil de mémoires, d'un très vif intérêt, dans le genre des mémoires orientaux que publient les professeurs de l'École des langues orientales vivantes de Paris, depuis 1883.

Voici, sommairement analysé, le contenu de chacun des mémoires constituant ledit recueil :

RENÉ BASSET. *Recherches bibliographiques sur les sources de la Salouat el Anfâs* — Indications bibliographiques de la plus haute importance sur la vie religieuse et littéraire du Maroc. L'auteur s'oc-

(1) Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV^e congrès des Orientalistes par les professeurs de l'École supérieure des lettres et des médersas. Alger, 1905. In-8°, préface non paginée et 612 pages.

cupe spécialement de la *Salouat el-Anfâs* (consolation des âmes), de Moh'ammed ben Dja 'far ben Idris El-Kettâni, qui appartient à une famille fondatrice d'une confrérie religieuse du Maroc, et qui remonte jusqu'au Prophète, par Fat'imah, femme de 'Ali.

A. BEL. *Quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sécheresse chez les musulmans Maghribins.*

Les exemples cités par l'auteur ont été observés par lui dans le département d'Oran, où ils lui ont été communiqués par des musulmans, avec des détails sur les rites spéciaux de leur région; il reconnaît deux formes primitives à ces rites: les uns, d'origine païenne, ont été islamisés de fort bonne heure, les autres représentent un état mental primitif très ancien.

MOHAMMED BEN CHENEZ. *De la transmission du recueil de traditions de Bokhary aux habitants d'Alger.* — Observations sur les expressions *sanad* et *isnâd*; l'ouvrage de Bokhary reste un modèle dans le genre des études relatives aux prescriptions juridiques et canoniques de l'Islâm.

AUGUSTIN BERNARD. *Les capitales de la Berbérie.* — C'est l'esquisse d'une « géographie humaine », que l'auteur reprendra dans la suite plus en détail. Il distingue trois périodes: l'antiquité (des origines à 647); la période musulmane (647-1830); l'époque moderne (1830 à nos jours); il laissera de côté les petites capitales qui n'ont eu qu'une durée éphémère, et s'attachera seulement aux principales.

SAÏD BOULIFA. *Le K'anoun d'Adni.* — Complément aux ouvrages de Hanoteau et Letourneux sur le droit local des Kabyles du district d'Adni, qui est « l'idéal du gouvernement libre et à bon marché ».

E. DESTAING. *Le Fils et la Fille du roi.* — Texte berbère et traduction française du conte bien connu des sœurs jalouses.

E. DOUTTÉ. *La Khot'ba burlesque de la fête des Tolba au Maroc.* — Documents nouveaux et importants sur la fête annuelle des étudiants au Maroc, que l'auteur rapproche des fêtes burlesques du moyen âge européen.

GABRIEL FERRAND. *Un texte arabico-malgache en dialecte sud-oriental.* — C'est une nouvelle contribution de l'auteur à ses importantes études sur la façon dont les théologiens indigènes de Madagascar ont compris, interprété et adopté les dogmes de l'Islâm. Le texte est extrait d'un ms. du fonds arabico-malgache de la Bibliothèque Nationale de Paris, originaire de la côte sud-orientale de Madagascar, datant du XVI^e siècle.

A. FOURNIER. *Le caractère de Micipsa dans Salluste.* — M. Fournier examine dans quelle mesure le récit de Salluste est historique et

cherche à concilier les données contradictoires relatives à ce fameux prince de Numidie.

LÉON GAUTHIER. *Accord de la Religion et de la Philosophie, traité d'Ibn Rochd (Averroès)*. — Ce traité n'existe qu'en deux mss. arabes, dont l'un est à l'Escurial et l'autre au Caire. La traduction de M. Gauthier est un travail préparatoire pour une étude approfondie du traité d'Averroès, que l'auteur donnera plus tard.

ÉMILE GAUTIER. *Oasis Sahariennes*. — Renseignements précis et précieux sur les races et l'ethnographie, sur les habitants anciens et actuels de ces oasis. Une grande part doit être faite aux Juifs, qui, au moyen âge, occupèrent une bonne partie de la région étudiée.

STÉPHANE GSELL. *Étendue de la domination carthaginoise en Afrique*. — L'auteur étudie, d'après les documents dont on dispose, l'étendue du territoire carthaginois, pendant les trois siècles qui séparent la constitution de la chute de Carthage.

E. LEFÉBURE. *Les noms d'apparence sémitique ou indigène dans le Panthéon égyptien*. — Question fort intéressante, mais fort délicate à traiter. Établir l'étymologie des noms divins revient à marquer l'origine des divinités elles-mêmes, et à faire le départ entre celles qui sont indigènes et celles qui relèvent du domaine étranger (sémitique si l'on veut). L'auteur conclut : « La partie la plus élevée de la religion égyptienne reposerait plutôt sur un fond exotique, tandis que le reste serait plutôt de provenance indigène. »

M. MARÇAIS. *Quelques observations sur le Dictionnaire pratique arabe français de Beaussier*. — L'auteur montre dans quel sens il faudrait refondre ce dictionnaire, en utilisant les nombreuses découvertes lexicographiques faites depuis son apparition (1871) et en particulier les résultats fournis par l'étude des dialectes maghrébins.

A. DE C. MOTYLINSKI. *L'Aqida des Abadrites*. — Contribution très importante à l'étude de la théologie musulmane. Cette secte, perpétuellement persécutée par les orthodoxes de l'islam, a survécu jusqu'à nos jours. Le texte publié a été primitivement rédigé en berbère, puis traduit en arabe; il serait probablement du ix^e siècle de l'hégire.

G. YVER. *La Commission d'Afrique (7 juillet-12 décembre 1833)*.

C'est une page d'histoire moderne, qui nous renseigne sur les événements et les débats qui précédèrent l'occupation d'Alger en 1830.

..

Le Comité organisateur du Congrès publia en 5 brochures le pro-

gramme des séances, dans l'ordre où elles eurent lieu, du 19 avril au 26 avril 1905.

..

— *La légende de Bent el Khass*, par René Basset. Alger 1905. In-8°, paginé 18-34 (Extrait de la *Revue africaine*, N° 256).

M. Basset nous fait connaître l'histoire ou plutôt le souvenir d'une femme, nommée Bent el Khass ou Embarka bent el Kass, qui « personnifie le bon sens naturel et la sagesse populaire ». Il en est fait mention dans un vers du poète El Farazdaq, mort vers 728 de J.-C. A dire le vrai, M. B... croirait volontiers « qu'elle n'a jamais existé, pas plus en Arabie que dans le sud algérien ». Elle a les mêmes traits caractéristiques en Orient et en Occident; les sentences qu'on lui attribue ont le même cachet.

Si l'on se résout à déclarer comme légendaire l'histoire de Bent el Khass, ne pourrait-on pas voir en elle, à cause de sa sagesse surprenante, une arrière-petite fille de la reine de Saba, ou tout au moins de Salomon, dont la renommée de sagesse se répandit dans tout le folk-lore qui relève de près ou de loin de la légende hébraïque ?

— Codex 689 du Vatican. *Histoire de la conversion des Géorgiens au christianisme*, par le patriarche Macaire d'Antioche. Traduction de l'arabe par M^{me} Olga de Lébédew..., offert aux membres du XIV^e Congrès international des Orientalistes Roma, 1905. In 8°, 56 57 pages.

L'auteur publie le texte arabe et une traduction en français de ce précieux document. « L'original arabe de cette œuvre importante, au point de vue historique, n'a encore été imprimé nulle part, mais il a été traduit, d'abord dans les années trente du siècle dernier par Belfour en anglais, et en 1900, en russe, par Georges Mourcos. . Pourtant ni l'un ni l'autre n'a mentionné la partie du patriarche Macaire en Géorgie, que nous présentons ici pour la première fois à nos lecteurs éclairés dont nous espérons obtenir l'indulgence... Ce manuscrit est écrit en langue vulgaire et toute son importance est en ce qu'il dépeint avec beaucoup de vivacité l'état religieux et politique du peuple géorgien du xvii^e siècle, c'est-à-dire à une époque où ce pays nous était peu connu. »

F. MACLER.



DE LA CRÉATION EN VENDÉE D'UN MUSÉE

DES TRADITIONS POPULAIRES

La Vendée est, avec la Bretagne, une des régions de France où les traditions populaires se sont le mieux conservées. Certes, dans le reste du Poitou, comme dans les Charentes et le Berry, on retrouve nombre de nos vieilles coutumes; mais chez nous, elles sont certainement plus variées que dans ces contrées, car dans notre département tout est intermédiaire entre ce qui se passe au nord et au sud de la Loire. De plus, nous possédons de vastes marais au sud et au nord-ouest, et là se sont perpétuées jusqu'à nos jours des habitudes qui n'ont, on le sait, d'analogues nulle part. Ce n'est pas à l'auteur du *Maraichinage* (1) d'insister outre mesure sur ce point; mais il lui a paru absolument nécessaire de souligner ces mœurs, pour faire comprendre qu'il n'y a qu'en Vendée où l'on pourrait conserver, par exemple dans une collection susceptible de nous servir plusieurs siècles, tout ce qui se rapporte à de tels usages : photographies, objets matériels, œuvres d'art, tableaux, etc., etc.

La plupart des départements ont, au chef-lieu, des Musées, dont un grand nombre sont municipaux. Mais les Beaux-Arts et l'Archéologie y ont jusqu'à présent envahi la très grande majorité des vitrages et des vitrines. L'archéologie préhistorique y est parfois abondante, comme par exemple à Périgueux; mais c'est là une exception toute locale. Et il faut bien avouer qu'en Bretagne même, les Musées de Nantes ou de Rennes ne brillent pas encore assez au point de vue qui nous occupe.

Tout cela s'explique d'ailleurs facilement. Il y a peu de temps, en effet, que l'on admet en haut lieu la science de *Traditions populaires* ! On la cultive même si peu encore chez nous, du moins à l'aide d'une technique appropriée et logique, qu'on a dû pour la désigner recourir au mot anglais : *Folklore*, très expressif, mais qui sent trop l'étranger. Jadis, on ne voyait en ces matières que pure littérature !

Si la nécessité de la centralisation et de la conservation de tout ce qui touche à nos antiques usages s'impose absolument à l'heure actuelle, en Vendée comme ailleurs, c'est que, depuis quelques

(1) Marcel Baudouin. — *Le Maraichinage : coutume du pays de Mont (Vendée)*. — Paris, A. Maloine, 1903, 3^e édition, in-12, figures.

années, le progrès marche très vite, même en nos provinces les plus réfractaires ! A l'allure dont vont les choses par ce temps de chemins de fer, de tramways, d'automobiles, de service militaire généralisé, d'émigration des campagnes vers la ville, dans vingt ans la plupart de nos coutumes séculaires seront oubliées. Le moment est donc venu de sauver ce qui reste d'un passé, plus ou moins glorieux, en tout cas fort précieux pour les savants.

Tous ceux qui aujourd'hui savent combien sont utiles de telles données pour compléter l'histoire de la petite et de la grande patrie doivent unir leurs efforts pour aboutir à un résultat quelconque, si modeste soit-il au début. Mais ce résultat doit être immédiat, car on a déjà perdu trop de temps en Vendée !

Pour en être convaincu, il suffit de parcourir les œuvres de Benjamin Fillon, de l'abbé Fernand Baudry, de J. Bujeaud, de Trébucq ; de lire les si substantiels articles de J. de la Chesnaye, de E. Bocquier, et jeter un coup d'œil sur les petites notes, que piquent chaque semaine dans *l'Intermédiaire Nantais*, les vieux Vendéens spécialistes, qui sentent filer peu à peu sous leurs pieds le sol où ils ont vu le jour, et les traditions qui l'accompagnaient pour ainsi dire jusqu'au rocher.

..

La partie photographique devrait occuper une place considérable dans un tel Musée. Les *danses* devraient être recueillies sur des rouleaux cinématographiques, précieusement emmagasinés comme nous ne cessons de le réclamer à la Société d'anthropologie de Paris, depuis plusieurs années. Les *chansons*, musique et texte, devraient être enregistrées sur des rouleaux phonographiques, à la manière utilisée par le D^r Azoulay ; c'est la meilleure façon de conserver des traces de notre *patois*. Je n'insiste pas sur ce qui a trait aux *costumes*, aux *bijoux* ; là encore la photographie ou le dessin pourraient remplacer les objets désormais introuvables ou très rares, et très précieux.

Ce qu'il faut surtout conserver, ce sont tous les objets relatifs aux cérémonies publiques (mariages, enterrements, naissances, etc.), à l'élevage des enfants (berceaux, mode d'emballotement, vieux modèles de biberons, etc.), au jeu (cartes, boules, etc.), aux anciens outils employés par les agriculteurs, etc., etc. Certes, dans quelques musées, on recueille les bijoux, on admet les costumes. Mais il n'en est pas, croyons-nous, qui voudraient accepter de vieilles écuelles de bois ou de simples jeux de boules ! La plupart refusent même les ossements humains anciens qu'il faut bien pourtant garder à la disposition des savants.

Il est donc nécessaire de convaincre les conservateurs actuels de ces institutions qu'il y a un intérêt majeur à recueillir, avec autant de reconnaissance que s'il s'agissait d'un tableau moderne ou d'un débris gallo-romain, tout objet ayant trait aux traditions populaires. Car ce qui est encore possible aujourd'hui ne le sera plus dans quelques années ; et nos petits neveux ne manqueraient pas de nous accuser à ce point de vue d'un vandalisme ignorant, tout comme nous fulminons aujourd'hui contre les industriels qui détruisent les monuments mégalithiques et contre les architectes qui n'hésitent pas à sacrifier au plaisir de la reconstruction les plus beaux vestiges d'une civilisation disparue.

..

Et qu'on ne nous dise pas qu'on fait là œuvres vaines, coûteuses et inutiles ; qu'on immobiliserait de la sorte des capitaux énormes, que la ville pourrait mieux employer !

A l'époque où nous sommes, le numéraire est en réalité abondant ; et les départements ou les villes peuvent sans crainte emprunter pour créer de belles œuvres : on ne leur en voudra pas plus que s'ils ouvraient des écoles ! Ne sait-on pas que désormais toute la vie sociale doit être basée sur le travail et le travail sur l'éducation ? — Or qu'il y a-t-il de plus instructif, même pour les cultivateurs, que de tels centres, où l'on apprendrait tout en se promenant ; qui vous feraient réfléchir à ce que furent les ancêtres, et comprendre comment s'est développée peu à peu la civilisation dont nous sommes si fiers aujourd'hui !

Il ne faut pas oublier que l'agriculture est à la base de toute la société, et que les traditions populaires y sont très intimement liées. C'est donc une partie du culte de la Patrie que ces respects des habitudes de nos ancêtres ; et cette raison seule est parfaitement suffisante pour qu'on lui consacre le plus possible des petits Temples aux quatre coins de France !

MARCEL BAUDOUIN.



LE FOLK-LORE DANS LES AUTEURS ECCLESIASTIQUES

V

JACQUES DE SAINTE-BEUVE

Jacques de Sainte-Beuve, docteur de Sorbonne, professeur du roi en théologie, a composé au ^{xviii} siècle de célèbres *Résolutions de plusieurs cas de conscience*. Or, un chapitre est intitulé : « Si les évêques doivent souffrir cet abus, de faire toucher ceux qui sont affligés des écrouelles, par un septième enfant mâle, en supposant qu'il a la vertu de les guérir. » Et voici comment le chapitre débute : « Vous dites qu'il y a un usage presque universellement reçu par tout le royaume, qui est que le septième enfant mâle touche ceux qui sont malades des écrouelles... » L'auteur, dans les mêmes pages, discute et approuve les prétentions des rois de France à guérir dans ce genre, mais discute et réproouve les prétentions des rois d'Angleterre à opérer de tels prodiges (1) (t. III, Paris, 1704, p. 548-554).

VI

ANDRÉ VALLADIER

Dans un passage où il traite Tacite de menteur, le fameux *André Valladier*, prédicateur ordinaire du roy, raconte ce qui suit : « A Coloigne en Allemagne se void un arbre, duquel les feuilles représentent l'habit d'un Cordelier, depuis que les Cordeliers de ladite ville furent iniustement, et cruellement pendus aux branches dudit arbre. Marc Antoine Pigasset en son itinéraires, escrit y avoir un autre arbre en la petite Espagne, duquel les feuilles tombées aussitôt qu'elles touchent la terre se mettent à marcher comme de petits animaux ; et en ces feuilles la nature à ces fins a inséré deux petits pieds : et dict cet authœur qu'il en a esté luy-mesme tesmoing oculaire. Ces années passées on porta à notre S. Père Paul V une fleur des Indes, en laquelle sont naïvement exprimez la Colonne, la Lance, les trois Clouds, la Couronne d'épines, les cinq playes, et autres marques de la Passion. Sa Sainteté en envoya au roy la figure, laquelle j'ay veüe de mes yeux. » (*Divines Paralleles*, sermons preschés a Paris l'an 1612 ; p. 179-180.)

H. DE KERBEUZEC.

(1) Voir *Rev. des Trad. popul.*, juillet 1899, p. 448.

LES TRADITIONS POPULAIRES

CHEZ LES AUTEURS POITEVINS (1)

V

POÉSIES ANONYMES

L'effondrement au Palais-de-Justice de Fontenay-le-Comte, arrivé le 8 janvier 1699, suivi d'un poème sur le même sujet et de stances à la gloire de M. le maire perpétuel de cette ville, publié par Benj. Fillon, Niort, Clouzot, 1866 ; attribué à François Duchesne avocat, originaire de Nogent-le-Rotrou.

Première pièce en vers français :

Prov. — Payer l'amende à Brébaudet, aliàs aller à Brébaudet, c'est commettre une ânerie. Breuil Bodet aujourd'hui Brébaudet est un ancien manoir de la commune de Saint-Cyr-des-Gats (Vendée).

— Maire de Fontenay qui n'est bon que pour Saint-Maixent ; il s'agit dans l'espèce de Jean Godet de la Maisonneuve, premier maire perpétuel de Fontenay-le-Comte.

Seconde pièce en patois poitevin :

La guillaneu, jour de l'an où des bandes de gens de tout âge et de tout sexe allaient de maison en maison, chanter des chansons en l'honneur de la guillaneu afin d'obtenir quelques dons.

- Typhoine = Epiphanie.
- Entrer bourin bouret, aliàs bourin-boura = pêle-mêle.
- Bredi bredac, aliàs bredic bredac, onomatopée indiquant la chute.
- Boulvarit, aliàs hourvari, cris tumultueux.
- Faire gille, se sauver.
- Prendre Jacques Déloge pour son procureur, se sauver.
- Gambou, boiteux.
- Péter plus haut que le c...

Requête présentée par les habitants de cette ville [Saint-Maixent], à Moreau de Beaumont, lieutenant de Poitou, pour obtenir les entrées. Imprimé anonyme s. l. n. d., 4 pp., milieu du xviii^e s., en vers poitevins.

Donné par de la Fontenelle de Vaudoré comme type du patois de Saint-Maixent, à la fin du Journal des Le Riche. Saint-Maixent, Reversé, 1846 :

(1) V. t. XX, p. 225, 302, t. XXI, p. 149.

- La tremue a chanté cinq ou six fois (Il n'y a plus de blé à moudre).
- N'avoir rien à faire qu'à chanter bien fort les litanies.
- Faire reviler. Une vache à qui revient le lait, revile.
- Etre à Bazac (1) à bas sac.
- Vouloir en savoir plus que tout le monde.
- Avoir son dit et dédit.
- Porter des souliers quand on avait des sabots.
(A rapprocher : n'avoir qu'un soulier et un sabot.)
- Crier à plein cerveau (à pleine tête).
- Sauter comme un chevreau.
- Faire bellement.

VI

ABBÉ GUSTEAU

Poésies patoises par l'abbé Gusteau [François], ornées d'un portrait de l'auteur, suivies d'un glossaire poitevin, par M. Pressac, sous-bibliothécaire de la ville de Poitiers.

L'abbé Gusteau, né à Fontenay-le-Comte le 16 mars 1699, fut pourvu de la cure de Saint-Hilaire-de-Champagné, près Luçon, le 22 avril 1722 et du prieuré de Doix le 21 décembre 1730 ; il mourut à Doix, près Fontenay, le 22 mars 1761.

Avant la publication de feu Pressac, l'abbé Gusteau n'était guère connu que par ses noëls tant poitevins que français qui eurent plusieurs éditions tirées à plusieurs milliers d'exemplaires ; la date de la première n'est pas connue, la seconde est 1742, la troisième 1756, les précédentes étaient restées anonymes ; on imprimait encore ces noëls en 1789.

M. Pressac n'a reproduit que les poésies *patoises* relevées sur un manuscrit autographe.

Les noëls et chansons sont au nombre de 13 ; la dernière célèbre la prise de Port-Mahon.

Les Mélanges comprennent : 1° Un compliment en forme de dialogue fait par les petites bergères de Doix à Mgr Augustin Roch de Menou, évêque de La Rochelle, lors de sa visite à cette paroisse en 1735. L'abbé Gusteau, comme Babu, s'est cru obligé de traiter en vers français ce qui tient purement à la religion.

On trouve dans ce morceau un tableau burlesque du prêtre qui fait un sermon. Il s'agit cette fois de l'évêque. Nous en donnons la

(1) C'est un de ces mots par à peu près comme prendre le chemin de Niort pour nier ; id. le chemin de la ville d'Angoulême pour être avalé, tomber en surie (Syrie) pour suer ; id. en Bavière pour salivation ; aller à Versailles, verser ; le carrosse de Béthune, bête une, tomber en Béthanie, s'abêtir, se ramollir ; être à Bazac, bas sac.

traduction, mais, comme le dit ailleurs Bonaventure Desperriers, en patois, c'est bien plus beau :

« Il s'est juché dans la chaire,
Il a remué longtemps les bras, il s'est plus trémoussé
Que ne le fait un chat quand il est embarrassé.
Il montrait ses deux mains, puis n'en montrait qu'une,
Fermais les yeux, ouvrait la bouche ;
Il s'ébraillait très fort et il ouvrait le poing
Plus fort qu'il n'eût fallu pour te casser la figure.
Il se tournait à droite, il se tournait à gauche ;
Il regardait en haut, il regardait en bas,
Tantôt il était fâché, tantôt ne l'était pas. »

2° La misère des paysans au sujet des Mangeoux (farces d'écoliers, etc.)

3° Composition de Jacques Chanson, vigneron de la Jarne et maître poète au sujet du nouveau Vert-Vert de La Rochelle.

4° Traduction poitevine de la première églogue de Virgile. (On sait que Babu avait traduit les Bucoliques du poète latin.)

D'autres œuvres de Gusteau sont restées manuscrites.

— Courir la galipote, animal fantastique en lequel on est mué par enchantement.

— Mettre un talbot, billot de forme variée, qui n'est ordinairement qu'une barre transversale suspendue au cou, mis aux animaux pour les empêcher de s'éloigner des pacages.

— Causer du chacot = tourment.

— Se sentir froid au pirot = au cœur.

— Se mordre le balot = la lèvre.

— Vif comme un bichot = chèvre.

— Hanne-ton qui fait le moulin et attaché à un fil ou enlacé dans l'aile d'un autre hanne-ton, ce qui les oblige à tourner sur eux-mêmes faute de pouvoir se dégager.

— Babigeot, miel dissous dans l'eau.

— Tabarée, prunes bouillies.

— Jouer au tripot, au piquet, à gringot.

— Tirer le pied.

— Sans souci *la violette*. Je ne sais ce que la violette vient faire là, mais se dit encore, la violette semble un renforcement.

— Aloubi, monstre dévorant.

— Envoyer planter des choux.

— Vin de prunes.

— Gogue, sang de volaille cuit à l'oignon.

— Passer par Angoulême, par le gosier.

- La mille-boce, juron s. d. bubon pestilentiel.
- Ne pas avoir la broche à lécher.
- Avoir les yeux plus grands que des lunettes.
- Bâton pivelé, sur lequel on a gravé au couteau des carrés, des losanges, des fleurs et autres figures, même quelquefois le nom du possesseur ; on enduit ensuite ces rayures de cambouis, en poitevin calard, qui donne une teinte bleue.
- Sotère à cousin, trou pour faire tomber les gens.
- Faire du vent avec un chapeau là où quelqu'un est tombé.
- Avoir la pire en torse et le jacob de côté. La pire, ensemble formé par la trachée artère, les poumons, le cœur, le foie, le diaphragme et la rate. Pire en torse = cœur, pire blanche et pire molle = poumon, pire noire = foie.
- Plus on fait l'ouaille plus le loup la mange. Plus on fait le sot et mieux on trompe.
- Ajancer le ponant = balayer le derrière.
- Parler à la beurette, parler en cachette.
- Avoir les yeux plus grands que le ventre, demander plus qu'on ne peut manger.
- Planter la porée, faire la cabriole, arracher la porée, c'est la réciproque.
- Champiserie, méchanceté.
- Faire égail = dommage, l'égail est la rosée.

Abbé F. Gusteau. Compliment en forme de dialogue par les petites bergères de Doix à Mgr Augustin Roch de Menou, évêque de La Rochelle, lors de sa visite dans cette paroisse en 1735 :

Portrait burlesque du prédicateur.

« Gle s'est enjuché dans la chaire,
 Gl'at brassailé longtemps et gle s'est tremoussé
 May quo ne fait in chat, quand gl'est embarrassé,
 Gle montrait ses deux moins, gl'en montrait ine soule,
 Gl'euvrait les ails, gl'euvrait la goule,
 Gle s'ébraillait daux cots et gle houvrait le poing
 Pus fort quo n'eut fauguu pre te casser le groin,
 Gle se viroit à dret, gle se viroit à gauche
 A pu prez queue o fait le grous Jean quand gle fauche,
 Gle regardoit en haut, gle regardoit en bas,
 Tantout gl'était fâché, tantout gn'ou était pas (1). »

(1) La traduction de ce morceau a déjà été donnée.

Je tenais dans ma main un bâton pivelé (1)
 Où mon nom était gravé en cambouis.
 Ce bâton, mon ami, plut à ces jeunes drôles;
 Quo crois-tu qu'ils s'imaginèrent pour se l'approprier ?
 Quand je fus près d'eux, un des plus grands
 Pour m'amuser me fit des discours
 De Nicolas Crion, fils de Jean de Nivelles,
 Des gens que je ne connais pas davantage
 Que le grand Turc que je ne vis jamais.
 Pendant que je lui réponds, un autre sot passe derrière moi
 Et tire mon bâton si fort que je tombe à la renverse (2)
 Et fais une grande culbute
 Parce qu'il se trouve un fagot sous moi.
 Qui fut penot, ce fut, crois bien, le fils de mon père
 D'avoir tourné son devant par derrière.
 Il m'échappa de rire autant que de pleurer.
 De rire de l'accident qui venait d'arriver,
 De crier, d'autre part, à cause de la perte
 Que je fis d'un bâton que je destinais à Guiberte (3).
 Je fus cent fois tenté de battre ce sot,
 Mais avec mon bon droit, je n'osai dire mot.

 Ils viennent balayer du vent de leur chapeau,
 Comme de grands benêts, l'endroit où nous sommes tombé
 En criant tous ensemble : Oh ! oh !
 Et de plus, c'est à nous de payer les frais de la musique.

VII

LE MENELOGE DE ROBIN

Le *Meneloge* est considéré comme le chef-d'œuvre de la poésie poitevine. Malheureusement la pièce est beaucoup trop longue pour être reproduite *in extenso*, de courts extraits suffiront amplement pour juger du style et des intentions de l'auteur. C'est une satire contre les paysans qui se ruinent en procès. Les poètes de la *Gente poitevin'rie* s'en prennent souvent à cette manie, et si elle était telle

(1) Décoré de gravures faites au canif ou de traits faits avec un fer chaud.

Nos vieilles quenouilles (en bois de fusain), ainsi ornementées, sont aujourd'hui très recherchées. On y voit les instruments de la Passion, des cœurs et le nom de la bien-aimée, au milieu de grecques qui rappellent les entrelacs de nos églises romanes. Il en est qui se terminent en haut par un pinacle gothique dans le goût du xve s.

(2) Nos paysans restent longtemps immobiles, notamment aux foires et aux ballades, appuyés fortement sur leur bâton qu'ils tiennent à deux mains derrière le dos, ce qui explique la chute.

Le bâton poitevin, muni d'une tête, ressemble fort au penbas breton.

(3) Sa maîtresse.

qu'ils la dépeignent, le Poitou n'avait rien à envier à la Normandie. N'oublions pas cependant que ce curieux recueil semble avoir été composé par des gens de robe, des Basochiens peut-être, sous les yeux desquels se dévoilaient chaque jour les travers et les ridicules de la chicane. J'ai entendu dans ma jeunesse une chanson où les pauvres villageois savaient bien leur dire :

Si les paysans n'étaient pas si sots
Les avocats porteraient dau bots.

Ol est vray que Jon Tallebot,
Men vesin, me cassi men bot
In jour en jouant au pallet,
Y m'avisi quo m'en fallat
In avez réparation,
Et mé in concultation
A Civray pre men bot cassi.
Que Dè prédoit au trespasai !
Ma ménagère en plourquit tant
Qu'al en morguit, mé dea pretant
Al avet une feure terce...
Peu aprez o faut dire come
Y ve fy adjournay men ome
Devout le juge do village
Qui condonnit de bon couraige
Mon jonti vea de Talebot
In quatre deners pre mon bot,
E Talebot d'in appeli...

Il est vrai que Jean Talbot,
Mon voisin, me cassa mon sabot
Un jour en jouant au palet ;
Je jugeai qu'il me fallait
En avoir réparation
Et me voilà en consultation
A Civray pour mon sabot cassé.
Que Dieu pardonne au trépassé !
Ma ménagère en pleura tant
Qu'elle en mourut, mais déjà pourtant
Elle avait une fièvre tierce...
Il faut dire comme peu après
Je fis ajourner mon homme
Devant le juge du village
Qui condamna de bon courage
Mon gentil veau de Talbot
A quatre deniers pour mon sabot
Et Talbot d'en appeler...

De juridiction en juridiction, les parties en viennent aux Grallds Jours de Poitiers. L'avocat de Robin bredouille, celui de Talbot parle *comme un ange*. Pour ce qui est du Prélingont (président),

Ma foai, agare, igt pringuit
Grond poine pre men bot cassi,
Et la cour en eztet aussi
En beu gronde intrication
Su la difficultation.
I cré qu'iglz ertiant in tricot
Si le pallet frappit man bot
Ou man bot frappit le pallet
Et pren iqueu o nen fallat
Foire la distinction...
I dissi moai en bas quaquet :
Bon sainct do precès, ce fysi,
Fez moai goigni iquat iqui
Et i doun'ri a ton image
La groussour de cire en jurage
De man procès et de man bot

Ma foi, certes, il prit
Grand' peine pour mon sabot cassé
Et la cour était aussi
Bien grandement intriguée
Sur la difficulté.
Je crois qu'ils discutaient
Si le palet frappa le sabot
Ou mon sabot frappa le palet
Et pour cela il en fallait
Faire la distinction...
Je dis moi à voix basse :
Bon saint des procès,
Fais-moi gagner celui-ci
Et je donnerai à ta statue
La grosseur de cire en jurage,
En retour de mon procès et de mon sabot,

Quatre fé mès que Talehot,
 Quoique chouse qu'iglz te promette...
 Et peu aprez se vainguit sire
 Le Prelinguant et vainguit dire :
 La cour vé dit que Robinea
 A mau souslaingu son appea
 Et pr'avér man 'at sa demande
 Igl en poira, fit igl l'amonde...
 Or aizy ma cause perdue
 Tretout mon ben et man avour,
 Que mechau a mon latinour (avocat) :
 Faletou aïnsi tracassi
 Tant seulemon pr'in bot cassi ?
 O non, o fallait seulement
 Dire : « Monsiour, pre mon serment,
 I quat bon home a bonne couse
 Gle ves ou diret ben méizl n'ouse
 Igl est de vous trop esloigni
 Douné li sen procès gaigni
 Igl prira Dé pré vous, Monsiour. »
 Sigl oguit dit ansi tout sour
 Iavé goigni mon procès,
 Mé me veci d'icy y en schez
 Allantpre tiarre et pre les chans,
 Pouvre laboureur et mœchans
 Qui a perdu pr'ine sointonce
 Treton man bain et ma chevance,
 Tou mon labour do tous passi,
 Incore aïsl man bot cassi.

Quatre fois plus de cire que Talbot,
 Quoi qu'il te promette...
 Et peu après viut sire
 Le Président qui aïnsi parla :
 La cour vous dit que Robineau
 A mal soutenu son appel,
 Et pour avoir mal fait sa demande
 Il en paiera l'amende...
 Or ai-je ma cause perdue,
 Tout mon bien et mon avoir,
 Qu'il m'en chaut de mon avocat :
 Fallait-il aïnsi bredasser
 Tout simplement pour un sabot cassé ?
 Oh ! non, il fallait seulement
 Dire : « Monsieur, sur mon serment,
 Cet homme a bonne cause ;
 Il vous le dirait bien mais il n'ose,
 Il est trop éloigné de vous,
 Donnez-lui procès gagné,
 Il priera Dieu pour vous, Monsieur. »
 S'il eût parlé aïnsi, pour le certain
 J'avais gagné mon procès,
 Mais voici maintenant où j'en suis,
 Allant sur terre et par les champs,
 Malheureux pauvre laboureur,
 Qui ai perdu par une sentence
 Tout mon bien et ma chevance,
 Tout mon travail du temps passé,
 Encore ai-je mon sabot cassé.

(Jean Boiceau de la Borderie était avocat au présidial de Poitiers.)

Le *Meneloge* a paruen 1555, et a été reproduit dans les diverses éditions de la *Gente poitevin'rie* dont la première est de 1572.

LÉO DESAIVRE.

BIBLIOGRAPHIE

J. A. Macculloch. — *The Childhood of Fiction: A study of Folk-Tales and Primitive Thought.* London, J. Murray, 1905, 1 vol. in-8° de 509 pages. Prix 12 sh.

Ce livre, d'une lecture facile et agréable, est un excellent manuel des plus utiles pour l'étude des thèmes populaires grâce à la méthode suivie : l'auteur, partisan convaincu du point de vue de l'école dite anthropologique (Tylor, Sidney Hartland, A. Lang, etc.), les a classés d'après la croyance ou

la coutume dont les récits traditionnels sont la mise en œuvre littéraire.

Un certain nombre de thèmes ont sans doute été déjà étudiés de cette manière ; dans ce cas l'auteur se contente de renvoyer aux travaux publiés et d'exposer les résultats acquis (cf. les chapitres I et II).

Il a par contre soumis à un examen critique original les thèmes suivants :

L'eau-de-vie,

Le rappel à la vie du mort,

L'âme séparable (compléments au *Golden Bough* de J.-G. Frazer),

Les métamorphoses,

Les objets doués de qualités humaines ou magiques,

Les animaux secourables (type du Chat-Botté),

Les mariages animaux (type de la Belle et de la Bête ; il s'agirait de survivances du totémisme),

Le cannibalisme (type : Ulysse et les Cyclopes ; à compléter par Hackmann, *Die Polyptemsage*, Helsingfors, 1904),

Le tabou dans les contes populaires (types de Barbe-Bleue et de Psyché),

Le frère cadet,

Le sacrifice au dragon (type Persée et Andromède),

Le sacrifice de l'enfant (type Abraham et Isaac),

La plante qui touche au ciel.

Le dernier chapitre est consacré à des constatations sur l'origine et la transmission des Contes Populaires. M. Macculloch admet, comme l'avait fait aussi M. Lang, dont la classification est acceptée par l'auteur avec un peu trop de facilité, que dans l'immense majorité des cas les thèmes sont des productions locales, dont les origines et les raisons se retrouvent dans les croyances et les coutumes locales. Cependant on ne saurait aller jusqu'à nier l'emprunt : et l'auteur a relevé avec soin des cas typiques de transmission directe ou indirecte de thèmes populaires.

Formulée en termes aussi généraux, cette conclusion est après tout une acquisition scientifique déjà ancienne. Nul n'ose plus soutenir de bonne foi qu'il y ait eu un centre de dispersion unique des thèmes populaires : Ceci acquis, on se demande quel intérêt présenteront désormais des travaux de simple comparaison thématique. Le livre de M. Macculloch, l'un des plus largement documentés qu'il y ait, me semble devoir clore une ère méthodologique. Ce qu'il faut maintenant, c'est étudier les récits populaires dans tous leurs détails, en expliquant chacun de ceux-ci par ceux du milieu social où ils vivent au moment où on les y rencontre. C'est-à-dire que les récits populaires étant une production collective, il faut les étudier comme tels dans leur rapport avec la collectivité même qui s'en sert. Ainsi les contes où sont mises en œuvre des croyances relatives au tabou et au totémisme doivent être analysés en même temps que le système des tabous et que les croyances totémistes du groupe considéré ; de même des légendes et des contes d'Australie perdent leur intérêt dès lors qu'on ne décrit pas en même temps toute l'organisation sociale des tribus australiennes. En un mot il s'agit de montrer l'utilité sociale des productions littéraires dans la vie des collectivités.

Que si l'on ne se place qu'au point de vue littéraire, il est à souhaiter de voir plutôt déterminer maintenant par les folk-loristes des *cycles populaires localisés* de la même manière que les linguistes délimitent maintenant, souvent avec report sur cartes, des aires de répartition de mots et de changements phonétiques et morphologiques.

L'étude des contes populaires n'a certainement pas donné encore ce qu'on est en droit d'attendre, et cela d'autant moins que des lacunes importantes restent à combler. Ceci mis à part, c'est à l'élaboration de nouvelles méthodes d'investigation, et plus précises, des faits connus que devraient s'appliquer les folk-loristes.

A. VAN GENNEP.

Fables et contes de l'Inde extraits du Tripitaka chinois, par **Edouard Chavannes**. Paris, 1905. In-8°, 63 pages (Extrait du tome I des *Actes du XIV^e Congrès international des Orientalistes*).

A la séance de la Société asiatique du 9 janvier 1903 (1), M. Chavannes faisait une communication sur quelques contes trouvés dans les traductions chinoises des avadânas hindous et il les rapprochait de récits similaires conservés dans les vieilles littératures grecque, sanscrite, arabe, etc. Continuant ses recherches dans ce domaine si vaste du folk-lore, M. Chavannes a déjà traduit et recueilli une quantité énorme de matériaux destinés à une publication d'ensemble sur la question encore si obscure de la migration des contes. Ce qui fait surtout défaut dans ce genre d'études, ce sont des points de repère chronologiques dûment établis. Le débat reste oiseux tant que l'on n'apporte pas à la solution du problème des dates précises qui permettent d'établir d'une façon péremptoire que tel conte existait sous telle forme, à tel lieu et à telle époque. Ce manque de fixité chronologique en un champ littéraire aussi étendu a donné lieu à des conclusions diamétralement opposées à la vérité historique et même au simple bon sens. Aussi devons-nous saluer avec empressement l'apparition d'une brochure, qui se donne comme simple prodrome d'une publication de longue haleine, où l'auteur, grâce à des découvertes du plus haut intérêt, est arrivé à reporter à des dates commençant au III^e siècle de notre ère des traductions chinoises dont Stanislas Julien n'avait pas fait remonter l'origine au-delà du VII^e siècle.

M. Chavannes présenta au XIV^e Congrès international des Orientalistes, réuni à Alger en avril 1905, une trentaine de contes et de légendes, extraits de cet océan, que l'on nomme le Tripitaka chinois, et qui constitue le recueil le plus complet du canon bouddhique du nord. Il se propose de reprendre sur des bases plus larges l'œuvre de Stanislas Julien, surtout au point de vue chronologique, et de donner, de ce chef, un commencement de solution à la question capitale de la rédaction des contes, légendes, traditions

(1) *Journal asiatique*, 1903, I, p. 152.

populaires, qui ont circulé d'Extrême Orient en Extrême Occident, sans que l'on ait pu jusqu'à présent les dater d'une manière précise.

« Je me propose maintenant, dit M. Chavannes (p. 4), de présenter ici, à titre de spécimen, une trentaine de textes qui figureront prochainement dans une publication plus considérable ; les récits dont j'ai fait choix sont ceux qui peuvent donner lieu à des rapprochements avec le folk-lore d'autres régions et d'autres époques ; d'origine et de date certaines, ils nous permettent d'affirmer que tel conte existait en Inde antérieurement à tel siècle ; ils nous fournissent ainsi, dans le temps et dans l'espace, des points de repère inébranlables qui aideront à constituer la science historique de la migration des fables. »

F. MACLER.

Ferdinand von Andrian -- *Die Altausseer* (Les Altausseens).
Vienne, 1905. In-4, p. 194.

Dans les rangs des folkloristes et des anthropologistes de l'Autriche allemande, il n'y a pas de nom plus vénérable que celui de M. le baron Ferdinand d'Andrian. On peut dire qu'autour de ce nom se groupe toute l'histoire de l'anthropologie autrichienne.

C'est le baron d'Andrian qui a fondé, il y a plus de trente ans de cela, la Société d'anthropologie de Vienne. Président de ladite Société depuis sa fondation jusqu'en 1904, il a prodigué à son enfant bien aimé tous les soins possibles. Il a assuré à la Société d'anthropologie l'existence matérielle, il a fait entrer dans ses rangs tout ce que la science autrichienne possédait d'éminent, il a éduqué une entière génération de savants bien doués et dévoués.

Tout en consolidant les bases de l'organisation de la Société, l'éminent savant consacrait ses loisirs à la science même. Esprit très sobre, infiniment érudit et studieux, il produisit un nombre d'ouvrages qui comptent parmi les plus beaux livres ethnologiques et folkloristes de l'Autriche allemande. En premier lieu, il faut nommer ici son « Culte des montagnes chez les peuples d'Asie et d'Europe » (*Der Höhenkultus asiatischer und europäischer Völker*, Vienne, 1891). Viennent après : *Die Siebenrahl im Geistesleben der Völker* (Le chiffre sept dans la vie psychique des peuples) ; *Ueber Wetterzauberei* (Les conjurations météorologiques) ; *Virchow als Anthropolog* (Virchow en tant qu'anthropologiste) ; *Die kosmologischen und kosmogonischen Vorstellungen primitiver Völker* (Les idées cosmologiques et cosmogoniques des peuples primitifs) ; *Ueber Wortaberglauben* (Les superstitions relatives à la parole), et beaucoup d'autres.

Le dernier ouvrage « *Die Altausseer* » constitue une monographie aussi détaillée que consciencieuse de la vallée alpestre au fond de laquelle s'étale le beau lac d'Altaussee. Ce pittoresque coin de Salzbourg a été traversé dans toutes les directions et nombre de fois par le baron d'Andrian. Ce n'est qu'au bout de longues années que l'auteur s'est décidé à livrer au public le fruit de ses recherches méticuleuses.

Un aperçu géographique et historique ouvre la monographie (Chapitre 1 : Territoire ; chap. 2 : Préhistoire et les premiers siècles d'histoire ; chap. 3 : Les salines). Vient après l'anthropologie de la région. Les mensurations ont été faites aussi bien sur des vivants que sur des morts (une crypte contenant des ossements antérieurs au xvii^e siècle). Au point de vue anthropologique, M. d'Andrian de même que ses correspondants, le professeur E. Zuckérkandl et le docteur A. Weisbach n'ont trouvé que des brachycéphales (82 0/0, le reste mésocéphales). La hauteur moyenne du corps est de 163-175 centim. (55 0/0).

L'auteur consacre une étude détaillée au caractère des habitants d'Altaussee, à leur capacité, à leur mortalité et natalité. Viennent après les chapitres sur la maison. La Société d'anthropologie de Vienne a inauguré une longue série de travaux sur les habitations populaires ; dans ce nombre les pages du baron d'Andrian appartiennent aux plus complètes. Le texte est rehaussé par une quarantaine de dessins.

L'auteur s'occupe ensuite du mobilier, des ustensiles, de l'industrie rurale. Il passe en revue toutes les occupations de l'Altausseen, dépeint la vie aux Alpes et enrichit toujours le texte ethnographique d'excellentes illustrations, de même que de contributions folkloristes.

Après le chapitre très soigné sur le costume viennent les plaisirs populaires. Très riche en matériaux et fort intéressant est le chapitre « La pêche ». On peut l'appeler un véritable chef-d'œuvre. Nous y reviendrons dans un article spécial.

La partie du livre qui commence avec le chapitre « Amour, noces, vie conjugale, est (à l'exception près du chapitre « Braconnage ») exclusivement folkloriste. En voici les sujets : « Grossesse et naissance », « Vie de l'enfant, ses jeux et ses chansons », « Morts et esprits », « l'Année », « Médecine populaire », « Légendes locales », « Météorologie populaire », « Sorcières et sortilèges », « Chanson populaire ».

L'auteur a laissé exprès de côté les contes populaires.

Il y aura assurément fort peu à glaner après cette monographie parfaite et achevée qui compte parmi les meilleures, non seulement du folklore autrichien, mais du folklore contemporain en général. Ces pages sont si substantielles qu'il faudrait les copier presque en entier pour en donner le résumé. Nous reviendrons à plus d'une dans les différentes rubriques de la *Revue des Traditions populaires*.

D^r V. BUGIEL.

G. Rat. — *Examen critique succinct des diverses éditions du texte arabe des Mille et une Nuits et des différentes traductions de cet ouvrage anonyme.* Toulon, 1905, 22 p. in-8.

M. Rat, qui prépare depuis longtemps une traduction complète des *Mille et une Nuits* dont le spécimen qu'il a publié en 1869 donne une idée très favorable, a été amené à s'occuper des textes et naturellement des traductions qui ont précédé la sienne. Mais le titre de son mémoire n'est pas exact : il aurait dû être ainsi conçu : *Examen... de diverses éditions et de*

quelques traductions, car un certain nombre d'éditions et de traductions lui sont restées inconnues. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu particulièrement le fascicule IV de la *Bibliographie des ouvrages arabes*, publié en 1900 par M. Chauvin et qui, consacré à la bibliographie d'ensemble des *Mille et une Nuits*, rend inutile celle que donne M. Rat en 1905.

Mais, outre la bibliographie, l'auteur fait aussi la critique — très succincte d'ailleurs — de plusieurs traductions (La meilleure, celle de Henning, lui est restée inconnue). Ici on peut s'associer complètement à ce qu'il dit de celles de Lane, de Burton et de Mardrus. Il fait bonne justice de cette dernière et son appréciation se rencontre absolument avec le jugement porté tout récemment par un juge compétent, M. Cattin, dans la *Revue tunisienne* (Janvier 1906 p. 16-23). Pour éviter que sa critique ne parût « outrée et malveillante à ceux qui connaissent peu ou ignorent la langue arabe et sont dans l'impossibilité de confronter la traduction avec le texte ». M. Cattin a traduit aussi littéralement que possible, et fort exactement, les passages qu'il cite à l'appui de son opinion.

La fin du mémoire de M. Rat est consacrée à l'énumération de quelques traductions partielles des *Mille et une Nuits*. Il a oublié celle du conte d'Ons el Oudjoud (traduit aussi par lui) par Savary et publiée en 1789. Puisqu'il cite l'édition classique de l'histoire de Chemseddine par Cherbonneau, il fallait aussi mentionner celle des Fourberies de Dalilah par le même (1886) et le texte accompagné d'une traduction (d'ailleurs très mauvaise) par Arnaud (Alger, s. d.). Pourquoi négliger de citer le texte et la traduction du conte d'Aboukir el Abousir par Richert (Alger, 1876), du conte du Marchand et du Génie par Tibal (Milianah, 1893), le texte de Djouder par Houdas (Alger, 2^e éd. 1884), du conte du Pêcheur et du Génie par Combarel (Oran, 1857), la traduction abrégée du roman d'Omar ben En No'man (Scharkan, Marseille, 1829) par Riche, sans parler des contes qui ont été publiés dans des Anthologies et les Chrestourathies comme celles de Kosegarten, de Bresnier, de Ben Sedira ? Sous ce rapport, la brochure de M. Rat n'ajoute rien à la Bibliographie de M. Chauvin ; elle est même moins complète.

RENÉ BASSET.

Grazia Deledda. — *Cendres*, roman traduit de l'italien par G. Herelle. Paris, Calmann-Lévy. in-18 de pp. 395 (3 fr. 50).

Ce roman dont la scène se passe en Sardaigne est d'une lecture attachante, et l'on sent que les paysages ont été peints d'après nature, et les personnages étudiés sur place. Il en est de singulièrement vivants, surtout les rustiques et les ouvriers, que l'auteur situe dans un milieu très pittoresque et très particulier, et dont il a soin de noter les superstitions. Celles-ci, du reste, exercent leur influence sur les acteurs. Madame G. D. a reproduit des chansons populaires, des proverbes, des dictons et même des légendes sur les hantises d'anciens châteaux, et sur celles des vieux monuments appelés *nuraghes*, édifices en forme de pyramide qui contiennent des

chambres voûtées, et qui passent parmi le peuple pour les lieux où les Sardes cachaient leur argent, à l'époque où les Maures venaient enlever les femmes et les troupeaux.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Les voyelles toniques du vieux français. Langue littéraire : *Normandie et Ile de France*, par Hermann SUCHIER, professeur de Philologie romane à l'Université de Halle. Traduit de l'allemand par GUERLIN DE GUER. Paris, H. Champion, in-12 d'environ 200 pages (3 fr.).

M. H. Guerlin de Guer a rendu service aux érudits en traduisant ce manuel du vieux français qui jouit en Allemagne d'une réputation immense et méritée.

Dr HENRY LABONNE. *Salvör*, roman islandais. *L'Edition Médicale* 29, rue de Seine, in-8°, de pp. II-110 (3 fr.).

EMILE BLÉMONT. *L'dme étoilée*, Paris. A. Lemerre, in-18, de pp. 228 (3 fr.).

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Nominations et distinctions.* — Notre collègue, M. Louis Morin, vient d'être attaché à l'importante bibliothèque de Troyes. Nos lecteurs ont lu les intéressants articles sur le folk-lore champenois qu'il a écrits pour la *Revue des Traditions populaires*. Ils sont moins familiers avec les monographies plus locales qu'il a composées, soit sur l'imprimerie, soit sur l'archéologie de son pays natal. Plus libre désormais de son temps que lorsqu'il était typographe, il les continuera sans doute, et fera vraisemblablement des trouvailles dans le précieux dépôt qui vient de se l'attacher.

*** *Amulettes de berceaux.* — On sait qu'il existe de nombreux moyens de préserver les enfants des inconvénients d'ordre naturel ou surnaturel auxquels ils sont exposés dans leurs berceaux. On m'a dit, mais je ne me souviens plus du pays, que le choix du bois destiné à les fabriquer pouvait, en raison de son essence, ou de diverses circonstances, influer en bien ou en mal sur la santé du poupon. Il est vraisemblable que de véritables

amulettes y sont attachées, et que peut-être elles ne sont pas toutes visibles, mais cachées au fond ou dans quelque coin.

**. *Les faïences parlantes.* — S'est-on occupé de relever sur les anciennes faïences les traits qui se rattachent aux traditions populaires ? Champfleury en a relevé quelques-uns ; mais, outre qu'il ne se proposait que de donner des spécimens, il ne connaissait pas les collections qui ont été formées dans les musées locaux, ou dans ceux des particuliers qui ont systématiquement collectionné des pièces provenant de diverses fabriques d'une région déterminée.

**. *Formules pour trinquer.* — Lorsque les paysans portent une santé à des repas de mariages ou dans diverses circonstances, ils emploient des formules consacrées par l'usage, parfois assez facétieuses ; il en est aussi qui se composent de rimes assonnancées traditionnelles. P. S.

**. *Trouver un chapelet sur la voie publique.* — A Liège il ne faut pas ramasser un chapelet qu'on trouverait sur la voie publique, car on ramasserait les peines des autres. (Com. de M. ALFRED HAROU.)

**. *L'œil du moulin.* — Jadis il existait à Fosses, actuellement province de Namur, un impôt sur les grains appelé *l'œil du moulin*.

(CHARLES KAIRIS. Not. historiq. sur la ville de Fosses, p. 59.)

(Com. de M. ALFRED HAROU.)

RÉPONSES

**. *Un juron antique (cf. t. XX, 126, 336, 480).* — Le juron sacré nom d'un chien et par abréviation (ca) *cré nom d'un chien* est très connu en Hainaut.

**. *Le royaume des taupes (cf. t. XX, 335, 336, 480).* — Cette expression est très employée en Hainaut ; on dit : *aller dans le royaume des taupes ou des vers*, pour mourir. On dit aussi en Wallonie d'un mort qu'il mange les carottes, les navets par la racine. (Com. de M. ALFRED HAROU.)

**. *Le passage à travers l'arbre avant le baptême (Revue des Trad., pop. t. XX, p. 64).* Un rite assez voisin était usité naguère dans la Haute-Saône ; après le baptême les parents faisaient passer l'enfant par l'ouverture de la pierre percée de Fouvent-le-Grand (*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1896, p. 113).

P. S.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

Tours. — Imprimerie PAUL BOUSREZ.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^o 6. — Juin 1906

CONTES ET LÉGENDES DE LA GRÈCE ANCIENNE (1).

L

LA CURIOSITÉ PUNIE



N raconte qu'Aglaure avait deux sœurs : Hersis et Pandroson, et qu'Athéné leur donna Erikhthonios dans une boîte, leur défendant toute curiosité à l'égard du dépôt. Pandroson obéit, dit-on, mais ses deux sœurs, ayant ouvert la boîte, furent en proie à la folie furieuse en voyant Erikhthonios et se précipitèrent en bas de l'Acropole à l'endroit le plus escarpé (2).

LI

MORT ET RÉSURRECTION DE TYLOS

Un jour qu'il marchait sur le bord escarpé et voisin de l'Hermos, fleuve de Mygdonie, il toucha de la main un dragon. Celui-ci, tendant son large cou, levant sa large tête, se dressa bouche béante contre l'homme, frappa ses membres du bout de sa queue rampante

(1) Suite, voir t. XXI, p. 172.

(2) Pausanias. *Attiques*, ch. XVIII. *Description de la Grèce*, éd. et trad. Clavier, t. I. Paris, 1814, in-8, p. 114.

qu'il faisait vibrer avec rage, et s'attachant de près comme une guirlande au dos du mortel, il s'élança jusqu'à son menton couvert d'une barbe naissante. Puis, sillonnant de ses morsures l'extrémité de sa joue, il y cracha sa bave par ses mâchoires vénimeuses, et s'élançant sur ses épaules qu'il écrasa, il lui entourra le cou des spirales de sa queue. Le jeune homme tomba mort à terre, pareil à un arbre, ayant ce collier funeste de serpent, voisin de la Parque.

Une naïade sans voile, le voyant succomber près d'elle sous ce destin, se lamenta sur sa mort. Ce n'était pas un seul voyageur que le monstre avait fait périr, ni un seul berger, ce n'était pas seulement Tylos qu'il avait tué prématurément. Au fond des bois, il ne se nourrissait pas seulement de bêtes sauvages. Souvent, arrachant avec ses mâchoires un arbre solidement enraciné, il le faisait disparaître dans son vaste gosier. Souvent, de son souffle intérieur, il attirait le voyageur qui revenait sur ses pas, et lui lançant le souffle terrible de ses mâchoires, il recevait l'homme entier dans sa gueule béante.

Moriè avait épié de loin le meurtrier de son frère ; la nymphe tremblait de frayeur, voyant les multiples rangées de dents venimeuses et cette bandelette de mort enroulée autour du cou. En se lamentant amèrement dans la forêt dévastée par le dragon, elle rencontra l'immense Damasène, fils de la Terre, que jadis elle mit au monde avec ses autres enfants nés d'elle seule. Il avait reçu de sa mère la barbe épaisse et ronde de son menton. A sa naissance, il eut Eris pour nourrice, l'épée pour mamelle, le carnage pour bain, la cuirasse pour maillot. Chargé du lourd fardeau de ses longs membres, l'enfant, généreux nourrisson, brandissait en l'air une lance qui s'agitait, née comme lui de la Terre. Aussitôt qu'il était né, Ilithye l'avait armé d'un bouclier.

Moriè, l'ayant aperçu le long d'une colline fertile de la forêt, s'incline en suppliante ; elle lui montre en gémissant le reptile hideux, meurtrier de son frère Tylos se débattant encore dans la poussière, et lui demande de tuer le monstre. Le géant, champion superbe, ne la repousse pas : mais serrant un arbre arraché avec ses racines de la Terre, sa mère, il se tient obliquement en face du dragon féroce. Son adversaire tortueux combat avec sa queue anelée ; il lance un sifflement de son gosier, trompette du combat. Le serpent, long de cinquante arpents, s'enroule sur lui-même. Il enroule même les pieds de Damasène d'un double lien ; il fouette son corps de ses sinueuses écailles ; dans un bâillement furieux, il ouvre les portes de sa mâchoire, lance de ses lèvres un trait humide ; il agit ses yeux cruels qui respirent le meurtre ; de ses

joues, il crache contre le visage du géant des flots de poison, lançant un jet d'écume verdâtre de ses dents. Il bondit vers la tête élevée du géant.

Mais le redoutable géant, secouant ses membres pareils à des rochers, se débarrassa du poids du dragon, et, faisant tourner dans sa main sa pointe feuillue, il dirigea tout droit le chêne qui lui servait de javelot. Il enfonça l'arbre déraciné aux environs de la tête, là où l'épine dorsale s'attache à la pointe du cou. L'arbre prit racine une seconde fois ; le dragon git immobile, cadavre roulé en spirales.

Mais, tout à coup, la femelle du serpent rasant le sol de son sillage allongé, s'empressait en s'enroulant auprès de son époux, comme une femme regrettant son mari mort. Elle pressa ensuite dans les rochers le sillage sinueux de sa course ; elle pénétra dans la montagne où sont les plantes ; de sa bouche de serpent, elle cueillit dans un taillis la fleur de Zeus et la pétrit de sa mâchoire brûlante ; puis, de son dard, elle approcha du bout des lèvres du mort l'herbe qui écarte le trépas et calme la douleur. Le cadavre s'élança en s'enroulant de lui-même : une partie de lui-même restait insensible ; l'autre rampait. Il n'était plus mort qu'à moitié ; sa queue s'agitait d'elle-même. Il tend sa gorge froide d'un souffle ressuscité : ouvrant peu à peu sa gueule, il fait entendre le murmure habituel et lance son sifflement ranimé, et, se trainant lentement, il retourne se glisser dans son ancienne tanière.

Morié prit aussi la fleur de Zeus ; elle prépara, en la mâchant, l'herbe qui doit rendre la vie au cadavre. La plante vivifiante ranima le souffle dans le mort qui renaissait. Pour la seconde fois, l'âme vint dans son corps. Ce corps refroidi fut réchauffé par le secours d'un feu intérieur.

Tylos, recommençant une nouvelle existence, trébucha du pied droit ; il se dressa sur le pied gauche, s'appuyant uniquement sur lui, pareil à un homme resté longtemps au lit et secouant au point du jour le sommeil de son œil ouvert. Le sang bouillonne de nouveau ; les mains du mort qui respire une seconde fois ont repris leur légèreté ; l'harmonie a reparu dans ses formes ; la marche est revenue à ses pieds, la lumière à ses yeux, la parole à ses lèvres (1).

RENÉ BASSET.

(1) Nonnos. *Dionysiaques*, éd. Marcellus. Paris, 1856. in-8, ch. XXV, v. 455-535, p. 216-218. A travers les développements poétiques, nous retrouvons la légende du mort ranimé par l'imitation du moyen employé pour ressusciter un animal. On trouve déjà ce trait dans la légende de Glaukos, fils de Minos, rappelé à la

LES PLUS JOLIES CHANSONS DES PAYS SCANDINAVES

XI

FLOVIN BOENDIKTSSON

Chanson des îles Féroé

(V. U. Hammershaimb, FA. N° 29)

C'était l'matin, d'si bonne heure,
se levait l'soleil joli :
avec ses filles suivantes
Marita du gaard sortit.

Laissé-moi dormir dans tes bras, fèr' demoiselle !

C'était l'matin, d'si bonne heure,
comm' le soleil rougeoyait :
avec ses filles suivantes
Marita du gaard sortait.

Avec ses filles suivantes
Marita du gaard sortait :
rencontra Flóvin Bændikt,
sous l'vert coteau il allait.

C'était Flóvin Bændiktsson,
dedans ses bras l'a pressée :
« Dieu te pardonne, ma mie,
à un autre homme t'es donnée ! »

vie par Polyidos qui a vu un dragon se servir d'une herbe particulière pour en ressusciter un autre tué par ce même Polyidos. Cf. Apollodore. *Bibliothèque*, l. III, ch. III ; Ovide, *Fastes*, l. VI, v. 750-752 ; Hygin, *Fabulæ*, n° 136, ap. Von Staveren. *Auctores mythographi latin*. Leide, 1742, in-4 ; Palæphatus, ch. XXVII. Euripide paraît avoir traité cet épisode dans une de ses pièces perdues, d'après une allusion faite par Elie. *De naturâ animalium*, l. V, ch. VI, éd. Herscher, p. 73. Eudoxia (*Violarium*), ch. CCXLIII (éd. Floch. Leipzig, 1880, in-12, p. 167), a donné une explication rationaliste de ce conte en disant que Glaucos avait appris les propriétés de cette plante d'un médecin nommé Draco. Une des sources les plus anciennes est Xanthos de Lydie (cité par Pline l'Ancien, *Historia naturalis*, l. XXV, ch. V) qui nomme *bali* ou *balis* la plante de Zeus. On rencontre encore ce trait dans un conte berbère des Beni-Menacer, dans *L'ogresse et les dieux* dont j'ai donné le texte berbère dans mes *Textes en dialecte des Beni Menacer*. Rome, 1892, in-8, p. 14 et suiv., et la traduction dans mes *Nouveaux contes berbères*. Paris, 1897, p. 103-107. Cf. dans mes notes (ibid. note 193, p. 221-324) les diverses versions de ce trait dans les contes grecs modernes, français, italiens, tatars de Sibérie, Kirghiz.

« C'est mon père, aussi ma mère,
mes parents qui m'ont forcée :
la tristesse et non la joie
dedans mon cœur est entrée !

C'est mon père, aussi ma mère,
mes parents qui m'ont forcée :
la tristesse et non la joie
dedans mon cœur est entrée ! »

« Ecout', dame Marita,
quitt' la tristesse et l'souci :
je tuerai messir' Hermann
nous en irons du pays !

Ecout', dame Marita,
si telle est ta volonté :
je tuerai messir' Hermann
et de lui te sépar'rai ! »

« Ecout', Flóvin Bændiktsson,
ce n'est, non, ma volonté :
le Dieu qui nous a unis
peut bien mieux nous séparer ! »

Lors Marita s'en revint,
que ces mots eut prononcé :
à son gaard en arrivant,
trouva Hermann attablé.

« Ecout', dame Marita,
qu'ont eu tes yeux à pleurer ?
As bien été à l'église,
Flóvin y as rencontré ! »

« J'ai bien été à l'église,
Flóvin n'ai point rencontré :
ai perdu mes anneaux d'or,
aussi mon roug' bracelet.

Ecoute, messir' Hermann,
la grand' tristesse que j'ai :
c'est un guerrier si vaillant,
qui mon cher père a tué ! »

« Ecout', dame Marita,
ta grand' tristess' faut quitter :
je veux me mettre en campagne,
le meurtrier je tuerai ! »

La première flèche au bois,
elle était faite d'acier !
au cœur frappa sir'Hermann,
l'arrêta de chevaucher.

La seconde flèche au bois,
un bras si fort la lança :
au cœur frappa sir'Hermann,
de son cheval il tomba.

S'est écrié sir' Hermann,
de son cheval est tombé :
« Dieu le Père, qui es au ciel,
veuill' Marita saluer.

Dieu le Père, qui es au ciel,
veuill' Marita saluer :
qu'en honneur et loyauté
ell' puiss' sa vie demeurer ! »

Prenez garde et m'écoutez !
Je chante comme je sais :
si pitoyable nouvelle
à Marita ont portée.

L'apprit Flóvin Bændiktsson,
en son gaard aux dés jouant :
« C'est sir' Hermann qui est mort,
le preux si fort et vaillant ! »

C'était Flóvin Bændiktsson,
les dés a vit' ramassé :
prie pour l'am' du chevalier,
était bien assez âgé !

« Ça, qu'on selle les chevaux,
dans l'île voulons aller.
Puisque n'ai pu l'avoir vierge,
veuve je l'épouserai !

Ça, qu'on selle les chevaux,
les bois allons traverser :
maint'nant la si jolie femme,
veuve, je vais épouser ! »

Flóvin d'mande à Marita,
si avec lui veut coucher :
grâces soient à Marita,
ell' ne l'a point écouté !

Est entrée dans un couvent
 en si grande piété,
 jamais ell' n'avait vécu
 ainsi que maint'nant ell' fait.

Laisse-moi dormir dans tes bras, fièr' demoiselle !

LÉON PINEAU.

LES MÉTÉORES

§ VII

L'ARC-EN-CIEL (1)

§ 76

L'arc-en-ciel, appelé chez les Péruviens Cuycha, et dont la chapelle était contiguë au temple du Soleil, était très vénéré. Son image était constituée par des plaques d'or de nuances variées qui couvraient un des côtés de l'édifice. Quand un arc-en-ciel se montrait, le Péruvien fermait la bouche de peur d'avoir les dents gâtées (2).

§ 77

Chez les Caraïbes, on voyait la principale révélation du dieu supérieur dans l'arc-en-ciel, *Joulouka*, pris pour un gigantesque phallus. C'était l'apparition d'un être immense, marchant sur terre et sur mer. Quand il se promène ainsi, c'est qu'il est curieux de voir ce qui se passe. Sur mer, son apparition est un bon signe ; sur terre, il en est autrement (3).

§ 78

En Kikuyu, langue bantoue parlée dans l'Afrique anglaise orientale, près du mont Kenia, l'arc-en-ciel est appelé *Moukounga wa mboura* ou *Mikoungou ya mboura* (ou de la pluie) (4).

(1) Suite, voir t. XX, p. 101.

(2) A. Réville. *Les Religions du Mexique et de l'Amérique centrale (Histoire des religions)*, t. II. Paris, 1885, in-8, p. 328, d'après Velasco ; La Renaudière et Lacroix, *Mexique, Guatemala et Pérou*. Paris, 1843, p. 370.

(3) A. Réville, *Les Religions indigènes de l'Amérique du Sud (Histoire des religions)*, t. I. Paris, 1883, in-8, p. 352.

(4) Mac Gregor. *English Kikuyu Vocabulary*. Londres, 1904, in-12, 142.

XII

LES ÉTOILES FILANTES (1)

§ 44

Mathieu Pâris, dans son *Historia Anglorum major*, signale, à l'année 1096, des chutes d'étoiles dans l'occident, ce qui était signe, suivant lui, de carnage et de confusion (*in signum dictæ stragis et confusionis*) (2).

§ 45

D'après les Makusi, peuplade américaine, les étoiles filantes sont les excréments des autres étoiles (3).

XVIII

VÉNUS

§ 14

Chez les Incas, la planète Vénus, *Chasca*, c'est-à-dire « l'astre aux longs cheveux », passait pour un être masculin et pour servir de page au soleil, tantôt suivant et tantôt précédant son maître (4). Le deuxième pavillon, à côté du temple du soleil à Cuzco, lui était consacré ainsi qu'aux Pléiades (5).

§ 15

D'après les anciens Prussiens, le dieu de la lune, marié à la déesse du soleil, lui fut infidèle et prit pour maîtresse l'étoile du matin (Vénus). En punition, Perkounos, le dieu du tonnerre, le frappa d'un coup de hache dont on peut encore voir la trace dans les quartiers de la lune (6).

(1) Suite, voir t. XXI, p. 103.

(2) Mathieu Pâris. *Opera*. Paris, 1644, in-f°, p. 19, col. 2.

(3) Ehrenreich. *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker*. Berlin, 1905, in-8, p. 22.

(4) A. Réville. *Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou (Histoire des religions, t. II)*. Paris, 1885, in-8, p. 328.

(5) La Renaudière et Lacroix, *Mexique, Guatemala et Pérou*, Paris, 1843, in-8, p. 370.

(6) Teitau et Temne. *Die Volkssagen Ostpreussens*. Berlin, 1865 in-12, p. 28.

XIII

LES PLÉIADES (1)

§ 25

Au Pérou, les Pléiades étaient placées comme objet de vénération après Vénus et le soleil dont elles étaient les suivantes : un pavillon commun leur était consacré ainsi qu'à la première près du temple du soleil à Cuzco (2).

§ 26

Chez les Abipones, dans l'Amérique du Sud, la constellation des Pléiades est l'objet des adorations. Ils en célèbrent la réapparition annuelle en mai par des danses bruyantes. Les Pléiades sont, en même temps leurs patriarches, leurs premiers pères ; et il est remarquable que leurs sorciers portent le même nom qu'elles, *Keebels* (3).

§ 27

Les populations du Chaco, dans l'Amérique du Sud, célèbrent par des danses l'apparition des Pléiades, dans lesquelles ils saluent le retour de leur ancêtre (4).

RENÉ BASSET.

 LA MER ET LES EAUX

CCCXVIII

LES FONTAINES MIRACULEUSES DU PAS-DE-CALAIS

VIII

« Le comte Eulfes, seigneur d'Aubigny (en Artois), fit bâtir au VII^e siècle, à la demande de saint Kilien, une église non loin de son château. On raconte que, pendant le temps de cette bâtisse, il sur-

(1) Suite, voir t. XXI, p. 104.

(2) A. Réville. *Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou (Histoire des religions)*, t. II. Paris, 1883, p. 322. La Renaudière et Lacroix, *Mexique, Guatemala et Pérou*. Paris, 1813, in-8, p. 370.

(3) A. Réville. *Les Religions indigènes de l'Amérique du Sud (Histoire des religions)*, t. I. Paris, 1883, in-8, p. 381.

(4) Ehrenreich. *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker*. Berlin, 1903, in-8, p. 26.

vint soit une grande sécheresse qui tarit toutes les sources, soit une inondation qui les corrompit entièrement. Les ouvriers altérés ont recours à saint Kilien, lequel ne peut voir sans pitié la souffrance de ceux qui travaillent à la maison de Dieu. Il prie avec confiance Celui qui a promis de récompenser un verre d'eau froide donné en son nom : une fontaine jaillit aussitôt à l'endroit où il est prosterné. Cette fontaine s'appelle encore la *Fontaine de saint Kilien*.

« Les habitants d'alentour y allaient quand ils avaient la fièvre, ils buvaient de son eau, et plusieurs étaient guéris. La négligence des habitants d'Aubigny laissa dans la suite combler cette fontaine. Vers la fin du ^{xvii}^e siècle, les officiers de l'échevinage l'ayant fait nettoyer, on y trouva un petit vase de cuivre attaché à la muraille ; il servait aux malades pour y puiser de l'eau. Aucun manuscrit ne précise l'endroit où le saint a fait jaillir cette fontaine. « Saint Kilien, dit l'un d'eux, ayant quitté ses ouvriers et se confiant en Dieu, fixa son bâton en terre ; à l'instant il rejaillit en cet endroit une eau très pure et claire au soulagement de tous les ouvriers. »

« Une autre fontaine existe au bas de l'ancien prieuré ; elle se nomme communément la *Fontaine Bourbon*, et comme l'autre n'est plus accessible au public, on lui a donné et on lui donne encore le nom de *Fontaine de saint Kilien*. »

(CUVILLIER, *Hist. de Saint Kilien*.)

IX

« Le bourg de Pas, dit l'*Almanach d'Artois* pour l'année 1770, est traversé par la rivière *Kilienne*, qui, à trois quarts de lieue de là, se jette dans l'Authie, à l'entrée de Thièvres. La source de cette rivière est la *Fontaine de saint Kilien*, à Warlincourt. Une tradition de ce village dit que saint Kilien a, par un miracle, tiré l'eau de la montagne de Warlincourt. » On attribue à l'usage de l'eau de cette fontaine la vertu de guérir les enfants rachitiques. On y plonge ceux qui ne peuvent marcher, dans l'espoir d'en obtenir la facilité par l'intercession du saint. C'est au mois de juin que se pratique l'immersion des enfants noués ou débiles dans la fontaine de Warlincourt. Les pèlerins s'adressent toujours à une personne du village qui, seule, paraît avoir le privilège de faire baigner les enfants. La *baigneuse* fait d'abord sur elle-même le signe de la croix ; puis, recevant le petit malade des mains de ses parents, elle le plonge trois fois dans l'eau de la source, formant chaque fois un signe de croix.

De plus, une neuvaine doit être faite de la manière suivante : Réciter *Pater* et *Ave* neuf fois le premier jour, huit fois le second, etc., ou une fois le premier jour, deux fois le second, etc., en diminuant ou en augmentant jusqu'à la fin. L'enfant doit porter pendant les neuf jours du linge qui a été trempé dans l'eau de la fontaine. Quelquefois on allume un cierge et l'on fait célébrer une messe en l'honneur de saint Kilien.

ED. EDMONT.

LES TACHES DE LA LUNE (1)

Première partie

§ 55

Dans l'Inde supérieure, on avertit les petits enfants d'appeler la lune « *mâmû* », ou oncle maternel, et on dit que les taches d'ombre représentent une vieille femme assise, travaillant à son rouet (2).

§ 56

« A Samoa, la lune se nomme *Maina* et *Masina*. La légende locale racontait qu'un soir, un temps de famine, une femme travaillait en plein air avec son enfant, quand la lune se leva sous la forme d'une gousse d'arbre à pain (sous la forme d'un croissant). Cette femme en colère dit à la lune : Pourquoi ne descends-tu pas jusqu'à nous pour que mon enfant mange de toi ? — Alors la lune s'irrita, descendit en effet, mais enleva la femme, les enfants et leurs outils. On peut les voir encore aujourd'hui dans la lune dont ils font les taches (3). »

RENÉ BASSET.

(1) Suite, voir t. XX, p. 440.

(2) W. Crooke. *The popular Religion and Folk-lore of Northern India*, Westminster, 1896, 2 v. in-8°, t. I, p. 14.

(3) A. Réville. *Histoire des Religions*, t. *Les Religions des peuples non civilisés*, t. II, Paris, 1883, in-8, p. 47.

LÉGENDES DE GAO

FARANG ET KORAROU (1)

III

§ 1. FARANG CULTIVE LE RIZ

1° *Ses gens.* — Farañg habitait Gao. Il vit venir Bande (son fils), Albarka-Babata (son esclave), Fomborogasi, Fombebagoule, Kousou-tetje (marmite posée sur le foyer), Kousou-djoumandi (marmite posée à terre), Hi-Kore-mbanou (grande poupe de la pirogue), Hi-boñgo mbarrou (grande proue de la pirogue), Himadou (neveu de Farañg), Fema-Kandje (pointe du foyer), Asseyta-Bakali, Hasey-nkandje-s'a-se (l'oncle sans genou), Boubouloungadji, Ahmadou-Karankaran (le sorcier), Kari-Ka-te-baŋga-wi (qui tue l'hippopotame avec une tige de mil), Kobe-Ka-te-baŋga-for (qui écorche l'hippopotame avec ses doigts), Alkatou-ma-baŋga-djemma (qui dépèce l'hippopotame avec un morceau d'écuelle), Koynsata-Bakali (grand échassier), Tjere-ma-tjere-Kati (celui qui appelle les autres), Tjere-ma-tjere-notangou (celui qui crie au secours), Hi-Kore-gafetjire-noni (ver qui est auprès du siège de la poupe), Hi-boñgo-gafetjire-noni (ver qui est au siège de la proue), Hari-alkatou-djere-djongo (moitié d'écuelle brisée), Alkatou-Kosi (écuelle à puiser l'eau de la pirogue).

Il leur dit : « Rassemblez tous les forgerons de la terre ! » Ils les réunirent.

2° *Ses outils.* — Il leur dit : « Faites-moi des couteaux à couper le riz ; faites-en pour mes ouvriers, ils sont 333. » Ils fabriquèrent les couteaux : « Nos couteaux, dirent-ils, ne ressemblent pas aux autres. » Ils prirent pour cela 333 morceaux de fer (dits : pamparam). Ils choisirent ensuite des baobabs, les préparèrent et en firent des manches de couteaux.

Ils donnèrent les couteaux. Farañg les fit déposer jusqu'à la crue du fleuve.

3° *Le défrichage du champ.* — Il réunit les gens du pays et leur dit : « Je vais aller faire un champ de riz ; la brousse ne nous rapporte rien. Venez, nous allons défricher le champ ! »

(1) Suite, v. t. XXI p. 431.

Tous partirent au champ. Farañg partagea le terrain en deux parts. Il en donna une part aux gens et se réserva l'autre.

Il défricha sa part et revint aider ses gens à défricher la leur.

Puis ils revinrent à la maison.

Alors Korarou (1) prit sa guitare et se mit à jouer. Il entra dans le champ et se mit à le couper, à disperser le riz, à en manger ; il continua ainsi pendant douze jours.

Farañg apprend cela et va trouver Korarou. — Une vieille femme était allée couper du bois ; elle constata les dégâts ; elle revint en courant à la ville et alla chez Farañg : « Que fais-tu là, lui dit-elle, pendant que tout le riz est abimé et mangé ? » — « Ce n'est pas vrai ! répondit-il, les Djinni ne le mangeraient pas, ni Seytan, ni l'hippopotame, ni le lamantin, ni le caïman (2), aucun animal du fleuve n'oserait faire cela ! » La vieille femme partit.

Farañg appela Albarka-Babata : « Va voir le champ de riz, dit-il, car il y a longtemps que je ne l'ai vu ! » Albarka Babata y alla. Il trouva en effet le riz dévasté. Il vit Korarou et sa guitare. Il l'interpella et l'interrogea : « Qui a mangé le riz ? Est-ce le Djinni ? est-ce Seytan ? » — « Non, dit Korarou, ce n'est pas le Djinni, ce n'est pas Seytan ! C'est moi, Korarou, à la poitrine rouge, moi, qui ai mangé le riz ! » Albarka-Babata revint en hâte raconter cela à Farañg. Celui-ci s'écria : « Albarka-Babata, tu es un imbécile ! Tu trouves Korarou en train d'abimer le riz, tu ne le prends pas ! Eh bien ! Korarou ne mangera pas d'autre riz que le mien. »

Le lendemain matin Farañg se leva et alla à son champ.

Premier combat. — Il trouva Korarou jouant de la guitare et chantant ses louanges. Farañg l'appela : « Qui a mangé mon riz ? » dit-il. — « Personne autre que moi, Korarou ! » Farañg leva la main et menaçant : « Disparais, dit-il à Korarou, comme si tu n'avais jamais existé ! » Il alla à Korarou. Celui-ci déposa sa guitare ; ils en vinrent aux mains. Farañg enleva Korarou au-dessus de sa tête et le fit tourner autour de lui comme pour le jeter à terre. « Arrête, dit Korarou, la feuille de palmier nain ne se casse que lorsqu'elle est sèche ! » Korarou fit tomber Farañg.

Farañg se releva et revint à la ville. Il passa devant la vieille femme. Celle-ci l'appela : « Farañg, dit elle, qu'as-tu ? » — « J'ai mal à la tête, » répondit-il ! Il rentra chez lui.

(1) Korarou est pris ici pour les gens du clan des Korarou ; ce clan est presque éteint aujourd'hui, mais un lac de la région lacustre Sud du Niger vers Oddai ou Bambara Maôdé porte encore ce nom.

(2) Hippopotame, ou clan des Malinké ; Lamantin, ou clan des Mândé ; Caïman, ou clan des Bammaua ou Bambara.

Deuxième combat. — Le lendemain de bonne heure il revint trouver Korarou. Korarou jouait de la guitare :

« Lambagouley ! lambagouley !
Reyragirem ! reyragirem !
Lambagouley ! reyragirem ! »

Korarou déposa sa guitare. Ils luttèrent de nouveau. Farañg enleva Korarou au-dessus de sa tête pour le jeter à terre. Korarou lui dit : « Attends ! la feuille de palmier nain ne se brise que si elle est sèche ! » Il fit de nouveau tomber Farañg.

Farañg revint chez lui. En chemin il rencontra encore la vieille femme. Celle-ci l'interrogea : il lui répondit comme la première fois : « La tête me fait mal ! » Il rentra chez lui.

Troisième combat. — Le lendemain de bonne heure Farañg revint trouver Korarou. Celui-ci jouait toujours de la guitare. Farañg lui dit : « Pour Dieu ! quitte mon champ ! quitte-le ! pour le Prophète ! » — « Non ! je ne le quitterai pas ! »

Farañg saisit Korarou et voulut le jeter à terre. Celui-ci lui dit : « Attends ! Si la feuille de palmier n'est pas sèche, elle ne casse pas ! » et il jeta Farañg à terre, la ceinture de son pantalon se cassa. Farañg revint chez lui.

Il rencontra la vieille femme qui lui demanda encore : « Qu'as-tu ? » — « J'ai mal à la tête, » dit-il. — « Tu mens ! Toi et Korarou depuis trois jours vous luttez et chaque fois tu fus vaincu ; tu es un avaro ; si ce n'était cela je te dirais ce qu'il faut dire à Korarou pour le vaincre et le tuer ! » Farañg répondit :

« Je te donnerai 100 esclaves, 100 chevaux, 100 bœufs, 100 ânes, 100 mulets, 100 moutkals d'or, et 100 de toutes choses ! » La vieille lui dit : « Je ne veux rien de tout cela, donne moi seulement un peu de son, de tabac et une vieille pipe. » Farañg les lui donna. La vieille lui dit : « Demain, quand tu iras trouver Korarou, tu le soulèveras pour le jeter à terre ; alors il te dira : « Arrête ! la feuille de palmier nain ne se brise que si elle est sèche. » Alors toi, réponds-lui : « Mais si elle est sèche elle se brise ! (1) »

Quatrième combat. — Le lendemain donc, Farañg retourna combattre Korarou. Ils en vinrent aux mains. Korarou dit : « Arrête ! la feuille de palmier nain ne se brise que si elle est sèche. » Farañg répondit : « Oui, mais si elle est sèche elle se brise ! » Et il jeta Korarou par terre.

(1) Les formules sont souvent employées comme sortilège magique chaque fois qu'un indigène entreprend quelque chose de difficile, ou court un danger.

Mort de Korarou. — Une partie de la chair de Korarou se perdit dans la vase, l'autre partie sauta en l'air jusqu'à la forêt. La partie de Korarou qui alla jusqu'à la forêt forma les Antilopes qui existent actuellement; l'autre partie forma les Korarou actuels (1).

Farañg prit la guitare et se mit à chanter ses louanges en allant à la ville. Depuis qu'il possédait la guitare, il ne prenait plus d'armes pour aller à la pêche. Il jouait de la guitare et tout ce qui était dans le fleuve en sortait. Il pêchait donc avec sa guitare.

4° *Les semailles.* — Quand la crue commença, Farañg dit à ses gens : « Allons semer le riz ! » Ils allèrent au champ. Farañg divisa le champ en deux parts, en prit une et laissa l'autre à ses gens; il leur dit : « Ensemencez cette part pendant que j'ensemencerai l'autre. » Il sema son riz, le hersa, et revint aider ses gens.

Alors on apporta le déjeuner. Farañg en fit deux parts : une pour lui et l'autre pour ses gens. Il mangea sa part et vint aider ses gens à manger la leur. Ceux-ci lui dirent : « Que viens-tu faire ? » Farañg leur répondit : « Quand il s'est agi de défricher le terrain et de l'ensemencer, je vous ai aidés, il est bien juste que je vous aide aussi à manger votre part ! » Ils déjeunèrent et retournèrent chez eux.

§ 2. KORAROU

Korarou et les animaux du Niger. — Le riz poussa bien, la récolte s'annonçait belle : tout le monde en parlait. Les poissons (2) en entendirent parler. Korarou fut un des premiers. Il prit sa guitare et vint s'installer auprès du champ de riz. Il appela tous les animaux du Niger : tous vinrent. Il leur dit : « Délibérons ! Farañg est un pêcheur qui nous tue et nous fait du mal ; essayons de nous venger ; mangeons son riz, détruisons son champ. Alors cela lui fera du mal, puisqu'il nous donne l'occasion. »

L'hippopotame dit : « Moi, par Dieu, je ne le ferai pas, j'ai trop peur !

Le lamantin dit : « Moi, j'ai peur ! »

Le caïman dit : « J'ai peur ! »

La tortue dit : « J'ai peur ! »

Le boa dit : « J'ai peur ! »

(1) Cela signifie que le clan primitif du Korarou se dispersa en formant deux clans nouveaux, les Korarou actuels de la région lacustre de Boudiagara et le clan des Antilopes qui se réfugia vers la Forêt de l'Ouest.

(2) Les gens du Korarou cherchent à former une confédération avec tous les clans des pêcheurs, dont les « tannas » sont des poissons, contre les empiétements des Sorkos de Farañg.

Le gay (sorte de silure) dit : « J'ai peur ! »

Le bo-findi (sorte de lézard d'eau : gueule tapée) dit : « J'ai peur ! »

Le desi-tjirey (sorte de silure rouge) dit : « J'ai peur ! »

Le tampi dit : « J'ai peur ! »

Le hani (silure-torpille) dit : « J'ai peur ! »

Le ham-idje (sorte de brochet : capitaine) dit : « J'ai peur ! »

Le da dit : « J'ai peur ! »

Le bor dit : « J'ai peur ! »

Le desi-bibi (silure noire) dit : « J'ai peur ! »

Le yollo dit : « J'ai peur ! »

Le wasi dit : « J'ai peur ! »

Le goura dit : « J'ai peur ! »

Tous dirent : « Nous avons peur ! »

Le djinjiria (siluré) dit : « Tous ceux qui marchent en avant ont peur ! à plus forte raison nous qui marchons à la suite (1). »

Korarou dit alors : « Allez-vous en ! Si vous avez peur vous mourrez ! Si vous n'avez pas peur, vous mourrez quand même ! Moi j'irai manger le riz ; j'irai détruire le champ de riz ! »

Tous partirent.

Quand il revenait à la ville il se jouait à lui-même ses louanges.

Tout le pays entendit parler de la guitare de Farañg.

§ 3. L'HYÈNE

1° *Elle vole la guitare.* — Un jour Farañg alla à la pêche. Il joua de sa guitare : les animaux du fleuve vinrent mourir à ses pieds. Ses gens pilèrent le miel et firent la cuisine, ils mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés. Alors ils se couchèrent et s'endormirent. L'hyène (2) vint. Elle aussi avait entendu parler de la fameuse guitare. Elle entra dans le bateau, lécha les plats, s'empara de la guitare et s'enfuit. En sortant de la pirogue elle heurta la guitare contre le bord, elle produisit un son : « Pelem ! » qui réveilla Farañg. Mais il constata que l'hyène s'était enfuie. Il se mit à la poursuivre en gémissant : « Ma renommée est finie ! ma race est finie ! » Il appela : « Albarka-Barbata ! ma guitare est perdue, je ne sais qui me l'a prise ! »

(1) Il veut dire par là que les grands clans ayant peur de lutter contre les Sorkos, eux qui font partie de famille peu puissante, du clan des Poissons, n'osent pas entamer la lutte contre les empiétements des Sorkos.

(2) La confédération de l'Hyène comprend des Markas du Debo et les Korongol, pêcheurs de Djenné.

Farañg en éprouva une telle douleur qu'il en tomba malade et fut obligé de se coucher.

Pendant ce temps l'hyène, dans la brousse, jouait de la guitare et se bâtit une case. Tout ce qui était dans la brousse venait mourir auprès d'elle ; tout ce qui était dans le fleuve venait également mourir là. (Se soumettait et se ralliait au clan de l'Hyène)

Farañg était toujours malade. L'hyène au contraire était dans l'abondance, elle faisait bonne chère et faisait sécher de la viande pour le mauvais temps.

2° *Le chacal.* -- Un jour le chacal passa derrière la case de l'hyène. Il vint et resta à la porte. L'hyène lui dit : « Qui es-tu ? » — « Moi, le chacal, Djoñgo-Doumbani. » — « Que désires-tu ? » — « Donne-moi un morceau d'os à ronger ! » — « Chacal ! si tu ne t'en vas pas, je vais jouer de la guitare et tu mourras ! » (Confédération du clan du chacal.)

Le chacal se sauva et vint à Gao. Il vint trouver Farañg : « Comment vas-tu, Albarka ? » — « Qui es-tu ? » — « Moi, le chacal, Djoñgo-Doumbani. » — « Que veux-tu ? » — « Je veux voir Farañg ! » — « Farañg est malade ! il ne peut se lever. » — « Je voudrais lui parler ! » Farañg ordonna de le laisser entrer.

Il vint jusqu'à Farañg : « Farañg, dit-il, je sais où est ta guitare. » « Où est-elle ? » — « Je sais que c'est l'hyène qui l'a. » — « Albarka ! donne-lui à manger ! »

On apporta à manger au chacal. Alors Farañg dit à ses gens : « Allez trouver l'hyène. » Mais le chacal dit : « Non ! mais que Farañg aille se coucher en dehors de la ville de Gao comme s'il était un cadavre. »

Farañg alla donc s'étendre à terre en dehors de Gao, comme un cadavre ; on jeta sur lui quelques vieilles nattes.

Le chacal partit en courant trouver l'hyène ; il s'arrêta près de sa case et lui dit : « Ecoute, hyène ! » — « Qu'y a-t-il ? » — « La paix ! Je viens t'annoncer une grande et bonne nouvelle ! » — « Quelle nouvelle ? » — « Farañg est mort, on l'a jeté en dehors de la ville de Gao ; moi, chacal, je me suis dit : Personne n'y touchera avant l'hyène ! » L'hyène lui dit : « Chacal ! entre dans ma case, mange ce que tu voudras, ma case est la tienne ! » Le chacal entra et mangea. L'hyène prit sa guitare, la plaça sur sa patte et se mit à jouer : « Lambagouley !... »

Le chacal mangea.

Enfin ils se levèrent et partirent. L'hyène emporta sa guitare. Ils coururent, ils se hâtèrent. Ils arrivèrent auprès de la ville. L'hyène dit : « Où est-il ? » — « Vois, hyène, ce qui est gros là-

bas ! c'est lui ! » L'hyène y courut avec le chacal. L'hyène regarda attentivement : « Il n'est pas mort ! dit-elle. » — « Si, dit le chacal, il est mort comme s'il n'avait jamais été vivant ! » — « Moi, je ne m'y fie pas ! » — « Si tu n'en veux pas, dis-le moi : je vais aller chercher le lion ; il le mangera, lui ! » — « Non ! je vais tout manger de suite. »

L'hyène s'approcha pour saisir la poitrine de Farañg. Celui-ci voulut lui prendre la patte. L'hyène se sauva.

3° *Farang poursuit l'hyène jusqu'à Saraféré (Farangkoyra). Il reprend sa guitare.* — Farañg se leva, il la poursuivit jour et nuit jusqu'à (Saré-Farañg) (Farang-Koyra) Saraféré. Il ne put l'atteindre. Alors il s'arrêta : l'hyène courait toujours. Farañg se frappa la cuisse ; il en sortit une brique ; il la lança sur l'hyène ; la brique tomba en avant de celle-ci, elle devint une mare vaseuse. L'hyène s'engagea dans la masse pour la traverser ; mais elle s'enlisa des quatre pattes. Farañg accourut, Il descendit dans la mare, s'empara de la guitare. Il dépeça l'hyène en morceaux avec l'ongle de son petit doigt. Ainsi mourut l'hyène (1).

§ 4. FARANG ET LE ROI SI

1° *Si envoie un Djoron.* — Farañg revint à Gao. Il continua à jouer de la guitare et remercia Dieu et son prophète de lui avoir rendu sa guitare.

Le pays entier entendit parler de sa guitare. La renommée en arriva aux oreilles de Si, qui gouvernait la moitié de la terre. Si (2) avait un Djoron qui s'appelait Mahamadou-Djoron.

Le Djoron vint trouver Si et lui dit : « Si ! Meyga ! Dja-Eliamin-Koy ! Fati et Karakara-Koy ! Le Sorko qui est à Gao possède une guitare magnifique. Toi, si tu n'as pas de guitare tu n'es pas un roi ! Or demain je vais à Gao pour entendre cette merveille ; je t'en rapporterai des nouvelles ! »

Le lendemain, il sella son cheval et partit. Il arriva à Gao et descendit chez Farañg. Farañg lui offrit l'hospitalité, lui fit donner à manger, à boire du vin, il tua pour lui un mouton. Il mangea : lorsqu'il fut rassasié, il dit : « Farañg ! merci ! que Dieu te bénisse ! te récompense ! Joue-moi un peu de ta guitare ! » Farañg dit : « Bien ! » Il appela sa fille, Nana, et lui commanda d'apporter la guitare.

(1) Destruction du clan de l'Hyène.

(2) Si — Confédération du Serpent dont le chef était de la famille des Dia ; c'est pour cette raison qu'il l'appelle Dja-Eliamin-Koy.

Nana lui apporta la guitare et la lui donna. Farañg joua de la guitare au Djoron, et chanta. Le Djoron dit : « Merci ! »

Il se leva et partit.

Il alla trouver Si et lui dit :

« Si ! la guitare fait : « Lambagouley, reyragiren !... »

Si répondit : « Par Dieu ! c'est vrai, elle a un joli son ? Je vais rassembler mon armée pour aller à Gao. » Le Djoron lui dit : « Ne rassemble pas d'armée ainsi sans raison ! Envoie plutôt quelqu'un à Farañg pour dire de faire couper de l'herbe pour ton cheval, qu'il soit ton palefrenier ; si Farañg refuse, alors tu iras démolir Gao et tu auras la guitare (1). »

2° *Si envoie deux hommes.* — Si appela deux hommes et leur dit : « Allez dire à Farañg de couper de la paille pour mon cheval. »

Ils partirent et arrivèrent à Gao. Ils rassemblèrent tous les alfa (marabouts) de Gao, tous les Arma, tous Elwalidji. Ils leur dirent le but de leur venue.

Les uns dirent : « Nous ne pouvons aller lui dire cela ! »

Les autres dirent : « Il faut que nous y allions ; Si n'est-il pas le roi ? »

Ils allèrent trouver Farañg et le lui dirent. Farañg répondit : « Allez-vous-en ! vous êtes fous ! jamais je ne couperai d'herbe, un Sorko ne coupe pas d'herbe ! » Sa mère lui dit : « Ne parle pas ainsi ; s'ils vont rapporter tes paroles à Si, il va venir détruire Gao. Je t'en supplie par mon sein, coupe de l'herbe pour Si ! » Il répondit : « Allez dire à Si : Au nom de Dieu ! je lui couperai de l'herbe ! » Ils dirent : « C'est bien ! » Ils partirent rapporter ces paroles à Si (2).

3° *Farang va trouver Si.* — Farañg appela ses gens : « Demain, leur dit-il, nous irons couper de l'herbe ! » Ses gens vinrent de bonne heure, entrèrent dans les pirogues ; Farañg lui-même s'embarqua. Ils partirent. Ils pêchèrent en route des hippopotames, des lamantins, des caïmans, des tortues, des boas, des gays, en nombre considérable. Ils arrivèrent ainsi au village de Si. Ils abordèrent à la rive. Farañg : « Allez, dit-il, dire à Si, qu'il vienne prendre son herbe avec 300 chevaux. » Si dit : « Allez ! » Les chevaux vinrent au fleuve ; Farañg dit : « Tous sont là ? »

(1) C'était un moyen d'inviter les Sorkos et Farang à faire leur soumission aux clans du Serpent et à s'en reconnaître tributaires.

(2) D'après d'autres légendes les gens de la confédération du Serpent sont appelés Sansan, Sousous, Sa, Si, So ; ce furent des hordes de cavaliers envahisseurs qui arrivant de l'Etat par le Ouadai conquièrent tout le Soudan, renversèrent la confédération des Mândé (lamantin) et détruisirent Ganner. (MS. de Bello. Tarukés-Soudan.)

Ils répondirent : « Oui ! » Farañg se leva ; il prit un hippopotame, le lança au milieu des chevaux ; il renversa deux cavaliers, ceux-ci en renversèrent deux autres ; et ainsi de suite. Puis il lança des caïmans, les lamanlins et le reste...

Des 300 chevaux, il en tua 250. Le reste se sauva, et retournèrent chez Si. Farañg revint à Gao. « Jamais, dit-il, je ne couperai d'herbe ; jamais un Sorko ne coupera d'herbe ! »

4° *Si vient à Gao.* — Alors Si fit battre le tambour de guerre. L'armée nombreuse se rassembla. Il lui dit : « Nous allons à Gao : nous allons aller couper la viande de Farañg, pour la donner à manger aux chiens. »

Farañg rassembla ses gens ; il leur dit : « Allez couper des bâtons plein les bateaux ! » Ils y allèrent, coupèrent des bâtons et les rapportèrent ; ils les mirent en tas derrière la ville.

Si arriva avec son armée ; Farañg sortit à sa rencontre avec ses gens au nombre de 333. Il vint se placer devant les bâtons, il étendit les bras.

Si demanda : « C'est là Farañg ? » — « Oui ! » répondit-on. — « Qu'on le fusille ! » Farañg réunit ses gens derrière lui. Ils tirèrent tellement que la fumée obscurcit le ciel et la terre.

Si arrêta ses gens : « Cessez le feu ! dit-il : Farañg est tombé ! »

Quand la fumée fut dispersée ils virent Farañg debout. Ils continuèrent ainsi jusqu'à l'épuisement de leurs munitions. Alors Farañg dit : « Si ! je viens à toi, sans armes, pour me battre avec toi ! » Il dit à ses gens : « Passez-moi les bâtons ! » Ils les lui passèrent. Il les lança l'un après l'autre parmi les gens de Si. Les gens de Si, épouvantés, tombaient les uns sur les autres et se tuaient.

Si s'enfuit, Farañg le poursuivit. Si entra à Gao, Farañg l'en chassa. De là il se sauva à Karabara, à Wagay, à Bawani, à Berregoungou, à Bellesao, à Djoni ; partout Farañg le rejoignit et le chassa. Enfin Si se sauva chez les chrétiens.

Farañg lui dit : « Va, imbécile ! tu ne reviendras plus jamais grossir le nombre des Songoytje ! (1) »

Farañg revint à Gao.

Voilà ce qui arriva entre Farañg et Korarou.

DUPUIS YACOUBA.

(1) Songoytje veut dire fils des Songoï (maîtres de la Trousse). Cette légende nous montre la lutte des Sorkos pêcheurs contre les cavaliers envahisseurs de la confédération du Serpent (Si) après avoir lutté contre les gens du Korarou et de l'Hyène.

CONTES ET LÉGENDES DE FOUGÈRES

I

LA MESSE DE MINUIT



L y avait un homme de Rillé, faubourg de Fougères, qui se rendait à la messe de minuit. En passant près du vallon du Gué Landry (1), endroit assez mal famé alors, et où l'on disait que les sorciers avaient l'habitude de se réunir, il rencontra tout à coup un autre homme, qui lui dit :

« Où cours-tu donc si vite ?

— A la messe de minuit, dit-il, je m'en vas à Saint-Lionard, c'est là que c'est vantié le plus beau ; et toi, y viens-tu ?

— Ma fà non ! dit l'autre, qui passait dans toute la ville pour sorcier. C'est à Rome que la messe de minuit est belle ! veux-tu la voir ? Il ne tient qu'à toi d'y venir, car je vais partir à l'instant, rejoindre des compagnons qui m'ont donné rendez-vous. Seulement je ne t'emmène qu'à une condition : je te conduirai à Saint-Pierre de Rome où tu pourras entendre la messe ; mais, quand arrivera l'Elévation, tu sortiras et tu viendras me rejoindre sur la place où je t'attendrai, car je n'entre jamais à l'église. »

Le gars fut si tenté de faire un si beau voyage qu'il accepta joyeusement.

Tout étant convenu, ils enfourchèrent deux manches à balai, et le sorcier dit :

« Prends le coin de mon manteau et tiens-le fortement, car nous allons traverser la mer et les montagnes. »

Le jeune homme obéit, et tous deux s'élevèrent en l'air. A peine quelques instants se passèrent, qu'ils se trouvèrent, comme par enchantement, transportés à Rome, à la porte même de Saint-Pierre.

Le sorcier dit alors :

« Entre vite dans l'église, pendant que je vais m'occuper de mes

(1) Le Gué Landry se trouve à Fougères près du bois du Parc, sur la route de Lécouasse.

affaires ; tu peux entendre la messe, mais jusqu'à l'Elévation seulement ; fais-y bien attention ! Dès que l'on sonnera, tu sortiras bien vite, et tu viendras me retrouver ici. Nous partirons de la même manière que nous sommes venus, et tu te retrouveras à Fougères pour la sortie de la messe de minuit, ce qui fait que tout le monde croira que tu sors de Saint-Lionard ou de Saint-Sulpice. »

Le gars Pierre promit bien de ne pas rester après l'Elévation, et entra seul à l'église, qu'il trouva bien plus belle que tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Il avait bien l'intention de repartir avec son camarade ; mais Saint-Pierre était si vaste, les lumières étaient si brillantes et si nombreuses, les chants si magnifiques, que l'Elévation arriva, sans qu'il pensât à sortir, pour aller retrouver son conducteur.

Quand la messe fut terminée et que le temple commença à se vider, il se souvint tout à coup de son oubli et s'empressa de sortir...

Mais l'heure était passée, le sorcier était reparti sans l'attendre... et le malheureux gars fut obligé de regagner à pied son pays ; ce à quoi il mit plus de temps qu'il n'en avait fallu pour faire son voyage en l'air de Fougères à Rome.

(Conté par M. Ch. Vaugeois, de Fougères.)

II

LE LIÈVRE DE LA PRÉVALAYE (1)

On raconte à Fougères qu'Henri IV, étant allé au château de la Prévalaye, fut invité par le seigneur à une chasse au lièvre.

Le roi remarqua, au cours de la chasse, un grand et gros lièvre, qui paraissait beaucoup plus fort que les autres ; et il s'était bien promis de lui faire l'honneur de le forcer et de le tuer de sa propre main.

Or la journée s'avancait... on était en chasse depuis le matin... et le roi avait beau poursuivre le grand lièvre, celui-ci n'en courait que plus vite, quand tous les chiens du château étaient déjà sur les dents.

Le roi voulut en avoir le cœur net, et découvrir d'où venait cette vélocité surprenante.

Continuant à suivre le lièvre de près, on s'aperçut alors que l'animal avait, en plus de ses quatre pattes normales, quatre autres

(1) A 3 kilomètres de Rennes.

pattes sur le dos, placées de telle sorte que, lorsqu'il était fatigué d'un côté, il faisait la culbute sur lui-même, et retombait sur quatre pattes toutes fraîches, qui lui permettaient de courir indéfiniment sans se lasser, tout en se moquant de la poursuite des chiens et des chasseurs les plus infatigables.

(Conté par M. P. Vaugeois, de Fougères.)

III

SURSURIBOND

Il y avait une fois en Bretagne une dame noble et riche, qui avait commis un grand crime, si bien que le Roi l'avait condamnée à mort.

Elle se rendit au palais pour demander sa grâce. Le Roi eut bien de la peine à ne pas la faire exécuter tout de suite ; mais enfin, sur le conseil de ses ministres, qui lui représentaient combien la mort de cette dame serait humiliante pour la noblesse, le Roi lui dit :

« Je vous donne un mois pour vous préparer à mourir. Dans un mois d'ici, je me rendrai à votre château pour vous faire périr. Cependant, je vous donne une façon d'échapper à la mort. Si, quand j'arriverai chez vous, vous me proposez trois devinailles que je ne puisse pas comprendre, je vous ferai grâce. »

La dame s'en retourna, bien contente d'avoir obtenu ce répit, et revint dans son château, qu'elle avait craint de ne plus revoir. Elle cherchait jour et nuit, et se creusait la tête pour inventer quelque chose de bien difficile à faire deviner par le Roi.

Enfin elle se décida... Elle avait un très beau chien, qu'elle aimait beaucoup, et qui ne la quittait jamais... il avait nom Sursuribond.

La dame le fit tuer, puis elle en fit tanner la peau, pour en faire un petit tapis de pied.

Après quoi on fit de ses pattes quatre chandeliers, et de son crâne, monté en argent, une coupe pour boire.

Quand le mois eut pris fin, le Roi arriva au château avec ses seigneurs et toute sa cour.

La dame alla le recevoir au pont-levis, le fit entrer au château, dans la grande salle, et l'invita à prendre place à un repas, qui fut magnifiquement servi.

La châtelaine était assise à la droite du Roi. Sous le tabouret où elle mettait ses pieds, elle avait fait étendre le tapis formé de la

peau de son favori. Aux quatre coins de la table, de grands cierges brûlaient dans les quatre flambeaux.

Quand on fut rendu au dessert, la dame fit apporter la coupe qu'elle avait fait faire du crâne de Sursuribond; elle fut remplie d'un vieux vin généreux, et le Roi y but le premier. Puis la coupe fit le tour de la table, et chaque convive y but à son tour. La dame se leva alors, et dit au Roi :

« Monseigneur, vous m'avez demandé de vous faire deviner trois choses ; écoutez donc, et tâchez de comprendre :

1°

Sur Sursuribond,
Mes quatre pieds sont.

2°

Sur Sursuribondelle,
Je fais briller mes quatr'chandelles.

3°

Dans la tête de Sursuribond,
Je fais boire princes et barons.

Le Roi et ses seigneurs eurent beau chercher et se creuser la tête pour deviner, ça leur fut impossible. Ils y renoncèrent les uns après les autres, et la dame fut sauvée.

(Conté par Anne Guérin, fermière à l'Etang Guillaume en Poilley, canton de Louvigné-du-Désert, juin 1870.)

IV

LES BONNES SOEURS DE SAINT-GEORGES

Il y avait autrefois à Rennes, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la caserne qui porte encore le nom de Saint-Georges, un couvent de bonnes sœurs, et les religieuses de ce couvent avaient une réputation d'austérité extraordinaire.

Une fois, il vint un prédicateur étranger, pour prêcher une retraite. Le prêtre monta en chaire, et au milieu de son sermon du soir il s'arrêta et dit aux religieuses de se recueillir et de faire la méditation.

Aussitôt, toutes les lumières de la chapelle s'éteignirent, et, quand tout fut noir, le prédicateur entendit un grand tapage.

« Floc ! floc ! floc ! » c'étaient toutes les bonnes sœurs qui se donnaient la discipline.

Et floc ! floc ! et tape que je te tape ! c'était à qui taperait le plus dur, si bien que le pauvre « monsieur prêtre » en était tout épou-vanté.

Quand la méditation fut finie, crac ! tous les cierges se rallumèrent comme par enchantement ; et la cérémonie se termina, sans autre chose extraordinaire.

Mais, quand le prédicateur fut remonté dans sa chambre, il pensa à ce qu'il avait entendu, et il plaignait bien fort les pauvres bonnes sœurs.

« Du train qu'elles y vont, se disait-il, elles doivent être en compote, et je ne voudrais pas être à leur place. Heureusement que ça ne doit pas être tous les jours pareil ; elles n'y tiendraient pas. Ce devait être, ce soir, jour de pénitence extraordinaire sans doute. »

Le lendemain soir, il remonte en chaire, bien curieux de savoir ce qui se passerait.

Au moment de la méditation, comme la veille, les cierges furent tous éteints, et il entendit : « Floc ! floc ! floc ! » à tour de bras.

Pour le coup, le prédicateur en fut tout émoyé (1), et il se disait :

« Ma foi, je ne voudrais pas en faire autant que ces pauvres filles ! Le bon Dieu n'est pas si exigeant, et n'en demande pas tant. Elles se tueront à ce métier-là, et je suis bien sûr que demain matin elles ne pourront plus grouler (2). »

Pourtant, quand les cierges furent rallumés, et que le prêtre jeta un coup d'œil sur les bonnes sœurs, elles ne paraissaient pas plus fatiguées que le premier jour, et chapeletaient à qui mieux mieux, d'un air tout à fait tranquille.

Du coup, le missionnaire fut bien étonné, et il se dit que sûrement il devait y avoir quelque chose là-dessous, car les coups de discipline qu'il avait entendus faisaient un vacarme à réveiller des sourds et paraissaient de force à renverser un bœuf.

Quand le soir du troisième jour arriva, le prédicateur monta en chaire, comme à son ordinaire. Mais, comme il voulait savoir le fin mot de l'histoire, il avait eu soin de cacher sous son camail une petite lanterne sourde tout allumée.

Tout se passa comme de coutume : le sermon, la méditation, etc. Enfin, les cierges s'éteignirent, et l'on peut croire si le « monsieur prêtre » attendait cet instant avec impatience.

(1) Effrayé.

(2) Bouger, remuer.

Aussitôt qu'on fut dans l'obscurité, et qu'il commença à entendre « Floc ! floc ! » à toute force, il découvrit tout doucement sa petite lanterne, en promenant la lumière de tous les côtés, et voici ce qu'il aperçut :

Chaque sœur tenait bien de la main droite sa discipline, dont elle donnait de furieux coups ; mais chacune avait, dans la main gauche, une grande feuille de carton. C'était là-dessus qu'elles frappaient de si bon cœur, et voilà ce qui faisait tant de bruit.

« A la bonne heure au moins ! dit le prédicateur ; je suis tranquille à présent sur le sort des bonnes sœurs ; elles peuvent continuer tant qu'elles voudront. »

Et il éteignit sa lanterne.

(Conté par M. Henri Vaugeois, Fougères, 1871.)

Souvenirs de la Révolution

V

LES APÔTRES DE SAINT-SULPICE

A Saint-Sulpice, la seconde paroisse de Fougères, il y a douze belles statues de bois, représentant les apôtres ; elles sont placées devant les piliers, dans la grande nef.

Pendant la Révolution, une bande de faillis gars était entrée dans l'église, et ils brisaient tout ce qui leur tombait sous la main, confessionnaux, banes, etc., volaient en éclats, et les forcenés, ayant descendu les douze grandes statues, s'apprêtaient à les mettre en pièces, quand le charpentier qui avait sculpté ces statues s'élança devant elles, et les couvrait de son corps :

« Comment, s'écria-t-il, vous voulez détruire mes enfants ! je ne le souffrirai pas ! C'est moi qui les ai faits... ils m'appartiennent... je les réclame, et ne souffrirai pas que personne y touche ! »

Il était si désolé et supplia tellement les briseurs d'images que ceux-ci se laissèrent toucher. On lui permit de prendre et d'emporter les douze apôtres, qu'il cacha soigneusement.

On dit même qu'il les enterra dans son jardin.

Tant que dura la Terreur, elles restèrent ainsi oubliées ; mais dès que les églises se rouvrirent, le brave homme déterra ses enfants, et les rendit au curé de Saint Sulpice, qui se hâta de les faire replacer dans l'église, où elles sont encore, et dont ils font le plus bel ornement.

(Conté par Henri Vaugeois, Fougères, 1870.)

VI

PÊCHE, MARIETTE!

Dans une autre chapelle de Fougères, un vieux scélérat s'était attaqué à une statue très ancienne et très vénérée de la « Bonne Vierge ».

Il lui avait attaché une corde au cou, et la traînait ainsi, derrière lui, par rues et chemins.

En passant le ruisseau de Saint-François, dans la forêt de Fougères, il traînait exprès la statue dans l'eau, en criant à tue-tête :

« Pêche, Mariette ! pêche donc ! »

Pêcher se dit à Fougères, pour se mouiller, se tremper dans une mare ou dans un ruisseau.

(Conté par Pierre Vaugeois, Fougères, 1890.)

VII

EMPLACEMENT DE LA GUILLOTINE

La guillotine était dressée en permanence sur la place aux Arbres, qui est située au-dessous de l'église de Saint-Léonard.

Tous les alentours étaient couverts chaque année d'une herbe verdoyante, excepté l'emplacement carré où se dressait jadis la guillotine.

(Conté par Ch. Vaugeois, 1903.)

VIII

LES PRUSSIENS A FOUGÈRES

Quand les alliés vinrent en France, il y avait à Fougères des Prussiens, qui étaient haïs de tous les habitants ; plus d'un disparut, qui ne mourut pas de sa bonne mort, comme on dit.

Un jour que la mère Jehannin était sur sa porte, un homme accourut, tout effaré.

— Sauvez-moi ! dit-il ; j'ai tiré sur un Prussien et l'on court après moi.

— L'as-tu tué, au moins, mon gars ?

— Non, je l'ai manqué.

— Fichu maladroït ! Allons, viens tout de même !

La maison avait une cave qui donnait sur les Vallées (le bas quartier Saint-Sulpice) ; la mère Jehannin ouvrit la trappe, où l'homme se glissa et disparut.

Il était temps, car les Prussiens arrivaient furieux ; ils demandèrent où était l'homme ; la brave femme dit qu'elle ne l'avait pas vu, mais la trappe fut aperçue par les soldats, qui descendirent à la cave, et se doutèrent de l'évasion, en voyant la porte restée ouverte sur les Vallées.

La mère Jehannin fut arrêtée et conduite au château, où on la garda huit jours, pendant lesquels elle refusa obstinément de dénoncer celui qu'elle avait sauvé.

Au bout des huit jours, voyant qu'elle ne voulait rien dire, elle fut remise en liberté.

(Conté par mon petit-neveu, *M. Ch. Vaugeois*, de Fougères, 1897.)

MARIE-EDMÉE VAUGEUIS.

BLASON POPULAIRE DE L'ALGÉRIE

LES CHAOUÏA

On dit communément des Chaouïa, en pays arabe, qu'ils ont de la viande à la place de cervelle. C'est une façon de dire qu'ils ont l'esprit épais et l'intelligence peu développée

Voici à leur sujet une historiette qui m'a été contée sur place :

Le bey de Constantine ayant envoyé l'ordre écrit à un village de Chaouïa de lui amener ses bêtes de somme, — sans doute réquisitionnées pour un convoi, — le cheik (naturellement illettré), après avoir tourné et retourné la dépêche à lui transmise, remarqua que la plupart des caractères d'écriture de la lettre avaient une forme penchée alors que quelques-uns seulement étaient droits.

« Voilà qui n'est pas de bon augure ! observa-t-il. Il y a sur ce papier beaucoup de signes couchés et bien peu de signes debout. Ce doit être une menace et il vaut mieux pour nous que nous nous enfuyions ! »

Ce conseil parut sage aux administrés du cheik et ils s'empresèrent de l'écouter. Ils bâtèrent donc illico leurs mulets et gagnèrent les sommets. Or le hasard voulut qu'une mahalla (troupe) de soldats turcs vint justement à passer dans le voisinage et que

quelques-uns des mercenaires se présentassent dans la déchera (village). Les Chaouïa en furent bien vite informés, crurent que l'arrivée de ces soldats était annoncée par la lettre reçue et applaudirent à l'intelligence et à l'initiative de leur cheik.

L. JACQUOT.

AU PAYS DE BAUGÉ

X

DEUX SORCIERS EN JUSTICE



U mois de ventôse an IX de la République, deux habitants de la commune de Jumelles, reconnus pour professer les pratiques de la sorcellerie, furent traduits devant le Tribunal de l'arrondissement, sous l'inculpation de se servir de livres de magie pour abuser de la confiance du peuple, et d'avoir escroqué de l'argent à des personnes, en leur

faisant entendre qu'elles leur feraient trouver des trésors cachés.

Ils étaient qualifiés, dans les pièces d'accusation, de sorciers, devins, faux prophètes, magiciens, etc. A l'instruction, un témoin avait reconnu avoir recours à l'un d'eux pour découvrir des trésors; un autre s'était adressé à eux pour obtenir sa guérison, car « il se plaignait qu'il venait toutes les nuits chez luy un esprit qui le tourmentait beaucoup : que cet esprit paraissait sous la forme d'un coq qui lui gratait le ventre ».

Une perquisition judiciaire effectuée au domicile des inculpés amena la découverte et la saisie de nombreux objets, livres, papiers et grimoires, parmi lesquels : *Les Œuvres magiques de Henry Cornille Agrippa*, Liège 1788 ; *L'art de commander les esprits célestes, aériens, terrestres et infernaux*, suivi du *Grand Grimoire de la Magie noire*, du D^r Karter ; *Le Petit Albert* ; *Le Secret des Secrets de nature* ; *Le grand Pentacle de Salomon*, et parmi les objets, des morceaux de crâne humain, une patte de berrichon (roitelet), des ossements d'oiseaux fixés sur parchemin vierge, des pactes avec le démon, des creusets. etc., etc., et enfin, des formules de conjurations,

d'oraisons, de procédés magiques divers, parmi lesquelles il faut citer spécialement celles ci-après :

1^{re} Exorcisme du sel.

Bénédictio de l'eau bénite.

Conjuration à Lucifer.

Secret pour conjurer les esprits.

Secret pour faire ouvrir la terre là où il y a des trésors.

Secret de la pierre et mantille pour trouver de l'argent caché.

Moyen facile pour avoir de l'argent.

Secret pour quand vous trouverez de l'argent caché dont les esprits ont la garde.

Conjuration très forte pour tous les jours et toutes heures tant de jour que de nuit pour les trésors cachés tant par les hommes que par les esprits de la Légion basse.

Conjuration pour faire venir les esprits de l'air ou anges rebelles ou dominateurs de l'air.

Secret pour « tirer à la mellise ».

Autre secret pour « tirer à la mellise ».

Aspersion de l'eau bénite sur le sel.

Secret avec la manière pour avoir et faire obéir les esprits infernaux et rebelles contre nous et pour avoir l'ouverture des trésors cachés.

Secret des esprits.

Autre secret pour le rennoir (ou vennoir ?) des esprits de l'air et anges dominateurs.

Oraison de saint Cyprien.

Oraison pour conjurer toutes sortes d'armes.

Etc., etc.

Je crois intéressant de donner ci-après la reproduction de quelques-uns de ces grimoires et formules. On y lit des mots à consonnance latine, mais incompréhensibles, ainsi que des mots déformés de la même langue.

Secret pour châtier les insolents.

Il faut couper, le samedi matin avant le soleil levé, un bâton ou rameau de coudre (1) franche d'un an, disant : « Je te coupe, rameau de cet été, au nom de celui que j'ai délibéré de mutiler. » Puis mettre une couverture dessus la table, disant : « † *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* » Dites cela trois fois, avec ce qui suit : « Et in Intedroch † Mirroch † Esenothoth † Bern † Barec † Maaroth †. » Dites ensuite : « Sainte Trinité, punissez celui ou celle

(1) Noisetier.

qui m'a fait ce mal et l'ôtez par votre grande justice † Eson † Elion † Et Maris † ». Et les derniers mots, frappez la couverture de votre rameau ; et la personne que vous désirez frapper recevra les mêmes coups. L'on entend par la couverture un habit ou un autre tapis, et il faut savoir le nom de la personne insolente.

Pacte avec le diable, écrit sur parchemin vierge, et signé du sang du contractant :

Je promets au grand Lucifuge de l'indemniser dans vingt ans de tous les trésors qu'il me donnera, en cas qu'il face en toutes choses ma volonté et tout ce que ma tête pourra, porté en foi de quoy je me suis signé.

JOSEPH JEAN MIGNARD.

Voici les noms de Jésus-Christ. Quiconque portera sur soi tant sur la terre que sur la mer sera préservé de toutes sortes de dangers et de périls, qui les dira avec foi et dévotion.

Trinité † Agios † Sother † Messie † Emmanuel † Sabaoth et Adonay † Athanathos † Jésus † Pentagna † Agiagon † Ischiros † Eleison † O Theos † Tetragrammaton † Elie † Saday † Aufe † Grand homme † Vue † Fleur † Source † Sauveur † Alpha † et Omega † Premier né † Sagesse † Vertu † Consolateur † Chemin † Vérité † Vie † Médiateur † Médecin † Salut † Agneau † Brebis † Veau † Espérance † Bellier † Lion † Veue † Bouche † Parole † ou Verbe † Splendeur † Soleil † Gloire † Lumière † Image † Pain † Porte † Pierre † Epoux † Pasteur † Prophète † Prestre † Saint † Immortel † Jésus-Christ † Père † Fils † Homme † Dieu † Agios † Résurrection † Michios † Charité et Eternité † Créateur † Redempteur † Unité † Souverain † Bien † Evain †

Ici sont les noms de la sainte Vierge :

Vie † Vierge † Fleur † Nuée † Reine † Théotokos † Toute † Silencieuse † Impératrice † Pacifique † Maitresse † Terre † Naissance † Fontaine † Puits † Chemin † Femme † Aurore † Lune † Soleil † Porte † Maison † Temple † Bienheureuse † Glorieuse † Pieuse † Bonne † Principe † Fin † Ecole † Echelle † Estaille † Servante † Grape † Vigne † Tour † Vaisseau † Rédemptrice † Libératrice archa † Lis † Cinamoine † Génération † Femme † Amie † Vallée † Vallon † Trompette † Epine † Belle pierre † Mère † Alana † Bien faite † Rose † Porte bénie † Libur † Ville † Colombe † Grenade † Tabernacle † Grande † Marie † Ainsy soit-il † Ainsy soit-il †

En l'honneur de Dieu et du bienheureux saint Cyprien. Rendons grâces à Dieu. Ainsi soit-il.

Si quelqu'un porte cette sainte oraison sur lui, ne sera pas tué.

ni blessé, et sy l'on la met sur une femme en douleurs d'enfant, elle enfantera d'abord. On en a vu l'expérience sur un mouton et sur un bœuf ; le boucher n'a jamais pu les tuer pendant qu'il avait la susdite oraison sur lui.

Adonay † † † † †

Principium † finis † auxilio † sapientia † veritas † spes † paracletus †
 agesum qui sum † fons mediator † agios † avis † vinculum † spes
 suat † engularis petra † alma sponsa † sponsus † amen jesus †

Cette sainte oraison fut apportée par un ange à Charles empereur quand il livrait bataille pour être vainqueur de ses ennemis. Amen Jesus.

Quiconque portera sur lui cette oraison sera garanti de tous dangers et périls.

Pendant que l'on porte cette oraison, l'on est sous la garde et protection des saints archanges Michel, Gabriel et Raphaël, de tous les saints et élus de Dieu ou prédestiné par tous les ordres des bienheureux saints et pour ce voyageur qui a été crucifié.

Faites, ô mon Dieu, mon souverain bien, que moi, qui suis votre créature, sois délivré de toutes mauvaises actions, de tous périls, de tous maux, de la langue et de l'œil pernicieux de mes ennemis qui cherchent à me perdre et me détruire. O Dieu le père, tout-puissant et éternel, délivrez-moi de tous les dangers qui m'environnent comme vous avez délivré les trois enfants Sidrac, Anisaac et Addenago de la flamme du feu. Délivrez aussi votre serviteur de tous périls et dangers tant de l'âme que du corps.

Oraison de saint Augustin adressée au saint Esprit, que l'on dira pour avoir Révélation :

O mon Dieu, soyez-moi propice, à moi dis-je, qui ne suis qu'un indigne et misérable pécheur ; daignez me conserver et être continuellement avec moi tout le cours de ma vie, tant la nuit que le jour. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, ayez pitié de moi et m'envoyez pour me secourir votre saint Michel Archange pour me défendre et protéger dans tous mes maux et périls. Bienheureux saint Michel, délivrez-moi de tout péril et même de celui du terrible jugement de Dieu. O bienheureux saint Michel Archange, je vous en conjure par la grâce que vous avez méritée par Notre-Seigneur-Jésus-Christ, fils unique de Dieu, de me délivrer aujourd'hui du danger de la mort. Saint Gabriel, saint Raphaël, tous les saints Anges de Dieu, secourez-moi, je vous en conjure, tous tant que vous êtes des vertus des cieux, de m'accorder votre secours et votre pouvoir, afin qu'aucun de mes ennemis, tant petits que grands, en un mot tels qu'ils puissent

être, ne me puisse faire sentir les traits de sa malignité ni de sa vengeance, ni sur les chemins, ni dans l'eau ni par le feu, ni qu'il me procure aucune mort subite, ni qu'il puisse en un mot m'être contraire, soit que je dorme, soit que je veille. Voici † la croix du Seigneur ; fuyez donc et disparaissez, vous tous mes ennemis qui cherchez à me perdre. Le lion de la tribu est victorieux. Race de David, Alleluia. Sauveur du Monde, sauvez-nous, vous qui nous avez rachetés par l'effusion de votre propre sang sur l'arbre de la croix ; nous vous supplions très humblement, ô mon Dieu, de nous secourir. Agios, Otheios, Agios, Ischyros, Agios, Athanatos, Eleison, Himas ! Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous ! Croix adorable de Jésus-Christ, sauvez-nous ; Croix de Jésus-Christ, protégez-nous ; Croix de Jésus-Christ, défendez-nous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Formule de conjuration pour « tirer à la mellise » :

Et concus mas Babylonis : Que ce billet noir se consomme blanc comme Babylonis.

Je te conjure, billet noir, de la part du grand Dieu vivant. Tu n'auras aucun pouvoir sur moy non plus que le diable n'a eu de pouvoir sur la sainte Hostie quand le prestre a prononcé ces parolles : Est enim corpus meum.

Vous aurez la conjuration dans la manche gauche ; la tirer de la main gauche et faire le signe de croix de la main droite, disant :

« Et concus mas Babylonis : Que ce billet noir soit consommé blanc comme Babylonis. »

Les papiers de l'un de ces sorciers portaient les prédictions suivantes applicables aux années ci-après :

En 1755 : Grand tremblement de terre.

En 1790 : La colère de Dieu sur la terre.

En 1800 : Je ne serai connu que d'un petit nombre.

En 1840 : Il n'y aura pasteurs.

En 1888 : Un homme extraordinaire paraîtra.

En 1899 : Les infidèles reconnaîtront leurs dieux.

En 1909 : Le grand flambeau s'éteindra, et il n'y aura plus qu'un seul peuple et un seul troupeau.

C. FRAYSSE.



TRADITIONS ET SUPERSTITIONS
DE LA HAUTE-BRETAGNE

LXXIX

CROYANCES DIVERSES DE FOUGÈRES

Saint Guilfort ou Guinefort. — Il y a, aux environs de Fougères, une petite chapelle très ancienne, placée sous l'invocation de saint Guilfort.

Quand un malade est à l'extrémité, neuf personnes, parentes ou amies, vont faire une neuvaine à saint Guilfort : « Pour la Vie ou pour la Mort », c'est-à-dire pour que le malade guérisse ; ou s'il ne peut revenir à la santé, pour qu'il meure plus vite.

Ces neuf personnes allument chacune un cierge ; elles s'en reviennent après avoir fait leurs prières, et l'on prétend que ces prières sont toujours exaucées.

Il existe aussi, à propos de cette chapelle, une attrape que les enfants et les habitants de Fougères manquent rarement de faire aux étrangers.

Ils leur disent que la colonnette de gauche de la porte sent la violette, et profitent de leur crédulité pour leur cogner la tête contre la pierre.

(*Caroline Mazure. Fougères, 1871.*)

Enfants sur le reposoir. — Le jour de la Fête-Dieu, dès que le Saint-Sacrement eut quitté le tabernacle d'un reposoir, je vis une femme en monter précipitamment les marches, et asseoir un petit enfant à l'endroit où le Saint-Sacrement avait été posé (1870).

On croit à Fougères que cette pratique fait marcher les enfants qui tardent à le faire.

(*Caroline Mazure. Fougères.*)

Neuvaines. — Pour faire une neuvaine, on rassemble neuf personnes qui vont ensemble à l'église. Il faut neuf jeunes filles si c'est une jeune fille ; neuf femmes, si c'est pour une mère de famille ; neuf hommes, s'il s'agit d'un homme.

(*Caroline Mazure. Fougères.*)

Enterrements. — Pour les enterrements, ils se faisaient aussi suivant le sexe du mort.

Un homme était porté par quatre hommes ; une femme mariée, par quatre femmes ; une jeune fille, par quatre jeunes filles vêtues de blanc.

On faisait même porter les enfants par des petits du même âge, mais quand j'étais à Fougères, en 1870, on commençait à ne plus faire porter les enfants par d'autres, parce que ceux-ci, trop faibles, avaient fait tomber, en pleine rue, un petit enfant mort, dont la châsse (cercueil) s'était ouverte en tombant.

Les morts étaient portés à bras, le cercueil posé sur des serviettes dont les porteurs tenaient les bouts. Les tout petits enfants étaient ordinairement portés sous le bras par deux jeunes filles en blanc, qui se relayaient l'une l'autre.

A l'église, pendant la cérémonie de l'enterrement, à Fougères et aux environs, on distribuait à tous les assistants, hommes et femmes, des cierges payés par la famille, qu'ils devaient tenir allumés tout le temps de l'office.

Une fois l'office terminé, les uns laissaient leurs cierges à l'église, mais quelques avares les emportaient chez eux.

Envies. — On croit à Fougères que, non seulement les enfants peuvent se ressentir des envies de leur mère pour les choses comestibles, mais encore pour des objets divers inanimés qui ont pu avoir de l'influence sur eux.

Ainsi, l'on racontait que l'enfant de M^{me} B... (femme du procureur impérial — 1869) portait sur le bras une grande fleur rouge, parce que sa mère avait désiré une robe de cette couleur, que son mari avait refusé d'acheter, la trouvant trop voyante.

Une autre femme enceinte, ayant trop regardé la Tête Noire, enseigne d'une auberge devant laquelle elle passait tous les jours, eut un enfant nègre.

Le pape avait donné à l'église Saint-Sulpice les reliques de sainte Viviane, martyre ; cette sainte est représentée par une charmante statue de cire, qui a les mains jointes sur la poitrine. Tout le monde de Fougères accourut voir la nouvelle sainte. Une femme grosse, qui l'avait regardée trop attentivement, mit au monde une jolie petite fille, dont les mains étaient sans mouvement, comme paralysées.

Les commères prétendirent que sa mère avait trop considéré sainte Viviane, dont les mains sont immobiles, et que leur paralysie venait de là.

(*Caroline Mazure, 1871.*)

Chevaliers de Saint-Louis. — L'hôpital Saint-Louis, de Fougères, reçoit des vieillards hospitalisés qui sont revêtus d'un uniforme.

Aux grands enterrements riches, ces vieillards font partie du cortège, où ils portent des cierges.

Le peuple les appelle, par moquerie, les Chevaliers de Saint-Louis.

Les Louisets. — Il y avait autrefois, à Fougères et dans les environs, une secte religieuse ; on appelait ceux qui en faisaient partie les Louisets et les femmes les Louisettes. Il paraît qu'ils appartenaient à l'église française de l'abbé Châtel, et étaient assez nombreux dans le pays ; mais on pense que cette petite église a complètement disparu maintenant.

Mariage. — A Fougères, la mariée est toujours habillée par sa tailleuse. Le soir des noces, au moment de se déshabiller, elle partage les fleurs d'oranger de son bouquet entre toutes les jeunes filles qui ont assisté à son mariage ; on dit qu'elles sont sûres ainsi de se marier dans l'année.

Mousse crapaudine. — On est persuadé à Fougères que la mousse crapaudine, qui croît sur certains arbres et qu'on trouve dans la forêt, est un remède infailible contre les contusions.

On bat un blanc d'œuf, que l'on met dans un linge, avec un peu de mousse crapaudine, et l'on pose le tout sur la partie malade, pour passer la nuit.

Le lendemain, l'humidité du blanc d'œuf a délayé la couleur rougeâtre de l'écorce, et les bonnes gens disent que c'est le mauvais sang, que la vertu de la mousse crapaudine a fait sortir.

(*Caroline Mazure*, Fougères, 1870.)

LXXX

LE CHANT DES OISEAUX

DANS LA LOIRE-INFÉRIEURE

Mésange. — Les paysans de la Loire-Inférieure prétendent que la mésange dit :

Huit écus ! huit écus !

et quand ils l'entendent chanter, ils disent :

« Voilà la mésange qui gage sa servante. »

Hiboux et Chouettes. — A Vallet, on dit que les hiboux crient, la nuit, dans les bois :

« Où est-il, le chemin pour aller au Loroux ? »

et que les chouettes répondent :

« Par ici ! »

(*Mélanie Février*, de Vallet, 1865.)

Rossignol. — Le rossignol dit, en parlant de sa femme :

« Je l'ai tant battue,
Tu, tu, tu !
Je n'la tattrai plus,
Pu, pu, pu !.....
Rien qu'un petit peu

(*M. Pierre Vaugeois.*)

Merle :

C'est un fameux coquin
Qu'Cyprien

(*M. l'abbé Lechat*, 1846.)

Tu te tues,
P'tit bonhomme ;
Tu te tues,
Tu te tues.

Coqs. — Les femmes de la campagne reconnaissent leurs coqs à la voix, et prétendent qu'ils disent toujours quelque chose en chantant.

Une femme de Saint-Herblain nous disait que les siens chantaient :

Le 1^{er} : Guette à la rotte ! (Veille à la route !)

Le 2^e : Chacun son pot.

Le 3^e : Mon parapluie !

(*Veuve Baully*, de Saint-Herblain, 1847.)

On dit, en général, aux enfants, que les coqs disent :

Coquelico !
J'ai mal au dos !

(Loire-Inférieure)

MARIE-EDMÉE VAUGEOIS.

LES JURONS

II

PAYS DE FOUGÈRES

Au pays du *Coglais* (paroisses N.-O. du pays de Fougères) les principaux jurons, les jurons *courants* (je ne parle pas des exclamations dites « blasphèmes »), les jurons enfin qui, tout en n'étant pas d'habitude entendus dans les bouches bien élevées, ne sont cependant pas « des péchés », sont, depuis des siècles, je pense, les suivants :

Bigre ! — Bougrè ! — Bougrè d'chien ! — Bougrè de mâtein ! — Bougrine ! — Bourgè de bouрге ! — Boufré ! — Bon sang ! — Bourrique de chien ! — Bordel ! — Bordel de chien ! — Bon sang d'bon sang ! (ou *sens* !) — Bon sang d'la vie ! — Bon sang d'mâtein ! — Crè nom ! — Crè nom d'un chien ! — Crè mâtein ! — Crè nom de nom ! — Crè nom dèd là ! — Cristi ! — Cristi d'cristi ! Cristi d'chien ! — Diàb' m'empue ! — Dianque ! — Foutù nom dèd là ! — Foutù nom d'un chien ! — Maoudit démon ! — Maoudit d'maoudit ! — Nom dèd là ! — Nom de nom ! — Nom d'un chien ! — Nom dèd sou ! — Nom de zò ! — Nom d'une pipe ! — Nom d'un pètard ! — Pètard de nom d'un chien ! — Pètard de sort ! — Pùtin d'sort ! — Pùtin d'pùtin ! — Sacrédi ! — Sacrédié ! — Sacré nom ! — Sacré nom d'un chien ! — Sacré nom dèd là ! — Sacré nom dèd'sou ! — Sacré nom de nom ! — Sacré mâtein ! — Sacré bougrè ! — Sacré tonnerre ! — Sacré bonsoir ! — Sacré mille bonsoirs ! — Sacré nom d'une pipe ! — Sacré mazette ! — Sacré bordel ! — Sacré hordel de bordel ! — Sargè nom de nom ! — Sargè nom d'un chien ! — Sargè mâtein ! — Sargè mazette de mazette ! — Satir nom ! — Satir nom dèd là ! — Satir mâtein ! — Satir mazette de chien ! — Safrè nom ! — Sargè bouрге ! — Safrè boufré ! — Sapristi d'chien ! — Sapristi d'mâtein ! — Sargèdi ! — Satré nom de nom ! — Sacré sans juré !... etc... etc.

Et une multitude d'autres *mélanges*, *diminutifs*, *multiplications* par « cent », « mille » ou « dix mille », *adoucissements*, etc., de ces expressions.

A. DAGNET.

CHANSONS DE LA HAUTE-BRETAGNE (1)

XXVII

BELLE MANON

— Préparez-vous, belle Manon,
Car c'est demain que nous partons
Pour faire le service de Bourbon,
C'est pour rejoindre la garnison,
C'est un plaisir,
Ainsi vous n'avez qu'à me dire
Si vous prétendez de me suivre.

— Comment veux-tu que j'aile à l'armée,
Moi qui ne suis point fille effrontée ?
Là vous pourriez m'y délaissier,
Moi qui serais bien affligée,
Je crains beaucoup,
Mais il y a beaucoup à craindre,
Moi qui serais beaucoup à plaindre.

— Hélas ! la belle, que risquez-vous ?
Moi qui n'aimerai jamais que vous !
Moi qui pense toujours à vous !
Tout mon amitié est en vous !
Si vous voulez,
Si vous voulez vivre en boutique,
Je vous apprendrai le trafique.

— Pour trafiquer, mon cher amant,
Il faut avoir l'esprit présent,
Il faut connaître aussi l'argent
Aux Français comme aux Allemands.
Je crains beaucoup,
Je crains beaucoup et j'appréhende,
Moi qui n'ai jamais rien vu vendre.

(1) Cf. t. XXI, p. 16.

XXVIII

LA MEUNIÈRE

— Bonjour, belle meunière,
Comment va ton moulin ?
Je viens te voir, ma chère,
En passant mon chemin.

Que tu m'as l'air friponne,
Tes yeux sont amoureux,
Viens vite que je te donne
Un baiser ou bien deux.

— Monsieur, par vos manières
Pour qui m'y prenez-vous ?
Pour une aventurière
Qui n'attend qu'après vous ?

Monsieur, ployez vos bagages,
Filez votre chemin,
Car moi dans mon village
J'ai un garde-moulin.

(Chanté par Victorine Mezières, de Combour.)

F. DUINE.

XXIX

CHANSONS DE CONSCRITS DE NANTES

Ah ! si je pars pour un si long départ,
C'est pour trois ans pour servir la patrie,
Ah ! si je pars pour un si long départ,
C'est pour trois ans, pour servir les remparts.

Tra la la la (bis),
Entends-tu la retraite et le tambour qui bat (bis) ?

Amis de la victoire,
A travers les lauriers,
Chantons amour et gloire,
Prenons un doux baiser.

Le tambour bat,
Adieu, ma mignonne ;
Le tambour bat,
Adieu, je m'en vas. } (bis).

MARIE-EDMÉE VAUGEOIS.



BIBLIOGRAPHIE

E. Galtier. — *Contribution à l'étude de la littérature arabe-copte*, Le Caire, Imprimerie d'Institut français d'archéologie orientale, 1905, 117 p. in-4°.

Le volume que publie M. E. Galtier, membre de l'Institut français d'archéologie au Qaire, est une précieuse contribution, non-seulement à l'étude de l'arabe et du copte, mais aussi à celle des traditions populaires et de la littérature comparée. On s'en convaincra par la table des chapitres qu'il comprend.

I. *Extrait de la vie arabe de Chenoudi (Sanutius)*, le moine fanatique bien connu par les travaux de MM. Revillout et Amélineau. — II. *Vie de S. Tarabô* qui, comme S. Hubert, passe en Egypte pour guérir de la rage. Son nom est probablement dérivé du grec Thérapon. La rage est exercée par un esprit impur que le saint expulse du corps du malade. — III. *Actes de S. Victor, fils de Romanos*. Le rapport signalé (p. 27) entre le récit du martyre de S. Macaire, fils de Basilides, et celui de Victor s'explique aisément : d'après le synaxaire arabo-jacobite (II du mois de tout), S. Macaire était cousin de S. Victor, leurs mères étant sœurs (1). — IV. *Histoire de s. Basilios et du Serpent*. Un homme emprunte à son parrain quarante dinars en lui laissant en gage un serpent ordinaire que S. Basilios a transformé, pour un an, en serpent d'or avec une tête d'émeraude et des yeux de rubis. L'année écoulée, le parrain, poussé par l'avidité et conseillé par sa femme, refuse de rendre cet objet précieux, mais le reptile reprend la vie. — V. *Le miracle de Théodore et d'Abraham*. M. Galtier donne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque khédiviale du Qaire (*Kitâb morchid ez zoudr* de Mouaffiq eddin El Khazradji), une version plus ancienne d'une légende dont nous ne connaissions le texte arabe que par une citation d'Ibn Khallikân. Il s'agit d'un récit dont j'ai étudié les diverses recensions dans la *Revue des Traditions populaires* (2). M. Galtier qui s'était déjà occupé de cette légende (3) a fait connaître l'existence d'un texte grec, signalé aussi par les Bollandistes (mais postérieurement à mon article) et qui est évidemment la version primitive de la légende. — VI. *La légende de S. Georges*. — VII. *La légende d'Eustache Placidus*. Au conte kahyle que cite l'auteur il faut ajouter un

(1) Cf. mon édition du *Synaxaire arabo-jacobite*, mois de tout et de babeh, *Patrologia orientalis*, publiée par MM. Graffin et Nau, t. I, fasc. III, Paris (1904), p. 255-257.

(2) T. IX, p. 14-31, 1904, *Le prêt miraculeusement remboursé*.

(3) *Romania*, 1900.

autre conte berbère que j'ai recueilli dans le dialecte des K'çour du Sud oranais (1). J'ai établi ailleurs le rapport qui existe entre ce conte, le roman ébionite des *Reconnaisances* (2) et un conte libétain. Mais j'ai changé d'opinion relativement à son origine : je l'avais d'abord cru de provenance juive, en raison d'une version publiée par M. Israël Lévi. Contrairement à cette idée, partagée également par M. Chauvin (3), je crois que ce conte appartient au cycle des enlèvements et des reconnaissances qui forment le sujet de la Moyenne et de la Nouvelle comédie grecque et de la comédie latine et dont nous avons des spécimens dans les contes grecs des v^e et vi^e siècles ainsi que dans celui d'Apollonius de Tyr (4). — VII. *La littérature populaire des Coptes*. Sous cette rubrique, M. Galtier étudie plusieurs récits traduits par M. Amélineau (5).

Il a parfaitement raison de contester l'origine égyptienne de ces légendes : elles sont de provenance étrangère, grecque en général, et n'ont d'égyptien que les détails de mœurs qu'y ont introduits, volontairement sans doute, les traducteurs et les remanieurs. Mais elles n'en sont pas moins populaires; autrement on ne s'expliquerait pas qu'elles aient duré pendant des siècles et qu'elles aient, en outre, été traduites en arabe lorsque l'usage du copte, comme langue parlée, tendait de jour en jour à se restreindre en attendant qu'il disparût complètement. La légende : *Comment le royaume de David passa aux mains du roi d'Abyssinie* est étudiée avec grand soin. C'est une variante de l'histoire de la reine de Saba, mais une variante chrétienne comme je crois l'avoir établi ailleurs (6). Aux indications réunies par M. Galtier je crois devoir ajouter les suivantes. Le roman éthiopien (*Kebr-Nagast*) a été publié et traduit par M. Bezold (7), mais la plupart des chapitres relatifs à la reine de Saba étaient déjà connus par la publication de M. Prætorius (8) dont la traduction a été mise en italien par M. Gabrielli (9) et résumée par M. Deramey (10). Mais plus anciennement, le P. Paez lui accordait une place dans son histoire écrite en 1620 (11). Quant à la forme réellement populaire de cette légende, on en trouve la trace bien avant d'Abbadie (cité p. 85, note 3), car en 1540 le P. Alvarez mentionnait les

(1) Cf. mes *Contes berbères*, Paris, 1887, in-18, n. LIV, *Le roi et sa famille*, p. 109-111 et notes, p. 203.

(2) Cf. mes *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 243-249.

(3) *La recension égyptienne des Mille et une nuits*, Bruxelles, 1899, p. 70-71.

(4) On trouvera le texte arabe du *Synaxaire* (cf. p. 68-69) avec quelques variantes dans le fasc. III du t. I de la *Patrologia orientalis*, p. 300-303.

(5) *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, Paris, 1888, 2 v. in-18.

(6) *Deutsche Literaturzeitung*, 1906, in 8, col. 473-476.

(7) *Kebr Nagast, die Herrlichkeit der Könige*, Munich, 1905, in-8. L'introduction contient (p. XLIV-LI) le texte arabe traduit par M. Amélineau.

(8) *Fabula de Regina Sabæa apud Aethiopes*, Halle, a. s. 1810, in-8 (avec trad. latine).

(9) *Fonti semitiche di una leggenda salomonica*, II, Rome, 1900, in-8, p. 34-37.

(10) *La légende de la reine de Saba*, Paris, 1894, p. 10-19.

(11) *Historia de Ethiopia*, t. I, p. 29-32, ap. Beccari, *Rerum æthiopicarum scriptores*, t. II, Rome, 1903, in-4.

souvenirs qui, à Aksoum, se rattachaient à la reine de Saba (1). Tout récemment, M. Littmann publiait, d'après une communication du missionnaire suédois Sundstrom, une version en tigré (2) dans laquelle l'histoire de la reine de Saba est singulièrement mêlée avec trois autres : celle du serpent Aroué, celle de l'arrivée des neuf saints, enfin celle de l'obélisque d'Aksoum. Si la princesse va trouver Salomon, c'est pour obtenir la guérison de son pied transformé en sabot d'âne lorsqu'il a été touché par une goutte du sang du dragon (Aroué) auquel elle a été exposée et dont les neuf saints l'ont délivrée. Les sources rabbiniques, mentionnées par M. Galtier, sont données plus au long par M. Gabrielli (3). Ce dernier cite aussi le fragment copte que M. Ermann a fait connaître (4), et où l'on peut rencontrer, malgré la mutilation du texte, un trait qui manque dans les autres versions musulmanes ou chrétiennes : Pour soumettre à ses désirs la reine de Saba, Salomon lui fait boire une coupe de vin dans laquelle il a jeté son anneau. M. Galtier a également raison de voir dans la seconde partie du conte suivant, *Histoire du roi Arménios*, un emprunt à la légende d'Œdipe : aux sources qu'il cite (en laissant de côté les interprétations mythiques de Bréal et de Comparetti) on peut ajouter une série d'articles de Littré : *Légende sur le pape Grégoire le Grand*, à propos du texte publié par Luzarche (5), le livre de Constans (6) et son édition du *Roman de Thèbes* (7). L'ouvrage se termine par un répertoire alphabétique des manuscrits chrétiens du fonds arabe de la bibliothèque nationale, qui rendra de grands services.

J'espère que ce court aperçu donnera au lecteur une idée de la variété des sujets traités dans le livre de M. Galtier et fera apprécier, en même temps que son érudition, la méthode et la précision de l'auteur.

RENÉ BASSET.

G. Jacob. -- *Erwähnungen der Schattentheaters in der Welt-Litteratur*, Berlin, Mayer et Müller, 1906, in-12, 49 p. et 1 planche (tirée à 150 exemplaires).

Cette élégante plaquette nous présente la troisième édition de la bibliographie consacrée par M. le Dr G. Jacob, professeur à l'Université d'Erlangen, aux ouvrages relatifs aux ombres chinoises et à Qara-Gueuz. J'avais déjà indiqué, dans la *Revue des Traditions populaires*, tout le bien que je pen-

(1) *Verdadeira Informaçao*, Lisbonne, 1889, ch. XXXVI, p. 27 : Stanley of Alt Jerney. *Narration of the Portuguese embassy to Abyssinia*, Londres, 1881, Hakluy-Society, p. 70-78.

(2) *Bibliotheca abessinica* I. *The legends of the Queen of Sheba in the tradition of Azum*. Leyde, 1904, in-8.

(3) *Op. laud.* 1^{re} partie. Rome, 1900, p. 18-24.

(4) *Bruchstücke Koptischer Volks litterature*, Berlin, 1897, in-8. — Gabrielli, II, 31.

(5) *Histoire de la langue française*, 2 vol. in-12, Paris, 1873, t. II, p. 170-269.

(6) *La légende d'Œdipe*. Paris, 1880, in-8.

(7) Paris, 1890, 2 vol. in-8.

sais de cette publication : je ne puis que renouveler les mêmes éloges à cette troisième édition. Rarement bibliographie a été plus complète, et ce n'est pas un mince mérite quand on songe qu'elle a nécessité des recherches dans les littératures les plus diverses. Je ne trouve à y ajouter — et encore l'addition est-elle de peu d'importance — qu'une mention : Hadiot, *Tripoli d'Occident*, Paris, 1892, in-12, p. 286-287 (Quaraquous, *sic*).

Les passages relatifs à Qara-Gueuz, dans un livre que M. Jacob a signalé (p. 30), sans avoir pu le consulter (Lux. *Trois mois en Tunisie*, Paris, 1882), occupent les pages 94-104 : Description du théâtre de Karrageuss (*sic*). Il m'a été impossible de vérifier ce qu'en disent Paul Arène, *Vingt jours en Tunisie* (Paris, 1884), et Jacquinet d'Oisy, *Autour du ramadan tunisien* (Paris, 1887), ouvrages également inaccessibles à l'auteur et qui ne se trouvent pas à Alger.

La brochure est ornée d'une planche représentant les inscriptions du prétendu tombeau de Qara-Gueuz à Brousse.

RENÉ BASSET.

D^r Curt Prufer. — *Ein ägyptisches Schattenspiel*, Erlangen, lib. Mencke, 1900, xxviii-151 pages in-8.

L'histoire des ombres chinoises en Orient a donné lieu, depuis quelques années, aux recherches de plusieurs savants, au premier rang desquels il faut placer M. le D^r Georg Jacob. J'ai déjà eu l'occasion de signaler quelques-unes de ces publications : c'est sous son inspiration que vient de paraître le volume de M. Curt Prufer. Le texte qui est reproduit ici a été dicté au Qaire à ce dernier et traduit par lui.

Le tableau qu'il trace du théâtre où l'on joue ces scènes populaires est pittoresque : « Dans le marché aux poissons, au Qaire, se trouve, dans le voisinage de maisons mal famées, un petit café. Si on y pénètre la nuit, par une entrée enfumée, on arrive à une petite salle basse, rectangulaire : à mi-hauteur des murailles sont appliquées des galeries en bois. En face de l'entrée, contre le mur du fond, on a dressé une scène qui est cachée par un rideau. Sur les galeries et au-dessous, sont assis, étroitement serrés, nombre de gens appartenant pour la plupart aux plus basses couches de la population, des âniers, des charretiers, des portefaix, qui fument là imperturbablement leur pipe de hachich. Les gens appartenant à des classes plus élevées n'oseraient pas, par respect pour leur bonne réputation, se laisser voir dans le *was'a* (nom du quartier). Seulement, rarement, un Européen s'égare parfois dans ce café. C'est, à ma connaissance, le seul théâtre fixe des *Khaïal edh dhill* (ombres chinoises).

« Quand se lève le rideau sur lequel est représenté un paysage avec des arbres et un ruisseau, on voit, fortement tendue, une pièce blanche del *chach* (sorte de mousseline). Derrière est une lampe (*chi'le*), consistant en une coquille dans laquelle brûle une mèche de coton bien huilé qui répand une vive lumière. La lampe est placée entre l'impresario et les figures comme dans le jeu turk de Qara-gueuz ; il les pousse contre le drap avec des

bâtons en bois : c'est avec eux également qu'il les fait mouvoir » (p. v-vi). Quant au répertoire, il est de deux sortes : l'une plus populaire pour la langue et les obscénités ; l'autre, plus littéraire, moins grossière : c'est de celle-ci que dérive la première, suivant M. Curt, qui a eu entre les mains, mais pour peu de temps, un recueil manuscrit relativement ancien où les scènes étaient traitées sous une forme poétique comme dans l'ouvrage d'Ibn Danyal que M. Jacob nous a fait connaître d'après le manuscrit de l'Escurial (1).

L'auteur donne ensuite un aperçu de quelques pièces (*li'b*) et chacune se divise en *fas'l* (acte) (2). Une observation assez curieuse, c'est que, à l'encontre de ce qui a lieu dans le Qara-gueuz turk, nous ne trouvons pas dans les *Khaïal edh dhill* les types traditionnels qui reviennent continuellement. Les personnages sont particuliers à chaque pièce. Toutefois, avant de conclure définitivement, il sera nécessaire d'en posséder un plus grand nombre. Dans celle qui est publiée ici, le *meqaddim* est le personnage favori du spectateur qui y voit sa propre image, celle du petit bourgeois du Qaire, innocemment spirituel aussi facilement réjoui qu'abattu profondément, un peu rancunier, cupide et assez médiocrement musulman. Il se laisse aisément duper par le filou copte, moins par sottise que légèreté. La contre-partie est le prêtre copte, *Menagge*, qui est représenté comme un coquin accompli. Pire encore est peut-être son fils Boulous (Paul) qui, bien qu'enfant, est un véritable modèle de perdition morale (3) ; il vole, trompe et n'hésite pas à se faire l'entremetteur de sa sœur Alam. Celle-ci, du reste, serait en passe de devenir une voleuse ou une prostituée si, Ta'adir, Turk et ivrogne, mais au fond bon musulman, ne la convertissait à l'islam et ne la ramenait ainsi dans le droit chemin. A la fin de la pièce, lorsque, au cours du pèlerinage, la caravane où tous deux se trouvent est pillée par les Bédouins, Alam prononce la prière suivante qui contraste singulièrement avec le reste de la pièce (4) :

O prophète, je suis venue, désireuse de te satisfaire ; puisses-tu me pardonner !

Je suis entrée dans le domaine sacré pour contempler

La lumière de ton visage beau et brillant.

O prophète, celui qui se dresse et vient à toi,

Désireux de te satisfaire, pardonne-lui.

(1) *Al Mutayyam, ein arabischer Schauspiele für die Schattenbühne bestimmt*. Erlangen, 1901, in-8.

(2) Dans l'appendice, *Das ägyptische Schattentheater*, ajouté par M. Kern à l'intéressant mémoire de M. J. Horowitz (*Spuren griechischen Mimen in Orient*, Berlin, 1903, in-8° p. 98-104), on trouvera l'analyse de plusieurs pièces et épisodes des genres *lib el bit* (jeu du lit) : *lib el markib* (jeu du bateau).

(3) Cf. dans un recueil de contes arabes l'anecdote de l'enfant complice, *Nozha tal Odaba*, mss de la Bib. nationale de Paris, fds arabe 3957, f. 64.

(4) Il ne faudrait pas, bien entendu, voir dans ce contraste une intention ironique comme celle qu'avait l'Arioste lorsqu'il commençait par une strophe dévote chacun des chants, même les plus légers, de l'*Orlando furioso*. . . .)

Intercède pour nous, au nom de tes compagnons et de tes parents,
 Au jour de la résurrection, pour faire cesser les inquiétudes.
 Sitté'Alam s'est faite musulmane et est venue te visiter.
 Jette sur elle un regard satisfait et bienveillant.
 Elle vivait dans la religion de son père, le prêtre.
 Que Dieu la dirige ! Elle lui sera entièrement reconnaissante.

La langue est purement populaire, surtout dans les deux premiers actes. Mais les pièces de vers trahissent une origine littéraire : on reconnaît assez nettement dans diverses pièces le *sari* et le *ramal* et un certain nombre de mètres modifiés mentionnés par M. Hartmann (1).

M. Jacob a commencé une série de publications sur les ombres chinoises dans les diverses littératures musulmanes : le livre de M. Curt Prüfer est une excellente contribution en ce qui concerne l'Égypte ; il est à espérer que cette collection s'enrichira d'ouvrages de même valeur.

RENÉ BASSET.

Jean Nicolaïdès. — *Contes licencieux de Constantinople et de l'Asie-Mineure*. Kleinbronn et Paris, Ficker, in-8°, de pp. xxxviii-217 (20 francs).

Ce volume, tiré à petit nombre, est le premier d'une collection destinée, disent les éditeurs, à fournir aux folk-loristes aussi bien qu'aux critiques littéraires un ensemble de documents populaires permettant d'élucider l'origine de toute une partie de la littérature qui va des *Fables milésiennes* aux facéties, aux fabliaux et aux nouvelles du moyen-âge et s'est perpétuée dans les récits licencieux de nombreux écrivains contemporains. Les contes sont au nombre de 70, et plusieurs présentent des parallèles avec ceux des pays variés qui se trouvent dans les *Kypria* et aussi avec ceux des conteurs français ; ceux-ci les donnent sous une forme plus atténuée. C'est assez dire que ce livre est de ceux qui doivent rester dans « l'enfer » des bibliothèques des traditionnistes, auxquels seuls d'ailleurs il est destiné.

P. S.

E. T. Hamy. — *La vie rurale au XVIII^e siècle dans le pays reconquis*. Etude de sociologie et d'ethnographie. Boulogne-sur-Mer, G. Haurain, in-8 de pp. 65.

Cette étude est à ajouter à la série des monographies locales, auxquelles on commence à accorder l'attention qu'elles méritent. Celle-ci a été en grande partie rédigée d'après les livres de comptes de fermiers des

(1) *Das arabische Strophengedicht*. Weimar. 1897.

environs de Boulogne. Il ne s'agit que d'une seule ferme ; mais les documents sont du plus grand intérêt, et ils donnent des détails sur la vie rurale au XVIII^e siècle, la culture, les rapports entre les maîtres et les domestiques. C'est un chapitre très curieux pour l'histoire des paysans de France dont on réunit trop rarement les matériaux. M. E.-T. Hamy a eu soin de noter les termes patois ou professionnels qu'il a rencontrés dans ces cahiers ; il les explique et les commente, parfois même à l'aide de chansons populaires ou semi-populaires, qui lui fournissent de curieuses descriptions du costume d'alors, dont il est peu probable qu'il existe des documents iconographiques exacts, si j'en juge par la rareté de ceux antérieurs à la Révolution, que j'ai rencontrés quand je me suis occupé des anciens costumes bretons.

P. S.

C. Fraysse. — *Le Folk-lore du Bugeois*. Recueil de Légendes, Traditions, Croyances et Superstitions populaires. Buge, R. Dangin, in-18, de pp. 11-193 (2 fr. 25).

L'auteur de ce volume est bien connu des lecteurs de la *Revue des Traditions populaires*, à laquelle il a donné depuis plusieurs années de nombreuses et intéressantes contributions. Ils y retrouveront, mais classés méthodiquement, plusieurs articles, et aussi bien des pages inédites. L'ouvrage se divise en deux parties. La littérature orale qui comprend les contes de la veillée, les légendes des monuments mégalithiques, les souvenirs véritablement curieux que la bataille de Buge a laissés dans les environs du lieu où elle se livra. On y trouve aussi des récits sur les anciens seigneurs, et toute une série de ces petites légendes locales, souvent très précieuses à divers point de vue, et que jusqu'à une époque assez récente on avait trop négligées. Une autre série est consacrée au monde fantastique. Les chansons ne sont représentées que par quelques types, et il en est de même des formulettes. Cette partie se termine par des blasons populaires. L'ethnographie traditionnelle forme les deux tiers environ du volume. On y trouve des détails nombreux sur les divers actes de la vie humaine, de la naissance à la mort. Les saints guérisseurs occupent un chapitre assez étendu, qui est complété par le culte des fontaines. La médecine, avec les conjurations qui s'y rattachent, est l'objet d'une importante étude, qui est suivie de notes sur la sorcellerie. Tout un chapitre est consacré aux pronostics de la température, aux croyances et aux pratiques agricoles, aux croyances diverses, aux talismans et aux présages. Le volume se termine par les anciennes coutumes et les redevances féodales. Ainsi qu'on le voit, M. F. a très consciencieusement étudié ce Folk-lore régional, et l'on peut classer son livre parmi les meilleures monographies qui aient paru dans ces dernières années.

P. S.

Charles Le Goffic. — *Les Bonnets rouges*, Paris, Tallandier, in-18, de p. 308, couverture illustrée par Malo Renault (3 fr. 50.)

Les Bonnets rouges dont M. Ch. Le Goffic parle dans ce roman historique sont bien antérieurs à la Révolution. Cette coiffure servit de signe de reconnaissance aux paysans bretons révoltés contre les seigneurs, et surtout contre le gouverneur de la Bretagne, M. de Chaulnes, qui traita si cruellement les bourgeois de Rennes et les manants. L'auteur dans son récit, très documenté et souvent dramatique, a enchâssé bien des traits de Folklore. Les paysans ne considéraient pas la Gabelle comme une institution, mais comme une entité, une façon de mère Gigogne engendrant continuellement des centaines de grands et de petits gabeleurs. Cette singulière conception était enregistrée dans l'article 6 du *Code Paysan*. Un jour les révoltés crurent la saisir en la personne d'une grande horloge à balancier, qui fut condamnée au supplice du feu. On voit paraître dans ce roman la singulière figure du P. Maunoir qui dramatisait et même illustrait ses sermons à l'aide de peintures qui représentaient les péchés capitaux, les fins dernières, etc. (Nous avons reproduit, t. VI, p. 99, un des tableaux dont Michel Le Nobletz s'était servi une trentaine d'années auparavant.)

P. S.

NOTES ET ENQUÊTES

**. *Ne jamais remettre à personne du petit lait gratuitement.* — Une laitière de Bressoux (Liège) me dit que dans son village aucun fermier ne donnerait *gratuitement* du *petit lait* ou *lait battu* à celui qui viendrait en demander, quoique cette nourriture soit exclusivement réservée aux porcs. On remet ordinairement 0,01 à la fermière qui vous donne alors autant de *petit lait* que vous en désirez, mais il faut le *payer*.

(Com. de M. Alfred Harou.)

**. *Le Folk-lore contemporain.* — Nous avons donné à diverses reprises des notes sur ce sujet. Un de nos collègues qui s'y intéresse tout particulièrement nous dit qu'il n'a relevé aucun fait se rattachant à cet ordre d'idées, dans les journaux de toutes opinions qu'il a lus pendant et depuis la période des inventaires, et il demande si quelqu'un a été plus heureux que lui.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

Tours. — Imprimerie PAUL BOUSREZ.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^o 7. — Juillet 1906

CONTES ET LÉGENDES ARABES (1)

DCCXVII

LE ROI ET LA BAGUE MAGIQUE



N raconte qu'autrefois il y avait sur la terre un roi qui en possédait toute l'étendue. Ce roi était vertueux, jugeait avec justice et montrait de l'équité dans ses jugements. Une nuit qu'il était endormi, un être mystérieux lui dit dans son sommeil : Lève-toi, ô roi, monte tel étalon, va à telle montagne, pousse ta monture vers tel endroit entre les montagnes. Là où s'enfonceront les pieds de ton cheval, creuse

et tu trouveras une trappe ; ouvre-la ; tu verras au-dessous des marches au nombre de 300, tu les descendras jusqu'en bas en te gardant bien de parler. Quand tu auras fini de les descendre, tu trouveras une porte avec sa clef ; prends-la en silence et ouvre la porte : tu verras un trésor considérable où il y a une statue d'airain qui criera contre toi. Ne crains pas, ne t'effraie pas, ne te trouble pas ; avance-toi vers elle ; tu trouveras à sa main un anneau. Prends-le, et quand tu l'auras pris, la statue n'aura plus de pouvoir sur toi. Cet anneau a trois propriétés : si tu le mets dans ta bouche, tu deviendras invisible ; si tu le poses sur la terre, son serviteur viendra

(1) Suite. Voir t. XXI, p. 194.

à toi et exécutera tout ce que tu lui demanderas, et s'il est à ton doigt, personne ne pourra te nuire.

Le roi s'éveilla et dit : Je cherche auprès de Dieu une protection contre Satan le lapidé. Qui sait si ce songe vient de Satan ou du Miséricordieux ? Il se leva, fit ses ablutions et une prière de deux inclinaisons, se recommanda à Dieu contre Satan le lapidé et se rendormit.

Pendant son sommeil, l'être mystérieux recommença à lui dire : Lève-toi, monte tel étalon ; va à tel endroit, pousse ton cheval et là où ses pieds s'arrêteront, creuse et tu trouveras une trappe ; soulève-la et fais telle et telle chose ; comme il lui avait dit la première fois. Le roi s'éveilla troublé ; il fit ses ablutions et une prière de deux inclinaisons, loua la volonté de Dieu et se rendormit.

Il vit encore dans son sommeil cet être mystérieux qui lui disait les mêmes choses que la première et la seconde fois. Il s'éveilla et dit : Ce songe vient du Miséricordieux et non de Satan. Il se leva, fit ses ablutions et pria jusqu'à ce que le jour se leva. Alors il commanda son escorte et le cheval que la voix mystérieuse lui avait indiqué pendant son sommeil. On le lui amena.

Le roi monta à cheval avec les trois fils de qui Dieu très haut l'avait gratifié et ils partirent dans la campagne. Il se dirigea vers l'endroit mentionné par la voix mystérieuse, et lorsqu'il arriva vers les montagnes, il poussa son étalon vers l'endroit indiqué. Les pieds de sa monture s'enfoncèrent ; le roi sauta à terre ; ses soldats arrivèrent, dégagèrent le cheval, et quand on l'eut tiré de là, le prince ordonna de creuser à l'endroit où étaient les pieds de son étalon. Ils obéirent, enlevèrent la terre, et trouvèrent une trappe. — Roi de l'époque, dirent-ils, il y a là une trappe. Il leur commanda de dresser les tentes à cet endroit, ils obéirent. Puis il leur ordonna d'ouvrir la trappe : ils le firent et virent des marches.

Le roi voulut descendre. Les soldats et le vizir vinrent lui dire : O roi de l'époque, ne descends pas : c'est nous qui descendrons. — Personne ne descendra que moi, répondit-il. Ses fils aînés s'avancèrent : Père, dirent-ils, c'est nous qui descendrons à ta place. Mais il répéta : Personne ne descendra que moi. Alors son plus jeune fils qui se nommait Ali tchélebi (1) vint à lui et lui dit : Mon père, laisse-moi descendre à ta place : si je meurs, je t'aurai servi de rançon ; et si je reviens sain et sauf, je te raconterai ce que j'aurai vu. Mais

(1) Ce surnom est d'origine turke, mais il est pris ici dans le sens favorable qu'il avait à l'origine. L'influence turke se fait du reste sentir par l'emploi de mots comme *oda*, chambre (f. 34).

le roi répondit : Mon fils, assieds-toi à ta place ; personne ne descendra pour moi : j'irai seul.

Ceci fut pénible à Ali tchélebi ; il alla s'asseoir en pleurant. Le roi descendit et continua jusqu'à ce qu'il fut au bout des trois cents marches. Il vit une porte immense avec une grande serrure à laquelle la clef était accrochée. Il la prit, prononça le nom de Dieu très haut et se recommanda à lui. Puis il ouvrit la porte, entra et trouva un trésor considérable renfermant de grandes richesses, des pierres et d'autres choses. Il vit une statue énorme d'airain. Quand il se dirigea vers elle, comme la voix mystérieuse le lui avait ordonné, la statue poussa un cri violent qui fit retentir les montagnes, mais le roi marcha vers elle et enleva l'anneau de son doigt.

Quand il l'eut pris, le pouvoir de la statue cessa, elle tomba sur le sol, inanimée. Le prince contempla ce que le trésor contenait en fait de pierreries, de richesses, de métaux précieux et d'autres choses. — Il faut que je voie la vertu de cet anneau, se dit-il en lui-même ; et il le plaça sur le sol.

Immédiatement, dès qu'il l'eut posé, quelqu'un se trouva devant lui et lui dit : A ton service, roi de l'époque ! Tu es lent à te servir de ce qui t'a été donné. — Qui es-tu ? Quel est ton nom ? Que fais-tu ? lui demanda le roi. — Je suis le serviteur de cet anneau : mon nom est Maïmoun et j'ai sous mes ordres soixante-dix tribus de génies : tout ce que tu m'ordonneras, je le ferai. Le prince demanda : Est-ce que cet anneau a une autre vertu que celle-ci ? — Oui ; si tu le mets dans ta bouche, tu deviendras invisible ; si tu l'as dans ta main, personne ne pourra te regarder avec haine ni te faire du mal.

Alors le roi ressentit une grande joie. Il prit l'anneau dans sa main et sortit du trésor. Il ferma la porte comme elle était, remonta les marches, et quand il fut arrivé à la trappe, il mit l'anneau dans sa bouche et sortit par l'ouverture. Il vit son plus jeune fils Ali assis en pleurant à la porte ; ses soldats le repoussaient : il voulait descendre, mais ils le bouscullaient une fois après l'autre. Le roi s'en retourna de façon à leur être caché ; il tira l'anneau de sa bouche et remonta. A sa vue, son fils se précipita vers lui et embrassa ses mains et ses pieds en pleurant. Les soldats arrivèrent, le saluèrent et le félicitèrent de son salut. Il leur ordonna de fermer la trappe. — Roi de l'époque, lui demandèrent-ils, as-tu vu quelque chose ? — Non : c'est un long souterrain qui n'a pas de limite.

Puis le roi partit avec son armée et ils s'en retournèrent dans leurs demeures. La nuit venue, il se leva, entra dans un cabinet, plaça l'anneau sur le sol. Maïmoun arriva et lui dit : A ton service, roi de

l'époque. Il lui ordonna de transporter tout ce qui était dans le trésor dans une chambre qu'il avait vidée dans son palais. — La soumission et l'obéissance appartiennent à Dieu et ensuite à toi, dit Maïmoun ; puis il partit et le roi alla dormir dans son lit jusqu'au lendemain. Lorsque le matin parut, il se leva, examina la chambre et y trouva toutes les richesses, les pierreries et le reste, comme il l'avait vu dans le trésor. Il en ressentit une grande joie et fut content de cette fortune.

Ensuite il tomba malade et reconnut que sa mort était proche. Il convoqua ses deux fils aînés et ceux qui étaient sous ses ordres, mais non son plus jeune fils. Il leur partagea sa fortune, affranchit des esclaves, fit des dons et des recommandations, mais ne donna rien à son jeune fils. Les autres ressentirent une grande joie et dirent : Notre frère est devenu pauvre parmi nous. Quand Ali tchélébi entendit leurs paroles, il éprouva un vif chagrin. Il entra chez son père et lui dit : Je ne suis pas ton fils. — Tu es mon fils et le charme de mes yeux. — Pourquoi as-tu partagé ta fortune entre mes frères et ne m'as-tu rien donné ? Tu m'as rendu pauvre au milieu d'eux. — Mon fils, lui dit son père, je t'ai réservé un trésor qui pour moi a plus de valeur que la richesse et tout le reste : ce que tu voudras, tu l'obtiendras. — Montre-le moi, mon père, pour calmer mon cœur et mon esprit.

Le roi le prit, entra avec lui dans la chambre, tira l'anneau et le mit dans sa bouche. Ali tchélébi se tourna vers lui et ne le vit plus. Il se repentit de ce qu'il avait dit. Alors le roi retira l'anneau de sa bouche. Son fils lui demanda : Mon père, où étais-tu ? — J'étais assis avec toi. Le secret de cet anneau consiste en ceci : Si tu le mets dans ta bouche, tu deviens invisible. Puis il le plaça sur le sol et Maïmoun, le serviteur de la bague, apparut. — A ton service, roi de l'époque, lui dit-il ; que me demandes-tu ? — Je demande que tu sois le serviteur de mon fils que voici et que tu sois pour lui un père à ma place. — Maïmoun répondit : Avec soumission et obéissance. Le roi prit l'anneau et le donna à son fils Ali tchélébi en lui disant : Garde-toi bien que tes frères n'en aient connaissance, sinon ils te tueraient à cause de lui et le prendraient.

Le jeune homme se leva, embrassa les mains et la tête de son père et ressentit une grande joie. Le prince vécut encore un petit nombre de jours, puis il mourut dans la miséricorde de Dieu. On l'enterra et on s'acquitta de la cérémonie des obsèques. Quand les fils eurent rendu les derniers devoirs à leur père, ils allèrent trouver leur frère aîné et le proclamèrent roi à sa place. Les soldats

vinrent le féliciter de son élévation au trône, il distribua des vêtements d'honneur aux grands fonctionnaires, prononça des destitutions et des nominations, fit des dons et des présents ; chacun marcha selon sa règle, et, pendant plusieurs jours, il exerça son autorité sur l'armée, les provinces et le peuple.

Un jour il donna un banquet et invita ses frères ; ils s'assirent, mangèrent, burent, se divertirent et louèrent Dieu de la faveur qu'il leur avait accordée. Quand ils eurent fini de manger et de boire, l'ainé appuya son dos sur un coussin et dit : Hélas ! Le second fit de même. Ali tchélebi leur demanda : Qu'avez-vous ? Notre père a partagé sa fortune en deux parties : l'un de vous est sur le trône, l'autre siège à côté de lui en qualité de vizir : pourquoi dites-vous : Hélas ! — L'ainé répondit : Par Dieu, mon frère, tel roi chrétien, ayant appris la mort de notre père, marche contre nous : nous ne sommes pas en état de lui faire la guerre : j'ai appris que depuis trois mois il prépare son armée : voilà pourquoi j'ai dit : Hélas ! — C'est mon affaire, dit Ali tchélebi ; et toi, pourquoi dis-tu : Hélas ! — Mon frère, dit le second, j'ai vu chez un tel un étalon et je lui ai offert mille deniers ; il n'a pas voulu me le donner ; voilà pourquoi j'ai dit : Hélas !

Alors Ali tchélebi les quitta, entra dans la chambre, et, après une absence, revint tenant par la main le roi chrétien enchaîné par des liens d'argent et ayant au cou un collier d'argent et une chaîne, Ali tchélebi l'accompagnait. Il entra chez ses frères et dit : Roi, prends ce prince qui était parti contre toi. En le voyant, son frère dit au prisonnier : C'est toi qui as marché contre moi pour me faire la guerre ? Ne savais-tu pas que je te prendrais, ô toi qui es plus vil qu'un chien ? — Roi de l'époque, répondit le chrétien, je ne savais pas que les génies te servaient. Le roi reprit : Assieds-toi. Il s'assit et on lui apporta à manger et à boire. Ali tchélebi dit à son second frère : L'étalon est dans ton écurie. Il se leva sur-le-champ, descendit, l'y vit et ressentit une grande joie. Il revint content et s'assit avec ses frères et le chrétien parmi eux. Le roi voulut enlever à celui-ci ses fers et la chaîne de son cou, mais cela lui fut impossible. Le prisonnier lui dit : Personne ne peut les enlever que celui qui m'a amené par sa main. — Ali tchélebi, dirent ils, délivre-le. Il s'avança, mit la main sur les fers qui s'ouvrirent et sur la chaîne qui fut enlevée de son cou. Ils s'assirent pour causer. — O roi, dit le chrétien, mon intention est de partir. — Je te donnerai des compagnons de voyage qui te ramèneront dans ton pays. — Roi de l'époque, reprit le chrétien, il y a entre mon pays et moi trois mois de marche ; si je reste seulement absent trois jours, on ne

m'accueillera pas, on me pillera et on ruinera mon palais. Comment sortir de là ? demanda le roi. Le chrétien reprit : C'est l'affaire de celui qui m'a amené ; il me ramènera, car je suis sous la garantie de l'honneur du roi. Celui-ci reçut de lui un serment et dit : Ali tchélébi, ramène-le. Le jeune homme le prit et le remit à Maïmoun qui le ramena dans son pays.

Le deux frères s'assirent pour causer ensemble : Celui qui a pu amener le roi chrétien d'une distance de trois mois et le ramener, disaient-ils, peut nous transporter dans tout endroit : comment faire ? — Donne un banquet, dit le roi ; nous l'inviterons et nous lui demanderons un limon de Cha'ir (1), pendant que nous mangerons. S'il veut se lever, nous lui imposerons comme condition et nous le conjurerons de ne pas partir ; nous verrons comment il fera.

Le second frère donna un banquet ; ils invitèrent le plus jeune qui se présenta chez eux. Quand ils eurent commencé le repas, ils lui demandèrent un citron de Cha'ir, car il n'y'en avait pas dans leur pays. — Tout de suite, dit le prince Ali, et il se leva pour leur apporter ce qu'ils avaient demandé. Ils le conjurèrent de ne pas bouger. Alors il mit l'anneau sur le sol et Maïmoun apparut. Il lui ordonna de lui présenter un plateau de limons de Cha'ir. Le génie disparut et revint leur offrir un plateau contenant cent limons, puis il partit. Ils reconnurent la vertu qui était dans l'anneau, se turent sans rien manifester, mangèrent, burent et se divertirent.

Le roi dit à son frère : Je t'en conjure, fais-nous apparaître dix des génies qui te servent ; ils viendront nous servir, sous leur forme. — Très volontiers, dit Ali tchélébi. Il posa l'anneau ; Maïmoun arriva et il lui fit connaître ce qu'on lui demandait. — Seigneur, dit-il, ils sont devant toi dans la cour. Le roi et ses frères se retournèrent et virent que chacun d'eux était pareil à un palmier, avec une bouche comme une caverne, des yeux comme deux torches de feu, et les narines comme les ouvertures d'une outre. A cette vue, les deux frères se levèrent pour fuir et dirent à Ali tchélébi : Ordonne-leur de se présenter sous une forme agréable. Sur son ordre, ils prirent celles d'esclaves tels qu'on n'en avait jamais vu de plus beaux. — Voilà une forme agréable, dirent les deux frères. Les esclaves se mirent à les servir jusqu'à ce que le festin fut fini. Alors Ali tchélébi partit avec eux.

Après son départ, ses frères s'assirent et se dirent : Il faut absolument le mettre à mort ; tuons-le et prenons l'anneau, car il a toute puissance sur nous. Notre père ne lui a pas donné d'argent, mais il

(1) Quartier de Bagdad.

lui a donné cette bague. S'il veut prendre nos richesses, il les prendra sans que nous le sachions et nous enlèvera la royauté. Ils convinrent de le tuer.

Il y avait alors une des esclaves debout à la porte ; elle avait été la nourrice du prince Ali. Quand elle entendit ces paroles, elle partit en courant d'auprès d'eux, entra chez lui et lui révéla tout ce que ses frères avaient dit et leur complot de le tuer. Quand Ali tchélebi entendit les paroles de sa nourrice, il lui donna des vêtements d'honneur et de grandes louanges : Que Dieu te récompense bien ! dit-il, et il se rappela les recommandations de son père. Quand elle fut partie, il fit venir ses servantes, leur ordonna de lui préparer de la nourriture, de la mettre dans un plat de porcelaine, de le couvrir et de le placer à l'écart, chaque fois . puis il les affranchit, leur distribua l'argent qu'il avait chez lui et leur recommanda de donner à l'esclave qui viendrait à eux, et qu'il enverrait chaque fois qu'il en aurait besoin, tout ce qu'il leur demanderait. Cette affaire réglée, il plaça l'anneau sur le sol ; Maimoun apparut ; il lui demanda quel pays était le plus beau. — L'île d'El Kâfour (*du camphre*), répondit Maimoun. — Porte-moi là, dit Ali tchélebi, et à chaque fois, mon déjeuner, mon dîner et mon souper que te donneront mes servantes. — Avec soumission et obéissance, dit Maimoun. Il lui présenta son épaule ; le prince Ali y monta et il s'empressa jusqu'à ce qu'il le déposa dans l'île d'El Kâfour.

Il demeura là jusqu'à ce que le jour se leva. Alors il fit la prière du matin, invoqua Dieu et partit en se promenant jusqu'à ce qu'il entra dans la ville. Quand les gens le virent, ils reconnurent que c'était un étranger, mais d'une belle forme, fort, vêtu comme les fils de roi. Tous ceux qui le voyaient l'aimaient et le chérissaient. Il se promena dans les rues de la ville jusqu'à ce qu'il arriva au marché des parfumeurs. Il rencontra un vieillard avancé en âge et lui dit : Mon père, as-tu une maison vide à louer ? — Pourquoi cela, mon fils ? — Vieillard, c'est pour y demeurer. — Mon fils, j'ai une maison meublée et tapissée, où il n'y a personne et qui ne peut convenir qu'à toi. — Montre-la-moi, dit Ali tchélebi. Le vieillard se dirigea avec lui vers cette maison et l'ouvrit. Le prince y entra et vit qu'elle était grande, bien appropriée, convenable, tapissée de grands tapis. — Combien me la loueras-tu ? demanda-t-il. — Mon fils, c'est un cadeau que je te fais. — Que Dieu te récompense bien, dit le prince. Ils s'assirent à causer et, au même instant, Maimoun apporta le déjeuner. Il déposa le plat de porcelaine, sans que le vieillard l'aperçût. — Apporte ce plat, que nous mangions, dit Ali à ce dernier. Il se leva, présenta un siège, apporta le plat ; tous deux mangèrent

ensemble et se mirent à l'aise. Le vieillard ne quitta plus le service du prince.

Un jour, ce dernier alla au marché. Il trouva une boutique de parfumeur et s'y assit pour causer avec le patron. Au même moment, une vieille femme vint à passer, ayant derrière elle des servantes. Quand elle vit Ali, elle se précipita dans la boutique et tomba évanouie. On versa sur elle de l'eau jusqu'à ce qu'elle reprit ses sens. — Parfumeur, demanda-t-elle, qui est ce jeune homme ? — C'est un étranger. — Mon enfant, j'avais un fils à qui tu ressembles plus que personne ; il est mort l'an dernier ; tu le remplaceras et tout ce que je possède en fait de richesses, d'esclaves et de biens t'appartiendra. — Puisses-tu profiter de ce qui t'est donné ! dit le parfumeur au prince. — Mon fils, continua la vieille, je t'impose cette condition que tu ne sortiras pas de la maison. — Le vendredi on ne prie qu'à la mosquée. — Je te laisserai aller à la prière le vendredi. Ali et les assistants furent satisfaits. — Reste à ta place, dit la vieille ; je vais partir et j'enverrai quelqu'un qui t'amènera. Elle s'en alla dans sa demeure avec ses suivantes et lui envoya une grande mule avec deux esclaves. Elle orna sa maison, lui prépara à la place d'honneur un siège d'or pour s'asseoir.

Aussitôt après, la mule avec les deux esclaves arrivèrent à la boutique. Ali prit congé du vieillard et du parfumeur, monta sur la mule et partit. Quand il arriva à la maison de la vieille femme, celle-ci alla à sa rencontre, le fit asseoir sur le siège et dit : Jeunes filles, faites chauffer un bain. Elles obéirent. Elle leur ajouta six esclaves blanches et dit au prince : Mon fils, celle que tu distingueras t'appartiendra, c'est un cadeau que je te fais, je ne possède rien près de toi. Elle leur ordonna de le faire entrer au bain ; elles obéirent et le baignèrent. La vieille femme lui remit un vêtement magnifique et l'en revêtit. Il resta chez elle pendant quelque temps, ne sortant que pour la prière du vendredi.

Un vendredi qu'il était sorti et se promenait dans les rues, son chemin le conduisit au jardin royal. Il eut le désir d'y pénétrer. Il y entra et vit des têtes suspendues aux arbres. Un homme passait ; il lui demanda : Qu'est-ce que cela ? — Seigneur, je ne sais pas. Puis il craignit pour lui et ajouta : Seigneur, la fille du roi s'est juré de n'épouser que celui qui la vaincra dans la lice : tous ceux qui sont venus la demander en mariage, elle les a combattus, les a vaincus, leur a coupé la tête qu'elle a suspendue ainsi. Voilà l'affaire et salut.

Le prince sortit du verger très soucieux et se dit : Il faut absolument que je la voie. Il s'informa de la demeure du roi jusqu'à ce

qu'il en fut près. Alors il mit l'anneau dans sa bouche et entra. Il vit le roi assis, écarta le rideau qui était derrière lui, pénétra et aperçut sa fille assise : elle était pareille à la lune dans son plein. Il s'en revint en toute hâte, frappé de sa beauté, et rentra chez sa mère adoptive. Il resta jusqu'à la nuit, puis fit venir Maïmoun et lui dit : J'exige dix esclaves, en costume précieux, et un cheval magnifique pour demander la fille du roi — L'obéissance et la soumission sont dues à Dieu, puis à toi, répondit Maïmoun ; ils sont là dans la campagne. — Prends-moi, dit le prince. Il le prit et le transporta dans la campagne. Ali fit la prière de l'ouverture, revêtit le costume, monta l'étalon ayant Maïmoun à sa droite et Chemoun à sa gauche et les dix esclaves devant lui.

Il arriva ainsi dans la ville. Tous ceux qui le voyaient priaient sur le Prophète et faisaient des vœux pour lui. Quand il entra dans le palais, les soldats firent aussi des vœux pour lui et dirent : Seigneur, il est en danger de mort.

En les entendant, il ne répondit pas, mais il ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'escalier du siège du roi. En le voyant, celui-ci salua, lui souhaita la vie, le fit asseoir à côté de lui et lui demanda : Que désires-tu, mon fils ? — Que tu me fasses épouser ta fille. — Tu es en danger. — Pourquoi ? — Elle a imposé des conditions. — Lesquelles ? — Elle n'épousera que celui qui l'aura vaincue dans la lice ; elle a tué beaucoup de personnes : acceptes-tu cela ? — Oui. Le père rapporta cette demande à sa fille. Elle lui demanda : Lui as-tu imposé les conditions ? — Oui. Alors elle accepta et il revint informer le prince que la rencontre aurait lieu dans trois jours.

Ali accepta, sortit, distribua des richesses comme une mer agitée et tous les soldats firent des vœux pour lui. Le troisième jour, il se présenta avec sa troupe de 70,000 génies, la princesse arriva avec son armée. Les deux partis s'alignèrent et elle décrocha une flèche : Maïmoun la frappa et la fit partir en l'air. Elle en tira une seconde, mais Chemoun la heurta et l'envoya à terre. La princesse tira jusqu'à ce que ses flèches furent épuisées. Alors elle lui porta un coup de lance et découvrit son visage. Le prince lui porta aussi un coup de lance, et quand il arriva sur elle, Maïmoun la poussa et elle tomba sur le sol. Elle se releva aussitôt, remonta à cheval en versant des larmes et revint vers ses soldats : A vous ce scélérat, leur dit-elle ; celui qui m'apportera un morceau de sa chair, je lui donnerai son poids en or. Pendant le combat, son père regardait. Ses soldats chargèrent tous contre le prince Ali. A cette vue, Maïmoun ordonna à ses compagnons de s'élancer : ils découvrirent leurs

visages, jetèrent des flammes, poussèrent des cris contre les gens qu'ils faillirent faire périr.

Ensuite Maimoun enleva la princesse et l'emporta en volant jusqu'auprès de son père. Les gens regardaient et disaient : Grâce ! grâce ! Puis l'émir Ali arriva comme la princesse était devant Maïmoun et dit : Comment veux-tu que je te traite, toi et ton père ? — Le roi lui dit : Je te donne ma fille en mariage et je te livre tous mes biens. Le prince l'embrassa sur la tête et le roi lui donna sa fille et la lui amena. Ali trouva en elle une vierge intacte et s'assit sur le trône du khalifat.

La princesse Yaqoutah ne pouvait le voir et désirait le faire périr parce qu'il l'avait humiliée devant les gens de la ville ; elle ne pouvait le souffrir. Trois mois se passèrent. Elle avait une suivante qui avait été élevée avec elle depuis son enfance et qui se nommait Mardjānah : elle était la plus belle de son temps et haïssait le prince parce que celui-ci avait éloigné d'elle sa maîtresse. Un jour elle dit à Yaqoutah : Tu m'as oubliée et tu ne te soucies plus de moi à cause d'Ali ? — Non, par Dieu, je ne puis pas le voir ni le regarder : tu connais mon excuse ; je n'ose parler, car il règne sur les djinns. — Par Dieu, répliqua Mardjānah, il n'est pas le souverain des génies, mais il a une chose qui les oblige à le servir. Va cette nuit près de lui et demande lui quelque chose qui n'existe pas dans notre ville ; vois ce qu'il fera et apprends-le-moi, car tout peut être surpris par la vue ; surprends-le-lui et avertis-moi pour que je trouve le moyen de le perdre. — Tu m'instruis d'une chose à laquelle je ne faisais pas attention, dit la reine.

Quand elle entra chez lui, elle alla à lui, et l'embrassa. Lui voyant tenir une conduite différente d'auparavant, il lui dit : Reine, as-tu quelque désir ? — Puisses-tu vivre ! répondit-elle : puis elle fit apporter de la nourriture. Ils mangèrent et burent et il lui demanda : Désir de mon cœur, souhaite ce que tu voudras. — Je désire une poire, répondit-elle, car il n'y en a pas aujourd'hui dans notre ville ; c'est ce que je désire. — Très volontiers, dit-il. Ensuite il ôta l'anneau de sa main et Maïmoun apparut : Je veux que tu m'apportes un plat de poires. En moins d'un instant, il était présent avec le plat de poires. — Madame, dit le prince, voilà ce que tu as demandé. Elle en prit, en donna à son père, partit et apprit l'affaire à Mardjānah. — Il a, dit-elle, un anneau qui le fait servir par les djinns. L'autre reprit : Maîtresse, nous prendrons de la jusquiame et nous la lui ferons boire dans une coupe. Quand il l'aura bue, il sera engourdi. Elle fit comme elle avait dit. Après l'avoir bue, il frappa de la tête contre le sol. Alors elle lui prit l'anneau. Puis

elle dit : Mardjānah, je veux le tuer et être délivrée de lui, car, par Dieu, je ne puis le voir. — Madame, le mieux est que tu ordonnes aux djinns qui sont les serviteurs de l'anneau de l'emporter dans son pays : tu en seras délivrée. Alors elle renversa l'anneau sur le sol en disant : O djinn à qui est confié le soin de cet anneau, apparais ! Maïmoun se présenta, la salua et dit : Puisse Dieu te faire profiter de ce qu'il t'a donné ! donne-moi tes ordres. — Prends ce scélérat et porte-le dans son pays. Maïmoun l'enleva et le transporta en volant jusqu'à ce qu'il le jeta près de la porte de sa ville.

Quand arriva le matin, on ouvrit la porte, et les gens le virent, pareil à la lune dans son plein. Ils se réunirent auprès du roi et lui dirent : Le prince Ali ton frère est étendu à la porte de la ville. Il monta à cheval, s'avança vers lui et ordonna de le transporter au palais. Il fit venir les médecins ; ils le palpèrent et ne trouvèrent en lui aucun mal. — Fais-nous apporter du vinaigre piquant, dirent-ils. Il en fit apporter : ils le versèrent sur sa tête ; il éternua, rendit la jusquiame et dit : Mardjānah ! Le roi se mit à rire : Mon frère, dit-il, qu'est-ce qui t'est arrivé ? qu'as-tu éprouvé ? Il se réveilla, l'embrassa et pleura beaucoup. — Mon frère, dit-il, par ruse et par perfidie, on m'a enlevé l'anneau. — Comment cela s'est-il passé ? demandèrent ses frères. Il se mit à leur raconter tout ce qui lui était arrivé. — Et que comptes-tu faire ? — J'irai chercher ce qui m'appartient, ou la mort m'arrêtera. — Ne le fais pas : tu trouveras en nous un remède. — Hélas ! il le faut absolument. Puis il alla dans son palais. Quand ses servantes le virent, elles se réjouirent et le félicitèrent de son salut. Il les affranchit ainsi que les esclaves noirs et leur donna de l'argent.

Puis il prit sur sa fortune cinquante mille dinars, monta sur son coursier, prit congé de ses frères et gagna l'Iraq. Il arriva à Baghdāa, descendit jusqu'à Basrah, vendit son cheval et arriva jusqu'à la mer pour gagner l'île d'El Kâfour. Il trouva un vaisseau en partance, acheta ce dont il avait besoin et s'embarqua.

Un vent favorable souffla, tandis qu'il mangeait et buvait avec les gens du vaisseau, s'entretenait et se familiarisait avec eux. Ils étaient dans la joie lorsqu'ils arrivèrent à l'île d'El'Anbar (*ambre*) qui était à moitié chemin. Tandis qu'ils étaient là, vingt personnes montèrent à bord ; le capitaine du bateau s'avança vers elles et leur demanda : Informez-nous de ce qui se passe. L'un de ces gens lui dit : Sache, vieillard, que la reine Yâqoutah, souveraine de l'île d'El Kâfour a écrit au roi de cette île-ci pour lui dire : Quiconque viendra de l'Iraq à notre île, ne le laissez pas passer jusqu'à ce que vous

l'avez examiné. Si vous y voyez un navigateur répondant au signalement suivant : Jeune, sans duvet sur les joues, blanc, beau de visage, aux cheveux longs, ayant sur la joue droite un grain de beauté et, sur l'épaule droite, un autre de la largeur d'un dirhem, livrez-le-nous pour que nous le fassions périr. — Nous n'avons personne qui réponde à ce signalement, dit le capitaine. Le roi donna l'ordre au vaisseau de s'approcher du rivage et de lui présenter tous ceux qui s'y trouvaient, un à un. — Si cet homme n'est pas avec vous, dit-il, partez sous la sauvegarde de Dieu très haut.

Le capitaine revint vers les marchands et leur dit : Sachez que ce jeune homme qui est avec nous est celui qu'on recherche. Qu'êtes-vous d'avis de faire ? Un vieillard qui était intelligent et sage lui dit : Par Dieu, capitaine, l'affaire se présente de deux façons : l'une avantageuse, l'autre dangereuse, car s'ils le trouvent avec nous, ils nous feront périr. Il y avait dans ce bateau une vieille femme accompagnée de sa fille. — Levez-vous, dit-elle : venez : je combinerai une ruse qui vous sera utile ainsi qu'à lui. Le capitaine se leva et fit sortir les hommes que le roi examina un à un. Quant à la vieille femme, elle prit un coffre où étaient des ustensiles de toilette ; elle mit du koh'eul au prince Ali, lui traça des raies, l'ajusta convenablement, lui fit deux boucles et l'habilla en femme. Puis elle lui mit un voile et le fit asseoir à côté d'elle.

Quand le chef eut examiné tous les hommes, il dit : Il ne reste plus que trois femmes. Alors il monta dans le vaisseau et le fouilla. Il arriva près des femmes. En le voyant, le prince Ali fut troublé et détourna son visage, l'autre débarqua du vaisseau ; les marchands revinrent et félicitèrent la vieille de ce qu'elle avait fait.

Puis ils voyagèrent sur mer pendant plusieurs jours et arrivèrent à l'île d'El Hind. — Marchands, dit le capitaine, je vous félicite de votre salut : après celle-ci, nous trouverons l'île d'El Kâfour. Il y avait sur le rivage une foule considérable. — Par Dieu, dit le capitaine, c'est comme à l'île d'El 'Anbar. — Nous connaissons le moyen, dit la vieille. Quand ils arrivèrent au bord, le roi s'avança vers eux et leur dit : Sachez que la reine Yâqoutah m'a mandé : Examinez tout vaisseau qui viendra de l'Iraq ; s'il s'y trouve un jeune homme de telle et telle apparence, tuez-le et tuez tout ce qui est dans le navire. — Nous n'avons personne répondant à ce signalement, dit le capitaine. On fouilla le vaisseau, mais Dieu protégea ceux qui le montaient.

Ils partirent et arrivèrent à l'île d'El Kâfour. Ils se réjouirent de leur salut. Le prince Ali se leva avec la vieille femme ; elle lui traça

des lignes, le para comme une femme. Le lendemain on vit s'avancer mille esclaves blancs, avec cinquante eunuques et, au milieu d'eux, la reine Yâqoutah et Mardjânah à côté d'elle. Ils s'arrêtèrent sur le rivage pour regarder.

La reine aperçut le vaisseau et dit à son chambellan : Va vers ce navire et regarde si tu vois mon ennemi, car tu le connais mieux que personne. Si tu le trouves, mets-le en croix à l'avant du bateau; prends pour toi tout ce qui s'y trouve et tue tous ceux qui le montent. — Avec soumission et obéissance, répondit le chambellan. Puis il appela les marchands et leur dit : Montez tous, hommes et femmes. Ils obéirent et le prince Ali s'avança avec les femmes. Il examina les hommes, ne trouva rien de suspect parmi eux ; il fouilla les coffres et ne trouva rien, mais il n'inspecta pas les femmes et partit. — Je n'ai rien trouvé, dit-il à la reine. Celle-ci tourna la tête de sa mule et regagna la ville. — O chambellan, dit Mardjânah, as-tu examiné les femmes ?

— Non, par Dieu ! le prince Ali ne peut se trouver dans des vêtements féminins.

Alors Mardjânah s'approcha de la tente où étaient les femmes avec le jeune homme. Quand il la vit, il se dit : Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu l'élevé, l'auguste. Quand la vieille aperçut Mardjânah, elle se leva, lui fit ses offres de service et lui dit : Madame, mes filles sont tes servantes. Elle palpa les femmes une à une. Quand elle arriva au prince Ali, celui-ci pâlit et fut certain de sa perte. — O le meilleur protecteur ! implora-t-il. — N'aie pas peur, ma fille, dit Mardjânah, ce sera comme pour tes sœurs. Il baissait la tête, avait perdu toute direction et désespérait de son salut. Mardjânah le saisit et lui dit : Avance, et elle enleva le voile de son visage. Sa figure apparut. — Par Dieu, dit-elle, c'est un gentil et beau visage ; s'il est d'une femme, louange à celui qui t'a créé d'une goutte d'eau. Quand elle le regarda, elle le reconnut et dit : Par Dieu, prince Ali, il n'y avait personne au monde qui me fût plus odieux que toi jusqu'à ce que je t'aie vu cette fois-ci, et maintenant j'ai pitié de toi. Il ne pouvait dire une parole. Elle reprit : Maître, parle ; tu n'as rien à craindre de moi. — Mardjânah, répondit-il, c'est le moment d'une bonne action. — Oui, si tu ne me trahis pas ; quand tu auras obtenue ce que tu désires, ne t'éloigne pas de moi. Il le lui jura et voulut lui baiser la main, mais elle l'en empêcha et ajouta : Maître, par Dieu, je n'ai pas vu l'anneau depuis le moment où la reine te l'a enlevé, et je ne sais où il est. Elle n'a pas de génies ni de moyen de les évoquer, car si elle en avait, elle aurait imaginé ta perte. Si je savais à présent où est l'anneau,

je le volerais. Tu connais ma situation vis-à-vis d'elle, elle ne pourrait me le cacher.

Puis elle partit et le prince ne pouvait croire à son salut. Il se dit en lui-même (1) : Je n'ai d'autre maison que celle de la vieille femme chez qui j'étais. Il alla à la porte et frappa. Une servante sortit et demanda : Que veux-tu ? — Je suis, lui dit-il, une femme du palais du roi. Elle se consulta, puis lui permit d'entrer. En entrant, il aperçut la vieille femme assise à l'intérieur de la maison et ses suivantes autour d'elle. A sa vue, elle s'élança en disant : Madame, viens. — Ne me reconnais-tu pas ? demanda-t-il. Il leva son voile de son visage et embrassa sa main. — Mon fils ! le prince Ali ! s'écria t-elle. — Oui. Alors elle le serra sur sa poitrine et s'évanouit. Quand elle revint à elle, elle lui dit : Mon fils, raconte-moi ton histoire et ce qui t'est arrivé. Il lui fit ce récit depuis le commencement jusqu'à la fin. Elle était étourdie : — Mon fils, dit-elle, je craignais cela pour toi. Puis elle ajouta : Que ton cœur ne s'en préoccupe pas. Quelle est ton intention ? — Recouvrer l'anneau et avoir satisfaction de la maudite. — Je te ferai arriver à ce que tu désires, répondit-elle.

Puis les suivantes se réjouirent de son arrivée et la vieille femme entra dans le bain de la maison, prit de l'ail et du beurre fondu, le pétrit, en frotta l'endroit du corps où on s'agenouille. Elle se prosterna dessus et cette place devint noire. Quiconque l'aurait vue l'aurait prise pour une dévote. Ensuite elle sortit, revêtit une robe de coton et un voile de laine, prit une cruche remplie d'eau au fond de laquelle il y avait des dinars, la recouvrit d'un chiffon et arriva à la demeure de la reine. Quand elle vint à la porte, il y avait dans le vestibule une jarre contenant de l'eau. Elle vit les esclaves et les eunuques, s'approcha de la jarre, puisa de l'eau avec sa cruche.

Les serviteurs lui demandèrent : Que veux-tu ? De l'eau ? En les entendant, elle vida l'eau et dit : Au nom de Dieu ! Puis elle ajouta : Dieu a des serviteurs qui disent à l'eau : Change-toi en or, et elle devient de l'or par la permission du Très-Haut. Puis elle les frappa avec sa cruche et les dinars s'échappèrent. Ils s'occupèrent de les prendre et poussèrent des cris. Le roi entendit le bruit et demanda : — Qu'y a-t-il ? On lui dit : C'est une vieille femme pieuse qui est venue boire ; on lui a dit : Que veux-tu ? De l'eau ? Elle est

(1) À partir de ce passage, le récit est mis dans la bouche du prince comme s'il racontait lui-même son aventure. J'ai préféré conserver la forme du récit, d'autant que plus loin l'auteur revient à la narration.

exposée au soleil. Mais elle en a puisé dans la citerne vide et sa cruche a été remplie de pièces d'or et elle est partie, et il n'y a personne qui n'ait pris de ces dinars. — Par Dieu, dit le roi, si je l'avais vue, j'aurais sollicité sa bénédiction : c'est une sainte. Voilà ce qui advint d'eux.

Quant à la vieille femme, elle revint chez elle ; le prince Ali se précipita vers elle et embrassa sa main. — J'ai ourdi une ruse, dit-elle : si elle réussit, tout ce que nous voulons réussira ; ne t'inquiète pas. Elle laissa passer trois jours. Le quatrième, elle prit des dinars dans sa cruche, se couvrit d'une serviette et passa devant la porte du palais. En la voyant, les serviteurs s'élancèrent vers elle et lui embrassèrent les mains. Elle s'approcha de la jarre d'eau, en puisa et dit : Prenez des dons périssables de ce monde, puis elle répandit l'or et l'endroit en fut rempli. Les serviteurs s'empressèrent de se jeter sur les dinars en poussant des cris. Le roi en fut informé et dit : Amenez-la-moi. En la voyant, il se leva et lui embrassa les mains. Elle se mit à le prêcher, à lui faire craindre l'enfer et désirer le paradis. — Mon cœur est rempli d'affection pour toi, lui dit-il ; je désire que tu entres chez ma fille, peut-être participera-t-elle à ta bénédiction. Volontiers, répondit elle. Alors le roi se leva et la précéda jusqu'à ce qu'ils arrivèrent chez la reine. En la voyant, celle-ci lui embrassa la main et lui dit : Madame, je désire que tu couches chez nous cette nuit pour jouir de ta conversation et m'attirer ta bénédiction. — Je ne le puis pas, répondit la vieille femme, car j'ai une fille et elle n'a personne que moi pour subvenir à ses besoins. — Il faut absolument que tu couches chez nous, reprit la reine. Alors elle resta chez elle pendant trois jours : pendant ce temps, le cœur du prince Ali était sur des charbons ardents.

Le quatrième jour, il s'écria : Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu l'élevé et le puissant ! Que peut-il bien être arrivé à la vieille femme ? Quant à celle-ci, elle dit à la reine : Je veux aller retrouver ma fille et l'informer de ma situation pour la calmer ; puis je passerai chez toi un mois ou deux et je ne serai pas inquiète. — Tu as réellement une fille ? demanda la reine. — Des femmes comme moi mentent-elles ? J'ai une fille et il n'y a pas sur la terre un visage plus beau que le sien. Elle ne s'occupe que d'adorer son Seigneur à l'exclusion des créatures. La reine reprit : Par Dieu, madame, je désire que tu l'amènes chez moi. — Il n'y a pas moyen. — Ma mère, pour l'amour de Dieu, cajole-la pour qu'elle vienne. La vieille lui dit : Si je puis, je te l'amènerai, mais à condition qu'elle ne découvrira pas son visage : elle ne l'a jamais fait depuis que Dieu l'a créée. — J'y consens, dit la reine.

La vieille femme se leva, sortit et alla retrouver le prince Ali. Celui-ci se réjouit de la voir et lui dit : Raconte-moi ce qui t'est arrivé avec elle. Elle lui fit le récit de ce qui s'était passé, puis elle le revêtit d'un costume de laine et d'un voile de laine, le prit avec elle et l'emmena au palais de la reine. Quand elle arriva à la porte, on poussa des cris ; les serviteurs, les eunuques et les suivantes sortirent à sa rencontre et lui embrassèrent les mains, puis un pavillon isolé fut assigné au prince Ali pour prier pendant la nuit. La vieille leur dit : Je vais à mon ermitage, car je ne puis, non plus que ma fille, l'abandonner. Puis elle partit à ses affaires.

Le prince Ali ne cessa de se livrer à ses dévotions jusqu'au coucher du soleil : alors on lui apporta de la nourriture et des douceurs. Mais il ne rompit pas le jeûne. On lui demanda : Que manges-tu ? — Un pain d'orge et du gros sel. Alors la reine se tourna vers Mardjānah et lui dit : C'est une faveur de Dieu très haut. Puis elle ajouta : Je désire qu'elle applique mon corps contre le sien pour que le feu de l'enfer ne me saisisse pas. Ensuite elle donna un ordre sur-le-champ et le fit venir chez elle. Le prince Ali mangea un pain d'orge et du gros sel, se leva et fit la dernière prière. Après avoir embrassé la main du prince, Mardjānah lui dit : Madame, je t'en conjure, couche cette nuit chez la reine. — Soit, dit-il. Puis il se leva, entra dans la chambre de la princesse. En le voyant, celle-ci se leva, lui embrassa la main et fit des vœux. — Eloignez de moi cette bougie, dit le prince, et il enleva son costume de laine et resta avec son vêtement de dessous. La reine se dépouilla de ce qu'elle portait et se coucha à côté de lui et Mardjānah de l'autre côté. En s'éveillant, elle vit chez le prince Ali les marques de son sexe. Elle le reconnut et lui dit : Seigneur tu ne te soucies pas de ta vie et tu exposes ton existence jusqu'ici ! La vieille femme a réussi dans sa ruse !

Puis elle causa avec lui jusqu'au matin. Ensuite Ali se leva, fit sa prière et s'assit. Le père de la reine entra, lui prit la main et l'embrassa. Ensuite la princesse lui dit : Nous avons soupé hier ensemble. Mardjānah prit les mains de la fausse dévote, la fit entrer dans son pavillon où elle se tenait précédemment et lui dit : Quand viendra le moment du souper, et quand on t'apportera de la nourriture, ne mange pas sous prétexte que tu as mal au cœur. Si on te demande ce que tu désires, réponds : Un limon acide. Alors la reine dira : Parcourez la ville, et je répliquerai : Tu peux t'en procurer, tu commandes aux troupes des génies ; prends le talisman et demande pour elle un limon acide. Quand je lui aurai vu prendre l'an-

neau, j'inventerai une ruse et je te le donnerai. — Quel excellent conseil ! dit le prince.

Lorsqu'arriva le moment du souper, la fausse dévote répéta ce que lui avait dit Mardjānah. Elle prétendit qu'elle avait mal au cœur. — Que désires-tu ? demanda la reine. — Un limon acide. — Cherchez dans la ville, dit la princesse. — Madame, dit Mardjānah, tu as un talisman et tu commandes aux troupes des génies : prends-le et demande pour elle un limon acide de l'Iraq.

La reine reprit : Par Dieu, tu as raison. Puis elle se leva, tira une clef de son sein et dit : Mardjānah, ouvre cette armoire, prends une échelle de dix marches et dresse-la au-dessus de la porte du pavillon. La reine entra, y prit une bourse au milieu, en tira une clef qu'elle plaça à la porte de l'armoire et l'ouvrit. Elle en tira une cassette en or, l'ouvrit, y prit une boîte en ivoire cerclée d'or, et en tira l'anneau. Elle le prit, descendit de l'échelle, entra dans l'armoire, y resta un moment. Mardjānah reparut ayant avec elle une assiette de limons acides de l'Iraq qu'elle déposa devant le prince en disant : Nous connaissons la place de l'anneau. — Mange au nom de Dieu, reprit la reine. Ali se prosterna devant Dieu et mangea. Les jeunes filles se retirèrent ; la reine le laissa et s'en alla tandis qu'il la regardait. Elle monta cacher l'anneau et, dans sa joie, elle laissa la clef à sa place : telle était la volonté de Dieu très haut. Puis elle revint auprès d'Ali et lui dit : Comment te trouves-tu, à présent ? — Bien, madame. — Ta douleur s'est calmée ? — Oui, mais je voudrais dormir chez moi pour ne pas être troublée. Elle entra dans sa chambre, ferma la porte sur elle et s'endormit.

Mardjānah arriva, vit l'échelle à sa porte, la clef sur la porte et dit : Lève-toi, à présent : ton affaire est faite. Le prince se leva, incrédule de joie : il monta sur l'échelle, ouvrit la porte, prit la cassette, l'ouvrit, en tira l'anneau et le mit à son doigt. Il revint ensuite à sa place suivi de Mardjānah qui lui disait : Maître, tu m'as promis de ne pas m'abandonner. Il répondit : Je te promets aussi de ne pas te trahir, de t'épouser, je te confierai ma royauté et je me contenterai de cet anneau : c'est tout ce que je puis. Elle lui embrassa la main. Le prince s'assit dans le pavillon et dit : Mardjānah, pars un instant. Alors il plaça le chaton de la bague sur le sol. — Parais, Maïmoun, dit-il. Le génie apparut et le salua. Il ajouta : Maître, il m'a été pénible de me séparer de toi, mais tu sais que nous sommes les serviteurs de cet anneau, et celui qui le possède, nous lui obéissons et nous l'écoutons. Ali le remercia et dit : Je veux que demain mille cavaliers couverts de fer entourent la ville, ayant avec eux des timbales, des tambours, et des drapeaux avec l'apparence humaine.

— C'est entendu, dit Maïmoun. Il s'absenta un instant puis revint et ajouta : Tes ordres sont exécutés. — Que Dieu te récompense bien, dit Ali ; puis il reprit : Prends cette clef et replace-la dans la bourse de la reine sans qu'elle t'aperçoive, pour que Mardjānah ne soit pas inquiétée. Le génie partit et remit la clef dans la bourse : Ali se leva et rangea l'échelle ; puis il dit : Maïmoun, je veux un cheval noir avec un collier d'or, et un vêtement comme ceux des rois. Il les lui présenta. Ali le monta, s'enleva en l'air et descendit près de son armée qu'il vit pareille à une muraille de fer : les chevaux hennissaient, la terre tremblait : le prince en ressentit une grande joie.

Le lendemain matin, les soldats s'avancèrent, les timbales résonnèrent, les trompettes retentirent, le tumulte et la confusion s'élevèrent. A ce bruit, les habitants de la ville montèrent à cheval. Le roi s'éveilla, entra chez sa fille et l'informa de cette nouvelle. — Qui sont-ils ? demanda-t-elle. — Je ne les connais pas. — N'aie pas peur ; je les repousserai. Elle monta au pavillon, ouvrit la porte, chercha l'anneau et ne le trouva pas. Elle descendit toute éperdue et dit : Mardjānah, sais-tu où est l'anneau ? — Maîtresse, je t'ai quittée et tu l'as serré. — Tu as raison, mais les génies me l'ont volé. Elle en informa son père et monta à cheval, oubliant l'affaire de la fausse dévote.

Le roi monta aussi à cheval et ils sortirent hors de la ville. Les deux armées s'avancèrent en ligne et les deux troupes se firent face. Alors le roi appela un chambellan et lui dit : Découvre l'affaire de ces gens-là et qui ils sont. Quand il les vit, il reconnut le prince Ali. Alors il revint en fuyant et répondit au roi qui lui demandait : Qu'y a-t-il derrière toi ? — La mort, mon maître ; c'est le prince Ali, le mari de ta fille ; il est arrivé ayant avec lui cette armée considérable ; il veut te prendre ainsi que la princesse. En l'entendant, le roi pleura beaucoup ainsi que sa fille. — Il a réussi dans son entreprise contre nous, dit-elle. Le roi chargea : les deux armées se heurtèrent et combattirent, mais les gens de la ville ne purent résister. Ils furent taillés en pièces et prirent la fuite. Le roi entra dans son palais et s'en remit, lui et sa fille, au destin.

Maïmoun arriva avec cent génies, brisa la porte du palais, et les amena devant le prince Ali. Celui-ci dit à Yāqoutah : Maudite, comment trouves-tu la façon dont Dieu vous a traités, toi et ton père ? Ensuite, il ordonna à un génie de la prendre et de la tourmenter cruellement, puis il la frappa d'un sabre et fit voler sa tête. Il en fit autant à son père. Puis il envoya un présent à la

vieille (1), fit venir Mardjānah et lui dit : Que veux-tu que je fasse avec toi ? — Ce que je t'ai dit. Alors il envoya chercher des témoins et le qādhi : on écrivit son contrat de mariage, il l'épousa et la trouva vierge. Le cœur de la jeune femme fut rempli d'amour pour elle et de même le sien pour lui.

Ensuite il fit venir Maïmoun et lui dit : Je désire que tu informes mes frères de la royauté que je possède. Il s'envola, descendit chez les frères d'Ali, leur apprit ce que Dieu très haut lui avait donné. Ils s'en réjouirent et lui dirent : Salue-le, embrasse ses mains de notre part et recommande-lui de ne pas nous oublier. Il lui transmit ces paroles. Puis Ali fit venir le vieillard et le parfumeur et leur témoigna les plus grands égards. Il gouverna son peuple avec justice, destitua les fonctionnaires injustes : ses sujets l'aimèrent et il ne cessa d'être, ainsi que Mardjānah, dans cette situation jusqu'à ce que celui qui anéantit les plaisirs et disperse les réunions les sépara.

Voilà ce qui nous est parvenu de leur histoire et de leur aventure, entièrement et complètement. Louange à Dieu en toute circonstance. Que Dieu bénisse notre Seigneur Mohammed, sa famille et ses compagnons et les salue.

RENÉ BASSET.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES

. CLX

DANS L'ALLIER

En Bourbonnais, le tonnerre tombe en feu ou en pierre. La croyance est généralement admise.

Le paysan reconnaît dans une hache en pierre la *Pierre dou Tounarre*.

A Trébeau, non loin de Saint-Pourçain, nous y avons vu une grande hache en silex, au fond d'une auge dans laquelle les animaux venaient y boire; et après avoir demandé au fermier la raison pour laquelle il laissait cette hache au fond de l'eau, il nous a d'abord répondu que nous devions bien le savoir, mais que cette pierre jetée au fond de l'eau préservait les animaux qui venaient y boire de toutes sortes de maladies.

FR. PÉROT.

(1) Le texte est altéré.

CLXI

EN LANGUEDOC

J'ai vu trois ou quatre fois, il y a une vingtaine d'années, de vieux bergers languedociens placer une hache en pierre polie dans un petit sac qu'ils attachaient au cou de leur béliet pour protéger le troupeau. Ils y tenaient beaucoup, mais n'aimaient pas qu'on leur en parlât : je n'ai jamais pu les faire m'en céder une seule.

D^r PAUL RAYMOND.

LÉGENDES DE GAO

FARANG ET LE GONDO

(de Namara-San)

§ 1. — LE GONDO (ANGUILLE) (1)



Le Gondo de Namara San devint fort et gras. Il était puissant. Aucun bateau ne pouvait passer à Namara-San, soit en remontant, soit en descendant. Le Gondo était là. Dans tout le pays on n'entendait parler que des méfaits du Gondo de Namara-San.

Réunion des Sorko à Mopti.

Les gens de Mopti étaient fatigués. Ils envoyèrent dire aux Sorko de Kouakourou de faire en sorte de venir les aider à vaincre le Gondo, car aucune pirogue ne pouvait franchir le Namara-San. Si même un oiseau passait au-dessus de Namara-San, le Gondo le saisissait au vol et lui brisait le cou. Les Sorko de Kouakourou se réunirent (2).

(1) Les gens de la confédération de l'Anguille des grands clans des Mandés (lamantins). Une province sur le plateau central soudanais à l'Est du San, sur le Borni, s'appelle toujours Gondo, mais ce clan de l'Anguille a disparu actuellement.

(2) Les gens de la confédération des Oiseaux « les Rouges », Oua-Kore, Oua-Gara, etc.

Les gens de Mopti envoyèrent chercher les Sorko de Mayel-Nasou. Ceux-ci vinrent à Mopti.

Ils envoyèrent à Toñgoroñgo, à Feytara, à Guimitoñgo. Tous les Sorko vinrent à Mopti.

Tous les Sorko se réunirent à Mopti, car la nouvelle se répandit partout.

Étaient là : Gow Mahmadi (Mo-na-di-de-Kamba-na Salem), Gow Idrisa (Fini-wali-gabou), Gow Soleyman (Gabou-felenfelen-gabou-walengadji).

Le lendemain, de bonne heure, ils se dirigèrent vers Namara-San.

Le Gondo, furieux, se métamorphosait continuellement. Il dit : « Par Dieu ! aucune pirogue ne passera à Namara-San. Je verrai bien s'ils pourront me prendre ! »

Quand ils furent près de Namara-San, les Sorko dirent : « Que Gow Mahmadi s'avance et aille combattre le Gondo ! »

Gow Mahmadi.

Gow Mahmadi se détacha du groupe ; il s'avança et engagea la lutte avec le Gondo. Il prit un djow (harpon), le lança sur le Gondo. Celui-ci prit le djow et en brisa la hampe en mille pièces.

Gow Mahmadi prit un djaba-pa (harpon), le lança sur le Gondo. Celui-ci en brisa la hampe, en coupa la corde.

Gow Mahmadi prit un hardji (harpon) ; il voulut en percer le Gondo. Celui-ci en brisa la hampe.

Le Gondo dit : « Gow Mahmadi ! Est-ce que tous tes harpons sont brisés ? — Oui ! »

Le Gondo prit une flèche, la planta dans le dos de Gow Mahmadi. Celui-ci tomba et mourut.

Gow Idrisa.

Gow Idrisa s'approcha. Il harponna le Gondo avec un djow, (harpon). Celui-ci brisa la hampe.

Gow Idrisa harponna avec un djaba-pa. Le Gondo le brisa.

Gow Idrisa prit un dama et harponna le Gondo. Celui-ci le brisa.

Gow Idrisa prit un hardji et harponna le Gondo. Celui-ci le brisa.

Le Gondo lui dit : « Gow Idrisa ! tous tes harpons sont-ils brisés ? — Oui ! »

Le Gondo prit une flèche et la planta dans le dos de Gow Idrisa. Celui-ci tomba et mourut.

Retraite des Sorko.

Les Sorko se réunirent et dirent : « Deux Gow fameux sont morts ! »

Gow Soleyman leur dit : « Retournons à la ville ! » Ils retournèrent à la ville en disant : « Personne ne peut lutter avec le Gondo, que Dieu qui l'a créé ! »

§ 2. — FARANG EST INFORMÉ

La renommée du Gondo se répandit en amont et en aval ; elle parcourut toute la contrée jusqu'au Dendi. Elle arriva à Berre-goungou, à Karabara, à Gao.

Farañg était dans sa case. Albarka-Babata vint : « Allons ! n'as-tu pas entendu la nouvelle ? — Quelle nouvelle ? — Le Gondo de Namara-San ? Aucune pirogue ne peut passer à Namara-San. Le Gondo est furieux, il est fou. Si même un oiseau passe au-dessus de Namara-San, le Gondo le saisit au vol et lui brise le cou. Nabouke ! Kontabo ! Sondjinabo ! Kolegninabo ! Kolegnagotedjinabo ! fils de Ngasa ! de Sata ! de Satadawey ! de Kobetaka ! Toi le ramasseur de vieilles nattes ! toi le ramasseur d'habits usés ! toi dont les cheveux, semblables à des tiges de mil, ne peuvent être tressés ! toi, dont une mare où l'eau atteint la cheville de la patte d'un lièvre ne peut suffire à laver l'œil ! voilà que tu restes assis dans ta case, alors que la rumeur publique parcourt le fleuve en amont et en aval ! »

Farañg répondit : « Albarka-Babata ! que dois-je faire ?

— Lève-toi ! Les gens de Wagay, de Wagaybougou, de Berre-goungou, de Bellesao, de Bawani, de Tigilem, de Tafalit, de Karabara, de Djonni, de Dangasa et de Gao ont entendu la nouvelle, et toi tu restes étendu dans ta case ! »

Alors Farañg fit battre le tambour de guerre.

Puis il s'assit et dit : « Albarka-Babata ! si rien ne s'y oppose, nous partirons demain pour Goura. Je le jure par Karamankoy, par Kayankoy, par Mangasa (1), par mon vase au bois de fer, par mon écuelle au lait frais, par le wakondo, par mon charbon de bois, par

(1) Les trois divinités protectrices de la confédération des Sorko :

Karamankoy = le maître, le chef des mâles de la confédération des Mâ (lamantins) ;

Kayankoy = le chef des familles El Kaya (originaires de Tichitt) ;

Mangasa = le chef des gens confédérés des campements du Lamantin et du Serpent.

ma poule noire (1); demain, à l'aurore, je les consulterai! Je le jure par Ngasa, ma mère, si rien ne s'y oppose, je partirai demain. »

Albarka-Babata s'en alla se coucher.

Le lendemain, à l'aurore, Farañg se leva; il appela Albarka-Babata, Fomborogasi, Fombebagoule, Kousou-Tedjé. Kousou-Djoumandi, Hi-Kore-mbanoura, Hi-Boñgo-mbanoura, Feina-Kandje, Hari-Katou-djere-djongo, Boubouloumgadji, Ahmadou-Karankaran, Asseyta-Bakali, Koynsata Bakali, Hasey-nkandje-s'a-se, Tjere-ma-tjere-Kati, Tjere-ma-tjere-notangou, Himadou (le fils de sa sœur) et Baude (son propre fils).

Tous se réunirent et répondirent à son appel.

Premier voyage de Farang.

Farañg leur dit : « Rassemblez tous les harpons et embarquez-les. »

Ils les mirent dans la pirogue. Lui-même alors prit son pantalon de 333 coudées d'étoffe, le secoua, y passa une jambe, l'autre jambe n'y trouva pas place; elle ignorait si sa compagne était dans un pantalon. Farañg, voyant cela, s'écria : « Ah! malheur! Nabo! Kontabo! si la pauvreté ne me fait pas mourir cette année, elle me fera honte aux yeux des fils de mon père! »

Il s'en alla au fleuve et s'embarqua. Il commanda : « Partons! »

On poussa la pirogue avec 333 perches. Il voyagea jusqu'à Karabara. Là, il demanda des nouvelles. On lui répondit : « Des nouvelles? Nous ne savons qu'une chose : c'est que le Gondo de Namara-San a coupé la route, aucune pirogue ne peut passer à Namara-San, aucun oiseau n'y passe sans être pris et tué. De plus, nous avons entendu dire que les Sorko de Waladou, de Goura, de Bowkora, de Gouloumbou, de Gouloumbou-Koro, de Baniba, de Baniba-Koro, de Kona, de Poure, de Hengem, de Bia, de Yowar, de Sobe, de Djindjow, de Gisiwali, de Koynsa, de Sendege, se sont réunis pour aller combattre le Gondo; que Gow Mahmadi, Gow Idrisa sont morts dans cette lutte. »

Il leur répondit : « Voilà une grande nouvelle! » Il envoya demander à sa mère, à Gao, de la poussière d'un certain bois, car ce Gondo est vraiment redoutable! Sa mère la lui envoya.

Farañg partit de bonne heure de Karabara. Il voyagea rapidement jusqu'à Goura. Là, il s'informa des nouvelles, au sujet du Gondo. On lui répondit : « Nous ne savons qu'une chose, c'est

(1) Différents objets destinés à offrir les sacrifices rituels.

qu'aucune pirogue de Djenne ou de Tombouctou ne peut franchir Namara-San, qu'aucun oiseau ne s'y aventure sans y être tué. »

Farañg continua sa route et vint coucher auprès de Namara-San.

Au milieu de la nuit le Gondo bâilla ; du feu sortit de sa gueule. Jamais Farañg n'avait été réveillé en sursaut comme il le fut cette nuit-là par le feu qui jaillit de la gueule du Gondo. Le Gondo envoya une étincelle de ce feu contre Farañg, elle lui tomba sur l'épaule. Farañg s'assit et se gratta l'épaule et dit à Albarka-Babata (1) : « Jamais il ne m'est arrivé une chose semblable à ce qui m'est arrivé cette nuit. »

Premier combat.

Ils se recouchèrent jusqu'au matin. Farañg marcha alors contre le Gondo. Il harponna le Gondo et celui-ci lui renvoyait ses harpons en miettes ; et cela depuis le matin jusqu'au milieu du jour, jusqu'au soir, jusqu'au milieu de la nuit, jusqu'à l'aurore, jusqu'au milieu du jour. Enfin il n'avait plus de harpons.

Le Gondo lui dit : « Est-ce que tu as épuisé tous tes harpons ? — Oui ! » Alors le Gondo chassa Farañg depuis Namara-San jusqu'à Hondou-nine (Djeygalia). C'est alors seulement que Farañg pensa à la poussière de bois que sa mère lui avait envoyée. Il la prit et en sema entre le Gondo et lui (2).

Le Gondo s'arrêta et retourna à Namara-San.

Farañg retourna à Gao.

Retour à Gao. — Farang consulte les idoles.

A son arrivée à Gao, il alla trouver sa mère et lui dit : « Le Gondo et moi, nous nous sommes rencontrés. Il a brisé tous mes harpons. Il me faut une méthode nouvelle pour le combattre, ce n'est pas un Gondo quelconque. »

Sa mère lui dit : « Nabonke ! Depuis que Dieu a créé le monde, il a réellement envoyé son prophète. Tu me demandes la vérité ? La voilà : Quand tu partiras pour aller combattre le Gondo, va consulter les idoles ! »

Farañg suivit ce conseil. Il alla trouver l'idole et lui dit : « Le

(1) Peut-être cela veut signifier que les gens du Gondo possédaient quelques fusils, car cette légende se passe après l'arrivée des Sâ (Serpents), puisque dans les divinités protectrices des Sorko, nous voyons les Serpents. Or les Sousous, Souble, Siso, etc., familles de la confédération des Serpents, envahirent le Soudan, et détruisirent Gaméa, au ^{xiii}^e siècle.

(2) Ce qui signifie que la confédération des gens du Gondo, victorieuse, arriva jusqu'aux environs de Tombouctou.

petit Gondo de Namara-San empêche les pirogues de passer par là. »

Alors la fille de Farañg vint le trouver et lui dit : « Mon père ! moi, Nana, je suis en âge de mettre un pagne, laisse-moi aller voir le Gondo ; je te le ramènerai ! — Vraiment, Nana ! ton sexe ne t'arrête pas ? — Alors, mon père, si rien ne s'y oppose, va consulter les idoles (1). — Oui ! j'irai ! »

Farañg se coucha et dormit jusqu'au matin. Il se leva et alla trouver Karamankoy ; Karamankoy appela Marmankoy ; Marmankoy appela Kayankoy ; Kayankoy appela Mangasa.

Mangasa arriva. Toutes les idoles protectrices étaient réunies : « Qu'y a-t-il, Farañg ? » demandèrent-elles. Farañg répondit : « Moi, sorko du Dendi, je suis parti de Gao et suis allé à Goura. Toutes les femmes de Goura, de Manimani, de Koyta-Debo, de Barisemo-Debo, de Waladou, de Baniba, de Baniba-Koro, de Gouloumbou, de Gouloumbou-Koro, toutes les femmes des Sorko ont su que je suis allé à Namara-San, que le Gondo de Namara-San m'a chassé depuis Mopti jusqu'à Gao. Mais vous, vous êtes là, vous n'êtes pas encore mortes ! — C'est vrai, répondirent-elles ; mais quand tu es parti tu n'es pas venu nous trouver. Ton père Kobetaka, ton grand-père Farañg, n'ont jamais rien entrepris sans nous consulter ; toi, Farañgaka, tu t'es dit : « J'irai bien sans les consulter. » — C'est vrai, mais aujourd'hui je viens vous demander de me dire comment je dois m'y prendre envers le Gondo. » Elles lui répondirent : « Attends que nous réfléchissions ensemble. Toi, va-t'en. Quand nous aurons trouvé nous te le dirons. Certainement ce sera avant la nuit. »

Il partit. Les divinités restèrent à se consulter. Mangasa leur dit : « Le Gondo mourra et disparaîtra du monde comme s'il n'y avait jamais existé ! Mais il faut pour cela que Farañg nous immole un bouc noir, une poule noire, qu'il mette du « verre » dans le vase, du lait frais dans l'écuelle. »

Elles allèrent dire cela à Farañg. Farañg dit : « C'est bien ! » Il immola un bouc noir, une poule noire, mit dans le vase du verre, dans l'écuelle du lait frais. Elles dirent à Farang : « Donne-nous ton djow. » Il le leur donna. Elles le lui attachèrent et y mirent leur sort.

(1) Divinités protectrices ; ce passage est très intéressant pour la filiation des clans dans la grande confédération, dont les divinités protectrices invoquées sont : 1° Kara-ma-nkoy, le chef des MÂ (lamantins) Rouges. Nous voyons ici le terme : Kara-ma ou Garama des anciens, 2° Mat-ma-nkoy, le chef des mâles de la confédération du Lamantin, actuellement Madi-Kas, après la dissolution de la confédération des MÂ ; 3° les Kaya-nkoy ; 4° Manga-sa.

Elles le donnèrent à Farañg en disant : « Maintenant, demain, va à Namara-San. »

Deuxième voyage de Farang.

Farañg se coucha ; le lendemain il appela ses gens et leur dit : « Mettez tous les harpons dans la pirogue. » Puis il s'embarqua lui-même après avoir passé son pantalon à une jambe.

Ils partirent et se dirigèrent vers Namara-San. Ils arrivèrent à Goura et y couchèrent. De là ils gagnèrent Namara-San. Ils couchèrent là.

Le lendemain à l'aurore Farañg alla combattre le Gondo.

Deuxième combat. — Mort du Gondo.

Il commença par harponner le Gondo. Celui-ci lui renvoya ses harpons en morceaux. Mais alors il prit le djow que les idoles lui avaient préparé, il en frappa le Gondo. Le harpon pénétra dans le Gondo et le transperça. Le Gondo mourut.

Alors Farañg se mit à chanter ses louanges : « Moi, Nabo ! Kontabo ! Sondjinabo ! Sognegotedji - nabo ! Ngasa-doumi-denkele, Sata-doumi-gourou dioumboy ! Je n'ai pas mon pareil parmi les Sorko ! »

Tous les gens de la contrée du Debo vinrent couper le Gondo. Ils ne purent achever d'en découper la moitié que l'autre moitié était déjà corrompue, ils durent l'abandonner (1).

Farañg revint à Gao.

Telle est l'histoire de Farañg avec le Gondo de Namara-San.

DUPUIS YACOUBA.

PETITES LÉGENDES LOCALES

DCXLIX

LE VAL SANS RETOUR A PAIMPONT

On raconte qu'à cet endroit une fée appelée Viviane avait un

(1) Dissolution de la confédération du Gondo, dont les provinces sont divisées entre les autres clans.

amant infidèle. Pour qu'il ne la quittât plus, elle lui jeta un filet qui fit sept fois le tour de son corps ; aussitôt sept montagnes s'élèverent, il ne put jamais retrouver son chemin ; c'est pour cela qu'on le nomme le Val sans retour.

DCL

LE CHATEAU DANGEREUX

Autrefois, au Val sans retour, il y avait un château habité par des seigneurs qui séduisaient les jeunes filles et ensuite les jetaient dans la vallée où elles trouvaient la mort. Encore aujourd'hui, on croit que ceux qui y vont n'en reviennent plus, à cause de la difficulté que l'on a pour sortir de l'endroit. Nous y avons été une famille entière, et nous sommes restés deux heures absolument égarés.

MARIE CHEVALLIER.

LES VILLES ENGLOUTIES (1)

CCCCIV

LA VILLE D'IDÉA

La ville d'Idéa, sur le mont Sipyle, ayant été engloutie, des eaux coulèrent de la montagne et le gouffre devint un lac appelé Soloé ; on voyait encore les ruines de cette ville, dans le lac avant que les eaux du torrent les eussent tout à fait cachées (2).

CCCCV.

LE CHATEAU PRÈS DE TILSITT

(Prusse)

Dans le voisinage de la ville de Tilsitt, tout contre le bord de la Meuse, s'élève une montagne ronde qu'on appelle le Schlossberg, sur laquelle se serait élevé autrefois un château. On n'a aucune

(1) Suite. Voir t. XX, p. 455.

(2) Pausanias, *Description de la Grèce*, éd. et trad. Clavier, t. IV, Paris, 1820, in-8, p. 205.

connaissance de son existence, de sa destination et de sa destruction. Il doit avoir été très grand et très fort, car il était situé sur le point culminant des environs et on voit encore les trous d'un grand fossé et du double rempart qui l'entouraient. Tout à fait au-dessus de la montagne ronde et juste au milieu, on voit un trou large et obscur dont la profondeur doit être insondable, car avec la plus longue corde on n'a jamais pu atteindre le fond et jamais l'on n'entendit arriver sur le sol ce qu'on y jetait. D'après la légende, le château aurait été englouti subitement et le trou serait la cheminée du château englouti. Au-dessous, très profondément dans la montagne, des trésors inestimables se trouveraient cachés dans les murs. Ils sont gardés par un châtelain, un petit homme vieux avec des cheveux blancs comme de la neige. A quelles conditions peut-on retirer ces trésors, personne ne l'a jamais su, bien que le châtelain ait été vu plusieurs fois. Il n'y a pas très longtemps qu'on l'a vu la dernière fois. Plusieurs bergers du village prussien de Kämmeri, près de Tilsitt, gardaient leurs troupeaux sur le Schlossberg. Ils s'arrêtèrent au milieu de la journée près du gouffre, regardèrent dans l'abîme obscur et sans fond et s'entretenaient des trésors qui étaient au-dessous. Il leur vint à l'esprit d'en avoir quelque peu ; ils allèrent chercher une corde à laquelle ils attachèrent le plus jeune d'entre eux qui avait grand'peur, se défendait et criait, et le descendirent dans l'abîme. La corde était aussi longue que la tour qui s'élève sur l'église allemande de Tilsitt et même encore plus longue, au moins une fois, mais elle descendait raide et tendue, preuve que le garçon n'était pas encore arrivé au fond, quoique, depuis longtemps, ils ne pussent plus entendre ses cris. Tout d'un coup, elle revint légère et se replia. Il était sur le sol : les autres l'appelèrent, mais ne reçurent aucune réponse : ils placèrent l'oreille sur le bord de l'abîme, mais ils n'entendirent rien : tout était silencieux au-dessous. Ils attendirent longtemps ; à la fin, ils retirèrent la corde en haut ; mais elle était et restait légère et lorsque l'extrémité arriva, elle était vide. Ils furent profondément inquiets et s'enfuirent en courant. Le lendemain, lorsqu'ils firent sortir leur troupeau, ils n'osèrent pas aller au Schlossberg. Mais tandis qu'ils suivaient la route et hésitaient sur l'endroit où ils se dirigeraient, le garçon qu'ils croyaient mort arriva à leur rencontre en bondissant. Toutes ses poches, sa casquette, ses mains étaient remplies d'or et il leur raconta plein de joie comment, avec la corde par laquelle ils l'avaient descendu dans l'abîme, il était arrivé tout au fond dans une grande cuisine où une batterie de cuisine en or et en argent placée là répandait un vif éclat.

Tout à coup, un petit homme vieux et gris vint à lui, lui adressa des paroles amicales, lui dit qu'il ne devait pas avoir peur, le détacha de la corde et le conduisit à travers une quantité de chambres, toutes plus belles les unes que les autres et toutes remplies d'or.

Comme il était fatigué, le petit homme le conduisit à un lit où il dormit toute la nuit. Le lendemain, quand il fut éveillé, le petit homme se présenta de nouveau à lui, et lui remplit d'or les poches, la casquette et les mains, autant qu'il en put porter. « Le bailli du château t'en fait cadeau », lui dit-il ; puis il ouvrit sur le côté une porte étroite, le fit passer par là, et, lorsqu'il fut sorti, il se trouva dans la vallée ; mais la porte et le bailli du château avaient disparu.

Quand les autres entendirent cela et quand ils virent les richesses de leur compagnon, ils songèrent à s'en procurer autant : ils vantèrent le bailli du château et coururent à la montagne. Chacun voulait être descendu le premier après la corde. A la fin, ils tirèrent au sort : celui sur qui il tomba s'attacha lui-même la corde autour du corps et les autres le descendirent. Elle resta longtemps raide et lourde.

Enfin, elle devint légère et lâche. Ils la retirèrent en haut, elle était vide. Ils retournèrent satisfaits dans leurs maisons et pensèrent que celui qu'ils avaient descendu reviendrait le lendemain matin.

Mais il ne reparut plus et l'on ne vit ni n'entendit plus rien de lui. Depuis, personne n'a plus eu le courage de descendre dans l'abîme (1).

CCCCVI

LE BARTEL

(Prusse)

A côté de la ville de Bartenstein s'élève, contre le fleuve de l'Alle, une colline escarpée. Elle porte à son sommet, au milieu des restes d'un château, un bloc colossal de granit qui offre quelque ressemblance avec une figure humaine. La légende prétend que le

(1) Tettan et Temme, *Die Volkssagen Ostpreussens, Luthauens und Westpreussens*, Berlin, 1865, in-12, p. 139-162.

château fut englouti, et que le bloc de rocher est l'ancien seigneur du pays, Barto.

Il aurait habité là et, lorsque son château fut englouti, il fut changé en pierre. Le peuple nomme encore cette pierre Bartel. On parle aussi de grands trésors qui sont dans la montagne et d'un passage dont l'extrémité aboutit loin par-dessous l'Alle à une petite église voisine (1).

CCCCVII •

LE SEETEICH

(*Prusse*)

A un demi-mille environ de la ville d'Elbing existe un petit lac rond qu'on appelle Seeteich. La légende rapporte que là s'élevait autrefois une des premières églises chrétiennes des environs. Les païens des alentours se réunirent, fondirent sur l'église au moment même où l'on allait à la communion et essayèrent de tuer le prêtre.

Mais un globe de feu descendit du ciel, et consuma la construction et les environs, pendant que le prêtre était enlevé. Tout ce que les flammes touchèrent fut englouti avec les scélérats dans un abîme démesurément profond et à la place apparut l'étang (2).

RENÉ BASSET.

LES CROYANCES SUPERSTITIEUSES

DANS LE DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE

(*Cantons du Lion-d'Angers et de Châteauneuf.*)

I

LE CALENDRIER

Jour des Rameaux. — Voir d'où vient le vent pendant la procession des Rameaux, car il soufflera ainsi pendant les trois quarts de l'année.

(1) Tettau et Temme, *Die Volkssagen Ostpreussens*, p. 184-185.

(2) Tettau et Temme, *Die Volkssagen Ostpreussens*, p. 201

S'il vient du nord, il est dans le boisseau et il y aura beaucoup de blé.

S'il vient du sud, il est dans la baratte et il y aura beaucoup de fourrage.

— Si on veut faire une bouture de romarin (arbuste qui, en Anjou, remplace le buis), il faut prendre un rameau bénit et l'emporter de suite pour le planter dans son jardin, sans entrer dans une maison, on est sûr qu'il prendra racine.

— Porter un brin de rameau bénit dans chacun de ses champs de blé pour avoir une bonne récolte.

Semaine sainte. — Planter des haricots le jeudi saint. Ils ont grande chance de pousser.

— Le vendredi saint, il ne faut pas travailler la terre, ce serait creuser sa fosse.

— Mais c'est un bon jour pour greffer les arbres fruitiers.

— Pluie du vendredi saint brûle la terre.

— On conseille aux enfants de jeûner ce jour, pour trouver des nids.

— Ne pas faire la lessive pendant la semaine sainte. Ce serait laver son suaire.

Pâques. Jeûner ce jour-là pour n'avoir pas mal aux dents le reste de l'année.

Rogations. — Ne pas boulanger pendant les Rogations sous peine de manger du pain moisi toute l'année.

Fête-Dieu. — Ne pas faire la lessive entre les deux Sacres.

II

LES SAINTS

Saint Antoine, 17 janvier : fête aux oignons.

Sainte Agathe, 5 février : fête à la porée (poireau).

Saint Valentin, 14 février : fête au trèfle.

Saint Mathieu, 25 février : fête aux velins (reptiles).

S'il gèle à la Saint-Valentin
Il n'y a ni foin ni velins.

Saint Aubin, 1^{er} mars : fête aux choux.

Saint Georges, 23 avril.

A la Saint-Georges
 Bonhomme, sème ton orge.
 A la Saint-Marc (le surlendemain)
 Il est trop tard.
 S'il pleut le jour de la Saint-Georges,
 Il n'y a ni cerises ni cormes.

Saint Eutrope, 30 avril : fête aux melons.

Sainte Marguerite, 22 juillet : couper les chardons dans les champs pour les empêcher de repousser.

Saint Jean : Balayer sa maison ce jour-là avant le soleil levé pour n'avoir pas de mouches.

— Monter dans un noyer avant le soleil levé et y cueillir un nombre impair de noix qu'on coupera en morceaux pour faire macérer dans de l'eau-de-vie. En prendre un petit verre quand on a la colique.

— Si une vache n'entre pas en chaleur, la mener au taureau avant le lever du soleil, elle se trouvera pleine.

Sainte Catherine, 25 novembre : S'il gèle ce jour-là les choux gèleront pendant l'hiver. Cependant s'il ne gèle pas le jour de l'Avent (8 décembre) ils peuvent échapper à la gelée.

— On invoque sainte Tanche (dont on a fait sans doute sainte Etanche) pour les enfants qui pissent au lit.

— On prie saint Loup à la Jaille-Yvon pour les enfants qui ont des frayeurs non motivées.

— Pour le mal de Saint-Eloi, il faut quêter trois œufs et les déposer sur l'autel de la Vierge pendant la célébration d'une messe (glandes).

— On invoque sainte Emérance à Chanteusé, le 23 janvier, pour la colique, en tenant une bougie allumée à la main.

— A Champigné, le jour de la Saint-Julien, 27 janvier, qui est en même temps jour de foire, on se rend à l'église et, tenant un cierge à la main, on prie ce saint pour éloigner les maladies des étables.

III

LES JOURS

Dimanche. — Quand on cesse de traire une vache pleine, il faut la traire pour la dernière fois un dimanche matin. Comme cela on est sûr que le veau viendra pendant le jour et non la nuit.

Vendredi. — Sevrer les veaux le vendredi. Ni la vache ni le veau ne banniront (mugir).

— Mener une vache au taureau un jour dont le nom contienne un R pour qu'elle fasse un taureau.

— Semer le trèfle un jour dont le nom ne contienne pas un R pour que ce trèfle ne fasse pas enfler (météorisation) les bestiaux.

IV

LE CROISSANT

Ne rien semer dans les premiers jours de croissant.

— Au contraire, planter des arbres, ils pousseront mieux.

— Greffer les arbres à fruits dans le croissant. Avoir soin de le faire dès les premiers jours, autrement ils resteront autant d'années sans rapporter qu'il s'est écoulé de jours depuis la nouvelle lune.

— Premier vendredi de croissant vaut pleine lune. On peut faire alors tous les travaux suspendus par cette phase de la lune.

— Quand des bestiaux ont des dartres on colle au plafond, au-dessus d'eux, de la fiente de la nuit. Les dartres sècheront en même temps qu'elle. Faire cette opération à jeun le premier vendredi du croissant.

— On peut remplacer la fiente par un navet bougre (navet sauvage), des branches d'allier (alisier) ou de rouable (érable).

— Ne pas habiller (tuer le porc) dans le croissant, ce serait s'exposer à ce que le poil repousse dans le saloir.

D'autre part, si l'on habille dans le défrein ou décours (dernier quartier) la viande diminue dans le saloir. Si l'on a mis un gros morceau, on n'en trouvera plus qu'un petit.

— Si on lave une chambre dans le croissant, on est sûr d'avoir des puces.

— Le premier vendredi de croissant, quand on l'aperçoit pour la première fois, si l'on a des verrues, il faut se jeter à genoux, sans le quitter des yeux, faire son signe de croix et, toujours en le regardant, ramasser de la terre près de soi et frotter ses verrues avec celle-ci en commençant par les plus anciennes pour les faire disparaître.

— Ne pas couper le bois des souches dans le croissant. Le nouveau bois pousserait non en hauteur mais en rabattant.

V

LES MALADIES

Cancer. — Pour arrêter ses progrès, il faut le *nourrir*, en plaçant

sur le mal des tranches de viande qui se dessèchent sur la plaie où disparaissent absorbées par elle.

— Si quelqu'un meurt d'un cancer, apporter de suite dans la pièce un morceau de lard, autrement ce mal sauterait sur une des personnes présentes.

Maladies de peau. — Laver le mal avec de l'eau bénite prise dans trois églises où le malade ne soit jamais entré. Celui-ci reste à la porte. La personne qui l'accompagne entre seule prendre de l'eau et vient laver la partie malade.

Panaris. — Tremper le doigt malade dans la soupe au lard quand elle est en ébullition et l'y laisser le plus longtemps possible, 5 à 10 minutes.

L'estomac à bas. — Quand on a l'estomac détraqué par suite de mauvaises digestions c'est qu'on a l'estomac à bas.

Il faut le faire remonter. De vieilles femmes ont cette spécialité. Elles vous remontent l'estomac par des frictions de bas en haut, à l'aide d'un vieux peigne, sur la poitrine et sans doute en prononçant des paroles de conjuration.

Verrues. — Pour faire disparaître les verrues, plonger trois fois la main dans l'eau bénite en disant chaque fois, pendant que la main est dans l'eau, cinq *Pater* et cinq *Ave* (V. Croissant).

VI

LE FOUR

Après avoir boulangé, ne pas se laver les mains dans l'eau froide. Le pain ne lèverait pas.

— Après avoir enfourné le pain et bouché le four, mettre les linges qui ont enveloppé la pâte sur le bout de la pelle du four et les tenir un moment aussi haut que possible pour que le pain lève bien.

— La *galette à la fouée* est un morceau de pâte que l'on place à l'entrée du four et que l'on retire dès qu'il a été saisi dessus et dessous par la chaleur. Les deux croûtes se séparent et l'on y introduit du beurre qui fond aussitôt. Cette galette se mange brûlante. Il faut la casser et non la couper, car sans cela le pain serait *coussis* (partie de pâte non cuite au-dessus de la croûte inférieure).

VII

LES SORCIERS

Le 1^{er} mai porter du sel dans tous ses champs pour éviter les maléfices des sorciers qui courent cette nuit-là.

— La même nuit toutes les pointes des mélriers (néfliers) sont coupées par les sorciers.

— Envoyer des poux à quelqu'un est un jeu des sorciers qui envoient ainsi à ceux dont ils ont eu à se plaindre. Mais il faut qu'ils aient pu toucher leur victime. Ces poux, plus gros que ceux de la tête, courent sur toutes les parties du corps. Pour s'en défaire, il faut aller trouver un sorcier plus puissant que celui qui les a envoyés.

Un autre moyen est de prendre une douzaine de ces poux, les percer d'une aiguille et les faire brûler lentement à une chandelle ou au feu. Le sorcier qui les a envoyés souffrira tellement que pour échapper à ces douleurs il les fera disparaître.

— Les sorciers peuvent empêcher une fermière de faire du beurre. Elle aura beau baratter sa crème, jamais le beurre ne se formera.

— Ne jamais conduire un étranger dans son étable aux vaches, ce pourrait être un sorcier qui leur retirerait leur lait pour le donner aux siennes.

VIII

CONJURATIONS

On conjure les verrues, les brûlures, les entorses, etc. :

Pour les entorses le conjureur fait le signe de la croix sur le pied malade en disant :

Ante, ante te et super ante te.

Au nom de Dieu et de saint Eloi.

Ante, ante te et super ante te.

Pour transmettre son pouvoir à une autre personne, il faut écrire la formule et non la dire, sous peine de perdre tout pouvoir pour l'avenir (1).

— On conjure aussi les coliques des chevaux. Il y a dans chaque commune des personnes qui prétendent avoir ce pouvoir.

Un autre remède consiste à promener le cheval en le faisant passer sur le territoire de trois paroisses.

(1) On trouve à peu près la même formule dans le pays de Liège. *Revue des Traditions Populaires*, 1902, p. 411. N'y a-t-il pas un rapprochement à faire entre la formule prononcée et la devise de saint Eloi, établi forgeron en Bretagne suivant la tradition, à Saint-Nicolas de Pelem, où il avait écrit sur son enseigne : Maître sur Maître et Maître sur tous. A. Guffroy, *La Bretagne du Centre*. Tour du Monde de 1903, page 546.

— On conjure également le pissement de sang des animaux de la race bovine.

— Celui qui a le don de conjurer les dartres doit les compter d'abord, puis les toucher et mettre dans la cheminée certaines herbes qui sécheront en même temps que ces dartres.

IX

LIVERS

Ne pas tuer un animal qui vous a mordu, la blessure serait plus longue à guérir.

— Si une vache a une tumeur au pis, on dit qu'elle a été mordue par un velin (reptile)

— Si un hérisson va boire à une mare, il tire le lait des vaches qui vont boire après lui.

— Quand on met des œufs à couvrir, avoir soin de disposer sous ces œufs deux morceaux de fer en croix, pour éviter que, par les temps d'orage, les petits crèvent dans l'œuf.

— Si le Berrichon (troglodyte) chante sur un tas de bois, il annonce qu'on va recevoir de bonnes nouvelles. S'il chante sur un tas de fumier, les nouvelles seront mauvaises.

— Au printemps, quand on entend le coucou pour la première fois, il faut avoir de l'argent dans sa poche pour en conserver toute l'année.

— Le cri du Ricard (le geni) annonce la pluie.

— Quand on greffe des arbres, avoir soin de bien choisir les greffons. Il faut les prendre sur une branche s'élevant perpendiculairement si on veut que l'arbre pousse en hauteur. Pris à des branches horizontales ou retombantes l'arbre pousserait de même.

— Mettre deux feuilles de chou au fond du chaudron où l'on fait cuire des pommes de terre pour les pores, cela empêche l'eau de déborder de la chaudière.

— Quand on mène une vache au taureau, pour être sûr qu'elle soit pleine, il faut lui faire manger trois pousses de noisetier, ou trois crins de sa queue, ou encore un petit crapaud.

— Si une vache a des fils aux trayons, on suspend au-dessus d'elle une poignée d'herbe au fil ; à mesure que l'herbe séchera, les fils disparaîtront.

— Quand on s'aperçoit qu'une ruche va essaimer, il faut suspendre un chapelet béni à un arbre du jardin où se trouvent les ruches. L'essaim ne sortira pas de ce jardin.

— Quand une personne meurt dans une maison qui possède des abeilles, il faut mettre les ruches en deuil en mettant à chacune un morceau de crêpe ou d'étoffe noire. Autrement toutes les abeilles périraient dans l'année.

— Ne jamais laisser un trépied dans le feu, le diable viendrait s'asseoir dessus.

— Herbe au pic : herbe sur laquelle le pic-vert aigüise son bec.

— Quand un animal a été volé, on fait dire une messe d'arrêt. Il restera dans le pays où il se trouve au moment de la consécration. Il n'y a plus qu'à découvrir cet endroit.

— Avant d'entamer un pain, dessiner une croix avec la pointe d'un couteau sur la croûte inférieure.

— Pour arrêter un velin (reptile) on prononce ces paroles : *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis super draconem et leonem* (Ps. 90), suivies de celles du signe de la croix, répétées trois fois.

Le reptile restera sur place au moins dix minutes, ce qui donne le temps d'aller chercher un outil afin de le tuer.

On arrête également un essaim d'abeilles en prononçant certaines paroles. Elles restent où elles étaient et on a le temps d'aller chercher une ruche pour les recueillir.

QUERUAU-LAMERIE.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

CLX

CULTES POPULAIRES DANS L'ARRONDISSEMENT DE VITRÉ

Dans la *Revue des Traditions Populaires*, n° de novembre 1904, j'ai parlé du culte de saint Malo à Balazé. Voici quelques détails complémentaires que j'ai pu recueillir sur place. Le ruban que l'on offre à la statue pour la guérison doit être mesuré à la hauteur de l'enfant malade. D'autre part, maintes fois on entoure le cou de la statue d'écheveaux de fil. Ces écheveaux sont donnés au profit de l'église. Le *mal saint Malo* serait le catarrhe.

A Vergeal, saint Aignan est très honoré. On l'invoque contre la *raêhe*, sorte de lèpre ou d'eczéma, qui atteint les enfants. On porte

à la statue un bouquet que l'on a fait baiser à l'enfant et que l'on fait baiser ensuite au saint. Le bouquet reste au pied de la statue.

A Torcé, la statue de saint Léonard a une chaîne. On y attache les enfants pour qui l'on veut obtenir la grâce de marcher.

H. DE KERBEUZEC.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA BASSE-BRETAGNE

XXIX

ENVIRONS DE MORLAIX (1)

Présage de mort. — Lorsque dans une chaumière, au bord de la mer, la nuit, par une tempête, la porte s'ouvre, c'est un membre de la famille mort en mer qui demande un linceul.

Les épingles et le mariage. — Lorsque les jeunes filles jettent des épingles dans une fontaine, si elles se croisent toutes, ou si dans un petit moment elles se rouillent, la jeune fille se mariera; sinon elle restera fille.

La charrette des corrigans. — Lorsqu'une personne est sur le point de mourir, des corrigans viennent la prendre dans une charrette à la nuit tombante.

Les feux follets et les corrigans. — A la nuit tombante, lorsqu'on voit des feux follets et qu'on passe auprès, on est changé en animal et des petits corrigans viennent vous taquiner, monter sur votre dos, vous tirer par les oreilles et faire toutes sortes de malices, et vous ne reprendrez forme humaine qu'à la pointe du jour et si vous ne leur faites pas de mal.

Les corneilles et les procès. — Lorsque deux personnes ont un procès, celle qui a vu le plus grand nombre de corneilles le gagnera.

Les corbeaux et les mariés. — Lorsque l'on voit un corbeau ou une corneille qui chante quand deux nouveaux mariés sortent de l'église, c'est signe de malheur.

(1) Cette petite enquête fait suite à celle que nous avons donnée t. XX, p. 353 et suiv. Elle m'a été envoyée par M. Armand Dagnet, professeur au collège de Morlaix, qui a eu l'ingénieuse idée de demander à ses élèves de la classe de 6^e de raconter des choses vues et entendues, et en particulier les traditions ou les superstitions de leur lieu d'origine.

La lumière qui s'éteint. — Lorsque la lumière ou le feu s'éteint dans une chaumière, cette chaumière est hantée par des esprits.

Le criminel à bord. — Lorsqu'une tempête assaille un navire, les marins doivent se confesser publiquement, car c'est Dieu qui punit un criminel qui se trouve à bord ; s'il est reconnu, il doit être jeté par dessus bord et la tempête se calmera.

Les morts changés en bêtes. — Après la mort on est changé en animal, c'est pourquoi l'on ne doit pas faire souffrir les bêtes.

Les contrebandiers. — Dans les environs de Morlaix (Saint-Nicolas), était autrefois une maison habitée par des contrebandiers. Comme ils ne voulaient pas être découverts, ils avaient placé au bout de la maison des briques qui formaient des corrigans, des démons, et eux-mêmes allaient dans les environs vêtus de grands draps blancs et traînant des chaînes ; ils pouvaient exercer ainsi en toute sécurité leur contrebande. Cette maison a gardé depuis le nom de « Maison hantée ».

Les chouettes et les malades. — Quand on entend un grand nombre de chouettes hurler pendant la nuit autour d'une maison où il y a quelqu'un de malade, cela doit porter malheur à cette personne.

ALBERT MERRIEN.

XXX

PLOUZÉVÉDÉ

La fontaine et les maux d'yeux. — Dans une fontaine, à Saint-Jean, près de Plouzévédé, on va, le jour du Pardon, laver le bras droit, pour empêcher les maux d'yeux.

La fontaine vidée. — Dans une prairie, tout près de Berven, il y a une fontaine : on dit que lorsqu'on la vide on entend la Vierge ronfler.

Le lézard qui pond de l'argent. — A Plouzévédé, j'ai entendu une vieille bonne femme dire que quand on attrapait un lézard on n'avait qu'à le mettre dans son mouchoir et qu'il pondrait de l'argent.

L'empreinte de saint Hervé. — Dans un village, à Lanrioul, tout près de Berven, il y a une pierre qui porte la trace d'un genou ; on dit que c'est saint Hervé qui a fait cette trace à force de s'agenouiller dessus.

Le tour de la chapelle. — A Berven, il y a une chapelle renommée. On y va avec les petits enfants trois lundis de rang, faire neuf fois le tour de la chapelle, et quand on les a finis les enfants commencent à marcher.

E. FAUJOUR.

XXXI

LE FAOU

Les étoiles des Rois. — Si le soir de la fête des Rois il y a beaucoup d'étoiles dans le ciel, il y aura une grande sécheresse en été, et les poules pondront beaucoup.

La fascination du loup. — Quand on rencontre un loup dans un bois, si nous le voyons d'abord, le loup ne pourra pas ouvrir sa gueule pour nous mordre; mais si le loup nous voit d'abord il pourra nous manger, et nous ne pourrons ni crier, ni fuir devant lui.

Présage de mort. — Je connais une vieille qui prévoit quand quelqu'un meurt; elle prétend sentir le brûlé chaque soir, huit jours avant; mais elle ne sait pas qui doit mourir.

HAMON.

XXXII

KERMEUR

Le jeûne des loups. — Lorsque les loups mangeaient au vent du nord, leur bouche restait immobile et ouverte, et pendant quarante jours ils ne pouvaient rien manger; on les entendait hurler dans les bois et dans la montagne. On les voyait aussi souvent dans les prairies sucer la boue quand ils avaient faim, pour se nourrir jusqu'à la fin des quarante jours.

F.-M. LE MUZ.

XXXIII

SAÏNT-SAUVEUR

Le tonnerre et les objets piquants. — Celui qui, lorsqu'un orage éclate, met sur sa tête des ronces piquantes ou des ajoncs est à l'abri du tonnerre.

Les belettes et la musique. — Quand une belette entend quelqu'un chanter, elle accourt et se met à danser devant lui.

La viande dangereuse. — Il n'est pas bon de tuer des animaux pendant les douze premiers jours de l'année, parce que leur viande expose ceux qui la mangent à attraper des maladies.

J.-M. ABGRALL.

XXXIV

MORLAIX

Le trépied et les morts. — Lorsque pendant la nuit on laisse un trépied sur le feu, sans qu'il n'y ait rien dessus, on dit que les âmes en purgatoire viennent se chauffer dessus.

Les chats et les parrains. — Lorsqu'on est parrain pour la première fois, on dit que tous les chats du bourg ou de la ville suivent le baptême.

B. KERAUTRET.

XXXV

QUIMERC'H

La chandelle des morts. — J'ai entendu dire que quand quelqu'un mourait dans un village, vers minuit, on voyait deux chandelles de résine allumées faire le tour du village.

Consultation par la croix. — Près de chez moi il y a une fontaine près de laquelle se tient un petit pardon tous les ans, et ceux qui vont au pardon doivent jeter une croix dans la fontaine, et si la croix va au fond, celui qui l'a jetée mourra dans l'année.

HENRI CEVAER.

XXXVI

ENVIRONS DE MORLAIX

Les engelures. — Pour ne plus avoir d'engelures il faut aller, le jour de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, se laver les mains dans une rivière.

La consultation par le pain. — Pour savoir si l'on sera heureux en ménage, il faut jeter deux morceaux de pain dans l'eau. S'ils se rapprochent, c'est que l'on sera heureux ; s'ils s'écartent, c'est que l'on sera malheureux.

Les pies. — Quand on voit une pie, signe de bonheur ; deux pies, malheur ; trois pies, mariage.

Parler en même temps. — Quand deux personnes disent en même temps le même mot et qu'elles font le signe de la croix en faisant un vœu, elles sont sûres d'être exaucées.

La pie et l'enterrement. — Quand une pie fait le signe de la croix

avec son bec, c'est qu'il passera par là un enterrement avant trois jours.

Les couteaux en croix. — Quand on est à table et qu'on fait une croix avec son couteau et sa fourchette, c'est signe de malheur.

DUGRÉ.

XXXVII

ENVIRONS DE CROZON

La fontaine hantée. — A une distance de 200 mètres du bourg de Camaret se trouve une petite fontaine appelée : « Fontaine-Saint-Louis ». Les habitants de ce lieu prétendent que lorsqu'on va y puiser de l'eau on est frappé mortellement par un être invisible. Cette croyance vient de ce qu'il y a quatre ans un nommé Louis, allant chercher de l'eau pour abreuver son cheval, avait à peine trempé son seau dans la fontaine qu'il tombait mort sur le sol.

Saint Fiacre et les enfants. — A Saint-Fiacre en Crozon il existe une fontaine renommée. Tous les ans les habitants de Plougastel y viennent pour le pardon. Ils disent que si l'on n'arrose pas ce jour-là la tête des enfants avec l'eau de la fontaine ils meurent dans l'année, soit subitement ou par maladie, autrement ils deviennent robustes et acquièrent de bonnes qualités, car ils ont la bénédiction de saint Fiacre. Aussi tous les ans arrose-t-on avec cette eau la tête des enfants. C'est une coutume qui tend à disparaître, mais qui cependant se pratique encore assez fréquemment.

La falaise hantée. — On raconte qu'autrefois un jeune homme, passant très tard pour rentrer chez lui, longeait la côte de la grève de Saint-Fiacre pour raccourcir son chemin. Ayant fait un faux pas, il tomba de la falaise sur un rocher à pic. L'on voit encore la pointe très rouge. C'est, d'après le dire des vieilles femmes, une tache de sang. Elles ajoutent aussi que tous les soirs on voit une mouette s'envoler de cette tache en lançant des cris lugubres. C'est l'âme de ce jeune homme.

Le mort qui revient. — Dans les environs du Fret et de Camaret, dans la presqu'île de Crozon, les habitants ont beaucoup de préjugés. Ainsi, quand une personne venait à mourir, on n'osait plus approcher de la maison qui avait été habitée par cette personne. On disait que tous les soirs l'âme de la personne venait dans la maison, qu'elle faisait un grand feu et restait près du feu la tête dans les mains. A minuit elle repartait par la cheminée en lançant des cris aigus et perçants. De plus, si quelqu'un se hasardait de passer près

d'une de ces maisons la nuit, l'âme venait à vous et vous battait avec un balai jusqu'au sang. De là la frayeur des habitants.

Le blé brûlé et la chance. — Les cultivateurs des environs de Dinant sont aussi très superstitieux. J'ai vu, dans un village de Dinant nommé Penfrat, des gens brûler 20 livres de blé. Je m'approchai d'eux et je leur en demandai la cause. Ils me répondirent : « Quand on brûle du blé en l'honneur de saint Joseph, on a de la chance dans ses récoltes. Le blé devient plus fourni, plus dur, plus farineux et de meilleure espèce. Il ne devient pas charbonné et cela le préserve des attaques du charançon. Si le blé ne produit pas beaucoup, c'est qu'on n'a pas brûlé assez de blé et que saint Joseph n'est pas content. Aussi l'année suivante ils brûlent beaucoup plus de blé, disant que ça leur porte bonheur. Cette action a lieu dans le mois de juin. » Quand le feu est à demi éteint, on se rassemble autour de lui, on fait une ronde et la journée se passe ainsi dans la joie et la gaieté.

La souris jetée dans l'eau. — Si l'on jette une souris blanche dans l'eau et si elle reste à la surface, c'est signe de bonheur ; au contraire, si elle se noie, c'est la mort dans l'année. Mais si l'on jette une souris noire à l'eau, si elle reste à la surface, contrairement à la souris blanche, c'est signe de malheur ; si au contraire elle s'y noie, on est sûr d'avoir une bonne santé, ainsi que toute la famille de celui qui la jette, pendant deux ans.

La pluie des Rameaux. — Si le dimanche des Rameaux il pleut, c'est le mauvais temps et le malheur. Mais s'il fait beau ce jour-là, c'est le beau temps toute l'année et le bonheur.

Le lézard fantastique. — A Morgat, j'ai entendu dire que si l'on met une plume de poule et une plume de coq rouge et noire dans un bol de lait, on obtient un petit lézard blanc à huit pattes, mais que personne n'ose le faire.

ALBERT LE GOULARD.

XXXVIII

ENVIRONS DE GUISSENY ET DE LANNILIS

Les nains et les chevaux. — Les nains, en breton (*Potred sabbat*), viennent la nuit prendre dans les écuries les chevaux dont ils ont besoin pour travailler. Si quand ils charruent (car d'ordinaire ils ne font que cela) vous pouvez entrer dans le champ qu'ils charruent sans qu'ils vous voient et en ayant soin de faire le signe de la croix, le champ où ils charruent restera charrué, et vous n'aurez ensuite

qu'à l'ensemencer, et vous aurez une récolte comme d'ordinaire. Mais si les nains vous voient dans leur champ, ils vous feront beaucoup souffrir. On dit qu'un homme, ayant voulu les surprendre, eut un marteau enfoncé dans la tête, qui y serait même resté s'ils n'en avaient ensuite eu besoin pour finir leur travail. Les chevaux qui servent à leurs travaux ont la crinière nouée, si bien qu'on ne peut défaire les nœuds qu'en les coupant au moyen d'une faucille.

La vipère coupée en deux. — Une vipère coupée en deux ne cesse de vivre qu'au coucher du soleil. (Saint Frégaut.)

Le crapaud qui se venge. — Lorsqu'on a taquiné un crapaud et qu'ensuite on ne le tue pas, le crapaud vient la nuit suivante vous tuer dans votre lit.

Les verrues et les fontaines. — Dans la commune de Saint-Frégaut, voisine de Guisseny, se trouve une fontaine où les personnes qui ont des verrues viennent jeter des épingles pour que leurs verrues disparaissent.

Interdiction de brûler du foin. — Il ne faut pas brûler du foin, parce que c'est sur du foin que l'Enfant Jésus fut couché à sa naissance dans la crèche de Bethléem.

Le pain bénit et le coq. — Il ne faut pas donner du pain bénit soit à un chien ou à un coq, car si vous le faites il vous tuera.

Le coq de neuf ans. — Le coq âgé de neuf ans tue son maître.

CHARLES MORVAN.

BIBLIOGRAPHIE

Godfrey Callaway. — *Sketches of Kafir Life*, 1 vol in-16 de 154 p. A. R. Mowbray, Londres, 1905.

Ce petit livre ne contient pas beaucoup de renseignements ethnographiques proprement dits, mais plutôt des tableaux pittoresques et psychologiques. A signaler cependant le chapitre III consacré aux rites destinés à faire tomber la pluie ou à faire cesser les orages, et p. 63-64 des réflexions intéressantes sur l'originalité et la complexité de la vie sociale des Cafres. Quelques bonnes phototypies illustrent ce petit volume édité avec soin.

A. V. G.

Anthropos. — *Revue Internationale d'ethnologie et de linguistique.* Salzbourg, Zaunrithw, éd.-imprimeur, in-8.

Il est intéressant de remarquer que la portée vitale que présentent les études ethnographiques est admise enfin par un public de plus en plus

étendu. Un récent voyage en Allemagne m'a fait constater de près la diffusion de cette tendance dans des milieux autrefois presque réfractaires, comme les commerçants, les militaires et les fonctionnaires coloniaux. En France, ces milieux n'ont pas ouvert encore les yeux, peut-être par la faute même des ethnographes; et l'on constate que presque seuls les philologues, les géographes, les naturalistes et les médecins attachés à des titres divers à des expéditions d'exploration font quelque effort pour comprendre et décrire les populations rencontrées et leurs mœurs.

Je ne suis pas suspect, je crois, de parti-pris religieux ou missionariste : mais il faut hautement reconnaître que si l'ethnographie descriptive française existe — ou plutôt existait — c'est en majeure partie aux travaux des missionnaires catholiques et de quelques missionnaires protestants qu'elle le doit. Des circonstances diverses et des facteurs d'évolution sociale complexes ont fait que nous n'avons plus guère aujourd'hui de missionnaires capables d'écrire des *Lettres édifiantes* ou de conserver à des *Annales de la Propagation* et à des *Etudes Religieuses* leur portée scientifique de naguère. De tous les groupements religieux à développement colonial, seuls les Pères Blancs, par la volonté de leur fondateur, par suite des conditions de leur recrutement, de leur discipline et de leur but, pouvaient nous être dans les sciences de l'homme de précieux auxiliaires. Mais ici encore les choses ont ainsi tourné qu'une collaboration sur laquelle on pouvait compter est allée profiter à nos voisins de Belgique, d'Allemagne, et maintenant, avec *Anthropos*, d'Autriche.

Si en effet on recherche quels sont les groupements missionaristes parlant français qui apportent à la connaissance des demi-civilisées des documents utilisables par la science, on trouve les Pères Blancs d'une part, puis les Jésuites de Beyrouth et ceux de Zi-ka-wéi, et les Protestants du Pays de Vaud. Un coup d'œil sur une bibliographie quelconque, ou la lecture des Revues d'Histoire des Religions ou d'Ethnographie, enfin la visite des grands musées ethnographiques le démontre. A l'étranger, les cercles scientifiques intéressés utilisent au mieux de leurs études et de leurs collections la collaboration des missionnaires, à l'aide de *Questionnaires et d'Instructions*; ici, il nous faut, chacun comme il l'entend, agir dans ce même sens individuellement.

La nouvelle revue qui parait à Salzbourg, sous la direction du P. Schmidt, n'aura comme collaborateurs que des missionnaires : et la place prépondérante que prennent dans le 1^{er} n^o (spécimen) les Pères Blancs montre qu'au moins en cette revue polyglotte le français — c'est-à-dire suivant la formule courante, la science française — tiendra une place non négligeable.

L'article d'introduction de Mgr A. Le Roy (Le rôle scientifique des missionnaires) ne fait que paraphraser les instructions du cardinal Lavigerie. J'y relève ce passage : « Mieux préparés que beaucoup d'autres pour étudier les religions indigènes, les missionnaires, s'ils comprennent leur vocation, apportent aussi à cette étude une attention plus sympathique et plus sérieuse. » L'auteur pense que les matériaux recueillis pourront démontrer la préexcellence du christianisme : libre à lui. Pour nous, nous ne deman-

dons aux collaborateurs de la revue que de nous donner des documents le plus exacts possible et de séparer la partie documentaire de la partie théorique et apologétique, de manière à les pouvoir étudier toutes deux en toute indépendance.

Le danger de déformation des faits est d'ailleurs moindre qu'on ne pourrait craindre, étant donné que la méthode de collection apparaît dans la majeure partie des articles publiés comme impersonnelle. Ainsi l'article (en anglais) du Rév. E. Dumm sur les Rites religieux et les coutumes des Iban ou Dayaks de Sarawak est la traduction d'une description et d'un recueil de légendes écrits par un Dayak. De même l'article du jésuite allemand C. Teschauer sur les Mythes et Légendes populaires du Brésil contient un recueil de traditions tupi traduites ; l'auteur montre par ses remarques introductives qu'il est au courant de la littérature scientifique du sujet. La contribution du frère italien B. Santin da Prade sur les Indiens Coroados de l'E'tat de San Paolo (Brésil) est plus littéraire, mais contient des descriptions d'objets intéressants ; celle du R. P. van Thiel (des Pères Blancs) sur le sorcier dans l'Afrique Equatoriale est excellente ; elle est comparative et complète heureusement sur des points de détail des monographies ethnographiques récentes.

Le P. Volling décrit les différentes coiffures des Chinois ; le P. Fr. Witte publie des chansons des Ewhe du Togo (en dialecte Gè) recueillies à l'aide du phonographe et commentées en note par le P. Schmidt (texte et musique sont donnés) ; le fr. S. Gil donne en texte et traduction espagnole des Fables et refrains annamites. Enfin je note un projet de questionnaire, intelligent, qui sera complété au fur et à mesure par les collaborateurs mêmes (cf. la circulaire aux lecteurs en Chine, aux Indes, et à Ceylan).

D'autres articles, comme celui de l'abbé Guesdon sur la Littérature Khmère et le Bouddhisme ; du R. P. Morice (Canada) sur La Linguistique considérée comme critérium de certitude ethnologique, sont superficiels et entachés de parti-pris.

Enfin dans un article d'ordre méthodologique, sur l'Ethnologie moderne, mais dont il faudra avoir lu la suite pour le juger, le R. P. S. Schmidt, le directeur de la Revue, expose le but de l'*Anthropos*, montre la portée pratique et scientifique des recherches ethnographiques et trace un tableau de l'état actuel de ces études ; cet article est publié à la fois en allemand et en français ; ce dernier laisse hélas, bien à désirer, comme d'ailleurs dans la majeure partie des articles.

En somme, si cette Revue continue comme elle commence, elle sera une mine appréciable de documents et de matériaux et même un moyen commode pour les savants d'obtenir, sur tel ou tel point de détail qui les intéresse, des renseignements complémentaires. Un certain nombre de savants, — laïques, ceux-ci, — résidant en diverses régions, comme le Dr Grierson, ont d'ailleurs promis de fournir aux missionnaires intéressés des bibliographies spéciales et de les guider dans leurs enquêtes.

Il faut donc souhaiter, non seulement que l'*Anthropos* tienne ce qu'il promet, mais que, fût-ce par esprit de contradiction, les laïques des diverses

professions tâchent d'en faire autant, pour l'ethnographie, et, si possible, mieux encore.

ARNOLD VAN GENNEP.

Georges Dottin. — *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.* Paris, Champion, in-18 de pp. vi-407 (3 fr. 50).

Dans ce volume, l'auteur s'est proposé de dresser, sous une forme méthodique et claire, le tableau de ce qui semble acquis désormais à la science, et qui était dispersé dans de gros ouvrages ou dans des revues. Cet inventaire montre, ainsi que le dit M. Georges Dottin, des résultats médiocres, au point de vue du nombre et de la précision ; il était utile de le dresser, ne fût-ce que pour inviter à la prudence ceux qui s'occupent de ces études. Plusieurs chapitres, comme ceux des personnes et des coutumes, de la religion, des bardes, sont particulièrement intéressants pour nous. Une table analytique très étendue permet de se référer facilement aux pages où les diverses questions sont traitées, et aussi de recourir aux indications d'auteurs cités.

P. S.

R.-M. Lacuve. — *La littérature orale dans le département des Deux-Sèvres.* Niort, Clouzot, et Paris, Le Chevalier, in-18 de pp. iv-150 (3 francs).

Ce volume de notre collaborateur forme une contribution intéressante aux traditions poitevines.

Il débute par une série de proverbes en patois, qui est suivie de 108 devinettes, aussi presque toutes en patois. L'auteur a d'ailleurs accordé une forte place au langage poitevin, locutions et comparaisons, prénoms masculins ou féminins. Les formulettes sont représentées par des rimes d'enfants, des conjurations et des prières. Des dictons rimés sur les mois et les principales fêtes de l'année précèdent les croyances superstitieuses météorologiques ou agricoles. Les chansons se divisent en Chansons satiriques, Chansons d'amour et légères, Chansons historiques. Celles-ci sont au nombre de deux : une version patoise de Jean Renaud, en 23 strophes, et une chanson sur les Chouans de 1833. Sept contes terminent le volume : on peut citer parmi eux deux variantes de contes bien connus : l'Ane changé en moine et la Mété de jau (moitié de coq).

P. S.

Paul Braconnier. — *Le vieux Rozoy.* Rozoy-sur-Serre, in-8° de pp. 39.

Rozoy est une petite ville du pays de Laon qui, jusqu'à une époque assez récente, est restée un peu à l'écart des communications. Ce sont les souvenirs du temps où elle était isolée et avait encore maintes coutumes particulières que l'auteur a recueillies. Il décrit l'ameublement intérieur d'autrefois, et donne de curieuses notes sur les friandises et les mets locaux. La thérapeutique populaire n'occupe que peu de pages : à signaler la coutume de certains pèlerins de placer dans leurs souliers ou leurs sabots des pois et des fèves. Lorsqu'un cheval s'enfonçait un clou dans le pied, on se gar-

dait bien de le jeter ; la rouille n'aurait pas tardé à le recouvrir, et se communiquant à la blessure l'aurait infectée par sympathie : on le nettoyait avec soin pour le placer dans un endroit sec, un four de boulanger par exemple. On lira avec intérêt les notes sur l'année ancienne et les solennités corporatives et familiales de la petite ville, choses maintenant presque disparues et dont on doit savoir gré à l'auteur d'avoir conservé le souvenir.

P. S.

Fernand Clerget. — *Littérateurs et Artistes. Emile Blémont.* Bibliothèque de l'Association, in-18 de pp. 328 (3 fr. 50).

Cette biographie très documentée, et que l'auteur a su rendre d'une lecture agréable, nous renseigne sur la vie littéraire de notre collègue, sur ses origines, ses amitiés, son œuvre poétique considérable et ses travaux sur la tradition envisagée surtout dans ses rapports avec la littérature.

Le livre est orné de plusieurs portraits d'Emile Blémont à différents âges, et il contient une reproduction d'un tableau de Fantin Latour dont Emile Blémont est l'heureux possesseur.

Ce « coin de table » qui fut critiqué par les uns, loué (avec raison) par les autres, serait digne de figurer dans nos musées nationaux ; en dehors de son mérite pictural il fournit une réunion de portraits de personnages qui ont marqué dans les lettres : Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, Jean Aicard, Camille Pelletan, Pierre Elzéar, Emile Blémont, Ernest d'Hervilly.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE.

Paul Sébillot. — *Le Folk-Lore de France*, t. III. La Faune et la Flore. Paris. E. Guilmoto, gr. in-8 de pp. 11-542 (18 fr.).

Arnold van Gennep. — *Mythes et Légendes de l'Australie.* Paris. E. Guilmoto, in-8 de pp. cxvi-188 (10 fr.).

Livre de Comptes de Claude de la Landelle (1553-1556) publié avec des notes par le comte René de Laigue, Nantes. Société des Bibliophiles bretons, in-8 de pp. iv-190.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

TOURS. — IMP. PAUL BOUSREZ

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^{os} 8-9. — Août-Septembre 1906

LA PHILOSOPHIE DES PROVERBES

par I. d'Israeli (1)

(Suite)



LES proverbes qui sont particuliers à un peuple, tout en nous donnant une idée de sa manière de penser, nous indiqueront aussi leur façon d'agir. Les Romains avaient une phrase proverbiale pour exprimer leur dernière mise aux jeux, *Rem ad triarios venisse*, « les réserves y sont en jeu ! » une expression proverbiale, d'où l'on pourrait déduire les habitudes militaires du peuple, les *triarii* étant leur réserve. Un proverbe nous a conservé une coutume curieuse de fatuité ancienne, d'origine grecque. On appliquait le proverbe de *unico digitulo scalpit caput* aux hommes de manières efféminées. Il paraît que la jeunesse à la mode de Rome se grattait la tête d'un seul doigt afin de ne pas déranger la symétrie de sa chevelure. L'Arabe, que l'existence nomade rend misérable et égoïste, dit : « Vinaigre donné vaut mieux que miel acheté. » Toute chose qu'il estime bien, lui qui a si souvent soif dans le désert, s'exprime par le mot *lait*. — « Combien est grande sa provision de lait ! » est une expression proverbiale chez les Arabes pour indiquer l'éloquence la plus copieuse. Pour exprimer un état de repos parfait, le proverbe arabe est « Je jette les rênes

(1) Cf. t. XX, p. 337.

sur mon dos », allusion au relâchement des cordes des chameaux, qui sont rejetées en arrière sur leurs dos quand les animaux sont envoyés paître. Nous découvrons les mœurs rurales de nos anciens Bretons insulaires dans les proverbes cambriens ; beaucoup se rapportent à *la haie*. « Le Breton qui aime la propreté se voit dans la haie ; le mauvais fermier a la haie pleine de trous. » La situation d'un peuple agricole se montre dans des proverbes tels que : « Il ne faut pas compter vos animaux d'un an avant le premier mai » ; et sa phrase proverbiale pour la vieillesse est : « La fin d'un vieillard est de garder les moutons ! » Passons de l'Arabe errant et du Breton agricole à un peuple possédant un haut degré de civilisation factice, les Chinois ; ils font une fréquente allusion aux édifices magnifiques. Comme ils affectent un extérieur plus grave que toutes les autres nations, un de leurs proverbes est : « Un extérieur grave et majestueux est, pour ainsi dire, le *palais* de l'âme. » Leur idée du gouvernement est tout à fait architecturale. Ils disent : « Un souverain peut être comparé à un vestibule ; ses officiers aux marches qui y donnent accès ; le peuple à la terre sur laquelle elles sont bâties. » Que penserions-nous d'un peuple qui aurait un proverbe disant : « Qui donne des coups est un maître, qui n'en donne point est un chien » ? Nous conclurions immédiatement au caractère dégradé et servile de ceux qui le répèteraient ; et nous trouvons que tel est l'état des Bengalais à qui appartient cet aphorisme avilissant, dû au traitement reçu des mains de leurs oppresseurs mogols, qui répondaient aux réclamations de leurs créanciers par une application vigoureuse du fouet ! Dans plusieurs proverbes hébreux nous remarquons les allusions fréquentes de ce peuple fugitif à sa propre histoire. L'oppression cruelle exercée par la puissance gouvernante et la confiance qu'il avait en un changement au jour de la rétribution s'exprimèrent dans ce proverbe : « Quand le compte de briques se double, viendra Moïse ! » Le culte idolâtre de leurs rites cérémoniaux, et de toute chose se rapportant à leur Théocratie sublime, personnifiée dans leur Temple magnifique, s'exprime à merveille par ce proverbe : « Personne n'a jamais dérobé une pierre au Temple, que la poussière ne s'en soit jetée dans ses yeux. » Peyssonel, qui demeura longtemps parmi les Turcs, remarque que leurs proverbes sont pleins de sens, d'ingéniosité et d'élégance, l'épreuve la plus sûre de la capacité intellectuelle d'une nation quelconque. Il a dit cela afin de corriger l'opinion légère de De Tott, qui, pour donner une idée de leur arrogance stupide, cite de leurs adages favoris, dont la candeur et la vérité sont à remarquer : « Les richesses aux Indes, l'esprit en Europe, et la pompe chez les Ottomanes. »

Les Espagnols peuvent se rapporter à leurs proverbes pour démontrer qu'ils étaient une race honorable et indépendante. Une jalousie de Whig du pouvoir monarchique est empreinte sur celui-ci, bien ancien : *Va el rey hasta dopuede, y no hasta do quiere* (Le roi va aussi loin qu'il peut, non aussi loin qu'il désire). Ce fut à une époque plus récente, quand le génie national devint plus soumis, et que tout Espagnol craignait trouver ou un espion ou un délateur sous son propre toit, que vint un autre proverbe : *Con el rey y la inquisicion, chiton!* (Avec le roi et l'inquisition, chut!) On a attribué à l'effet de ce proverbe la gravité et la taciturnité de cette nation. Ils murmuraient en proverbes leurs sentiments généraux, mais supprimés, sur la taxation et sur une variété d'impôts levés par le clergé : *Lo que no lleva Christo, lleva e fisco* (Ce que le Christ ne prend pas, l'échiquier l'emporte!) Ils ont un nombre de proverbes sarcastiques sur les griffes tenaces de l'« abaod avarient », le prêtre avare, qui « ayant mangé l'olio offert, en réclame le plat ». Un mélange frappant d'habitudes chevaleresques, de bonne tenue domestique et de confort épicurien paraît dans le proverbe espagnol : *La muger y la salsa a la mano de la lança* (La femme et la sauce près le poignet de la lance) pour honorer la dame et avoir la sauce à proximité.

Les proverbes italiens ont subi l'influence du génie profond et politique de ce peuple, et toute leur sagesse semble être concentrée dans leur intérêt personnel. Je ne crois pas exagérer en disant qu'un proverbe sur dix, dans une collection italienne, est quelque maxime cynique et égoïste ; un livre du monde pour les mondains ! Sans doute leurs proverbes politiques viennent de l'état extraordinaire d'un peuple quelquefois agité dans les républiques et quelquefois servile dans les petites cours. L'Italien dit : *I popoli s'ammazzano ed i principi s'abbracciano* (Le peuple s'entretue, et les princes s'embrassent les uns les autres) ; *Chi prattica co' grandi, l'ultimo à tavola, e'l primo a strapazzi* (Qui courtise les grands est le dernier à table, et le premier aux coups) ; *Chi non sa adulare, non sa regnare* (Qui ne sait pas flatter ne sait pas régner) (1) ; *Chi serve in corte muore sul pagliato* (Qui sert à la cour meurt sur la paille) (2). La ruse adroite dans la vie domestique est toujours conseillée. Un proverbe italien, immortalisé dans notre langue [l'anglais], car il fait partie de l'histoire de Milton, est celui que l'élégant Wotton donna comme conseil au jeune poète voyageur : *Il viso sciolto, ed i pensieri stretti* (Un visage découvert, mais les pensées secrètes). Dans le même

(1) Cf. Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. — *Note du Traducteur.*

(2) Cf. Service des grands n'est pas héritage. — *Note du Traducteur.*

ordre il y a : *Chi parla semina, chi tace raccoglie* (Qui parle sème, qui se tait récolte); *Fatti di miele, e ti mangieran le mosche* (Vous faire tout miel, et les mouches vous dévoreront). Il y en a qui accusent une connaissance profonde de la nature humaine : *A Lucca ti vidi, a Pisa ti conobbi* (A Lucca te vis, à Pise te connus); *Guardati d'aceto di vin dolce* (Prenez garde au vinaigre fait du vin doux); ne faites pas colère l'homme doux !

Pour un peuple qui avait souvent vu dévaster son beau pays par les petites guerres, sa notion du caractère militaire n'était pas d'ordinaire très héroïque : *Il soldato per far male e ben pagato* (Le soldat est bien payé pour faire du mal); *Soldato, acqua, e fuoco, presto si fan luoco* (Un soldat, le feu et l'eau se font vite de la place). Mais, chez un peuple poétique, doué d'une grande sensibilité, leurs proverbes, comme de juste, sont parfois tendres et fantaisistes. Ils portraicturent l'activité de l'amitié : *Chi ha l'amor nel petto, ha lo sprone a i fianchi* (Qui sent l'amour au cœur sent un aiguillon dans ses membres); ou sa passion généreuse : *Gli amici legono la borsa con un filo di ragnatelo* (Les amis ferment leur bourse d'un fil d'araignée). Ils ont dépeint l'amant universel par un proverbe élégant : *Appicare il Malo ad ogn'uscio* (Accrocher de l'aubépine à toutes les portes); faisant allusion à la branche que les gens de la campagne ont l'habitude de mettre devant la porte de leurs amantes. Si nous nous tournons du côté des Français, nous trouvons que c'est le génie militaire de la France qui a dicté le proverbe : *Maille à maille se fait l'haubergeon* [Cf. Petit à petit l'oiseau fait son nid, etc.] et *Tel [ou un] coup de langue est pire qu'un coup de lance* et *Ce qui vient du tambour s'en retourne à la flûte* [Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour]. L'expression *point d'argent, point de Suisse* est devenue proverbiale, dit un écrivain dans la Revue d'Edimbourg; c'est une phrase frappante qui, pendant la prédominance de l'or français ou autrichien, était, à juste titre, employée pour caractériser la politique illibérale et égoïste des gouvernements cantonaux et fédéraux de la Suisse, lorsqu'elle commençait à dégénérer de son patriotisme moral. L'esprit ancien — peut-être bien a-t-il disparu complètement — des Anglais s'exprimait jadis par le proverbe : « Il vaut mieux être la tête d'un chien que la queue d'un lion », i. e., le premier parmi les bourgeois que le dernier parmi la noblesse [Cf. Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier]. Un philosophe étranger aurait pu découvrir parmi nos proverbes notre ancienne habileté avec l'arc ou l'arbalète; car il fallait de vrais amateurs d'archerie pour avoir une telle locution proverbiale que « J'en ferai ou une flèche ou un trait ! »,

ce qui signifie, dit l'auteur de « *Ivanhoe* » [Sir Walter Scott], une détermination à se servir de quelque façon ou d'autre de la chose dont on parle : le trait était le dard s'adaptant particulièrement à l'arbalète, de même que la flèche s'appliquait à l'arc. Ces exemples démontrent assez que les circonstances et les sentiments caractéristiques d'un peuple se trouvent dans ses idées populaires, et que ses proverbes familiers en prennent l'empreinte.

Il est aussi évident que l'humour particulier et souvent idiomatique d'un peuple se conserve le mieux dans ses proverbes. Il y a de la sagacité, si la délicatesse y manque, dans les proverbes écossais ; ils sont idiomatiques, facétieux, et ils vont droit au but. Kelly, qui en a réuni 3,000, nous informe qu'en 1725 les Écossais affectaient beaucoup les proverbes ; car peu de gens parmi les plus élevés causeraient pendant un temps considérable sans appuyer toute assertion ou observation par un proverbe écossais. Les Écossais spéculateurs de notre époque ont probablement dégénéré en l'érudition proverbiale et s'estiment être bien plus sages que leurs proverbes. Ils pourraient répondre cependant à cette accusation par un proverbe écossais sur les proverbes, fait par un grand homme en Écosse à qui, lors d'une fête splendide donnée par lui, on disait : « Les sots donnent des festins et les sages s'en gaudissent » ; il répondit du coup : « Les sages font les proverbes et les sots les répètent ! »

L'humour d'une nation, fréquemment locale et idiomatique, dépend des habitudes artificielles de la race humaine qui diffèrent tant entre elles ; mais il y a un filon naturel que la populace, toujours naturelle, conserve, même celle des nations les plus graves. Sont des exemples de cette sorte d'humour le proverbe arabe : « Le barbier apprend son art sur le visage de l'orphelin » (Cf. A barbe de fou on apprend à raire) ; le proverbe chinois « Dans une melonnière ne vous arrêtez pas pour ajuster votre soulier ; sous un prunier n'ajustez pas votre casquette ; » — pour inculquer la circonspection dans des circonstances en apparence soupçonneuses ; — et le proverbe hébreu : « Qui appartient à une famille dont un membre a été *pendu* ne doit pas dire à son voisin : *Pendez-moi* ce poisson ! » Les Espagnols sont un peuple grave, mais leur humour particulier est sans égal. Le génie de Cervantès tenait grandement de celui de son pays ; ce manteau de gravité qui cache presque toute sa facétie latente, et dont son style et sa manière sont imbus avec une telle verve idiomatique et intraduisible, peut être attribué à l'érudition proverbiale de sa nation. Dire « tel donne les pieds du cochon en aumône, qui a dérobé la bête » est bien du génie espagnol. Parlant de celui qui

cherche noise à un autre, le proverbe espagnol dit : *Si quieres dar palos a su muger pidele al sol a beber*, « Veux-tu quereller ta femme, dis-lui de vous apporter de l'eau quand brille le soleil » ; — on peut très bien se quereller concernant les atomes dans l'eau la plus claire ! Comme nos juges de paix de l'ancien temps, qui pour une demi-douzaine de poulets se passeraient d'une demi-douzaine de statuts pénaux, on dit des juges de Galicie : *A juezes Gallicianos, con los pies en las manos*, « Aux juges de Galicie allez les pieds en main », allusion facétieuse à un cadeau de volaille que, d'ordinaire, on porte par les pattes. On dit des personnes qui dépensent beaucoup sans avoir des moyens visibles de subsistance : *Los que cabritos venden, y cabras no tienen, de donde los vienen*, « Qui vend des chevreaux sans avoir des chèvres, comment les ont-ils obtenus ? » *El vino no trae bragas*, « Le vin ne porte pas de hauts-de-chausses », car les hommes ivres décèlent leurs pensées les plus secrètes (Cf. *In vino veritas*). *Vino di un oreja*, « Vin d'une oreille », est de bon vin, car, quand il est mauvais, en secouant la tête en signe de désapprobation on fait voir les deux oreilles, mais pour le bon vin l'Espagnol (1), par un geste naturel, penchant la tête d'un côté, on n'en fait voir qu'une.

Les proverbes qui abondent en humour sarcastique, et se trouvent chez tous les peuples, sont ceux qui visent les pays rivaux. Ils exposent quelque travers répandu ou font allusion à quelque disgrâce qu'ont éprouvée les habitants. En France, les Bourguignons ont un proverbe : « Mieux vaut bon repas que bel habit. » Ces bons paysans sont très portés sur leur bouche, mais ils sont assez mal mis ; on dit communément d'eux qu'ils ont « des entrailles de soie et de velours » ; c'est-à-dire toute leur soie et tout leur velours passent dans leur estomac ! Ainsi la Picardie a une réputation pour avoir des têtes près du bonnet ; et le Normand pour « son dit et son dédit ». En Italie les cités rivales se jettent ces proverbes : *Chi ha a fare con Tosco non convien esser losco*, « Qui a affaire avec un Toscan doit ouvrir l'œil » ; *A Venetia chi va nasce, mal vi si pasce*, « Qui est né à Venise est mal nourri. » — Chez nous [en Angleterre] il n'y a guère de comté qui n'ait échappé au sort commun, d'être en butte à quelque raillerie populaire : les villes ont même leurs sarcasmes, encadrés d'ordinaire dans quelque rime malencontreuse. L'égoïsme de l'homme saisit avidement tout ce qui sert à dénigrer ou ridiculiser son semblable : les nations jettent des proverbes les unes aux autres ; les comtés se moquent les uns des autres ; les villes obscures

(1) La nationalité ne fait rien à l'affaire ce me semble. — Note du Traducteur.

s'aiguisent l'esprit sur les villes tout aussi obscures, — le même mauvais principe se cachant dans la nature humaine, et s'il ne peut toujours prendre le dessus se plait mesquinement à des injures ou au ridicule.

Il y a une autre source de caractéristique nationale qui produit fréquemment des combinaisons étranges ou bizarres ; un peuple, par suite d'une circonstance très naturelle, a dérivé ses proverbes des objets locaux, ou des allusions aux coutumes particulières. L'influence des mœurs et des coutumes sur les idées et le langage d'un peuple pourrait fournir l'objet des recherches longues et curieuses. Il y a un proverbe japonais disant qu'« un brouillard ne peut être dispersé par un éventail ! » Si nous n'étions pas au courant de l'origine de ce proverbe, il serait évident qu'il n'appartient qu'à un peuple ayant constamment devant lui des brouillards et des éventails ; or, il paraît que les brouillards visitent souvent les côtes du Japon, et que dès l'âge de cinq ans les deux sexes japonais portent des éventails. Les Espagnols ont un singulier proverbe pour qualifier ceux qui taquent et agacent une personne avant de lui rendre le service qu'ils ont l'intention de rendre — en agissant avec bonté, mais parlant brusquement : *Mostrar primero la horca que el lugar*, « Montrer le gibet avant de montrer la ville » ; y faisant allusion à leurs petites villes, qui ont une potence érigée sur une éminence, de sorte que les regards du voyageur rencontrent l'arbre fourchu avant de bien voir la ville même.

Le proverbe de Cheshire sur le mariage *Better wed over the mixon than over the moor*, « Il vaut mieux se marier près du fumier que de l'autre côté des landes », i. e. prendre sa femme dans le voisinage de chez soi ; « mixon » veut dire le fumier, etc., dans la cour d'une ferme, tandis que la route de Chester [chef-lieu du comté de Cheshire] à Londres est à travers les landes de Staffordshire. Ce proverbe local est un exemple curieux de l'orgueil — peut-être de la sagesse — de province, afin de persuader à la noblesse du comté de se marier entre elle ; de prolonger la vie de leurs propres familles anciennes et de perpétuer les amitiés anciennes intérieures.

Dans l'île de Man il y a une expression proverbiale indiquant fortement l'objet qui occupe constamment l'esprit des habitants. Les deux « Deemsters » ou juges, lors de leur installation au siège judiciaire, déclarent qu'ils rendront la justice entre homme et homme « aussi également que l'arête d'un hareng se tient entre les deux côtés » : c'est ici une image qui ne saurait être inventée par un peuple inaccoutumé à la pêche des harengs. Il y a un proverbe de Cornouailles : *Those who will not be ruled by the rudder must be ruled*

by the rock, « Ceux qui ne donnent pas raison au gouvernail donneront raison aux rochers ». Les côtes de Cornouailles, si souvent couvertes de naufrages, ne pouvaient pas manquer de faire une impression sur l'esprit des habitants des deux objets d'où ils tiraient ce proverbe salulaire, à l'intention des entêtés.

Lorsque l'Ecosse, au siècle dernier [xviii^e], sentit sa loyauté ébranlée, et quand les Français envoyèrent une expédition à la « terre des gâteaux » [Land of Cakes], on remit en vogue un proverbe local afin de montrer l'identité d'intérêts des deux nations-sœurs :

*If Skiddaw hath a cap
Scruffel wots full well of that.*
« Si Skiddaw a sa cime embrumée
Scruffel le sait très bien aussi. »

Skiddaw et Scruffel sont deux montagnes, l'une en Ecosse et l'autre en Angleterre, si rapprochées que ce qui arrive à l'une n'arrivera pas longtemps avant d'arriver à l'autre. Si un brouillard arrive à l'une, il pleuvra infailliblement sur l'autre ; les sympathies mutuelles des deux pays furent donc encadrées dans une longue dissertation, par Oswald Dyke, sur ce qui s'appelait « The Union-Proverb » (Le proverbe-union) dont les proverbes locaux de notre pays ont été intercalés par Zuller dans ses « Worthies » (Notables), et Ray et Grose en ont fait une collection séparément.

Dernièrement une curieuse révélation financière que j'ai trouvée dans un journal de l'opposition m'a bien amusé. Il y était dit que les ministres prétendent faire plus supportable le fardeau de la taxation par le changement de place, ou en en modifiant la pression, sans cependant en diminuer le poids, suivant le proverbe italien *Accommodare le bisaccie nella strada*, ajuster la besace en route : cela vient d'une habitude des muletiers, qui, plaçant leurs paquets tout d'abord peu confortablement sur le dos de leurs pauvres bêtes, et les voyant prêtes à s'affaisser, s'écrient : « N'importe ! nous les ajusterons mieux en route ! » J'étais bien aise de trouver, d'après l'exemple cité, et d'autres, que le goût des proverbes se ravivait, et que nous revenions aux temps sobres où l'à-propos d'un simple proverbe serait préféré à la verbosité des politiques, Tories, Whigs ou Radicaux !

Il y a des proverbes domestiques qui tirent leur origine des incidents connus seulement des natifs d'une province. La littérature italienne est particulièrement riche en ces sortes de proverbes. Le goût vif des proverbes de ce peuple était transféré à ses propres

auteurs ; et quand ces allusions s'étaient obscurcies par le temps, des érudits italiens, dans leur zèle pour la littérature nationale et dans leur amour national pour les contes, ont écrit de graves commentaires même sur des contes ridicules, mais populaires, d'où les proverbes sont censés être dérivés. Ils ressemblent aux vieux contes facétieux, dont la simplicité et l'humour vivent encore dans les pages de Boccace et ne sont pas oubliés dans celles de la reine de Navarre.

Les Italiens appliquent un proverbe à une personne qui, pendant qu'elle reçoit une rossée, la subit philosophiquement :

Per beato ch'elle non furon pesche !

Heureusement qu'elles n'étaient pas des pêches.

Et menacer un homme d'une pêche dans l'œil

(Una pesca in un occhio)

veut dire lui administrer une maîtresse rossée. Ce proverbe, dit-on, est né de la fin d'une certaine aventure drolatique. La communauté du Château Poggibonsi, probablement par suite de quelque tenure facétieuse observée le jour de saint Bernard, paie un tribut de pêches à la cour de Toscane, qui sont partagées entre des dames d'honneur et des pages de la cour. Il advint que, dans une saison où il y avait une disette de pêches, les bons citoyens de Poggibonsi les trouvant un peu chères, au lieu de l'offrande habituelle, envoyèrent une quantité de belles figues juteuses, ce que désapprouvèrent tant les pages qu'aussitôt entre leurs mains, en colère, ils commencèrent de jeter le contenu des paniers sur les têtes des envoyés de Poggibonsi, qui, en essayant de leur mieux de fuir l'averse pulpeuse, à moitié aveugles, se rappelant que les pêches auraient eu des noyaux, s'écrièrent :

Per beato ch'elle non furon pesche !

« Heureusement elles n'étaient pas des pêches ! »

Fare le scalée di Sant'Ambrogio,

« Monter les marches de Saint-Ambroise, »

est un proverbe faisant allusion aux affaires d'une école de médecine. Varchi l'explique par une circonstance très commune dans les villes de province. Les soirs d'été, pour prendre le frais et causer, les badauds se rencontraient sur les marches et quais de

l'église de Saint-Amboise : notre commentateur dit qu'ils « lisaient dans le livre » de celui qui quittait la compagnie (1), et sans en omettre une seule page ! Tout le monde aimait à être d'une coterie si bien informée des affaires de chacun, et tout le monde faisait de son mieux pour être le dernier à la quitter pour ne pas « y laisser son caractère ». On disait communément parmi ceux qui quittaient une société quelconque et étaient trop impatients du scandale : « Ne montez pas les marches de Saint-Ambroise. » Jonson a bien peint une telle compagnie :

« You are so truly fear'd, but not beloved
One of another, as no one dares break
Company from the rest, lest they should fall
Upon him absent. »

(Il y a tant de méfiance et de haine
Entre vous tous, qu'aucun n'ose quitter
La compagnie, de peur que le reste lui
Casse du sucre sur le dos.)

Il y a des légendes et histoires qui appartiennent aux proverbes ; et quelques-unes des plus anciennes font allusion à des incidents qui ne nous ont pas toujours été transmis autrement. Deux proverbes grecs ont été, par hasard, expliqués par Pausanias : « Il est homme de Ténédos ! » indique un homme d'une véracité sans conteste et « couper de la hache de Ténédos » exprime un refus absolu et sans rémission. Le premier doit son origine à un roi de Ténédos qui arrêta qu'un homme tenant une hache à la main se tint toujours derrière le juge, prêt à exécuter toute personne coupable d'avoir menti. L'autre nous vient du même roi dont le père, étant arrivé à son île pour demander pardon à son fils des torts qui lui avaient été faits par les ruses d'une belle mère, se préparait à débarquer ; déjà le vaisseau était amarré à un rocher quand arriva le fils, et coupant, impitoyable, le câble envoya le vaisseau à la dérive, d'où l'expression proverbiale « couper de la hache de Ténédos » pour exprimer un refus absolu. « A demain les affaires ! » est un autre proverbe dit d'une personne ruinée par son imprévoyance. Le sort d'un personnage important perpétua l'expression qu'il employa une fois par hasard. Un des polémarques thébains (2), au milieu des convives d'un festin, reçut des dépêches au sujet d'une conspiration : grisé par le vin, et malgré les insistances faites par le courrier pour

(1) Les absents ont toujours tort, dit-on. — *Note du Traducteur.*

(2) C'est Archias dont il est question. — *Note du Traducteur.*

qu'il les lut immédiatement, il sourit et mettant la lettre sous l'oreiller de sa couche avec insouciance, observa « A demain les affaires ! » Plutarque nous dit qu'il fut la victime du délai de quelques heures ainsi causé et devint l'auteur d'un proverbe qui circulait encore parmi les Grecs.

L'antiquaire philosophe peut souvent découvrir combien de proverbes révèlent un événement qui a échappé aux archives plus solennelles de l'histoire et sont devenus la seule autorité pour son existence. Un incident national de l'histoire d'Espagne a été conservé par un proverbe : *Y vengar quiniento sueldos*, « Et venger cinq cents livres ! » Une expression bizarre pour indiquer qu'une personne est un gentilhomme ! Mais le proverbe est historique. Les Espagnols de la vieille Castille furent obligés à payer un tribut annuel de cinq cents vierges à leurs maîtres les Maures ; après plusieurs batailles les Espagnols réussirent à faire changer le tribut honteux en autant de pièces de monnaie : enfin vint le jour où ils s'émancipèrent entièrement de cet impôt odieux. L'action héroïque fut faite par des hommes distingués et l'événement a été conservé dans les souvenirs des Espagnols par cette expression singulière qui fait allusion au tribut déshonorant, et qui servait à caractériser tous les hommes d'honneur dévoués à leur patrie.

Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, en passant en revue les changements périodiques des familles anciennes, dans les temps féodaux, dit qu'un proverbe du peuple résume le résultat de toutes ces recherches ; car ces maisons nobles, qui dans un seul siècle tombèrent de la noblesse et la richesse à la pauvreté et la disette, donnèrent lieu au proverbe : « Cent ans bannière et cent ans civière ! » Le proverbe italien *Con l'Evangelio si diventa heretico*, « avec l'Evangile nous devenons des hérétiques », peint la politique de la cour de Rome, et devait dater de la période de la Réformation, quand une traduction des Saintes Ecritures en langage vulgaire rencontra une si puissante opposition. Il y a un proverbe écossais : « Qui a inventé la Vierge (1), en est mort le premier. » La Vierge est cet instrument à décapiter, bien connu, qui a été introduit à nouveau par le chirurgien français Guillotin. Ce proverbe peut s'appliquer à une personne qui est la victime de sa propre ingéniosité ; l'artisan de sa propre destruction ! L'inventeur en était James, marquis de Morton, qui gouverna l'Ecosse pendant quelques années, et après, dit-on, souffrit, bien injustement, la mort par sa propre machine. C'est une coïncidence étrange que ce même sort arriva à l'innovateur français ;

(1) Instrument de supplice. — Note du Traducteur.

[On sait cependant que la machine, qui porte le nom de Guillotin n'a pas été inventée par lui et qu'il n'en mourut pas non plus.] Deux tristes exemples des temps agités ! Parmi nos propres proverbes [ceux de l'Angleterre] a été commémoré un incident remarquable, *Hand over head s men took the Covenant* (La main au-dessus de la tête, comme les hommes prirent le Covenant !) Cela rappelle la façon de laquelle on prenait le serment du Covenant écossais, si fameux dans notre histoire, qui fut pris obligatoirement par plus de soixante mille personnes aux environs d'Edimbourg, en 1638 ; une circonstance nouvelle à cette période de notre propre histoire révolutionnaire, et dont il y a eu un parallèle depuis en France dans le vote « par acclamation ». Un vieux proverbe anglais nous conserve un fait curieux concernant notre monnaie : *Testers are gone to Oxford, to study at Brazen-nose* (Testers sont allés à Oxford pour étudier à Brazen-nose). Quand Henri VIII fit avilir les pièces d'argent appelées *testers*, par suite d'avoir une tête sur les deux faces, le cuivre jaune qui reparut à la surface des pièces comme des boutons au visage provoqua la mauvaise humeur du peuple qui se manifesta en ce proverbe calembouresque, ce qui a conservé pour l'antiquaire le sentiment populaire qui dura à peu près 50 ans, jusqu'à ce que la condition de la monnaie fût reformée par Elisabeth. Un proverbe du nord nous a transmis l'idée remarquable, qui semble avoir été très répandue une fois, que la cité d'York devait être la métropole d'Angleterre, *Lincoln was, London is, York shall be* (Lincoln l'était, Londres l'est, Yorkle sera). Lorsque l'Angleterre et l'Écosse devinrent la Grande-Bretagne par l'union des couronnes sous Jacques I^{er}, soit que cette cité, à cause de sa situation centrale, fût considérée comme la mieux adaptée au siège du gouvernement, soit pour une autre raison que je n'ai pu découvrir, il faut que cette idée ait été très répandue pour avoir passé en proverbe. Le maire de York est le seul en province qui ait le droit au titre honorifique de *Lord* maire ; une circonstance qui semble avoir trait à ce proverbe.

L'histoire des petites principautés d'Italie, dont le bien-être dépendait tant de leur prudence et de leur sagacité, nous raconte bien des exemples de l'usage à propos d'un proverbe. Bien des négociations ont été conclues à la suite d'un proverbe de bon humour, — souvent des proverbes sarcastiques ont fait taire un adversaire ; et quelquefois ils ont été appliqués dans les circonstances solennelles, même tragiques. Quand Rinaldo degli Albizzi fut banni par l'action rigoureuse de Cosmo de' Medici, nous dit Machiavel, le proscrit envoya à Cosmo une menace en guise de

proverbe : *La gallina covava !* (La poule couve !), qui se dit de quelqu'un qui médite la vengeance. L'intrépide Cosmo y répondit par un autre dicton : « On ne couve pas hors du nid ! »

Je cite un exemple d'un intérêt tout spécial, car c'est dans Dante qu'on le trouve conservé, et il a rapport au caractère de Milton.

Les familles d'Amadei et d'Uberti considérèrent que leur honneur fut blessé par l'affront qui leur avait été fait par Buondelmonte cadet, en rompant ses fiançailles avec une jeune dame de leur famille, en en épousant une autre, et on se réunit pour tenir conseil. On proposa la mort du jeune cavalier comme la seule réparation possible pour leur honneur outragé. Mais les conséquences prévues et qui furent si fatales aux Florentins dans la suite les firent longtemps remettre leur décision. Enfin Moscha Lamberti, se levant soudain, s'écria, en se servant de deux proverbes : « Ceux qui prennent tout en considération ne se décideront jamais à rien ! » Il finit par dire — autre dicton proverbial — *Cosa fatta capo ha !* (Une action faite a une fin !). Ce proverbe mit les scellés à la décision fatale, et fut longtemps rappelé douloureusement par les Toscans ; car, d'après Villani, il fut la cause et le commencement des factions maudites des Guelph et Ghibellin. Dante a immortalisé ainsi l'expression énergique dans une scène de « l'Inferno » (XXVIII, ll. 103-8) :

« Ed un ch'avea l'una e l'altra man mozza
 Levando i moncherin per l'aura fosca :
 Si che 'l sangue facea la faccia sozza
 Grido — Ricorderati encor del Mosca
 Che disse, lasso *capo d, cosa fatta ;*
 Che fu 'l mal seme della gente Tosca. »

Un autre estropié, se rapprochant un peu,
 Leva ses bras sans mains dans l'atmosphère obscure,
 D'où le sang ruisselait sur sa pâle figure.

— « Daigne aussi rappeler mon nom (s'écria-t-il) :

« Je fus Mosca : c'est moi, sophiste trop subtil,

« Qui prononçai ce mot dont je suis la victime :

« *Le but, quand on l'atteint, est toujours légitime.* »

« Ce mot a divisé la Toscane en deux camps. »

— « Il a perdu la race, et vengé les Toscans. »

(Trad. J.-A. de Mongis.)

Parlant d'une personne qu'on a traitée d'une façon déloyale, le proverbe italien dit qu'il a mangé de

Le frutte di fratre Alberigo.
 (Le fruit du frère Alberigo.)

Landino, dans le passage suivant de Dante, conserve l'histoire tragique :

— Io son fratre Alberigo,
Io son quel dalle frutta del mal orto
Che qui reprendo, etc. [Chant XXIII, ll. 118-120].

— « Je suis frère Albéric (répondit-il soudain),
« Illustré par les fruits d'un funeste jardin ;
« Et je cueille aujourd'hui des dattes pour des figues. »

(Trad. J.-A. de Mongis.)

Ce frère Albéric fut Manfred, le seigneur de Fuenza, qui, après avoir fait bien des cruautés, se fit moine. Se réconciliant avec ceux qu'il avait si souvent opposés, afin de célébrer le renouvellement de leur amitié, il les invita à un festin magnifique. Vers la fin du repas on sonna le cor pour annoncer le dessert — mais ce fut le signal de ce conspirateur dissimulé ! — et les fruits qu'on servait ce jour-là à ses hôtes furent des hommes armés qui, entrant soudainement, immolèrent leurs victimes.

Parmi ces proverbes historiques il n'y en pas de plus intéressants que ceux qui perpétuent des événements nationaux, se rapportant à un autre peuple. Quand un Français nous donne à entendre qu'il a satisfait tous ses créanciers, il se sert du proverbe : *J'ai payé tous mes Anglais*. L'origine de ce proverbe date de la capture de Jean, le roi français, par le Prince Noir. On fit des levées d'argent pour les rançons du roi et des nombreux seigneurs français ; et le peuple français a ainsi commémoré la gloire militaire de notre nation et son idée d'elle, en faisant des synonymes des mots *anglais* et *créanciers*. Un autre proverbe fait allusion à la même période : *Ore le pape est devenu Français, et Jésus-Christ Anglais*. Il est né du temps où le pape, exilé de Rome, tenait sa cour à Avignon ; et la fortune fit tant prospérer les armes des Anglais qu'ils possédèrent plus de la moitié du royaume. Le proverbe espagnol concernant l'Angleterre est bien connu :

Con todo el mundo guerra,
Y paz con Inglaterra!
« La guerre avec tout le monde,
Et la paix avec l'Angleterre ! »

Que ce proverbe soit un des résultats de leur Armada mémorable, et n'ait été frappé qu'après leur conviction de la folie splendide qu'ils avaient commise ou non, il m'a été impossible de décider. L'Angleterre a dû toujours être un allié désirable pour l'Espagne contre son émule et voisin puissant. Les Italiens ont un proverbe qui, jadis,

au moins, attachait beaucoup d'importance à l'Anglais qui avait beaucoup voyagé dans leur pays : *Inglese Italianato è u diavolo incarnato*, « L'Anglais italianisé est un diable incarné. » Autrefois il y avait des rapports plus étroits entre notre pays et l'Italie qu'avec la France. Avant et pendant les règnes d'Elisabeth et de Jacques I^{er}, ce pays des arts élégants faisait le modèle de notre goût et de nos mœurs, et plus d'Italiens voyageaient en Angleterre et y demeurèrent, pour des raisons commerciales, que plus tard quand la France tenait en Europe un rang plus élevé par suite de sa supériorité politique. Il y a là une raison suffisante pour expliquer le nombre de proverbes italiens ayant trait à l'Angleterre ; ils accusent une grande connaissance de nos mœurs, qui n'aurait pas existé autrement. Probablement ce fut quelque Italien sarcastique, horloger peut-être, qui, pour indiquer le désaccord entre des personnes, fit allusion à notre nation dans un proverbe : « Ils s'accordent comme les horloges de Londres ! » Nous avions jadis plus de renommée pour les gais Noël's et leurs pâtés ; et ceux qui donnèrent cours au proverbe suivant ont dû être des Italiens qui avaient été domiciliés ici : *Ha piu da fare che i forni di natale en Inghilterra*, « Il a plus d'affaires que les fours anglais à la Noël. » Nos amateurs de pâtés étaient notoires, et le folio ouvert de Shakespeare se trouvait ordinairement dans les vestibules des maisons de la noblesse pour la distraction de leurs domestiques, qui dévoraient à la fois Shakespeare et leur pâté. Plusieurs de ces volumes nous sont parvenus, non seulement avec les taches, mais enfermant même les croûtes de pâte de l'époque d'Elisabeth.

J'ai essayé de développer l'art de lire les proverbes, mais je n'ai fait, à peu de chose près, que d'en indiquer la théorie, et laisse à l'étudiant habile la délicatesse de la pratique. Je tiens beaucoup à libérer des entraves des préjugés courants ces collections négligées d'amusements curieux et de profonde pénétration dans les habitudes des hommes et à indiquer les vérités hardies, ou cachées, éparpillées dans ces collections. Il semble n'être pas d'affaires humaines auxquelles on ne puisse appliquer quelque proverbe. Toute connaissance fut longtemps aphoristique et traditionnelle, résumant d'une façon concise les découvertes qui devaient être comprises d'un coup et retenues facilement. Quel que soit l'état révolutionnaire de l'homme, des principes similaires et des événements pareils nous reviennent ; et l'antiquité, quand elle s'applique avec justice à nos jours, perd sa dénomination et devient la vérité de notre époque. Un proverbe souvent coupera le nœud qu'on essaie vainement à dénouer autrement. Johnson, blasé sur les élégances re-

dondantes de la composition moderne, dit un jour : « Je m'imagine que les hommes viendront, à l'avenir, à écrire tous d'une manière aphoristique, sauf pour la narration, devenus las de la préparation, de la continuité, de l'illustration et de tous les arts qu'exige un grand livre. » A la vérité on a écrit bien des volumes pour démontrer ce qu'un amateur de proverbes aurait pu montrer comme déjà connu par un aphorisme dans une de ses collections favorites.

Un obstacle, jusqu'ici insurmontable, que chaque parémiologue a rencontré, c'est de classer les proverbes d'une façon apte, utile et systématique : le Linné moral d'un tel « *systema naturae* » est encore à trouver. Chaque collectionneur a trouvé imparfait le système de son prédécesseur, mais chacun était destiné à partager le même sort. L'arrangement idéal des proverbes a dérouté l'ingéniosité de tous les collectionneurs. Notre Ray, après mûre réflexion, a choisi un système avec l'apparence d'ordre alphabétique, mais, après tout, il arrive que son système n'est pas un système et que son alphabet n'est pas un alphabet. Après dix ans de travail, le brave homme n'a pu arranger ses proverbes que par lieux communs — par phrases complètes — par phrases ou façons de parler — par similitudes proverbiales — et ainsi de suite. Toutes ces séries s'arrangent par ordre alphabétique, ou par la première lettre du mot de valeur, ou « s'il y en a plus d'un qui soient également importants, alors par celui qui d'ordinaire vient en premier ». Le chercheur le plus patient trouvera communément qu'il a besoin de la sagacité du collectionneur pour découvrir le mot qui est « le plus important » ou les mots qui sont d'une importance égale. On a à chercher dans toute cette multiplicité de divisions, ou boîtes d'escamoteur dans lesquelles ce prestidigitateur de proverbes prétend cacher la balle.

Une objection encore plus formidable contre une collection de proverbes, pour le lecteur sans patience, est son aridité. Si l'on lit successivement une multitude de proverbes isolés, par leur nature éludante même, il est presque impossible d'en retenir un sur cent : l'étude des proverbes, donc, doit être une récurrence fréquente à une collection, qui se fait graduellement, de nos favoris. L'expérience de la vie jettera une fraîcheur perpétuelle sur ces phrases courtes et simples ; chaque jour pourra nous en fournir un commentaire nouveau ; et nous pourrons vieillir en trouvant de la nouveauté dans les proverbes par leur application perpétuelle.

Il y a, probablement, environ 20,000 proverbes chez les peuples d'Europe : grand nombre d'eux se sont répandus par suite de leurs relations communes ; d'autres sont empruntés aux anciens, les

Grecs pour la plupart, qui eux-mêmes les ont pris largement des nations orientales. Nos propres proverbes manquent trop souvent cette élégance et cette ingéniosité qui se trouvent souvent dans les proverbes espagnols et italiens. Les proverbes vivifient fréquemment la conversation, ou font partie des affaires journalières de tous les jours sans s'y associer aucune idée de la vulgarité ; ils sont trop nombreux, trop spirituels et trop sages pour cesser de plaire par leurs qualités piquantes et par leur aptitude. Je les ai entendus tomber des lèvres de gens de lettres et de ministres. Récemment, quand les désordres des manufacturiers de Manchester menaçaient d'une insurrection, un politique italien profond m'a fait observer qu'elle n'était pas de nature à alarmer une grande nation ; car le remède se trouvait tout prêt, dans le proverbe des lazzaroni de Naples : *Metà consiglio, metà esempio, metà denaro !* Moitié conseil, moitié exemple, moitié argent ! (1). Le résultat confirma la vérité du proverbe, qui, si on l'avait su à temps, aurait pu dissiper les inquiétudes sincères d'une grande partie de la nation.

On a cessé d'étudier les proverbes ou de les employer dans la conversation, depuis que nous avons tiré nos connaissances des livres ; mais dans un âge philosophique ils paraissent offrir des sujets infinis pour la curiosité spéculative : prenant leur origine dans les temps successifs, ces mémoriaux des mœurs, des événements, des manières de penser, pour les buts historiques ainsi que moraux, ont-ils encore une bonne prise sur notre attention.

Les connaissances amassées des âges successifs, et des différents peuples, doivent toujours faire partie des nôtres. La vérité et la nature ne peuvent jamais tomber en désuétude.

Les proverbes comprennent la vaste étendue de l'existence humaine, ils prennent toutes les valeurs de la vie, ils sont souvent des étincelles exquises du génie, ils plaisent par leur sarcasme léger ou par leur satire mordante, la plénitude de leur humour, l'enjouement de leur tournure et même par l'élégance de leurs images et la tendresse de leurs sentiments. Ils pénètrent bien avant dans la vie domestique et nous ouvrent le cœur de l'homme, dans toutes les conditions qu'il puisse se trouver. — Une revue fréquente des proverbes devrait former une partie de notre lecture ; et bien qu'ils ne soient plus les ornements de la conversation, ils n'ont pas cessé d'être les trésors de la Pensée !

Trad. par EDWARD LATHAM.

(1) Il paraît être ici trois moitiés. — Note du Trad.

LES STATUES QU'ON NE PEUT DÉPLACER

XIII

LA STATUE QUI SE REND PESANTE

On rapporte qu'en 1621 une femme passant par la montagne du Sari, à Huy (Liège), avec une charge de bois sur les épaules, trouva par hasard une statuette de la Vierge. Elle délia aussitôt son faix et y plaça la statue ; mais, ô prodige, lorsqu'elle voulut le replacer sur les épaules, la charge était *tellement lourde qu'elle ne put la soulever de terre*. Mais dès qu'elle eut enlevé la statue, elle rechargea facilement son fardeau et put regagner son domicile. (Cf. c. Th. Halflants, *Histoire de Notre-Dame de la Sarthe-lez-Huy* (p. 11, 12.)

ALFRED HAROU.

GARGANTUA DANS LES TRADITIONS POPULAIRES

XVI

GARGANTUA EN LIMOUSIN AVANT RABELAIS



GARGANTUA est le grand héros populaire de France, et il est à ce point vivant dans la tradition que, même de nos jours, il prend dans les appellations populaires la place de géants anonymes ou moins connus ; quelques-uns seulement échappent à cette dépossession : Roland dans le pays basque, Hok-Bras et Rannou en Basse-Bretagne, et même dans ce pays, la popularité du fils de Grandgousier s'est for-

accrue depuis une cinquantaine d'années. La *Revue des Traditions populaires* a publié un assez grand nombre de légendes gargantuesques, ce qui montre que ses lecteurs s'intéressent à la question.

Il leur sera sans doute agréable de lire le substantiel article de M. Antoine Thomas (*Journal des Débats*, 1^{er} juillet 1906) qui, après avoir résumé les travaux antérieurs et les diverses hypothèses sur le nom de Gargantua, enregistre la découverte importante de son nom dans un document antérieur à Rabelais.

..

« Le nom de Gargantua est connu de tout le monde : les nourrices l'apprennent aux petits enfants ; les hommes s'en souviennent et le répètent parce qu'il représente pour eux une idée de puissance et de grandeur extraordinaires. Gargantua est un type particulier qui a plusieurs analogues, mais auquel rien ne ressemble complètement, ni le cyclope antique, ni le géant pourfendeur, ni l'ogre du moyen âge... »

Ainsi parlait Félix Bourquelot en 1844, au début d'un mémoire destiné à établir que Rabelais n'avait pas créé le type de Gargantua. Depuis lors, on a beaucoup écrit sur ce sujet : qu'il me suffise de citer le volume intitulé : *Gargantua dans les traditions populaires*, publié en 1883 par M. Paul Sébillot, où chacun peut se convaincre qu'aucun personnage légendaire ne jouit dans notre pays d'une popularité aussi étendue que Gargantua. M. Sébillot partage la manière de voir de M. Bourquelot et revendique pour le folklore les aventures dont Gargantua est le héros. M. Henri Gaidoz, qui dans ce genre d'études nous a donné tant d'aperçus ingénieux, avait déjà apporté à l'appui des idées de Bourquelot des raisons philosophiques complaisantes : d'après lui le nom même de *Gargantua* s'expliquerait par le celtique et signifierait « le Dévorant » ; Gargantua serait probablement l'Hercule gaulois à qui on offrait des sacrifices humains, et cet Hercule lui-même devrait peut être être interprété comme un mythe solaire. Le mémoire de M. Gaidoz a été lu en 1868 à la Société de linguistique de Paris, dont le secrétaire était déjà M. Michel Bréal, propagateur en France des doctrines mythologiques de Max Müller. Toutefois des philologues prudents, Frédéric Baudry et Gaston Paris, firent des réserves. Tout en étant portés à admettre que le type était antérieur à Rabelais, ils insistaient sur un fait assez difficile à concilier avec ce système, à savoir que personne n'avait jamais rencontré le nom même de Gargantua dans un texte antérieur à l'œuvre de Rabelais ou indépendant de cette œuvre, et ils semblaient disposés à faire honneur à Rabelais de la création de ce nom énigmatique. Gaston Paris n'ignorait pas que, dans l'épître en vers qui sert de préface à

la *Légende joyeuse de maistre Pierre Faifeu*, de Charles Bourdigné, on lit ce vers :

Gargantua qui a chepveulx de plastre.

Mais sans protester contre la date de 1536 attribuée à l'œuvre de Bourdigné, il pensait que cette allusion se rapportait à quelque édition perdue des *Chroniques de Gargantua*, dont la plus ancienne édition datée est de 1532. Or, M. Abel Lefranc a fait voir récemment, dans son cours du Collège de France, que la *Légende de Pierre Faifeu* n'est pas antérieure à 1532, ce qui ne pouvait que fortifier l'attitude expectante prise par Gaston Paris. M. Sébillot lui-même a écrit : « Il serait téméraire d'affirmer que ce nom est antérieur à Rabelais. »

Cela n'est plus téméraire aujourd'hui. Il y a un fait nouveau. Le mérite de l'avoir mis à la portée de ceux qu'intéressent ces questions de critique littéraire revient à M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, ancien élève de l'École des Chartes. Donc, voici le fait. Le 4 février 1471 — c'est-à-dire plus de vingt ans avant la naissance de Rabelais, qu'on place avec vraisemblance en 1495 — Gargantua lui-même, un Gargantua en chair et en os, fit son entrée à cheval dans la petite ville de Saint-Léonard, s'en alla droit au palais ou salle de l'évêque de Limoges, seigneur de la ville, et y prit son gîte pour deux jours aux frais de Monseigneur. Le receveur épiscopal, Jean Georges, curé de Mèrignat (Creuse), a consigné cet événement si mémorable pour nous dans son livre de comptes et il atteste qu'il a déboursé pour la dépense de l'homme et du cheval la somme modique de cinq sols tournois. J'ai lu de mes propres yeux le nom de *Gargantuas* (c'est ainsi qu'il est écrit) dans ce vénérable grimoire que les archives de la Haute-Vienne ont prêté pour quelques jours à la bibliothèque de la Sorbonne et que la Société des études rabelaisiennes va faire photographier...

Est-il besoin de dire que le *Gargantuas* de Saint-Léonard ne doit être considéré que comme un sobriquet ? Le vrai nom et la personnalité de celui à qui la malice populaire appliqua ce sobriquet nous échappent complètement. Mais qu'en avons-nous à faire ? Le sobriquet nous suffit pour établir péremptoirement que Rabelais n'a ni créé ni baptisé Gargantua, et pour donner définitivement raison à nos folkloristes, jusqu'au mythe solaire exclusivement. La mémoire de Rabelais n'en souffrira pas : s'il n'est ni le père ni le parrain de Gargantua, il a beaucoup fait pour la gloire du bon géant populaire qui lui a complaisamment prêté ses robustes épules.



Il est à désirer que quelque nouveau document nous renseigne sur les gestes de ce personnage, qui, dans le document cité, sont assez obscurs. Peut-être aussi trouvera-t-on, antérieurement à l'époque où Rabelais leur conféra l'immortalité, le nom de Gargamelle (qui n'a pas pénétré dans la tradition populaire) et celui de Grandgousier, qui sous la forme Grand Giusé (Grand Gésier) figure dans un conte gascon assez fruste (*Gargantua dans les traditions populaires*, p. 289), et que j'ai entendu en Haute-Bretagne, rarement il est vrai, sous celle de Grandgosier (qui est celle des *Grandes Chroniques*) appliqué à des gens de grand appétit.

P. S.



PÈLERINS ET PÈLERINAGES

CXLI

BIENVILLIERS-AU-BOIS



Sur les limites de l'Artois et de la Picardie se trouve le gros village de Bienvilliers-au-Bois (Pas-de-Calais), appelé primitivement Bienvilliers-Saint-Etton en souvenir de saint Etton, évêque missionnaire d'Irlande, qui vint évangéliser ce village au VII^e siècle et y fonda un sanctuaire qu'il enrichit des reliques du pape saint Clément et qu'il dédia à saint Jacques.

Le souvenir du bienheureux Etton, mort en 651, est toujours vivace à Bienvilliers. D'après la tradition, on voit encore dans le cimetière une pierre sur laquelle se disait la messe; elle est située sur l'emplacement d'une grande chapelle que l'on construisit en 1508, et que l'on plaça sous le vocable de saint Etton; cette chapelle ne devait servir au culte que trois fois par an, pour ne point porter préjudice à l'église paroissiale, dédiée à saint Jacques; celle-ci fut brûlée en 1637 et les offices furent dès lors célébrés à l'église Saint-Etton. Quand l'église Saint-Jacques eut été reconstruite, les habitants du quartier où était située l'église Saint-Etton, qui s'é-

taient emparés de tous les revenus de l'église Saint-Jacques, engagèrent une lutte pour obtenir la priorité de l'église Saint-Etton sur sa rivale. Par suite de cet antagonisme, l'église Saint-Jacques fut démolie en 1720, mais onze ans plus tard, le 29 décembre 1731, un arrêté du conseil d'Etat ordonna la reconstruction de l'église Saint-Jacques et l'entière démolition de l'église Saint-Etton.

Depuis lors, il n'y a plus, à Bienvilliers, que l'église Saint-Jacques, mais il y a toujours, dans ce village, les Ettonistes et les Jacobites.

Chaque année, le pèlerinage de Saint-Etton ouvre le 10 juillet et se termine le 19 juillet ; il attire une foule considérable de fidèles venus de fort loin. D'après la croyance populaire, saint Etton préserve les animaux domestiques de la fièvre principalement et de toutes les maladies en général ; les pèlerins l'invoquent également pour eux, pour leur famille et aussi pour leurs propriétés ; mais l'efficacité de son intervention s'exerce surtout sur l'espèce bovine. Dans l'église, à gauche de l'autel consacré à saint Etton, il se trouve une châsse contenant une relique du bienheureux. Les pèlerins arrivent à l'église portant une poignée de luzerne, les autres une poignée de sainfoin, de trèfle ou de tout autre fourrage ; d'autres tiennent à la main un rameau de peuplier ou de tilleul ; ils frottent leurs feuillages contre la vitre de la châsse, et, rentrés chez eux, ils distribuent le fourrage ou les branchages par petites parcelles dans l'auge de leurs bêtes à cornes. Il est à remarquer que le fourrage apporté par les pèlerins est presque toujours le produit d'un larcin, peu important, il est vrai, car ils ne prennent point la peine de s'en pourvoir à leur ferme ; ils le dérobent dans les champs sur leur passage.

D'autres pèlerins frottent sur la vitre de la châsse du pain également destiné aux animaux de l'espèce bovine ; on fait aussi brûler des cierges à l'autel de saint Etton ; des médailles et des images sont vendues à cette occasion ; elles sont placées dans les étables au-dessus des râteliers.

Mais le fait le plus curieux à signaler, — peut-être unique, — c'est la rivalité, encore profonde de nos jours, qui existe entre deux camps nettement tranchés qui divisent les habitants de Bienvilliers : les *Saint Jacques* et les *Saint-Etton*. Voulant les uns et les autres conserver leurs traditions, ils fêtent les deux saints, et cette scission donne lieu à de fréquentes querelles. Les jeunes gens ont encore deux parties de balle ou de ballon distinctes ; certains cabarets ne sont fréquentés que par les *Saint-Jacques* et d'autres ne reçoivent que les *Saint-Etton*.

Le jour de la fête de saint Jacques, le 25 juillet, les Ettonistes

continuent leurs travaux champêtres et affectent, en passant dans les rues, de faire le plus de bruit possible ; ils vont même parfois jusqu'à troubler la fête des Jacobites. Par représailles, ceux-ci ont recours à de semblables procédés de tracasserie pendant le pèlerinage à Saint-Etton.

Rarement, il se contracte des mariages entre *Saint-Jacques* et *Saint-Etton*, à moins que des intérêts très grands ne les commandent.

Quand un étranger vient s'installer à Bienvillers, il prend parti pour celui des deux saints qui était en honneur dans la maison qui est devenue la sienne.

Je dois la plupart de ces détails à l'extrême obligeance de M. V. Douchet, d'Anchonvillers, village situé à 10 kilomètres de Bienvillers. Je tiens à remercier ici mon obligeant et très intelligent correspondant, qui m'a déjà fourni les notes les plus variées et les plus intéressantes sur le traditionnisme de la région qu'il habite.

ALCIUS LEDIEU.

CXLII

LE TOUR DE L'ÉGLISE

Autrefois les pèlerins qui venaient au sanctuaire faisaient, comme cela se pratique encore en beaucoup de lieux de pèlerinage, trois fois *le tour de l'église* de la Sarte, près Huy, en priant (Th. Halflants, *Histoire de Notre-Dame de la Sarte-lez-Huy*, p. 36).

ALFRED HAROU.

LES POURQUOI

CXLIV

POURQUOI L'HOMME A DE LA BARBE

Notre père commun, le patriarche Adam, s'étant un jour régala de sirop, s'endormit sous un arbre. Mais il oublia de s'essuyer le menton — on ne pense pas toujours à tout — avant de faire sa sieste.

Survint un singe qui trouva commode de s'asseoir sur la figure du

dormeur. Adam s'éveilla et voulut chasser l'impertinent animal, mais il avait compté sans le malencontreux sirop, qui le tenait rivé à son compagnon.

On se débattit si bien de part et d'autre qu'on parvint enfin à se séparer, non sans quelque dommage. Adam y gagnait de la barbe et le singe y perdait une partie de sa toison.

C'est depuis lors que l'homme a de la barbe au menton et que le singe est dépourvu de poil à l'endroit où le dos change de nom.

(Recueilli à Liège.)

ALFRED HAROU.

LA MER ET LES EAUX

CCCXVII

QUELQUES COUTUMES DES MARINS D'ÉTAPLES

(Pas-de-Calais)



Les pêcheurs d'Étaples habitent un quartier distinct dans cette petite ville, et forment une classe à part, indépendante, dont les membres sont intimement liés entre eux par la similitude de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leur vie. N'ayant que des ressources fort restreintes et menant une existence très pénible, ils ont compris le besoin de se rapprocher les uns des autres pour mieux s'entraider, et c'est ce qui les a séparés du reste des habitants et leur a donné une marque et un cachet tout particulier.

Les années se sont écoulées, et ils sont restés ce qu'ils étaient, parce que le changement dans les mœurs et les habitudes aurait pu les désunir. D'ailleurs ne gagnent-ils pas toujours leur pain sur la mer et ne sont-ils pas toujours exposés aux mêmes dangers ?

« C'est justement parce que leur vie est souvent menacée, qu'ils sont portés davantage à aimer les plaisirs et les divertissements. Aussi ont-ils institué dès l'origine une fête qui est encore célébrée avec autant de pompe qu'auparavant : je veux parler de la *Saint-Sauveur*, qui se fait le samedi qui suit la Transfiguration.

« Les marins font dire ce jour-là, à leur chapelle de Notre-Dame-

de-Foi, dans l'église paroissiale, une messe solennelle à laquelle ils assistent tous.

« Huit d'entre eux portent sur leurs épaules une civière que leurs femmes ont décorée de rubans. Sur le milieu on met un énorme gâteau orné d'une couronne et parsemé d'oiseaux. Cette civière est surmontée d'une espèce de dais soutenu par quatre arcades en mousse remplies de fleurs. Entre chacune de ces arcades se trouvent suspendues par des rubans diverses pâtisseries emblématiques dont il sera parlé plus loin.

« Les autres marins, portant tous à la boutonnière une croix en pâte ferme, forment un cortège et se rendent à l'église précédés de musiciens. On bénit le gâteau à l'offrande et on en distribue une partie aux assistants. A l'Élévation, un cantique est chanté par les marins, avec accompagnement de violon, et à la fin de la messe on entonne le *Salve Regina*.

« Puis le cortège sort de l'église et se rend chez les autorités et chez le doyen d'âge des corps de métiers, pour leur présenter des emblèmes en pâtisserie selon leur rang et leur position. Le curé reçoit un bréviaire ; le maire, une croix de Saint-Louis, la famille Souquet, en considération des services rendus par ses ancêtres, une croix à trois branches qui rappelle à son représentant celle dont il est décoré ; le juge de paix, un livre qui est censé représenter le Code des lois ; le syndic de la marine, un petit bateau tout pavoisé ; les *écoureurs*, chacun un carnet pour leur rappeler qu'ils sont chargés de la vente du poisson ; le plus ancien marin, un poisson pris dans un filet ; le plus ancien mareyeur, une manne de poissons ; le plus ancien cordier, un rouet ; le plus ancien constructeur, une hache ; et enfin le plus ancien brasseur, un baril. Quand ils ont fini leur distribution, ils rentrent chacun en leur domicile et se donnent rendez-vous pour le soir. Après les vêpres, on voit se diriger vers la salle de bal tous les jeunes marins et les jeunes matelotes en grand costume, marchant deux par deux et conduits par la musique.

« Le long du trajet, ils ont l'habitude de crier, comme au moyen âge, *Charivari*, ou plutôt *Karivari*, en faveur des personnes qu'il veulent honorer sur leur passage. Cette coutume était en usage dans toute la Picardie à l'occasion des fêtes patronales, ainsi que le prouvent les lettres-patentes de Charles VI du 28 janvier 1412 et une sentence rendue le 22 juillet 1775 par le bailliage de Péronne, qui voulait mettre fin à ce genre de divertissement (1).

(1) D^om GRENIER, Documents inédits sur l'hist. de Picardie, p. 275.

« Il est bon de faire remarquer qu'il existe dans le pays une danse très ancienne nommée le *Branle*, qui n'est plus en usage dans aucune contrée et que nos marins ont conservée. Il n'est pas de réunion pour la marine où l'on ne danse le *branle*, qui devient par cela même une danse d'honneur (1).

« Cette danse consiste à se tenir tous par la main en formant un rond qui, selon la cadence, ne fait que se rétrécir et s'élargir. Il se rétrécit en réunissant les mains à la hauteur du menton, et s'élargit par un saut en arrière en allongeant les bras dans toute leur étendue. Cette figure se fait en se portant alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, et se joue sur un air très ancien. On ne peut contester l'antiquité de cette danse ; et, au simple coup d'œil, on s'aperçoit bientôt de la différence profonde qui la sépare des nouvelles.

« Le lendemain dimanche, les marins se rendent tous en corps chez un écoreur désigné, pour payer toutes les dépenses, et la fête se continue par un nouveau bal.

« Cette réunion a pour but de procéder, en présence du syndic de la marine, à l'examen des mousses capables de devenir matelots. Ceux qui ont fait preuve de capacité et de courage pendant leur apprentissage sont reçus matelots et jouissent alors de toutes les prérogatives attachées à leur état ; mais on ne termine pas la séance sans leur faire subir l'épreuve de leur adresse. Le récipiendaire est debout entre deux marins, et tient dans la main un verre rempli de vin. Il faut qu'après avoir vidé le contenu il soit assez vif et assez adroit pour jeter son verre dans un rond tracé sur la muraille de la salle. Il doit le casser pendant que ses deux voisins lui chantent une chanson comique et surveillent ses mouvements pour arrêter son bras prêt à lancer le verre. Chaque fois qu'il manque cette épreuve, il est obligé de payer une bouteille de vin à la société ; mais s'il réussit, il est proclamé matelot. Aussi la *Saint-Sauveur* est-elle la fête nationale

(1) DE VÉRITÉ, dans son *Essai sur l'histoire de Picardie*, p. 153, raconte que « dans un village nommé *Charettes*, le jour de la fête du lieu, le curé mettait au prix de quelques livres de cire, à l'issue des vêpres, trois branles à danser pour les amoureux, et qu'il chantait avec son chœur, à chaque enchère qu'il recevait, le verset : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Ce verset, qui augmentait l'ardeur des amoureux par l'idée des triomphes qu'il leur présentait, excitait beaucoup la chaleur des enchères ; mais il est clair que l'application qu'on prétendait en faire aux circonstances était des plus fausses ; les seigneurs et les puissants de la terre, qui pouvaient donner le plus de cire, l'emportaient sur leurs humbles vassaux, et les plus amoureux du village ne dansaient point le branle de la fête ».

du pays et surtout des marins dont elle rappelle l'esprit de corps.

« Les mariages de la classe maritime d'Étaples présentent aussi quelques particularités intéressantes. Il est d'usage, lorsqu'une matelote a joui d'une bonne réputation et d'une conduite irréprochable, qu'elle réclame comme un honneur les cierges de la Vierge. Au jour indiqué pour la cérémonie nuptiale, les invités se portent au domicile de la fiancée. Le cortège se rend à l'hôtel-de-ville, précédé par les trois jeunes filles connues sous le nom de *reines*. Souvent un ménétrier ouvre la marche. Après la célébration du mariage civil, le mari va trouver le curé qui doit bénir leur union, pendant que le cortège se dirige vers l'église. Durant le trajet ce ne sont que des détonations d'armes à feu et des cris d'allégresse. La cérémonie religieuse étant terminée, la mariée se rend à l'autel de la Vierge où on lui présente les trois cierges qui étaient restés allumés pendant toute la messe, et qu'elle éteint elle-même en signe de sa virginité expirante. Ensuite elle sort de l'église et rentre dans son quartier, qu'elle trouve pavoisé comme lorsqu'elle l'a quitté ; mais elle est arrêtée dans sa marche par des filets tendus dans la largeur de la rue et décorés de fleurs et de rubans. Ses compagnes se sont plu à lui rendre cet hommage pour lui rappeler qu'elle est matelote. Lorsqu'elle se présente pour passer, le filet se lève, puis il s'abaisse sur elle pour la prendre. Le mari vient à son secours pour la débarrasser, et tout le monde s'écrie avec joie : *La mariée est péquée* (péchée). Cet honneur se renouvelle plusieurs fois pendant le trajet. Au festin, c'est la mariée qui sert ses convives à table, et la noce se termine par un bal.

« Les *reines* dont je viens de parler sont des jeunes filles consacrées à la Vierge, et qui sont chargées de l'entretien et de la décoration de l'autel de la Mère de Dieu. Elles assistent aux processions, aux mariages et aux enterrements des jeunes gens, et marchent en tête du cortège en portant chacune un grand cierge en cire blanche. Elles ne reçoivent aucune rétribution personnelle, et toutes les sommes provenant de leurs quêtes sont versées intégralement dans la caisse de la fabrique. Choies par le curé parmi les plus vertueuses, ces jeunes filles exercent ces fonctions pendant trois ans. Le jour de son remplacement, la *reine à déposer* se rend aux vêpres suivie d'un cortège de jeunes filles et de jeunes garçons. M. le curé monte en chaire et lui fait un discours pour la remercier du zèle avec lequel elle a rempli ses fonctions, puis la cérémonie se termine par un repas qu'elle offre aux jeunes gens qui l'ont escortée. Cette fête s'appelle *reinage* ou *ruinage*.

« Il est encore une autre *reine* choisie dans la classe maritime et

spécialement chargée de l'entretien de la chapelle de Notre-Dame-de-Foi. Nommée pour un an, elle porte aux processions la bannière des matelots et a pour escorte de jeunes matelotes revêtues de l'ancien costume, qui consiste en un jupon de drap rouge, un corset blanc, un mouchoir éclatant, un tablier de mousseline blanche brodée, un bonnet de forme particulière, des souliers de drap noir, de longues boucles d'oreilles et une chaîne d'or. Le temps a conservé presque intact ce costume pittoresque, que peu de villes peuvent encore montrer.

« Lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille vient à mourir, les reines vont parer de fleurs son cercueil, qui doit être porté par des jeunes gens jusqu'à sa dernière demeure. Après l'enterrement, reines et jeunes gens se réunissent dans une maison particulière où ils assistent à un banquet commandé par la famille ; c'est ce qui s'appelle faire la noce du défunt. »

(Notes de M. G. Souquet, vers 1858.)

ED. EDMONT.



PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES

LXV

LES PIERRES DE SAINT PRINCIPIN

Au bas de la petite chapelle de Saint-Etienne, un peu avant d'arriver au détour qui mène droit à Chatelay, à quelque cent mètres d'Hérisson (Allier), sont les pierres de saint Principin qui barrent le passage de la rivière d'Aumance ; ces pierres sont encore celles que saint Principin y plaça lui-même pour traverser la rivière torrentueuse ce jour-là ; mais poursuivi par une troupe ennemie qui voulait sa mort, saint Principin eut la tête tranchée sur la principale pierre jetée par lui dans la rivière : l'eau de l'Aumance, rougie de son sang, demeura longtemps couleur de pourpre, les pierres, inondées de ce même sang, rougissent encore au jour anniversaire de la décapitation du saint.

Elles sont encore l'objet de vénération de la part des gens du pays.

Un marinier d'Hérisson ayant déplacé la grosse pierre du mar-

tyr pour y faire passer un radeau chargé de bois, perdit la vue au moment que son radeau franchissait le barrage ; il demeura aveugle jusqu'au jour où il remit lui-même la lourde pierre à sa place.

Saint Principin est invoqué de nos jours pour toutes les affections des yeux. Dans le pré d'Ivray, tout près de là, est un petit édicule qui abrite la statuette du saint. Une petite fontaine y coule dans le bas ; c'est avec cette eau que l'on se baigne les yeux en invoquant saint Principin.

FRANCIS PÉROT.

LXVI

SAINT GUINEFORT

Dans la *Revue des Traditions populaires* (t. XIX, p. 178), j'ai parlé du culte de saint Guinefort à la Ville-Guillaume, en Saint-Broladre. Voici une histoire qu'un ami m'a contée et qu'il a apprise sur place. Un domestique voulant faire le malin et se moquer du saint, lui mit en guise de cravate une feuille de tabac. Lorsque la feuille fut bien sèche, le domestique la reprit pour la fumer. Mais il fut bien puni. La langue lui pela.

H. DE KERBEUZEC.

LÉGENDES DU PAYS DE GAO

(Suite)

FARANG et FONO

Fono



ONO résidait à Goura ; il allait à la pêche et prenait beaucoup de poisson. Il épousa deux femmes. Il était beau et fort.

Il mettait un vêtement et allait voir une de ses femmes, il s'asseyait auprès d'elle sur le lit et chantait ses propres louanges. Sa femme aussi célébrait ses mérites. Alors il lui disait : « Tu es une hypocrite ! »

Il allait voir l'autre femme, s'asseyait auprès d'elle sur le lit ; celui-ci en craquait ; il disait :

« Je suis beau, et n'ai pas mon semblable au monde. »

Sa femme lui dit : « Tu mens ! Il y a un Sorko à Gao qui est plus beau que toi ; qui connaît plus de sortilèges que toi ! » Fono se fâcha.

Il alla voir son autre femme (elle s'appelait Nana) ; il lui dit : « Il paraît qu'il y a à Gao un Sorko plus beau que moi ? » Nana lui dit : « Non ! il n'y a pas de Sorko plus beau que toi, tu n'as pas ton pareil au monde. »

Fono dit : « Il faut que j'aille à Gao. » Il appela ses gens et leur dit : « Rassemblez mes 333 pirogues et réparez-les ; puis vous y mettez les provisions de route. » Ils chargèrent les pirogues.

Il leur dit : « Demain, j'irai au Dendi ! » Ils lui dirent : « N'y va pas ! — Je jure que j'irai ! »

Il appela Mambari (son fils) : « Demain, lui dit-il, nous irons à Gao »

Premier voyage de Fono à Gao. Départ

Ils se couchèrent. Le lendemain, ils rassemblèrent ses 333 gens. Ils entrèrent dans les pirogues et partirent.

Ils étaient à bord du Ga-djeno. Chaque jour ils partaient de bonne heure.

Les provisions s'épuisèrent ; les piroguiers eurent faim et se plaignirent. Alors il prit son dama (harpon) et dit à Mambari : « Maintiens la poupe de la pirogue. » Il alla s'asseoir à la proue et surveilla le fleuve. Un hendjere (poisson) passa, il le harponna. Ils poursuivirent le hendjere. Il leur dit : « Doucement ! vous allez casser la hampe de mon harpon ! » Mais en prenant le harpon, ils en cassèrent la hampe.

Fono se mit à pleurer et à gémir : « Ce qui faisait ma force est brisé ! C'est la honte ! Farañg n'en possédait pas une pareille ! »

Ils chargèrent le hendjere dans les 333 pirogues et furent obligés d'en laisser.

Fono ne cessait de gémir. Son fils lui dit : « Ne pleure pas, va chercher une autre hampe dans la forêt !

— Tu as raison », dit Fono.

Fono et Namey

Fono prit son sac, son erminette, sa hache, et descendit à terre. Il chercha dans la forêt. Il rencontra une termitière : un boa, nommé Namey, y avait déposé ses œufs (1). Namey vit venir Fono, il

(1) Les Sorkos forment deux clans, ceux de l'Est, gens de Faraug (Fari), et

se changea en une jolie jeune fille. Le Sorko la vit ; il revint sur ses pas, ouvrit son sac, en sortit des vêtements : une robe ample, une calotte rouge, un pantalon brodé, des babouches, une disa (pièce d'étoffe noire à franges, que l'on porte par-dessus les autres vêtements), une canne en bambou. Il s'habilla et vint, en se promenant, vers la jeune fille. Il lui dit : « Heiñ ! je suis beau et bien fait ! je n'ai pas mon semblable au monde ! Je t'aime bien, jeune fille ! »

— Mais, moi, je ne t'aime pas !

— Pourquoi ça ?

— Tes mains sont trop maigres, tes yeux trop profonds et ton derrière trop mince !

— C'est vrai ! mon derrière est mince parce que je m'assois sur la barre de bois de la pirogue, pour lancer le harpon ; mes yeux profonds, parce que je fouille les eaux du fleuve.

— Je ne t'aime pas du tout.

— Si tu ne m'aimes pas, je vais prendre les œufs que tu as déposés là.

— Si tu prends les œufs, ils te porteront malheur ! »

Fono appela son fils qui apporta le sac ; il y mit les œufs et s'en alla.

« C'est bien ! dit la jeune fille, va chercher une hampe de harpon ! »

Elle se transforma en un joli bâton. Fono le trouva et le prit : « Ce bâton est joli, dit-il ! Depuis que le monde existe, jamais Sorko n'en a eu un pareil. Est-ce qu'un Sorko trouve jamais une hampe qui le contente comme moi aujourd'hui ? Pourtant, je ne le prendrai pas, je le jette, car ce doit être Namey. Jamais une main étrangère ne me tuera. » Il jeta le bâton, et revint à sa pirogue.

Il dit à son fils : « Je vais dormir ; toi, veille ! Que Namey ne nuise pas à mes gens ! »

Namey se transforma en pagaie. Les piroguiers voulurent la prendre. « Ne la prenez pas, dit Mambari, c'est Namey ! »

Namey se changea en perche. Ils voulurent la prendre. « Laissez, dit Mambari, c'est Namey ! »

Namey se transforma en banc de sable au milieu du fleuve. « Allons aborder là, dirent les gens de Fono — Non ! dit Mambari, c'est encore Namey ! »

Namey se transforma en jujubier, aux fruits mûrs et agréables.

ceux de l'Ouest, de Fono ; ce clan s'est détaché du premier à une époque indéécise et nous allons assister à la lutte entre ces deux fractions de Sorkos. Ici Namey représente un clan de la confédération des Serpents.

Ils voulurent en manger. « N'en mangez pas. — Si, nous en mangerons ! »

Ils en mangèrent et tous furent malades : les uns souffraient du ventre, d'autres furent aveugles, d'autres estropiés, d'autres s'ouffrirent de la tête. Alors ils se lamentèrent. Mambari pleura ; il réveilla son père et lui dit : « Nos gens ont mangé des jujubes et tous sont malades ; ils sont couchés. — C'est pour cela que tu pleures ? » dit Fono. Il prit son sac, l'ouvrit, en tira une certaine poussière de bois, la mit dans de l'eau et la leur fit boire ; ils s'en lavèrent, ils s'en aspergèrent, tous furent guéris :

Fono leur dit : « Levez-vous ! allons nous-en » ! Ils partirent. Ils arrivèrent ainsi au village de Karabara. Namey se changea en jeune fille et alla au village : « Je vais me coucher, sedit-elle ; quand Fono va venir, nous nous saluerons. »

Fono se dirigea vers le village. Tous les habitants vinrent sur la rive du fleuve. Fono dit : « J'aperçois une belle jeune fille ! faites aborder les pirogues ! » Toutes les pirogues abordèrent. Mambari dit à son père : « Ce n'est pas une jeune fille quelconque, c'est Namey !

— Tant pis, je veux la saluer. » Il alla la saluer. Tous les gens le saluèrent, il ne leur répondit pas, il marcha rapidement vers la jeune fille : « Comment vas-tu ? lui dit-il. — Très bien ! Sorko !

— Jeune fille ! combien de jours me reste-t-il à voyager pour arriver à Gao ? — Si tu couches ici, demain tu arriveras. — Merci, je retourne à ma pirogue. — Attends, donne-moi tes vêtements que je les lave. » Fono enleva ses vêtements et les lui donna.

Il revint avec son pantalon seulement. Son fils lui dit : « Mon père ! cette jeune fille qui a pris tes habits, c'est Namey ! — Alors va vite les lui reprendre. » Il y alla. La jeune fille refusa de les rendre. Mambari vint le dire à son père.

Fono se leva pour aller les chercher lui-même. Mambari lui dit : « Mon père, n'y va pas au moins sans ton couteau ! — Non, non ! »

Son fils lui tendit son couteau ; il le prit, le glissa dans la ceinture de son pantalon, par derrière, et partit trouver la jeune fille. Celle-ci lui déroula une natte. Il s'assit. La jeune fille lui dit : « Couche-toi que je te masse ! » Il se coucha.

La jeune fille prit une certaine poudre pour endormir, en jeta sur Fono ; il s'endormit. Alors Namey s'écria : « Gloire

à Dieu et à son Prophète ! Dieu a mis le Sorko entre mes mains (1) ! »

Namey reprit sa forme à deux têtes et à deux queues. Il lui entra ses têtes dans les narines, il enroula son corps autour du cou, de la poitrine, du ventre, des hanches, des jambes, puis il enfonça ses deux queues dans ses yeux et serra ses replis. Fono appela au secours avec tant de force que cent femmes enceintes accouchèrent sur-le-champ. Namey serra encore. Fono cria plus fort : les yeux de cent aveugles s'ouvrirent à la lumière. Namey serra encore. Fono cria : cent estropiés marchèrent.

Mambari l'entendit, il accourut et s'arrêta derrière la maison : « Mon père ! dit-il, cherche donc à ta ceinture le couteau que tu y as mis, prends-le ! » Fono trouva le couteau, le prit et découpa Namey en morceaux qu'il mit en tas à terre. Alors il sortit et s'enfuit ; il alla à sa pirogue, y entra et partit. Son fils lui dit : « Mon père ! si tu n'avais pas eu ton petit couteau, que serait-il arrivé ? — Je serais mort ! »

Farang va à la rencontre de Fono

Ils arrivèrent à une grande île. Ils abordèrent et y passèrent la nuit. De là, ils aperçurent les nombreux feux de Gao. Mambari s'écria : « Mon père, vois donc, que de feux il y a à Gao !

— C'est cet imbécile de Farañg ! Attends, nous aussi, nous allons allumer un grand feu sur notre île. » Ils allumèrent du feu.

Farañg l'aperçut, le fils de Farañg s'écria : « Mon père, ne vois-tu pas ce grand feu ? — C'est Fono qui vient ici », dit Farañg. Ils se couchèrent. Le lendemain matin Farañg appela 333 piroguiers ; il alla trouver sa mère. « Ma mère ! dit-il, je vais aller au-devant de Fono ! » Il entra dans sa pirogue et partit. Sa mère lui cria : « Que Fono vienne ! que je voie combien il est beau ! — C'est bien ! » dit Farañg.

Farañg et Fono se rencontrèrent : la pirogue de Farañg s'appelait Karankona ; celle de Fono Ga-djeno. Farañg donna l'ordre de traverser le fleuve. Lorsque son bateau vira il ferma tout le fleuve d'une rive à l'autre. Les gens de Fono ne voyaient plus de fleuve, ils ne voyaient que le bateau de Farañg ; il ressemblait à un

(1) Cette fraction de Sorkos (Fono) fut soumise ou alliée au clan du Serpent (Sousous), c'est ce que signifie cette histoire ; nous allons assister à la lutte des deux clans Sorkos quand les gens de Fono se seront retirés du clan du Serpent.

énorme rocher. Ils s'écrièrent : « Lève toi, Fono, nous sommes à l'extrémité du fleuve ; ne vois-tu pas ce gros rocher ? »

Fono se leva : « Cela, dit-il, c'est la pirogue de Farañg, il traverse le fleuve pour aller du côté du Gourma. Faites passer ma pirogue du côté du Haousa ! »

Farañg aborda sur le Gourma : Fono aborda sur le Haousa. Ils se faisaient face. Fono se leva et dit : « Le salut soit sur toi ! mon jeune frère Farañg ! — Et sur toi, le salut ! mon jeune frère Fono », répondit Farañg. Fono étendit la main vers Farañg ; elle n'atteignit que le milieu du fleuve Farañg était étendu dans sa pirogue, il étendit le bras sur le fleuve, il atteignit l'autre rive ; il attira les 333 pirogues vers lui. Il dit : « Le salut soit sur toi, mon jeune frère ! » Fono répondit : « Et sur toi le salut, mon grand frère. » Ils continuèrent à se saluer. Ils se demandèrent des nouvelles du pays.

Fono dit : « Comment vont les gens de Bamba ? » Farañg répondit : « Très bien ! — Et ceux de Bamba-Koura, de Wagay, de Wagaybongou, de Berregoursou, de Bellesas, de Djoni, de Tigilem, de Tafalit, de Karabara ? — Très bien », dit Farañg.

Farañg dit : « Comment vont les gens de Goura ? » Fono répondit : « Très bien ! — Et ceux de Gouloumbou, de Gouloumbou-Koro, de Kiekie, de Manimani, de Marisemo, de Maniba, de Maniba-Koro, de Djindjour, de Hawi, de Tongomme, de Sobe, de Houra-Debo, de Poure ? — Très bien ! » dit Fono. Ils se saluèrent réciproquement.

L'hippopotame fou (1)

Mais un hippopotame se leva. C'était un hippopotame fou, qui connaissait beaucoup de sortilèges ; un foyer est sur sa tête, du feu y est allumé et une marmite surmontée d'un couvercle est placée sur le foyer.

Fono s'écria : « Farañg ! qu'est-ce que cet hippopotame ? — C'est un fou. Depuis mon grand-père, jusqu'à mon père et aussi jusqu'à moi, personne n'a pu l'atteindre. »

Fono dit : « Ce n'est pas admissible ! Il faut que j'essaie, moi. — Tu ne pourras pas te mesurer avec lui. — Il faut que je le tue aujourd'hui ; allons ! »

Farañg dit à ses esclaves : « Levez-vous, allons combattre l'hippopotame. »

(1) Nous voyons ici la lutte des Sorkos, réunis contre les gens du clan de l'hippopotame (Malinki), et les divisions qui régnaient chez les Sorkos.

Fono se leva et entra dans sa pirogue, Farañg entra dans la sienne. Ils marchèrent sur l'hippopotame.

Farañg le harponna : le feu dévora le harpon. Fono harponna, le harpon pénétra. On célébra ses louanges. Fono dit : « Il y a trois choses dans lesquelles je surpasse tous les Sorkos : Mon bras est fort ; je suis beau ; je sais marcher avec élégance ! En ces trois choses, je surpasse tous les Sorkos. »

Farañg harponna de nouveau : le feu dévora encore son harpon. Fono harponna, le harpon pénétra. Alors les gens de Farañg émerveillés vinrent l'entourer et chanter ses louanges. Ils dirent à Farañg : « Le Sorko qui est venu de Goura a le bras plus fort que toi. »

Alors Farañg se fâcha.

Fono lança encore son harpon ; les cinq doigts de sa main suivirent le harpon.

Fono s'écria : « Comment ? Farañg, je viens te faire visite chez toi et tu me coupes les doigts ? — C'est vrai ! » dit Farañg, et il lui restitua ses doigts.

Mais Farañg était furieux. Il prit un harpon, le lança à l'hippopotame. Il atteignit le couvercle de la marmite, le traversa, traversa ensuite la marmite, le foyer, et pénétra dans le milieu de la tête de l'hippopotame. Farañg tenait la hampe de son harpon. Fono fit approcher sa pirogue, il prit la corde du harpon : « L'hippopotame ne mourra pas, dit-il. — Si, il mourra, dit Farañg. » Ils continuèrent ainsi à se contredire mutuellement, quand les gens de Farañgaka vinrent célébrer les louanges de Fono.

Farañg furieux s'écria : « Que le fleuve engloutisse Fono et ses pirogues ! » Le fleuve les engloutit.

Fono au fond du Niger. — Sa femme

Alors Farañg tua l'hippopotame et revint à Gao. Sa mère l'interrogea : « Où donc est Fono ? — Je l'ai donné au fleuve. » Sa mère le maudit, l'injuria, le méprisa. La ville tout entière s'assembla et fit des remontrances à Farañg. On lui disait : « Rappelle Fono ! — Je l'ai donné au fleuve, il ne reviendra pas. » Tous se turent.

Fono était toujours au fond du fleuve, il s'y promenait et faisait la cour à la fille du Fleuve (1). Il passait donc ses journées au fond de l'eau avec ses gens.

(1) La fille du Fleuve est la divinité protectrice des pêcheurs du Debo, confédération de Fono ; on ne commence jamais une pêche ou un voyage sans lui offrir cultuellement des libations ou des offrandes.

Cette nouvelle arriva au pays de Fono. Quand on l'entendit pour la première fois, les gens dirent : « Il ne faut pas en parler à sa femme. » Un jour celle-ci entendit des gens qui en parlaient entre eux secrètement. Elle se mit alors à se lamenter et à pleurer.

Elle fit venir un cordonnier et il lui fit 333 chaussures. Elle les prit sur sa tête et partit pour le Dendi. Chaque jour elle partait de bonne heure. Elle voyagea longtemps. Elle arriva un jour à Karabara. Elle demanda si Gao était encore loin « Vois, lui dit-on, cette ville, là-bas ; c'est Gao ! couche-toi, demain tu partiras ! — Non », répondit-elle. Elle continua sa route. Elle usa toutes ses chaussures, sauf une paire.

En arrivant à Gao, elle vint s'asseoir sur le bord du fleuve et elle pleurait. Les gens de Farañg la virent et vinrent le dire à leur maître. Farañg leur dit : « Allez la chercher ! » Elle répondit qu'elle ne viendrait pas, dût-il venir la tuer !

Farañg se leva et alla la trouver. Il s'assit auprès d'elle, la salua. La femme lui dit : « Que Dieu ne te salue pas ! Moi je ne te saluerai pas, Infidèle ! Tu ne connais ni Dieu ni son Prophète ! » Farañg lui dit : « Pourquoi ne me salues-tu pas ? — Je ne te saluerai que lorsque tu me rendras mon mari. — Ton mari n'est pas perdu, il n'est pas mort. Si je veux, il reviendra de suite. »

Farañg dit à Bande (1), son fils : « Va l'appeler au bord du fleuve. » Bande y alla, il appela, le fleuve ne répondit pas. Il appela une seconde fois, il n'obtint pas de réponse. Il revint à son père et lui dit : « Père, le fleuve m'a fait honte sous les yeux de la femme du Sorko de Goura. » Farañg se leva, il appela, le fleuve répondit. Il lui dit : « Rends Fono à l'instant. » Le fleuve rendit Fono et ses gens. Il vint aborder à la dune. On lui prépara 333 plats de nourriture, on lui pila 333 écuelles de dôn.

Quand Fono aborda, il vit la femme qui était assise ; il ne la reconnut pas. Il mangea tout ce qu'on lui avait apporté, il but tout le dôn, il jeta les calebasses et les écuelles au fleuve. Il vint faire l'élégant devant la femme. Quand il s'approcha, il la reconnut, lui cracha au visage et lui dit : « Que viens-tu faire ici ? lève-toi ! retourne à la maison ! »

Fono dit à Farañg : « Je vais retourner avec ma femme. Si je reviens un jour, je me vengerai en détruisant ta maison. »

Retour de Fono à Goura

Fono fit entrer sa femme dans sa barque et partit. Il trouva les

(1) Le peuple Bourda.

Sorkos réunis à Goura. Il leur dit : « Retournez chez vous, je ne suis pas mort ! Mais je vais repartir. »

Il rentra chez lui ; il appela son fils et lui dit : « Demain, nous retournerons au Dendi ! »

Ils se couchèrent.

Voyage de Fono à Gao. — Son mariage

Le lendemain, ils s'embarquèrent et partirent. Il dit adieu à ses gens : « Je ne reviendrai plus ! » dit-il.

En passant près de chaque forêt, il coupait des perches. Il passa ainsi à Karabara et arriva au Dendi, à Gao. Il aborda.

Il dit à son fils de rester là. Lui prit ses vêtements, sa calotte, ses chaussures et sa canne et se mit à se promener.

Les gens qui le voyaient, disaient : « Comme il est beau, ce Sorko ! »

Il trouva Farañg endormi, ses esclaves et ses enfants étaient dans le vestibule. Sa fille était à lui tuer ses poux.

Fono toucha Albarka, qui lui dit : « Passe ! » Il toucha Himadou, le neveu de Farañg, Bande, son fils ; ils lui dirent : « Passe ! » Il vit alors Farañg, il vit sa fille. La fille de Farañg le vit. Fono dit : « Farañg, mon beau-père ! le salut soit sur toi ! »

Farañg ne répondit pas. La jeune fille dit : « Mon père, réponds au Sorko de Goura. Il est beau ! » Son père lui dit : « Tais-toi, menteuse ! Va-t'en sur la terrasse. » La jeune fille se leva et monta sur la terrasse ; mais en passant elle regarda encore le Sorko : « Dieu ! qu'il est beau ! » Fono lui dit : « Par Dieu, oui, tu es belle, Nana ! »

Fono dit à Farañg : « Farañg, mon beau-père ! » Farañg lui répondit : « Viens ! » Fono s'assit et dit : « Farañg, mon beau-père ! Pour Dieu et pour son prophète Mohammadou, donne-moi Nana pour épouse ! — Non ! tu ne l'épouserai jamais ! Elle est toute ma vie. — Par les divinités protectrices, donne-la moi ! — Fono ! je ne te la donnerai jamais ! — Si tu ne me la donnes pas, je détruirai ta maison et je la prendrai de force. » Furieux, Fono sortit.

Il resta à se promener dans la ville jusqu'à la prière. Fono alla prier à la mosquée. Farañg aussi y alla. Après la prière, Fono dit aux alfa (1) : « Je vous importunerai sans cesse jusqu'à ce que Farañg me donne Nana. » Farañg se fâcha dans la mosquée. Les alfa lui dirent : « Il faut la lui donner. » Farañg cria avec force : « Non, je

(1) Alfa veut dire savants (marabouts soudanais qui connaissent le Coran et se chargent de trancher les discussions suivant la loi islamique (hommes d'affaires)).

ne la lui donnerai pas, la moitié de la mosquée dût-elle s'écrouler ! » Les alfa eurent peur.

Farañg sortit ; Fono aussi sortit. Un Djoron suivit Fono et lui dit : « Fono ! arrête ! » Ils s'arrêta. « Attends, Son, alfa ! » Il l'attendit. Il lui dit : « Tu sais, quand l'alfa viendra, donne-lui de l'or ; les alfa désirent toujours quelque cadeau ! »

Il s'assit et attendit.

L'alfa arriva. Il prit 100 moutkals d'or et les lui donna. L'alfa lui dit : « Merci ! Que veux-tu de moi ? — Je ne veux que Nana ; que Farañg me la donne en mariage ! — Eh bien ! va en paix, tu l'auras. — C'est bien ! »

Farañg entendit cette conversation. Il coupa un ronier et un baobab, les entra dans sa case, ferma la porte, enfonça en terre le ronier et le baobab, se coucha, et avec son pied il les arc-bouta contre la porte. Celle-ci était solide et lourde comme du fer ; personne n'aurait pu la pousser.

L'alfa arriva, il appela. Farañg ne répondit pas. Il appela encore sans succès. Alors prenant sa canne, il en frappa la porte. Celle-ci se brisa, le ronier et le baobab se brisèrent. Farañg fut renversé. L'alfa entra avec Fono. L'alfa dit : « Voyons ! Farañg ! — Eh bien ! alfa Mahalmoudou, je ne t'avais pas reconnu ! — Tu mens ! dit Fono. Par Dieu tu savais bien. — Non, je ne savais pas ! — Tu es un menteur ! » L'alfa lui dit : « Farañg ! je viens te demander ta fille. Par le jour qui nous a vus naître, toi et moi, donne-la. Je t'ai conduit à La Mekke. Tu disais : « Je ne prierai pas, je ne sais pas prier. » Je t'ai conduit au tombeau du Prophète de Dieu ; je t'ai dit : « Allons ! cours autour » ; tu m'as répondu : « Non ! » Au nom de tout cela, donne-lui ta fille en mariage ! » Farañg s'écria : « C'est le malheur de ma famille ; tu me portes malheur, alfa ! Mais enfin je la donnerai. Le sort qu'elle connaît et qu'elle a mis à mon harpon, si elle te le donne, je l'égorgerai ! »

Nana dit : « Alfa ! si je le donne à mon mari, si mon père alors m'égorge, est-ce que j'entrerai dans le paradis ? — Certes que oui ! » dit l'alfa. « Alors, dit elle, je le lui donnerai. » Farañg dit : « Alfa, tu causes le malheur de ma famille. Je l'ai dit : je la donnerai. Que Fono aille se promener jusqu'à ce soir, afin de me laisser le temps de préparer la noce. » Fono répondit : « Non, qu'on me donne à l'instant ma femme. » On la prit par la main et on la lui donna.

Fono prit sa femme par la main et celle-ci prit celle de Fono. Ils s'en allèrent dans leur maison. Fono l'épousa.

DUPUIS YACOUBA.

PETITES LÉGENDES LOCALES

DCLI

CHATEAU DES FÉES ET TROU AU DIABLE

Au nord-est du Mont-Dol, on peut voir une sorte de mur sans ciment établi entre les rochers. Ce mur a-t-il été fait simplement pour empêcher des éboulements de terre, ou bien est-il le reste d'une ancienne construction ? je ne le sais. D'après les bonnes femmes du pays, c'est en ce lieu que les fées se réunissaient autrefois, et qu'elles se réunissent encore maintenant, peut-être ! Au-dessous de ce mur, une grotte portait le nom de « Pertu du diable ». Mais le rocher qui surplombait la grotte s'est écroulé les années dernières, et le *pertu du diable* a perdu son cachet.

Des fouilles, d'ailleurs sommaires, opérées en cet endroit, il y a trois ou quatre ans, n'ont rien donné.

H. DE KERBEUZEC.

DCLII

CHATEAUX HANTÉS

S'il est une croyance persistante dans nos provinces du centre, c'est bien celle des maisons et des châteaux hantés ; qui donc pouvait plus frapper les gens que les esprits frappeurs ?

A la Roche-en Breuil en Morvan, on y montre encore plusieurs maisons de la ville et des châteaux environnants qui sont actuellement hantés par les esprits, les fées, et que l'on n'ose habiter.

DCLIII

MAISONS HANTÉES

Tout récemment, il y avait à Moulin, rue Michel-de-L'Hospital, une maison qui demeura plusieurs années sans pouvoir être louée, car elle était hantée ; chaque nuit on y entendait des bruits semblables à de lourdes caisses que l'on remuait, puis le calme revenait et le bruit recommençait la nuit suivante.

F. PÉROT.

BIBLIOGRAPHIE

ADDITION

Le conte arabe N° DCCXVII (*Revue des Traditions populaires*), p. 273, est traduit d'un manuscrit inédit de la Bibliothèque nationale de Paris, fonds arabe, n° 3655, f°s 32-50.

RENÉ BASSET.

KENNETH MAC KENZIE. — *Italian fables in verse* (extrait des *Publications of the modern language Association in America*, XXI, I); 1906, in-8, p. 226, 278.

Il y a deux ans, je signalais ici l'important mémoire de M. Kenneth Mac Kenzie sur l'histoire d'une fable italienne (1) : aujourd'hui, j'ai le plaisir de présenter une nouvelle contribution du même auteur à l'histoire de la fable. Elle est consacrée à l'étude d'une collection toute particulière. Après avoir étudié les sources de l'*Isopo Laurenziano*, passé en revue la tradition italienne des fables de Walter l'Anglais (*Esopo volgarizzato* per uno di Sienna), celle (inédite) du livre de Marie de France, la collection du *Libro della natura degli animali*, l'auteur arrive à un curieux recueil de fables datant de la fin du xiv^e et du commencement du xv^e siècle, partie en sonnets, partie en octaves rimés, partie en tercels. Toutes sont d'auteurs inconnus, sauf deux attribuées à Pucci et à Burchiello. La publication de ces textes, importants pour l'histoire de la fable ésoquique, est accompagnée de nombreux rapprochements auxquels j'ajouterai les indications suivantes :

Sonnet 1. — *La brebis, la chèvre et la gentsse en société avec le lion*, cf. les notes de mes *Contes berbères* (2), p. 225-226.

Sonnet 2. — *Le lion devenu vieux*. Ajoutez : Nicolaus Pergamenus, *Dialogus creaturarum* (3); Dial. 10; G. Le Noble, *Fables et contes* (4), f. 63, *Du lion décrépît*; Guicciardini, *Detti e fatti notabili* (5), p. 250; Corrozet, *Fables d'Esopo* (6), fab. XII, *Du lion, du porc, du taureau et de l'âne*.

Sonnet 5. — *Le chat et le renard*, cf. dans mes *Contes populaires berbères*, *le cheval et le hérisson*, p. 3, et les notes, *ibid.*, p. 132-134, et dans mes *Nouveaux contes berbères* (7), notes, p. 191.

Sonnet 9. — *La cigale et la fourmi*. Ajoutez les rapprochements indiqués par Delboulle, *Les fables de la Fontaine* (8).

Sonnet 10. — *La fourmi et le crâne du cheval*. Aux sources indiquées de

(1) *Revue des Traditions populaires*, 1904, p. 319.

(2) Paris, 1887, in-18.

(3) Graesse, *Die beiden ältesten lateinischen Fabelbücher des Mittelalters*, Tübingen, 1880, in-8.

(4) Paris, 1700, 2 v. in-12.

(5) Lyon, 1808, in-12.

(6) Paris, 1882, in-8.

(7) Paris, 1897, in-18.

(8) Paris, 1891, in-12, p. 3-5.

la fable du *Renard et le Buste*, on peut ajouter *Ysopet de Lyon* (1), f. 36, *Dou lou qui trouai la teste peinte* ; Decourdemanche, *Fables turques* (2) ; Faerne, *Fabulæ* (3), fab. 66, *Vulpes et Larva* ; Guillaume Tardif, *Apologues et ditz moraulx de Laurent Valla* (4), n° XVI, *D'ung regnart et d'une teste*, p. 183 ; G. Haudent, *Trois cent soixante et six apologues d'Esopé* (5), l. I, f. 139, *D'un loup et d'une teste d'homme taillée en pierre* ; G. Le Noble, *Fables et contes*, t. II, conte 104 : *Du loup et de la tête de bois* ; Courval ap. Delboulle, *Les fables de la Fontaine*, p. 70-71.

Tercet 2. — *Le renard descendu dans un puits*. Cf. une version arabe : *Le renard et la hyène*, Meldani, *Proverbes* (6), t. II, p. 77, et Ech Cherichi ap. Cheikho, *Madjani'l adab* (7), t. I, p. 39 ; cf. aussi *Libro de los Gatos* (8), ex. XIV, *De ce qui arriva entre le renard et le loup* ; S. Bernardino de Sienne, *Novellette, esempi morali* (9), racconto VI ; Faerne, *Fabulæ*, p. 49 ; Desbillons, *Fabulæ aesopiæ* (10) ; Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven* (11), t. I, p. 9.

Tercet 4. — *Le lion et le rat* ; Tzetzés, *Chiliades*, l. XIII, 475 (12) ; Landsberger, *Die Fabeln des Sophos* (13) n° 27 ; Nicolaus Pergamenus, *Dial. creaturar.*, Dial. 24 ; *Ysopet de Lyon*, f. 19, *Dou Lion et de la Rate* ; Ruiz de Hita (14) ; Guicciardini, *Detti e fatti* p. 192 ; Decourdemanche, *Fables turques*, p. 141 ; Corrozet, *Fables d'Esopé*, XIV, *Du Lion et du Rat* ; G. Le Noble, *Fables et contes*, t. I, p. 40 ; Emmy Schreck, *Finnische Märchen* (15), l. I, ch. I, aventure.

Tercet 5. — *Le rat de rille et le rat des champs*. Il y est fait allusion par Marc-Aurèle, *Pensées*, l. XI, § 22, p. 156 (16) ; Landsberger, *Die Fabeln des Sophos*, n° 65 ; Nicolaus Pergamenus, *Dialog. creatur.*, Dial. 112 ; *Libro de los gatos*, ex. XI ; *Ysopet de Lyon* f. 12, *De la rate priuce et de la sauaiqe* ; Henryson, *Fables*, ap. Jusserand, *Histoire littéraire du peuple anglais*, t. I, p. 526-528 (17) ; Corrozet, *Fables d'Esopé*, f. IX, *Des deux Ratz* ; Haudent., *Trois cent soixante-six apologues d'Esopé*, l. I, f. 120, *D'une souris de ville et d'une aultre de villaige* ; Faerne, *Fabulæ*, f. 80 ; G. Le Noble, *Fables et*

(1) *Lyoner Ysopet*, éd. Foerster, Heilbronn, 1882, in-8.

(2) Paris, 1882, in-18.

(3) A la suite de Phèdre, Leipzig, 1868, in-16.

(4) Le Puy, 1876, in-8.

(5) Rouen, 1877, pet. in-4.

(6) Boulaq, 1284 hég., 2 vol. in-4.

(7) Beyroul, 1885, in-12.

(8) Gayangos, *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, Madrid, 1859, grand in-8.

(9) Bologne, 1867, pet. in-8.

(10) Paris, 1778, in-12.

(11) Leipzig, 1883-1884, 2. vol. in-8.

(12) Leipzig, 1836, in-8.

(13) Posen, 1859, in-12.

(14) Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, Paris, 1842, in-8.

(15) Weimar, 1867, in-8.

(16) Ed. Stich, Leipzig, 1903, in-12.

(17) Paris, 1894, in-8.

contes, t. I, f. 43 ; El Ibchibi, *Mostral'raf* (1), t. II, p. 41 ; une version kabyle existe chez Ben Sedira : *Cours de langue kabyle* (2).

On voit quel intérêt présente le nouveau travail de M. Kenneth Mac Kenzie. Ceux qui s'occupent de la fable ésopique et de la littérature comparée lui seront particulièrement reconnaissants pour cette publication.

RENÉ BASSET.

V. Chauvin, professeur à l'Université de Liège, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, t. IX, Liège, Vaillant-Carman ; Leipzig, Harassowitz. 1905, 136 p. in-8 : 4 fr.

Quand, en 1892, M. Chauvin commençait l'énorme tâche de nous donner une bibliographie complète des ouvrages arabes, il la limitait à ce qui fut publié en Occident et il ne devait pas dépasser l'année 1885. Heureusement, il ne se restreignit pas dans les limites de ce cadre étroit, et les fascicules se succédèrent, plus complets les uns les autres, et mentionnant non seulement les impressions orientales, mais même les manuscrits. Je dis *heureusement*, car qui ne voit, par exemple, combien seraient incomplets les fascicules consacrés aux *Mille et une Nuits*, si l'auteur avait systématiquement omis la description des éditions du Qaire et de Beyrouth et tous les travaux dont les *Mille et une Nuits* ont été l'objet depuis 1885 ? C'est donc sans m'occuper du plan primitif que j'examinerai le fascicule IX et que je signalerai les additions qu'on peut faire à la masse de renseignements qu'il contient.

C'est une sorte de complément des fascicules consacrés aux fables, contes et romans (II-VIII), et son contenu est assez varié. — I. Le Livre de Pierre Alphonse. — II. Le livre de Secundus. — III. Les recueils orientaux. — IV. Complément des tables des traductions des *Mille et une Nuits*. — V. Tables des contes occidentaux. — VI. Les Maqâmes.

I. P. 19. *Le refus de l'impôt*. Cf. une version dans la *Nozhat el Otabd* (voir plus loin), dont j'ai donné une traduction dans mes *Contes arabes* publiés par la *Revue des Traditions populaires* (n° 397. *Le triple impôt*).

P. 29. *La rlande et les os*. Cette aventure est placée au temps du roi de Perse, le Sassanide Qawadh, et d'El Hârith ben Amr el Kindi, par Tabari (*Annales*, 2^e partie, t. III, p. 888) (3). Il s'agit de deux plats de dattes ; on a enlevé les noyaux de l'un qui est placé devant Qawadh et laissé ceux de l'autre placé devant El Hârith.

II. P. 83. Aux sources de la légende de saint Grégoire le Grand, ajouter Littré, *Légende sur le pape Grégoire le Grand (Histoire de la langue française)*, t. II, p. 470-269) (4) ; la préface de l'édition du *Roman de Thèbes* par

(1) Boulaq, 1292 hég., 2 vol. in-4.

(2) Alger, 1887, in-8.

(3) Leyde, 1888, in-8 ; cf. Nœldeke, *Geschichte der Perser*, Leyde, 1879, in-8, p. 149.

(4) Paris, 1873, 2 vol. in-12.

Constans (1). A cette version se rattache la seconde partie de l'*Histoire du roi Arménos* dont le texte arabe inédit a été traduit en français par M. Amélineau (*Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, t. I, p. 145-189) (2). Dans son excellente *Contribution à la littérature arabe-copte* (3) dont j'ai rendu compte ici même (4), M. Galtier a étudié quelques versions de cette légende (p. 86-90), et en particulier la version néo-syriaque publiée dans le recueil de Lidzbarski (5) (t. II, p. 56-65), que M. Chauvin cite sans avoir pu la consulter. Ce conte existe encore, mais islamisé, dans la littérature populaire de l'Iraq (Cf. B. Meissner, *Neuarabische Geschichten aus dem Iraq*, p. 20-23 (6)).

III. Recueils orientaux. Je ne m'explique pas ce qui a dirigé ici le choix de mon savant collègue et je ne distingue pas les raisons qui lui ont fait admettre certains recueils et éliminer les autres. Peut-être veut-il faire de ces derniers l'objet d'un fascicule spécial consacré aux *Kotoh el Adab* : mais ceux qu'il a fait figurer dans cette section auraient aussi leur place dans ce fascicule.

Puisque, par exemple, le *Strâdj el molouk* est cité, pourquoi laisser de côté le *Chorar el Khas'ats* d'Ibrahim El Wal'wat' (7) ; l'*Iqd el Ferid* d'Ibn T'alh'ah (8) ; le *Kitâb rawdâh' el Jouat'ir* d'Es Samlâoui publié en marge de l'édition du conte de *Hasan El Bas'ri*, p. 50-74 (9) ; le *Farâdj ba' dech Chiddah* d'Et Tonoukhi (10) ; le recueil d'El Mostas'im dont les extraits se trouvent dans la précieuse encyclopédie du P. Cheikho, le *Medjdni' l'Adab* (11) ; la *Tadzkirat* d'Ibn Hamdoun, dont nous connaissons des fragments parce qu'en ont publié les P. P. Durand et Cheikho, *Elementa grammaticæ arabicæ cum Chrestomathia* (12) ; le *Badaï' el Badâjah* d'Ibn Zhafr (13) ; l'*Ahsân el Masâlik*, d'Abou'l H'adjdjâdj El Balâoui (14) ?

Je passe maintenant aux auteurs cités.

P. 57. *Adjâib el Méastr*. Le texte turk a été publié au Qaire, en 1256 hég., in-4.

(1) Paris, 1890, 2 vol. in-8.

(2) Paris, 1888, 2 vol. in-18.

(3) Le Qaire, 1905, in-4.

(4) *Revue des Traditions populaires*, juin 1906, p. 265-267.

(5) *Die neu-aramäischen Handschriften der kön. Bibliothek zu Berlin*, Weimar, 1896, 2 vol. in-8.

(6) Leipzig, 1903, in-8.

(7) Boulaq. 1284 hég., in-8.

(8) Le Qaire, 1282 hég., in-8.

(9) Le Qaire, 1302 hég., in-8.

(10) Le Qaire, 2 vol. in-8, 1903-1904.

(11) Beyrouth, 1885-1888, 10 vol. in-12. J'ai été surpris de ne pas trouver ce recueil mentionné par M. Chauvin, qui a cité d'autres chrestomathies souvent moins importantes, par exemple celles d'Oberleitner, de H. Derenbourg et Spiro, etc.

(12) Beyrouth, 1897, in-8.

(13) Le Qaire, 1278, in-8 : on en trouve des extraits dans les *Elementa* des P. P. Durand et Cheikho, p. 337-339.

(14) Extraits dans Durand et Cheikho. *Elementa*, p. 339.

P. 59-60. *Halbat el Komaït*. L'édition du Qaire de 1289 contient 385 et non 383 p. Il en existe des extraits dans le *Medjâni'l Adab* du P. Cheikho.

P. 60. *Ildm en Nds*. J'en possède un manuscrit acquis à Tétouan en 1883. Des extraits se trouvent dans Mouliéras, *Nouvelle Chrestomathie arabe* (1), p. 106; Raux, *Chrestomathie arabe* (2), p. 17-21; Humbert, *Arabica Chrestomathia* (3); id., *Arabica analecta inedita* (4), et dans le *Medjâni'l Adab* du P. Cheikho. Des contes de ce recueil ont été traduits en français par Pihan, *Choix de fables et historiettes*, trad. de l'arabe (5), n° XII, XXVII; Mouliéras, *Cours de thèmes arabes* (6), p. 104; Raux, *Morceaux choisis arabes* (7).

P. 61. *El 'Iqd el Ferid* d'Ibn 'Abd Rabbih. Des extraits ont été publiés dans la *Nouvelle Chrestomathie arabe* de Mouliéras, p. 73. Le *'Iqd* a été mis à contribution par Fresnel qui en a traduit de nombreux passages et a mis en lumière sa haute importance. Sa traduction se trouve dans les ouvrages suivants : *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme* (1^{re} lettre) (8), p. 12-67; *Seconde lettre sur l'histoire des Arabes* (9), p. 34-39, 53-64; *Troisième lettre sur l'histoire des Arabes* (10) p. 24-57; *Quatrième lettre sur l'histoire des Arabes* (11), p. 80-103.

P. 63. *Kitâb el Mokhtâr* d'Ibn el Anbâri. Des extraits sont donnés par Durand et Cheikho, *Elementa grammaticæ arabicæ*, p. 336 et suiv.

P. 64. Des extraits du *Kitâb el Mostatraf* se trouvent dans Humbert, *Analecta arabica inedita*, p. 131-133; Cherbonneau, *Anecdotes musulmanes* (12) p. 16-22; Gorguon, *Cours d'arabe vulgaire* (13), t. II, p. 48 (av. trad. franç.); Bresnier, *Anthologie arabe* (14), p. 49-55, 78, 86, 94, 98, 99; Raux, *Chrestomathie arabe*, p. 55-69, et le *Medjâni'l Adab* du P. Cheikho. Des fragments ont été traduits par Pihan, *Choix de contes et fables*, n° XII, XXI; Raux, *Recueil de morceaux choisis*, p. 145-189.

P. 65. *Naf'at el Yemen*. On en trouve des extraits dans Raux, *Chrestomathie arabe*, p. 19-28, et des traductions dans le *Recueil de morceaux choisis*, du même, p. 189-196.

P. 66. *Nozhat el Olaba*. La Bibl. nat. de Paris en possède (n° 3594) un manuscrit sous une fausse indication, et dont j'ai donné une notice dans

(1) Constantine, 1839, in-8.

(2) Constantine, 1902, in-8.

(3) Paris, I. R., 1835, p. 207.

(4) Paris, I. R., 1838, p. 53.

(5) Paris et Alger, 1866, in-12.

(6) Paris, 1890, in-12.

(7) Constantine, 1897, in-8, p. 200-213.

(8) Paris, 1836, in-8.

(9) Extrait du *Journal asiatique*, III^e série. Paris, in-8, s. l. n. d.

(10) Extrait du *Journal asiatique*, III^e série. Paris, in-8, s. l. n. d.

(11) Extrait du *Journal asiatique*, III^e série. Paris, in-8, s. l. n. d.

(12) Paris et Alger, 1898, in-8.

(13) Paris, 2 vol. in-12, s. d.

(14) Alger, 1832, in-16.

la *Keleti Szemle*, t. I, p. 210-229 (1) : *Contribution à l'histoire du Sottisier de Nasr eddîn Hodja*.

P. 67. *Nawâdîr d'El Qalyoubî*. Il en existe une édition du Qaire, 1311 hég. Des extraits se trouvent dans Mouliéras, *Nouvelle Chrestomathie arabe*, p. 42; Raux, *Chrestomathie arabe*, p. 1-17, et le *Medjâni'l Adab* du P. Cheikho.

P. 68. *Strâdj el Molouk*. La *Nouvelle Chrestomathie arabe* de Mouliéras (p. 74-75), celle de Raux (p. 70) et le *Medjâni'l Adab* du P. Cheikho en contiennent des extraits.

P. 69. *Thamarât el Tourâq*. On en trouve des extraits dans Raux, *Chrestomathie arabe* (p. 75-75), et dans Cheikho, *Medjâni'l Adab*.

— *Tazyîn el Asoudq*. Des extraits existent dans Raux, *Chrestomathie arabe*, p. 77-78.

J'ajouterai que j'ai traduit dans la *Revue des Traditions populaires* un grand nombre de contes empruntés aux recueils ci-dessus.

IV. Complément des Tables des traductions *des Mille et une Nuits*. A la note 1 de la page 77, on peut ajouter les travaux suivants qui font connaître la valeur réelle de la pseudo-translation des *Mille et une Nuits*, de Mardrus: Rat, *Examen succinct des diverses éditions du texte arabe des Mille et une Nuits*. Toulon, 1905, 22 p. in-8, et un article de M. Cattan dans la *Revue tunisienne*, janvier 1906, p. 16-23.

V. Table des contes occidentaux : p. 94, avant l'article de M. Decourdemanche, le sujet du contrat de Shylok dans les contes orientaux avait été traité par M. Vambéry, puis par moi dans la *Keleti Szemle*, t. II, p. 18-29 et 182-186 : *L'origine orientale de Shylok*.

VI. Le volume se termine par les *Maqâmes* (*Maqâmâh*, ou *Séances*). Quoiqu'elles n'appartiennent pas à proprement parler à la littérature populaire, celle-ci y est représentée par des proverbes, des allusions à des contes, à des fables, à des superstitions, à des coutumes, en sorte qu'il me paraît utile d'en parler. Sur le sens du mot *Maqâmâh*, on pourrait rappeler la dissertation de Mez en tête de son édition d'*Abulkâsim, ein bagdader Sittenbild*, par El Azdi (2), p. XXIII-XXIV.

P. 97-98. Une édition des *Maqâmâh* d'El Hamadâni a paru à Bombay en 1904 hég., 58 p. in-8, imprimerie Mirza Mohammed Ech Cherizi. La 16^e séance (*El Makfousyah*) a été publiée par Durand et Cheikho, *Elementa grammaticæ arabicæ*, p. 369-371, et des extraits d'El Hamadâni dans le *Medjâni'l Adab* de Cheikho, t. V, p. 79-90, et t. VI, p. 3, 113-116.

P. 99. Six des séances de Hariri ont été publiées par Cheikho, *Medjâni'l Adab*, t. VI, p. 119-142, et une dans Durand et Cheikho, *Elem. gram. arab.*, p. 371-375.

P. 100. Une notice de Hariri, suivie de la table des séances, de la traduction de la préface et de la traduction des trois premières *Maqâmâh*, a été publiée par Colaço : *Sesiones literarias o Almakamat*, dans les *Actas*

(1) Buda-Pest, 1900, in-8.

(2) Heidelberg, 1902, in-8.

y Memorias del primer Congreso Español de Africanistas (1), p. 109-136.

P. 103. Le commentaire d'Ech Cherichi a été lithographié à Bombay en 1305. Une édition de Hariri avec une traduction persane et des notes marginales a paru à Lucknow en 1887, pet. in-1°. Des extraits d'Ech Cherichi se trouvent dans Mouliéras, *Nouvelle Chrestomathie arabe*, p. 50-52, 45, 68, 124, 126, et dans le *Madjānī'l Adab* du P. Cheikho.

P. 106. A ajouter aux articles sur la réimpression de l'édition de Sacy par Reinaud et Derenbourg une note de Bresnier, *Chrestomathie arabe* (2), p. 277-278.

P. 116. La XIV^e séance a été publiée par Rink, *Arabische, syrische und chaldaische Lesebuch* (3), p. 128 et suiv.

Id. La VIII^e et la XXI^e séance ont été traduites par Garcin de Tassy, dans la *Revue orientale*, mai 1852, p. 91 et suiv.

Une notice sur Hariri, suivie de la traduction de deux séances, a été publiée en danois par Oestrup : *Arabiske Sange og Eventyr* (4), p. 52-73.

P. 117, note 2. Des traductions complètes des séances avaient été faites, l'une par Richebé, professeur à la chaire publique d'arabe à Alger, et l'autre par Martin, professeur à la chaire publique d'arabe de Constantine. Elles n'ont jamais été publiées. Une troisième traduction complète, en espagnol, a été présentée par Colaço au premier congrès des africanistes espagnols (*Actas y Memorias*, p. 36, note 1).

P. 117 et suivantes : Imitations. Le vizir El Bābili est l'auteur d'un recueil de séances. Cf. Ibn Khair, *Index librorum*, éd. Codera et Ribera (5), p. 386.

P. 118 (n° 188). Les Maqāmāh de Djauzi existent dans la Bibliothèque khédiviale du Qaire. Cf. Catalogue, t. IV, p. 328.

P. 119. Ajoutez les *Maqāmāh* d'Abou-Bekr el Hosaini El-Hadhrami, dont deux ont été publiées dans le t. V du *Medjānī'l Adab* du P. Cheikho, p. 74-79.

— (n° 192). Une des séances d'El Khafadji se trouve dans le *Medjānī'l Adab* du P. Cheikho, t. VI, p. 109-113.

P. 122 (n° 231). Le P. Cheikho a donné, dans le *Medjānī'l Adab*, t. VI, p. 106, une des séances d'Ibn el Wardi.

— Ajoutez les *Maqāmāh* de Ya h'ya ben-Sa'id el Mari, dont une a été publiée par Durand et Cheikho, *Elem. gram. arab.*, p. 375-379.

P. 122-123 (n° 234). La 3^e éd. des Séances de Nasif el Yazidji est de Beyrouth, 1880. La 5^e *Maqāmāh* se trouve dans les *Elem. gram. arab.* de Cheikho et Durand, p. 379-382.

P. 123 (n° 236). Les Séances de Zamakhchari ont été éditées au Qaire 1312 hég., pet. in-8. — Un fragment de la vingt-cinquième a été publié par Durand et Cheikho, *Elem. gram. arab.*, p. 306-307.

(1) Grenade, 1890, in-8.

(2) 2^e édition. Alger, 1867, in-8.

(3) Leipzig, 1802, in-8.

(4) Copenhague, 1889, in-8.

(5) Saragosse, 1895, in-8.

Il faut ajouter les *Douze Séances* du Cheikh Ahmed el Mo'azhzhm, publiées à Paris en 1281 de l'hég. par Soliman el Harairi.

On trouvera peut-être longue la liste de ces additions, quoiqu'elle ne soit pas complète. Mais elle paraîtra peu de chose à qui voudra la comparer avec la multitude de renseignements que contient le nouveau volume de M. Chauvin envers qui nos obligations s'accroissent chaque jour.

RENÉ BASSET.

J.-M. FILIPPI. — *Recueil de sentences et dictons usités en Corse* avec traduction et lexique, in-18 de pp. 42.

M^{re} Filippi, qui a publié dans cette revue une intéressante contribution au folk-lore de la Corse, a réuni dans ce recueil environ 600 proverbes, qui sont à ajouter à ceux du Dr Mattei, dont la première partie seule a été imprimée; le texte corse est suivi de la traduction française littéraire. Il y a des proverbes très pittoresques, tels que : *Mondu è fattu a scala chicala e chi fala*, Le monde est fait en escalier qui monte et qui descend; *Per tdire mamma s'appricianu e labre*, Pour dire maman les lèvres se joignent; *Unpe di donna tira un burdunale*, Un cheveu de femme tire une poutre; *Guèrdadi di l'amigu, du nimigu ne sè in guardia*. Garde-toi de l'ami, de l'ennemi tu es gardé. Dans ce recueil, les proverbes sur les prêtres sont satiriques : *Ne preti ne fradi, un ne fate cameradi*, Ni prêtres ni moines n'en faites camarades; *E grassu cume un curado*, Il est gras comme un curé. Cet état d'esprit populaire n'est pas du reste particulier à la Corse, et dans les autres recueils français j'ai vainement cherché des proverbes représentant le clergé sous un jour favorable. Il serait intéressant de savoir si vraiment il n'y en a pas.

F. S.

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Une sorcière à Kerentrech*. Une étrange histoire court à Kerentrech, et sa raison d'être paraît particulièrement déconcertante. Il ne s'agit rien moins que de faits de sorcellerie : l'on croit rêver quand pareille chose se produit au début du vingtième siècle.

Au moyen âge, raconte-on, les personnes qui voulaient jeter un maléfice, un sort, sur une famille, choisissaient la tombe d'un parent, le plus proche que l'on connût, et sur cette tombe allaient déposer des cœurs d'animaux, après les avoir au préalable transpercés d'un coup de poignard, de canif ou d'épingle, suivant la grosseur de l'organe.

Or voici qu'à Kerentrech la même chose serait pratiquée. Avant-hier, sur la tombe d'un de nos plus honorables concitoyens et qui fut un de nos édiles les plus appréciés, on trouva deux cœurs d'animaux encore tout transpercés par des épingles.

On se perd en conjectures sur les mobiles de cet acte au moins étrange et déjà, tout bas, l'on murmure qu'il y a une sorcière néfaste à Kerentrech. (*Nouvelliste du Morbihan*, 5 juillet 1906.)

(Com. de M. PAUL GUIEYSSE.)

RÉPONSES

* * *Le Folk-Lore et les Courses de chevaux.* — Le peuple liégeois éprouve une véritable attraction pour les courses de chevaux, qui se poursuivent durant tout l'été sur l'hippodrome de Jupille (Liège).

Les parieurs populaires arrêtent, à ces courses, leur choix sur les deux chevaux qui paraissent réunir toutes les chances de vitesse, puis, prenant un caillou à deux faces qu'ils humectent de salive sur l'un de ses côtés, le lancent en l'air. La face mouillée par la salive représente l'un de ces chevaux, la face sèche l'autre. Suivant que la face humide ou la face sèche se montre, lorsque le caillou est tombé à terre, l'un ou l'autre des chevaux remportera le prix.

(Com. de M. ALFRED HAROU.)



Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

TOURS. — IMP. PAUL BOUSREZ

REVUE

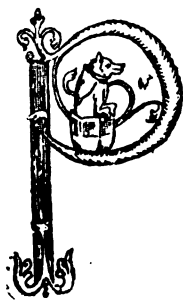
DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^o 10. — Octobre 1906

VARIANTES HONGROISES DE « L'ESTORMI »

ET DU « PRÊTRE COMPORTÉ »



PILLET, dans ses recherches si consciencieuses et si ingénieuses sur les Trois Bossus Ménestrels et leur lignage fort étendu, fait l'énumération et l'analyse de onze traditions populaires sur le même sujet (1). La liste reste à compléter. Nous y voulons contribuer. Nous ne pouvons qu'effleurer un conte noté de nos jours à Damas (2). Mais nous allons signaler et quelque peu détailler des parallèles peu connus, d'une part pour les Trois Bossus ou plutôt pour l'Estormi et les Quatre-Prestres, d'autre part pour le Prêtre qu'on porte ou (d'après la correction de M. Pillet) pour le Prêtre comporté.

I

LES TROIS PRÊTRES

Le sacristain d'un couvent avait une femme très jolie. Sa beauté enflamme la convoitise de trois moines. Elle les invite pour le soir, l'un à sept, le deuxième à huit, le troisième à neuf heures, enrage

(1) Alfred Pillet : *Das Fableau von den Trois Bossus Ménestrels und verwandte Erzählungen früher und später Zeit*. Halle as. 1901, p. 89-93 ; les indications instructives de Cloëtta dans *Herrigs Archiv*. 1894 (93) n'y sont pas mises à profit.

(2) *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. 1897, p. 175. C'est à Damas que Gueulette fait passer son conte pareil. Pillet, p. 46.

chacun d'eux à apporter 300 florins et fait prendre à son mari la résolution de les tuer. Le premier moine arrive à son temps, bientôt l'autre frappe à la porte ; le premier avant le deuxième, le deuxième avant le troisième ; quand on leur a fait croire que le mari arrive, ils se cachent dans un arrière-appartement où ils sont mis à mort par le sacristain. A peine le couple eut-il dépouillé les moines de leur argent, qu'un soldat vint demander un gîte pour une nuit. Le sacristain le lui accorde, l'avertissant qu'un moine damné y revient tout le long de la nuit. Le soldat se charge d'en venir à bout. Aussitôt que ses paupières lasses se sont fermées, le sacristain fait heurter un des moines sur la fenêtre et éveille le soldat : « Voici, dit-il, le revenant. » Le soldat frappe le moine, l'emporte sur ses épaules et le jette dans le courant du Küküllo. En chemin le gardien l'a arrêté, lui demandant qu'est-ce qu'il porte. « Je suis le diable, je porte les moines à l'enfer, que t'importe ? » Cependant le sacristain appuie le deuxième cadavre à la fenêtre et aborde le soldat : « Mais, monsieur le guerrier, le moine est revenu. » Successivement les trois galants sont jetés dans le fleuve. Le soldat épie le troisième, pour savoir comment il s'échappera. C'est alors qu'il aperçoit le chef des prêtres assis sur un cheval blanc. Il se hâte de le jeter dans le fleuve, s'élance sur le cheval et revient au sacristain : « C'est avec ce cheval qu'il m'a toujours devancé, il ne le fera plus. » Le lendemain le gardien raconte que pendant toute la nuit le diable n'a cessé de mener les moines à l'enfer (1).

Ce conte est très répandu chez les réformés de la Transsylvanie méridionale, dans la vallée du Kis-Küküllo. Il subit une transformation profonde dans le département de Bihar (2). Ici on raconte de la jeune femme d'un cordonnier qui exige 100 florins de chacun des trois prêtres catholiques. Après avoir touché l'argent elle pousse les galants vers un fossé. Son mari y met de la paille et les brûle. Un soldat qui vient de prendre son congé y arrive. On lui fait croire que le diable est là (3). Il jette ce diable trois fois dans le Danube et finit par tuer le régisseur d'une ferme voisine qui passe par là à cheval et qu'il suppose être le diable qui toujours revient.

Il y a un parallèle hongrois plus raffiné encore, plus malicieux, mieux adapté à son milieu. L'héroïne est de même la femme d'un cordonnier qui prétend que son mari part pour aller voir ses pa-

(1) Magyar Nyelvőr, Budapest, XXXIII (1904), p. 297-299.

(2) C'est mon cher confrère M. Jean Horvath qui a bien voulu me noter cette variante, populaire à Margitta.

(3) Dans les autres traditions le diable emporte, dans celle-ci il est emporté.

rents. Aux trois moines se substituent ici trois prêtres, l'un papiste (c'est-à-dire catholique), l'autre russe (orthodoxe), le troisième hongrois (réformé) : ce sont les trois religions dominantes dans le comitat Ugocsa où cette tradition existe. Chacun donne 300 florins pour payer la ripaille. La femme achète de ces 900 florins 4 bœufs et une voiture et se procure même une servante. Le cordonnier surpris ne tarde pas d'être d'accord avec sa femme. Dans le vestibule ils creusent une fosse profonde. A l'heure du crépuscule la femme allume deux chandelles comme les Juifs au jour du sabbat. Son mari se cache dans la remise. Bientôt le prêtre papiste se présente. Le cordonnier frappe à la porte : « Femme, tu as oublié de mettre du sel dans ma valise » La femme pousse le prêtre vers le corridor où il tombe dans la fosse. Quand le prêtre russe est arrivé, le mari réclame des oignons, et dès que le prêtre hongrois paraît, le cordonnier demande du linge. Ainsi tous les trois se rencontrent au fond de la fosse dont ils ne réussissent pas à sortir.

Un hussard demande l'hospitalité. Le cordonnier l'avertit que leur maison est visitée par des revenants déguisés en prêtres. Le hussard mange, boit et se couche. Alors le cordonnier passe une échelle au fond de la fosse. Un prêtre monte. Le cordonnier éveille le hussard : « Voilà le revenant. » Le hussard le rosse, le met dans un sac et le jette dans l'eau. Cependant l'autre prêtre est aussi sorti. Le hussard l'emporte, puis le troisième aussi. Toutes les fois qu'il passe près du grand « collegium », le chef des prêtres l'arrête. Le soldat se présente comme un diable qui emporte les prêtres coupables à l'enfer. Enfin ce chef des prêtres, poussé par la curiosité, monte à cheval et suit le hussard. Celui-ci s'écrie : « Maintenant je comprends pourquoi tu reviens plus vite que moi, puisque tu vas à cheval. » Il lui fend la tête, le jette dans l'eau, s'empare de son cheval, il épouse la fille du cordonnier.

Parbleu, que la ville augmenta, s'enrichit quand les prêtres étaient ainsi tous mis à mort ! Plus de dime pour la soutane, personne n'écorchait plus les gens pauvres.

Ces deux ou trois traditions populaires hongroises se lient étroitement en un groupe. Elles présentent les traits essentiels qui sont communs à toutes les traditions pareilles (traitées par Pillet, p. 89-93) et se ressemblent de plus près par les traits accessoires ; le porteur est un soldat ; arrêté, il se présente comme le diable qui emporte les prêtres (dans une version le diable est emporté) (1).

(1) Le conte provient de la Croatie ou de la Bosnie (Krauss, p. XXV, XXVI).

Parmi les contes signalés par M. Pillet (pp. 89-90) c'est surtout le slavon publié par F. S. Krauss (*Sagen und Märchen der Südslaven*, I, 1883, Leipsic, n° 98, p. 445-448, *Der Zigeuner und die neun Franziskaner*) où on serait tenté à supposer, à raison du voisinage géographique et des relations historiques, des rapports avec les traditions hongroises. Cependant la dissemblance est frappante et nous ne remarquons qu'un seul trait accessoire identique : les prêtres sont poussés vers une trappe (comme dans les 2^e et 3^e traditions hongroises).

D'autre part on pourrait supposer une influence de la part des lecteurs de la *Historia Septem Sapientium*, puisque ce recueil à tiroirs a pénétré (sous le titre de « Ponczianus Histoire » (*Historiája de Poncianus*) dans la littérature populaire hongroise et a concouru à produire mainte création populaire (p. e. des parallèles d'Amis et Amiles). Un détail s'expliquerait aisément par cette supposition. Dans les *Amants des Sept Sages* les galants sont des chevaliers et ainsi la victime innocente, le quatrième chevalier, paraît naturellement à cheval, tandis que pour le chef des moines ou des prêtres le cheval est moins naturel. M. Pillet (p. 87) nie que les Sept Sages ou aucun de leurs descendants aient laissé des traces dans les versions populaires de nos jours (1).

Ce sujet si malveillant pour les prêtres fut aussi traité par un poète-prêtre hongrois : François Versegthy (1757-1822) dans un conte intitulé *Györgyiné*.

Les prêtres y deviennent des galants de salon. Le mari est un membre de la haute société de Pesth que la médisance a rendu jaloux de sa femme. Il part et fait répandre le bruit qu'il est mort. Sa femme est entourée et assiégée de galants à qui elle fixe un rendez-vous commun pour les confondre. Son mari, persuadé ainsi du mensonge des rapporteurs, est réconcilié et heureux.

(1) Nous profitons de cette occasion pour expliquer une variante particulière de notre sujet, celle de Jörg Graff : *Lied von ainer vischerin*, publiée par Adalbert v. Keller dans les *Erzählungen aus deutschen Handschriften*, Stuttgart, 1855, pp. 345-349. Pillet (p. 94-95) en admire la clarté et la logique ; il croit qu'elle est puisée chez le peuple et qu'elle présente un remaniement du sujet connu, indépendant de toutes les autres versions. Ni cette clarté ni cette indépendance n'est si absolue. Les trois morts cachés par la femme devant son mari sont des étudiants, tandis qu'en surcroît des victimes un prêtre est tué. M. Bédier (*Les Fabliaux*, Paris 1895, p. 244, n°) suppose une contamination. Il nous semble plus probable que ce lied du xvi^e siècle suivait un modèle français ou latin ; clericus, clerc (comme l'anglais clerk), signifie un personnage ecclésiastique aussi bien qu'un étudiant.

II

LE PRÊTRE COMPORTÉ (1)

L'autre type de fabliau qui peut être approché du nôtre, celui où un seul cadavre importun subit des voyages aventureux, se retrouve aussi dans la tradition populaire hongroise.

Au deçà de Hentzida, au delà de Bantzida vivait un moine à gros ventre fort épris de bon vin et de jolies femmes. Surpris par un mari, il est enfermé dans un appartement sombre et froid, où, pour se réchauffer, il doit moudre le blé. Ce n'est que vers le matin que le mari laisse échapper le moine engourdi. Mais la femme l'invite une seconde fois. Le moine a peur qu'il n'y ait encore du blé à moudre, néanmoins il accepte le rendez-vous. Cette fois le mari furieux le blesse à mort. Pour se débarrasser du cadavre compromettant, il l'appuie à la fenêtre d'un cordonnier voisin. Le pauvre diable, qui, faute d'huile de lampe, travaillait au clair de lune, s'exaspère et frappe le mort avec le bois de sa forme. Effrayé et croyant que c'est lui qui l'a tué, il l'étend sur une ruche de son voisin qu'il avertit qu'on dérobe son miel. Le propriétaire des ruches met le voleur prétendu à plat ventre. Nouveau désespoir. Secouru par le cordonnier, il emporte le moine devant le réservoir du moulin prochain. Le meunier éveillé accourt avec le claquet, le cadavre tombe lourdement. Ensemble ils le jettent sous l'écluse du moulin.

On a souvent signalé l'archétype oriental de ce sujet : L'Histoire du Bossu avec le Tailleur, le Courtier chrétien, l'Intendant et le Médecin juif (24^e des Mille et une Nuits). M. le docteur J. C. Mardrus (p. XI du premier volume de sa traduction) date ce conte du x^e siècle puisqu'il appartient aux treize plus anciens qui se retrouvent dans tous les textes des Mille et une Nuits. Les fabliaux analogues sont groupés chez Montaiglon-Reynaud, *Recueil*, etc., VI, 242; chez Pillet, p. 95, 96; le plus abondamment dans la Bibliographie des ouvrages arabes, etc., de M. Victor Chauvin, V, 182, VIII, 72.

Mais la tradition populaire hongroise s'approche du plus près d'un récit vogoul portant le titre : « La femme et son amant. » Un mari épiedu haut du four sa femme qui offre à son galant un gâteau d'orge. Tandis que la femme va chercher du beurre, le mari frappe son rival de sa hache et se retire. La femme cache le mort. Le mari, feignant de ne rien savoir, se plaint de sentir un cadavre. La femme tire son

(1) Les preuves que M. Pillet, p. 96. n. 2, allègue en faveur de ce titre au lieu du « Prêtre qu'on porte », me semblent concluantes.

amant sous les dalles du cabinet de bain. Le mari se fait préparer un bain et se plaint de nouveau. La femme finit par mettre le cadavre entre les ruches de son voisin. Celui-ci casse la tête au voleur. Effrayé, il l'emporte au fond d'un bois où il aperçoit en haut un homme occupé à cueillir du miel d'arbre ; il enfonce une main du mort dans le vase, l'autre dans sa bouche. L'homme au sommet de l'arbre s'indigne que quelqu'un ose manger son miel avant que lui-même ait prononcé là-dessus sa bénédiction ; il jette sa hache en bas. Mais ayant peur qu'il ne soit attrapé comme meurtrier, il attache le mort à un cheval. Le maître du cheval tire sur le voleur, et comme celui-ci ne s'arrête pas, il le pousse vers un marais et puis le met dans une barque. La barque se heurte au filet de pêcheurs ; enfin ceux-ci noient le cadavre. C'est ainsi que le dieu Inmar punit l'amant de la femme d'autrui (1).

Le détail du cadavre attaché à un cheval revient dans les fabliaux français. Mais le conte vogoul ressemble mieux au hongrois. Les ruches ici et là méritent quelque attention. Mais relevons surtout que dans ces deux seules traditions l'amant est toutes les fois frappé de nouveau, de manière que plusieurs se croient ses meurtriers. Nous sommes loin de vouloir établir, d'après le « fonds aryen » mythique, un « fonds altaïque » plus mythique encore. L'affinité est frappante, il reste à l'expliquer.

BERNARD HELLER.

GARGANTUA DANS LES TRADITIONS POPULAIRES

XVII

GARGANTUA AU PAYS WALLON



J'ai donné dans mon *Gargantua dans les traditions populaires*, 1883, p. 311-317, plusieurs dictons et une légende qui m'avait été communiquée par M. L. Gilot, et qui fut publiée par lui l'année suivante dans les *Rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi*, t. XIII, p. 254-256. *Wallonia* en donne le résumé (août-sept. 1906). Le nom du géant y est orthographié

(1) Munkácsi Bernát. *Vogul Népköltészeti hagyományok (Traditions de poésies populaires vogoules)*, Budapest, 1883, p. 133-135, traduction hongroise, p. 135-137.

Gargantuô, au lieu de *Gargantueau*, qui était la forme sous laquelle M. Gilot avait écrit le nom de son héros. La légende qui suit, et que j'emprunte au même recueil qui la donne en wallon et en français, est intitulée :

L'HISTWÈRE DI GAM'GAM' TOUWAW

C'est un enfant qui venait au monde. Aussitôt arrivé, il demande : « Qu'est-ce que je vais manger ? » On lui fait une petite soupe au lait. L'enfant voit cela et il demande : « Pour qui est-ce cette bouchée-là ? » On lui dit que c'est pour lui : « Pour moi, dit-il, il m'en faut bien dix fois autant. » Là-dessus on va quérir le chaudron à la pâtée qui tenait bien six seaux, et on se met à faire de la soupe pour l'enfant. On la lui sert toute bouillante et il l'avale en un clin d'œil.

« Qu'est-ce que je vais faire moi, maintenant ? » dit Gargantua. Les parents se regardent tout saisis. « Je veux travailler, dit-il encore ; donnez-moi de l'ouvrage, bien vite. — Ah ! mais nous avons les prés Monseur à faucher. — J'y vais, » dit-il.

Et le voilà parti avec sa faux sur l'épaule. Au bout de deux heures il revient : « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse encore, maintenant ? — Eh bien ! vous irez éparpiller tous les andains. » Voilà qu'il part, voyez-vous. Il s'assied sur un andain, il pète un coup, et toutes les lignes au même moment ont été éparpillées. Enfin, les parents n'en revenaient pas.

« Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? dit-il encore. — Nous avons des chênes qui sont coupés dans la *Comogne*, et il faudrait les aller chercher. » Gargantua va atteler son cheval et le voilà parti par la ruelle aux Boues. Mais en revenant, voilà que le cheval ne pouvait plus avancer. Il prend le cheval dans ses bras, et va le porter bien loin au delà des fanges. Alors il s'introduit sous la charrette et la porte sur son dos.

Le voilà tout de même revenu. Les gens faisaient des exclamations, n'est-ce pas ! et les parents, eux, ont commencé à avoir peur. Ils se demandaient ce qu'était cet enfant, et ce qu'il en adviendrait plus tard. Ils songent que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de le faire périr. Et quand il demande pour la quatrième fois du travail, ils lui disent : « Nous allons faire un puits derrière la maison, vous irez le creuser. » Une demi-heure après, il était déjà bien bas. Mais on avait posté quelqu'un pour faire retomber les pierres, grosses comme des meules de moulin, qu'il rejetait sur les bords du puits. Il appelle sa mère : « Hé ! maman, faites partir toutes ces poules : elles viennent de me faire tomber des futes sur la tête ! — Sainte

Vierge, dit la pauvre femme, s'il appelle futes de pareilles pierres, nous ne saurons jamais en venir à bout ! » Mais une pierre, beaucoup plus grosse que les autres, lui a fait un trou à la tempe, et il est tombé raide mort. Ce qui fait que le terrible Gargantua n'a pas vécu longtemps.

(Ce conte a été recueilli à Lustin, à 10 kil. sud de Namur, par M. Alph. Maréchal. Mme L..., qui le lui a conté, le tenait de son grand-oncle.)

M. O. Colson, directeur de *Wallonia*, l'a fait précéder de la citation suivante : « Le nom du héros populaire a été signalé comme bien connu naguère du Pays gaumet, par Guilain, *Mœurs luxembourgeoises*, Mons, 1887. A propos du Carnaval, cet auteur écrit : Chaque année le mardi-gras voyait revenir l'exécution de M. Gargantua. Ce malheureux, après avoir entendu lire sa condamnation (un vrai chef-d'œuvre, plein de bonne plaisanterie gauloise) à la peine capitale, était ou bien brûlé, ou fusillé, ou noyé. Aujourd'hui Gargantua a disparu. »

PAUL SÉBILLOT.



LES EMPREINTES MERVEILLEUSES (1)

CCXCIX

LA PIERRE DU DIABLE

Près du village de Gross-Stoboy, non loin d'Elbing en Prusse, il y a dans un champ deux grandes pierres profondément enfoncées qu'on appelle Pierres du diable. On raconte qu'une nuit les jeunes palefreniers de garde jouaient aux cartes auprès d'elles, lorsque le diable leur apparut sous la forme d'un animal. Il prit part au jeu ou du moins le regarda jusqu'à ce que, au premier chant du coq, il prit congé. Mais, pour montrer en compagnie de qui ils avaient été, il imprima son pied sur la pierre. Effectivement, on peut y voir encore l'empreinte de la patte de derrière d'un ours (2).

(1) Suite. Voir t. XXI, p. 138.

(2) Von Tettau et Temne, *Die Volkssagen Ostpreussens, Lithauens und Westpreussens*. Berlin, 1865, in-12, p. 199.

CCC

LA PIERRE DU DIABLE A MARIENBURG

Dans le voisinage de la ville de Marienburg, en Prusse, il existe une pierre sur laquelle, d'après la légende, un paysan de Werder aurait joué son âme avec le diable. Comme le paysan était plus habile que son adversaire, il gagna la partie. Le démon devint furieux et, dans sa colère, frappa si fort la pierre avec son poing qu'on peut encore en voir l'empreinte aujourd'hui (1).

RENÉ BASSET.

LES RITES DE LA CONSTRUCTION

XLIX

EMPLACEMENT DE L'ÉDIFICE INDiqué PAR UNE CROIX TOMBANT DU CIEL



LA première chapelle, celle de Saint-Dunha, fut fondée sur la montagne de Chevremon (montagne voisine de Liège), par saint Materne. Un jour que l'évêque Monulphe était en oraison dans ladite chapelle, il vit tomber du ciel une croix ardente, et en même temps il entendit une voix qui lui disait : « Regarde, Monulphe, où cette croix va tomber ; c'est au milieu de la forêt, de l'autre côté de la Meuse. Là, tu feras construire un oratoire où il sera immolé à Dieu un saint homme dont le sang fera plus tard édifier une noble cité. »

Monulphe, obéissant à la voix, chemina vers la forêt, passa la rivière et trouva un pasteur avec son troupeau qui lui montra l'endroit où la croix était tombée. Sur cette place fut bâtie une chapelle en l'honneur des saints Cosme et Damien, qui devint le commence-

(1) Von Tettau et Temne, *Die Volkssagen Ostpreussens*, p. 212.

ment de Liège, où est à présent la cathédrale Saint-Lambert, etc.

(BOVY, *Monuments historiques dans le pays de Liège*, t. 18, note, d'après un vieux manuscrit.)

L

UN CHARIOT MYSTÉRIEUX APPORTANT DES MATÉRIAUX

Lorsqu'on bâtissait l'abbaye de Vaucelles (Cambrésis), on vit un chariot tout en fer, qui, sans chevaux et sans conducteur, transportait de lui-même des pierres et des matériaux.

(*Archives hist. et litt. du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, 2^e série, t. I, p. 297.)

LI

EMPLACEMENT DE L'ÉDIFICE TRACÉ PAR UN FIL DE SOIE

On raconte qu'après la bataille de West-Roosebek (1) (Flandre Occid.), on découvrit un fil de soie rouge, ayant sept nœuds à égale distance et une croix à ses deux extrémités réunies, qui entourait l'espace qu'avaient occupé les Brugeois.

Sur l'espace qu'avait entouré ce cordon miraculeux, on éleva un an après la bataille, en l'honneur des sept douleurs de Marie, sept chapelles, chacune à la place où l'on avait trouvé un nœud du fil. Un huitième oratoire, plus vaste que les autres et dédié à la Sainte Croix, fut élevé sur le lieu même où avaient été vues les deux Croix qui marquaient le point de réunion des deux bouts de cordon.

La veille de la bataille les habitants des paroisses dans le voisinage desquelles campaient les deux armées s'étaient rendus devant une image de la Vierge et avaient imploré sa protection. Leur confiance fut récompensée.

(DE REINSBERG. *Trad. et lég. de la Belgique*, t. II, p. 43.)

LII

VOL DE MATÉRIAUX D'ÉGLISE PUNI

Un particulier ayant enlevé les débris d'une chapelle (chapelle de N.-D. des Hayettes, à Nouvelles, Hainaut), qu'il employa à la

(1) Bataille gagnée en 1382 par Louis de Mâle et ses alliés Brugeois, sur les Gantois.

restauration de sa maison, l'infortune, disent les gens de Nouvelles, poursuit dès lors sa famille, en punition de ce vol sacrilège.

(*Annales du Cercle archéol. de Mons*, 31, 159.)

ALFRED HAROU.

LES VILLES ENGLOUTIES (1)

CCCCVIII

LE SCHLOSSEEE PRÈS DE KENSAU

(*Prusse orientale*)

Non loin de Tuchel, près du village de Kensau, est un lac qui porte le nom de Schlossee. La légende raconte que là où il y a maintenant de l'eau il aurait existé un château d'où le lac aurait reçu son nom. Le seigneur du château était un homme dur et sauvage, qui tourmentait ses sujets autant qu'il le pouvait et dissipait en festins voluptueux avec ses compagnons le fruit de ses exactions. Un jour, ils étaient réunis et le hanap circulait joyeusement, lorsque, tout à coup, il s'éleva un orage si effroyable que le château fut ébranlé sur ses bases. Les hôtes pâlirent et se turent, mais le seigneur les invita avec beaucoup de paroles impies à ne pas se troubler et railla la colère du Ciel. Alors le sein de la terre s'ouvrit et le château descendit lentement dans l'abîme. En vain les habitants cherchèrent à se sauver, tout était entouré par les flots. Mais on prétend entendre souvent ces mots : « Prie et sauve-toi ! » sortir des profondeurs (2).

(1) Suite. Voir t. XXI, p. 299.

(2) Voir Tettau et Temne, *Die Volkssagen Ostpreussens, Lithauens und Westpreussens*. Berlin, 1865, in-12, p. 225. Les auteurs ajoutent : « On trouve beaucoup de lacs sur l'emplacement desquels, à ce que prétend la légende, il aurait existé des endroits ou des constructions : ces lacs auraient été formés par leur submersion. Ainsi, en Prusse, près du village de Muskendorf, non loin du chemin de Kovitz, le village qui aurait existé à la place du marécage actuel aurait été détruit par un ange à cause de l'impiété de ses habitants. On rapporte quelque chose de semblable du Przyarczee, dans le cercle de Konitz. Mais ici, on peut encore distinguer nettement sous le miroir des eaux les ruines du château couvert par les flots. »

CCCCIX

LE LAC DE SBONKOWO

(Prusse orientale)

Près du village de Sadke, non loin de la frontière de la Prusse occidentale, se trouve un lac appelé Sbonkowo. Là aurait existé un village dont la destruction est ainsi rappelée par une ancienne légende :

Les habitants de ce village étaient des hommes orgueilleux qui se moquaient volontiers de la pauvreté au lieu d'en avoir compassion. Un jour, une vieille femme malade vint y demander l'aumône. Bien qu'elle fût à demi morte de faim, elle fut renvoyée de partout avec raillerie et mépris. Alors elle maudit le village et ses habitants, souhaitant que la terre pût les engloutir. Aussitôt l'endroit s'enfonça au fond du sol et à sa place apparut un grand lac. Dans l'eau claire on peut encore distinguer au fond l'église et les maisons, même les habitants qui, avec leur pasteur au milieu d'eux, font une procession autour de l'église pour obtenir de Dieu le pardon de leur dureté de cœur (1).

CCCCX

LE LAC DE ŁUCZMIN

(Prusse orientale)

Près du village de Łuczmin, sur la frontière de la Prusse occidentale et de la Poméranie, il y a un lac sur l'emplacement duquel s'élevait autrefois une ville qui fut détruite à cause de la conduite impie des habitants. On prétend entendre sonner encore les cloches tout au fond. Un pêcheur raconte avoir lancé une pierre dans l'eau et l'avoir entendue distinctement rouler sur un toit jusqu'au bas. Dans les temps d'orage, des charpentes de construction sont jetées sur le bord. La légende rapporte que les habitants furent changés en écrevisses, en sorte que personne n'en pêche dans le lac, de peur d'être en rapport avec les esprits, bien que les écrevisses y soient abondantes et belles. Quand les péchés des habitants seront expiés, ils reprendront la forme humaine et la ville s'élèvera de nouveau hors de l'abîme.

Près de ce lac, il y en a un plus petit, sur une montagne ronde, et communiquant sous la terre avec le premier, car un poisson

(1) Von Tettau et Temme, *Die Volkssagen Ostpreussens*, p. 236-237.

échappa à un pêcheur, s'enfuit avec la lance qui l'avait blessé et reparut aussitôt dans l'autre lac. Celui-ci recouvrirait aussi un château englouti. Sa profondeur est si grande qu'on n'a pas pu atteindre le fond, avec une corde de quarante brasses, au bout de laquelle était attachée une pierre. Un homme qui y plongea, il y a plusieurs années, rapporte que les bords du lac sont recouverts d'un mur, mais qu'il n'a pas pu atteindre le fond (1).

RENÉ BASSET.

LES MÉTÉORES

VII

L'ARC-EN-CIEL (2)

§ 79

Comme chez les Caraïbes, certaines tribus de l'Australie considéraient l'arc-en-ciel comme le phallus du dieu du ciel (*Koyan, Tian* ou *Peirané*), qui frôle la terre en passant (3).

§ 80

Au Djebel Nefousa, on désigne l'arc-en-ciel par le mot *izzi*, qui n'est employé dans aucun autre dialecte berbère (4).

RENÉ BASSET.

VIII

LA VOIE LACTÉE (5)

§

Dans l'Inde, l'ancien nom de la voie lactée est *Nāgavithi* (le sentier du serpent). Les Hindous l'appellent *Akâch Gangâ*, le Gange

(1) Von Tettau et Temne, *Die Volkssagen Ostpreussens*, p. 237-238.

(2) Suite, voir t. XI, p. 231.

(3) A. Réville, *Histoire des religions*, I; *Les religions des peuples non civilisés*, t. II, Paris, 1883, in 8, p. 150, d'après Behr, *Ueber die Urbewohner von Adelaide*, 91.

(4) Cf. De Motylinski. *Le Djebel Nefousa*, Paris, 1899, in-8, p. 122.

(5) Suite, voir t. XIX, p. 425.

céleste ; *Bhagwan Ki Katchahré*, la Cour de Dieu ; *Swarga-duári*, la Porte du Paradis ; tandis que, dans le Pendjâb, elle est connue sous le nom de *Bera dá ghás* ou Sentier de l'arche de Noé (1).

§ 38

Dans certaines tribus de l'Australie du Sud, la voie lactée est prise pour un grand fleuve et aussi pour un grand serpent, *Youra*, qui établit la circoncision (2).

RENÉ BASSET.

LÉGENDES DU PAYS DE GAO (1)

(Suite et fin)

FARANG et FONO

Fono tue l'esclave de Farang.



ARANG fit coiffer une de ses esclaves et la conduisit à la case de Fono, et lui dit : « Si Fono te demande qui tu es, tu lui diras que tu es sa femme. Alors nous ne nous querellerons pas ! »

Fono revint de la pêche. Il dit à son fils : « Va à la case, moi je vais venir en me promenant. Si ta belle-mère a fait le repas, mange en m'attendant. » Mambari partit, il vint à la case et dit : « Comment vas-tu, ma belle-mère ? — Très bien, Saba ! » dit l'esclave. Or, Nana ne l'appelait que Djengaba. Le fils de Fono courut retrouver son père : « Mon père ! dit-il, celle qui est chez toi n'est pas ma belle-mère ! Bien sûr, ma belle-mère est morte ! »

Fono accourut. Il trouva l'esclave, il la prit par les deux pieds, la

(1) W. Crooke, *The popular Religion and Folk-lore of Northern India*, Wastar-nater, 1896, 2 v. in-8, t. I, p. 25-26.

(2) A. Réville, *Histoire des Religions*, t. I ; *Histoire des Religions des peuples non civilisés*, t. II, Paris, 1883, in-8, p. 151.

(3) Voir t. XXI, p. 349.

fit tourner et la jeta à terre. L'esclave fut brisée en mille miettes.

Premier combat de Fono et de Farañg.

Fono tue la femme de Farañg.

Fono accourut trouver Farañg : « Farañg, mon beau-père ! lui dit-il. — Qu'y a-t-il ? Fono ! — Quelles sont les nouvelles pour demain ? — Nous irons nous battre ; si le harpon n'entre pas dans ta peau, il n'entrera pas non plus dans la mienne ! »

Fono revint trouver Farañg : « Farañg, mon beau-père, demain nous nous battons ! — Oui, va te coucher jusqu'à l'aurore, nous irons de bonne heure à Roumde. »

Fono alla se coucher. La nuit vint, Fono ne pouvait dormir. Il était impatient, il pensa à sa femme morte. Il accourut chez Farañg : « Farañg, mon beau-père, qu'arrivera-t-il demain ? — Fono ! va dormir jusqu'à demain ; nous nous retrouverons à Roumde ! »

Fono alla se coucher. Au milieu de la nuit il vint réveiller Farañg : « Lève-toi ! Allons ! le soleil est haut ! » Farañg le renvoya de nouveau.

Fono revint chez lui : il ne put dormir. Il sortit, alluma un grand feu dans la brousse, puis il vint trouver Farañg : « Vois ! il fait grand jour, le soleil est chaud. » Farañg lui répondit : « J'ai rêvé que tu étais allé allumer du feu dans la brousse ! Va-t'en jusqu'au chant du coq ! »

Fono s'en alla, il imita le chant du coq et revint : « Farañg, n'as-tu pas entendu ? Le coq a chanté ! — Oui, j'ai entendu, mais j'ai vu en rêve que c'était toi qui avais imité le chant du coq. Va-t'en jusqu'au chant du muezzin. »

Fono alla dire au muezzin : « Va appeler à la prière, le soleil est chaud ! » Le muezzin alla appeler à la prière. Fono vint chez Farañg : « Tu as entendu : le muezzin a chanté l'appel à la prière ! — Oui, mais j'ai rêvé que tu l'avais payé pour cela.

« Enfin ! allons ! partons ! »

Fono s'en alla : il réveilla ses gens, embarqua ses harpons et ses gens et partit. Tous ses gens, au nombre de 333, partirent.

Farañg lui aussi prit 333 hommes, son neveu Himadou, son fils Bande. Il dit : « Allez vite forger du fer. Si je laisse ma femme ici, Fono viendra me la tuer. Faites un abri en fer à la proue de la pirogue, ella s'assiera là. » Quand l'abri fut terminé, sa femme vint s'y asseoir. Farañg s'assit au-dessus : « Les harpons ne peuvent percer ma peau, à plus forte raison le fer ! »

Il partit à la suite de Fono. Ils arrivèrent à l'île de Roumde.

Farañg prit son harpon. Fono en fit autant : « Non, dit-il, tu ne frapperas pas avant moi ! » Farañg déposa son harpon. Fono brandit le sien et le lança, mais le fer cassa. Il continua à lancer ses harpons, chaque fois les fers de ses harpons se brisèrent. Depuis le matin jusqu'au milieu du jour il continua ainsi à harponner. Enfin, toutes les armes furent hors de service, sauf le djow que lui avait attaché sa femme.

Il le déposa à ses pieds et dit : « Farañg ! à ton tour ! » Farañg prit ses harpons, il les lança l'un après l'autre : tous se brisèrent. Il continua jusqu'au coucher du soleil. Tous ses harpons furent épuisés, il dit : « Fono, mon gendre ! allons chercher des armes ! — Attends un peu, dit Fono, que je lance mon dernier harpon. — C'est bien ! » Fono prit son djow et lui dit : « Allons ! djow ! toi que Nana a attaché au nom de la Souinna (1), je vais te lancer. Si Farañg te présente sa poitrine, tourne autour ; s'il te présente son côté, tourne autour, jusqu'à ce que tu ailles tomber là où il est assis : perce le fer, arrive jusqu'à sa femme, perce-lui la tête et tue-la ! »

PÊCHES DE FONO A GAO

Première pêche.

Le lendemain matin, Fono dit à Farañg : « Allons à la pêche ! » Ils partirent. Ils harponnèrent des hippopotames : Farañg en harponna 300 ; Fono en harponna 140. Fono regarda la pirogue de Farañg ; elle était plus pleine que la sienne. Fono aborda à la rive. Il abattit des arbres ; il prit 140 arbres, les changea en hippopotames, les mit avec les siens et en augmenta ainsi le nombre. Il rejoignit Farañg et lui dit : « Mon beau-père, voici ce que j'ai eu aujourd'hui ! » Farañg regarda et commanda d'amener la pirogue. On l'amena. Farañg en sortit les arbres qui avaient été changés en hippopotames et les jeta au fleuve. Il dit à Fono : « Ma fille ne mangera jamais du bois ! »

Ils revinrent à Gao ; ils rentrèrent en ville. Fono alla chez lui ; Farañg aussi rentra chez lui. Ils se couchèrent.

(1) Confédération du peuple du Nord de la boucle Nigérienne, auquel ont appartenu tous les Berbères Markas, peuple de la région de Nioro-Sokolo, sous le nom de Soumahja (fils de Souinna). Dans la lutte contre les Malinkés, nous voyons un descendant de cette confédération devenir chef de Tombouctou sous le nom de Sounni ou Sonni Ali. (Des membres de cette confédération existent encore autour du Debo. Voir *monographie de Djenné*, par M. Monteil.)

Deuxième pêche.

Le lendemain ils repartirent à la pêche. Farañg tua 300 hippopotames et Fono 140. Fono vit que la pirogue de Farañg était plus pleine que la sienne. Il alla de nouveau prendre 140 arbres pour augmenter sa chasse. Il dit : « Farañg ! voici ma chasse d'aujourd'hui. » Farañg prit encore les arbres et les jeta au fleuve.

Ils revinrent à Gao.

Troisième pêche.

Le lendemain ils partirent de bonne heure. Comme la veille, Farañg tua 300 hippopotames et Fono 140. Celui-ci prit encore 140 arbres pour augmenter le nombre. Il les montra à Farañg, qui les jeta au fleuve.

Fono revint chez lui ; il était en colère contre sa femme. Celle-ci lui dit : « Saba-Djin-gaba ! qu'as-tu ? » Fono ne répondit pas. Elle reprit : « Qu'as-tu, Sabantje ? — Nana, dit Fono, ton père déjà âgé, je le surpasse en beauté, en science des sorts, en élégance, en adresse. Nous allons chaque jour à la pêche, et toujours ton père tue plus que moi ! — Tais-toi, reprit Nana, je vais t'attacher un harpon. »

Nana alla de bonne heure dans la brousse ; elle coupa des feuilles de palmiers nains, les rapporta à la ville. Elle les prépara, les corda ; elle prit le djow de Fono, elle l'attacha et y mit le sort de son père.

Fono dit à Farañg : « Demain, allons à la pêche ! »

Quatrième pêche.

Le lendemain ils allèrent à la pêche. Fono tua 1 000 hippopotames et Farañg 300, et revinrent à la ville.

Le lendemain ils tirent chacun la même pêche, et encore le surlendemain.

Fono dit : « Nana ! il n'y a pas de Sorko comme moi, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais ! — C'est vrai ! Saba ! »

Cinquième pêche.

Le lendemain Fono dit à Farañg : « Allons à la pêche ! — Non, je ne puis y aller, j'ai mal à la tête. — Alors, dit Fono, que Mambari et Bande y aillent ! » (C'étaient les fils de Fono et de Farañg. Celui de Fono s'appelait Mambari, et celui de Farañg Bande.)

Le fils de Farañg entra dans la pirogue de son père. Le fils de Fono fit de même. Ils partirent à la pêche.

Fono et Farañg étaient restés à la maison.

Le fils de Farañg vit un hippopotame : il leva le bras et le harponna. Le fils de Fono se mit à pleurer. Il disait : « Certes, mon père va me tuer aujourd'hui, parce que le fils de Farañg a été plus adroit que moi. »

Alors un wasi (sorte de poisson) se montra. Le fils de Fono le harponna et l'envoya avaler l'hippopotame. Le wasi l'avalait.

Le fils de Farañg pleura et réclama son hippopotame ; le fils de Fono répondit : « Je ne presserai pas le ventre du wasi pour qu'il rende l'hippopotame. — Alors tu me le rendras de force ! » Il sauta dans la pirogue du fils de Fono. Celui-ci le prit, l'éleva en l'air et le jeta au fond de la pirogue et le roua de coups. Farañg pleura : « Laisse-moi, pour Dieu ! cria-t-il ; tu es Sorko de Goura, de Gouloumbou, de Kiekie, de Manimani, de Pourc, de Waladou, de Boukore, de Gouloumbou-Koro, de Houra Debo ! laisse-moi, pour l'amour de Dieu ! » Le fils de Fono lui dit : « Ah ! ah ! tu me connais maintenant, tu es notre griot (1). »

Alors il pressa le ventre du wasi, l'hippopotame sortit ; il le rendit au fils de Farañg. Alors le fils de Farañg aperçut le djow que Nana avait attaché ; il dit : « Il faut que j'aie dire cela à mon père ! Notre famille est perdue ! » Le fils de Fono lui dit : « Ne le lui dis pas ; car si tu le lui dis, il égorgera Nana. Nous aimons votre famille et d'ailleurs nous allons retourner dans notre pays. »

Ils revinrent au port. Le fils de Farañg s'empara du djow et se sauva. Le fils de Fono le poursuivit jusqu'à la maison de Farañg. Bande montra le djow à son père. Celui-ci dit : « Rends-le lui, Bande ; demain, s'ils vont à la pêche, nous égorgerons Nana. »

Il rendit le djow à Mambari.

Sixième pêche. — Mort de Nana.

Le lendemain Fono dit : « Allons à la pêche ! » Farañg répondit : « Je suis malade. — Alors, dit Fono, que nos fils y aillent ! — Mon fils est malade, dit Farañg. — Alors, dit Fono, je vais y aller avec mon fils. »

Ils partirent.

(1) Lorsque, dans une lutte de peuples, un des deux s'avoue vaincu et demande la paix, il devient « le griot » ou le forgeron du vainqueur et forme une caste à part. (Le griot est celui qui chante les louanges.)

Le fils de Farañg dit à son père : « Allons chercher Nana, égorgéons-la ! parce qu'elle a donné le djow à Fono. » (Fono avait donné au djow le nom de *Mamboy*.) Ils allèrent chercher Nana. Nana vint.

Son frère lui dit : « Nana ! tu es une hypocrite, une menteuse ! Couche-toi, que nous t'égorgions ! » Nana se coucha ; ils l'égorgèrent.

Farañg dit : « Ma maison est perdue ! Si nous allons enterrer Nana dehors, Fono viendra ressusciter le cadavre ; si nous la jetons au fleuve, Fono la fera venir. Nous sommes déshonorés et je ne suis plus digne de porter un pantalon ! » Alors il dit : « Creusez une fosse à l'endroit où je m'asseyois, nous l'enterrerons là et nous nous asseyrons dessus. »

Ils creusèrent la fosse, l'enterrèrent, et Farañg s'assit dessus.

Fono lança le djow. Farañg le para de sa poitrine, le djow se détourna ; il para de son côté, le djow se détourna ; enfin il tomba sur le siège de Farañg, le perça, perça la tête de sa femme, traversa la pirogue : il rencontra deux tortues l'une sur l'autre, il les traversa toutes les deux et alla se planter dans le fond du fleuve.

Farañg s'écria : « Ma maison est perdue ! » Il se mit à pleurer. Fono fit approcher sa pirogue : « Farañg, mon beau-père, voilà ce que c'est que de tuer la femme qui ne t'appartenait pas ! » Farañg ne savait que dire : « Ma maison est perdue ! » Il devint fou. Fono lui dit : « Farañg ! apporte ta femme, que nous l'enterrions. » Fono prit le cadavre et l'enterra. Farañg n'avait pas retrouvé sa raison.

Fono descendit, il prit son djow et les deux tortues, puis il dit : « Farañg, adieu ! J'ai perdu ta maison, maintenant je m'en vais ! »

Alors Farañg revint à lui.

Le fils de Fono dit au fils de Farañg : « Je te l'avais bien dit : Si tu montres le djow à ton père il va tuer ma belle-mère ; et nous alors nous perdrons ta maison. Eh bien, c'est fait, votre maison est perdue ; nous, nous en allons ! »

Deuxième combat de Fono et de Farang. — Fono est changé en singe. Farang meurt à Roumde.

Fono s'assit dans la pirogue, il dit à son fils de pousser.

Farañg fit entrer dans sa pirogue 100 rameurs et leur dit : « Poursuivez Fono, que je l'atteigne et le prenne ! »

Ils faillirent prendre la pirogue de Fono. Celui-ci prit une perche, et poussa la pirogue ; d'une seule fois il l'éloigna de dix journées de route.

Il s'assit de nouveau et son fils poussa la pirogue.

100 rameurs poussaient la pirogue de Farañg ; ils voyagèrent dix jours entiers et atteignirent Fono. Ils faillirent le prendre.

Fono poussa encore une fois sa pirogue en avant et l'éloigna de quinze jours de route. Il laissa la perche fixée au fond du fleuve, elle y poussa et devint un gros arbre qui est encore actuellement sur la route de Gao (à Tarde).

Fono arriva alors à Tasi. Là il y a un tamarinier ; Fono fit aborder auprès. Il descendit à terre et dit : « Je n'irai jamais jusque chez moi ! » Il donna à son fils tous ses sortilèges (1) en lui disant : « Va-t'en, salue ta belle-mère ! ta belle-mère, les gens de Goura. Qu'ils n'oublient pas que jamais un Sorko ne devra les surpasser dans la science de coudre un bateau, dans l'adresse à la pêche ; que leurs femmes ne se laissent jamais vaincre dans l'art de fabriquer des cordes ! »

Alors Farañg rejoignit Fono. Il voulut d'abord poursuivre le fils de Fono, mais Fono l'arrêta : « Je suis ici, viens ! »

Farañg descendit. Il trouva Fono auprès du tamarinier. Fono voulut grimper à l'arbre, Farañg se hâta pour l'arrêter. Il ne put saisir que le pantalon de Fono ; il le tira pour le forcer à descendre, mais Fono résista. Ils restèrent ainsi, tirant chacun dans un sens. Alors Fono, furieux, lança ses jambes et frappa Farañg en pleine poitrine ; celui-ci tomba à terre. Fono grimpa au faite de l'arbre (2).

Farañg lui dit : « Pour Dieu ! regarde-moi ! » Fono le regarda : Farañg le changea en singe.

Fono dit à Farañg : « Pour Dieu ! regarde-moi ! » Farañg leva les yeux ; Fono lui déroba son ombre, afin qu'il en meure (3).

Farañg s'écria : « Tu ne quitteras pas les arbres désormais ! »

Fono : « Et toi tu ne reverras jamais Gao. »

Farañg partit avec 333 rameurs. Il leur dit : « Poussez, hâtez-vous de rentrer à Gao. Fono m'a ruiné ! il m'a tué, le Sorko de Soule, de Goura, de Gouloumbou, de Kiekie, de Barisemo, de Manimani, de Gouloumbou-Koro ! Tâchez d'atteindre Gao ! »

Ils poussèrent, ils se hâtèrent. Mais, arrivé à l'endroit du combat de Roumde, Farañg mourut.

Farañg ne revint pas à Gao.

(1) Signes d'alliance avec les divinités protectrices.

(2) C'est la dissolution de la confédération des gens de Fari ; une partie prit comme emblème le singe, confédération de l'Ouest, et l'autre disparut complètement.

(3) Nous voyons ici apparaître la croyance indigène si répandue de l'ombre liée à l'âme, ou double de l'âme, qui est l'objet de nombreux sortilèges.

Fono ne descendit plus des branches des arbres.
Telle est l'histoire de Farañg et de Fono (1).

DUPUIS YACOUBA.

CONTES ET LÉGENDES ARABES (2)

DCCXVIII

L'AMI UTILE SECRÈTEMENT



N raconte qu'un négociant, au moment de mourir, recommanda à son fils de s'attacher à la société des gens généreux, de ne pas fréquenter les hommes méprisables, de ne pas reprendre chez un homme généreux une mauvaise conduite, car il revient toujours à son origine. Quand le père fut mort, le fils fit des avances à quelqu'un de noble race et s'attacha à lui. Il avait des richesses considérables, mais il les prodigua et les dépensa. Devenu pauvre et tombé dans la misère, il alla un jour trouver son compagnon pour lui demander à manger. Quand il frappa à la porte et que le noble sut que c'était lui, il demanda comment il était. On lui répondit qu'il

(1) Dans toute cette légende il a été question de chefs Faram, ou Farang, personnifiant une famille ou tribu qui s'établit dans la région lacustre, actuellement Far-ma-ga (comprenant des gens « Far » du Lamantin ou Fari-ma-nké), hommes des Fari, du clan du Mâ. Cette famille forme une confédération de tous les pêcheurs du fleuve Sorkos, elle appartient ou s'allie au clan des « Gara » (Rouges), des Mâ (Lamantins), des Sâ (Serpents); nous les voyons lutter avec les différents autres clans, Gondo, Korarou, la Hyène, l'Hippopotame, les Touaregs Bellahs, et même certains clans du Serpent (Boa), puis divisés en deux fractions qui luttent l'une contre l'autre; nous voyons seul subsister le clan de Fono (Sorkos-Bozos), tandis que le clan de Farang disparaît.

Le nom de Far, Faram, est resté dans la province de Far ma-ga ou Farimaké, dans une ville de la région lacustre nommée Faram-Koïra ou Songhoï, ou Sare Faram en Foubli, dont nous avons fait improprement Sarafere.

Enfin nous retrouvons le titre de Far 'el Fari dans tout le Tarick-es-Soudan de O. Houdas, chez un grand dignitaire des Askias dans l'empire Songhoï.

(2) Suite, cf. t. XXI, p. 273.

était dans le plus triste état. Alors il refusa de le recevoir. Cela fut pénible au jeune homme qui se tint renfermé dans sa maison. Un jour qu'il y était assis, on frappa à la porte. Il sortit, et trouva trois personnes : « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il ? — Nous sommes des négociants de la ville de Saba ; nous avons des pierreries et des perles précieuses que nous vendions d'ordinaire au maître de cette maison — désignant son père — et nous lui laissions des délais pour le prix. — Montrez-moi les pierreries. » Ils lui en montrèrent de grande valeur. Il en acheta : ils lui donnèrent du temps pour payer et partirent.

Lé lendemain arriva une femme qui lui dit : « J'appartiens au palais du Khalife ; nous avons l'habitude d'acheter chez le maître de cette maison les bijoux et les perles de la fille du Khalife. » Il lui présenta les pierreries qu'il avait achetées ; elle les prit ; la somme était considérable : elle la lui remit. Sa situation s'améliora ; il acheta des vêtements, des esclaves, une monture et il alla chez son ami. Celui-ci, dès qu'il sut qu'il était à sa porte, sortit à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue ; mais l'autre lui fit des reproches et lui dit : « Je suis venu chez toi dans un état misérable et tu m'as méconnu ; à présent, tu viens au-devant de moi ! » L'autre lui répliqua : « Puisque tu crois cela et que tu ne m'attribues pas une bonne action, je te dirai :

(*Vers*) « Les trois premiers qui sont venus te trouver de Saba ne connaissent point Saba ; mais sont mes envoyés.

« Celle qui t'a acheté la perle est ma mère : l'argent et les bijoux ont été envoyés de ma part.

« Je ne t'ai pas empêché de m'aborder pour t'humilier, mais je t'ai évité de rougir devant moi.

« J'ai voulu t'accorder un bienfait sans ostentation. »

Le jeune homme se réjouit, s'excusa de ses pensées, et son amitié se raffermir et devint durable (1).

DCCXIX

LES AMANTS RÉUNIS AU CIEL

Un traditionniste m'a raconté ce qui suit : Un jour, à une étape, j'entrai dans un couvent où se trouvait, m'avait-on dit, un maître qui connaissait bien les affaires des gens. J'allai à sa recherche, et je le trouvai dans une cellule, portant le costume musulman. Je l'interrogeai là-dessus et sur sa conversion ; il me fit le récit suivant :

(1) Abou Midian el Fâsi, *Medjmou' esh zharf*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'Alger, n° 1884, f° 31-31.

Il avait chez lui, dans le couvent, une chrétienne des Benou Taghle, très riche. Elle s'éprit d'un jeune musulman pour qui elle prodigua les richesses et les cadeaux, mais le jeune homme repoussait ses avances. Quand elle eut échoué, elle donna cent dinars à un peintre habile pour qu'il lui fit l'image du jeune homme tel qu'il était. Il exécuta son ordre et elle ne cessa d'aller chaque jour vers cette image et de l'embrasser tant qu'elle voulait. Elle s'asseyait en face d'elle, pleurait et, le soir venu, l'embrassait et partait. Elle demeura ainsi quelque temps. Puis le jeune homme vint à mourir et elle lui fit des funérailles qui devinrent proverbiales. Elle revint ensuite vers l'image et ne cessa de l'embrasser et de pleurer jusqu'à ce qu'elle mourut. Au matin, on la trouva morte, la main étendue vers la muraille où elle avait écrit ces vers :

« O âme, voici une vie ; après le départ de son maître, prends-la vers toi, comme je le désire, avec tout ce qu'elle a.

« J'ai confié ma douleur, en Musulmane, au Miséricordieux, au moment de la mort d'un ami qui repoussait cette vie.

« Peut-être son Créateur les réunira-t-il dans le jardin de l'éternité au jour des comptes et de la résurrection.

« L'ami est mort et, après lui, je meurs de douleur. . . . »

Ceci parvint aux musulmans : ils l'enlevèrent par ruse et l'enterrent à côté du jeune homme. Je passai la nuit soucieux et préoccupé de l'affaire de la jeune fille. Elle m'apparut en songe et je lui dis : Comment Dieu t'a-t-il traitée ? Elle me répondit par ces vers :

« Je suis délivrée des souffrances que j'éprouvais. . . .

« Dieu a effacé toutes mes fautes et mon cœur est vide de chagrins et de tristesse.

« Lorsque je me suis présentée comme Musulmane devant le Miséricordieux et que je lui ai dit : Tu es celui qui n'est pas enfanté et qui n'enfante pas,

« Il m'a manifesté sa clémence et m'a fait habiter jusqu'à la fin des siècles le paradis avec celui que j'aimais. »

— Telle a été, grâce à elle, la cause, de ma conversion à l'islamisme (1).

DCCXX

PREUVES PEU CONCLUANTES

Un traditionniste et un chrétien étaient ensemble sur un vaisseau. Le second versa du vin dans un verre qu'il avait avec lui et le but

(1) Et Temimi, *Imtizadj el aroudj*, cité par Abou Midian el Fâsi, *Medjmou' ezsharf*, (n° 85-86).

Puis il le remplit et le tendit à son compagnon. Quand celui-ci voulut le boire, le chrétien lui dit : « C'est du vin. — D'où le sais-tu ? — Mon serviteur l'a acheté d'un cabaretier juif qui lui a juré que c'était du vin vieux. » Le traditionniste but, puis il dit : « Tu es un sot ; nous autres traditionnistes, nous rapportons d'après les Compagnons du Prophète et ceux qui l'ont suivi : quelle foi accorderions-nous à un chrétien qui tient ses renseignements d'un esclave qui les tient d'un juif ? Je ne l'ai bu, par Dieu, qu'à cause du peu de valeur de tes autorités (1). »

RENÉ BASSET.



CONTES ET LÉGENDES DE BASSE-BRETAGNE

XXXIX

LE DIABLE ET LA JEUNE FILLE

Une jeune fille dansait avec un beau jeune homme noir. Plus elle dansait et plus elle sentait ses mains brûler. Elle dansa jusqu'au jour. Baissant les yeux à terre elle vit que le jeune homme noir avait des pieds de cheval. Elle reconnut le diable dont les mains de feu brûlaient les siennes. Mais elle ne put lui échapper et elle dut attendre que le diable partit.

(Conté par Pauline Guégan, à Port-Louis.)

XL

LE PAYSAN ET LE BLOC DE PIERRE

Un paysan rentrait chez lui une après-midi, quand, passant près d'un bluet, il vit un bloc de pierre au milieu d'une terre fraîchement labourée.

— Que fais-tu au milieu du champ fraîchement labouré, bloc de pierre ?

— Je suis une âme en peine, mais vous pouvez tenter ma délivrance. Jetez donc sur moi votre chapelet et si vous m'atteignez je serai sauvé.

(1) Abou Midian el Fâsi, *Medjmou' ez h zharf*, n° 107.

Le paysan fit donc ce que lui disait le bloc de pierre et l'ayant atteint, celui-ci lui dit :

— Tu m'as délivré et je t'en remercie. Viens ici demain à la pointe du jour, et tu trouveras quelque chose pour toi.

Le lendemain dès la pointe du jour il se rendit à l'endroit indiqué et trouva un mulon d'argent. Aidé de son domestique il le ramassa et il devint riche, son domestique aussi.

XLI

LA BAGUETTE DE COUDRIER

On cueille une fourche de keneugar (coudrier) et avec cette fourche on trace à la nuit un cercle sur le sol. On se met au milieu et l'on force les saints à venir.

Un jour une femme vit à Etel l'image de son fils accoudé sur une table. Son fils était sur un paquebot qui fit naufrage.

XLII

LES REVENANTS

Un paysan de Guidel et sa femme avaient perdu leur fils. Une nuit leur chambre à coucher s'illumine. Ils se réveillent et voient un jeune homme qui écrit, assis en face d'une table. Ils sont effrayés de voir que la main avec laquelle il écrit est de feu. Ils le reconnaissent comme étant leur fils et l'appellent plusieurs fois, mais lui continue d'écrire sans répondre, puis son père et sa mère le voient échapper à leurs regards. Les pieds disparaissent, puis le corps, et la main écrit toujours. enfin elle disparaît ainsi que la lumière. A leur réveil, le père et la mère voient sur la table un livre que leur fils avait apporté ; il avait écrit sur son livre son testament et il avait ajouté : « Priez pour moi car j'ai encore quelques jours de pénitence. »

Les revenants se donnaient rendez-vous autrefois dans un château de Merlevenez ayant appartenu aux émigrés.

Si quelqu'un allait coucher dans ce château, sitôt qu'il se glissait dans un des lits, un revenant lui claquait les fesses et le bruit continuait.

XLIII

UN BRIGAND BRETON

Diocéliou naquit à Kervignac et devint un brigand fameux. Il

avait sa cachette à Kergolet entre Kervignac et Merlevenez. Il donnait de l'argent à ses amis, en ayant tant qu'il en voulait, car il connaissait par la sorcellerie les endroits où chacun ramassait son argent. Il emmenait à sa suite malgré elles les plus jolies filles. Il frappait les portes avec son chapeau et elles s'ouvraient, mais il ne pouvait rien sur les portes avec une croix. C'est pour cela qu'il n'a rien pu entreprendre à Port Louis.

Il ne s'est pas marié, car il ne pouvait avoir recours à l'église.

Il échappait à la gendarmerie comme il voulait « en se changeant en toutes manières, en étron, en terre... » On ne pouvait le garder en prison, car il coupait les barres de fer avec un cheveu.

XLIV

LES CHERCHEURS D'ARGENT

Pour connaître une cache d'argent il faut aller dans une maison où personne n'a habité, faire du feu dans le foyer et avoir en main une branche de noyer sauvage cueillie au soleil levant et un livre que le diable peut vous donner si vous ne l'avez pas. Alors le diable donne de l'argent.

Autrefois des sorciers de Lorient, qui connaissaient par leurs livres de sorcellerie les endroits où était caché l'argent dans le sol, venaient le déterrer. Il était enveloppé dans un grand linge blanc gardé par un chien blanc.

On dit que du temps des Gaulois on trouvait en Bretagne tout l'argent. Il y a deux mines, l'une à Baud, l'autre sur le bord du Blavet.

(Recueilli à Port-Louis.)

..

Une Grésillonne (femme de l'île de Groix), partie un soir pêcher des breniques, trouva un trésor dans un creux de rocher, le mit en son mouchoir, revint, et vit sur un fossé, au milieu de bruyères, un groah qui lui dit :

« Si tu me montres ce qu'il y a dans ton mouchoir, cela se changera en or. » Elle refusa et le groah ajouta :

« Si tu ne me montres pas ce qu'il y a dans ton mouchoir, cela se changera en breniques. » Elle refusa et continua son chemin, et quand elle pensa que la fée ne le voyait plus elle ouvrit son mouchoir. L'or était changé en breniques. Désolée, elle revint le lendemain à la place où elle avait vu le groah, espérant ravoit son trésor en lui montrant ce qu'il y avait dans son mouchoir, mais le groah n'était pas là.

XLV

LA FRÉGATE ET LE MATELOT

Une frégate neuve, que montait un équipage breton, était sortie du port militaire de Lorient quand, après les Glénans, la vigie signala un vaisseau anglais. Le capitaine dit :

« Nous sommes perdus. Il file vent arrière et nous vent debout » ; mais il dit après :

« Y a-t-il un homme de Concarneau ? »

— Oui, dit un nommé Tanguy.

— Connais-tu la passe ?

— Comme la maison de mon père.

— Peux-tu nous y conduire ?

— Sur ma tête. »

Le capitaine dit à l'équipage que lui serait simple marin, et montrant Tanguy : « Voici le capitaine », dit-il.

Quelques heures après la frégate accostait les remparts de Concarneau. L'on rentra le beaupré et l'on jeta l'ancre.

Le vaisseau attendait à quelque distance et la marée baissait.

Soudain le reflux le jeta sur la côte et l'équipage de la frégate accourut le saccager.

Tanguy fut plus tard décoré de la Légion d'honneur.

J. FRISON ET R. LE RAY.

PETITES LÉGENDES LOCALES

DCLII

LA CHÂTELAINE DE MONTREDON



PEINE âgée de dix-huit ans, la belle Isabeau de Ventadour avait épousé le puissant sire de Montgascon, seigneur de Montredon en Auvergne. Après six mois de mariage le sire de Montgascon partit pour la croisade avec le roi saint Louis. Ce départ plongea Isabeau dans une indicible tristesse, elle quitta le monde et s'enferma à Montredon, n'en sortant que pour faire de longues courses, seule, dans la campagne. Lors-

que le froid l'empêchait de sortir, elle restait assise sous le manteau de sa cheminée, pleurant l'absence de son époux. Trois ans se passèrent ainsi. Enfin, un soir, la veille de la Toussaint, Isabeau était appuyée à la fenêtre du donjon et rêvait en contemplant le ciel, elle vit une étoile brillante qui disparut à l'horizon dans un sillage d'argent, en même temps qu'une mystérieuse et douce musique se faisait entendre. La châtelaine comprit que c'était l'âme du preux châtelain que les anges portaient aux cieux, et peu de temps après elle mourut de chagrin.

Elle fut enterrée dans le superbe mausolée que son mari avait fait construire dans la chapelle de Montredon. Mais comme son époux n'avait pu être inhumé avec elle dans ce tombeau qu'il avait fait préparer, elle ne peut reposer en paix. Depuis sept cents ans, à chaque veille de la Toussaint, la châtelaine de Montredon se lève, elle appelle ses hommes d'armes, ses valets, ses pages pour chercher son seigneur ; et dans la plaine on voit des lumières qui s'agitent sur le sommet des ruines du vieux castel.

BARON DU ROURE DE PAULIN.

DCLIII

LA REINE MANGEUSE D'ENFANTS

La reine Margot passait pour manger les enfants. Un jour qu'elle parcourait en carrosse la route de Besse en-Chandesse, où elle a un hôtel, à Murols, elle entendit une vache qui mugissait plaintivement, et elle s'informa auprès des dames de sa suite de ce qui causait la douleur de cette bête. On lui répondit : « On vient d'enlever à la vache son veau... » La reine interrogea sa conscience, réfléchit, puis ordonna de prendre soin de la vache. Arrivée au château de Murols, elle choisit au pied du mur d'enceinte un endroit pierreux et y fit planter un sapin en disant : « Si l'arbre croît, Dieu me pardonnera mes crimes ; s'il dépérit, je serai damnée ! » Le sapin est resté tel quel.

DCLIV

LÉGENDE DU CHATEAU DE JOUY

Il y a en Berry deux châteaux-forts rivaux, Sagonne et Jouy. M. de Sagonne avait une fille, M. de Jouy un fils ; les deux jeunes gens s'aimèrent à l'insu de leurs pères, ennemis jurés. Le jeune de Jouy enleva Mlle de Sagonne, et le père, furieux, vint assiéger Jouy, à la tête de ses vassaux. La résistance fut énergique. On ne put s'em-

parer du château qu'après avoir, au moyen des arbres coupés dans la forêt avoisinante allumé, un gigantesque bûcher autour. Le feu brûla quinze jours durant.

Au moment où la chapelle s'effondrait au milieu des flammes, on vit s'élever dans les airs, montés sur une haquenée blanche, un jeune homme et une jeune fille, tout de blanc vêtus !

Il y a quelques années un entrepreneur qui restaurait le château de Jouy découvrit dans un mur fort épais une sorte de réduit secret, et dans ce réduit, étendus côte à côte et séparés par une épée nue, deux squelettes : l'un était celui d'un jeune homme revêtu d'une armure aux armes des seigneurs de Jouy ; l'épée portait une devise latine ; l'autre était celui d'une jeune fille ayant au doigt un anneau gravé des mêmes armoiries.

NANCY SOUPIRON.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE

XIX

LES PRÊTRES ET LA TOILE D'ARAIGNÉE

M. de la Guéreterie, curé de Saint-Martin de Vitré, a laissé dans tout le pays un renom populaire. Pendant la Révolution, il demeura dans sa paroisse, au prix de sa vie, et exerça ses fonctions. Un jour qu'il célébrait la messe en cachette dans une maison de la rue Hellarie, les bleus arrivèrent. La messe finissait. Le prêtre s'échappe par une fenêtre qui donnait sur un jardin, et les fidèles ramassent calice et ornements dans une armoire. Pendant ce temps, les bleus entraient : « On vient de dire la messe, s'écrient-ils. — Non. — Ouvrez-nous les armoires ! » L'armoire des vases sacrés est ouverte. Oh ! merveille, des toiles d'araignées venaient de se former et dérobaient aux regards profanes les chers objets.

(Conté par M^{lle} Victoire Faucheur, septuagénairre.)

XX

L'ÉGLISE VENDUE

Les anciennes femmes du pays de Vitré connaissent encore

l'église de Sainte-Croix sous le non d'*église des trois vings sous*. On raconte qu'elle fut vendue comme bien national pour trois francs.

XXI

LES JÉSUITES ET LA CHALOTAIS

On dit, à Bécherel, que le château de Caradeuc, qui se trouve en cette commune, est hanté. Les Jésuites avaient jeté un sort sur cette maison, qui appartient à La Chalotais. Le propriétaire actuel ne semble pas préoccupé de cette malédiction.

H. DE KERBEUZEC.

XXII

LES COSAQUES EN BELGIQUE

Une vieille femme octogénaire⁽¹⁾ me dit tenir de sa mère que, durant l'invasion de 1814, à l'entrée des cosaques à Liège et durant tout leur séjour dans cette ville, on ne voyait aucun enfant dans les rues.

Ce fait assez extraordinaire provenait de ce qu'on avait répandu le bruit que les cosaques mangeaient les enfants.

ALFRED HAROU.

LA LÉGENDE NAPOLEONIENNE

XIX

PAYS DE VITRÉ

Bonaparte (vulgairement : *Bon à pendre*) a laissé dans le pays de Vitré le souvenir populaire d'un ogre de la Révolution. Pour peindre la monstruosité d'un prêtre constitutionnel de Notre-Dame de Vitré (un certain Duparc, paraît-il), on dit qu'il mourut en criant : Vive Bonaparte !

H. DE KERBEUZEC.

(1) M^{me} veuve Jenot, pensionnée de l'Etat belge.

CONTES DE L'ILE DE CORSE

I

LA CONFESSION DU BANDIT



QUAND il y avait encore des bandits en Corse, un des plus redoutés voulut faire ses pâques ; il envoya un mot au curé d'un village, lui déclarant qu'il voulait se réconcilier avec Dieu, et il le pria de le recevoir à l'église pendant la nuit. Le curé eut peur d'y aller, la nuit surtout, et de se trouver seul avec un tel compagnon qui ne faisait que du mal à ses ennemis. Il s'en ouvrit au sacristain ; ce

dernier lui donna le conseil de s'exécuter, mais le curé répondit : « Non, j'ai peur, et cependant si je refuse je me ferai un adversaire redoutable. » Le sacristain eut pitié de son curé, et lui proposa d'aller confesser lui-même le bandit, revêtu des habits du curé. Enfin la nuit venue, le sacristain, qui était cordonnier de son métier, prépara une hostie avec une rondelle de cuir, bien enfarinée pour la rendre blanche. A minuit il va ouvrir une petite porte, et reçoit son homme ; il entre dans le confessionnal et dit au bandit : « Je pense que vous devez avoir oublié les prières ; ça ne fait rien, avouez vos fautes et abrégeons la confession. » Le bandit commença à dire : « J'ai tué quatre hommes et je m'en fiche » ; le curé : « Et moi je m'en refiche. » Le bandit : « J'ai incendié des maisons et des granges, mais je m'en fiche. — Et moi je m'en refiche. » Cela continua pendant une heure au moins. A la fin, le bandit reçut l'absolution et dit au curé : « Tu es un bon curé, tiens. » Et il lui donna une bourse pleine d'or ; il voulut communier, et reçut l'hostie qu'il chercha à avaler inutilement ; il la tourna et retourna dans la bouche, puis à la fin il la jeta à la figure du curé, en lui disant : « Tu m'as donné ton vieux Christ, mange-le toi-même. » Il s'en alla content, et le sacristain aussi ; le curé ne le fut pas moins que les deux autres.

II

LE PÉCHÉ D'ENVIE

Une femme enceinte alla un jour à la rivière laver du linge ; elle

vit dans un jardin de beaux choux, elle en eut envie et voulut en voler un ; au moment de le couper, elle se retint et dit : « Non, je ne volerais pas. » A Pâques elle va à confesse ; elle avoua qu'elle avait eu l'intention de voler un chou ; le curé demanda combien pouvait valoir le chou, la pénitente dit dix centimes, mais le curé répliqua que s'il était aussi beau qu'elle venait de le dire ce chou valait dix sous, et que par conséquent il fallait le payer et lui donner les 50 centimes afin qu'il fasse des prières pour que le péché disparaisse (*sic*), car l'intention suffisait pour la rendre coupable. La pauvre femme lui dit : « Mais, mon père, je l'ai vu, mais je ne l'ai pas pris. » L'absolution lui fut refusée ; elle rentra chez elle, très affligée, et raconta à son mari ce qui venait de lui arriver. Ce dernier, en homme très avisé, lui dit : « Tiens, voilà une pièce de 50 centimes, retourne à l'église et dis au curé : J'ai l'argent, donnez-moi l'absolution, » et une fois qu'il l'aura absoute, montre-lui la pièce par la grille ; il te dira : Je ne puis la prendre, les mailles m'empêchent ; tu répondras : Moi aussi, je n'ai pu prendre le chou, ma conscience m'en a empêchée. » La femme exécuta les ordres de son mari, et le curé regretta les 50 centimes et l'absolution donnée.

JULIE FILIPPI.

LES SERMONS FACÉTIEUX

V

LA BONNE FEMME AUX TRIPES



NE bonne femme de campagne était allée à la grand'messe ; en s'y rendant, elle avait acheté des tripes, dont elle comptait se régaler.

Ne voulant pas les faire voir, elle les avait fourrées au fond de son panier, qu'elle déposa près d'elle, par terre. Comme elle était arrivée un peu en retard, toutes les places du bas de l'église étaient prises. Elle fut donc obligée de monter plus haut, et finit par s'asseoir en face de la chaire, cachant

bien son grand panier sous ses cotillons.

Le curé se mit à prêcher sur l'indécence des parures, et blâma fort ses paroissiennes, qu'il trouvait trop coquettes, et qui aimaient trop à entrebâiller leur mouchoir de cou, pour laisser voir d'appétissantes blancheurs, bien propres à tenter les galants. Plus il en disait sur ce sujet, plus il s'échauffait ; et il finit par crier à tue-tête :

« Cachez vos tripes, les femmes ! cachez vos tripes ! »

— Ma grand'fà ! monsieur le curé, dit la bonne femme, bien ennuyée, je n'peux pas les cacher pus longtemps... les v'là ! »

Elle jeta les malheureuses tripes au milieu de l'assistance, qui s'étouffait de rire, et se sauva à toutes jambes.

VI

LA CONFESSION

Il y avait une fois un bon curé de campagne, qui avait toutes les vertus, mais qui était bien ennuyeux à entendre prêcher. Il n'avait jamais pu composer qu'un sermon dans sa vie, c'était un sermon sur la confession ; et les paroissiens, qui l'avaient entendu plus de cent fois, finissaient par le savoir par cœur.

Un jour, il fut prié par le curé d'une paroisse voisine de venir officier le jour de la fête de saint Joseph, qui était le patron de la paroisse.

Le recteur et ses vicaires, qui le connaissaient depuis longtemps, se faisaient un malin plaisir de l'entendre prêcher, et ils se disaient :

« Il ne pourra toujours pas nous ennuyer avec son sermon éternel sur la confession, car la chose n'était pas inventée au temps de saint Joseph ; lui qui ne sait pas dire autre chose, comment pourra-t-il s'en tirer ? »

Le jour de la fête arriva ; le curé n'avait pas du tout l'air embarrassé, ce qui surprenait bien les autres « messieurs prêtres ».

Quand le moment fut venu, il monta résolument en chaire, et dit :

« Mes très chers frères, nous sommes réunis aujourd'hui pour fêter la Saint-Joseph.

« Saint Joseph, comme vous le savez tous, était charpentier....

« En sa qualité de charpentier, il faisait des confessionnaux... Or, à propos de confession, je vous dirai, mes bien chers frères... »

Et il continua bravement l'éternel sermon que tous avaient déjà entendu réciter tant de fois.

(Contes dits par Fl. Vaugeois, 1870.)

VII

LE CURÉ DE LÉCOUSSE (1)

Avant la Révolution, il y avait autrefois à Lécousse, près de Fougères, un vieux recteur dont les paroissiens étaient d'une naïveté désespérante.

Un dimanche, le recteur monta en chaire et fit un sermon ; mais, voyant que personne n'avait l'air de comprendre un mot de ce qu'il disait, il recommanda à ses ouailles d'apporter, le dimanche suivant, à la grand'messe, chacun une poignée de foin.

Ce jour-là, bien entendu, tout le monde apporta consciencieusement à l'église la poignée de foin demandée.

Le recteur monta en chaire et dit à ses paroissiens :

« Mes bien chers frères, vous souvenez-vous de ce que je vous ai demandé, dimanche dernier ? »

— Oui, monsieur le recteur... » Et tous les assistants levèrent triomphalement le bras, pour montrer leur obéissance à ses ordres.

Le curé jeta un regard circulaire et commença ainsi :

« Mes très chers frères, quand viendra l'heure solennelle du jugement dernier, je comparaitrai, comme vous, devant le Juge suprême, qui me demandera :

« Curé de Lécousse, curé de Lécousse ! qu'as-tu fait de tes paroissiens ? » Je me cacherai, je me cuterai (2), je ne dirai mot.

« Alors, pour la seconde fois, notre grand Juge s'écriera, d'une voix plus terrible encore :

« Curé de Lécousse, curé de Lécousse ! qu'as-tu fait de tes paroissiens ? » Je me cacherai, je me cuterai, je ne dirai mot...

« Enfin, pour la troisième fois, au milieu du fracas du tonnerre et des éclairs, le bon Dieu, d'une voix formidable, me demandera :

« Curé de Lécousse, curé de Lécousse ! qu'as-tu fait de tes paroissiens ? »

« Et je répondrai, tout tremblant :

« Hélas ! mon bon Juge : bêtes vous me les avez donnés, et bêtes je vous les rends ! »

Cf. dans le Folk-lore des Hautes-Vosges, de L.-F. Sauvé, l'histoire d'un pari entre le curé de la Bresse et celui de Gérardmer, où se

(1) C. sud de Fougères.

(2) Se cuter, c'est se blottir, se musser ; en Loire-Inférieure, le jeu de cache-cache se dit Cuta.

trouve le trait du recteur disant à ses ouailles d'apporter une botte de foin (p. 252).

Le sermon du curé d'Uriménil (p. 253 du même vol.) est presque entièrement pareil à la fin du curé de Lécousse.

VIII

LE CURÉ DE SAINT LÉONARD

Il y a une soixantaine d'années, la cure de Saint Léonard, à Fougères, était dirigée par un bon vieux curé octogénaire, qui n'avait qu'un défaut : c'était de monter en chaire tous les dimanches, endormant chaque fois son auditoire, fatigué de l'entendre.

Une fois qu'il montait en chaire, comme d'habitude, voilà qu'une foule de gens se précipitèrent vers la porte, pour fuir le sermon. Ce que voyant, le vieux curé cria au bedeau, d'un ton menaçant :

« Ouvrez les portes ! ouvrez-les toutes grandes ! laissez sortir l'écume de ma paroisse ! »

Mais voyant que tout le monde décampait, et que l'église menaçait de se vider complètement, il ordonna bien vite au suisse de fermer les portes, et prêcha comme à son ordinaire.

(*Pierre Vaugeois, de Fougères.*)

MARIE-EDMÉE VAUGEOIS.

LES ESPRITS FORTS A LA CAMPAGNE

VIII

LE BEURRE PROMIS

Voici un petit fabliau populaire que j'ai entendu au pays de Vitré :

Une bonne femme fit un pèlerinage à saint Eustache, pour ses bestiaux, et son enfant l'accompagnait. La bonne femme priait de tout son cœur : « Saint Eustache, guéris ma vache ! Si tu guéris ma vache, je te donnerai du beurre gros comme elle. — Maman, dit le petiot, tu promets trop. — Tais-toi donc, dit la bonne femme, c'est pour le lui faire accroire.

H. DE KERBEUZEC.

IX

LES CLOCHES

Dans le n° de décembre 1905 la *Revue* nous a appris ce qu'on fait dire aux « cloches de deuil », dans l'arrondissement de Saint-Malo. Cela m'a rappelé ce que j'entendais chanter, il y a quelque vingt ans, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), quand on « sonnait en mort » :

Mon corps s'en va,
 Mon âme s'envole ;
 Mon corps s'en va,
 Mon âme s'envole ;
 Etc.

L.L.



MÉDECINE SUPERSTITIEUSE

XCV •

REMÈDE CONTRE LA RAGE

A Cazaux, canton de La Teste (Gironde), si l'on est mordu par un chien enragé, il faut faire chauffer au rouge la clef de la porte de l'église, et cautériser la plaie.

FRANÇOIS DALEAU.

XCVI

LES LIS ET LES ÉCROUELLES

En 1662, parut *Le Monarque* de l'oratorien SENAULT. Aux pages 77-83, on peut lire un chapitre intitulé : « Du pouvoir miraculeux de guérir des Ecroüelles, que nos rois ont receü du Ciel. » D'après ces pages, « les Etrangers et les François » ne voulaient pas tous reconnaître cette faveur royale. Pourtant, « d'où vient qu'à toutes les festes solennelles de l'année, qui sont les temps ausquels nos rois leur communiquent cette grace, » il y ait foule de malades à se présenter ? Remarquez que « le pouvoir de nos monarques n'est point renfermé dans la France, ils le portent avec eux quelque part qu'ils aillent... ils touchent et guerissent dans l'Italie, comme firent autre-

fois Charle huitième et Louis douziesme. Et ce qui surpasse toute creance et qui confond hautement l'incrédulité, nos rois conservent ce pouvoir dans leur prison mesme ; et quand ils ont perdu la liberté ils ne perdent pas cette grace, qui estant venue du Ciel ne scauroit estre captive. François premier en donna des preuves dans l'Espagne, et pendant qu'il estoit resseré dans lechâteau de Madrid il ne laissa pas de guérir les Espagnols des écrouelles... » L'auteur accorde que tous les malades ne sont pas guéris, car « la foy est une disposition à cette cure, comme elle l'estoit aux miracles ».

(Sur les lis, les rois et les écrouelles, voir la *Revue des Traditions populaires*, juillet 1893, p. 374, juillet 1899, p. 448, juillet-août 1902, p. 417.)

XCVII

LE SEPTIÈME GARÇON

Ordre du roi de surveiller un sieur Fouquet, de la paroisse de Lécousse, près Fougères, qui prétend guérir miraculeusement les écrouelles, parce qu'il est né septième garçon de sa famille et qu'il porte au menton une espèce de fleur de lis (Document de 1775, aux *Archiv. départ. de Rennes*, C 206, liasse).

XCVIII

LA GUÉRISON DE LA RAGE

Etats tenus à Vitré en 1655. — Les Etats donnent 400 livres au chevalier de Saint-Hubert, à qui Dieu a fait la grâce de guérir les personnes affligées de la rage « en les touchant au chef en l'honneur de Dieu, de la Vierge et de M. Saint Hubert, de la race duquel il a l'honneur d'être issu. » (C. 2779, liasse. *Archiv. départ. de Rennes*).

XCXIX

LES CROIX DE SUREAU

Un domestique de Vitré est très consulté par les petites gens de son quartier Il guérit les dartres et les brûlures. Voici son remède : Avec une prière (dont il a le secret), il bénit de petites croix de sureau, qu'il donne au malade. Celui-ci doit porter cette croix dans ses poches, ou la laisser dans sa cheminée. Si, au bout de sept jours, le sureau est desséché, c'est que la dartre s'en va ; si le sureau n'est pas encore sec, inutile d'espérer la guérison.

C

LE SORCIER ET LES ÉPIZOOTIES

Dans la campagne de Vitré, lorsqu'une maladie contagieuse se déclare dans une étable et que les soins habituels ne réussissent pas à chasser le mal, on fait venir un homme connu pour l'habileté de ses incantations. Il prononce des formules avec gestes extraordinaires. Ce qui n'empêche pas qu'on réclame aussi les prières du prêtre, afin que l'épizootie soit vaincue.

H. DE KERBEUZEC.

CI

POUR ÊTRE REBOUTEUX

Il faut aller à minuit, et par une nuit noire, au cimetière et prier sur la tombe la plus récente ; chercher du regard alentour un ossement quelconque, bien observer où il se trouve et s'en revenir sans regarder derrière soi : l'apprenti sorcier entend un bruit sinistre dans les oreilles ! Le lendemain à la même heure, il doit retourner prier sur la tombe, ramasser l'ossement, et l'emporter chez soi, toujours sans se retourner : le bruit est épouvantable. Le surlendemain, il doit faire nouvelle visite au cimetière, reporter l'ossement et s'en revenir. Il entend alors un bruit infernal ! le plus brave s'évanouit, certains en meurent. Lorsque tout ceci a été accompli, il doit, aux quatre principales fêtes de l'année, à la grand'messe, au moment de l'Élévation, allumer un cierge à l'autel, et dans cet instant un cierge s'éteint toujours. Il éteint celui qu'on a allumé et le rapporte chez lui où on le rallumera chaque nuit de Noël. Ce cierge est miraculeux : il sert par les nuits sans lune et même dans la neige à découvrir les plantes qui guérissent (*Pays de Berry*).

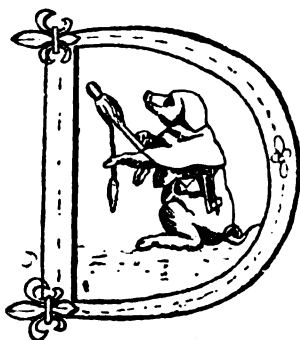
NANCY SOUPIRON.



NOMS ET SOBRIQUETS

I

PAYS MESSIN



ANS beaucoup de villages, à Novéant entre autres, peu d'habitants sont connus sous leurs noms patronymiques, qui cèdent ordinairement la place au prénom plus ou moins modifié. Cette modification tend à s'effacer; elle a eu néanmoins sa raison d'être. Les parrains et marraines ne faisant, en effet, leur choix que dans un nombre fort restreint de prénoms, il devenait presque indispensable, afin de distinguer les membres d'une même famille, d'altérer conventionnellement les prénoms au point d'y laisser à peine une trace des mots originaux.

Pour cela on recourait à des procédés qui servaient, ou avaient servi, à la formation de la langue, du patois lui-même :

Retranchement de la première partie du prénom ;

Suppression de la dernière ;

Suppression des lettres intérieures, ce que Génin appelle éviscération médiane ;

Suppression fréquente de *R* ;

Réduplication du mot ainsi formé.

Les prénoms de femme, diminutifs pour la plupart, étaient de plus caractérisés par les finales *on*, *in*, *iche*, *otte*, répondant à *atte*, *ette*, que l'on rencontre partout. C'est ainsi que :

DOMINIQUE devient *Minique*.

FRANÇOIS — *Francis, Cis, Fanfan*.

GEORGES — *Geogeo*.

JOSEPH — *Joson*.

NICOLAS — *Colas*.

PHILIPPE — *Phlippe*.

ANNE — *Nichon, Niniche*.

BARBE — *Babette, Bibiche, Bibi*.

CATHERINE — *Catiche, Catin* (inusité aujourd'hui), *Catinette*.

FRANÇOISE — *Fanchon, Chonchon*.

MANGINE (féminin de MANGIN, DEMANGIN, en espag. DOMINGO, en lat.

DOMINICUS, DOMINIQUE) devient *Ginon*.

(*Mangine* et *Ginon* sont aujourd'hui inusités.)

MARGUERITE devient *Guile*, *Guiguite*, *Gogotte*, *Goton*, *Tontiche*, etc.

La mode fait chaque jour justice de ces transformations bizarres. On en revient aux noms patronymiques sans perdre toutefois l'habitude de les modifier soit dans leur emploi, soit dans leurs formes. Parfois des hommes ne sont connus que sous le nom maternel et, presque toujours, au village, en désignant une femme, on n'oublie pas de féminiser le nom du mari; dans tous les cas, on n'oublie pas non plus l'usage de l'article :

La BERTRANDE c'est la femme du *Bertrand*.

La COINCHOTTE — — — -- *Coinchot*, etc.

A côté de leur destination première, certains prénoms ainsi défigurés constituent des sobriquets fort désobligeants pour ceux ou celles qui les portent, ou à qui ils sont infligés. Je citerai entre autres et surtout *Chan*. Ce nom a été très répandu, on ne l'emploie plus d'ailleurs.

Les femmes elles-mêmes n'ont pas échappé au prénom sobriquet.

Une servante peu délurée, maladroite, est encore à la campagne une « Oudile ».

Brondex appelle l'héroïne de son poème *la fine Franchon*, et pour exprimer qu'après la scène qui clôt le deuxième chant, toute autre qu'elle aurait bien pu rester fort embarrassée, il ajoute :

..... Çou qu'cas d'esprit !
Eine Oudile ateu priss.....

J'ignore pourquoi le gracieux nom d'Odile est employé chez nous dans cette acception niaise. A la ville on dit : C'est une Agnès, probablement par l'assonance de niaise et d'Agnès.

Les sobriquets étaient jadis très en usage. Ils servaient même parfois à désigner d'un seul mot tous les habitants d'une ville. Ainsi, nos ancêtres jouissaient d'une grande réputation d'honnêteté en affaires commerciales, leur parole valait un écrit (*Chronique de Hugonin*, p. 251, col. 1), ce qui n'empêchait pas que très anciennement, mais très injustement, ils étaient connus en dehors sous le nom peu flatteur de *Li usuriers de Mès*. (Aff. des Evêchés, 5 mars 1789, p. 77.)

A Metz les sobriquets tenaient souvent lieu de noms patronymiques.

Il suffit, pour s'en convaincre, de prendre à peu près au hasard parmi les noms des membres des Paraiges : Piédéchault, Brixepain, Ceuer de fer, Gournais, Gronnais, même Grosner, Bellebarbe, Bruslesache, Grassechair, Reuguillon, Papemiatte, etc.

Tout un quartier de la ville, la paroisse Saint-Maximin, n'était guère connu que sous le nom de quartier des *Beillottes*.

La paroisse Saint-Maximin étant autrefois couverte de vignes [comme l'indiquent assez les noms de *Saint-Maximin enz vignes* que portait l'église, celui de la rue *Vigne Saint-Avoid* que porte une rue de ce quartier] était, on le comprend, habitée presque entièrement par des vigneron, d'où le sobriquet, parce que les vigneron ramassent avec soin pour les brûler les morceaux d'échalas brisés, les *beillottes* (1) en patois messin. Il n'y a pas bien longtemps qu'on parlait encore patois dans cette partie de la ville. Les sobriquets sont encore très fréquents, soit dans les quartiers populeux, soit surtout au village :

..... heissant les fonses qui sont fausses.
N'émant que les chépés.....

(Chano H. Ch. V^e.)

Les blians bonnats. — Les blancs bonnets..... sont les femmes.

In blians bonnat n'meinj'mi d'let chà sos comme in homme.

(*Les Rures des Veign'rons.* Buc., p. 119.)

Les gens de la ville s'appellent les *Monsieux*, on appuie sur la diphthongue *on*.

Un vigneron dit d'un propriétaire dont il cultive la métairie : *Nat' mâte*.

Un ouvrier qualifie de *bourgeoise* la femme de son patron, qui naturellement est le bourgeois.

Les hausses-godat c'étaient les lavandières dont l'intempérance ne justifiait que trop cette qualification.

Les chépés. — Les chapeaux, ainsi se nomment souvent les hommes en patois. Brondex fait le portrait de Louise la jolie cabaretière de vis-à-vis Saint-Arnould et la représente.

(1) *Beillottes*, subs. fém., signifie, en français moderne, bois de chauffage fendu. Un fagot de *Billettes* est ce qu'on appelle à Paris *Cotret* (Dict. de Littré); en terme de blason *Billette* sert à désigner une pièce d'armoirie qui a la forme d'un parallélogramme allongé; bas latin *Bilichum*. C'est comme son congénère *Beillotte* un diminutif de l'anc. fr. *Bille*, *Billa*, *Billus* en bas lat., *Bâton*.

Dans notre patois, *fratrin*, subs. masc., est syn. de *Beillotte*; il correspond au latin *fractus*.

Hausser le gobelet est en anc. fr. une expression populaire signifiant boire avec excès (Anc. théâtre fr., gloss*).

Passe-ceulatte. Epaisse culotte, homme dont la démarche est lourde, embarrassée; la cause s'en devine.

E. AURICOSTE DE LAZARQUE.

AU PAYS DE BAUGÉ ⁽¹⁾

XI

LE BLASON POPULAIRE

Morannes

Les habitants de Morannes passaient autrefois pour être d'une naïveté proverbiale, qui leur avait valu le nom de Jobs.

La *Revue des Traditions populaires* a publié il y a quelque temps le récit d'actes d'ingénuité qui leur sont attribués par la malignité publique.

Voici encore, à ce sujet, une anecdote qui ne manque pas de saveur :

Jadis, un pêcheur de Morannes avait pris un brochet si gros que le Conseil des Notables l'acheta pour le faire figurer en première place au banquet organisé en l'honneur de la visite de Mgr l'évêque d'Angers. Mais, comment conserver en bon état une aussi belle pièce jusqu'au fameux banquet, distant de quinze jours au moins ?

Après une laborieuse discussion, le Conseil décida de rendre à l'élément liquide la pièce de résistance du banquet, en la munissant toutefois d'un grelot sonore qui signalerait infailliblement l'endroit précis où le pêcheur pourrait le reprendre, à coup sûr, et en temps propice

Qui fut dit fut fait.

La veille de la fête, le Conseil se rendit au bord de la rivière pour assister à la capture assurée,.... mais le grelot ne tintait plus, dans l'onde !

Et quand Monseigneur arriva, le bourg était désert ; les habitants, anxieux, étaient disséminés sur le bord du cours d'eau, tendant désespérément l'oreille, dans l'espoir quand même de retrouver le tant désiré brochet.

C. FRAYSSE.

(1) Suite, voir t. XXI, p. 253.

LES TRADITIONS POPULAIRES CHEZ LES ANCIENS ECRIVAINS ÉTRANGERS

I

L'HERBE BAHARAS



Il y a aussi une vallée qui est en Judée..... Et pour ce qu'il vient à propos de raconter les choses merveilleuses de ceste vallée, je réciteray ce que certains auteurs alleguent de la propriété d'une herbe, qui se trouve en terre, appelée Baharas, pour ce qu'une partie de la vallée où ceste herbe provient s'appelle de ce nom. Ceste herbe a la couleur de flâme, resplendissante de nuit comme feu, et se voit de fort loin ; mais tant plus l'on s'en approche, et plus elle va perdant sa splendeur, et quand l'on va pour la prendre, elle dispaeroist et trompe les mains de ceux qui la cherchent : de manière que l'on ne la peut pas trouver, si premièrement l'on ne jette dessus l'urine des femmes qui ont leurs menstruës : car lors elle se laisse voir de ceux qui la veulent arracher, lesquels meurent à l'heure mesme, s'ils ne sont advisez de prendre une racine de la mesme herbe et de l'attacher au bras : car par ce moyen ils sont asseurez, et peuvent la cueillier sans aucune crainte. Ils ont aussi une manière de l'arracher, laquelle ils tiennent pour la plus asseurée, c'est que celui qui la cherche, depuis qu'il l'aura trouvée, la deschausse et fouit tout à l'entour, et menant avec luy un chien, l'attache avec une corde à la racine de l'herbe ; et puis quand son maistre s'en va, le chien, pour le suivre, tire tant qu'il arrache l'herbe, et à l'instant qu'il la tire, il demeure mort : ce fait, le maistre est asseuré, et n'a plus de peur d'aucun incon vénient, et peut prendre et emporter l'herbe pour s'en servir. Elle est pourveue de si grande force et vertu, qu'elle est suffisante de guarir les démoniaques et chasser les esprits malins : elle guarit aussi de maintes autres et diverses maladies, et en ceste maniere plusieurs ont voulu dire que Salomon a cogneu ceste herbe, et qu'il s'en est servi à guérir non seulement les démoniaques, mais aussi plusieurs autres maladies : ce qui estoit cause de faire d'avantage estimer sa science, qu'aucuns aussi ont apprise de luy, lesquels apres sa mort ont usé de ceste herbe, et s'en sont servis à faire choses merveilleuses. »

(ANTOINE DE TORQUEMADE, *Hexameron*, liv. II. — Vers 1530?)

II

FONTAINE MERVEILLEUSE EN L'ILE DE SARDAIGNE

« Solin parlant de l'isle de Sardaigne, dit qu'il y a certaines fontaines fort profitables, et principalement une, qui guarit de son eau les maladies des yeux : elle sert aussi pour averer les crimes des larrons : car celui qui nie avec serment, se lavant de ceste eau, perd la veuë, et celui qui jure la vérité voit mieux que devant ; mais quiconque est obstiné à nier sa malice demeure aveugle à jamais. L'on ne cognoist pas maintenant ceste fontaine : car j'ay demeuré quelque temps en ceste Isle et n'ay aucunement ouy parler d'icelle. »

(*Ibid.*, p. 142.)

III

COMMENT SONT ENGENDRÉS CERTAINS OISEAUX

« Alexandre, en ses Jours géniaux, escrit qu'en Angleterre du costé d'Occident, quand quelques navires se brisent, et que les pieces d'icelles viennent aborder à la rive, par la continuelle humidité de l'eau elles produisent de soy certains potirons, qui en peu de jours semblent estre animez, et commencent à se démener et peu à peu viennent à croistre et avoir plume : la partie de laquelle ils tiennent au bois se fait comme deux becs, et s'arrachans de là, ils commencent à voler et se lever en l'air. Le pape Pie, qui fut nommé Æneas Sylvius, raconte cela d'autre sorte : car il dit qu'en Escosse, au bord d'une rivière viennent certains arbres desquels les feuilles tombans en l'eau et venans à se pourrir, engendrent un oiseau qui peu à peu croist, s'emplume et vole en l'air. Cassanée, en son Catalogue de la Gloire du monde, en la douziesme partie, raconte cecy autrement et dit qu'en Angleterre autresfois il y a eu un arbre merveilleux au bord d'une riviere, lequel produisoit un fruit qui estoit semblable à certains oyseaux que l'on appelle Canards, et que quand il meurissoit, il tomboit, et celui qui d'avanture tomboit en terre, pourrissoit du tout, et celui qui d'avanture tomboit dedans l'eau, incontinent s'animoit et commençoit à aller, de maniere que les plumes et les ailes luy croissans, en peu de temps il voloit. Autres disent qu'il y avoit plusieurs de ces arbres, et qu'en ceste maniere les oyseaux qui en estoient engendrez, se trouvoient en grand nombre : mais s'ils sont encores maintenant,

on ne sçait pas quels ils sont, au moins nous n'avons pas cognoissance d'iceux : et sans ce que ces auteurs en escrivent, j'ay souvenance d'avoir leu en un épitaphe contenu au livre dit *Mapa mundi* imprimé par André Valuasor de Venise, qu'un certain André Rose, voisin de ceste cité, avoit pour le present deux de ces oyseaux, aussi grands que deux petits canards, et qu'on les avoit apportez d'Espagne : mais je pense qu'il y a faute à la lettre, et qu'il falloit dire qu'on les eust apportez d'Angleterre ou d'Escosse : car si ces oyseaux s'engendroient en Espagne, il en seroit bien autre bruit, et ne seroit ce miracle tant secret.

« Nicolas Leonique raconte pareillement autre chose, quasi autant admirable que ceste là, qu'en la ville d'Ambrosie, qui est scituée au pied du mont Parnase, se trouve un arbre qu'on appelle *Ys*, et autrement *Coco*, qui a les feuilles semblables au *Lentisque*, et du fruit duquel n'estant cueilly en la saison, s'engendre un animal comme une mousche, qui semble un ver du commencement et puis après que les aisles luy sont venuës, il vole et s'en va : on laisse corrompre les fruits expressément à fin que ces petits oyseaux s'en engendrent, desquels le sang est fort bon et excellent pour taindre la soye. »

(*Ibid.*, p 147.)

« Certains auteurs certifient qu'une certaine espèce de canards est deceux qui s'engendrent des fueilles des arbres qui tombent en Escosse dedans les eaux d'une riviere, qui se faisant premierement d'icelles un ver, il vient à se enplumer, à prendre des aisles et voler. Olaus dit qu'il a veu des auteurs Escossois qui disent que ces arbres et canards qui s'engendrent de leurs fueilles, se trouvent principalement aux Isles Orcades : ils affirment aussi qu'il y a des Oyes qui viennent et s'engendrent de ceste mesme maniere, lesquelles sont différentes des autres en la couleur et en quelques autres particularitez. »

(*Ibid.*, p. 527.)

ED. EDMONT.



LES TERMES D'ÉGLISE DANS LES PATOIS ET LE LANGAGE POPULAIRE (1)

II

EN WALLONIE

Faire son bon jour, c'est communier. (Liège.)

Un chasse-chien, c'est le suisse avec sa hallebarde. (Liège.)

Une branche de Pâques, c'est un rameau de buis bénit. (Liège.)

Une religieuse, c'est une nonnette, une béguine. (Wallonie.)

La mère-abbesse, c'est ainsi qu'on nomme souvent la tenancière de certaines maisons de tolérance. (Liège)

Le vobiscum, nom qu'on donne quelquefois, en Wallonie, au curé.

Un mangeur de bon Dieu est le nom donné aux dévots, qui communient fréquemment.

Le bedeau porte fréquemment le nom de *clerc*, en Hainaut. (Bassin du Centre.)

Avoir sa planche, c'est ne pas recevoir l'absolution. (Hainaut, bassin du Centre.)

Recevoir son passeport pour l'autre monde signifie recevoir les derniers sacrements. (Idem.)

Les choraux (un choral) sont les enfants de chœur. (Hainaut, bassin du Centre.)

Le curé est dans son tonneau, en chaire, dans la chaire de vérité. (Hainaut, bassin du Centre.)

ALFRED HAROU.

FORMULES POUR TRINQUER

IV

TROYES

A votre santé.

A la vôtre.

A la tienne.

(1) Cf. t. VIII, p. 199.

A la tienne,
Etienne.

Santé (sentez).
Vous avez l'bouquet sous l'nez.

L. MORIN.

NECROLOGIE

J.-G. PENAVAIRE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de notre collègue et collaborateur J.-G. Penavaire, mort à Paris le 12 septembre à l'âge de 68 ans. Notre collègue, qui était né à Lesparre, était connu et apprécié comme compositeur de musique. Il a donné à cette *Revue* quelques notations musicales de chansons recueillies par Achille Millien, *Le batteur en grange*, t. III, p. 437 ; *la Fiancée du prince*, et deux versions du Nivernais, t. VIII, p. 406-409. Il a aussi noté les airs de nombreuses chansons recueillies en Nivernais par notre collègue Achille Millien.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Arthur Daguin et Alphonse Dubreuil. — *Le Mariage dans les pays musulmans*. Paris, Dorbou, in-8° de pp. 68.

Cet ouvrage, qui est le premier d'une série intitulée : *Le Mariage indigène dans les colonies et les pays de protectorat de la France*, est surtout conçu au point de vue du droit écrit ou coutumier et des cérémonies rituelles ou traditionnelles ; l'un des chapitres contient plusieurs observations sur les mœurs et usages populaires usités à cette occasion.

Dr Cabanès. — *Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois*. Paris, Maloine, in-16 de pp. XI-486 (5 fr.).

Cabanès et Barraud. — *Comment on se soigne aujourd'hui. Remèdes de bonne femme.* (Bibliothèque de curiosités et singularités médicales.) Paris, Maloine, 1 volume in-16 de 390 pages (4 fr.).

Paul Renimel. — *Deux poèmes.* La Chanson de Gurwand-Visitation. Paris, Le Dault, in-18 de pp. 28, couverture illustrée d'un dessin de l'auteur (0 fr. 60).

A. Robert. *La Grotte de Bou-Zanaoune* (Algérie). Le Mans, in-8° de pp. 10.

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Nominations et distinctions.* — Notre collègue, M. Frédéric Macler, qui a donné à cette Revue plusieurs articles intéressants, vient d'être chargé du cours d'arménien à l'Ecole des langues orientales vivantes.

*** *Ce qu'on dit d'une personne qui commet un crime ou fait une chose hautement répréhensible.* — A Liège on dit de cette personne qu'il faut pour commettre un pareil acte avoir « *touvé s'pèr' è s'mère è'hagni l'bon Diu* » (tué père et mère et mordu le bon Dieu).

*** *Pour éloigner un importun.* — En Hainaut (bassin du Centre) on l'envoie « *bouler* », jouer aux boules.

A Liège on dit : *Allè-z-ax gèb po l'gatte* : allez chercher des herbes pour la chèvre.

Ou bien encore : *Allè ax vier, il a plou !* allez chercher des vers (1), il a plu !
(Comm. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Mauvais souhaits.* — J'ai entendu, à Liège, formuler le souhait suivant : « *Crevez, vos avé batême* » ; ce qui signifie : Crevez, vous avez (reçu) le baptême.

Une autre souhait : *Tome d'on bleu mû* » (tombe d'un mal bleu).

(Comm. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Oublier de fermer la porte.* — A Liège on dit d'une personne qui oublie de fermer la porte derrière elle : « Elle a v'nou à monde divin n'eglise » (Elle est venue au monde dans une église).

*** *Etre sans le sou.* — A Liège, lorsqu'un individu veut dire qu'il est dénué de ressources, il dit : « *Ji so s'ta sin Pau* » ; littéralement cela voudrait dire : Je suis à saint Paul. Mais le mot *Pô, pau*, veut aussi dire, peu, rien, point ; la phrase devient alors : Je suis à saint peu, à saint rien ; je suis réduit à rien, je ne possède rien. C'est donc un calembour.

(Comm. de M. ALFRED HAROU.)

(1) Les vers sortent de terre par les temps de pluie.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

TOURS. — IMP. PAUL BOUSREZ

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

21^e Année. — Tome XXI. — N^o 11. — Novembre 1906

HISTOIRE DE PHARMANI ASMAN

*Traduite de l'arménien sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque
Nationale de Paris*

par FRÉDÉRIC MACLER

AVERTISSEMENT



Le texte arménien dont on donne ci-après une traduction française n'existe en France qu'en un seul manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (1). L'auteur est anonyme, et l'original ne renferme aucun indice permettant d'établir son pays d'origine, ni l'époque où il vécut et où il écrivit.

Le roman ou l'histoire de Pharmani Asman (2) est un des plus curieux documents de poésie profane dans la littérature ancienne de l'Arménie, et s'il n'est même que la traduction d'un original persan ou pehlevi, à tout le moins a-t-il le mérite de nous avoir conservé, par une version plus ou moins fidèle, un original perdu, que l'on retrouvera peut-être un jour.

Les quelques savants en effet qui se sont occupés de ce petit monument de la littérature arménienne médiévale s'accordent à y voir la traduction d'un poème persan ; le P. Baronian, auteur d'un catalogue manuscrit des manuscrits arméniens de

(1) Cod. Paris. Arménien 69, fol. 43 v^o 76.

(2) Ces mots signifient, en persan : le commandement du ciel.

la Bibliothèque Nationale, s'exprime ainsi à son sujet (1) : « Roman de Farmani-Asman, traduit du persan, en vers arméniens (par Jovasaph de Sébaste ?) (2). Edition de Constantinople, 1724. »

Evariste Prud'homme reproduit purement et simplement cette notice dans son catalogue resté manuscrit des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale de Paris 3).

Enfin l'abbé Martin s'exprime ainsi au sujet du texte qui nous occupe dans son catalogue manuscrit des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale (4) : « Roman de Farmani Asman traduit du persan en arménien et publié à Constantinople en 1724. Cette traduction est en vers de onze pieds et en langue vulgaire orientale. »

Le texte arménien de Pharmani Asman fut publié pour la première fois à Constantinople, en 1724, à la suite des œuvres de Nersès Chnorhali (5) ; cette édition est depuis longtemps épuisée et il ne nous fut pas possible de nous en procurer un seul exemplaire. C'est alors que nous vint l'idée de publier ce texte en arménien dans la revue Anahit (6), nous réservant d'en donner plus tard la traduction française que nous présentons aujourd'hui au public qu'intéresse ce genre spécial de littérature.

Une édition critique du texte devra être faite sur d'autres manuscrits que celui de Paris. La bibliothèque des PP. Mkhitristes de Venise en possède six exemplaires (7) que l'on devra consulter à cet effet. Le P. Siméon Eremian veut bien nous informer que le principal de ces manuscrits est d'Alep, et qu'il est entré au couvent de Saint-Lazare en 1755 (8).

La destinée du roman de Pharmani Asman rappelle sous plus d'un rapport celle du *Miriani*, conte géorgien traduit

(1) Notice 239, n° 4, de son catalogue.

(2) Voir la note complémentaire à la fin de l'article.

(3) Notice 240, n° 4, de son catalogue.

(4) Notice 116, n° 4, de son catalogue.

(5) Cf. *Bibliographie arménienne*, Venise, 1883, p. 330-331 (en arménien).

(6) Anahit, *Revue arménienne, littéraire et artistique*, Paris, 1904-1905, passim.

(7) Codex Paris. Supplément arménien 162, *Catalogue des manuscrits arméniens de Saint-Lazare à Venise*, au fol. 91 : « Le jeune Farman ; histoire allégorique du roi Zarmanazan et de son fils Farman, en vers. 6 ex. »

(8) Lettre particulière du 17 mars 1904.

par Brosset (1). Tous deux semblent accuser un original persan ; le nombre des mots arabes, et surtout persans, y est fort respectable ; et, comme le disait Brosset (2), à propos du *Miriani*, ils sont « à peine déguisés par leur terminaison, ce qui se remarque dans tous les livres géorgiens modernes ».

Cette considération nous porte à croire que la version arménienne, datant du xv^e ou du xvi^e siècle (3), a été faite dans l'Arménie orientale où les relations étaient plus suivies entre les Arméniens et les Persans (4). Elle ne tarda pas à se répandre chez les Arméniens amis des belles-lettres, et si l'un des manuscrits du couvent de Venise provient d'Alep, on voudra bien observer que celui de Paris fut exécuté à Zamosc (Pologne) en 1615 (5), par Jacques de Tokat, de la famille de Pathoug ; c'est du moins ce qui semble ressortir de la notice placée à la fin du manuscrit de Paris, et qui termine la version arménienne de l'histoire des *Sept Sages*.

Le sujet traité dans l'histoire de Pharmani Asman, tout en ayant beaucoup de traits communs, surtout au début, avec le *Miriani*, appartient à un genre littéraire bien connu de la littérature médiévale et répandu chez tous les peuples : c'est le conte d'un jeune homme qui réussit grâce à l'aide d'amis doués de qualités exceptionnelles (6). M. Gédéon Huet a bien voulu rédiger à ce sujet une *Note* que l'on trouvera reproduite

(1) *Journal asiatique*, 1835, t. XVI, p. 439 et s.

(2) *Op. cit.*, p. 439.

(3) Ce qui prouve la modernité relative de notre conte est le caractère des compagnons du prince, qui, dans un conte purement populaire, auraient été doués de dons plus étranges, par ex., entendre pousser l'herbe, etc. Cf. à ce sujet René Basset, *Contes berbères*, notes, p. 163-165 ; idem, *Nouveaux contes berbères*, notes, p. 212-215.

(4) Surtout à l'époque du roi de Perse, Schah Abbas I^{er}.

(5) Sur les colonies arméniennes de Pologne, fondées par des Arméniens des environs d'Ani dès 1062, cf. C. F. Neumann, *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur...* Leipzig, 1836, p. 301, note.

(6) Notre intention n'a pas été d'indiquer les thèmes analogues, qu'on peut trouver par ailleurs. C'eût été refaire un travail déjà fait, pour chaque thème particulier. Nous mentionnerons seulement, suivant l'aimable indication de M. Victor Chauvin (lettre particulière du 19 novembre 1906), que le conte des hommes doués de qualités extraordinaires et où il est également question d'un songe, existe en arménien ; cf. G. Chalatiannz, *Märchen und Sagen* (Armenische Bibliothek, t. IV), p. 51-63. Cf. en outre V. Chauvin, *Berichte und Bücheranzeigen*, dans *Zeitschrift der Vereins für Volkskunde in Berlin*, Heft 2, 1906, p. 212, n° 33, der Wahrsager.

ci-après intégralement, imprimée en *caractères italiques*.

La traduction du roman de Pharmani Asman ne va pas sans présenter quelques difficultés. Plusieurs expressions sont plus persanes qu'arméniennes, et révèlent un parler oriental de l'arménien dont les formes ne sont pas courantes. Tout en s'efforçant de donner un aspect français à son travail, le traducteur a tenu à rendre le plus exactement possible le sens du texte arménien (1) ; il ne faut pas oublier en effet que ce dernier doit être la version d'un original persan (2), que l'on serait heureux de pouvoir retrouver par la version arménienne et la française, grâce à la fidélité de cette dernière.

F. M.

NOTE

Le thème du récit arménien de Pharmani Asman est celui de la « recherche de la fiancée », la BRAUTFAHRT des savants allemands. M. Voretzsch, qui a étudié en détail les différentes formes de ce thème, dans la poésie épique française et allemande du moyen-âge, en résume ainsi le caractère essentiel (EPISCHE FORSCHUNGEN, Halle, 1900, I, 190) : « D'une façon ou d'une autre, le héros du récit entend parler

(1) Notre texte arménien affectionne tout particulièrement l'emploi concomitant de l'imparfait et du passé défini, là où le français emploie l'un ou l'autre de ces deux temps, mais non les deux à la fois.

(2) Ce n'est pas l'avis de M. Tchobanian, qui a placé la note arménienne suivante en tête de notre édition du texte arménien, dans *Anahit*, 1904, fasc. 3, p. 61 : « ... Ce conte peut bien être une vieille légende orientale, répandue aussi chez les Arméniens, et mise en vers par un poète arménien, selon sa fantaisie. Pour qu'on puisse établir que cette œuvre est une traduction du persan, il faut montrer le prototype persan. Même en ce cas, il serait curieux de noter les différences de la version arménienne avec le texte persan, car ce poème, rédigé en un style savoureux et harmonieusement versifié, est loin d'être une traduction servile, même s'il est une traduction. » Malgré le bien fondé de cette objection, nous croyons à un prototype persan à cause des nombreuses expressions persanes qui émaillent le texte arménien et que le traducteur arménien n'a pas su rendre dans sa langue. Il a conservé dans sa version des termes étrangers qu'il n'entendait pas. En outre, nous ajouterons qu'un Arménien de Tiflis, de passage à Paris, nous disait, en mai 1903, qu'un de ses compatriotes, établi à Berlin, possédait le texte persan de Pharmani Asman, et qu'il se ferait un plaisir de nous en adresser sous peu une copie. Nous attendons encore l'aimable envoi annoncé.

d'une princesse souverainement belle, qui réside dans un pays lointain ; il résout de la conquérir, et après avoir surmonté bien des dangers, il réussit à la ramener chez lui comme son épouse. »

On trouve ce thème dans l'épopée française du moyen âge, particulièrement (quelque peu modifié) dans la PRISE D'ORANGE (du cycle de Guillaume) ; dans l'épopée allemande du moyen-âge (ROTHER, ORTNIT, HUGDIETRICH) (1). Une forme particulièrement belle se trouve dans un poème bien connu du moyen âge allemand, GUDRUN : elle diffère des autres récits du même thème, en ceci que le roi amoureux ne part pas lui-même, mais envoie ses vassaux les plus fidèles et les plus habiles, qui enlèvent la jeune fille : la bataille (une bataille navale) a lieu quand le père poursuit les ravisseurs de sa fille. (Chants V-VIII de GUDRUN.) Dans les versions scandinaves, plus anciennes et plus simples, c'est le roi lui-même qui ravi la princesse.

La ressemblance entre ces récits et le récit arménien est frappante. La grande différence est que, au bruit répandu de la beauté de la jeune fille, le roman arménien substitue, comme motif de l'expédition du héros, une prédiction astrologique : conception qui semble moins primitive, moins ancienne que le point de départ du récit dans les versions occidentales.

Existe-t-il un lien historique entre le récit arménien et ces versions du moyen-âge occidental ? Il est difficile de le dire avec certitude. D'un côté, le thème est tellement simple qu'il a pu se présenter d'une façon indépendante à l'esprit des chanteurs et narrateurs épiques dans les pays les plus divers ; en outre, si la migration se conçoit facilement pour les contes populaires proprement dits, qui vivent dans la mémoire des hommes et surtout des femmes du peuple, il est beaucoup plus difficile de se la représenter pour ce qu'on pourrait appeler les « thèmes épiques », l'épopée traditionnelle étant d'ordinaire la propriété d'une caste spéciale de chanteurs ou conteurs épiques, qui donnent à leur récit une forme spéciale, poétique ou rythmée, qui en rend la transmission difficile d'une langue à l'autre.

Il est cependant certain que les thèmes épiques voyagent, tout comme les véritables contes populaires ; l'exemple le plus ancien d'une telle transmission a été cité il y a quelques années par M. Voretzsch (dans les PHILOLOGISCHE STUDIEN, FESTGABE FÜR EDUARD SIEVERS, Halles 1896, in-8°, p. 81-83) : l'histoire bien connue de Childéric et de Basine, telle qu'elle est racontée par Grégoire de Tours, se retrouve, avec quelques modifications insignifiantes seulement, chez les Kurdes. Cet exem-

(1) Voir encore, sur les différentes formes du thème de la *Brautfahrt*, P. Rajna, *Origini dell'epopea francese*, p. 80 et suiv., 269 et suiv., 410 et suiv.

ple est d'autant plus frappant que l'histoire est longue et compliquée et que, par conséquent, l'hypothèse d'une coïncidence accidentelle (admissible, a priori, pour notre thème de la BRAUTFAHRT, pour celui du combat entre le fils et le père, etc.) peut difficilement trouver place ici.

G. H.

TRADUCTION



ISTOIRE du roi Zarmanazan, qui a vécu dans les temps anciens et qui était roi du pays d'Assyrie. Comment il chercha à avoir un enfant et comment il eut un fils, qui s'appela Pharmani Asman. Et cette histoire traite de sa vie, de ses actes et de sa mort.

2. Il y avait un grand roi en Assyrie ; son nom était Zarmanazan. Son pouvoir s'étendait sur plusieurs villes ; il avait d'innombrables cavaliers, braves et athlétiques.

3. Il n'obéissait à aucun roi ; son trône n'avait nulle part son pareil. Il possédait beaucoup de pierres précieuses, des richesses et des trésors. Il n'y eut jamais un si grand roi.

4. Il avait une reine très belle et d'élite. Elle était juste, charitable et remplie de crainte. Elle ne se parait ni de pierres, ni de perles, ni d'or ; son cœur n'avait ni le goût du luxe, ni l'amour du monde.

5. Le roi n'avait pour héritiers ni fils, ni frère du même père, ni neveu ; il avait dépassé la soixantaine, sans avoir porté un fruit, sans avoir eu d'enfant.

6. Il descendait de son trône et pleurait toute la journée, adressant souvent des prières à Dieu ; il distribuait des aumônes et des dons aux pauvres, et demandait un fils pour lui succéder.

7. Il se disait à lui-même beaucoup de choses en pleurant : Tout arbre planté se pare de fleurs ; toute plante verte se couvre de fruits. Moi seul, roi sur le trône, je suis pareil à un arbre desséché !

8. Je considère les fauves : ils procréent et croissent ; je vois les bêtes : elles se multiplient ; je regarde les oiseaux du ciel : ils forment un essaim innombrable ; je me retourne et me considère : ma vie est vouée au malheur !

9. Je n'ai personne pour hériter de ma couronne et de mon trône ; personne qui console et réjouisse mon cœur. Je suis vieux et j'ai passé la mesure de mon temps. Mes jours sont comptés en ce monde (1).

10. *Arrivée d'un savant astrologue dans ce pays ; comment le roi le manda et comment il expliqua le songe que le roi avait vu ; comment il observa les étoiles au sujet de son manque d'enfants.*

11. Tout à coup apparut un savant fameux, géomancien et astrologue de la sphère céleste ; il connaissait les étoiles du ciel, les mauvaises comme les bonnes ; il dévoilait à chacun sa destinée.

12. La réputation du géomancien s'était répandue dans le monde entier. On vint en faire l'éloge au grand roi : Un astrologue révèle à chacun son mal et son bien.

13. Le roi l'apprit et se réjouit. Il l'envoya aussitôt chercher, ordonnant de l'amener chez lui. Il pourrait peut-être expliquer son rêve, ou bien il trouverait moyen de lui faire naître un fils.

14. L'astrologue vint auprès du roi, s'agenouilla et baisa la terre ; il pensait à ce que le roi lui dirait ; celui-ci lui commanda de s'asseoir en face de lui.

15. Le roi lui dit de s'asseoir sur un siège ; on lui apporte des

(1) Le roi de Chine éprouva la même affliction de n'avoir pas d'enfants ; cf. *Le Miriani, Journal asiatique*, 1835, t. XVI, p. 442 ; même situation dans le roman hindoustani de *Kamrup* ; cf. *Journal asiatique*, 1835, t. XV, p. 450.

mets sucrés ; il boit avec délices du vin doux ; puis [le roi] s'avançant volontiers, lui demande :

16. D'où es-tu ? Et quel est ton pays ? — Mon pays, répondit-il, est l'Égypte. — Quelle est ta nation ? et quel est ton nom ? — Je suis Hébreu, et mon nom est Moïse.

17. — Quel art ou quelle chose connais-tu ? — Je suis astrologue et médecin. — Comment connais-tu le cycle des astres ? — Je les connais, comme s'ils étaient mes parents.

18. — Si tu es médecin, compose-moi un remède. — Quelle maladie as-tu, que tu me demandes un remède ? — J'ai vu un rêve, grand et terrible, — Je vais donc interroger les étoiles du ciel.

19. — J'ai vu, continua le roi, un arbre très haut et gigantesque, portant des branches nombreuses, grandes et puissantes. Je regardai si l'arbre avait des fruits. Il n'avait aucun fruit ; que du bois sec.

20. Soudain, un mouvement se fit dans l'arbre : feuilles et fleurs tombèrent toutes à la fois : un fruit parut au sommet de l'arbre, mais d'une couleur radieuse, pareille à la rose. »

21. [L'astrologue] apporta le livre de la sagesse et l'ouvrit ; [le livre] contenait tout ce qu'il y a d'art habile ; il chercha bien vite et trouva. Il dit : « O roi ! j'ai de grandes et bonnes nouvelles à t'annoncer.

22. Cet arbre gigantesque, c'est toi-même, ô roi. Tu es sans enfants, c'est pourquoi cet arbre était sec. Le fruit qui parut parfaitement beau, c'est un fils qui te naîtra et qui sera roi. »

23. Il ouvrit le livre et vit la naissance de l'enfant. Il vit son étoile, son pouvoir et sa puissance. Et il découvrit son étoile et l'heure de sa naissance. Il fit connaître au roi cette grande et bonne nouvelle.

24. Il dit : « Au moment où le soleil naît, en entrant dans le Bélier, au temps du printemps te naîtra un fils, d'une beauté incomparable, roi fameux et grand guerrier.

25. Son étoile est voisine de Jupiter, qui est l'emblème et le dispensateur des grandeurs ; puis le cœur de Vénus est avec lui ; [une personne] de nation étrangère le fera beaucoup souffrir d'amour.

26. Il a des cheveux pareils à l'or et des poils blonds ; le grain [de beauté] au milieu de sa poitrine est semblable à une étoile. C'est le signe de sa grandeur et de sa gloire. Mais il errera longtemps en pays étranger. »

27. Le roi lui apporta des présents de grand prix ; il le fit habiller de vêtements royaux ; il lui donna beaucoup de biens et des pierres précieuses et dit à ce savant de rester près de lui.

28. *La reine conçoit et donne au roi un fils, que l'on nomme Pharman.*

29. La reine conçoit et met au monde un fils ; la bonne et joyeuse nouvelle se répand dans le pays, qu'il est né au roi un fils premier-né, héritier de la couronne et du trône.

30. Le roi se réjouit de la naissance de cet enfant, car il a des cheveux dorés et un grain pareil à une étoile ; son image est lumineuse comme le soleil ; il est paré de toutes sortes de grâces.

31. Il accorde à ses sujets, pendant sept ans, la liberté de se livrer à la joie et de faire liesse à cause de son enfant, qui leur apparaît plein de beauté et de grâce, pareil à un ange.

32. On lui donna le nom de Pharmani Asman (1), on le nourrit en compagnie de quarante enfants ; quand il eut grandi et atteint l'âge de sept ans, il entra à l'école pour apprendre la sagesse.

33. Moïse l'Egyptien l'instruit ; il lui enseigne l'écriture de la nation hébraïque, il lui ouvre toutes les portes de la sagesse ; il lui montre le cycle et la forme des étoiles.

(1) Le commandement du ciel. Cette expression persane, ainsi que quelques-unes d'entre celles qui suivent, a été aimablement expliquée au traducteur français par M. Cl. Huart.

34. Cet enfant arrive à l'âge de douze ans ; il est rempli d'intelligence, d'esprit et de sagesse, connaissant tout, versé dans la science, pareil à son maître, et plus savant encore.

35. Il désirait apprendre la danse et le chant, étudier l'art militaire, manier le javelot et l'épée, se promener à cheval, devenir un archer incomparable.

36. Il se revêt de l'armure de guerre et monte à cheval ; il s'élance avec son cheval au milieu des cavaliers ; il se poste avec ses soldats en bataille rangée, mais il ne frappe personne de gaieté de cœur.

37. Il se rend sur la grande place et joue à la balle ; il s'élance sur son cheval si rapidement que personne ne peut l'atteindre ; il se promène sur les montagnes, dans les plaines et dans les lieux de chasse ; il chasse les biches des monts et le gibier sauvage.

38. Il construit pour lui-même une maison splendide, il passe ses jours à boire, à manger et à se réjouir ; il fait parer [sa maison] de peintures et de dorures, et il l'orne d'or et de perles.

39. Il aime entendre les chants variés, et garde près de lui maints chœurs de chanteurs ; il joue joyeusement avec ses compagnons d'enfance ; et le père se réjouit en bénissant Dieu.

40. *De sa jeunesse invincible. Comment il eut un songe et demanda au roi de se rendre en Perse. Le roi en fut bien attristé, mais finit par lui accorder la permission.*

41. L'enfant devint brave, fort et puissant ; aucun cavalier ne lui était comparable ; personne n'égalait la beauté de son aspect, et personne n'était aussi sage et savant que lui.

42. Beaucoup d'athlètes arrivaient de pays étrangers, pour lutter avec le fils du roi ; il tâchait, avec son cœur de lion, de n'être vaincu par personne, et de ne pas rencontrer l'athlète qui le saisisait par la ceinture.

43. Une nuit, il eut en rêve une vision : Avec lui luttait une femme longue, grande, énorme. Elle montait un cheval blanc, le javelot à la main.

44. Pharmani Asman se disait en lui-même : « [Ce doit être] un jeune homme d'élite, illustre, un brave athlète. — Je suis femme, du pays qui s'appelle Xorasan. Je veux lutter avec toi pour voir qui a plus de force et de jeunesse. »

45. Le jeune homme lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » Elle dit : « Mon nom est Thadjé Davré. » Il dit : « Lutter avec moi est une folie pour toi. — Si tu me vaines, dit-elle, tu auras le droit de verser mon sang. »

46. Il dit : « Il est impossible pour une femme de lutter avec moi. » Elle dit : « Ma main est habituée à vaincre les jeunes gens. » Il dit : « Je ne connais pas ta force, mais ta langue est habile. — Après de ma force, dit-elle, ma langue est infime. »

47. Le jeune homme, lorsqu'il l'entendit, poussa un cri ; il s'élança vers elle tout équipé et à cheval ; la femme dit : « Jeune homme, arrête-toi, descendons de cheval » ; il lui obéit.

48. Tous les deux descendent de cheval et se tiennent debout. Ils se prennent l'un l'autre à la ceinture et luttent. Le jeune homme, lorsqu'il eut la preuve de la force de son rival, eut peur dans son esprit et se le dit à lui-même.

49. La femme saisit le jeune homme et le terrassa : « O Pharmani, dit elle, vois-tu si c'est possible. » Il dit : « Tu n'es pas une femme, tu es un lion parmi les roseaux ; celui qui te prend pour une femme est abaissé comme moi. »

50. Il se réveilla de son sommeil et fut épouvanté. Il se demanda ce que signifiait le rêve qu'il avait vu. Il apporta le livre de la sagesse et le consulta ; celui-ci lui prédit qu'il irait en Perse.

51. Il dit : « Que signifie d'être vaincu en rêve par une femme ? » [Le livre] dit : « C'est émigrer dans le Xorasan. — Pour quelle raison souffrirai-je là-bas ? » — Il dit : « C'est pour l'amour [d'une personne] de nationalité étrangère. »

52. Il se rappela les paroles que jadis Moïse avait écrites. Il l'adora, car il était mort. « Il savait lire la destinée ; je n'étais pas encore né, qu'il avait prédit cela. »

53. Il se rendit auprès du roi et se prosterna devant lui ; il lui dit le rêve et son explication ; il demanda à prendre congé de son père et de la reine ; car telles étaient les paroles prononcées autrefois par Moïse.

54. Il dit : « C'est le destin [prédit par] le livre et le savant, selon l'étoile céleste du jour de ma naissance ; on ne peut pas changer ce qui est ordonné par le destin ; il me faut me rendre en pays étranger. »

55. Le père et la reine dirent à leur fils : « Tu as provoqué en nous une tristesse sans bornes. Dis-nous combien tu resteras en pays étranger, ou bien si tu nous retrouveras en vie. »

56. Il dit : « Le livre m'indique sept ans que je passerai en pays étranger et dans la douleur ; et si c'est pour l'amour que j'ai à souffrir beaucoup, cette souffrance me semblera douce comme le sucre et agréable. »

57. Je reviendrai de Perse et je vous reverrai ; je serai heureux de te retrouver roi vivant ; je monterai à cheval avec tes cavaliers ; je me réjouirai avec mes compagnons. »

58. *Le jeune Pharman désira sortir de la ville. Il demanda à son père les camarades qu'il voulait [pour compagnons de voyage]. Le roi dit à son fils : « Lumière de mes yeux, ô Pharman, prends ce que tu veux ; je viendrai moi-même avec toi si tu le veux bien. »*

59. [Le temps] arriva pour lui de se rendre dans le Xorasan ; il dit au roi ce qu'il fallait lui donner. Son père apprit qu'il voulait beaucoup de biens, et des cavaliers pour l'accompagner.

60. Le père dit à son fils Pharmani Asman : « Va, ouvre de ta main

mon trésor ; prends et emporte avec toi de l'or, des perles et des pierres précieuses, tant que tu voudras.

61. Des cavaliers, tant que tu voudras, beaucoup de braves athlètes et des cavaliers, des princes et des grands personnages très aimables. Moi-même, si tu veux, je suis à ta disposition.

62. — Il me faut un sage avisé et un savant ; il me faut [un homme ayant les pieds agiles et la langue habile ; il me faut [un homme] lion par le cœur et frère par l'amour ; il me faut [un homme] doux comme le sucre et dur comme le roc.

63. Ce qui est écrit dans le livre de la sagesse, ce que Moïse le sage m'a enseigné, j'emporterai le tout avec moi : ce sera là mon trésor ainsi que pour les compagnons qu'il me faut. •

64. Il trouva un homme sage, avisé et savant, un jeune homme qui s'appelait Fahmi Nadar ; et un homme ayant les pieds agiles et la langue habile, qui s'appelait le jeune Païpar.

65. Il trouva un homme, lion par le cœur et frère par l'amour, [appartenant] à une famille de braves athlètes, et qui s'appelait Chirinar ; un homme doux comme le sucre et dur comme le roc, dont le nom était Apatikar.

66. [Parmi] les commensaux, qui étaient avec lui, il en trouva un qui s'appelait Ditar. Et ce qui était nécessaire pour son voyage, il le disposa et prépara le tout en bon ordre.

67. Il prit des chevaux et des mulets, tant qu'il en voulait ; il [les] chargea de biens et d'or, tant qu'il lui en fallait ; des vêtements royaux ainsi que des armes, il prit le tout et se mit en route.

68. Le roi, avec ses soldats, descendit du trône ; il l'accompagna un jour de route ; il embrassa son fils et revint sur ses pas. Quant à lui, il s'éloigna volontiers de son pays.

69. *Le jeune Pharman arrive en Xorasan et s'arrête dans la ville du roi ; il se déguise en médecin. Le roi l'apprend et le fait mander auprès de lui.*

70. Il fit un voyage long et difficile ; il arriva dans le Xorasan avec ses compagnons ; il entra dans la ville où demeurait le roi ; il se déguisa en médecin.

71. Il dit : « Je suis médecin, habile géomancien ; je puis prévoir le bonheur et le malheur de l'homme ; connaître la destinée des hommes d'après leur étoile, puis révéler leur temps (1).

72. Je trouve le voleur et je fais découvrir l'objet perdu ; j'explique les rêves bons et mauvais des hommes ; je devine [ce qui va se passer] pendant l'année, et le tout se trouve vérifié ; je dis tout ce qui doit arriver et tout ce qui sera. »

73. Beaucoup de personnes de la ville venaient à lui pour connaître leur destinée ; il leur dévoilait les secrets de leurs cœurs ; il leur donnait l'explication de leurs rêves.

74. Ils lui firent la réputation d'être un docteur et un médecin très habile. Le roi le manda pour le faire parler. Le jeune Pharman vint près du roi.

75. Le roi se prosterna devant lui en voyant ce jeune homme incomparable, aux traits empreints de beauté, à l'aspect splendide, et qui était glorieusement orné d'une beauté incomparable.

76. Le grand roi parle et l'interroge. et lui, répond avec sagesse ; tout ce que le roi demande au jeune Pharman, celui-ci l'indique avec intelligence.

77. Il dit : « Je vois bien que tu es d'un sang noble. — Je suis, dit-il, un émigré ; comment me connais-tu ? — De quel pays es-tu et d'où viens-tu ? — D'un pays lointain que tu n'as jamais vu.

78. — Quel autre art connais-tu ? ou quelle chose ? — Je suis cavalier, héros, athlète. — Je veux jouer avec toi sur la place. — Amenez-moi un vaillant athlète. »

(1) La durée de leur vie.

79. *Le lendemain, le roi se rend sur la place. Pharman arrive avec deux de ses compagnons; le roi [lui] donne l'ordre de lutter avec ses soldats et ses satrapes; et il s'émerveille.*

80. Le grand roi se rendit avec ses soldats sur la place, pour jouer à la balle avec nombre de ses grands. Le jeune Pharman y arriva, monté à cheval : il vint sur la place avec ses compagnons.

81. On le vit qui arrivait comme un roi, tout couvert d'armures ; des jeunes hommes forts et victorieux qui l'accompagnaient, l'un était Chirinar (*sic*), l'autre Païpar.

82. Le roi leur donne l'ordre de commencer le jeu et de montrer leur force et leur jeunesse ; le jeune Pharman, à cheval [s'élançant], disperse les cavaliers ; ses compagnons dans le jeu se séparèrent de lui.

83. Le brave jeune homme jouait à cheval et se promenait ; il prenait la balle et se pavanait sur le cheval blanc, de telle sorte que tous les cavaliers ne pouvaient l'atteindre ; il revenait en jouant et pénétrait parmi les soldats.

84. [Ayant] des vêtements royaux et des cheveux blonds, une figure lumineuse comme le soleil, une taille élégante et une haute stature, il jouait comme un roi ou comme un grand sultan.

85. Il donne au jeune Païpar l'ordre de jouer et de l'accompagner à cheval sur la place ; « il ne me convient pas, dit celui-ci, de jouer à cheval ; ce sont mes pieds qui sont agiles et rapides. »

86. Il pénétrait à pied parmi les joueurs ; il jouait avec ses pieds rapides et son esprit avisé ; il prenait la balle et s'élançait comme un oiseau ; il la lançait avec les pieds au milieu des chevaux.

87. Le roi voyant cette habileté fait venir près de lui le jeune Pharman et ses compagnons ; il leur donna des vêtements royaux et ordonna de jouer le lendemain sur la place.

88. *Il arrive pour la deuxième fois sur la place et il vainc le brave*

athlète hindou Polat. Le roi le félicite et le loue devant les habitants de la ville pour sa beauté. La fille du roi l'apprend et désire voir Pharman de ses propres yeux.

89. Le lendemain le roi sort et mande les soldats et les braves jeunes gens ; il les fait se ranger tous sur la place pour que le jeune Pharman vienne jouer [avec eux]

90. Le jeune Pharman change de vêtements ; il se revêt d'habits bigarrés et devient pareil à une rose ; il monte sur un cheval rouge, pareil à un [être] de feu ; de même, les compagnons qui sont avec lui.

91. Il vient sur la place devant le roi ; le grand roi désirait la gloire et l'honneur ; tous ceux qui le voyaient arriver avec ses compagnons disaient en eux-mêmes : Ce ne sont pas des êtres nés de la terre.

92. On fait résonner des chants et des airs, les tambours battent, tandis que le jeu commence. Quand les chevaux s'assemblent pour jouer, un grand fracas se fait entendre et un bruit énorme.

93. Le roi l'ayant invité à venir près de lui et à jouer de son propre gré avec les braves, ils jouaient avec l'épée, le boulet et le poignard (candjar), ou avec la flèche rapide et la massue.

94. Le jeune Pharman dit au roi : « Je veux, moi aussi, jouer avec qui que ce soit, avec le boulet, l'épée, la flèche et quoi que ce soit, et toutes les sortes de jeux qui existent dans les combats. »

95. Le grand roi donne l'ordre au brave athlète, au grand chef des soldats et des braves, d'avancer et de jouer avec Pharman. [Et celui-là] s'appelait Polat, en langue hindoue (1).

96. Il s'avance, habillé et à cheval ; il est grand et puissant de sa personne ; c'est un géant victorieux ; le jeune Pharman le voit et

(1) Aux autres noms persans, déjà indiqués, nous signalerons une observation qu'a bien voulu nous communiquer M. René Basset (lettre particulière du 19 novembre 1906) : « Le nom de l'athlète Polat l'hindou est le persan Poulad, *acier*. Certains personnages de contes modernes portent le nom de « Âme d'acier ».

seretourne ; il descend de cheval, se revêt de son armure et va contre lui.

97. Le roi s'avance et intervient ; il ne leur laisse pas se donner le coup de mort ; il leur donne l'ordre de descendre de cheval, d'ôter l'armure de combat et de s'arrêter.

98. Il dit : « Luttez fraternellement l'un avec l'autre ; je veux voir aujourd'hui qui est le plus brave de vous deux ; aujourd'hui est pour vous deux le jour de la bravoure ; il n'est pas nécessaire aujourd'hui que vous fassiez des manières. »

99. Polat dit à Pharman : « Ecoute-moi un peu. » Pharman lui dit : « Parle. — Ton bel aspect m'empêche [de te combattre]. — N'aie pas de pitié ; vaincs-moi. »

100. Il dit : « Tu es un émigré ; tu es de pays étranger. — Efforce-toi de ne pas être vaincu par un enfant. — Par ta vie ou par ta jeunesse, ta langue est un bourreau. — Ma langue n'est que la servante de mon cœur.

101. — Tu veux bien, dit-il, verser ton sang. — C'est loyal pour toi de vaincre qui que ce soit. — Il est honteux pour moi de vaincre un insensé. — Ma force a rendu mon front invincible.

102. — Avance donc, puisqu'il faut bien jouer. — Mon cœur y consent joyeusement. — Il me faut jouer avec toi cordialement. — Il vaut mieux que tu joues de bon cœur. »

103. Il se prirent à la taille l'un l'autre ; ils se mirent à jouer ensemble et à lutter. Le rival de Pharman était savant dans l'art de la lutte. Il connaissait toutes sortes de ruses.

104. Les compagnons de Pharman viennent tous près d'eux ; ils voient que [le géant] ne vainc pas le jeune Pharman. [Ils craignent] qu'il ne le tue par fourberie et que le géant cruel ne fasse le malheur du jeune homme.

105. Ils craignent dans leur esprit et prévoient des malheurs. — « C'est là un tout jeune homme de vingt ans. La vie nous deviendrait amère, si nous partions sans toi ; lorsque le roi nous demandera de [tes] nouvelles, quelle réponse donnerons-nous ? »

106. Tous les cavaliers qui se trouvaient sur la place plaignaient le jeune homme qui marchait au-devant d'une défaite ; beaucoup soupiraient et avaient les entrailles remuées [en pensant] que, si le géant était victorieux, il le frapperait au cœur d'un coup de candjar.

107. Le jeune Païpar dit à Pharman : « Tu ne sais pas lutter avec un rival ; soulève-le, pour que ses pieds se lèvent de terre, et pour qu'il ne puisse pas remporter la victoire sur toi. »

108. Le jeune Pharman, entendant son camarade parler ainsi, soulève l'athlète avec les bras ; et le tenant en l'air, il fait le tour de la place ; puis il le jette par terre, en le maintenant toujours fortement.

109. Alors Polat l'Hindou dit : « De quel pays vient il, ce jeune homme ? » On lui dit : « Ce brave vient d'Assyrie. Il a [fait] tomber beaucoup de braves dans le Xorasan. »

110. Il [le] lâcha et [lui] dit : « Relève-toi, brave ; je sais que ton cœur désire me vaincre ; ton cœur a soif de sang de bête fauve ; ou bien c'est à moi qu'il convient de verser son sang. »

111. Le grand roi lui donna des robes d'honneur ; il le fit revêtir d'habits chamarrés d'or ; il lui donna de l'arak, du vin et du sorbet et [lui] dit : « Ne joue plus, je t'en supplie ; mille grâces ! »

112. Il revint à la ville avec le roi ; la renommée de sa bravoure se répandit dans le pays. [On vantait] son image et son aspect et sa beauté. On se le racontait et on s'émerveillait.

113. Cela parvint aux oreilles de la fille du roi ; elle voulut le voir de ses propres yeux. Sans l'avoir aperçu, elle brûlait d'amour pour lui ; elle cherchait un moyen de le voir.

114. *La fille du roi ayant vu le jeune Pharman s'amourache de lui ; elle écrit une lettre à Pharman [l'invitant à] venir auprès d'elle, pour qu'ils vivent ensemble , car elle l'aimait beaucoup.*

115. La fille du roi, désirant [le] voir, donna l'ordre aux jeunes gens d'aller [le] guetter. « Lorsque le jeune Pharman sera sorti, venez vite m'en informer, je veux [le] voir. »

116. Le jeune Pharman parut avec ses compagnons. Ils le virent et avisèrent [la fille du roi] qu'il venait de monter à cheval. Elle s'assit sur les degrés devant lesquels il devait passer. Elle avait en face d'elle de nombreux visages.

117. Elle vit le jeune Pharman, resplendissant de gloire, incomparable de beauté, ayant un visage très beau. Il était monté sur un cheval blanc et ses compagnons étaient avec lui. Il avait un aspect lumineux, pareil au soleil.

118. Elle dit : « Qui est ce jeune homme, ou de quel pays, qui a pris mon âme et l'emporte avec lui ? Mais mon cœur ne le craint pas et lui dit de s'arrêter ; mes yeux désirent vivement le voir.

119. Mon âme est toute disposée à aller avec lui ; ma chair brûle dans du feu et se réduit en cendre ; mon cœur, à cause de son amour, nage dans la mer de sang dont il est rempli et qui tombe de mes yeux.

120. A celui qui m'indiquera un remède ou un moyen, je serai sa servante, s'il accepte ; pour qu'il me ramène mon âme qui m'a quittée, et que le soleil se lève sur mon cœur rempli de sang. »

121. Elle prend un papier et écrit, car elle sait écrire, et elle l'envoie au jeune Pharman [en lui disant] : « Qui t'a donné ce pouvoir et cette permission, que ta vue seule, sans ta présence, puisse m'arracher l'âme ?

122. Si cela m'arrive, à moi, fille de roi, à d'autres cœurs [qui sait] que [de peines] il a causées ! Le monde entier, à cause de ton amour, brûle au feu ; ton cœur est sans merci ; il n'a nulle pitié.

123. Je t'ai vu passer avec tes compagnons ; tu as emporté avec toi la lumière de mes yeux. J'ai eu toutes les peines du monde pour te faire parvenir de mes nouvelles, pour te dire dans quel état je suis à cause de ton amour.

124. Dieu t'a donné un visage de diamant, par lequel tu as amené

la nuit sur bien des cœurs. J'ai appris de beaucoup de personnes [que tu es le seul] remède des âmes dans l'agonie. Reçois cette nouvelle de moi, ta servante.

125. Moi, fille du roi, qui t'ai écrit cela, moi dont le jeune Pharman est l'âme de mon âme, je te prie, mille grâces ! ne me livre pas au chagrin ; viens près de moi ; ou permets-moi d'aller à toi. »

126. Elle trouve un serviteur intelligent et sage ; elle flatte le serviteur et dit : « Mon [serviteur] vaillant et savant, porte cette lettre à Pharman et apporte-moi la réponse ; je n'ai plus d'âme, je suis arrivée aux portes de la mort. »

127. *Pharman lit la lettre de la jeune fille et écrit à la fille du roi la réponse que voici :*

128. « Tu veux me faire paraître coupable sans que je t'aie vue. Car mes yeux ne t'ont jamais aperçue et mon cœur n'a jamais pensé à toi. Je n'y ai même pas songé dans mes rêves. J'ignore cela et n'ai jamais eu cette intention.

129. Je n'ai pas commis la faute que tu me reproches. J'y consens volontiers ; mon cœur le désire ; mes yeux m'ont regardé d'après ton cœur, et m'ont volé ma vue malgré moi (1).

130. Je sais que tu es très belle et très jolie, d'une beauté et d'une grâce imposantes, pareille à un diamant incomparable, à une pierre lumineuse ; il n'existe pas dans d'autres pays une belle comme toi.

131. Ta renommée est tellement répandue sur la terre, que j'en ai entendu parler ; mais je ne t'ai jamais vue et je ne te connais pas. Moi aussi, je l'ai désiré de tout mon cœur : dès que tu m'as vu, je t'ai vue aussi.

132. Si l'on pouvait faire en sorte que ton amour réponde (2) à

(1) Texte obscur, mal conservé dans le manuscrit.

(2) Persan : *Sâzgâr* ; mot à mot : que ton amour soit *adapté* à mon cœur.

mon cœur, mon cœur en serait heureux et mon âme le désire, puisque tu veux me voir et être vue de moi.

133. Mais moi, par crainte du grand roi, je ne veux pas que le vœu de mon cœur se réalise. Si tu veux le secret de mon cœur, tu veux donc faire verser mon sang par le roi ?

134. Je t'en supplie mille fois, je suis un émigré, je viens de pays étranger, de très loin ; j'ai aimé avec un cœur d'enfant : ne m'entraîne pas ; je ne suis pas encore un homme formé.

135. Si, avec l'amour du cœur, tu viens me voir, tu me feras bientôt perdre la vie ; c'est pour toi grand dommage, faute et péché, d'accomplir seulement la volonté de ton cœur.

136. Chaque fois que tu mangeras du sucre dans ta vie, n'oublie pas que tu causes de la peine à beaucoup de gens ; tu prends soin de ton cœur et tu fais souffrir le mien, tu veux du mal aux autres pour l'amour de toi-même.

137. Si ce que je te dis convient à ton cœur [fais-le] ; ou bien n'y consens pas, si c'est impossible. Je sais que tu n'es pas savante ; ton esprit est celui d'une femme ; il est enivré et fou, par l'envie de paraître.

138. Si tu as de l'amour pour moi, viens près de moi ; sinon, mon cœur n'est pas disposé à aller près de toi ; si tu veux venir près de moi et si tu m'aimes, viens près de moi de telle façon que personne au monde ne l'apprenne.

139. Moi, le jeune Pharman, j'ai écrit cette réponse et je l'ai envoyée à toi, ô Chahichapnourin ; ta venue près de moi est une joie pour mon cœur ; mais il y a pour moi beaucoup [de raisons d'avoir] peur ; c'est pour cela que [mon cœur] craint. »

140. *La fille du roi, Chahichapnourin, se déguisa et vint pendant la nuit, en secret, près de Pharman ; elle apporta beaucoup de biens, des vêtements royaux et des mets de toutes sortes.*

141. Quand elle eut appris la réponse du jeune Pharman, elle se réjouit et dit : « C'est une bonne nouvelle qui m'arrive : voici que le désir de mon cœur se réalise ; je vais aller près de celui qui est le remède de mon âme. »

142. Elle prépara des mets doux et variés, elle les sucra ainsi que pour des rois : elle prit avec elle quelques-unes de ses compagnes éprouvées, belles de visage et sages d'esprit.

143. Elle prit avec elle de l'or et des pierres précieuses, des perles lumineuses et d'un très grand prix ; elle prit avec elle des vêtements royaux et se rendit, au milieu de la nuit, au près de Pharman.

144. Elle précédait toutes ses compagnes, déguisée en jeune homme, pour que personne ne le sût. Elle arriva devant la porte du jeune homme et frappa adroitement. Elle voulait savoir qui était auprès de lui.

145. Le jeune Païpar s'écrie : « Qui est là ? » Elle dit : « Le grand roi désire voir Pharman. » Il dit : « En pleine nuit, comme nous sommes, les jeunes gens dorment. — Réveille les jeunes gens, dit-elle, c'est absolument nécessaire. »

146. Il va réveiller le jeune homme et lui dit : « Lève-toi ; le roi a envoyé [quelqu'un] te chercher ». [Pharman] dit : « Qui est à la porte ? demande-lui un peu ; ou bien, que me veut-il ? apprends la raison [de sa visite]. »

147. Le jeune homme se rend à la porte et pose la question ; elle entre de ses pieds agiles ; elle va près du jeune Pharman et lui dit : « Viens près du roi ; il demande à te voir. »

148. Pharman se leva et la regarda. Il lui vit une figure sans pareille. Elle rayonnait comme la lune et le soleil. « Au milieu de la nuit [se dit-il], le soleil se lève sûrement. »

149. Il dit : « Voyez cette générosité, cette grâce, cette politesse (1) ; au milieu de la nuit s'est levée la majesté (2). J'étais

(1) Texte : *desêq qaram iev louthv ou hadad* (= adab, politesse, éducation).

(2) Mot arabe : *haibat*.

plongé, sans soupçon, dans un profond sommeil ; subitement, elle m'a surpris (1). Elle me parla de ses lèvres belles et douces »

150. Elle dit : « Pour toi, à cause du grand amour que j'ai pour toi, je suis venue près de toi, pour rassasier le désir [que j'ai] de te voir ; ne sépare plus mon âme de ton âme ; mes yeux sans toi n'ont plus de lumière. »

151. On apporta devant le jeune homme tout ce qu'on avait préparé. Il vit de belles choses, qu'il n'avait jamais vues ; des mets savoureux et parfumés, beaux de couleur et sucrés au goût.

152. Elle apporta des pierres précieuses, des diamants lumineux, de belles perles et des vêtements resplendissants ; des vêtements royaux, ornés de perles, parés d'or, de peintures et de dessins (2).

153. Elle habilla de ses mains le jeune Pharman ; tous deux cordialement s'assirent l'un près de l'autre ; ils mangèrent ensemble es sucreries délicieuses. Puis ils s'adressent l'un à l'autre de douces paroles.

154. Le jeune Pharman dit : « Tu es plus douce que le sucre ; tu as été le ghâhr (3) en t'approchant de moi. Si tu es seule à connaître ta venue près de moi, sois mille fois la bien venue ; tu es mon âme. »

155. Elle dit : « Réjouis-toi. Que craint ton cœur ? que quelqu'un nous entende ? C'est là un rêve que tu forges. Cette unique minute où mes yeux te voient, toute ma vie me la vaut pas.

156. Sois joyeux en ce moment où je suis près de toi, pour [faire plaisir à mon] cœur, puisque je t'aime. Aujourd'hui est pour moi [un jour] d'allégresse ; et je fais liesse (4), puisqu'aujourd'hui je parle à l'âme de mon âme. »

(1) Texte : *békouman taykhap*.

(2) Mots persans dans le texte arménien : *naqsh iev nigar*. Le mot persan *naqsh* a donné l'arménien *naghache*, peintre. Ce fut le surnom d'un célèbre enlumineur de manuscrits au xv^e siècle, Mgrditch Naghache ; cf. A. Tchobanian, *Les trouvères arméniens*, Paris, 1906, p. 149.

(3) *Ghâhr*, mot persan signifiant une plante odoriférante que l'on brûle dans l'encens. Cf. J. A. Vullers, *Lexicon persico latinum...* t. II, s. v. *ghar*.

(4) Texte : *iev chadig arnem*. Le pehlevi *châdik* = le persan *châdi*, la joie. La pré-

157. Ils passèrent avec joie toute la nuit, jusqu'à ce que parût le matin. [Pharman] sortit pour voir s'il y avait quelqu'un de réveillé. Il pria la jeune fille de rentrer chez elle avant qu'il fit jour.

158. Elle dit : « Je ne suis pas encore rassasiée de ton amour ; quand pourrai-je encore réussir à te voir ? » Il dit : « Prépare-toi [à partir], au nom de ta vie ; je redoute ton père ; mon chemin est terrible. »

159. Elle rentra secrètement chez elle pour que personne ne le sût. Elle patienta un jour et contint son cœur ; elle tomba encore dans les soucis et une grande inquiétude. Comment trouver un moyen pour aller encore le voir ?

(A suivre.)

F. MACLER.

CONTES ET LÉGENDES ARABES (1)

DCCXXI

LES SCRUPULES



N raconte que, dans un de ses voyages, El H'adjdjadj s'arrêta près d'une source entre la Mekke et Médine et demanda son déjeuner. Il vit un Arabe et l'invita à manger avec lui. L'autre refusa en disant : « Un meilleur que toi m'a invité et j'ai accepté. — Qui est-il ? — C'est Dieu très haut qui m'a invité à jeûner et je jeûne. — Par cette chaude journée ? — Oui, je jeûne pour une journée qui sera plus terrible. — Romps le jeûne : tu le reprendras demain — Si tu me garantis que je vivrai jusqu'à demain, je le ferai. — Cela

seuce de ce mot peblevi dans notre texte arménien fait supposer un original assez ancien du texte de Pharmani Asman qui aurait servi de prototype à la version arménienne actuelle. La même expression se trouve déjà au couplet 31 sous la forme *tev arnel chadi*.

(1) Suite, voir t. XXI, p. 389.

n'est pas en mon pouvoir. — Comment échangerais-je pour ce monde celui sur lequel tu n'as pas de pouvoir (1) ? »

DCCXXII

SINGULIÈRE PRÉCAUTION

Un individu trouva sa mère avec un homme : il la tua. On lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas tué l'homme et épargné la mère ? — J'aurais été obligé de tuer un homme tous les jours, » répondit-il (2).

DCCXXIII

LES TROIS SOTS

Aziz eddin ben El Kemili rapporte d'après le cheikh sincère Bedr eddin Abou Ali El Irâqi, le prédicateur, qu'il lui raconta ceci en l'an 882 dans l'illustre medersah : Trois maîtres d'école étaient assis sur le pont de Baghdad, lorsque passa une barque où était un marchand qui les salua. Chacun prétendit que le salut s'adressait à lui. Ils en vinrent à se disputer, puis ils résolurent d'un commun accord de partir derrière lui pour lui demander qui il avait salué. Ils louèrent une barque et le cherchèrent jusqu'à la nuit. Lorsque le vent tomba, il entra dans une des îles pour y passer la nuit. Ils le rejoignirent et lui demandèrent qui il avait salué. Ce marchand était un homme d'esprit agréable et généreux de manières : Vous passerez la nuit chez moi, leur dit-il, et demain, je vous en informerai. Puis il fit venir de la nourriture et ils mangèrent. Quand ils eurent fini, ils se mirent à causer. Le marchand leur dit : Que chacun de vous raconte la chose la plus étonnante qui lui est arrivée.

Le premier commença : « Je suis maître d'école ; j'apprends la littérature aux enfants et je les pousse. Un jour, je les congédiai. L'un d'eux alla à la porte de l'école, la boucha, et la couvrit d'un enduit qui l'égalisait avec le mur. Le samedi, je ne trouvai plus l'école : les enfants étaient debout. Je les interrogeai là-dessus : le plus âgé me dit : Maître, elle est irritée contre toi parce que tu nous frappes, elle est partie à ses affaires. Je sortis pour la chercher ; je vis un homme et lui demandai : As-tu vu une école ? Elle est devant toi, me dit-il. Je partis et j'en interrogeai un autre qui me répondit comme le premier jusqu'à ce que je sortis de la ville. Tous ceux que j'interrogeais me disaient : Elle est devant toi. La nuit venue,

(1) Abou Midian el Fasi, *Medjmou' ez h zharf*, man. de la Bibliothèque nationale d'Alger, n° 1881, f° 113.

(2) Abou Midian el Fasi, *Medjmou' ez h zharf*, f° 118.

j'arrivai à un village et je demandai à un vieillard qui me dit : Viens avec moi. J'entrai dans sa maison et je l'entendis dire à sa femme : Trais-moi, car il n'y a qu'un peu de lait. Il sortit un vase où il y avait du lait ; j'en bus et je fus pris de regrets, car mon temps s'était passé sans que j'eusse tiré de semblable lait. Le lendemain, je le questionnai sur l'école ; il me répondit : Elle dit qu'elle a honte de toi, mais que lorsque tu reviendras tu la trouveras à sa place. Je retournai à la ville, j'achetais un vase pour y traire du lait, j'allai à l'école, je la découvris et dis à ma femme : Trais-moi ; elle essaya sans réussir et je songeai à revenir vers cet homme pour qu'il me l'enseignât. »

Le second reprit : « Moi aussi, je suis maître d'école. J'avais appris aux enfants, lorsque l'un d'eux éternuait, à étendre les mains et à dire ensemble : Que Dieu te fasse miséricorde ! Un jour, l'un d'eux vient me trouver et me dit : Maître, il y a dans le puits de l'école des enfants qui lisent comme nous. J'allais à ce puits, j'y regardai et j'y vis des enfants avec leur maître. Furieux de ce qu'il s'était introduit dans mon école, je l'injuriai ; il m'injuria ; je lui fis signe que je le frapperais ; il voulut en faire autant : tout ce que je faisais, il le reproduisait. Alors je me suspendis à la corde du puits et je descendis en disant aux enfants : Tenez l'extrémité et faites-moi descendre doucement. Tandis que j'étais ainsi, j'éternuai et je louai Dieu : ils lâchèrent la corde, étendirent leurs mains et dirent ensemble : Que Dieu te fasse miséricorde ! Je tombai au fonds du puits, je n'y trouvai ni maître ni enfants et je ne sus où ils étaient allés(1). »

« Moi aussi, dit le troisième, je suis maître d'école et j'ai une femme libre dans ses propos et que je crains. Elle a des poules dont elle recueille les œufs qu'elle garde par devers elle et ne laisse personne en prendre. Un jour qu'elle sortit pour quelque affaire, je pris deux œufs pour les manger. Elle entra tandis que j'étais près de la porte ; j'eus peur d'elle, et je mis les œufs dans chaque joue. Elle vit qu'elles étaient gonflées et me dit : Qu'est-ce que tu as ? Je m'agitai et je tombai par terre. Ma femme demanda à un médecin d'examiner mon état. Il déclara qu'une incision était nécessaire. Fais-la, dit ma femme. Il prit un rasoir, me fendit les joues et fit sortir les deux œufs(2). — Tu ne disais rien,

(1) Ce trait se trouve dans l'histoire de Ali ez Zebeq. Le Qaire, 1297 hég., in 8, p. 32-33.

(2) Comme le précédent, ce trait existe aussi dans l'histoire de Ali ez Zebeq, p. 32.

demanda le marchand ; tu ne parlais pas ? — Assurément. — Alors le salut est pour toi (1). »

DCCXXIV

LE DESTIN INÉVITABLE

On raconte que des astrologues prédirent à un roi qu'il mourrait à telle heure, tel jour, tel mois, telle année, de la piqure d'un scorpion. Un peu avant le moment fixé, il se dépouilla de ses vêtements, sauf de ceux qui couvraient sa nudité, monta un cheval après l'avoir lavé, nettoyé et avoir dénoué sa crinière, et pénétra avec lui dans la mer, par crainte de ce qu'on lui avait annoncé. Alors le cheval éternua, un scorpion sortit de ses naseaux et piqua le roi qui mourut sur-le-champ (2).

RENÉ BASSET.



LES PLUS JOLIES CHANSONS DES PAYS SCANDINAVES

XII

LE JEUNE HERMOD

Chanson norvégienne (M. B. Landstad. NF. N° II).

« Bonsoir, eh ! la mère géante,
Qui tisonn' là avec ton nez !
Si tard la veille de Noël
Ne veux-tu chez toi m'héberger ! »
Le jeune Hermod
Si bien sait aller en skies !

« Chez moi je veux bien t'héberger,
Mais ta fourrur' je frai griller,
Si tard la veille de Noël :
De quelle fille es-tu donc né ? »

(1) Abou Midian el Fasi, *Medjmou' ez h zharf*, f° 124-125.

(2) El Yaféi, cité par Abou Midian el Fasi, *Medjmou' ez h zharf*, f° 149.

« D'une fille je ne suis né,
Ne faut pas que tu croies cela :
Mais je suis bien le jeun'Hermod
Veux au mont d'meurer avec toi ! »

« Oh ! si tu es le jeun' Hermod,
Qu'au mont veuill' avec moi d'meurer :
Je vais aller sur les autr' fields,
A nos noces veux inviter ! »

La mèr' géante a mis sa cotte,
Fait de dix-huit peaux de bœufs :
Et c'était bien le jeun'Hermod,
S'est senti lors comme un peureux !

D' l'écurie ont sorti l' cheval,
Dix-huit aun'aux genoux comptait :
La mèr' géant' s'est mise en selle,
Ses pieds partout à terr' traînaient.

Et c'était bien le jeun'Hermod,
Il a levé les yeux en haut :
A aperçu les trousseaux d' clefs,
Qui pendaient là, petits et gros.

Il a bien ouvert une porte,
Par la seconde il est entré :
Une vierge belle comm'l'or,
Tout dans un coin il a trouvé.

Et il a pris là autant d'or,
Autant qu'il en a pu trouver :
A bien pris la vierge jolie,
Et puis ses skies il a chaussé.

Si vite ment du haut des fields
Vers la plain' s'est mis à descendre :
A rencontré la mèr' géante
Et aussi dix-huit de ses gendres.

« Ecoute donc, ô jeun'Hermod,
Ce que je veux te demander :
Si tu m'rends la vierge jolie,
Tu pourras bien tout l'or garder ! »

Et c'était bien le jeun'Hermod,
A regardé à l'Orient :
« Voici lever vierg' plus jolie,
Qui va t'consoler sûrement ! »
Le jeune Hermod
Si bien sait aller en skies !

LÉON PINEAU.

PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES

LXVI

UN CRUCIFIX QUI GRANDIT

Près de l'église Saint-Quentin, à Louvain (Brabant), sur la rue de Namur ou d'Héverlé, on voit une petite chapelle dans laquelle on conserve un crucifix en pierre, que l'on a trouvé dans la terre, où l'on disait qu'il était venu naturellement, et longtemps on a cru que le crucifix *grandissait* d'une année à l'autre.

(A. FERRIER. *Description historique et topographique de Louvain*, p. 66, 67, Bruxelles, Hauman, Cattoir et C^{ie}, 1837.)

LXVII

LE DIABLE SE SAUVE PAR LA FENÊTRE DE L'ÉGLISE SAINT-WAUDRU

Le diable s'étant tapi dans le corps d'une femme, l'abandonne à la voix de l'exorciste, mais aux dépens de l'église Saint-Waudru, à Mons, dont il brise en fuyant une des solides fenêtres.

(DE GUYSE. *Hist. pan.*, liv. 2, fol. 16. — DE BOUSSU, p. 256.)

LXVIII

LE DIABLE QUI PLACE UNE CROIX SUR UNE ÉGLISE

Nicolas de Guyse, dans sa *Chronique des Comtes de Hainaut*, assure que le diable arracha la croix prélatiale de Buisseret (1) et en décora le coq du clocher des Béguines, à Mons. (F. PARIDAENS. *Mons sous les rapports hist., statistiques, etc.*, p. 104.)

ALFRED HAROU.

(1) Devenu archevêque de Cambrai.

GARGANTUA DANS LES TRADITIONS POPULAIRES

XVIII

L'ECUELLE DE GARGANTUA A GAHARD



GARGANTUA lors de son passage par Gahard la portait dans son gousset ; il la tira pour prendre de l'eau et boire à la fontaine de Puy-Chausson, et après s'être désaltéré, il l'offrit aux habitants de Gahard en témoignage de reconnaissance pour le bon accueil qu'ils lui avaient fait.

Ce monolithe en granit a 2 m. 20 de longueur, 2 m. de largeur, 0 m. 75 de profondeur à l'intérieur, 1 m. 15 de hauteur à l'extérieur avec parois de 20 à 25 centimètres ; la circonférence est de 6 à 7 mètres. Il me fut donné par le Conseil municipal de Gahard suivant délibération du 11 mai 1898, et depuis il est sur la pelouse de mon habitation du Prieuré, à 20 mètres de la façade. Lors du transport de ce bloc, nombre de gens du pays offrirent gratuitement leurs attelages, et l'opération se fit dans les meilleures conditions possibles. Une carte postale éditée par H. Havard, photographe à Saint-Aubin du Cormier, représente l'Ecuelle et le Chêne de la Liberté, contemporain de la première Révolution.

J. PERRUSSEL.

XIX

GUERGANTUAËL

Ce nom se trouve deux fois dans la *Sentinelle du Peuple*, de Volney : C'est un brave garçon que le général : il tient excellente table, mais il veut trop primer : et tout le monde connaît son enture sur les Guergantuël (N° II, 20 novembre 1788). Les deux chefs allèrent à la commission, *César-Guergantuël* marchant devant, *Crocodities Achitopel* marchant par derrière (N° III, 5 décembre 1788). (LÉON SÉCHÉ, *Volney*, Paris, 1899, in-12, p. 128, réimpression de ce célèbre pamphlet.)

Guergantuël se compose vraisemblablement du mot *Guergantua*, auquel on aura ajouté *ël*, pour donner à ce nom une tournure bre-

tonne. Des formes voisines de *Guergantua* : *Guergintua* et *Guergintua* ont été relevées dans l'arrondissement de Falaise (Paul Sébillot, *Gargantua*, p. 151) dans la première moitié du siècle dernier. *Guergantua* était peut-être usité dans le Bas-Maine, pays natal de Volney, qui était né à Craon.

PAUL SÉBILLOT.

LES STATUES ET LES CORPS QU'ON NE PEUT DÉPLACER (1)

XIV

NOTRE-DAME DE BOURISP

« Notre-Dame de Bourisp, à Vieille-Aure, est née de la légende d'un bœuf découvrant et adorant une statue de Madone qui, transférée dans plusieurs endroits, revient toujours, miraculeusement, au lieu où elle fut déterrée et force ainsi le peuple à lui construire, là où elle le veut, une église. Cette statue daterait du XII^e siècle (2). »

XV

NOTRE-DAME DE MÉDONA

« Notre Dame de Médona, à trois kilomètres au sud de Bagnères-de-Bigorre, en face du hameau d'Asté, dut sa vogue, désormais périmée, à deux légendes.

« La première rappelle en partie la légende de Notre-Dame de Bourisp; le bœuf n'y est pas, mais la statue, revenant d'elle-même dans le sanctuaire d'où elle fut enlevée, s'y trouve. En effet, les habitants de Bagnères-de-Bigorre s'en emparèrent, en 1562, et l'attachèrent sur un chariot pour l'emmener dans leur ville; mais, arrivée au petit pont du Martinet, elle rompit ses liens et fendit l'air pour retourner dans son église (3). »

RENÉ BASSET.

(1) Suite. Voir t. XXI, p. 166

(2) Huysmans. *Les foules de Lourdes*, Paris, 1906, in-18 jés., p. 12.

(3) Huysmans. *Les foules de Lourdes*, p. 13.

CONTES ET LÉGENDES DE LA GRÈCE ANCIENNE (1)

LII

ORIGINE DE LA FLÛTE

Au temps d'Olympos de Piérie, un roseau desséché se brisa, en forme de tube creux. Le vent, soufflant à travers ce tube, produisit un son mélodieux. Le berger l'ayant entendu en fut charmé : il le coupa et produisit lui-même un son agréable et ravissant. Il tailla de la même façon d'autres roseaux qui produisirent des sons pareils à ceux du premier, les assembla, en forma une flûte à cinq tuyaux et fut imité par les autres bergers. L'usage de la flûte, devenu en honneur dans les campagnes, finit par figurer parmi les divertissements des villes (2).

RENÉ BASSET.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

CXLV

LA SAINT-ÉLOI A WAVRIN (Nord)



UNE coutume des plus curieuses, la bénédiction des chevaux le jour de la Saint-Eloi, existe encore à Wavrin, gros village situé à 14 kilomètres de la ville de Lille. Le 1^{er} décembre de chaque année, de grand matin, une activité fiévreuse se manifeste chez tous les cultivateurs ; les chevaux sont vigoureusement bouchonnés et étrillés ; leurs sabots, nettoyés à fond, sont soigneusement graissés ou cirés, et brillent avec un éclat inaccoutumé. Les crinières sont tressées comme un jour de concours hippique, et ornées de rubans multicolores qui flottent joyeusement sur l'encolure ; des fleurs et des rubans garnissent

(1) Suite. Voir t. XXI, p. 225.

(2) Fragment de l'*Hagiopolite* ap. Vincent, *Notice sur trois manuscrits grecs relatifs à la musique. Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. XVI, 2^e partie, Paris, I. R., 1847, in-4, p. 262-264.

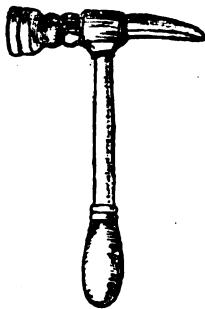
gaieinent la bride qui, elle aussi, a reçu un sérieux coup de brosse; les queues des chevaux, peignées avec soin et garnies de tresses de paille, ont une vague apparence de chignons de femmes.

Le cultivateur lui même a procédé à une toilette soignée : il a mis « ses habits des dimanches ». L'un a sorti une *roulière* bleue toute neuve dont les plis cassants tombent rigides autour de ses jambes ; l'autre a soigneusement brossé sa veste ou sa *bayette* des grands jours, qu'il endosse avec une infinie précaution. Une touffe de rubans ou une fleur, naturelle ou en papier, complète sa rustique toilette.

Après ingurgitation d'un bon *gloria* et d'un dernier petit verre, l'heure de monter à cheval est venue. Il est huit heures et les camarades doivent être déjà prêts. Chacun va alors chez son voisin, dont la femme a préparé huit jours à l'avance de nombreuses friandises, notamment d'innombrables gaufres sèches, à la mine appétissante. Après un cordial bonjour et le souhait que le grand saint soit favorable à la maisonnée et à ses cultures, le cultivateur continue son chemin jusqu'à la prochaine ferme. En route, d'autres cavaliers sont venus se joindre aux premiers, et plus les groupes approchent du centre du village, plus ils grossissent. C'est une imposante cavalcade, à l'aspect des plus pittoresques, qui débouche sur la place de l'Eglise.

La face illuminée, le verbe haut, tous les disciples de saint Eloi, déjà mis en gaieté par force *tournées*, heureusement tempérées par d'aussi nombreuses gaufres, donnent à la place de l'Eglise une animation inaccoutumée. Tous les gens du village ont quitté précipitamment leur ouvrage pour venir assister à la bénédiction que va donner M. le curé.

A neuf heures moins le quart, celui-ci paraît sous le péristyle, revêtu de la chape et du surplis, escorté des clercs et précédé du suisse en grande tenue, la hallebarde au poing. Le curé tient en main le *marteau de saint Eloi*. Ce marteau est de petite dimension : de forme un peu particulière, il est très léger de poids ; le manche est argenté et la tête dorée. L'extrémité de cette tête, absolument ronde, présente une petite excavation recouverte d'une vitre destinée à protéger une partie infinitésimale du vêtement de saint Eloi.



Pendant ce temps, les cultivateurs, dont le nombre s'est encore accru, se sont rangés sur la place, face à l'église. Le suisse s'ap-

proche et fait signe que la cérémonie va commencer. Le silence le plus profond s'établit comme par enchantement, parmi la foule qui s'est approchée et qui entoure les cavaliers.

Le prêtre, qui s'était avancé jusqu'à l'extrémité du péristyle de l'église, descend les quelques marches du perron. Alors le suisse fait approcher le premier cavalier. Le marteau de saint Eloi, qui doit guérir le cheval du mal dont il peut être atteint ou qui doit, si l'animal est bien portant, le mettre à l'abri de toute contagion pour un an, touche la tête du cheval au milieu du front, tandis qu'une image pieuse rappelant la légende de saint Eloi est remise au cavalier qui baise en même temps le marteau.

Le même cérémonial se répète ainsi pour les soixante-dix ou quatre-vingts cultivateurs qui se trouvent là, escomptant le souverain pouvoir du grand saint. Puis la messe, la grand'messe ce jour-là, commence. Elle a lieu dans la chapelle, toute illuminée, qui est spécialement consacrée à saint Eloi.

Cependant les cultivateurs sont rentrés chez eux au galop, et ont mis le cheval à l'écurie. Un bon picotin lui est donné, car c'est son jour de fête aussi. Les cavaliers se réunissent ensuite dans les cabarets voisins et vont y attendre l'heure du dîner. Selon la coutume des Flandres, on ne se met à table que vers deux heures de l'après-midi. Les patrons fermiers ont invité à leur table surchargée de bouteilles poudreuses leurs valets et leurs voisins moins fortunés. Alors commence un véritable festin qui va se prolonger très tard dans la soirée, parfois même jusqu'au matin, par des *beuveries* et d'interminables chansons.

Saint Eloi n'est pas seulement renommé, à Wavrin, pour protéger les chevaux contre les maladies ; il est également invoqué pour guérir le *carreau*, maladie très commune chez les enfants — parfois même chez les grandes personnes — et que peu de mamans ignorent, malheureusement.

De plusieurs lieues à la ronde, les mères de famille dont l'enfant est atteint de cette douloureuse affection viennent à Wavrin implorer saint Eloi. Un petit pain et un morceau de sucre sont bénits au début d'une neuvaine que l'enfant doit suivre rigoureusement. Les habitants du village prétendent que le sucre et le pain absorbés par le petit malade pendant ce laps de temps le guérissent infailliblement.

(Communication de M. A. C...)

Une cérémonie analogue à la bénédiction des chevaux de Wavrin se pratiquait vraisemblablement à Saint-Pol au temps jadis, car il

est resté, parmi le peuple Saint-Polois, une comparaison populaire : *froed comme el martiau saint' Louè*, dont l'existence ne peut guère s'expliquer d'une autre façon. Les vieillards racontent encore ceci : Il passait dans les campagnes, de temps à autre, autrefois et même encore dans les premières années du XIX^e siècle, une sorte de pèlerin qui donnait à baiser un marteau dans lequel était renfermée une relique qu'il disait être de saint Eloi. Cette relique était visible sous un verre qui recouvrait la tête du marteau. Pour éviter à la ferme les maladies des chevaux, le pèlerin, moyennant une aumône, faisait baser la relique, dont le contact produisait aux lèvres une impression de froid. D'où le dicton cité plus haut.

ED. EDMONT.

CXLVI

LES EX-VOTO

Les *ex-voto* offerts aux saints sont généralement de cire, de fer, de plomb, d'étain ou de métal précieux, argent, vermeil ou or. Ils représentent ordinairement la partie du corps malade dont on a obtenu la guérison par l'intercession du saint. Lorsque cette partie du corps ne peut se représenter, soit parce qu'il s'agit d'un organe interne et difficile à reproduire, soit pour toute autre raison, on offre un *ex voto* en forme de cœur. Ceci est la règle générale, qui comporte nécessairement des exceptions.

A la chapelle de saint Oremus (1) à Herstal (Liège), qu'on allait (2) invoquer pour toutes les maladies du ventre, on apercevait d'assez singuliers *ex voto*, des *bandes* de « *botrouille* » (nombril), c'est-à-dire des bandes qui servent à maintenir le nombril des petits enfants, d'autres *bandes*, à l'usage des dames, des ventres, etc., etc.

Les *ex-voto* de cette chapelle ont suivi pour la plupart le pèlerinage à l'église paroissiale de Herstal.

Sur le littoral belge, on trouve des *ex-voto* représentant des petits navires. Ces *ex-voto* ont été offerts par des pêcheurs, échappés à un péril de mer.

A Saint-Gilles, sur une des hauteurs avoisinant Liège, on va invoquer *saint Gilles* pour les convulsions des enfants, l'épilepsie et diverses maladies de l'enfance. Pendant la neuvaine qui suit la fête du saint (1^{er} septembre), les *tramways* se rendant à Saint Gilles

(1) Lisez *saint Trasme* que le peuple traduit par *saint Oremus*.

(2) Le pèlerinage à la chapelle est aujourd'hui abandonné, il s'est transporté en l'église paroissiale de Herstal.

sont encombrés de mères conduisant leurs mioches à l'oratoire de *Saint Gilles l'éwaré* (1) (Saint Gilles l'effrayé).

Parmi les *ex-voto* que j'ai pu relever à Saint-Gilles, figurent des *bonnets*, des *chemises* et des *souliers d'enfants*, des *cœurs* de différents métaux, etc., etc. En faisant ces dons à l'autel de Saint Gilles on joint ordinairement un paquet de bougies.

A Montaigu, célèbre pèlerinage de la province de Brabant, on voit des *cœurs*, des *jambes* et des *béquilles*, appendues devant la Madone et abandonnées par les infortunés qui s'en servaient, et nombre d'autres *ex-voto* communs à tous les lieux de pèlerinage.

A Chèvremont, pèlerinage de la banlieue liégeoise, des plaques en marbre bleue sont encastrées dans les murs avoisinant l'image miraculeuse de Notre-Dame de Chèvremont. Ces pierres commémoratives portent des mentions en lettres dorées dans le genre de la suivante :

« *Remerciements à Notre-Dame pour une grâce obtenue.* »

(Suivent les initiales du nom ou le nom de la localité.)

Dans le Brabant, à Crayenhoven (Neder-Over-Heembeek) une ancienne chapelle, élevée à saint Landré, est l'objet de la dévotion populaire, quoique l'autorité diocésaine ait défendu d'y célébrer la messe.

« De nos jours, un grand nombre de pèlerins y viennent encore, presque toujours de grand matin, et il n'est pas rare de voir des jarretières attachées à la porte d'entrée ; de cette manière, disent nos superstitieux paysans, on parvient à *lier la fièvre*. »

(A. WAUTERS. *Histoire des Environs de Bruxelles*, t. II, 399.)

A la chapelle de *saint Maur*, près de Cointe (Liège), nous relevons parmi les *ex-voto* exposés dans le sanctuaire : des *béquilles* (ce saint est particulièrement invoqué par les boiteux et autres infirmes de ce genre), des *cœurs*, des *pieds*, des *jambes*, etc.

La statue de sainte Apolline, en l'église Sainte-Croix, à Liège, est entourée de colliers composés de petits os en forme d'olives et que les enfants portent au cou lorsqu'ils « *font leurs dents* ».

Beaucoup de statues de la Vierge sont entourées de bouquets, offerts en guise d'*ex-voto* (partout). Enfin on offre aussi aux saints des *cœurs vivants*.

« Un usage bizarre qui existe encore à Saint-Gilles (Mulken, près

(1) Ainsi nommé parce que le Saint est représenté avec des yeux énormes, qui lui donnent l'aspect de la terreur.

Tongres, Limbourg), c'est celui d'offrir au saint par l'intermédiaire du curé des cadeaux connus sous la dénomination de *cœurs vivants* (1). Ces dons qui sont faits en vue de la guérison du bétail, en temps épidémique, consistent ordinairement en poulets et autres volailles.

(FRANC DRIESEN. *Recherches historiques sur Tongres et ses environs*, p. 74.)

CXLVII

CIERGE DONNÉ COMME EX-VOTO

Autrefois la *Chrétienté Ivodienne*, comprenant trente-cinq paroisses (2), se dirigeait vers un centre de réunion, à Ivoy, pour se rendre ensuite au pèlerinage de Sathenay, où se conservaient les reliques de saint Dagobert.

Dans chaque paroisse le porte-croix ouvrait la marche et un *énorme cierge*, tribut de reconnaissance porté par le sacristain, suivait la bannière du patron.

A Sathenay, le chapitre de Saint-Dagobert, précédé de l'hermite de sa chapelle, recevait les groupes de clercs en avant du parvis, et chaque sacristain allait ensuite déposer son cierge autour du tombeau. Ces cierges y restaient toute l'année; ils étaient rangés par ordre dans le chœur et placés sous l'inscription qui faisait connaître la commune donatrice de l'*ex-voto*.

Cette cérémonie s'est perpétuée jusqu'à l'époque du siège et de la prise de Stenay, en 1654; elle existe toujours à Trèves et dans beaucoup d'autres lieux.

(JEANTIN. *Les chroniques de l'Ardenne et des Woëpvres*, t. II, p. 483-486.)

CXLVIII

LE TOUR DES ÉGLISES

A Soignies (Hainaut), où il y a un pèlerinage très suivi et une procession qui date du XIII^e siècle, les pèlerins font trois fois le tour de l'église avant d'y pénétrer, en revenant d'y avoir fait ce que l'on nomme le *grand tour*. Ce dernier est une promenade d'environ deux heures autour de la ville. En tournant autour de l'église le pèlerin

(1) Dans beaucoup de pèlerinages pour le bétail, on trouve des *ex-voto* représentant de petites vaches, des chevaux, etc.

(2) Mais *vingt-six* territoires surtout, tant de cette chrétienté que de celle de Juvigny, croyaient devoir, d'une manière plus spéciale, leur délivrance, lors de l'invasion des hommes du Nord, à la protection du Saint.

donne sa droite à celle-ci. Lorsque le temps est trop mauvais, le fidèle fait trois fois le tour du chœur, à l'intérieur de l'église. Les reliques du saint sont déposées dans une châsse placée au dessus et un peu en arrière du maître-autel qui est dans le fond du chœur, mais intérieurement à l'église, le pèlerin passe sous la châsse qu'il ne voit pas et à laquelle il ne peut atteindre.

(S.) A. D.

— On fait le tour de l'église de Hoves (Hainaut), un anneau de fer sur *la tête*.

— Des pèlerins à cheval évoluent *autour du* sanctuaire de Saint-Guidon, à Anderlecht (Bruxelles). — On fait également le *tour de l'église* de Dieghem (Brabant).

(S) E.

(*Jadis*, n° de sept. 1906, p. 137.)

CXLIX

LES ÉPINGLES JETÉES DANS UNE SOURCE

Si vous passez à Flabas (1), le 10 novembre, peut-être rencontrerez vous quelques couples qui vont en pèlerinage : bras dessus, bras dessous, le jeune homme entraîne la jeune fille vers la source ombragée de *saint Maur* ; la villageoise, à la muette, a détaché les épingles de son corset, qu'elle lance une à une, dans la sainte piscine ; ainsi font toutes ses camarades aux *Rapports* (2) annuels qui se célèbrent dans nos bois. Ce sont des hameçons que les filles préparent pour amorcer un mari.

(JEANTIN, *Les Chroniq. de l'Ardenne et des Woëpvres*, t. II, 206, 207.)

ALFRED HAROU.

(1) *Flabas*, à 6 kil. de Dampvillera, à 19 kil. N.-E. de Verdun (France).

(2) On donne ce nom aux assemblées villageoises qui se tiennent à quelque vieil hermitage en renom de faits miraculeux.



LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES

CLX

UNE PIERRE A FRICTIONS EN 1832

« A la dernière réunion de Saint-Thégarec, le drapeau tricolore a paru pour la première fois précédant la procession. Il était porté par un enfant de neuf ans ; son père venait d'acheter à l'enchère cet insigne honneur pour la somme, nous assure-t on, de vingt-quatre écus. La vierge Marie était portée par quatre jeunes vierges vêtues de blanc et quatre autres jeunes personnes vêtues de blanc les relevaient alternativement ; chacune d'elles avait acheté ce glorieux privilège pour la somme de 6 francs. La croix d'argent, la croix de cuivre, les bannières avaient été également adjudgées. Le dais, orné de quatre belles aigrettes, était suivi par le corps municipal en écharpes tricolores. La foule était maintenue par une file de jeunes cultivateurs, armés de fusils qui ne servent qu'en ces occasions solennelles et sont religieusement déposés dans la sacristie pendant le reste de l'année. Cette cérémonie avait été précédée d'un très long et très énergique sermon prononcé en plein champ devant plus de quatre mille personnes. Enfin les sourds et ceux qui craignent de le devenir sont allés se frotter l'oreille contre une pierre informe placée près de l'église ; elle a, dit-on, le privilège de guérir de la surdité. Il est à remarquer que tous les saints de cette chapelle sont arrivés d'Irlande ou d'Angleterre, en traversant la Manche dans une auge de pierre, pour échapper à la persécution. »

Extrait du *Finistère* journal de Brest.

(*Le National*, 17 juillet 1832.)

PIERRE LAURENT.

Quoique la première partie de cette coupure ne se rapporte pas aux mégalithes, nous l'avons cependant reproduite parce qu'elle intéresse les coutumes populaires.

CLXI

LES OEUFS ET LE MÉGALITHE

Quand les gens d'Outre-Meuse (il s'agit de la Meuse française) allaient à la foire qui se tient à Fontaines (1) le jour de la Quasi-

(1) Fontaine devant Dun, à 21 kil. S.-O. de Montmédy (France).

modo, ils ne manquaient pas de casser des œufs durs contre la *Hotte du Diable* (1) en passant à Milly.

(Jeantin. *Les Chroniq. de l'Ardenne et des Woëpures* t. II. 407.)

ALFRED HAROU.

CONTES DE L'ILE DE CORSE

III

L'AMI DES PAUVRES



UN grand seigneur, très riche et très bon, donnait aux pauvres tout ce qu'il leur fallait pour vivre, et soulageait toutes les misères qu'on lui signalait ; sa femme lui faisait observer que s'il continuait à donner bientôt ils n'auraient plus rien pour eux-mêmes ; le mari lui répondait que la Providence y pourvoirait, et il continuait de donner à pleines mains. Le jour prévu par sa femme arriva ; ils étaient ruinés. Alors la femme dit au mari : « Maintenant, tu me diras où est ta Providence : la vois-tu arriver ? » Le mari, toujours très convaincu, lui répondit : « Si elle ne vient pas, j'irai à elle ; il faudra bien qu'elle me donne, car mes pauvres souffriraient, et il en reste beaucoup qui ont besoin ; donne moi un sac, je vais partir. »

En effet, il partit, son sac sur le dos, sans argent, sans provisions ; il chemina pendant deux jours ; au bout de ce temps il aperçut un château entouré de très hauts murs ; il sonne, on ouvre, il demande l'hospitalité, et on le fait entrer ; le propriétaire le questionne ; il lui raconte son histoire, et lui dit qu'il allait chercher Jésus-Christ. Le châtelain, persuadé qu'un tel homme seul pouvait bien le rencontrer, lui dit : « Voudriez-vous vous charger d'une commission, pour mon compte, auprès de Jésus-Christ ? — Avec plaisir je la ferai ; que désirez-vous ? — Vous lui direz qu'autrefois les propriétés qui entourent ce château me rapportaient beaucoup, et

(1) Mégailithe ou ancienne borue.

voilà cinq ans que je ne récolte plus rien ; je perds les graines et les journées que je paie aux ouvriers. — Bien, monsieur, je ferai votre commission. »

Il resta là deux jours à se reposer, puis il repartit, toujours cherchant Jésus-Christ. Cinq jours après, il arrive à un couvent, il sonne, demande à se reposer, car il était bien fatigué, et il avait besoin de manger. On le restaura comme il faut ; quand il eut fini de manger, le Père supérieur du couvent alla le voir et lui demanda où il allait avec ce sac sur l'épaule ; il lui fit le récit que l'on connaît déjà. Alors le supérieur le chargea d'une commission : « Voulez-vous demander à Jésus-Christ pourquoi mon couvent est devenu un enfer depuis six mois ? Aussitôt que l'on commence les offices et les matines, tous les moines se jettent leurs sandales à la tête, se battent, et le sang coule ; je ne puis supporter ces pugilats. »

Notre bon homme promit de lui rapporter bientôt la réponse.

Après s'être reposé quelques jours, il reprit son voyage, toujours à pied, et quelques provisions dans le sac, que le supérieur lui fit donner.

Un soir, après plusieurs jours de voyage, il aperçoit une petite maison perdue et isolée dans une campagne déserte ; il heurte à la porte, une femme en grand deuil vient ouvrir et dit au voyageur : « Soyez le bienvenu, entrez chez moi comme chez vous, mon ami. » Il entra ; il apprit qu'il était chez une pauvre veuve, mère de trois bonnes et très jolies filles, qui ne possédaient que cette petite maison et un petit jardin où elles ramassaient avec peine de quoi vivre. Cette brave femme, quand elle eut appris la mission que cet homme de bien s'était imposée d'aller trouver Jésus-Christ, lui dit, bien timidement : « Ah ! si vous vouliez lui dire de se rappeler qu'une pauvre mère souffre tant de misère, et que ses filles si belles ne trouvent pas à se marier à cause de leur pauvreté ! Que deviendront-elles, après ma mort ? »

L'homme lui promit de plaider sa cause, et d'engager le Seigneur à penser à elles quatre, car il fallait bien que la mère profitât aussi d'un peu de bien-être avant de mourir.

Là, il n'y séjourna qu'une nuit ; le lendemain, après avoir partagé ses provisions du sac qu'il donna à la bonne femme, il partit, armé de foi et de courage dans son entreprise ; il marcha encore deux jours, puis une grande et haute montagne lui barra le passage ; il fallait escalader ses hauts rochers, où un homme était occupé à casser des cailloux. Cet homme lui demanda où il allait, il lui répondit : « Je vais chercher Jésus-Christ », et il lui raconta sa vie ; l'homme lui dit : « Vous ne pouvez pas le voir, mais si vous vouliez



avoir confiance en moi, qui suis son cousin germain, je ferais votre commission. — Non, non, il me faut voir Jésus-Christ, j'ai à faire mes commissions et celles des autres. » Enfin le cousin germain finit par disparaître ; quelques minutes après il revint, et lui dit : « Voilà ce que mon cousin vous fait répondre par moi : Donnez votre sac, remplissons-le de ces cailloux ; avec cela vous pouvez faire du bien et votre dame ne manquera plus de rien. Vous remettrez à la veuve et à ses filles ces quatre pierres, elles ne tarderont pas à se marier, et la mère aura de quoi vivre tranquille et heureuse. Au Père supérieur du couvent, vous lui direz qu'aux matines il donne la croix au cuisinier et que l'on sonne toutes les cloches au même moment, et toutes les querelles cesseront. Vous direz au seigneur du château de faire abattre les murs qui entourent la propriété depuis cinq ans, qu'il mange et laisse manger les autres, alors il aura de bonnes récoltes. »

Les cailloux étaient des diamants, il y avait là la richesse qu'il fallait pour les goûts charitables du brave homme ; le sac plein jusqu'aux bords ne pesait rien. Il arriva chez la veuve qui l'attendait et lui remit les quatre cailloux, ils firent le bonheur de ses vieux jours. Quand il arriva au couvent le Père supérieur lui demanda s'il avait rencontré Jésus-Christ, il répondit : « Non, mais j'ai vu son cousin germain, et voilà ce qu'il faut faire : Donnez la croix au cuisinier et faites sonner toutes les cloches. » On le fit aussitôt. Mais on vit un spectacle affreux : le cuisinier jeta la croix par terre avec de grands hurlements, sa bouche vomissait des torrents de flammes, les portes du couvent furent brisées et le diable car c'était le diable qui avait remplacé le cuisinier mort depuis six mois — sortit, en ravageant tout sur son passage. Le couvent retrouva son calme habituel.

Le châtelain fit abattre les murs, et il s'en trouva bien, ainsi que les malheureux qui y allaient s'approvisionner de légumes et de fruits.

La femme, quand elle vit revenir son mari, lui demanda s'il avait trouvé sa Providence ; quand elle vit tous les diamants contenus dans le sac, elle se jeta à genoux à ses pieds et, toute en larmes, elle lui demanda pardon de son peu de foi et de son manque de charité ; elle se mit à seconder son mari et, depuis, elle l'aïda dans ses bonnes œuvres.

IV

L'AVARICE PUNIE

L'abbé Dompièrri était, comme beaucoup de ses collègues, très

avare, mais il avait un neveu très généreux et bon farceur ; ce neveu était capitaine ; son régiment vint en Corse, et lui était en garnison à Bastia. Un jour il va voir son oncle, qui était près de Bastia ; l'oncle fut très content de voir ce bel officier ; il sortit et se promena avec lui dans tout le village, pour le montrer à tous ses paroissiens ; il était fier et orgueilleux de son neveu ; ils rentrèrent et l'on se mit à table ; alors l'oncle lui dit : « Tu devrais venir un jour ici avec ta compagnie » L'officier dit que ce n'était pas possible, car il faudrait au moins offrir à boire à ses hommes ; l'oncle répondit qu'il y avait un tonneau plein dans la cave, et qu'il leur donnerait à boire ; alors l'officier lui promit de venir. En effet il demanda à son colonel la permission de mener sa compagnie rendre visite à son oncle, qui était très vieux et qui désirait le voir à la tête de ses soldats. Le colonel donna la permission ; et les voilà en route. Quand ils furent près du village, le capitaine fit faire halte, et parla à ses hommes (ils étaient deux cents) : « Mes enfants, nous allons visiter un vieux curé, il vous invitera à boire. Il est très généreux, et vous lui feriez beaucoup de peine si vous acceptiez les verres qu'il offrira par convenance, et surtout ne vous laissez pas servir par lui ni par la bonne ; près du tonneau il y a une mesure (qui contenait un litre et demi), chacun la remplira et la videra jusqu'à la dernière goutte. Observez bien la consigne, hein ? » Les vieux briscarts répondirent : « Entendu, capitaine. » Ils se remettent en marche. Ils arrivent, au son des trompettes et des tambours ; tout le monde accourt, et le curé manqua se trouver mal du plaisir qu'il avait devant cet événement. Il ouvre la cave, on apporte tables et verres, il veut servir les soldats dans de tout petits verres, mais un vieux grognard empoigne la mesure ; le curé veut la prendre, le soldat lui dit : « Vieux papa, c'est à nous que ce travail incombe. » Il remplit, boit et passe la mesure aux camarades. Le curé était menacé d'une attaque d'apoplexie ; enfin les deux cents hommes burent trois cents litres de vin, le tonneau sonnait creux ; alors, se retournant vers son neveu, le curé lui dit : « Tu es le capitaine des ivrognes, fiche-moi le camp, que je ne les revoie plus. » Dire si l'officier se fit du bon sang, ce serait superflu ; quand il raconta sa farce aux camarades, ils se tordaient.

VI

UN CONTE DE MA MÈRE-GRAND'

Dans une campagne, il y avait un couvent de moines, ils étaient neuf, avec le cuisinier. Un pauvre menuisier, propriétaire d'un

petit champ voisin, eut l'idée de bâtir une petite maison dans son terrain et de la construire tout seul, n'ayant pas les moyens de payer les ouvriers ; il commença donc sa bâtisse, il n'y travaillait que le dimanche et les jours de chômage ; au bout d'un an il avait fait les murs et la couverture, quelques mois après un plancher était fait dans une chambre, la première en entrant ; la seconde fut réservée pour plus tard ; il fit portes et fenêtres. Enfin, quand cette chambre fut terminée, il se maria, et mena sa jeune épouse dans sa maison, où ils étaient heureux, car ils s'aimaient depuis longtemps.

Il recommandait à sa femme de ne pas ouvrir la pièce à côté parce que le parquet manquait et qu'elle pourrait tomber dans la cave.

Le mari avait un cousin qui était idiot ; ce pauvre Thomas mourait toujours de faim, car il était impossible de le contenter sur la quantité des victuailles ; il le faisait travailler au jardin, quand il le voulait bien, car il n'était pas souvent disposé.

Lorsque les moines virent le ménage s'installer à côté, ils se dirent chacun en aparté : Je vais faire la cour à la jeune mariée, coûte que coûte je l'aurai, la caisse du père supérieur paiera les frais. Et le supérieur d'en dire autant. Les voilà qui commencent le siège, les uns après les autres, ils la visitaient tous en se cachant ; la jeune femme était honnête et aimait sincèrement son mari. Quand elle vit qu'elle était en danger avec tous ces désœuvrés, elle le dit à son mari qui la rassura, et il pensa même qu'il pourrait délivrer sa femme des entreprises des moines et achever sa bâtisse.

Il lui confia son intention de tuer tous les moines en deux heures de temps ; il dit à sa compagne : Demain je ferai semblant de partir et de ne point rentrer dans la nuit ; tu leur donneras rendez-vous à tous, mais à un quart d'heure d'intervalle l'un de l'autre ; dis-leur d'apporter des jambons, du vin, et toutes sortes de bonnes choses ; aussitôt qu'ils auront l'un après l'autre déposé les affaires et les bourses bien garnies d'or, je frapperai à la porte, alors tu leur diras : Cachez-vous vite dans la pièce à côté. Ainsi fut dit et fait. Les moines descendirent tous dans la cave profonde et se cassèrent le cou ; le mari s'était procuré des sacs, il descendit dans la cave et mit le premier qu'il rencontra dans le sac, ouvrit la porte de la cave, la referma, et adossa le sac à la porte, puis il alla chercher Thomas son cousin, et lui dit : Viens, nous allons faire fête ce soir, Marie a préparé un bon dîner, on se régale. Thomas arriva et vit, en effet, saucissons, jambons, fromages et toutes sortes de choses capables de contenter son estomac criard ; la femme avait dressé le couvert,

mais le mari dit au cousin que Marie allait faire des beignets, et que pendant ce temps il fallait que lui, Thomas, aille jusqu'à la rivière, jeter un moine qui était en bas à la porte de la cave. Thomas le prend sur le dos et va le jeter. Pendant ce temps, le menuisier en avait mis un autre à la place ; quand le cousin revint il lui dit : Tu ne l'as pas jeté. — Si, il est dans la rivière. — Non, le voilà, il est revenu avant toi.

Alors Thomas le prend et s'en retourne à la rivière. Enfin au septième, Thomas demande une hache, car pour les autres il avait jeté force pierres dessus ; donc il part avec la hache et son dernier moine qu'il mit en pièces avant de le jeter à l'eau.

Quand il eut fini, il voit le cuisinier qui revenait de la ville, il court après en criant : Attends que je te démolisse ! Le malheureux se pressa pour entrer dans le couvent, mais la porte était fermée et Thomas lui fendit la tête et alla le jeter avec les autres à l'eau.

Thomas revint à la maison, il mangea à sa faim, on le fit boire plus que de raison ; puis le cousin le poussa dans la chambre à côté, prit son cadavre et alla le jeter avec les autres ; il mit la hache au bord de la rivière et s'en revint chez lui, tout à fait tranquille, ne craignant rien, puisqu'il n'existait aucune preuve du drame qui venait de se dérouler chez lui ; le couvent resta vide, aucune congrégation ne voulut jamais y habiter. Marie et son mari agrandirent la maison, achetèrent les biens des moines dont personne ne voulut à aucun prix, ils devinrent les seigneurs de la contrée. Ce ne fut qu'au lit de mort qu'ils confessèrent la disparition des moines amoureux.

VI

UN BON CURÉ

Au temps jadis, il y avait une paroisse dont les gens chassaient tous les curés qu'on leur envoyait, parce qu'ils ne faisaient pas pleuvoir ou donner du soleil quand ils en avaient besoin ; à la fin aucun prêtre ne voulait plus y aller.

Un jour cette histoire vint à l'oreille d'un curé, qui était hardi et pas bête. Il demanda cette cure et l'obtint avec peine, l'évêque ne tenait plus du tout à envoyer ses curés se faire basouer par ces gens-là.

Le nouveau curé arrivé, il monte en chaire et leur dit : « Mes chers frères, Dieu vous a pris sous sa sainte protection, il m'envoie ici muni de pleins pouvoirs pour vous être agréable. Ainsi quand vous aurez besoin d'eau, vous vous réunirez tous ici ; si vous êtes

tous d'accord vous aurez immédiatement la pluie ; pour le soleil ce sera la même chose ; mais je vous préviens que si un seul s'y oppose j'ai ordre de ne rien faire, ni pluie ni beau temps. » Les paysans se réunissaient souvent, mais l'accord faisant défaut ils durent se contenter des pluies et des sécheresses comme les autres. Mais leur curé était un bon curé, ils le gardèrent jusqu'à la retraite et le regrettèrent beaucoup.

JULIE FILIPPI.

Bibliographie

L'Année Sociologique, publiée par **E. Durkheim, A. Meillet, H. Hubert, M. Mauss, F. Simiand**, etc., t. IX (1904-1905), Paris F. Alcan, éditeur, 1906, 1 vol. in-8° de 624 pages, 12 fr. 50.

J'ai déjà exposé, à propos des volumes précédents, le plan de *L'Année Sociologique*, et les intentions des collaborateurs : contribuer chacun dans sa spécialité à l'élaboration d'une synthèse des sciences sociologiques à l'aide de comptes-rendus critiques et de notes de méthode (Voir *R. Trad. Pop.* 1905, p. 382-383).

Les folkloristes s'intéresseront surtout à la deuxième section, sociologie religieuse, due à Hubert et Mauss. Elle se subdivise en : I, philosophie religieuse et conceptions générales ; II, systèmes religieux : *a*, religion des sociétés inférieures ; *b*, religions nationales ; *c*, religions universalistes ; III, systèmes religieux des groupes secondaires, sectes ; IV, cultes spéciaux ; V, croyances et pratiques dites populaires ; VI, la magie ; VII, croyances et rites concernant les morts ; VIII, le rituel : *a*, le calendrier religieux et les fêtes ; *b*, cérémonies complètes et rites manuels ; *c*, mécanismes rituels divers ; *d*, rites oraux ; *e*, objets de culte ; IX, représentations religieuses : *a*, représentations religieuses d'êtres et de phénomènes naturels ; *b*, représentations des êtres spirituels ; *c*, les mythes ; *d*, légendes, contes et épopées ; *e*, dogmes ; *f*, les livres sacrés ; X, les sociétés religieuses, leur morale et leur organisation.

J'ai tenu à reproduire ici le schéma du classement de faits religieux tel que Hubert et Mauss se sont vus conduits à l'établir d'après les publications qu'ils avaient à analyser. Il suffira de comparer le présent volume avec ceux qui l'ont précédé pour constater qu'en effet ce classement n'est pas un produit théorique, mais qu'il dépend au contraire des progrès de la science, et les suit.

Il n'y a cette année qu'une seule note d'ordre méthodologique et terminologique, p. 248-251 ; elle est de Marcel Mauss et concerne en partie mon *Tabou et Totémisme à Madagascar*. Il me reproche d'avoir trop suivi l'usage classique, en étendant la dénomination de tabou à toutes les interdictions. Il a parfaitement raison, et si j'avais eu à récrire mon livre un an après sa publication, j'aurais choisi un tout autre plan de classement. En tout cas le mot malgache *fady* a précisément un sens large dont j'avais à montrer les nombreuses nuances et à déterminer les principes le supportant. Un travail analogue devrait être entrepris pour le mot *tabu* lui-même tel que l'emploient divers groupements océaniens.

Les analyses sont précédées de deux mémoires originaux, l'un dû à A. Meillet, *comment les mots changent de sens*, et l'autre à Marcel Mauss. *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos*. Tous deux sont bien conduits et éclairent certains aspects de phénomènes sociaux importants. Nos sociétés aussi, comme le remarque Mauss, p. 127, sont soumises, à quelque degré, à une sorte de rythme saisonnier.

A remarquer que la détermination du rôle joué par le rythme dans la vie psychique individuelle et dans la vie sociale tout entière attire en ce moment l'attention de nombreux savants. Peut-être faut-il voir là une influence exercée sur les sciences sociales par les sciences biologiques. L'ethnographie doit beaucoup à ces dernières au point de vue méthodologique, et aussi terminologique, puisque Mauss, et bien d'autres sociologues, parlent de physiologie et de morphologie sociales, et tendent à constituer une ethnologie sociologique comme il y a une science des milieux naturels. Cependant cette transposition ne va pas sans quelques dangers, qu'il est bon de prévoir.

A. VAN GENNEP.

A. Dieterich, *Sommertag*, Leipzig, B. S. Teubner, pet. in-8° de 38 pages et 1 planche, 1 mark.

M. A. Dieterich a entrepris de faire comprendre aux archéologues allemands l'utilité, pour l'intelligence des documents relatifs à l'antiquité classique, des coutumes et croyances populaires encore vivantes en Europe et chez les demi-civilisés. C'est un exemple d'application de la méthode dite anthropologique à une série de faits anciens qu'il nous donne dans son *Sommertag*.

Il fait la description de la fête de l'Été telle que l'exécutent, avec chants et processions, les enfants de Heidelberg ; il compare ces sties locaux à ceux de même ordre de l'Allemagne contemporaine, soit d'après Mannhardt, soit surtout d'après des renseignements inédits. Il passe ensuite en revue les fêtes qui rentrent dans cette même catégorie de cérémonies magiques de fécondation (Printemps, Saint-Jean, Saint-Martin, Noël) et en détermine les éléments communs fondamentaux (cf. p. 18-19).

Ceci fait, il étudie rapidement les fêtes semblables des Grecs anciens Athènes, Thèbes, Delos, Rhodes, dans quelques-unes desquelles le rôle,

principal était joué par des oiseaux (hirondelle, corneille) et des bâtons ornés de feuillages et de pommes de pin, afin d'interpréter les fresques découvertes à Ostia en 1868 et conservées aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican. Il y voit, et vraisemblablement avec raison, la représentation d'une procession enfantine comparable dans son essence à celle de Heidelberg, c'est-à-dire ayant pour objet la fécondation magique de la nature au printemps.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Les coqs bonapartistes.* — Un jeune homme, probablement de la région lyonnaise, disait tenir de son grand-père que sous l'empire les coqs se saluaient le matin en chantant : Vive l'Empereur ! ou : Vive Napoléon.

(Comm. de M. P. GUYOT-DAUBÈS.)

Connait-on d'autres interprétations politiques du chant du coq ou de celui d'autres oiseaux ?

*** *Napoléon et les comparaisons.* — On a relevé en Corse (Mattei, *Proverbes corsas*, p. 11) le terme : *E un Napulione*, c'est un Napoléon, qui s'applique à celui qui a accompli des merveilles. Y a-t-il d'autres expressions comparatives telles que : brave ou fort comme Napoléon, usitées dans le langage populaire ?

*** *Les Comme et les personnages politiques.* — La Revue a enregistré (t. IX, p. 79) un dicton qui courait à Paris au siècle dernier : « Il a l'air bête comme Charles X. » Il est vraisemblable que d'autres chefs d'état ont été l'objet de comparaisons de diverses natures.

*** *Les Jésuites et les termes populaires.* — L'expression : Jésuite ou : C'est un jésuite, encore d'un usage courant, a-t-elle été relevée sous la forme : Faux comme un jésuite ou toute autre analogue ?

RÉPONSES

*** *Etre sans le sou* (cf. t. XXI, p. 416). On trouve dans la *Povreté Rutebeuf* ces deux vers :

Il me sovient plus de saint Pou
Qu'il ne fet de nul autre apostre.

Paulum et paucum avaient également donné *pou* en vieux français. Le nom de l'apôtre et l'adverbe, qui depuis est devenu peu, avaient la même forme, d'où la plaisanterie sur l'apôtre patron des gens peu fortunés.

(Comm. de M. LÉON CLÉDAT.)

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

TOURS. — IMP. PAUL BOUSREZ

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

24^e Année. — Tome XXI. — N^o 12. — Décembre 1906

CONTES ET LÉGENDES DE BASSE-BRETAGNE

XLVI

JEAN AU BATON DE FER



JEAN avait été trois ans dans le ventre de sa mère, et quand il vint sur la terre il était l'enfant le plus fort qu'on eût jamais vu.

Quand il eut quatorze ans, on lui fabriqua un bâton de fer qui pesait cinq cents livres, et il alla voyager avec ce bâton.

Il rencontra dans un bois une vieille femme aux dents longues et aiguës.

— C'est vous qui avez les dents longues, grand'-mère !

— Et aiguës aussi, mon fils, répondit la vieille.

— Mordez à mon bâton, pour voir.

Et il éleva le bout de son bâton à la hauteur de la bouche de la vieille. Celle-ci y mordit et en emporta un morceau.

Jean, mécontent de voir son bâton entamé, lui en donna un coup sur la tête.

— Il tombe de la grêle, paraît-il, a dit la vieille sans s'émouvoir.

Jean lui donna un second coup, puis un troisième, puis il la tua et lui cassa trois dents. Il sortit de la première dent une boule d'or creuse, et une boule d'or pleine de chacune des deux autres.

Jean continua sa route.

Il arriva à un vieux château, au milieu des bois. Il était aussi habité par une vieille femme qui lui dit :

— Vous avez tué ma sœur, mais vous allez, à présent, avoir affaire à moi.

Jean, pour toute réponse, lui déchargea un grand coup de son bâton sur la tête, et la tua aussi. Puis il la jeta dans une grande chaudière remplie d'eau bouillante, qui était sur le feu.

Il monta alors sur la cheminée, en emportant un sac rempli de cailloux.

Le fils de la vieille, qui était un géant, arriva dans la maison, un moment après, en disant :

- J'ai faim, mère! j'ai grand'faim !. . Où donc êtes-vous ?
- Ici! dit la vieille, dans la chaudière.
- Où donc ?
- Dans la chaudière.

Le géant se penche sur la chaudière et Jean lui lance un gros caillou sur la nuque, si violemment qu'il y tombe aussi, la tête la première.

Un second géant entre peu après; il va aussi regarder dans la chaudière et Jean l'y fait tomber de la même manière.

Vint ensuite un troisième géant qui, ne voyant personne, demanda :

- Où êtes-vous, mère ?
- Ici, mon fils, sur le haut de la cheminée.
- Descendez vite pour me donner à manger, car j'ai grand'faim !

Et Jean descendit et avala le géant.

Aussitôt trois belles princesses, trois sœurs, entrèrent dans la maison en disant :

— Merci, Jean, vous nous avez délivrées! Mais qu'avez-vous fait de la vieille et de ses fils ?

- La vieille et deux de ses fils cuisent là, dans la chaudière.
- Et le troisième fils ?
- Je l'ai avalé !

— Alors, il vous le faudra rendre, et quand vous l'aurez rendu, il vous avalera à son tour. Mais, voici ce que vous devrez faire, pour n'être pas avalé. Quand vous irez..... où le valet ne peut pas aller pour son maître, emportez une botte de paille, et quand vous..... rendrez le géant, couvrez-le de paille immédiatement, puis mettez-y le feu et il périra.

Jean se comporta de cette façon et détruisit ainsi le géant qu'il avait avalé.

— Mais il y a encore un quatrième géant, lui dirent alors les princesses, et il est bien plus terrible que les autres. C'est un grand

magicien, celui-là. Il se tient dans une salle souterraine, sous le château. Il a sur la tête une cloche, et quand cette cloche sonne, rien ne peut lui résister. Mais nous vous donnerons chacune un talisman et vous pourrez venir à bout de celui-là aussi.

— Voici, dit l'ainée des trois princesses, un anneau d'or et, quand vous l'aurez au doigt, vous deviendrez invisible.

— Voici, dit la seconde, une croix, et quiconque la regardera, hors vous, deviendra aveugle sur-le-champ.

— Voici, dit la troisième, un sabre qui coupe le fer et l'acier.

— Avec ces trois objets, dit Jean, je viendrai bien à bout du magicien, et quand il serait le diable lui-même, j'irais le chercher.

Il descend sous terre par un escalier que lui font voir les princesses, et va frapper à la porte du magicien.

— Qui est là ? demande celui-ci.

— Votre frère qui vient vous voir, répond Jean, en grossissant sa voix.

Le magicien ouvre sa porte. Jean avait son anneau à son doigt et était invisible ; il mit sa croix sous les yeux du géant, qui devint aveugle aussitôt, et, avec son sabre, il lui coupa d'abord la tête, puis tous les membres, qu'il dispersa de côté et d'autre, pour les empêcher de se rejoindre. Il remonta alors.

Les trois princesses l'attendaient avec impatience, et quand elles l'aperçurent, elles s'écrièrent, transportées de joie :

— Nous voilà délivrées à présent ! Que notre libérateur choisisse pour sa femme celle qu'il préférera de nous trois !

Jean choisit l'ainée ; mais la puînée la tua par jalousie, et il l'épousa ; la cadette tua aussi celle-ci. Mais Jean ne voulut pas d'elle pour femme. Il quitta le château pour aller faire pénitence, sous un grand rocher, au milieu d'un bois, et y vécut et mourut comme un saint.

Plouaret, 1873.

F. M. LUZEL (1).

(1) Ce conte m'avait été adressé par Luzel, quelque temps après la publication de ses *Contes populaires de la Basse-Bretagne*. En raison d'un passage assez réaliste, il ne l'avait pas mis dans la série des Contes à talismans, où plusieurs héros ont aussi des bâtons de fer.

Parmi les contes recueillis au collège de Morlaix par les élèves de M. Armand Dagnet (classe de sixième), et qui comprennent ici les numéros XLVII-L, les trois premiers ont aussi, pour personnage principal un garçon porteur d'un bâton formidable et merveilleux.

XLVII

LE JEUNE HOMME AU BATON DE FER

Il y avait une fois une femme qui avait un fils âgé de 18 ans. Ce fils n'avait encore jamais travaillé. Mais sa mère le voyant déjà grand lui dit qu'il était capable de gagner sa vie tout seul. Ce fils était extrêmement fort. Il se proposa d'aller chercher du travail quelque part. Il alla trouver un forgeron et lui dit de lui faire une canne en fer. Le forgeron lui demanda si une dizaine de livres de fer suffirait pour façonner la canne. « Oh ! dit le jeune homme, il faudra au moins mettre deux ou trois charretées de fer. »

Une semaine après la canne était faite et Jean, c'était le nom du fils, se mit en route. Sur son chemin il vit des bûcherons qui abattaient des arbres. « Oh ! leur dit-il, vous êtes si longtemps que cela à abattre un arbre ! J'en abattrai une centaine pendant que vous en abattez un. » Puis, prenant sa canne, il commença à frapper sur les arbres ; à chaque coup il en abattait un.

Puis il continua son chemin, il rencontra un chasseur. Il lui tua son chien en heurtant sa canne contre la tête de ce dernier. Le chasseur furieux le visa à la tête avec son fusil, mais la balle atteignit sa barbe et il ne sentit rien.

Continuant son chemin il vit une bande de personnes qui formaient un cercle à l'entrée d'une forêt. Arrivé là il écarta la foule et vit un grand trou où l'on faisait descendre un homme qui essayait en vain de tuer un énorme serpent placé dans le trou. Jean fit remonter l'homme et il se mit à sa place dans le panier et descendit peu à peu. Il n'était pas encore arrivé auprès du serpent que la corde qui le retenait rompit et il tomba dans un autre monde sans se faire de mal. Il commença à errer et il vit un château tout en or et entouré par des murs d'or. Sur la porte de ce château était écrit ce mot : « Enfer. » Mais il trouva le moyen d'entrer dans le château malgré que la porte fût bien fermée. Là il vit sept diables et les tua un à un. Il entra dans la maison et se mit à visiter les chambres. Dans la première il vit des habits de toute sorte, mais il n'en fit aucun cas. Une autre chambre était pleine de couteaux, de rasoirs, et de tout ce qui est tranchant. Enfin, ayant visité toutes les chambres et désespérant de trouver aucun objet de valeur, il entra dans un corridor où il vit une armoire. Il l'ouvrit et il y trouva un coffre. Pour lui c'était une petite boîte et il la mit dans sa poche.

Puis il songea à revenir à la maison. Mais arrivé auprès du

trou, comment monter ? Il fit un trou avec sa barre de fer et il y mit un pied, puis il fit un autre trou et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il fut arrivé auprès du serpent qui n'était pas encore tué. Il voulut monter, mais le serpent l'empêcha. Une lutte se préparait. Jean ne parut pas s'effrayer. Il dit au serpent de lui laisser la route libre. Celui-ci répondit par un jet de feu qu'il lança avec sa bouche. Jean furieux tua le serpent à coups de canne.

Il arriva hors du trou, mais personne n'y était. Il entra dans la forêt et se trouva égaré. Alors il monta au haut d'un arbre et aperçut une maison. Il se dirigea vers cette maison et il y parvint facilement. Il monta sur la cheminée de cette maison pour voir s'il ne verrait pas la sienne. Une vieille bonne femme qui était dans la maison, et qui préparait la soupe, le vit et elle avertit son mari. Ce dernier prit son fusil et visa Jean, mais au même moment Jean se laissa tomber et renversa la soupe. Les deux autres s'enfuirent épouvantés. Mais la vengeance de Jean ne s'arrêta pas là. Il roula dans la maison en renversant tous les meubles, puis, se levant, il heurta le mur avec sa canne et le renversa, puis il sortit.

Il prit le chemin de la maison où il arriva bientôt. Il embrassa ses parents et leur dit : « Dans mon voyage j'ai trouvé cette petite boîte pleine d'or. » Puis il retira de sa poche un grand coffre et l'ouvrit devant ses parents. Ce coffre qu'il appeiait une boîte était en effet rempli d'or. Il raconta son aventure à ses parents qui en furent tout ébahis. Ils vécurent ensuite heureux et à l'aise.

HENRI CEVAER.

Le Faou (Finistère).

XLVIII

YVES ET SON BATON DE FER

Il y avait autrefois une vieille femme qui avait un fils âgé de 15 ans ; cette pauvre femme élevait son fils Yves au lit, d'où d'ailleurs il n'était jamais sorti. La mère allait de maison en maison lui chercher de quoi vivre. Un jour qu'elle faisait sa tournée habituelle on lui dit : « On ne vous donnera plus rien pour nourrir Yves qui peut gagner sa vie aussi bien qu'un autre. » La pauvre mère très abattue alla trouver son fils et lui dit qu'il lui faudrait quitter le lit bientôt sous peine de mourir de faim. « Oh ! dit-il, s'il n'y a que ça ! Je me crois capable de gagner ma vie. »

A peine âgé de 16 ans il partit pour courir le monde et chercher une place comme valet ; on le refusait partout. Yves marchait toujours. A la fin on le prend dans un moulin, pendant la nuit, car

personne ne voulait y rester et les gens allaient coucher au château.

Yves consentit à y rester à condition qu'on lui fabriquerait un bâton en fer pesant cent mille livres ; il alla lui-même aider le forgeron pour le faire, car lui seul pouvait le bouger.

Enfin le bâton fait, Yves demanda encore une pipe et du tabac. On lui fit une pipe avec un baril de trente litres environ, et une tabatière faite avec trois tonneaux. La nuit venue il resta seul au moulin ; les autres allèrent dormir au château. Quand ils furent partis, Yves pour se distraire commença à fumer une pipée. Vers onze heures il entendit un bruit de pas qui venait de la route ; il ouvrit et vit un garçon de dix à onze ans qui allait laisser l'eau venir au moulin. — « Tout à l'heure tu vas rester tranquille, » lui cria Yves. L'enfant leva la tête et regarda, puis recommença son travail. « Attends un peu, vilain gamin, tout à l'heure je vais te frotter les oreilles. » L'enfant étonné resta un peu pensif, puis recommença. Yves, alors en colère, l'attrapa par les oreilles et le lança à plus de cinq lieues de là. Le reste de la nuit se passa sans accident et sans bruit ; le matin le seigneur suivi du personnel du moulin arriva et lui demanda s'il n'avait rien vu, ou rien entendu. « Oh ! non, rien, seulement dix minutes après que vous êtes partis d'ici, un gamin a voulu laisser l'eau venir au moulin ; je l'ai jeté à plus de cinq lieues d'ici et il n'aura plus envie de recommencer.

— Alors, dit le seigneur, vous trouvez votre bâton trop léger.

— Oui, dit-il, et il faudrait encore y ajouter deux cent mille livres de fer. » On fit ce qu'il désirait, de sorte que son bâton pesa désormais trois cent mille livres.

Dorénavant il ne quittait plus son bâton ; quand il allait chercher du blé avec son âne pour moudre au moulin il prenait blé et âne avec son bâton et les portait au moulin sur son dos ; un jour qu'il allait comme d'habitude chercher du blé, il se trouva une charrette pleine de fumier dans le chemin qui était très étroit. Yves ne pouvait donc pas passer ; alors il prit les chevaux, la charrette et le conducteur et les jeta à plus de cinq lieues de là. Son maître avait peur qu'à la fin il se ne révolte contre lui et ne lui fasse comme les autres ; il le congédia donc en offrant à Yves tout l'argent qu'il voudrait, car il avait peur de le contrarier. Ce ne fut pas difficile de contenter Yves ; il ne demanda que son bâton en fer et partit.

En cheminant il rencontre deux hommes qui jouaient à la galoche avec des pièces qui pesaient deux cent mille livres ; c'étaient les deux hommes les plus forts de la contrée. Le but était Saint-Michel et la place du jeu c'était l'église de la Trinité. Aucun d'eux ne pou-

vait atteindre le but ; Yves essaya aussi : la première fois il les jeta dix fois trop loin ; la deuxième fois et la troisième fois il atteignit la cathédrale qui s'effondra sur le coup. Ensuite il jeta encore ses pièces cinquante fois plus loin.

Alors Yves proposa à ses nouveaux amis de le suivre, et ils partirent tous les trois.

Après avoir marché assez longtemps ils rencontrèrent un château ; il y entrèrent, trouvèrent sur la table de la soupe, du vin et divers aliments. « Ah ! voici ce que nous cherchions, » dirent-ils. Ils burent et mangèrent de ce qui s'y trouvait. Ils voyaient une main ; ils ne pouvaient comprendre d'où provenait cette main. Ayant fini leur repas, ils s'assirent à côté du feu pour fumer leur pipe ; ils avaient déjà fumé quatre pipées et personne n'arrivait, quand tout à coup une vieille femme toute ridée, aussi vieille que le monde eût-on dit, entra ; quand elle vit ces trois hommes assis au coin du feu elle se mit en colère : « Qui est-ce qui vous a permis d'entrer ici ? dit-elle. Je vais me débarrasser de vous, vous allez voir, — Peut-être que ce sera moi qui me débarrasserai de vous, » reprit Yves. Il s'avisa de lui donner un coup avec son bâton, quand tout à coup la vieille sauta sur lui avec des couteaux qu'elle portait tout autour de son manteau et qu'elle mettait toujours avant d'aller au combat. Yves cette fois lui donna un si bon coup qu'il lui brisa tous ses couteaux ; mais la vieille combattait toujours. Yves lui donna encore un coup, et elle disparut. Peu de temps après elle arriva avec un autre manteau couvert de rasoirs qui coupaient tout sur leur passage. Il fallut lui donner trois grands coups pour la faire tomber ; elle mourut peu de temps après dans une mare de sang noir et épais qui coulait de ses blessures.

Après, nos amis visitèrent tout le château et y trouvèrent différentes sortes d'armes ; ils visitèrent aussi le jardin et les terres environnantes ; ils vécurent pendant un an dans ce château sans que nul incident vint les troubler.

Il existait cependant dans le jardin un puits qu'ils n'avaient pas encore visité ; ils ne savaient pas non plus ce qu'il contenait ; enfin il fut convenu que l'un d'entre eux descendrait dans le puits pour voir ce qu'il y avait dedans. On prit un seau et on l'attacha à une corde de 200 mètres de longueur. Pierre, le plus faible des trois, y entra ; on lui donna une cloche qu'il sonnerait s'il était en danger ou avait peur. N'ayant pas encore descendu 100 mètres, il sonna la cloche et on le tira dehors, lui demandant s'il avait vu le fond ou ce qui était dedans. « Non, dit-il, je n'ai pas été près même ; je descendais toujours, et je ne voyais qu'un trou noir. » Joseph à son tour

alla dans le seau auquel on attachait deux cordes de même longueur. La première n'était pas descendue toute qu'il sonna lui aussi la cloche ; il dit le même discours que Pierre. « Ah ! c'est à mon tour de descendre, » dit Yves. On accrocha au seau cinq cordes de 200 mètres cette fois ; il descendit. Les cinq cordes étaient déjà épuisées, lorsqu'il sonna. On le retira dehors ; il disait qu'il n'avait encore vu qu'un trou noir. « Je vais descendre de nouveau, dit-il ; une fois que les cordes seront épuisées vous me laisserez tomber là-dedans, car mon bâton est tombé dans le gouffre et il a mis deux heures à descendre après que j'étais encore à plus de 100 mètres de la terre ; il faut que je le trouve. »

Il descend donc ; les cordes une fois épuisées on le laissa tomber ; il tomba juste sur son bâton. Il se déchira un peu le pantalon ; il mit la main dessus et ce fut cousu. Arrivé au fond du puits il trouva devant lui deux routes ; l'une très belle et très jolie, l'autre couverte d'épines et de ronces ; à peine pouvait-on la franchir. Yves n'hésita pas ; avec son grand bâton il coupait et brisait tout sur son passage. Bientôt il rencontra un château ; il y entra et y trouva une femme en train de faire des crêpes ; Yves lui en demanda une ou deux, car il avait faim ; celle-ci ne voulut pas d'abord, car son seigneur la battrait s'il le savait. « Où est-il ? demanda Yves. — Dans une demi-heure il doit rentrer, répondit la servante. — Par quel chemin doit-il venir ? » demanda Yves. La servante lui montra du doigt le chemin ; mais Yves ne voulut aller à sa rencontre qu'après avoir mangé trois crêpes.

Yves partit alors à la rencontre du géant (seigneur) avec son bâton de fer. A peu de distance du château il le rencontra. Tout étonné, le géant lui dit : « Insecte de Dieu, si je te trouve, je te mangerai. — Tu m'as bien trouvé et c'est peut-être moi qui vais te manger, » répondit Yves.

Le combat commença et ne fut pas bien dur. Trois coups seulement suffirent pour tuer le géant et lui couper la tête. Après s'être rendu au château, il mangea de tout ce qu'il trouva de meilleur. Mais Yves ne voulut pas y rester, malgré les conseils de la servante. La route n'était pas finie et il voulait aller jusqu'au bout. Le lendemain il recommença à marcher et bientôt il arriva à un autre château. Il y entra et trouva encore une servante en train de faire des crêpes. Yves lui en demanda une. « Oh ! dit-elle je ne puis vous en donner, mon seigneur qui est un géant me battrait s'il le savait. — Où est-il ? lui demanda Yves. — Il est parti pour la chasse, mais il va rentrer bientôt. — Je vais à sa rencontre, » dit Yves, après avoir mangé encore trois crêpes.

Aussitôt que le géant le vit il se mit à crier : « Oh ! insecte de Dieu ! dans moins de cinq minutes tu es mangé. » Yves ne répondit point, mais il menaça le géant avec son bâton. Le combat s'engagea, et en quatre coups le géant était mort comme son frère. Ensuite, il retourna au château manger quelque chose, car il avait une faim de loup. Il continua son chemin et arriva encore dans un autre château ; il y entra et y trouva encore une servante qui faisait des crêpes. Yves lui en demanda quelques-unes. Elle répondit comme les deux autres que son seigneur la battrait. Mais elle dit encore à Yves de partir ailleurs, car aucun être humain n'était encore arrivé là. « Nous allons voir tout à l'heure, » dit Yves. Il avait à peine fait trois pas dans l'appartement, qu'il se trouva arrêté par un grand et robuste géant qui avait envie de dévorer Yves. Le combat s'engagea ; Yves lui donna un grand coup sur la tête ; elle se détacha du tronc ; le géant aussitôt prend sa tête avec ses mains et la remet à sa place ; il fit trois fois de la sorte ; la quatrième fois, quand il allait la remettre, Yves lui donna un bon coup sur le dos, lui brisa la colonne vertébrale et lui coupa les mains. Un coup bien appliqué sur la tête lui fit pousser un grand cri et il mourut.

Yves était à l'extrémité de la route ; il retourna alors sur ses pas en rendant la liberté aux servantes et arriva ainsi jusqu'au puits de la vieille sorcière. Il ne savait comment monter ; à la fin il commença par tirer des pierres de la paroi du puits ; il eut ainsi des sortes d'escaliers ; après bien des fatigues, il arriva en haut. Il aperçut alors le vieux château de la sorcière, maintenant en ruines ; c'est alors qu'il se mit au courant du temps qu'il avait mis à faire son voyage.

Il prit donc la route de la maison de sa mère ; chemin faisant il rencontre une fourmi qui le prie de partager un cheval mort entre elle, le pigeon, et le lion. Il prit donc la tête du cheval et dit : « Cette partie est à la fourmi ; elle saura mieux qu'une autre s'en approprier la chair. Les intestins seront au pigeon parce qu'ils sont mous et faciles à mâcher. Le corps et les jambes seront au lion. » Chacun fut content de sa part. La fourmi lui donna un anneau de son corps et lui dit : « Quand tu voudras te transformer en fourmi, tu n'auras qu'à mettre cet anneau sur ta tête et aussitôt tu seras fourmi. » Le pigeon lui donna une plume de son aile et lui dit : « Quand tu voudras voler et faire plus vite ton chemin, tu n'auras qu'à mettre cette plume de ton côté et tu deviendras pigeon. »

Le lion lui dit à son tour : « Voici un peu de poil de ma crinière ; quand tu voudras te transformer en lion, tu n'auras qu'à le placer sur ton cou et aussitôt tu seras roi des animaux. » Il essaya d'abord

la plume du pigeon pour aller plus vite chez lui, où il arriva bientôt. Depuis je n'ai plus entendu parler de lui, mais je pense qu'il a joué encore bien des jolis tours à plusieurs.

LE DOT.

XLIX

BIENVENU ET LE MEUNIER

Il y avait autrefois une famille qui n'avait pas eu d'enfant, après neuf ans de mariage. La femme allait tous les jours prier Dieu à la chapelle voisine de sa demeure, afin qu'il lui donnât un fils, même s'il eût dû être infirme. Un jour la Providence fut touchée de ses plaintes et lamentations. Pendant la nuit un génie lui apparut et lui dit qu'à huit heures du matin elle aurait un fils qui serait grand et fort et qui ferait la joie de ses parents. Cela arriva ainsi qu'on l'avait prédit. Le jeune garçon fut nommé Bienvenu parce qu'on l'attendait depuis longtemps. A six ans, il atteignait déjà la hauteur de 1 m. 80 et avait, paraît-il, étouffé un bœuf entre ses bras vigoureux.

La famille de Bienvenu n'était pas riche, aussi à huit ans il quitta la maison paternelle, et se mit en route pour essayer de suffire à ses besoins. Il était l'homme le plus fort du monde. On lui avait fait un bâton en verre qui pesait 100.000 kilogrammes et avec lequel il détruisait tout ce qu'il voulait. Sur sa route, il rencontra un moulin. Le meunier était grimpé sur le toit et soufflait sur les ailes pour les faire avancer, de sorte qu'on n'avait pas besoin de vent pour faire moudre le grain, le meunier à lui même se chargeait de faire son ouvrage.

— Que fais tu là? dit Bienvenu au meunier. Ah! dit-il, puisqu'il n'y a pas de vent, je fais marcher mon moulin. — Tu as le souffle fort, dit Bienvenu. — Oh! que oui, répondit le meunier; va allumer un feu sur la montagne que tu vois d'ici à plus de 10 kilomètres, brûle un tas d'ajoncs, de milliers de bourrées si tu veux, je parie avec toi que je l'éteindrai. — C'est ce que nous allons voir, » dit Bienvenu, et il partit à l'endroit désigné. Il fit un tas de bois qui avait au moins 1.000 mètres de côté et y mit le feu. Le meunier le vit, il monta sur son moulin et se mit à souffler. Aussitôt le tas de bois fut dispersé comme de la poussière, le feu n'ayant pas d'aliment s'éteignit. Mais encore, il faut dire que sous le souffle puissant du meunier la montagne s'écroula.

« Eh bien, suis-moi, dit Bienvenu au meunier, car je suis aussi fort que toi; tiens, regarde. » Aussitôt il prit un caillou gros comme un poing, puis il le lança sur une montagne qui était à sa droite, et la montagne s'effondra sous le coup avec un bruit que nul être n'a en-

tendu depuis. « Oh ! dit le meunier, je veux bien te suivre partout où tu iras. »

Et ils se mirent en marche. Sur le chemin ils virent un énorme trou creusé dans le sol ; ils y descendirent et se trouvèrent bientôt au fond. Alors une vieille femme vint les trouver et leur demanda en vertu de quel droit ils étaient venus chez elle. « Cela ne te regarde pas, répondit Bienvenu. — C'est ce que nous allons voir, » dit la femme. Puis elle fit entendre un sifflement strident. Aussitôt de tous les coins on vit apparaître des hommes armés jusqu'aux dents. Il y en avait des milliers, qui demandèrent à la femme ce qu'ils devaient faire. « C'est, dit-elle, pour me débarrasser de ces deux vermines. Emparez-vous d'eux et brûlez-les dans la cour. »

Oui, mais ni Bienvenu ni le meunier ne voulaient être brûlés. Bienvenu de son bâton de verre en tua plus de mille. Le meunier avec son souffle les fit voler en l'air comme de la fine poussière. Ils en furent ainsi débarrassés.

Puis ils continuèrent leur chemin. Ce chemin donnait sur le royaume des mauvais génies, où les hommes ne trouvaient ni repos ni bonheur. Au bout d'une heure de marche, ils y arrivèrent. Bienvenu, qui était épuisé de fatigue, se jeta à l'eau pour y prendre un bain, mais aussitôt il sentit qu'on mordait ses jambes, puis ses bras, puis sa tête, et il ne voyait rien. Lorsqu'il se retira de l'eau il était couvert de sang, mais il n'y prit pas garde. Reposé, il continua son chemin, toujours suivi du meunier. Enfin, ils arrivèrent au palais du prince de ce royaume. Le roi, aussitôt qu'il les vit, ordonna à ses sujets de s'emparer de ces deux voyageurs qui rentraient chez lui sans façon comme chez un vulgaire paysan. Mais ainsi que Bienvenu et le meunier avaient fait dans le trou qui donnait sur le chemin et que nous avons vu plus haut, ils firent de même aux gardes royaux qui furent bientôt en pièces. Le roi, voyant qu'il n'était pas le maître, voulut signer la paix, mais Bienvenu le saisit par le cou et le lança en l'air à une hauteur de plus de 5 kilomètres comme un enfant en aurait fait d'une plume. Puis ils entrèrent au palais. Après avoir bu et mangé tout leur saoul, ils allèrent se coucher, car ils étaient fatigués. Le lendemain matin ils firent des recherches dans toutes les salles du palais. Bienvenu qui avait son bâton creux, car il était en verre, le remplit à la moitié d'or. Il y avait pour plus d'un trilliard. Pour combler le reste, il y entassa 1.000 barriques de vin, un millier de porcs, oies, canards, lapins, etc., et finit par y mettre un million d'hommes qui devaient plus tard lui servir de valets.

Après cela, et après que le meunier se fut chargé également d'or,

ils retournèrent à la maison. Ils n'étaient pas à plus d'un kilomètre du palais qu'ils rencontrèrent un vieillard qui leur demanda l'aumône. Bienvenu ôta de son bâton un gros porc et le lui donna. Le meunier lui donna 20 louis d'or. Mais, lorsqu'ils allaient continuer leur chemin, ils virent avec stupéfaction que le vieillard avait disparu et était remplacé par un beau jeune homme avec une jolie barbe brune, habillé d'or et de pierreries ; c'était un magicien, qui dit à Bienvenu que, parce qu'il avait été vertueux même dans sa richesse, il lui donnait trois dons : le premier qu'il aurait tout ce qu'il souhaiterait ; le second qu'il pourrait changer celle qu'il aimerait en une riche, mais surtout jolie femme ; le troisième que son fils aurait les qualités qu'il lui désirerait, et il lui donna une baguette magique avec laquelle il transformerait en ce qu'il voulait les choses qu'il aurait touchées. Et pour lui éviter la fatigue du chemin il lui donna des ailes qui disparaîtraient ainsi qu'au meunier, lorsqu'ils seraient chez eux. Puis tout à coup il disparut, ne laissant à sa place qu'une grenouille.

Bienvenu et le meunier allèrent donc en volant chez eux ; et, comme leur avait dit le magicien, les ailes disparurent lorsqu'ils touchèrent le seuil de la maison.

Aujourd'hui Bienvenu et le meunier sont mariés à de jolies femmes : ils ont chacun trois enfants, qui sont charmants par la figure, mais aussi par le caractère. Par l'effet de la baguette magique la maison de Bienvenu s'est changée en un palais. Celui-ci a également construit avec la baguette une maison pareille à la sienne et placée à côté qui appartient au meunier. Les deux familles sont heureuses ; ils ont laissé en liberté le million d'hommes retenus esclaves. Ils vont chaque jour faire la charité, secourir les pauvres, les consoler, etc., aussi on les appelle des anges.

Ma grand'mère m'a raconté tout ceci. Elle a ajouté qu'elle allait elle-même visiter les palais, lorsqu'un gros chien en pain d'épices bondit sur elle. Mais il se cassa et grand'mère le mangea « en se léchant les babines ».

LE GOULARD.

L

LES TROIS POILS DU DIABLE

Il y avait une fois un jeune homme qui vivait seul avec son père. Il était âgé d'une vingtaine d'années et n'avait encore fait aucun travail ni même quitté son lit. Son père avait l'habitude de pêcher. Mais ses lignes ne lui résistaient pas et ne duraient jamais plus d'un jour. A un moment donné il dit à son fils : « Je ne trouve plus de

lignes ; lève-toi et va me chercher trois crins de la barbe du diable pour faire une ligne ; cela seul pourra résister pendant quelque temps. »

Au même moment Jean — c'était le nom du jeune homme — se lève, s'habille, prend du pain et part. Il avait à peine fait quelques lieues qu'il rencontre un homme assis près d'une fontaine vide. Voyant Jean, il lui demande : « Où vas-tu comme cela, mon gas ? — Je vais chercher trois poils de la barbe du diable pour faire une ligne de pêche, lui dit Jean. — C'est bien, répondit l'homme ; tu lui demanderas alors pourquoi cette fontaine-ci ne se remplit plus ; elle fournissait du vin et faisait ma fortune ; si tu me réponds favorablement à ton retour je te récompenserai. »

Jean repartit et à peu de distance de là il rencontre un homme assis près d'un poirier.

« Où vas-tu comme ça ? demanda-t-il à Jean.

— Je vais, dit celui-ci, chercher trois poils de la barbe du diable pour faire une ligne de pêche. — Tu lui demanderas alors pourquoi mon poirier ne produit plus de fruit ; je te récompenserai. »

Et quelques lieues de là, Jean rencontre un passeur au bord d'une rivière. « Où vas-tu comme cela ? lui demanda l'homme.

— Ah ! dit Jean, je vais chercher trois poils de la barbe du diable pour faire une ligne de pêche.

— Eh bien, tu lui demanderas alors pourquoi je suis resté ici comme passeur pendant deux cents ans et cependant j'ai envie de mourir, je te passerai pour rien. — Oui, oui, je le ferai, » dit Jean.

A force de marcher et de marcher toujours, il arriva près de l'habitation du diable. C'était un magnifique château tout en or. Il y entre et aperçoit la femme du diable et lui dit :

« Le maître n'est-il pas à la maison ?

— Non, répliqua celle-ci, mais il arrivera bientôt, et d'abord que venez vous faire ici ? — Je viens chercher trois poils de la barbe du maître pour faire une ligne de pêche et on m'a aussi dit de lui demander pourquoi la fontaine à vin de X... restait vide ; un autre m'a dit de lui demander pourquoi son poirier ne fournissait pas de fruit, et un autre m'a dit de lui demander comment il aurait pu cesser d'être passeur.

— C'est bon, dit la femme ; je lui demanderai tout cela, et demain je vous le dirai ; je vous procurerai aussi les trois poils de sa barbe ; cachez-vous toujours, car si mon mari vous trouve il vous mangera assurément. »

Aussitôt Jean se cache. Il était temps, car il y avait peine deux

minutes qu'il était dans sa cachette quand le diable arriva. « Je sens du chrétien, dit-il en entrant.

— Non, ici il n'y a pas plus de chrétien que d'ordinaire, lui dit sa femme ; mange ton souper, tu feras mieux. »

Il mangea son souper en un clin d'œil et alla se coucher, non sans faire quelques recherches pour essayer de trouver le chrétien. Au milieu de la nuit, sa femme se lève et tire sur la barbe de son mari : voilà un poil de venu, et celui-ci ne se réveille pas ; elle tire de nouveau et arrache un autre poil, mais cette fois notre diable se réveille. Comme il ne voit rien, croyant que c'était quelques insectes parasites, il ne fit que prononcer ces mots : « Ça gratte, les puces cette nuit ! » Puis il se rendormit, mais sa femme tira de nouveau et arracha un troisième poil. Cette fois de formidables jurons sortirent de sa bouche. « Voici des puces qui grattent bien, dit-il ; demain je ne manquerai pas de me raser, comme cela au moins je serai tranquille. »

Le lendemain matin, quand le diable fut parti de chez lui, la femme appela Jean de sa cachette, le fit déjeuner, lui donna les poils et lui dit la réponse aux recommandations qu'on lui avait demandées : « En ce qui concerne le passeur, dit-elle, il n'a qu'à se jeter à l'eau et se laisser noyer ; pour le poirier, qui a ses racines rongées par les fourmis, il faut le changer de place, et pour la fontaine il faut déboucher sa source qui est bouchée. »

Jean partit aussitôt et arriva bientôt auprès du passeur : « Eh bien ! que vous a dit le diable ? demanda-t-il sitôt qu'il vit Jean. — Quand je serai de l'autre bord, je vous dirai cela, dit Jean, dépêchez-vous donc. » Aussitôt qu'il fut de l'autre bord, Jean lui dit qu'il n'avait qu'à se jeter à l'eau ; ce qu'il fit et le passeur se noya. Jean continua sa route, il arriva en quelque temps auprès du poirier qui vieillissait à vue d'œil. Sitôt que notre homme l'eut vu il lui demanda :

« Eh ! bien, cher ami, que t'a dit le diable ?

— Il m'a dit de faire changer de place au poirier, » répondit Jean. Sitôt dit sitôt fait. En dix minutes le poirier était dans un autre endroit et deux minutes après il était en fleurs. Au bout de dix minutes les fruits étaient mûrs et Jean se régala ; il en prit autant qu'il voulut, remplit ses poches avant de partir et reçut la récompense qu'on lui avait promise. Elle était de cinquante mille francs environ. Puis Jean repartit et arriva en quelques heures auprès de la fontaine. Ce ne fut pas bien difficile ; il chercha la source et la déboucha, aussitôt la fontaine déborda. Jean put boire à volonté et on lui donna deux barriques qu'on conduisit chez

lui. Il reçut encore une centaine de mille francs en récompense. Il vécut heureux avec son père pendant le reste de sa vie; quand il lui manquait du vin, il allait à la fontaine pour en prendre. Je ne sais pas s'il y eut quelqu'un plus heureux que lui après cette aventure.

Quimerc'h (Finistère).

HENRI CÉVAER.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE

XXIII

LES BLEUS ENTERRÉS A PLOUHINEC



ERS 1793 il y avait à Port-Louis des postes de soldats établis pour empêcher les Anglais d'atterrir.

Deux soldats allèrent à Plouhinec vendre des bons de tabac, mais les Chouans les y surprirent et les torturèrent. Alors le maire dit aux Chouans :

« Ne les faites pas souffrir plus longtemps » ; et les touchant du doigt, il fit tomber morts les soldats.

On les enterra sur un talus, mais toutes les nuits la terre dévalait et l'on entendait crier :

« Rendez-moi ma culotte, rendez-moi mon habit. »

J. FRISON.

XXIV

L'ORIGINE DE LA RELIGION PROTESTANTE

Du temps de Charlemagne, des prêtres catholiques jetèrent « *leu cotte so l'haie* » (jetèrent leur soutane sur la haie, apostasièrent) et donnèrent des « *meetings* » (1), qui eurent beaucoup de succès. De là sont nés les protestants.

(Liège.)

ALFRED HAROU.

(1) Le mot *meeting* remplace avantageusement le *prêche*.

Le mot *meeting* s'est répandu dans le peuple à une époque relativement récente; il doit son origine à nos luttes politiques actuelles.

LOUIS XI EN TOURAINE

Aux environs de Plessis-les-Tours et dans la Varenne tourangelle on parle encore de Louis XI. Il obligeait les bouchers à nourrir gratuitement ses meutes, réquisitionnait les chevaux et les charrettes pour ses corvées. Pour rendre quelque ardeur à sa vieillesse, il se faisait amener les plus belles filles du pays, ou même prenait des bains dans le sang des victimes égorgées par ses bourreaux. Il y a quelques années on contait que si le Plessis était depuis si longtemps inhabité, c'est que, parfois, Louis XI y revenait, poursuivi par tous ceux qu'il avait fait injustement mettre à mort.

Beaucoup des fontaines guérissantes de la Touraine passent pour avoir reçu la visite de ce roi.

Une vieille ferme voisine du manoir très pittoresque, et pittoresquement nommée la Rabatterie, fut, dit-on, la demeure d'Olivier le Daim.

HORACE HENNION.

XXVI

LE PLESSIS-LES-TOURS

On montre aux étrangers dans le parc du Plessis un débris de cave voûtée, qui serait le lieu où le cardinal La Balue fut enfermé, dans une cage de fer, et l'endroit du mur où étaient scellés les barreaux. Sur un dessin de 1699 on voit le mot « oubliettes » sur un point qui correspond à cet endroit.

D'une cave parlait, dit-on, un souterrain qui allait aboutir à une maison de Tours, dite de Tristan, puis traversait la Loire et aboutissait à un château à Saint-Cyr-sur-Loire. Suivant une autre version, on faisait passer par ce souterrain les gens que Louis XI voulait faire tuer. Tristan les pendait à des clous que l'on montre encore sur le pignon de sa maison. Un crochet (destiné à recevoir une poulie) servait, dit-on, au même usage. Le souterrain continuait jusqu'à la Loire, et c'est par là qu'on allait jeter les cadavres dans le fleuve.

D^r EDMOND CHAUMIER.



HISTOIRE DE PHARMANI ASMAN

*Traduite de l'arménien sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque
Nationale de Paris*

par FRÉDÉRIC MACLER

(Suite et fin.)

160. *La fille du roi se rend pour la deuxième fois en secret auprès de Pharman; le jeune Pharman tue Polat l'Hindou et donne l'ordre au jeune Païpar de le jeter, au milieu de la nuit, dans un endroit écarté.*

161. Elle va en secret, par la sombre nuit, rejoindre heureusement le jeune Pharman. Celui-ci envoie à la hâte le jeune Païpar [en lui disant] : « Tâche que personne ne remarque son arrivée près de moi. »

162. Polat l'Hindou s'était déguisé et il s'était mis au guet dans l'ombre de la nuit ; il voulait faire du mal au jeune Pharman ; il avait le cœur plein de rage d'avoir été vaincu par lui.

163. Il vit la jeune fille qui passait à la hâte ; il ne put la reconnaître, parce qu'elle s'était déguisée. Il l'avait suivie et l'avait vue entrer chez Pharman.

164. Polat s'était revêtu de la cuirasse (1) et de la cuirasse en fer froid ; il avait passé à sa ceinture l'épée au baudrier (2) ; il avait pris en main la massue ; il était venu se mettre au guet devant la porte.

165. Il attendait la sortie du jeune Pharman, pour le frapper au cœur d'un coup mortel. Il ignorait que celui qui tend un piège à autrui y tombe lui-même, à la place de l'autre.

166. Le jeune Païpar sortit et alla observer tous les chemins. A

(1) Texte : le mot persan : *djochan*.

(2) Texte : *thourn hзмаïl*, par opposition à l'épée suspendue au ceinturon.

son retour, il le vit près de la porte, revêtu de fer froid, et [portant] l'épée trempée.

167. Il ne lui dit pas qu'il l'avait vu et ne lui posa nulle question. Il ouvrit la petite porte à la hâte et entra dans la maison ; il eut peur en son esprit et fut épouvanté ; mais il ne put rien dire et perdit la parole.

168. Pharman lui dit : « As-tu vu quelqu'un ? » Le jeune homme, effrayé, ne put répondre. [Pharman] dit : « Parle, ô jeune Païpar ; qui donc as-tu vu pour être ainsi épouvanté ? »

169. [Païpar] dit : « J'ai vu quelqu'un terrible d'aspect ; il portait des armes et était revêtu d'une forte armure de fer. Il s'était caché près de la porte. Je crains qu'il ne médite quelque chose. »

170. Il s'adressa à la jeune fille et lui dit : « Tu veux donc jeter la nuit sur notre vie ? Voici qu'arrive la fin de notre existence. On t'a vue et on nous a suivis en secret. »

171. Si tu nous fais perdre la vie, je ne crois pas que tu restes vivante au monde ; tu erreras par monts et par plaines ; tu te promèneras égarée ; tu chercheras et ne trouveras [personne] et tu t'en retourneras sans espoir. »

172. [Pharman] dit : « Armez tous les jeunes gens. » Lui-même revêtit l'armure et dit : « N'ayez pas peur, je vais monter sur le toit ; venez, vous, près de la porte ; mais attendez, pour vous y rendre, que je vous en donne l'ordre. »

173. Il monte sur le toit et prend un autre chemin ; il descend dans la rue et appelle les jeunes gens. [Polat] ne sut point que c'était Pharman lui-même. Le jeune Païpar s'empresse de se rendre près de lui.

174. [Pharman] dit : « Entrez dans la maison, pour qu'il ne me reconnaisse pas ; ou bien, qu'il [me] croie sorti de la maison. Je m'avancerai sans crainte et je l'interrogerai, pour voir qui il est, lui qui vient nous poursuivre. »

175. Le jeune homme sans douter (1) s'avance et s'arrête. Il dit :

(1) Texte : *békouman*.

« Qui es tu ? réponds-moi. » Il croyait que c'était un de ses soldats. [L'autre] dit : « Va-t-en, je suis Polat l'Hindou. »

176. Le jeune homme, l'ayant entendu, s'avança et appela ses camarades ; ceux-ci tous ensemble se ruèrent sur lui ; [Pharman] le vainquit et ordonna de le lier.

177. Il dit : « Amenez-le-moi à la maison pour qu'il réponde à tout ce que je vais lui demander ; pour quelle pertidie il s'est privé de sommeil ; ou bien quel est le jeune homme qu'il voulait tuer. »

178. On l'amena près du jeune homme dans la forteresse (1). Il dit : « Bête fauve enragée et sanguinaire, je sais que tu comptais verser le sang de bien des gens ; au lieu des autres, c'est toi qui vas mourir.

179. Pourquoi es-tu cruel et impitoyable ? Tu crois avoir le droit de verser le sang des jeunes gens Tu ne sais pas te mesurer d'abord avec ton rival ; puis [tu veux] lutter avec lui perfidement.

180. Voilà que tu es au pouvoir de braves ; ce que tu as voulu pour autrui t'est réservé. Tu es ici debout devant moi comme un captif ; je te livrerai à la mort par l'épée. »

181. Il tire l'épée et lui perce le foie. [Polat] pousse de grands cris, comme un lion. Païpar s'avance et lui tranche la tête ; il le fait mourir comme un chien enragé.

182. Il dit à la jeune fille : « Viens, que je te conduise chez toi. » Il donne l'ordre aux jeunes gens d'aller ensemble ; ils s'en vont à la hâte et reviennent bientôt, songeant à ce qu'ils doivent faire de celui qu'ils ont tué.

183. [Pharman] donne l'ordre à quatre jeunes gens de sortir de la ville ; mais au jeune Païpar [il commande] de rester près de lui. Il leur donne beaucoup de trésors et de biens et les fait déguiser pour que personne de la ville ne les reconnaisse.

184. Il les fait descendre pendant la nuit le long de la muraille

(1) Texte : *i harghou*, probablement le persan *arg* (= *argh*), correspondant au latin *arx*, *arcis*.

[de la ville] et leur donne l'ordre de se rendre dans une autre ville, mais [en leur recommandant] de ne pas trop s'éloigner de lui, jusqu'à ce qu'il leur envoie de ses nouvelles par une lettre.

185. Il rentre chez lui avec le jeune Païpar ; il [lui] dit : « Enlève [le corps] habilement et va le jeter en un endroit écarté et inconnu (1), sur la route, et reviens tout de suite près de moi pour que personne ne le sache. »

186. *La nouvelle de l'assassinat de Polat se répand. Le roi mande le jeune Pharman et le met en prison, pour que les compagnons de Polat ne le tuent pas à l'improviste.*

187. Le lendemain, au réveil, on vit Polat assassiné, étendu au milieu de la route. Une émeute s'éleva parmi les soldats, car il était le chef de beaucoup de braves.

188. Ils s'étonnent et disent : « Qui a vaincu ce brave ? ou quel est le lion qui a rencontré ce lion ? qui [n'a pas vu] la force de celui-là n'a rien vu ; celui qui l'a terrassé avait une force invincible. »

189. Ils vont auprès du roi et lui disent : « Ton brave athlète, Polat l'Hindou, nous l'avons trouvé tué à l'improviste ; nous ne savons pas ce qui est arrivé cette nuit. »

190. Ils disent au roi : « Qui a vaincu ce brave ? Serait ce Pharman qui a montré sa force ? » Le grand roi envoie chercher le jeune homme, qui arrive près de lui avec ses compagnons habiles.

191. Il entre chez le roi et se prosterné ; il attend, pour voir ce qu'il va lui demander. Il pense à ce que le roi lui demandera, et à ce qu'il lui répondra, pour montrer à tous comme il sait répondre.

192. [Le roi] dit : « Connais-tu le meurtre de Polat ? Dis-moi un peu le secret de ton cœur. » [Pharman] dit : « Il me poursuivait au milieu de la nuit ; il lui est arrivé ce qu'il me souhaitait.

193. — Comment l'as-tu vu venir t'attaquer ? — Il était caché der-

(1) Texte : *ankouman*.

rière la porte et m'attendait. — Était-il armé lorsque tu l'aperçus ? — Il était armé d'un sabre et d'un poignard.

194. — Garde-toi de ses cavaliers, pour qu'au milieu de la nuit ils ne se vengent pas sur toi. Ne sors pas seul ou sans compagnons, pour qu'ils ne pensent pas à t'arracher la vie. »

195. Le roi portait une grande affection au jeune homme ; il ne voulait pas qu'on le tuât. Il dit : « Mon cher et brave Pharmani Asman, je veux te donner un conseil, si tu le veux bien. »

196. [Pharman] dit : « Tout ce que tu voudras, c'est à toi d'ordonner ; je suis un émigré, venu seul de pays étrangers. — Il était le chef de la nation des Perses ; des jeunes gens braves comme des lions lui obéissaient.

197. Par amour pour moi, laisse toi enchaîner et emprisonner, dans ton intérêt, pour que les cœurs s'apaisent. J'enverrai beaucoup de gardiens, car l'endroit est terrible ; je te garderai [quelque temps] en prison et je t'en ferai bientôt sortir. »

198. Le jeune homme consentit à ce qu'il ordonnait. Il se laissa enchaîner ; il alla volontiers en prison ; il prit avec lui le jeune Païpar, qui se rendit à la prison, sans être enchaîné.

199. Celui-ci était d'apparence médiocre ; il était court de taille ; il avait une langue de feu et une parole de sucre. Il sortait de la prison en pleine nuit, s'adonnait aux plaisirs de la jeunesse, et rentrait bientôt.

200. *Le jeune Païpar sortait maintefois pendant la nuit et faisait beaucoup de choses avec habileté ; personne d'entre les habitants de la ville ne le reconnaissait ni ne le saisissait. C'est ce que je vais raconter en peu de mots, pour que vous sachiez la vérité.*

201. Tout d'abord, je vais raconter quels étaient ses talents ; combien il possédait d'ingéniosité ; ensuite je raconterai ce qu'il fit avec le cavalier qui s'appelle Lachkar.

202. Il sort à pas de loup de la prison pendant la nuit ; il se

déguise et se rend où se tenaient les cavaliers ; il pénètre furtivement au milieu des soldats ; il prend leur tambour et s'enfuit rapidement.

203. Personne ne vit qui c'était et où il l'avait emporté ; ou bien si quelqu'un parmi les soldats l'avait rejoint ; il alla assez loin et monta sur la muraille ; il battait du tambour, dont le son arriva jusqu'aux cavaliers.

204. Tous les cavaliers, armés de pied en cap, s'élancent vers l'endroit d'où venait le son. Lui descend et vient là où se trouvaient les cavaliers. Il passe parmi eux et se rend, de ses pieds agiles, à la prison.

205. Il reste tranquille quelques jours, puis il revient. Il avait la voix très douce ; il était musicien et éloquent. Il monte et s'assoit sur un endroit élevé et chante d'une voix douce une ode (1) persane.

206. Beaucoup de monde se rassemble autour de lui et l'écoute chanter. « Amenons-le, disent-ils, près de notre chef, pour qu'il se réjouisse en écoutant cette douce voix. »

207. Il vient avec joie et de bon gré, car le chef était le compagnon du grand Polat. Il réjouit tous ceux qui se trouvaient là, à tel point qu'on lui donne des cadeaux et des objets précieux.

208. Lorsqu'arriva l'heure du repos, on lui ordonna de rentrer chez lui. Il suppliait et disait : « Hébergez l'émigré ; je n'ai pas d'endroit où je puisse aller, selon votre ordre.

209. — Reste auprès de nous, lui dirent-ils ; dors un doux sommeil jusqu'au point du jour ; demain, nous boirons ensemble le vin cordialement et tu recevras de nouveaux et grands cadeaux. »

210. Lorsqu'il vit qu'ils s'endormaient, il se leva, et prit un sabre précieux, et une ceinture dorée incrustée de pierres, qui brillaient dans la nuit. Il les prit vite et retourna à sa place pour qu'ils ne s'en aperçussent pas.

211. Il alla les cacher dans un endroit et revint, sans qu'aucun être

(1) Texte :... le *parsi khasida*.

vivant s'en fût aperçu ; puis il s'en alla et se rendit dans la prison. Il entra furtivement dans la prison où dormait Pharman.

212. Le lendemain, il se déguise en médecin. Il va au milieu de la ville, s'asseoir dans une salle. « Je suis, dit-il, un savant, un géomancien illustre ; tout ce qui se rapporte à la sagesse se trouve en moi. »

213. Tous les cavaliers erraient partout et cherchaient sans cesse le jeune homme. Ils vinrent et virent le médecin. Pas moyen de le reconnaître. [C'était un] médecin et un géomancien d'une science consommée.

214. Le chef le fait appeler auprès de lui [en pensant qu'] il pourrait découvrir ce qu'on avait emporté. Le vaillant jeune homme s'empresse de venir le rejoindre ; il dévoile le souhait de son cœur [en disant] : « Tu as perdu quelque chose.

215. Tu ne connais pas l'homme qui l'a emporté. Il viendra te visiter encore une fois. Il te fera boire un tel breuvage que tu ne le reconnaitras pas. Il t'enlèvera beaucoup d'objets et tu t'en affligeras beaucoup.

216. — Tu es sage, dit-il, intelligent et savant. Ne peux-tu pas trouver une ruse, un remède ou un moyen pour que je le reconnaisse dès que j'en verrai et que je le supprime par le sabre et par le couteau ?

217. — Personne, sauf moi, dit-il, ne peut le reconnaître ; et personne ne voudrait se battre avec lui. Il faut que je me déguise en soldat armé et que je me tienne devant la porte et que je l'attaque tout seul. »

218. Il fit comme il dit et l'autre le crut. Il resta à la porte jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'il vit que tous s'étaient couchés, il entra [dans la maison], voyant que tous dormaient.

219. Il voit [le chef] et sa femme dans un profond sommeil ; il leur donne un breuvage léthargique pour qu'ils ne se réveillent pas de sitôt ; il prend tous les objets en or qu'il trouve ; il va les cacher, puis rentre à la prison.

220. *On demande au roi de mettre à mort Pharman. Le jeune Païpar se rend pendant la nuit et tue le chef; il fait sortir Pharman de la prison. Et sortant de la ville, ils s'enfuient.*

221. On a déjà écrit sur les soldats et leur chef. Ils devinrent khan (1) par la main d'un seul homme. Leur cœur est en colère ; ils poursuivent sans trêve, ils cherchent et ne trouvent pas, et reviennent la face noire.

222. Ils se rappellent l'athlète Polat l'Hindou ; leur cœur est rempli d'amertume, et leur sang bouillonne. Ils disent : « Nous voulons savoir ce que l'on va faire de Pharman » ; ils songeaient à demander au roi de le mettre à mort.

223. Ils disent : Le roi ne nous en donnera pas l'ordre ; sinon nous l'aurions blessé mortellement dans la prison. Le grand roi ne veut pas faire tuer pour lui des milliers de jeunes gens. »

224. Le jeune Païpar entend et revient en silence. Il le fait sortir de la prison sans que personne s'en aperçoive ; il rompt les fers de ses pieds et le relâche ; et quant à lui, il se rend à la ville, rapide comme la foudre.

225. [Païpar] (2) se revêt d'une armure et prend en main le candjar ; il se munit d'une bonne cuirasse et d'un sabre recourbé ; il entre parmi les soldats, furtivement ; il tue le chef et sort adroitement.

226. Il va près de Pharman et lui porte des nouvelles ; il le suspend le long de la muraille, en lui disant : « Descends. » Il descend lui-même et se tient auprès de lui ; il dit où il doit aller et où il se trouve.

227. Il prend Pharman sur ses épaules ; il court avec agilité, il marche toute la nuit de ses pieds de feu. Lorsque la nuit est terminée et que le matin point, il arrive au bord d'une forêt au moment où le jour paraît.

228. Il voit un arbre qui s'était élevé très haut, et avait un feuil-

(1) Khan, mot d'origine turque, chef de tribu ; plus tard, titre de dignité.

(2) Le texte porte : Polat. C'est probablement une erreur de copiste.

lage épais qui le couvrait entièrement. Il dit au jeune Pharman de monter sur l'arbre tandis qu'il chercherait un autre endroit.

229. Il fait un long chemin dans la forêt, jusqu'à ce qu'il en trouve la lisière. Il voit une montagne haute, rocailleuse et pénible. Il voit qu'au sommet de la montagne il y a une habitation.

230. Il va et voit une belle forteresse, retraite de braves et demeure de jeunes gens ; des sources douces y coulent, mais personne de vivant n'y habite.

231. Il revient là d'où il était parti ; il rencontre [en chemin] des fauves ravisseurs ; mais il avait les pieds rapides ; personne ne pouvait l'atteindre ; il revient et retrouve Pharman.

232. Il dit : « J'ai trouvé pour toi une forteresse incomparable, inconnue en ce moment des hommes. Ce sont des bêtes fauves, à figure humaine, qui gardent le chemin. C'est pourquoi cet endroit n'est pas habité.

233. Je t'y conduirai cette nuit, car les fauves s'apaisent par le sommeil dans la forêt. Je te prendrai et j'irai, de manière que personne ne te voie. Je t'y cacherai pour que personne ne te trouve. »

234. Il prend Pharman sur ses épaules et se met en route. Il sort de la forêt et arrive à cet endroit. Il montre [à Pharman] tous les édifices [et lui dit] : « Reste ici, joyeux ; personne n'y viendra.

235. Tout autour il y a une forêt épaisse et terrible ; et un chemin de quatre jours, pénible et rocailleux. Des fauves sont lâchés, qui se promènent sans cesse tout autour ; ils n'ont pas laissé [même] des oiseaux qui, par les airs, viennent visiter [cet endroit].

236. Mais moi, avec habileté, je t'ai trouvé ceci ; fais-en ta demeure et passes-y ta vie ». Il va chasser des cerfs et du gibier ; il les apporte au jeune homme, pour qu'il s'en nourrisse.

237. *Païpar s'en va et y amène ses camarades. Il se rend à la ville et*

trouve la fille du roi ; il lui raconte ce qui advint de Pharman et comment il partit.

238. Il retourne, erre et trouve tous ses compagnons. Il leur raconte et leur révèle tout ce qui était arrivé, et comment il emporta Pharman, et où il le conduisit.

239. Il se rend avec ses camarades auprès de Pharman. Il rassemble tous ses compagnons et va près de lui. Il n'en laisse aucun entrer dans la forêt, pour qu'il ne soit pas dévoré par les fauves.

240. Les lieux sont là remplis de biens ; [il y a là] beaucoup de sortes de mets doux et variés ; il va à la ville qui s'élève dans cette contrée ; il prend tout ce qu'il faut et revient bien vite.

241. Tout ce qui a rapport à la grandeur, il l'arrangea parfaitement, vêtements comme nourriture, et fit tout ce qui était nécessaire. Il prit tout ce qu'il y avait de bien dans le monde et dit : Vivez joyeux, ne restez pas dans l'affliction (1).

242. Il cherche un moyen pour conduire la fille du roi auprès de Pharman, car elle avait beaucoup d'amour et elle souffrait de ne pas le voir ; elle désirait être près de lui, de tout son cœur.

243. Le jeune Païpar revient sur ses pas ; il entre dans la ville où demeure le roi ; il change ses vêtements et se déguise en mendiant ; il va demeurer dans l'endroit où habite la fille [du roi].

244. Un jour, tout d'un coup, il surgit dans la maison sous l'aspect d'un homme pauvre et d'un mendiant. Dès que la princesse le voit elle reconnaît le jeune homme. Elle apprend que Pharman est vivant.

245. Elle dit : Viens cette nuit près de moi, furtivement, pour que personne au monde ne le voie. Je veux te voir seul cette nuit, pour que je reçoive une nouvelle, et que mon âme revienne. »

(1) Texte : *mi gēnaq hazar*. Le persan *āzār* = peine, chagrin, affliction

246. *Lorsqu'elle apprend que Pharman est vivant, elle lui écrit une lettre que le jeune Païpar emporte avec beaucoup d'autres objets.*

247. Elle écrit, en soupirant, une lettre à Pharman ; elle écrit en pleurant à faire pitié. Elle lui envoie des salutations avec le désir de le voir ; elle lui dévoile l'amour de son cœur et qu'elle irait à la hâte [le rejoindre].

248. Elle dit : « Je n'ai plus d'âme et ne suis plus vivante ; en mon cœur brûle un feu inextinguible. Je t'ai trouvé facilement et je t'ai vite perdu. J'erre en pleurant ; je me demande : Où se trouve-t-il ? »

249. Si tu trouves le moyen que je vienne près de toi, je serai tirée de ma grande tristesse ; c'est là la chance (1) de mon âme et le désir de mon cœur ; sinon arrivera pour moi l'heure de la mort.

250. Je suis désespérée, triste et pleure sans cesse : si tu me veux auprès de toi, ce sera pitié et grâce (2). [Je désire] te voir une fois, avant mon dernier soupir, pour que je donne en riant mon amour à ton cœur. »

251. Le jeune Païpar vient furtivement près d'elle, au milieu de la nuit sombre, et personne ne l'entend. Elle dit : « Prends les biens, l'or et tout ce que je possède, et cette lettre, et va vite, et reviens de nouveau. »

252. Le jeune homme, au pied vaillant, part et s'en va. Il arrive joyeusement près du jeune Pharman. Il dit : « Je t'ai apporté une bonne nouvelle ; j'ai trouvé celle que tu cherchais. Sois content. »

253. Il raconte comment il s'est rendu près d'elle et comment il l'a trouvée. Il lui raconte tout au long comment la chose s'est passée : il lui montre la lettre et la lui donne [en disant] : « Lis. » Tout ce qu'elle lui avait encore donné, les biens et les trésors [il le lui remet].

(1) Texte : *daleh* (= *lâlè*, en arabe) : la chance, la bonne fortune.

(2) Texte : *louthv é iev qaram*.

254. *Le jeune Pharman lit la lettre et écrit la réponse que voici :*

255. « Mon âme, de son propre gré, s'est mise à la rechercher et mon cœur désire celle que mes yeux ont vue. Comme une fleur altérée, j'attends ta rosée, pour que mon âme revienne en te voyant.

256. De qui ai-je désormais peur ou épouvante ? Est-ce que j'habite dans une ville, dans une contrée ou dans un village ? Je suis venu habiter un endroit rocheux et difficile ; je suis malheureux et triste ; je te veux comme mon remède.

257. Si tu veux de tout cœur venir près de moi, mon âme désire te donner de la place dans mon cœur. Mon amour est digne de l'amour de ton cœur, puisque tu veux bien me donner de l'amour de ton cœur.

258. J'ai tout, ici ; rien ne me manque ; et le lieu où j'habite est une forteresse solide où personne n'est venu. Si tu veux venir près de moi, ne dis pas oui et non. Le jeune Païpar te conduira près de moi. »

259. *Auprès de Pharman se rend la fille du roi, conduite par Païpar.*

260. Le jeune homme revient et entre dans la ville ; il la retrouve en cachette pendant la nuit. Il dit : « Je suis venu ici, donne-moi vite une réponse ; veux-tu venir ? as-tu envie de te rendre [près de Pharman] ? »

261. Elle dit : « Je suis prête à partir ; toi, fais les préparatifs ; partons d'ici de manière que personne ne le sache. Je veux amener avec moi une domestique, qui m'est dévouée et qui m'accompagne. »

262. Il [les] prend toutes les deux et les fait sortir de la ville de façon que personne ne l'apprenne dans le pays ; il traverse la forêt pendant la nuit ; il la conduit auprès de Pharman.

263. Pharman la voit et dit : « Quel bonheur ! L'âme de mon âme

et la lumière de mes yeux m'est revenue ; [je verrai] nuit et jour la face du soleil. » Il l'embrasse et dit : « Heureux mes yeux ! »

264. Ils vivent ensemble avec joie ; toutes sortes de biens se trouvaient là et c'était le jeune Païpar qui avait tout fait, ce qu'il avait apporté de la ville, et ce qu'il prenait à la chasse.

265. *Le roi se lève et cherche sa fille avec ses soldats ; il ne la trouve pas.*

266. On vint le lendemain auprès du roi et on lui dit : « On a enlevé ta fille, sans que personne ait rien vu. Toutes ses domestiques, qui étaient à son service, sont toujours à leur place. Mais elle et une de ses domestiques seulement sont parties. »

267. Il demanda : « Qui était venu auprès d'elle ? » On répondit : « Un jeune homme vint, sous la forme d'un mendiant. — D'où était-il ? Et qui était-il ? — Il était étranger et on ne le connaissait pas. »

268. Il dit : « Ce doivent être les compagnons de Pharman, qui avaient contre nous une grande rancune au cœur. Si je les retrouve vivants sur la terre, je les livrerai aux plus grandes tortures et à la pointe de l'épée. »

269. La nouvelle se répandit dans le pays, et [le roi donna] des ordres sévères. Il fit monter à cheval tous les cavaliers qu'il avait. Le roi lui-même monta [à cheval] avec ses grands. Il cerna tous les chemins de son pays.

270. Les cavaliers se répandent innombrables dans les plaines et sur les places ; ils ne trouvent personne et ne peuvent donner aucune nouvelle. Ils ne laissèrent ni forteresse, ni champ qu'ils n'aient visités ; ni village, ni ville, ni montagne, ni désert (1).

271. Personne ne put les trouver ; personne ne donna leurs noms ; personne ne put savoir où ils étaient allés. Le grand roi revint

(1) Texte : *sahran*.

[chez lui], la tristesse au cœur. Le feu brûlait son corps, en pensant à sa fille.

272. *Au sujet du jeune Païpar : comment il emplissait cet endroit de toutes sortes de biens et ne laissait rien manquer.*

273. Le jeune Païpar allait chasser habilement ; il apportait des cerfs de montagne et des moutons sauvages ; il allait en cachette devant la ville ; il prenait tout ce qu'il voyait et revenait.

274. Il entrait secrètement dans la ville, sans que personne le sût ; il prenait des armes et des armures et tout ce qu'il fallait ; il entassa beaucoup d'or, beaucoup de pierres précieuses, et tout ce qu'il y avait de précieux vêtements royaux. —

275. Ils avaient avec eux des armes incomparables que ne possédaient ni le roi, ni les soldats victorieux. Pharman en cet endroit restait bien fortifié. Il se réjouissait avec ses compagnons et rendait grâces.

276. Il remerciait le roi immortel de ce qu'ils avaient pour demeure des endroits inhabités. Il y restait volontiers et avec plaisir ; il donnait l'ordre aux jeunes gens de ne pas en sortir.

277. « O aimable jeune homme, Païpar digne de louanges, repose-toi et sois joyeux ; et fais trêve. Rien ne nous manque. Nous avons tout ce qu'il faut. Mais je te remercie de tes pieds agiles. »

278. Le jeune homme était farceur et très amusant. Il disait aux jeunes gens de se réjouir sans cesse. Il chantait d'une voix douce comme la soie ; il donnait sa voix aux pierres ; les montagnes rendaient l'écho.

279. *Le jeune Pharman commence [à parler] du sort de l'émigré (1) et il disait en pleurant ce qui suit :*

(1) Sur la place qu'occupent les chants d'émigré dans la poésie populaire arménienne, cf. Archag Tchobanian, *Chants populaires arméniens*, Paris, 1903, p. 181 et suiv. — Idem, *Les trouvères arméniens*, Paris, 1906, p. 157.

280. Pharman avec ses compagnons était assis un jour ; joyeux et plein d'entrain, il causait doucement ; soudain, il se mit à pleurer [en disant] : « Je me suis souvenu de mes parents, de mon père et de ma mère. »

281. Il souffrait du fond du cœur ; ses entrailles se tordaient ; il soupirait pitoyablement durant toute la journée ; il disait : « Tout ce qui se trouve ici, monts et vaux et rochers, s'ils se changeaient en or pour moi, je resterais quand même un émigré, un étranger.

282. L'émigré, même s'il devient maître de plusieurs villes, même s'il ne lui manque aucune grandeur, son cœur est toujours saisi de crainte [et il dit] : Je suis sans personne qui m'aime, sans amour véritable.

283. Son âme est pleine de désirs et son cœur de souhaits ; à son cœur il est préférable de se promener pauvre dans son pays, d'avaler du poison au lieu de sucre (le poison lui semblerait doux comme du sucre).

284. L'émigré qui est arrivé dans un pays étranger, la terre ne l'accepte et ne le reçoit pas ; même s'il surpasse Salomon en sagesse, il semble aux gens un fou, un idiot, un insensé.

285. L'émigré, même s'il est riche et opulent, possédant pleinement (1) les biens du monde, se consume toujours de soucis et de peines, [en craignant] que la mort ne vienne l'emporter avant qu'il soit rentré dans son pays.

286. Et si, soudainement, le mal le saisit, et si le signe de la mort se révèle sur lui, il promène pitoyablement ses regards en cachette et ouvertement ; il demande son père et sa mère et son frère bien-aimé.

287. Son corps, qui est né de la terre, a le désir et la soif de voir sa mère. Ou bien la mort le capture et il se réduit en poussière ; la terre étrangère enferme celui qui vient de l'étranger.

288. Je suis ici en proie à la nostalgie et à la soif, et mon cœur

(1) Texte : *thamam*, mot turc employé ici pléonastiquement avec le mot arménien *khist*, dont il a le sens, et placé à la fin du vers par raison de rime.

défaillie ; j'ai la nostalgie et le désir de voir mon père ; voici que l'heure est arrivée pour nous de sortir d'ici. Comme vous voudrez, pensez et disposez. »

289. *Ils tiennent conseil pour quitter cet endroit. Ils portent, ils rencontrent les troupes perses et se battent avec elles. Pharman, avec ses compagnons, les vainquit et ils s'en allèrent en paix.*

290. Le jeune Païpar fit remarquer à Pharman : « Tu me dis : « L'heure de partir est arrivée pour moi. » Je ne suis plus responsable de rien. Je vais accomplir ton ordre. » Et il fit les préparatifs.

291. Il tire Pharman de cet endroit et sort. Il le conduit avec ses compagnons auprès de cet arbre, il les fait grimper sur l'arbre, pour qu'ils n'apparaissent à personne et que personne ne les voie.

292. Il apporte tout ce qui est nécessaire : de l'or, des armes et de la nourriture ; il apporte le tout près d'eux et monte la garde. [Puis] il s'en va ailleurs où il voulait [aller].

293. Sur les monts, dans les plaines, par les prairies, partout où il y avait des pâturages, il y avait beaucoup de troupeaux de chevaux, paissant sans crainte. Près des montagnes et des prairies, il y a des pays et des villages. Il va vite, observe et retrouve l'endroit.

294. La nuit, il pénètre au milieu d'un noble troupeau ; il en fait sortir vingt chevaux incomparables ; il les prend, les pousse et s'en va sans que personne ne le voie ; il les amène tous et les selle.

295. Ils se déguisent pour que personne ne les reconnaisse ; ils déguisent aussi la jeune fille en garçon ; ils prennent tout ce qu'il y a de biens, d'or et de trésors ; ils montent la nuit [sur les chevaux] et partent avant que personne ne l'ait appris.

296. Le jour, ils descendent sur un rocher, se cachent et dorment ; la nuit, ils continuent le chemin secrètement et sagement ; ils arrivent à la limite du pays qui est l'issue du chemin : là est un défilé (1) pour y dormir.

(1) Texte : *darband é iev kapan*. Le traducteur arménien emploie le mot persan *darband* et le mot arménien *kapan*, pour désigner une même chose : un défilé.

297. Ils dirent : « Qui peut passer pendant la nuit ? Arrêtons-nous et levons-nous lorsque le jour poindra. Si des cavaliers viennent contre nous, et nous saisissent violemment, nous avons des épées à notre ceinture ; nous nous battons. »

298. Ces cavaliers étaient descendus du défilé ; lorsque le jour parut, ils passèrent habilement ; on les vit et on avertit immédiatement les cavaliers ; les jeunes gens passèrent par là, armés de pied en cap.

299. Pour aller à leur poursuite, quatre mille cavaliers montèrent à cheval, tous héroïques, braves et belliqueux. Ils les rejoignirent bientôt. Alors ceux-là s'arrêtèrent et se battirent avec les cavaliers, avec une grande bravoure.

300. Le jeune Pharman prit la jeune fille et s'en alla ; ses cinq compagnons se battirent contre les cavaliers. Ils firent longtemps une guerre vaillante et adroite. Beaucoup tombèrent, parini les soldats, et firent un [grand] nombre (1).

301. Ils leur ordonnent de partir en paix. Mais eux leur demandent comment ils s'appellent. Ils leur répondirent : « C'est le jeune Pharman, qui vint avec ses compagnons, et qui va repartir. »

302. Ils sortent du pays et [font] un long chemin. Ils s'approchent de leur pays, dont ils avaient la nostalgie. [Pharman] se réjouissait et rendait grâce au roi éternel pour [le bonheur qu'il] lui [accordait].

303. *Le jeune Pharman entre dans son pays, revoit ses parents et se réjouit ; il présente sa femme qui était avec lui ; le père rend grâce à Dieu tout-puissant, au Père, et au Fils et au Saint-Esprit. Amen.*

304. Le jeune Païpar vint adroitement à la ville où demeurait le roi, apporter la bonne nouvelle : « Ton fils est arrivé : pourquoi restes-tu assis ? » [Le roi] prit des vêtements précieux d'une très grande valeur.

(1) Texte : *iev arin goumar*.

305. Il donna l'ordre aux cavaliers de monter sur leurs chevaux ; et lui, il se mettait en route [emportant] ses pierres précieuses. Il se hâtait pour aller voir son fils, car il avait la nostalgie profonde (1)...

306. Il voit tout à coup le jeune Pharman avec ses compagnons. Ils viennent ensemble. Il accourt vers lui avec une tendresse paternelle. Il prend dans ses bras et embrasse le jeune Pharman.

307. Il donna beaucoup de vêtements précieux, des habits splendides ; il habilla lui-même son fils ainsi que ses compagnons. Il ne sut pas que c'était une jeune fille qui l'accompagnait, car elle s'était déguisée pour le voyage.

308. Ils revinrent dans la ville avec une grande joie. Il donna l'ordre de faire liesse ce jour-là dans la ville, à cause de son enfant Pharman, qui était revenu en paix, et parce qu'il avait lui-même atteint son but.

309. [Pharman] raconta tout ce qui s'était passé en Xorasan. Et il montra publiquement la fille du roi ; comment il la prit et partit sans que personne l'ait su. Et tous ceux qui la voyaient s'en émerveillaient.

310. Le roi célébra les noces de Pharman et donna [la princesse] pour femme à son fils. Il atteignit son but et [satisfit] l'amour de son cœur. Il passait toute la journée dans la joie et l'allégresse.

311. Ils vont avec les cavaliers jouer et se promener (2). Il jouait à la balle et au bâton sur la place. Les parents se réjouissent de revoir leur fils. Ils rendent bien grâce à Dieu.

312. *Le père meurt et Pharman monte sur le trône à la place de son père. Et il fait beaucoup de guerres contre les Persans.*

313. Le père vécut encore trois ans. Puis il reçut l'invitation de

(1) Trois mots inintelligibles.

(2) Texte : *iev i saïran*.

la mort et sa fin arriva. Le fils hérita du siège paternel et devint un grand roi, savant et bon.

314. Le roi de Xorasan en fut averti : Ta fille et Pharman sont en Assyrie (1). Il prit des cavaliers innombrables et vint lui faire la guerre. Ceux-ci ne peuvent pas résister à ses cavaliers.

315. Pharman vient avec beaucoup de soldats et remporte la victoire. Il met tout en fuite; il massacre beaucoup de soldats et les couche par terre; et le roi [du Xorasan] retourne bientôt dans son pays.

316. Ils revinrent bien des fois pour recommencer la guerre ; et ils ne pouvaient rien contre ses soldats, jusqu'à ce que survint la mort de ce roi ; et alors arriva la paix et la tranquillité.

317. *Un fils lui naît, et après un long temps, sa fin arrive. Son fils monte sur le trône paternel et hérite du royaume pendant plusieurs années.*

318. Ce grand roi atteignit l'âge de trente ans; il eut un fils, pareil à lui, beau de figure, [orné] de gloires diverses ; et il se réjouit de la naissance de son fils.

319. On lui donna le nom de Shahishiran ; cet enfant fut nourri et élevé ; il apprit beaucoup les lettres et les sciences ; il atteignit l'âge de douze ans.

320. Il monte à cheval ; il se revêt des armures guerrières ; il joue avec des compagnons ; il vient sur la place ; il apprend tout l'art de la guerre, jusqu'à devenir semblable en bravoure à son père.

321. Le roi Pharman vit jusqu'à soixante ans ; joyeux et comblé, il n'est vaincu par personne. Soudain arrive la mort, qui le subjugué. Le fils monte sur le trône paternel.

(1) Texte : *Asoreslan*.

322. Je te glorifie, Seigneur, Père suprême ; je loue ton Fils incréé et unique ; je magnifie le Dieu, Esprit véritable. Et à toi [la] gloire dans les siècles des siècles.

FREDÉRIC MACLER.

NOTE COMPLÉMENTAIRE (cf. *supra*, p. 418, n. 2). Je ne sais où le P. Baronian a pris ce renseignement ; il l'accompagne du reste d'un point d'interrogation. Jovasaph est, d'après le P. Alishan et le P. Zarbanalian, de la fin du xv^e siècle ; il serait du xvi^e siècle d'après le P. A. Devgantz, M. N. Marr qui en a publié un *dagh*, et le P. Bodourian (lettre particulière du 2 décembre 1906). Le P. Dashian (*Catalog der Armentschen Handschriften in der Mechitharisten-Bibliothek zu Wien*, p. 488) mentionne un certain Jovasaph, copiste, vivant en 1542. Serait-ce Jovasaph de Sébaste lui-même ? C'est fort probable ; mais ce ne serait alors pas le traducteur de Pharmani Asman. Dans un article publié dans *Bazmarep* (1906, n° 7, p. 298-303), sur le roman qui nous occupe, le P. H. N. Andrikian suppose que ce roman est traduit du persan ou composé d'après une légende persane par Constantin d'Erzenga ; pour prouver son assertion, il met en regard une série d'expressions tirées de Pharmani Asman et des poèmes de Constantin d'Erzenga (termes arméniens des *achoua* du moyen âge, mots empruntés à l'arabe et au et persan), ces expressions se trouvent être identiques chez Constantin et dans Pharmani Asman. — Les poèmes de Constantin d'Erzenga ont été récemment publiés par le P. M. Bodourian, de Venise. On trouvera des renseignements biographiques sur cet écrivain du xiv^e siècle apud A. Tchobanian, *Les trouvères arméniens*, p. 95-96.

BIBLIOGRAPHIE

H. Günther. *Legenden-Studien*. 1 vol. in-8 de 192 pages, J. P. Bachem, éditeur, Cologne, 1906, 3 marks 60.

Quiconque s'est adonné à l'étude des légendes hagiographiques s'est souvent senti comme perdu parmi l'immense masse des documents, les uns vraiment historiques, la majeure partie franchement produits de l'imagination. M. Günther aussi a éprouvé cette sensation. Plus persévérant que d'autres, il a fini par trouver comme une sorte de fil conducteur. Il a d'abord constaté que le type du saint est le produit, non d'individus mais d'un travail collectif sur fonds également collectif. Quant au fil conducteur,

ou plutôt au centre de cristallisation, c'est pour M. Günther la légende mariale.

La méthode de M. Günther est descriptive et critique, avec une tendance à la synthèse moins visible, mais peut-être aussi forte que celle du P. Delehaye dans ses *Légendes Hagiographiques* (2^e éd., Bruxelles, 1906). Moins visible, à cause de l'accumulation des faits de détail et de leur analyse. La lecture du livre en devient moins aisée; mais son utilité comme livre de référence plus grande, utilité augmentée encore par les notes bibliographiques d'ordre comparatif et par un index détaillé.

Les chapitres sont au nombre de V : l'extraordinaire dans les Actes authentiques; le miracle dans la légende; les Actes et leurs développements successifs; les martyrologues en Occident; les Vies des saints. Ce dernier chapitre montre comment le type légendaire du saint est devenu au moyen-âge un bien collectif; comment, sous la multiplicité des noms, des localités et des thèmes, s'est fixé peu à peu une sorte de saint en soi sur lequel tous les autres, anciens ou nouveaux, localisés ou universels, en sont venus progressivement à se modeler.

Une fois ce stade de pétrification atteint, surtout par suite d'influences littéraires, le type du saint a perdu de son intérêt, et par suite sa raison d'être. D'où sa disparition presque brusque : le sujet était vraiment épuisé.

A. VAN GENNEP.

William Crooke. *Things Indian*, Londres, J. Murray, éditeur. 1 vol. in-8 de XI et 546 pages, 12 shillings.

Sous ce titre, qui ne permet pas d'abord de prévoir la richesse de contenu du volume, M. W. Crooke, l'auteur bien connu d'importants ouvrages sur le folk-lore hindou, a réuni des études souvent approfondies sur un grand nombre de points intéressant l'archéologie, l'histoire, les coutumes, les croyances, les mystères religieux, l'agriculture, l'industrie de l'Inde anglaise. Ces études sont classées alphabétiquement, et de plus un index permet de retrouver les renseignements sur les points de détail.

Chaque notice est accompagnée d'une bibliographie sommaire. Mais, bien qu'un grand nombre de sources aient été mises à contribution, l'œuvre de M. Crooke est en majeure partie originale, d'abord par l'utilisation des faits relevés par lui-même lors de son séjour dans l'Inde, puis par les solutions qu'il donne à plusieurs problèmes d'ordre ethnographique et culturel. Ceci vaut notamment pour les articles sur les rites de la naissance, les castes, la danse, les dolmens, le drame religieux, le mauvais œil, les fêtes, les aliments, les habitations, la magie, les rites du mariage, les signes, les serments, la polyandrie, l'accession au trône des rajahs, le rosaire, le sacrifice, le culte des serpents, etc.

On voit que grâce à la forme lexicographique adoptée ce nouveau livre de M. Crooke est un instrument utile, mieux : nécessaire aux folk-loristes qui ont à se servir de la méthode comparative.

A. VAN GENNEP.

O. Schneider et C. Ribbe. *Muschelgeld-Studien*. Dresde, E. Engelmann. Gr. in-8° de 190 pages, avec nombreuses figures et seize planches.

Le professeur Schneider avait consacré de longues années à collectionner toutes sortes de monnaies-coquillages et à recueillir, tant dans la littérature ethnographique, qu'auprès des savants et des explorateurs, les renseignements le plus précis possibles sur cette catégorie de communes mesures. Il mourut avant d'avoir achevé son manuscrit, qui fut confié à M. C. Ribbe, fort au courant lui aussi des problèmes culturels qui se posent au sujet des monnaies primitives. Seules l'Océanie et l'Afrique étaient prêtes ; pour l'Amérique, le travail de dépouillement des sources restait à faire. M. Ribbe y a renoncé, avec raison d'ailleurs car les bonnes monographies sur les monnaies-coquillages amérindiennes ne manquent pas. Il s'est contenté de reproduire phototypiquement quelques beaux spécimens américains de la collection Schneider.

A propos de chacune des variétés de monnaie-coquillage, les auteurs nous donnent : une liste des noms sous lesquels on la désigne ; son aire de répartition ; son lieu de collecte ; son mode de fabrication et ses usages.

Les premiers points présentent un intérêt plus spécialement ethnographique, le dernier une portée générale. Jusqu'ici en effet les matériaux manquent aux économistes pour étudier les débuts de la notion de valeur. J'ai entrepris des recherches dans cette direction, et je sais par expérience combien vagues sont, en ce qui concerne le côté proprement économique de la vie des demi-civilisés, les renseignements qu'on doit même aux explorateurs doués d'une extrême bonne volonté de faire œuvre utile. Pour les monnaies primitives, on a sans doute le travail de H. Schurtz, *Grundriss einer Entstehungsgeschichte des Geldes* (Weimar, 1898) ; mais cet essai est entaché de quelque parti-pris, et peu conforme aux besoins de la science économique actuelle.

Au contraire, le livre de Schneider et Ribbe fournit des éléments d'étude de première main, exacts et détaillés, sur les différentes formes de la valeur d'échange et de la valeur d'usage de marchandises déterminées. Et c'est là l'un de ses mérites, le principal peut-être.

Le second est de présenter une mise au point admirablement documentée de la question, si complexe et si controversée des cauries (*cypræa moneta*). En fait, les erreurs répandues sur ces monnaies-coquillages, quant à leurs lieux d'origines et à leurs voies de transmission, proviennent de confusions conchyliologiques. On a confondu diverses variétés de coquillages. Schneider et Ribbe indiquent les endroits où la *cypræa moneta* vraie a existé et existe et montrent l'inanité de nombreuses théories d'emprunts et de contacts fondées sur la simple rencontre de cauries soit dans des tombeaux, soit chez des populations encore vivantes. Cette question des cauries est, comme on sait, liée à nombre de problèmes culturels. Le livre de Schneider et Ribbe est par suite indispensable non pas seulement aux ethnographes

spécialisés, mais aussi aux archéologues classiques, aux orientalistes, aux préhistoriens, etc. Les planches sont excellentes.

A. VAN GENNEP.

Achille Millien. — *Chants et chansons*, recueillis et classés par Achille Millien, avec les airs notés par J.-G. Penavaire. T. I. Complaintes, chants historiques, Paris, E. Leroux, in 8° de pp. XIV-328.

Notre collègue Achille Millien commence enfin la publication du résultat de ses recherches entreprises il y a près d'un demi-siècle et poursuivies avec une constance méritoire. Il a eu la bonne fortune d'être secondé, pour la partie musicale, par le compositeur J.-G. Penavaire, qui est mort tout récemment, quelques mois seulement avant l'apparition du premier volume de ce recueil, auquel son nom demeure attaché. Le tome premier se compose de Complaintes sur des sujets religieux, les Miracles, le Merveilleux. Il comprend plusieurs versions de la Fuite en Egypte et du Miracle des blés qui poussent miraculeusement, du Pommier miraculeux, des Complaintes sur Marie-Madeleine, sainte Barbe, saint Alexis, sainte Catherine. Une autre série comprend des chansons de pauvres, des complaintes où figurent le diable et les revenants. Cette partie, qui forme le tiers du volume, est de nature à satisfaire amplement ceux qui aiment le fantastique et le merveilleux. Sous le titre « Complaintes légendaires tragiques et dramatiques », A. M. donne plusieurs versions de Jean Renaud, de Renaud le tueur de femmes, du Plongeur, du Retour du Mari, etc. A noter une variante du Soldat qui revient de guerre, qu'il est intéressant de rapprocher de la célèbre version de Bujeaud. Les Complaintes criminelles se composent d'une vingtaine de pièces, dont quelques-unes sont semi-populaires. En Nivernais, comme partout ailleurs, les Chansons historiques sont peu nombreuses : on y retrouve la complainte de Biron, quelques chansons sur des sièges et des batailles. Il est curieux de retrouver dans un pays éloigné de la mer deux chansons maritimes : la Prise du vaisseau et la Navigation périlleuse. Quelques fragments de chansons napoléoniennes terminent cette série, où elles occupent six pages. A. M. dit avec raison que la plupart sont vulgaires et manquent d'intérêt ; elles étaient très répandues il y a une quarantaine d'années, mais elles sont disparues aujourd'hui. C'est la constatation qu'ont pu faire tous ceux qui se sont occupés de chansons populaires. Ce volume, qui fait bien augurer de l'ensemble de la publication, mérite de prendre place à côté du Recueil de Bujeaud et de celui des Chants populaires du Languedoc de L. Lambert. C'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de la récolte de M. Achille Millien.

PAUL SÉBILLOT.

NOTES ET ENQUÊTES

Insultes à Dieu, blasphèmes, etc. J'ai entendu fréquemment dire, à Liège, pour exprimer l'idée d'un grave manquement à la Divinité : « *Haper l'Bon Diu po l'tiesse* » (prendre le bon Dieu par la tête).

(Com. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Ce qu'on répond à l'appel de son nom :*

J'ai entendu un ouvrier liégeois répondre à un contre-maitre qui faisait l'appel : « *Présent ! En corps et en âme comme saint Amadou et ses deux pages* » (*Kom' sin Amadou avou sès deu pôches*).

(Com. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Ce que dit, à Liège, quelqu'un à qui échappe une expression incongrue ou peu polie pendant un repas :*

Cette personne pour s'excuser ajoute comme palliatif : « *Tout en respectant l'bin d'Diu (1) et li Kpagnèie* » (le bien de Dieu et la Société).

Ne se dit plus guère que dans les campagnes.

(Com. de M. ALFRED HAROU.)

*** *Les chansons satiriques sur la noblesse.*

Comme ja sortas hier de not'tail (bis)
 J'vis un grand monsieur tout en nail
 Cail vail
 Que je hais la nobiesse mail
 Que je hais la nobiesse.
 J'vis un grand monsieur tout en nail (bis)
 Qui embrossoit la femme à mail
 Cail vail, etc...
 Qui embrassait la femme à mail
 Et foutit sur la goule à mail
 Cail vail, etc...
 Et foutit sur la goule à mail
 Je m'mis à braire comme un avail
 Cail vail
 Je m'mis à braire comme un avail
 Il donnit deux pistoles à mail
 Cail vail
 Il donnit deux pistoles à mail
 Qui rentris ben content dans le tail
 Cail vail

Celle-ci, qui m'est communiquée par un de mes amis de collège, se chantait il y a une trentaine d'années à Trévérien (Ille-et-Vilaine).

C'est dans ce même département, mais à Bains, arrondissement de Redon, qu'a été recueillie la chanson : « *J'naine pas la nobiesse* », également en patois. (A. Orain. *Glossaire patois de l'Ille-et-Vilaine*, p. 170.)

Connait-on d'autres chansons sur des thèmes analogues ?

P. S.

(1) *L'bin d'Diu*, les aliments, littéral. *le bien de Dieu*.

Le Gérant : PAUL BOUSREZ.

TOURS. — IMP. PAUL BOUSREZ

TABLE ANALYTIQUE

MYTHOLOGIE ET LITTÉRATURE COMPARÉE

Histoire de Pharmani Asman, traduite de l'arménien sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.....	Frédéric Macler.	417, 481
Variantes hongroises de « L'Estormi » et du « Prêtre comporté ».....	Bernard Heller.	369
La philosophie des proverbes, par I. d'Israeli (suite).....	Edward Latham.	321
Sur quelques pratiques de divination chez les Arabes.....	J.-A. Decourdemanche.	66
A propos de l'origine des Runes.....	A. Van Gennep.	73
Le bâton qui reverdit, § VII-VIII.....	René Basset.	129
IX. Le bâton de saint Savinien.....	L. M.	123
Les statues qu'on ne peut déplacer. XII. Saint Antoine du Bois-Gervily.....	H. de Kerbeuzec.	166
XIII. La statue qui se rend pesante.....	Alfred Harou.	338
XIV. N.-D. de Bourisp. XV. N.-D. de Médona. La légende de Didon. XVI. Délimitation par la course.....	René Basset.	447
	H. de Kerbeuzec.	166

FOLK-LORE

Marques de propriété chez les indigènes d'Australie.....	A. Van Gennep.	113
Mythologie et folk-lore de l'enfance. XI. Un croquemitaine wallon. XII. Ce qu'on dit aux enfants imprudents.....	Alfred Harou.	9
Au pays de Bauge. X. Deux sorciers en justice. Les Villes englouties. CCCCIV à CCCCX. Prusse orientale.....	C. Frayasse.	255
Les jurons. I. Quelques jurons dans Rabelais.....	René Basset.	299, 379
	P. S.	171

II. Pays de Fougères.....	A. Dagnet.	262
Les sermons facétieux. V. La bonne femme aux tripes. VI. La Confession. VII. Le curé de Lécousee VIII. Le curé de Saint-Léonard.....	Marie-E. Vaugois.	400
Les empreintes merveilleuses. CCXCVII. Le sabot de pierre. CCXCVIII. Le pas du diable. CCXCIX-CCC. La pierre du diable.....	René Basset.	138, 376
Les Esprits forts à la campagne. VIII. Le beurre promis.....	H. de Kerbeuzec.	403
IX. Les Cloches.....	L. L.	404
Fanatisme et légendes arabes. XVIII. Hadj Mbarek Ben Yousouf.....	Achille Robert.	54
La Zerda de Merabet Zine.....	Achille Robert.	104
Le tabac en Amérique, § 36.....	René Basset.	140
Glanures canadiennes. I. Pronostic de récoltes. II. Noël et les feux follets.....	P. S.	184
Contribution au Folk-Lore du Poitou. II.....	R.-M. Lacuve.	194
Les métiers et les professions. CLIX. Le bâton blanc du maître charbonnier.....	Louis Morin.	55
Les traditions populaires et les écrivains poitevins. IV. Jean Babu. V. Poésies anonymes. VI. Abbé Gusteau. VII. Le Meneloge de Robin.....	Léo Desavire.	149, 210
Les écrivains français et les traditions populaires. L. Le printemps d'Yver (suite).....	Léo Desavire.	58
Le Folk-Lore dans les écrits ecclésiastiques. V. Jacques de Sainte-Beuve. VI. André Valladier.....	H. de Kerbeuzec.	209
Les traditions populaires chez les anciens écrivains étrangers. I. L'herbe Baharas. II. Fontaine merveilleuse en l'île de Sardaigne. III. Comment sont engendrés certains oiseaux.....	Ed. Edmont.	411

SUPERSTITIONS

Croyances superstitieuses dans le département de Maine-et-Loire.....	Queruau Lamerie.	302
Médecine superstitieuse. XCIII. Les cloportes et la paralysie. XCIV. Remède pour la paralysie de la langue.....	Louis Morin.	57
XCV. Remède contre la rage.....	François Dalsau.	404
XCVI. Les lis et les écrouelles. XCVII. Le septième garçon. XCVIII. La guérison de la rage. XCLX. Les croix de sureau. C. Le sorcier et les épizooties.....	H. de Kerbeuzec.	404
CI. Pour être rebouteux.....	Nancy Soupiron.	406
Pèlerins et pèlerinages. CLVI. La fontaine de saint Eutrope.....	H. Marlot.	143
CLVI bis. Les ex-voto CLVII. Emblèmes portés par les pèlerins. CLVIII. Le tour de l'église. CLIX. Le tour de l'autel.....	Paul Sébillot.	161
CLX. Dans l'arrondissement de Vitré.....	H. de Kerbeuzec.	309
CLXI. Bienvilliers-au-Bois.....	Alcius Ledien.	341
CLXII. Le tour de l'église.....	Alfred Harou.	343
La Saint-Eloi à Wavrin (Nord).....	Ed. Edmont.	448
CLXIII. Les ex-voto. CLXVII. Cierge donné comme ex-voto. CLXVIII. Le tour des églises. CLXIX. Les épingles jetées dans une source. Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (Morbihan). XXI. Les Korrigans. XXII.	Alfred Harou.	451

L'exorcisme. XXIII. L'intersigne. XXIV. Les sirènes. XXV. La baguette de coudrier. XXVI. Les kakous. XXVII. La descente en enfer. XXVIII. Le bugul noz.....	J. Frison.	10
XXIX. Environs de Morlaix.....	Albert Merrien.	310
XXX. Plouzévédé.....	E. Faujour.	311
XXXI. Le Faou.....	Hamon.	312
XXXII. Kermeur.....	F.-M. Le Muz.	312
XXXIII. Saint-Sauveur.....	J.-M. Abgrali.	312
XXXIV. Morlaix.....	B. Kerautret.	313
XXXV. Quimerc'h.....	Henri Cevaer.	313
XXXVI. Environs de Morlaix.....	Dugré.	313
XXXVII. Environs de Crozon.....	Albert Le Goulard.	314
XXXVIII. Environs de Guisseney et de Lannilis.....	Charles Marvan.	315

COUTUMES

Usages de la semaine sainte. XIII. Complainte de la Passion.....	Edmée Vaugeois.	140
XIV. Vieille prière picarde.....	A. Bout.	141
Coutumes de mariage. XXVI. En Bourbonnais	L. Olivier.	145
XXVII. Le charivari en Vendée.....	Jehan de la Chesnaye.	181
Coutumes et superstitions de la Haute-Bretagne. LXXVII. Le houblon et le bain dans la rivière.....	Lucie de V. H.	56
LXXVIII. Pays de Paimpont.....	Marie Chevallier.	178
LXXIX. Croyances diverses au pays de Fougères. LXXX. Le chant des oiseaux dans la Loire-Inférieure.....	Marie-Edmée Vaugeois.	258

LE MONDE PHYSIQUE

Les taches de la lune, § 55-56.....	René Basset.	235
Les Météores. I. Le taureau, § 2, 3. VII. L'arc-en-ciel, § 74, 75. IX. Orion, § 20, 21. XI. L'étoile polaire, § 1, 2. XII. Les étoiles filantes, § 39, 43. XIII. Les Pléiades, § 23, 24. XVIII. Vénus, § 12, 13.....	René Basset.	101
VII (suite). L'arc-en-ciel, § 76, 78. XII (suite). Les étoiles filantes, § 44, 45. XVIII (suite). § 14, 15. Vénus. XIII (suite). Les Pléiades, § 25, 27.....	René Basset.	231
VII. § 79, 80. L'arc-en-ciel (suite), § 27, 38. La voie lactée (suite).....	René Basset.	381
VII (suite). L'arc-en-ciel, § 79, 80. XIII (suite). Les Pléiades, 28, 29. XIV. La Grande Ourse, § 22, 24. XVIII. Vénus (suite), § 16, 17. XVI. La petite Ourse, § 1, 2.....	René Basset.	413
Les Pourquoi. CXLIV. Pourquoi l'homme a de la barbe.....	Alfred Harou.	343

LES TRAVAUX PUBLICS

Les rites de la construction. VIII. Le chat dans les fondations.....	Joseph Orsat.	16
--	---------------	----

XLIX. Emplacement de l'édifice indiqué par une croix tombant du ciel. L. Charlot apportant des matériaux. LI. L'Emplacement et le fil de soie. LII. Vol de matériaux puni... Alfred Harou.	377
Les travaux publics. I (suite). Une route maudite. II (suite). Les chemins de fer..... Alfred Harou.	56

LA MER ET LES EAUX

CCCXVI. Les fontaines miraculeuses du Pas-de-Calais..... Ed. Edmont.	99
CCCXVII. Une sirène marocaine..... Julie Filippi.	166
CCCXVIII. Les fontaines miraculeuses du Pas-de-Calais..... Ed. Edmont.	233
CCCXXIX. Quelques coutumes des marins d'Étaples..... E. Edmont.	344

CONTES ET LÉGENDES

Petites légendes locales. DCXLV. Le diable et la vigne du Pillon..... O. Jacques.	44
DCXLVI. L'aumônier qui revient, DCXLVII. Les Trésors de Foulon. DCXLVIII. Le Trésor de Montjeu..... H. Marlot.	93
DCXLIX. Le Val sans retour à Paimpont. DCL. Le Château dangereux..... Marie Chevallier.	298
DCLI. Château des fées et Trou au diable.... H. de Kerbeuzec.	359
DCLII. Châteaux hantés. DCLIII. Maisons hantées..... F. Pérot.	359
DCLIV. La châtelaine de Montredon..... Baron du Roure.	393
DCLV. La reine mangeuse d'enfants. DCLVI. Légende du château de Jouy..... Nancy Soupiron.	396
Petites légendes chrétiennes. LXLIV. La Croix des sept saints..... H. de Kerbeuzec.	417
LXV. Les pierres de saint Principin..... François Pérot.	348
LXVI. Saint Guinefort. LXVI bis. Un crucifix qui grandit..... H. de Kerbeuzec.	349
LXVII. Le diable qui s'enfuit. LXVIII. Le diable qui place une croix sur une église..... Alfred Harou	415
Légendes et traditions préhistoriques. CXLVII. Les objets préhistoriques..... Paul Sébillot.	1
CXLVIII. En Gironde..... F. Daleau.	122
CXLIX. Environs de Dinan..... Lucie de V. H.	123
CLI. Dans le Finistère..... P. S.	167
CLII. Pays de Quimperlé..... G. Hervé.	168
CLIII. En Picardie..... Alcuis Ledieu.	169
CLIV. Loire-Inférieure..... Pitre de l'Isle.	169
CLV. Seine-Inférieure..... Léon de Vesly.	169
CLVI. Environs de Dinan..... Lucie de V. H.	169
CLVII. Bocage Vendéen..... Jehan de la Chesnaye.	170
CLVIII. Pays de Saint-Pol..... Ed. Edmont.	171
CLIX. En Saône-et-Loire et dans l'Ain..... MM. Limard, Roux, Lafay.	171
CLX. Dans l'Allier..... F. Pérot.	291
CLXI. En Languedoc..... Dr Paul Raymond.	292
CLXII. Une pierre à frictions en 1832..... Pierre Laurent.	455
CLXIII. Les œufs et le mégalthé..... Alfred Harou	455
Contes et légendes de Fougères. I-VII..... Marie-Edmée Vaugeois.	245
Contes et légendes de la Haute-Bretagne, pays nantais. LVIII-LXVII..... M.-E. Vaugeois.	46

Contes de l'île de Corse. I. La confession du bandit. II. Le péché d'envie. III. L'ami des pauvres. IV. L'avarice punie. V. Un conte de ma Mère-Grand'. VI. Un bon curé.....	
Contes et légendes de Basse-Bretagne. XXXIX-XLV. Morbihan.....	
XLVI. Jean au bâton de fer.....	
XLVII. Le jeune homme au bâton de fer.....	
XLVIII. Yves et son bâton de fer.....	
XLIX. Bienvenu et le meunier.....	
L. Les trois poils du diable.....	
Gargantua dans les traditions populaires. XVI. Gargantua en Limousin avant Rabelais....	
XVII. Gargantua au pays wallon.....	
XVIII. L'Écuelle de Gargantua à Gabard....	
XIX. Guergantuaël.....	
Contes et légendes arabes. DCCX-DCCXXIV. Légendes des Paumotou. IX. Fable du coq et de la tortue. X. Chansons relatives à la pêche. XI. Chanson du navire. XII. Chanson du feu.....	
Légendes de Farang : Introduction.....	
Les légendes de Farang, roi de Gao et Fatimata Belle. Farang et sa femme. Farang et Kororou. Farang et le Gondo. Farang et Fono.....	
Contes et légendes de la Grèce ancienne. XLVI. L'anneau de Thésée. XLVII. L'impuissance conjurée. XLVIII. Amours tragiques. XLIX. Arion sauvé par un dauphin. L. La curiosité punie. LI. Mort et résurrection de Tylos. LII. Origine de la flûte.....	
La légende napoléonienne. XVIII. Les jardins Bonaparte.....	
XIX. Pays de Vitré.....	
Le Peuple et l'Histoire. XIX. Les prêtres et la toile d'araignée. XX. L'église vendue. XXI. Les Jésuites et La Chalotais.....	
XXII. Les cosaques en Belgique.....	
XXIII. Les biens enterrés à Plouhinec.....	
XXIV. L'origine de la religion protestante:...	
XXV. Louis XI en Touraine.....	
XXVI. Le Plessis-les-Tours.....	
Légendes et facéties de la Wallonie. I-V.....	

Julie Filippi. 399, 456

J. Frison et R. Le Ray. 392
F. M. Luzel. 465
Henri Cevaër. 468
Le Dot. 469
Le Goulard. 474
Henri Cevaër. 476

P. S. 338
Paul Sébillot. 374
J. Perrussel. 446
Paul Sébillot. 446
René Basset, 186, 273, 387, 440

L. G. Seurat. 125
L. Desplagnes. 80

Dupuis Yacouba, 82, 131, 236, 349

René Basset, 78, 172, 225, 418

Alfred Harou. 177
H. de Kerbœuzec. 398

H. de Kerbœuzec. 397, 398
Alfred Harou. 398
J. Frison. 479
Alfred Harou. 479
Horace Hennion. 480
D. E. Chaumier. 480
Alfred Harou. 42

CHANSONS

Chansons populaires de la Haute-Bretagne. I-XXVI.....	
XXVII. Belle Manon. XXVIII. La Meunière, XXIX. Chansons des conscrits de Nantes....	
Les plus jolies chansons des pays scandinaves. XI. Bœnadikessou XII. Le jeune Hermod.....	

Paul Sébillot. 16
F. Duine. 263
Marie-Edmée Vaugeois 264
Léon Pineau. 118, 443

BLASON POPULAIRE

Les sobriquets. I. Pays messin.....	
Au pays de Baugé. XI. Le blason populaire..	

E. A. de Lazarque. 407
C. Frayse. 410

Blason populaire de l'Algérie. I. Les Chouia..	L. Jacquot.	232
Formulettes et jeux du pays nantais.....	M ^{me} E. Vaugeois.	145

VARIÉTÉS

Les termes d'église dans les patois et le langage populaire. II. En Wallonie.....	Alfred Harou.	414
Formules pour trinquer. IV. Troyes.....	L. Morin.	414
Assemblée générale.....		105
Expositions et Congrès. Le Congrès des Orientalistes à Alger.....	F. Macler.	202
De la création d'un musée des Traditions populaires en Vendée.....	Marcel Baudouin.	20

NÉCROLOGIE

Lucien Decombe.....	P. S.	155
J. G. Penavaire.....	P. S.	414

ILLUSTRATIONS

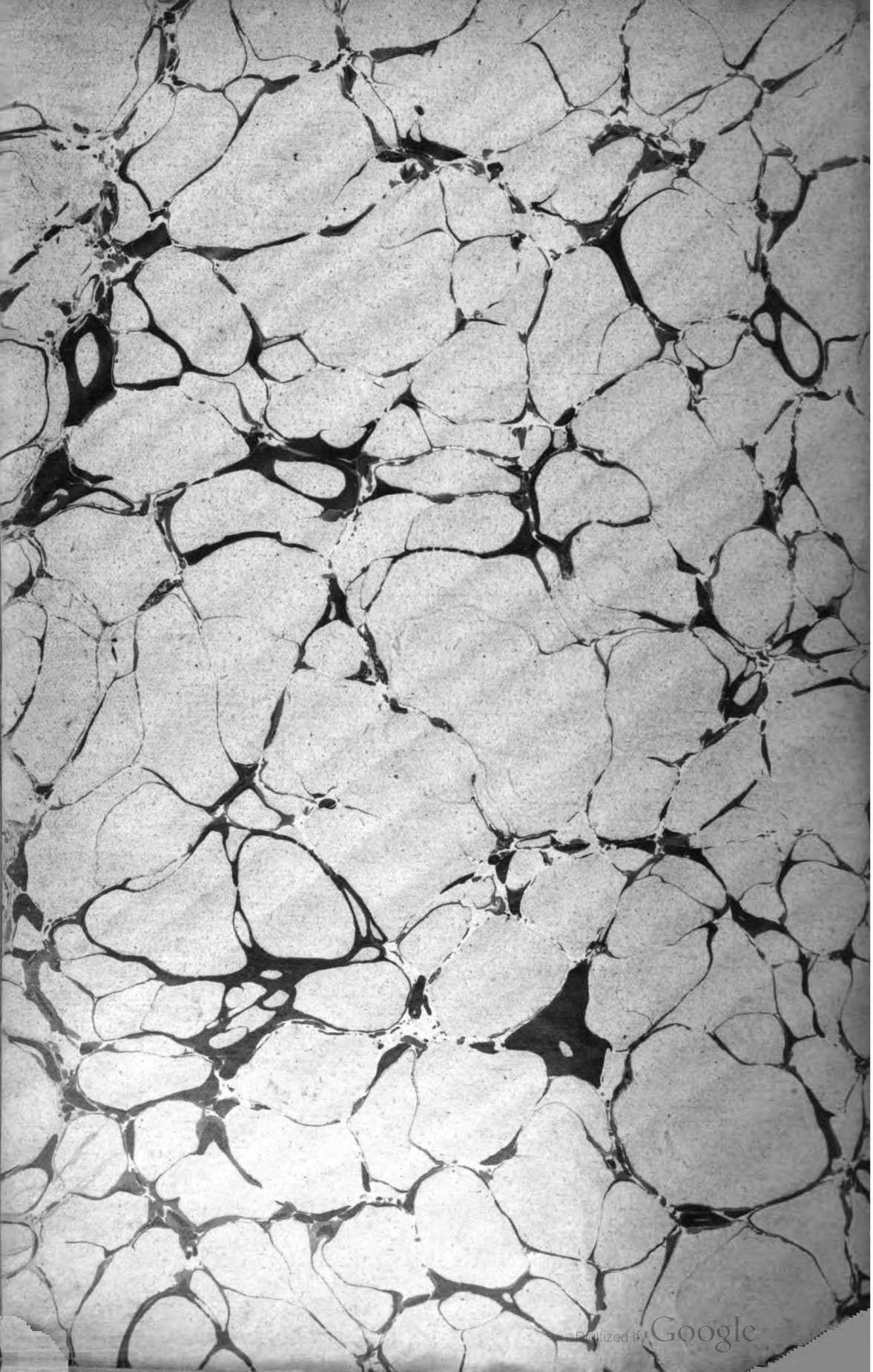
Marques de propriété en Australie.....	120
Le marteau de saint Eloi.....	449

BIBLIOGRAPHIE

<i>Richard Andree</i> . Votive und Weihegaben der Katolischen Volks in Suddeutschland.....	Th. Volkov.	156
<i>F. Von Adrian</i> . Die Altausseer.....	V. Bugiel.	220
<i>Antropos</i> . Revue internationale d'ethnologie et de linguistique.....	Arnold Van Gennep.	317
<i>Paul Braconnier</i> . Le vieux Rozoy.....	P. S.	319
<i>Th. Braga</i> . Romanceiro portuguez.....	A. Van Gennep.	
<i>Godfrey Callaway</i> . Sketches of Kafir Life.....	A. V. G.	316
<i>Edouard Chavannes</i> . Fables et contes de l'Inde.	F. Macler.	219
<i>E. Chaminade et E. Casse</i> . Chansons patoises en Périgord.....	P. S.	63
<i>Fernand Clerget</i> . Littérateurs et artistes. Emile Blémont.....	P. S.	320
<i>V. Chauvin</i> . Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes.....	René Basset.	362
<i>William Crooke</i> . Things Indian.....	A. Van Gennep.	501
<i>A. Dagnet et Joseph Mathurin</i> . Le langage cancalais.....	P. S.	62
<i>J. A. Dulaure</i> . Des divinités génératrices.....	P. S.	63
<i>Grazia Deledda</i> . Cendres.....	P. S.	222
<i>Georges Dottin</i> . Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.....	P. S.	319
<i>Paul Eudel</i> . Vocabulaire blaisois.....	P. S.	159
<i>J. M. Filippi</i> . Recueil de sentences et dictons usités en Corse.....	P. S.	367

<i>C. Frayssé. Le Folk-lore du Bugeois.....</i>	P. S.	271
<i>E. Galtier. Contribution à l'étude de l'arabeco- pté.....</i>	René Basset.	265
<i>H. Gunther. Legenden Studien.....</i>	A. Van Gennep.	500
<i>E. T. Hamy. La vie au xviii^e siècle dans le pays reconquis.....</i>	P. S.	270
<i>C. Jacob. Erwähnungen der Schattentheaters in der Welt-Litteratur.....</i>	René Basset.	267
<i>L'Année Sociologique, publiée par E. Durkheim, A. Meillet, H. Hubert, M. Mauss, F. Simiand, etc., t IX (1904-1905).....</i>	A. Van Gennep.	463
<i>A. Dieterich. Sommertag.....</i>	A. Van Gennep.	466
<i>Léo Jordan. Die Sage von der vier Haimons- kindern.....</i>	A. Van Gennep.	410
<i>R.-M. Lacuve. La littérature orale dans le dé- partement des Deux-Sèvres.....</i>	P. S.	319
<i>Alcius Ledieu. Le Blason populaire de la Picardie. Ch. Le Goffic. Les Bonnets rouges.....</i>	P. S.	158
<i>J.-A. Macculloch. Childhood of fiction.....</i>	P. S.	272
<i>Kenneth Mac Kenzie. Italian fables in verse...</i>	A. Van Gennep.	217
<i>Manuel de recherches préhistoriques.....</i>	René Basset.	360
<i>Achille Millien. Chants et chansons populaires du Nivernais.....</i>	P. S.	158
<i>Jean Nicolaidès. Contes licencieux de Constan- tinople.....</i>	Paul Sébillot.	503
<i>Curt Prufer. Ein ägyptisches Schattenspiel...</i>	P. S.	270
<i>G. Rat. Examen des éditions du texte arabe des Mille et une Nuits.....</i>	René Basset.	268
<i>O. Schneider et C. Ribbe. Muschelgeld Studien.</i>	René Basset.	221
<i>Paul Sébillot. Le Folk-lore de France.....</i>	A. Van Gennep.	502
<i>Northcote V. Thomas. Crysta Gazing.....</i>	René Basset.	107
	A. Van Gennep.	157





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01144 6500

